This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07138708 2

LE PANCELTISME UNIVERSEL ET PACIFIQUE

Contre le Pangermanisme envahisseur et l'Impérialisme anglais.

RÉNOVATION CELTIQUE

PAR

Serge Saulfort de Beaurepas

Groupement des Peuples, suivant leurs intérêts et leurs affinités.
L'Union politique et économique prochaine des Peuples Celto Gallo-Latins.
Aperçus géographiques, historiques et économiques sur les Pays devant faire partie de cette union :
La France, — L'Alsace-Lorraine et la Frontière du Rhin,
Les Iles Normandes, — L'Irlande, — La Suisse, — Le Luxembourg,
La Hollande, — La Belgique, — L'Italie, — L'Espagne, — Le Portugal.

Relations sur l'Alliance Franco-Russe. — La Triplice et l'Angleterre.
L'Affaire du Vénézuéla et l'échec de la politique anglo-allemande.
Les projets d'Alliance Franco-Russe Américaine. — Les Irlandais d'Amérique et les Franco-Canadiens. — L'Amérique Celto-Latine.

TOME PREMIER

PARIS
HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
9, QUAI VOLTAIRE, 9
1903

Propriété de l'Auteur. — Tous droits réservés.

10 c. 2 Vol

1 Pandeutism
2 France. – foreign relations
3 Germany. – "
4. Celts
5 Pangermanism
6 Imperialism, Ct. B.
7 World politics.

EP

LE PANCELTISME UNIVERSEL ET PACIFIQUE

Contre le Pangermanisme envahisseur et l'Impérialisme anglais.

RÉNOVATION CELTIQUE

« *L'Ame Celtique demeure aussi vibrante, aussi forte que jamais.* »

LE BRAZ.

L'empire de Russie. — Son importance politique. — Ses richesses intérieures.

L'Espagne. — Le Portugal. — Leur avenir.

Les pays scandinaves. — Alliance avec le Danemark. — La Suède et la Norvège.

Aperçus géographiques et historiques sur les pays ci-dessus.

6° Politique à suivre parallèlement hors d'Europe.

Celtes d'Amérique. — Les Irlandais d'Amérique et les Canadiens. — Mouvement des Irlandais d'Amérique en faveur de l'indépendance de l'Irlande.

La France d'Amérique et les Français du Canada.

Les États-Unis et la France.

Projet d'alliance Franco-Russe-Américaine.

L'Amérique Celto-Latine.

Les projets exposés et développés dans les cinq premiers chapitres de ce travail constituent un programme répondant à l'intime désir de tous les Celtes qui ont à cœur l'amour, l'intérêt de la race et de la civilisation Celto-Gallo-Latine.

J'ai tenu, en m'appuyant sur des autorités admises et consacrées, à y citer succinctement toutes les opinions de nature à fortifier, à étayer solidement les idées qui ont guidé l'esprit de cet ouvrage.

C'est en quelque sorte le résumé condensé de l'état d'âme des penseurs, poètes, historiens, hommes de lettres, publicistes et hommes politiques celtes, de nationalités différentes, et des personnalités russes et américaines dont les noms suivent :

L'amiral La Réveillère ;

Les poètes Celtisants :

Le Braz ; Le Goffic ; Le Fustec ; Jaffrennou ;

Hanotaux, ancien ministre des Affaires Étrangères ; Miss Maud Gonne ;

ARCHDEACON, député de la Seine; DEMOLINS; comte MAC-GREGOR; A. HUMBERT de l'*Éclair*, ancien député; BARBIER, professeur à l'Université; E. JUDET, du *Petit Journal*; L. MILLEVOYE, de la *Patrie*, député; LOCKROY, député, ancien ministre, président de la Ligue franco-italienne; EMILE FAGUET, professeur à la Sorbonne; GASTON MÉRY, ancien député, conseiller municipal de Paris; BÉRAUD, sénateur; H. MARET, du *Radical*; FÉLICIEN PASCAL, du *Soleil*; S. LACROIX du *Radical*; J. LEMAITRE, de l'Académie française, dans le *Figaro*; A. BÉRARD; GALLI, conseiller municipal de Paris; SANSBŒUF, président d'honneur de l'Association des Sociétés de gymnatique de la Seine; J. FROLLO, du *Petit Parisien*; X.., du *Temps*; DE MAHY, député; S. B. du *Journal*; P. FONCIN, agrégé d'histoire et de géographie, secrétaire général de l'Alliance française; PAUL DESCHANEL, ancien président de la Chambre des députés; Général HARTSCHMIDT, J. DELONCLE, député; J. ROCHE, député, ancien ministre; DE L'ESTOURBEILLON, député; DE RION, député; LE GONIDEC DE TRESSAN, député; A. CHERADAME, publiciste; Général VOISIN; THOMAS GRIMM, du *Petit Journal*; Commandant ROUSSET; Général ANDRÉ, ministre de la Guerre; Général PERCIN; Colonel THOMAS; LAVISSE, de l'Académie française; PAUL DE SAINT-VICTOR; Colonel MARCHAND; G. POIGNANT; Mme JULIETTE ADAM; VICTOR DU BLED; PELLETAN, ministre de la Marine; G. GERVILLE-RÉACHE; Marquis DE CASTELLANE; ERNESTO GARCIA-LADEVÈZE, membre influent de la presse espagnole; Général TURR, italien de la Ligue franco-italienne; COSTA, SASSARI, PAIS, PANTANO, députés italiens de la Ligue franco-italienne; CEREG-SPIRIDOVIC, président de l'Association mutuelle slave à Moscou; KRAMAZ, chef du parti jeune tchèque au Parlement autrichien; MODESTOFF, DOTOIESKVI; KATKOF, écrivains russes éminents; Général DRAGOMIROFF; Général OBROUTCHEFF; HOBSON, publiciste américain; FOURNIER D'ALBE, secrétaire de la Ligue panceltique irlandaise; J. REDMOND; J.-O. KELLY; DILLON; W. REDMOND; A. LYNCH, députés irlandais; Lord CASTLETOWN, prince d'Ossory; DAVITT, président des Irlandais d'Amérique; ROOSEVELT, président des États-Unis; STONE, gouverneur de Pensylvanie.

Après avoir exposé, dans les cinq premiers chapitres, la nécessité d'une ligue panceltique, les ressources des nations celtes, leur force d'action, quand elles seront groupées, l'avantage de leur alliance étroite politique et économique avec la race slave pour arrêter l'envahissement germanique

et anglo-saxon, etc., etc. ; — j'ai dans le sixième chapitre donné l'histoire du Rhin gaulois, ses traditions, ses chants et mélopées historiques?

En m'appuyant sur les textes les plus autorisés que j'ai étudiés longuement et patiemment, je me suis ensuite attaché, dans les chapitres suivants, à raconter l'histoire celte ou gauloise depuis les temps les plus reculés.

Époque celtique. — Établissement des Gals. — Époque gauloise. — Diversité des peuples de la famille celtique. — Les Druides. — Histoire des trois périodes : Théocratie. Aristocratie militaire. Constitutions populaires. — Retour à la tradition. — Manifestation druidique au pays de Galles en 1899. — La bannière du Gorsed. — Époque gallo-romaine. — Rome et la Gaule. — Expéditions de César. — Résistance des Nerviens, surnommés les Lacédémoniens de la Gaule. — Bataille de la Sambre, son emplacement exact. — Patriotisme gaulois. — La Gaule en masse est appelée aux armes. — Vercingétorix vaincu se livre à César. — Nouvelle ligue gauloise. — Ses chefs : Luctère, Camulogène, Comm Ambriorix, etc. — Les Gaulois vaincus déposent les armes. — Pacification de la Gaule. — Orateurs et artistes gaulois. — Destruction de l'ordre politique gaulois. — Insurrections populaires. — Vindex et Maric. — Soulèvement des Gaulois-Bataves : Civilis et Vellèda. — Les Antonins. — Les princes indépendants. — Victoria la Grande. — Postumus, Lollianus, Victorin, Marion Tétric. — Les Bagaudes. — Divisions de la Gaule sous Auguste. — Villes célèbres des Gaules, leur histoire. — Décrépitude de Rome. — Invasion des Barbares. — Époque gallo-franque. — Établissement des Francs. — Charlemagne. — Les Missi-Dominici. — Partage et démembrement de l'empire franc. — Ravages des Normands. — Origine de la féodalité. — La chevalerie et les communes. — Toute trace d'invasion disparaît, il ne reste que le nom de France. — Formation de la langue française. — Troubadours et trouvères. — Autres pays gaulois proprement dits. — Villes et lieux célèbres, leur histoire : Iles Normandes. — Irlande. — Suisse. — Hollande. — Luxembourg. — Belgique.

Pays gaulois asservis, leur histoire. — Villes et lieux célèbres : l'Alsace-Lorraine. — Les départements français de la Moselle, du Bas-Rhin, du Haut-Rhin asservis par l'Allemagne depuis 1871. — Les départements franco-rhénans de la Roër, de la Sarre, du Mont-Tonnerre, sous le joug prussien depuis 1815, etc., etc.

J'ai coupé à dessein mes chapitres en plusieurs parties pour en rendre la lecture moins aride, moins fatigante, plus attrayante si j'ose m'exprimer ainsi. C'est un commencement d'encyclopédie celtique de tous les pays celtiques ou gaulois, de leurs villes et lieux historiques, de tout ce qui s'y rattache. Tous ceux que ces questions intéressent peuvent devenir mes collaborateurs.

D'autres volumes suivront ultérieurement comprenant l'histoire des Celtes de Galathie, d'Italie, d'Espagne, de Portugal, de Bohême, etc.

On a dit que l'instituteur avait fait l'unité allemande : dans cet ordre d'idées, je serais heureux de voir ces opinions et ces études historiques répandues dans toutes les écoles des des Nations auxquelles je fais appel pour l'Unité Celto Gallo-Latine.

Le patriotisme n'est pas le privilège exclusif d'un parti : c'est au contraire un terrain sur lequel tous les partis peuvent s'entendre. Partant de là, ce travail ayant été établi en dehors de toute préoccupation politique de parti, on ne sera pas surpris d'y trouver des citations empruntées à des hommes politiques et à des journaux appartenant aux nuances les plus opposées.

Paris, mars 1903.

SERGE SCULFORT DE BEAUREPAS.

RÉNOVATION CELTIQUE

CHAPITRE PREMIER

PANCELTISME — PANSLAVISME — PANGERMANISME

« Il faut que le Panceltisme devienne une Religion, une Foi. »

Il est dans l'ordre des choses, écrivait il y a quelques années l'amiral Reveillère, que les Celtes un jour ou l'autre se groupent suivant leurs affinités, se constituent en fédération pour la défense de leurs frontières naturelles et pour la propagation de leurs principes. Il y a déjà le Pangermanisme, le Panslavisme est une foi, une religion. Il faut que le Panceltisme devienne une religion, une foi.

C'est aux Gallois que revient l'honneur d'avoir tenté le premier rapprochement entre les diverses familles de race celtique, dit Le Goffic. Il existe dans le pays de Galles une Association puissante nommée le *Gorsedd beirrd ynys pryden*, ou Trône des bardes insulaires. Cette Association délégua, en mai 1897, son

barde-héraut à Dublin pour assister à la restauration de la fête nationale irlandaise. Les Irlandais se firent représenter à leur tour par une délégation à l'Eisteddfod (assemblée) de Newport. Quelque temps plus tard, d'autres délégués irlandais et gallois prenaient part au Mod de l'Écosse gaélique.

Ainsi s'affirmait dès 1897 l'union des trois familles celtiques de la Grande Bretagne. Pour sceller cette union, on décidait qu'un grand Congrès panceltique se tiendrait à Dublin en 1900. En attendant, le Conseil de l'Eisteddfod gallois conviait à Cardiff, pour le mois de juillet 1899, les délégués des nationalités écossaise et irlandaise. La France n'était pas oubliée dans ces fêtes. Se souvenant que la civilisation romaine avait bien pu, au temps de César, nous imposer sa langue et ses mœurs, mais que les trois quarts d'entre nous étaient Celtes par le sang et qu'à l'heure actuelle encore, au point extrême du pays, sur le dur granit armoricain, toute une province avait conservé sa forte empreinte originelle, un délégué du Feiz Cecil irlandais, M. Fournier d'Albe, se rendait à Morlaix au mois d'août 1898 et invitait officiellement le Comité de l'Union régionaliste bretonne à l'Eisteddfod de Cardiff et au Congrès panceltique de Dublin.

RENAISSANCE D'IDÉES CELTIQUES

Renaissance ou résurrection pourrait-on dire pour désigner un phénomène de l'ordre idéal, en ces fêtes de la vie renouvelée où se célèbrent à la fois le triomphe de l'idée divine, dégagée des servitudes de la matière, et l'effusion universelle des germes dans la fraîcheur des bourgeons neufs, écrivait Félicien Pascal pendant les fêtes du Congrès celtique de Dublin en 1900.

Des idées évanouies dans les hivers brumeux des siècles, des idées sur qui l'histoire avait scellé les dalles funéraires de l'oubli renaissent, en effet, ressuscitent et ne redoutent plus d'affronter les dérisions des doctrines sorbonniennes ou l'hostilité des enseignements officiels. M. Hanotaux prête à des idées renais-

santes toute l'autorité de son grand talent historique. Les qualités d'initiative, d'intuition inventive et de fécondité idéale sont bien plus l'apanage officiel, des races dont notre peuple de France est formé, que le privilège des races anglo-saxonnes.

On n'enseigne plus en France que sommairement, on ne révèle qu'à l'inattention du premier âge la communauté d'origine des peuples de France et des peuples de la Grande Bretagne. On néglige de retenir fortement, comme il conviendrait, la réflexion des jeunes esprits sur les véritables éléments ethniques dont a été formée la population de ces deux pays. On s'appesantit, sans mesure, sur l'absorption de notre race primitive dans le grand flot de latinité qui déborda sur elle, durant quatre siècles; de même qu'on démontre submergées, sous les invasions saxonnes, tellement superficielles, pourtant, les populations celtiques de la Grande Bretagne, sans tenir compte, autant qu'il en convient, de la conquête normande, qui fut réellement, une superposition celtique à la mince couche anglo-saxonne.

Si on s'obstine, à tort, en France, à nous persuader que nous sommes de race latine, on ne s'accommode pas aussi aisément en Grande Bretagne, d'avoir été universellement absorbé par la conquête anglo-saxonne. Le refus tenace des Irlandais à toute fusion avec les vainqueurs a été comme un ferment vivace qui fait germer, à nouveau, la sève de la race, au cœur de toutes les populations celtiques du Royaume Uni. L'Écosse, le pays de Galles, l'île de Man, le pays de Cornouailles s'unissent à l'Irlande, pour une reprise commune de la langue et des traditions celtiques. Notre Bretagne, dont le parler est intelligible, de ces populations de la Grande Ile, est entrée en relations avec elles et tend à reconstituer l'ancienne fraternité de langage, d'idées et de mœurs que Lamartine constatait, entre elles, dans son mémorable toast aux Cornouailles de l'un et l'autre bord du détroit.

Le celtisme ne limite pas ses reprises à ces pays reliés par la communauté de leur idiome, à leurs communes origines. Il étend beaucoup plus loin, sur le monde, ses rameaux vivaces.

Les recherches scientifiques consacrées à la sélection des races, à travers les mélanges opérés par l'histoire ou par les unifications arbitraires de la politique, s'accordent avec les intuitions traditionnalistes pour retrouver la prédominance et la survivance, souvent, des éléments celtiques dans toutes les populations riveraines de la Loire, dont la vallée, dit M. Demolins, « a été, en France, la grande route des Celtes ». Et il n'est pas trop téméraire de rattacher, à ce puissant rameau ethnique, si essentiellement animé de sève celtique, les autres ramifications étendues sur le sol de nos provinces, en qui se manifestent les caractères les plus saillants de l'esprit français. La Galicie, en Espagne, et la Lombardie, au delà des Alpes, sont considérées, d'après ces théories comme des colonies celtiques, de même que la Souabe et la Thuringe, en Allemagne, puisque l'empereur Guillaume II s'autorise, dit-on, du celtisme de ces deux provinces de son empire pour élever des prétentions éventuelles sur notre presqu'île armoricaine. Et enfin, il est universellement connu que près de quatorze millions de Celtes, originaires d'Irlande, d'Écosse, de Galles ou des Cornouailles, conservent, dans l'agglomération des États-Unis, des tendances communes. En sorte que l'action des communautés celtiques, si elles arrivaient à des relations durables entre elles, appliquées à un but commun, ne serait plus un élément tout à fait méprisable, dans l'équilibre du monde.

Notre Bretagne, comme cela était logique, devait être le noyau par lequel devait commencer l'œuvre de ralliement des Celtes de France, au mouvement du celtisme universel. Par son association régionaliste, qui s'emploie à fédéraliser les diverses associations bretonnes, sous l'impulsion d'hommes zélés comme MM. Charles Le Goffic et Jean le Fustec, la Bretagne s'applique à répudier les malentendus séculaires qui ont mis aux prises, si mal à propos, les Celtes de France et les Celtes d'Angleterre.

Les relations entre les Celtes de France et les Celtes d'Angleterre se traduisent par des échanges de délégations aux fêtes celtiques des deux pays. Ceux d'Angleterre étaient représentés

aux solennités bretonnes du théâtre de Ploujean, comme ils le furent aux fêtes de Vannes. Et les Celtes de France ont été invités au Congrès de Cardiff, en pays de Galles, comme ils le furent au Congrès panceltique de Dublin organisé pour 1900 par les soins de lord Castletown, prince d'Ossory, son président.

Sans doute, aux yeux des gens à courte vue, ces échanges de sentiments et d'idées, ce culte commun d'une langue et d'une littérature toutes locales, cette restauration des fêtes surannées où s'évoque l'âme des communs ancêtres lointains, ne constituent pas, en apparence, une bien forte barrière aux appétits envahisseurs des marchands de Londres, de Manchester et de Birmingham. Au moment où la France a été le plus menacée, cependant, nos journaux ont enregistré une déclaration où les Celtes de la Grande Bretagne assuraient leurs frères de France de leur neutralité.

Cette renaissance de l'idée de race, cette reprise de l'ancien idéal, de l'antique sentimentalité celtiques, cette restauration de la fraternité dans le culte des communes origines, qui se poursuivent, parallèlement, en France et en Angleterre, sont destinées, peut-être, à assurer la paix du monde, mieux que la démence effroyable des armements. Et le Celtisme universel va devenir, peut-être, un élément nouveau dont devront tenir compte les combinaisons de la diplomatie.

L'UNION DES CELTES

Lamartine et Henri Martin. — Le mouvement celtique contre l'Angleterre.

Aussi bien, n'est-ce pas la première fois que les Celtes de Grande Bretagne tentent de se rapprocher des Celtes du pays de France. Dès 1837, le groupement se dessinait aux Eisteddfods d'Aber-Gavenny et de Caher-Marthen, premières assises nationales où l'on ait vu figurer des représentants des quatre

familles celtiques et où Lamartine, le grand poète qui devait, quelques années plus tard, présider aux funérailles de la royauté de juillet, avait voulu se faire lui-même dans une de ses plus belles pièces, le porte-parole des Celtes du continent aux Celtes des îles sœurs :

Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève,
En souvenir vivant d'un antique départ,
Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive,
Dont chacun d'eux gardait sa symbolique part.
« Frère, se disaient-ils, reconnais-tu la lame ?
Est-ce bien là l'éclair, l'eau, la trempe et le fil ?
Et l'acier qu'a fondu le même jet de flamme
Fibre à fibre se rejoint-il ? »
Et nous, nous vous disons : « O fils des mêmes plages !
Nous sommes un tronçon du vieux glaive vainqueur ;
Regardez-nous aux yeux, aux cheveux, aux visages ;
Nous reconnaissez-vous à la trempe du cœur ? »

Que ne pouvaient de si nobles paroles, immédiatement traduites et colportées aux quatre aires du vent, pour la propagation de l'idée celtique ! La France se devait à elle-même de reprendre l'œuvre interrompue par les méfiances anglaises. Le Congrès de Saint-Brieuc réunissait à nouveau, quelques années plus tard, sur la convocation du grand historien Henri Martin, de Charles de Gaule et d'Hersart de la Villemarqué, les représentants des quatre grandes familles celtiques : MM. Lukis, Powell, Ellys, Jenkins ; de simples gens tels que le barde Gruffidd et sa fille Suzanne, passaient la mer, comme au temps des émigrations primitives, pour « rompre le pain de l'âme » avec leurs frères de Bretagne. Ceux qui n'avaient pu venir, le Dr Todd MM. Hennesey et Fergusson, l'abbé Ulick Bourke, président du collège gaélique de Saint-Yarlath, protestaient en lettres enflammées de leur dévouement à la cause celtique.

Et, sans doute, ce mouvement, à des yeux non avertis, pouvait sembler tout de surface, artificiel, théâtral, sans retentissement véritable, aux couches profondes de la race. Les esprits clairvoyants ne s'y trompaient pas. Ils devinaient que dans ces

Congrès, dans ces Eisteddfods, la littérature n'était qu'au dehors ; ce qui s'agitait dans le fond, obscurément, mystérieusement encore, c'était la question d'origine, de parenté, de famille, de foyer. Sous des devises différentes : *Tra mor, tra Brython*! (tant la mer, tant les Bretons), devise des Gallois : *Erin go bragh* (Irlande jusqu'au jour du jugement), devise des Irlandais, etc., etc., la même pensée réapparaissait chez tous, la même volonté de survivre, la même protestation contre le séculaire oppresseur de la race l'Anglo-Saxon.

Voici l'heure d'une fusion complète, d'une alliance définitive des Celtes du continent et des Iles. Des fêtes panceltiques ont préludé au Congrès de Dublin, l'œuvre visible de demain. Ne doit-on pas en tenir compte quand on sait que le rapprochement des races celtes, après d'anciens dissentiments enfin oubliés, est un appoint formidable pour les théories philosophiques qui emportent les nations vers une politique internationale anticonquérante, en ce qui concerne le sol européen pour le moins, faite de justice, de concorde et d'apaisement? L'union celtique menace directement l'Angleterre, la domination anglo-saxonne, sa politique qui ne tient aucun compte des justes revendications des autres races et n'en est pas, au rapport des individus, comme des collectivités qui résistent, à une iniquité près.

Le mouvement celtique qui s'est partout propagé englobe contre l'Angleterre et la conception gouvernementale de ce pays, les séparatistes irlandais, les Celtes ardents de l'île de Man, bien qu'ils jouissent des prérogatives des habitants de Jersey ou de Guernesey, les loyalistes et autonomistes Gallois et les Highlanders quelque peu en léthargie, mais restés fermes dans leurs convictions patriotiques et qui vont se réveiller électrisés par la vigueur des autres. Le peuple des Galles, ayant su conserver fidèlement ses traditions, ses mœurs, sa langue, le culte de son héroïque passé, a été le promoteur de ces grandes choses qui peuvent avoir dans un temps donné des résultats capables de changer la face d'une partie du monde européen. C'est en même temps un mouvement bien français qui se dessine, car ce serait

la France qui, la première, bénéficierait de changements survenant en Grande Bretagne, puisque les doctrines et les aspirations celtiques, toutes de fraternité, sont en général les siennes.

En mars 1900, au banquet célébrant la fête de Saint-Patrice, auquel assistaient les comte et comtesse Mac Gregor qui avaient revêtu pour la circonstance le costume irlandais si pittoresque, Mlle Persin-Northumberland, comtesse Platers, comtesse de Clarence, marquis et marquise Oyoley, comte de Ségry, baron Reyvoize, M. et Mme Albert Léger, comtesse de la Roche, vicomte et vicomtesse Vercity de Rancy ; M. le comte de Mac Gregor, après avoir parlé de l'espoir des Irlandais qui n'aspirent qu'à secouer le joug de l'Angleterre, préconisait la fondation d'une Ligue entre les Celtes de France, de Suisse, de Belgique et les Celtes d'Ecosse et d'Irlande, pour arriver au résultat rêvé.

LA FRANCE ET L'IRLANDE

L'Union de l'Irlande à la France.

L'United Irishman, l'organe du nationalisme irlandais, a publié en novembre 1899 l'article suivant :

« Un de nos collaborateurs, en exprimant le regret que le gouvernement de notre île ne fut pas passé depuis longtemps entre les mains de la France et en soutenant l'opinion qu'un régime français serait infiniment plus profitable à l'Irlande qu'une administration exclusivement locale, a-t-il parlé à l'encontre de nos aspirations nationales?.... Nous ne trouvons pas l'idée de notre collaborateur essentiellement antipatriotique, lorsque nous l'examinons froidement.

« Cela semble, il est vrai, une politique de faiblesse et de honte, celle qui consiste à substituer à un gouvernement étranger un autre également étranger. Toutefois, si la plus grande différence existe entre les projets ainsi discutés en vue de notre rédemption, il existe une plus grande différence entre les abus

dont nous souffrons et les bénéfices qu'on peut raisonnablement attendre de l'introduction chez nous des institutions françaises mises en pratique par des Français. Le jour où notre éducation, notre industrie et notre agriculture seraient placées sous la direction éclairée des Français, qui sont bien doués moralement, dont le génie artistique est célèbre dans le monde, dont la probité industrielle et les habitudes d'économie domestique sont connues, quel degré de prospérité n'atteindrions-nous pas rapidement !

« Un système bien organisé d'éducation technique, des méthodes nouvelles d'agriculture, des occasions favorables offertes au développement des talents artistiques et littéraires, un puissant afflux de capitaux français, le stimulant de nombreux échanges avec le continent, voilà quelques-uns des bénéfices dont nous profiterions en nous unissant à la France.

« Objectera-t-on que ce serait le sacrifice de notre indépendance ?..... Aucune nation, aspirant à la liberté, ne reste esclave ! Les Français viendraient ici en qualité de libérateurs, d'éducateurs, non de conquérants ; et si nous ne demandions pas la sujétion, il n'y a aucune raison de penser qu'ils se comporteraient en tyrans. La manière avec laquelle ils ont agi envers les nations faibles, contraste heureusement avec les procédés employés par les Anglais. La France, en 1792, s'est levée pour défendre la cause de la liberté des nations et, pendant vingt ans, a risqué son existence pour combattre les forces alliées du despotisme.

« Les sympathies françaises s'adressent à l'Irlande plus qu'à tout autre pays. Les patriotes irlandais salueraient de leurs acclamations l'arrivée des légions françaises, et les Français, qui apprécient hautement l'amour envers la Patrie, ne se méprendraient pas sur le sens de notre invitation. La longue lutte entre deux races, deux religions, deux langues, lutte qui a fait de l'Irlande un enfer, cesserait ! Comme race, nous sommes identiques aux Français. Leur langue serait acceptée avec joie et enseignée dans nos écoles concurremment avec la nôtre. La

France elle-même en bénéficierait moralement et pratiquement.

« Quels services, en effet, n'aurait pas rendus à Dresde et à Leipzig, un corps de 50.000 Irlandais! La victoire se serait tournée du côté des Français, tandis que l'apostat Bernadotte, avec ses Suédois, la fit tourner en faveur des alliés! En 1870 combien la Prusse aurait tremblé si l'Irlande eût été un champ de recrutement pour les armées françaises! Les relations entre la France et l'Irlande devraient être l'objet de l'étude de chaque Irlandais. »

MISS MAUD GONNE, LA PATRIOTE IRLANDAISE

Le Comité de la presse parisienne sous la présidence de M. Archdeacon. L'Association franco-irlandaise.

En juin 1901, Miss Maud Gonne, revenait d'Amérique très enthousiasmée de l'ardeur qu'elle avait rencontré chez ses compatriotes : ni le temps, ni l'éloignement n'ont altéré leur amour de la terre natale, affirmait-elle !

Ils lui sont demeurés prêts à tous les sacrifices; ils sont là vingt millions qui, sauf de rares exceptions, efficacement s'intéressent aux efforts des patriotes irlandais, « des patriotes indépendants et non pas des parlementaires », nous dit Miss Maud Gonne. Les parlementaires ont amené l'Irlande aux concessions; ils ont endormi ses légitimes révoltes pour d'illusoires avantages; ils ont énervé son hostilité, ils ont paralysé ses indignations. Jamais l'époque ne fut plus favorable aux intérêts de l'Irlande, la terre classique des bons soldats. Ils ont méconnu où était le devoir, plus désireux de servir la gloire anglaise que d'amener la délivrance de la pauvre Irlande. Aussi y-a-t-il, chez les Irlandais d'Amérique, une tendance à demander aux seuls patriotes irlandais sans mandat, de ne s'attendre qu'à eux-mêmes.

Miss Maud Gonne va leur dire, intermédiaire éloquent entre les expatriés et leurs frères demeurés dans la servitude sur le sol ingrat de la patrie :

« Vous ne sauriez croire, nous dit Miss Maud Gonne, le prix que nos compatriotes américains attachent à l'opinion française sur l'Irlande ; il en est de même en Irlande. J'ai grand plaisir à leur dire que les Celtes se sentent unis par une communauté de race, par une même origine religieuse, laquelle est un lien puissant partout où il y a abandon, servitude ou oppression ; de grands souvenirs rattachent les deux peuples. »

Grâce à l'ardente patriote, on créait un « Comité de presse » qui a été formé d'hommes appartenant, à un titre quelconque, à la littérature et au journalisme, qui, sans violence ni provocation, et sur le terrain légal, mû par un sentiment de patriotisme et d'humanité, bien entendu, sera comme le centre à Paris des manifestations dont l'Irlande est le théâtre dans le monde entier.

Ce Comité nommait pour Président : M. Archdeacon, élu depuis député de Paris.

En janvier 1902, le comte de Mac-Carthy Reagh, le marquis de Clancarthy, le baron Saint-Georges d'Armstrong, le comte de Vercelli de Ranzi, le comte d'Alton-Shée, le commandant du Château, le commandant Massuy, etc., fondaient l'Association Franco-Irlandaise, qui elle, est exclusivement philantropique.

L'élan est donné, nous ne devons pas nous arrêter un seul instant ; nous devons lui donner, avec l'entêtement et la ténacité des Celtes bretons, plus de développement et plus d'ampleur. Ainsi que l'a dit M. Le Braz, président de la Société régionaliste bretonne, aux fêtes de Cardiff : « L'âme celtique demeure aussi vibrante, aussi forte que jamais. »

UN GRAND PROJET DE GROUPEMENT DES RACES

Dans ma pensée, le panceltisme n'enveloppe pas que la France, l'Irlande et quelques districts de l'Angleterre actuelle, l'ancienne Gaule allait jusqu'à l'Ombrie aux portes de Rome, jusqu'à la mer du Nord et jusqu'au Rhin. Le mouvement pan-

celtique est un mouvement français autant qu'irlandais et gallois. Le groupement des races celto-gallo-latines doit donc comprendre : la Suisse, le Luxembourg, la Belgique, la Hollande, l'Espagne, le Portugal et l'Italie.

L'idée n'est pas nouvelle, elle semble faire lentement son chemin, elle peut le faire sûrement si tous les Celtes savent le vouloir. On en parle parfois à mots couverts dans les ambassades et les chancelleries et la presse y fait de temps en temps quelques allusions.

L'idée mérite qu'on s'y arrête, car cent millions de Celto-Gallo-Latins, réunis en fédération, pourraient dominer le monde. Sans parler pour le moment des autres pays : Suisse, Belgique, Hollande, etc., l'Espagne, même l'Italie, sont des pays neufs où tout est à créer : industrie, commerce, exploitation agricole. Les capitaux français, en moins d'une génération, donneraient à ces pays un essor remarquable. Leur union fédérative les mettrait à l'abri de toute insulte et de toute convoitise de la part des autres puissances. Que pourraient les cinquante millions d'Allemands ou les quarante millions d'Anglais contre cent millions de Celtes? Dans cette voie, il y a une idée à creuser, une politique à inaugurer. En Italie, on y pense parfois et si l'Espagne officielle est inféodée aux idées allemandes, si l'ambassadeur d'Espagne à Londres est un anglophile, il ne manque pas de l'autre côté des Pyrénées d'hommes politiques éminents qui savent que les ressources de l'Espagne sont immenses et ne demandent qu'à être exploitées, ce qui serait facile à l'aide de l'argent français.

La France monopoliserait le commerce d'exportation de ses deux alliées en leur fournissant, en échange de leurs produits, des objets manufacturés. Leur richesse naturelle donnerait aux nations fédérées une prospérité énorme. Leurs armées et leurs marines réunies seraient d'une puissance prodigieuse ; enfin, une fédération sous la forme d'un Congrès celto-gallo-latin pourrait régler les affaires des États, tout en leur laissant leur autonomie propre, leurs lois et leurs coutumes !

N'oublions pas les fêtes de Toulon organisées en l'honneur de la flotte italienne en 1901. Rappelant la présence simultanée devant le *Mourillon*, — du *Pelayo*, battant pavillon espagnol, de l'escadre italienne, de la superbe flotte française, la *Saint-James Gazette*, la première dans la presse anglaise a prononcé le mot d'*alliance celto-latine* qui est le cauchemar des Anglais et des Allemands.

LES FÊTES DE TOULON

France. — Italie. — Russie. — Espagne.

Dans ces fêtes de Toulon, dit Alphonse Humbert, tous les incidents ont leur signification qu'il importe de dégager. Et d'abord, comment ne pas noter le regain de cordialité qui a marqué les dernières manifestations de sympathies échangées entre les deux marines? Il semble bien qu'on se soit mieux apprécié, à mesure qu'on se connaissait mieux. On avait pu craindre un instant que l'arrivée inopinée des Russes à Villefranche, ne froissât quelques susceptibilités à la Consulta. Il n'en a rien été. Le cabinet de Rome a parfaitement compris que nous ne pouvions laisser croire à l'Europe, témoin du brusque départ de l'amiral Birilew, qu'un différend s'était élevé entre nos alliés et nous. Il fallait remettre les choses au point exact. Cela a pu être fait sans que nos hôtes italiens en prissent la plus légère alarme. Au contraire, les paroles prononcées par le duc de Gênes, au banquet du *Lepanto*, ont eu un ton d'abandon et de spontanéité qui manquait totalement aux toasts, plutôt un peu guindés, des premières agapes. Et, dès le soir même, la population a témoigné qu'elle le sentait, en acclamant l'oncle du roi Victor-Emmanuel et ses officiers avec plus de chaleur qu'elle ne l'avait fait jusque-là.

Une circonstance des fêtes toulonnaises à laquelle les reportages toujours un peu hâtifs de la première heure n'ont pas fait

une part assez importante, c'est la présence non fortuite, mais incontestablement voulue, et, par là même suggestive, du vaisseau espagnol le *Pelayo* qui, arrivé en même temps que le Président de la République, avec la mission de lui porter le salut et les vœux du gouvernement de Madrid, s'est, jusqu'à la dernière heure, mêlé aux manifestations des deux escadres. Partout où les représentants des deux nations ont échangé des protestations d'amitié, le représentant du roi d'Espagne était là comme pour dire : « Moi aussi ! » Il le disait, d'ailleurs, en fort bons termes, avec un tact qui s'est fait particulièrement apprécier dans les quelques paroles adressées par lui à bord du *Lepanto* au commandant en chef de la flotte italienne.

Il se fût tu, que son silence eût été éloquent. Il était là ; n'était-ce pas assez pour faire luire à tous les yeux la discrète intention du gouvernement espagnol et pour dire à tous de quel côté se dirigent les vues et les ultimes aspirations de sa politique ? L'alliance des trois peuples celto-gallo-latins n'est pas faite ; mais les éléments qui la doivent préparer s'élaborent peu à peu. Nous pouvons regarder l'avenir avec confiance. Il se fait en Europe un travail de cristallisation qui bientôt groupera en un seul faisceau des forces jusqu'ici éparses et dont l'action sera bienfaisante au monde.

L'ESPAGNE FRANÇAISE

En montant, sur ce trône battu par les flots depuis un siècle, Alphonse XII n'hésitait pas à se déclarer l'ami de notre France hospitalière. Lorsque, au lendemain du coup de Bismark, qui l'avait promu colonel des uhlans — triste et perfide honneur qu'il ne lui avait pas été donné de décliner — il avait encouru la disgrâce imméritée autant que grossière d'une bande qualifiée de misérable par le président Grévy lui-même ; il ne fallut qu'un mot de regret tombé des lèvres autorisées pour ramener à la France sa cordiale sympathie. Il est mort trop tôt pour nous en

prodiguer les témoignages. Mais jusqu'à son dernier souffle, il ne s'est pas démenti. Après l'Espagne, venait, dans son âme ardente et éclairée, la France, écrivait Pierre Marceau en 1898.

Et cette orientation qu'Alphonse XII avait imprimée à la politique espagnole a été si puissante qu'elle lui a survécu. C'est elle qui a permis à la Péninsule de faire si noblement tête à l'Allemagne quand elle voulut lui arracher les îles Carolines. C'est elle encore qui a maintenu jusqu'à ce jour, au-dessus de toute atteinte, l'accord des deux gouvernements et des deux peuples sous une Reine-Régente dont on ne sait qu'estimer le plus de sa dignité de femme et de sa sagesse de souveraine.

Il ne se pouvait pas qu'il en advînt autrement. L'Espagne contemporaine, qui avait tant de réformes à accomplir, tant de pas à faire en avant pour apparaître à la vie moderne, ne songea pas une heure à appeller à elle soit l'Anglo-Saxon, soit le Germain. C'est à la porte de sa grande voisine, la France, qu'elle frappa. Ports, chemins de fer, mines, dette publique, colonies, tout exigeait l'intervention d'un banquier puissant et ce banquier a été la France. Elle lui a toujours demandé et la France ne lui a jamais refusé. Elle n'a pas manqué à sa parole et la France est restée pure de toute tare usuraire.

C'est que les deux parties avaient foi l'une et l'autre dans leur chevaleresque honnêteté. Il y a entre elle et nous une solidarité financière qui dépasse trois milliards.

Par un phénomène d'identité ethnique, on les vit toutes deux, dans un autre ordre d'idées et de faits, déployer une émulation incomparable. Le xve et le xvie siècle retentissent des initiatives et des exploits de leurs grands découvreurs. Ce n'est ni la Hollande, ni l'Angleterre, venues, plus tard encore, qui agrandissent la sphère de l'univers connu, c'est l'Espagne et avec elle la France. Moins de quarante ans après que Colomb eut découvert l'Amérique du Sud, un des nôtres, Jacques Cartier, descendant de ces navigateurs normands qui, dès longtemps avant, avaient poussé si loin leurs incursions vers les eaux boréales, ouvrait à la géographie les profondeurs intérieures du

Nouveau Monde, des bouches du Mississipi aux montagnes rocheuses et à l'Océan glacial.

Ces coïncidences historiques, cette marche souvent parallèle, cette réciprocité d'intérêt, l'Espagne en a conscience. Ses historiens, ses érudits, ses économistes de souche fraîche les lui ont enseignées. Il n'est pas besoin de remonter jusqu'en deçà des Goths, des Romains et des Celtes pour essayer de démêler les traces d'une consanguinité atavique dans le mystérieux dédale où sont venus s'effondrer ou s'amalgamer les débris de tant de races pendant quinze cents ans.

Mais, de ces obscures fermentations, combien de traits de ressemblance entre Français et Espagnols ! En dehors de la disparité des mœurs primitives, qui se sont conservées surtout dans les provinces de Valence et d'Andalousie, et sur les plateaux des Sierras, quelle frappante communauté de vues, de sentiments, de sensations, éclate çà et là ! Ils aiment la force ; elle nous attire. Ils sont épris de liberté ; nous nous en grisons. ils ont la religion du point d'honneur ; nous le prisons non moins haut. Ils ne s'avouent jamais vaincus ; nous ne désespérons jamais. Nous ne prenons pas tout au sérieux, mais leur impassibilité sombre est aussi proche de la colère que notre légèreté dédaigneuse. Il y a longtemps qu'on l'a écrit : « l'Espagnol est un Gascon, mais un Gascon tragique. »

Ce type de Gil Blas, qui leur appartient en propre, il est le nôtre aussi. Le Sage n'a pas eu un effort d'imagination à s'imposer pour le faire passer dans nos classiques. Il y a un livre lumineux de Philarète Chasles, sur cette pénétration contagieuse des deux littératures. On y voit jaillir la source féconde où puisa l'inspiration du grand Corneille. Ce *Cid*, dont notre enthousiasme acclame depuis deux siècles les cris sublimes n'est-il pas aussi français qu'espagnol ? Nos héros ont tout dit quand ils ont répondu : « je suis Français ». L'Espagnol a donné sa mesure, il met toute son âme dans ce cri : *Yo soy Castellano* !

Que si vous descendez l'autre versant des Pyrénées une civilisation vous prend et vous gagne ; c'est comme un prolonge-

ment de la France. Quel courant de modernité française traverse cette industrieuse et riante Catalogne, où naguère flotta le drapeau blanc fleurdelysé ! Quelles survivances, quels renouveaux continus de la sève provençale dans cette Barcelone qui eut ses jeux floraux avant Toulouse et qui n'abrite pas moins de 40.000 Français !

Il suffit d'entr'ouvrir les archives, les bibliothèques de cette vieille Espagne, où dorment tant de richesses, pour y retrouver la couleur et le parfum des frondaisons romanes !

Avec l'unité que réalise au xve siècle le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, la littérature nationale se détermine. Elle monte à son faîte avec Lope, Cervantès, Caldéron. Mais c'est toujours le *Cid* qui en reste l'incarnation homérique.

Dès que le romantisme paraît, c'est de l'Espagne que le vent souffle. Il est avide de couleur, il ruisselle d'images. Il veut faire grand. Hugo, se dit né à Besançon, vieille ville espagnole. S'il est de France, il tient aussi d'Espagne. Alfred de Musset lui demande les impressions de ses premières poésies. Le *Tra los Montes* de Théophile Gautier n'est qu'un émerveillement.

Où vont-ils, poètes, écrivains, peintres, renouveler le génie de la race, sinon dans cette Espagne où l'âme française frémit d'extase et de volupté ? Où se dirige l'éclatant Delacroix dont les lettres vibrent d'enthousiasme ? Où se révèle Fortuny ? Où se plonge l'imagination, ardente jusqu'au délire, de cet Henri Regnault qui n'a pour ainsi dire vécu que pour et par l'Espagne ? Cette parenté si chaude, cette communion si intense, intellectuelle et sociale, des deux peuples, on ne la sent nulle part mieux qu'à Madrid, dans l'atmosphère charmante des salons, ou dans la houle toute parisienne de la Puerta del Sol, ou encore en parcourant les tranquilles galeries de ce Musée Royal, asile des plus nobles chefs-d'œuvre, éternelle école d'art universel, que tous les Français saluent avec une éternelle piété.

L'ALLIANCE FRANCO-ESPAGNOLE ET LES PUBLICISTES FRANCO-ESPAGNOLS

Ernesto Garcia Ladevese. — L. Millevoye. — E. Judet. — A. Humbert.

Il n'y a pas de nation plus française que l'Espagne.

Dans un article sensationnel, le journal *El Païs*, de Madrid, a proclamé, pour l'Espagne, la nécessité de sortir de l'isolement, de rechercher des points d'appui diplomatiques et militaires, de lier ses destinées à celles de la France et de la Russie. Cette triple alliance avait déjà été recommandée bien longtemps dans le puissant organe de l'opinion progressiste, *Le Libéral*, par Ernesto Garcia Ladevese. Le sentiment public chez nos voisins y est tout préparé. Il ne faudrait que quelques efforts, loyalement accomplis des deux côtés des Pyrénées, pour déterminer un courant irrésistible, dit Lucien Millevoye.

L'Espagne, avec son patriotisme intraitable, avec sa fierté indomptable, avec ses troupes solides et vaillantes qui, même en temps de paix, dépassent l'effectif de huit corps d'armée parfaitement exercés, armés et équipés, avec sa marine qui fut notre héroïque compagne d'infortune à Trafalgar et dont les équipages peuvent rivaliser par l'enthousiasme guerrier avec ceux de France et d'Angleterre....., l'Espagne, malgré les blessures que lui a faites la guerre civile, reste une nation militaire dont l'amitié est précieuse, dont l'inimitié est redoutable.

On le sait à Londres et à Berlin. Espérons qu'on ne l'ignore pas non plus, qu'on s'en préoccupe même sérieusement à Saint-Pétersbourg et à Paris.

L'alliance de la France et de l'Espagne correspond aujourd'hui aux vœux de l'opinion publique. Elle ne se heurte à aucune difficulté morale et le rapprochement, précisé par un traité, servirait les besoins matériels des deux pays, écrivait E. Judet, en septembre 1902.

Ni la France, ni l'Espagne, ne songent à des invasions ou des conquêtes dont la crainte oblige à entretenir des armées et des forteresses; elles ont, au contraire, à se défendre contre les menées de l'adversaire essentiel : de l'Angleterre, qui garde la prétention de dominer la Méditerranée et d'y vivre aux dépens des nations riveraines divisées ou indifférentes à la solidarité de leurs intérêts.

Au Maroc, nous devons nous entendre aisément pour écarter de l'Afrique septentrionale les ambitions illégitimes qui contestent nos droits. A Gibraltar, l'Espagnol sent toujours l'affront que sa dépendance en face de l'étranger envenime depuis des siècles.

Notre amitié commune s'appuie donc sur la méfiance salutaire qu'inspire l'activité envahissante de l'Angleterre; il n'est pas de meilleur moment pour un accord solide. Tout le monde ici sent la vérité et la force des idées qui nous mettent la main dans la main.

Je rappelle volontiers en passant que cette politique opportune aussi prévoyante que sage, commencement de l'union étroite des races celtiques, qui fait l'objet de ce livre, était aussi préconisée par A. Humbert dans son article sur les fêtes de Toulon.

LES CATALANS

Un vieux levain régionaliste. — Le parti de la France. — La Catalogne indépendante.

S'il n'y a pas de nation plus française que l'Espagne, il n'y a pas d'Espagnols plus français que les Catalans. C'est une terre d'exception que cette terre catalane. Comme elle fut toujours un peu à tout le monde, elle ne fut jamais à personne. Elle vivait en marge de la loi commune, sous la domination espagnole ou sous la domination française, mais sous la loi de ses seules coutumes. L'unité politique de l'Espagne a fait de la Catalogne une province simplement espagnole. C'est ce dont elle se plaint.

Les tendances séparatistes.

La crise ne prend pas le même aspect aux yeux de tous les révoltés. Il y a un parti simplement autonomiste. Il y a aussi un parti du retour à la France. Ecoutons l'un des partisans de cette solution, en nous hâtant d'ajouter que la France qui désire une alliance loyale n'a nulle envie de créer des embarras au gouvernement espagnol. Mais c'est un état d'esprit qu'il faut connaître :

« Des deux côtés de la frontière, dans la Cerdagne espagnole, comme dans la Cerdagne française et dans le Roussillon, même langue, mêmes coutumes, le même genre de vie. Une seule race a peuplé ces deux contrées, qui se relient entre elles par Llivia et Bourg-Madame, et qu'un petit fleuve divise sans toutefois les séparer?

« C'est là qu'il faut chercher l'origine de cette question catalane, que des politiciens endurcis méconnaissent ou feignent de méconnaître.

« Toujours les yeux tournés vers la France, que sa gloire a faite grande et que ses malheurs ont rendue plus forte, les Catalans n'attendent que le signal de la délivrance pour se lever comme un seul homme contre las Castille ou plutôt contre le gouvernement castillan qui est également détesté par les Aragonais et les Basques. Car il ne faut pas oublier que les Catalans réclament la liberté non seulement pour eux mais encore pour les autres régions soumises au même régime d'oppression et de terreur.

« Dès le XIIIe siècle, les Catalans ont tenté à plusieurs reprises, et toujours avec insuccès, de se soustraire à la domination et des rois qu'eux-mêmes s'étaient donnés, et de la Castille. C'est ainsi que Bérenger, Oller et ses compagnons tâchèrent, sous Pierre II d'Aragon, de livrer aux Français avec lesquels ils s'étaient liés, la ville de Barcelone. Leur complot échoua; ils furent condamnés et mis à mort, mais l'entreprise a été depuis renouvelée; la guerre de 1640 n'était que la conséquence de ces projets et de vues anciennes.

« Les partisans carlistes eux-mêmes ont lutté moins pour leur roi que pour les privilèges de région qui leur sont si chers. Ils pourraient être appelés fueristas (autonomistes) et à plus juste titre catalanistes, s'ils ne sont Catalans, ou bizkaitarras, lorsqu'ils appartiennent au pays basque. »

EN ITALIE

Aux Fêtes garibaldiennes en juin 1902. — La réserve du gouvernement. — L'irrédentisme florissant. — Vive la France! — La Couronne de Trieste. — La popularité de M. Lockroy. — Garibaldiens italiens et français. — Discours du maire de Nice et de M. Béraud, sénateur.

En Italie, sinon en France, le pèlerinage qu'organisèrent à Caprera les comités garibaldiens, a tenu, de longs jours, la curiosité en éveil, car on attendait de connaître quelle serait, à l'occasion de l'hommage à rendre à la mémoire de Garibaldi, l'attitude des partis politiques de ce pays.

Le ministre de la justice, M. Cocco Ortu, désigné par ses collègues, en sa qualité de Sarde, a représenté le gouvernement.

Le ministre n'est descendu à terre qu'après le déjeuner, quand déjà avait eu lieu le défilé impressionnant par la présence des « Mille » marchant fièrement en tête du cortège, derrière leur drapeau, belle loque si vieille que les « chemises rouges » en ont tressé la soie, tel un filet, pour qu'elle résiste mieux.

Et le ministre italien laissa à d'autres l'honneur de marcher derrière ceux qui restent de l'héroïque phalange. M. le sénateur Béraud, représentant la France, était là, portant les insignes et les couleurs tricolores qu'on acclamait. Auprès de lui se tenait M. le Dr Levinçon, de la Ligue franco-italienne. A côté d'eux, M. Isnard, adjoint au maire de Nice, ayant l'écharpe tricolore, précédé du drapeau français et des huissiers, habillés de rouge de la ville de Nice. Puis les Drs Zippel et Michaud, envoyés

par la ville de Dijon et apportant à Garibaldi avec les hommages des deux villes françaises, de superbes couronnes et des palmes. Encore des Français, MM. Olivari et Denot, délégués de Paris, puis de nombreux Niçois. On criait : « Vive la France » ; les musiques jouaient l'Hymne à Garibaldi et la *Marseillaise*.

L'irrédentisme.

Un autre incident a caractérisé d'une façon définitive le pèlerinage. Le « Comitato » a fait distribuer, dès le départ, des cocardes aux couleurs nationales italiennes portant ce nom « Trieste » et les armes de cette ville.

Aussitôt, cette cocarde fut aux chapeaux. J'ai vu des Garibaldiens qui avaient épinglé leur cocarde sur leur chemise rouge, au-dessous de leurs décorations. Ils ne parlaient pas de l'Autriche et de la Triple Alliance, mais ils criaient : « Viva l'Italia » « Trieste Italiana ! »

Quand tout le monde fut débarqué, cette manifestation prit un caractère grandiose. Alors, on aperçut la couronne envoyée par Trieste, auprès de laquelle se tenaient MM. Lovisato, Coretti et Taddio, du cercle Garibaldi de Trieste.

La couronne était barrée d'œillets rouges, le nom de Trieste s'y détachait en lettres blanches.

Les fleurs avaient été cueillies dans le cimetière de Trieste, sur le tombeau d'Oberdan « le dernier martyr de l'Autriche ». D'autres avaient été prises sur les Alpes. Des feuilles de tilleul avaient été enlevées aux arbres de la ville. Enfin, au centre de la couronne, les couleurs de l'Italie et les armes de Trieste étaient entremêlées et une broderie courait le long d'un ruban, l'œuvre d'une jeune fille noble de Capodistria. Elle avait, en outre, brodé ses armes ; les porteurs de la couronne, afin qu'elle n'eût pas à regretter cette imprudence, avaient détruit cette partie de son ouvrage.

Trieste et Nice.

Cette manifestation irrédentiste a donné lieu à un petit incident qui intéresse la France. Comme l'on criait beaucoup « Vive Trieste », quelques rares Italiens, si rares que beaucoup de Français n'ont pas entendu leurs cris disséminés, ont ajouté « Vive Trieste et Nice à l'Italiana ».

L'incident est sans grande portée, mais les quelques Italiens qui crièrent « Vive Nice » en présence de la délégation niçoise, sans ajouter de suite « Vive la France » furent vivement interpellés, et dans le discours qu'il a prononcé devant les membres de la famille de Garibaldi, M. Isnard, maire adjoint de Nice, a parlé avec fermeté :

« Messager de la ville qui vit naître le grand homme dont vous honorez aujourd'hui la mémoire, je viens en quelque sorte apporter à sa tombe l'hommage de son berceau.

« Si vous célébrez en Garibaldi le prestigieux artisan de votre unité nationale, si vous le considérez à juste titre comme l'un des pères de votre patrie, nous, Niçois, bien que nos cœurs soient français comme notre territoire nous le revendiquons aussi avec fierté, non seulement comme un concitoyen mais comme une de ces figures majestueuses dont le rayonnement dépasse les frontières des nations et éclaire l'entière humanité.

« Les Niçois n'oublient pas que le légendaire chef des Mille, rassasié de gloire et courbé sous le poids des années, vint donner à la France, en un des plus sombres jours de son histoire, l'appui d'une généreuse fraternité d'armes, sœur de celle qui, onze ans auparavant, avait réuni, dans les plaines de la Lombardie nos drapeaux alors victorieux. »

Dans son discours, M. le sénateur Béraud a fait allusion à la même idée. Il a parlé avec chaleur d'Imbriani et de Cavalotti tombés à Dijon en 1870 et des Français qui dorment leur dernier sommeil dans les plaines de la Lombardie. Mais, il a dit aussi que Paris, après Dijon et Nice, devait une statue à Garibaldi.

Ces paroles là, prononcées avec feu, ont été couvertes d'applau-

dissements, comprises par les uns, traduites de suite aux autres. Et quand M. Béraud eût lu la lettre que lui avait remise M. Lockroy pour ses amis d'Italie, quand on sut que M. Lockroy avait écrit dans cette lettre : « La France et l'Italie peuvent se donner la main sur ce tombeau », ce fut un délire d'acclamations. Les députés Costa, Sassari, Païs et Pantano, dont l'éloquence est proverbiale, ne cessaient d'entretenir l'enthousiasme.

Menotti Garibaldi avait pleuré quand M. Béraud avait parlé. Il demanda à garder la lettre de M. Lockroy dont il regretta l'absence, tout en comprenant que le député de Paris ne pouvait s'absenter au moment de l'élection du président de la Chambre. Il voulut embrasser M. Isnard, le représentant de la ville natale de Garibaldi, et le remercia en niçois d'être venu à Caprera.

En résumé, le pèlerinage a été marqué par trois faits caractéristiques : la réserve du gouvernement, une manifestation irrédentiste, beaucoup d'enthousiame vis à-vis de la France.

SOCIÉTÉ CELTO-LATINE DE L'ALOUETTE

Discours du général Turr. — La Ligue franco-italienne.

Le général Turr assistait, courant avril 1902, en compagnie de plusieurs Italiens, notamment M. Alberto Cane, correspondant du *Resto di Carlino*, de Bologne, et l'avocat Giulio Breschi, de Gênes, au dîner de la Société d'Alliance celto-latine *L'Alouette* que présidait M. J. Caponi, correspondant de la *Perseveranza* de Milan. Italiens et Français y ont exprimé le vœu que leurs deux pays s'entendent franchement afin de constituer avec l'Espagne et le Portugal l'union celto-latine, pour le salut commun.

M. Edmond Thiaudière, président de la Société, a rappelé, d'après un ouvrage récent, quelques beaux traits du caractère du général Turr, auquel une véritable ovation a été faite par les convives.

Le général Turr a développé une fois de plus son thème

favori : « Il faut, dit-il, pour rétablir l'harmonie en Europe, provoquer la formation d'une union entre les États libres du continent et à laquelle les petits pays seront trop heureux d'adhérer. »

Le général Turr conclut ainsi :

« C'est seulement par une union de ce genre qu'une paix durable sera assurée, et que les gouvernements pourront apporter une attention sérieuse au problème social, qui est devenu maintenant une question redoutable. Si tout le monde y met de la bonne volonté, les empereurs rois et présidents pourront jeter les bases de cette union dans laquelle les nations, au lieu de se considérer comme des rivales, se tiendront, pour ainsi dire, coude à coude.

« Il dépend seulement des grandes puissances d'atteindre ce but, mais si on laisse échapper le moment favorable, une catastrophe deviendra inévitable et sera une des plus terribles qui se soient abattues sur le monde, aussi bien pour les souverains que pour les nations elles-mêmes. »

Par les diverses citations relatées succinctement ci-dessus, on peut constater que l'idée est à l'état latent dans l'esprit de tous les patriotes celtes éclairés. Il s'agit de grouper toutes ces aspirations généreuses, de les canaliser dans la marche en avant.

L'Angleterre, affaiblie par la guerre Sud-Africaine est en décadence, la Triple Alliance quoique renouvelée est disloquée, le moment est favorable. Sachons en profiter activement, unissons nos efforts, travaillons sans relâche pour mener à bien cette grande œuvre patriotique qui doit être le programme de la Ligue franco-italienne à laquelle appartiennent MM. Lockroy, ancien ministre, le général Turr, aide de camp du roi d'Italie ; Jean Aicard, le marquis de Castrone, Raqueni, Giacometti, Léon Bouet, le chevalier Pinse, Paul Vibert, J. Barrès et Manuel Vasseur, etc., etc.

CHAPITRE II

GROUPEMENT DES PEUPLES SUIVANT LEURS INTÉRÊTS

Le grand fait général universel qui a été celui du XIXe siècle et sera aussi à mon avis celui du XXe, c'est la grande tendance aux grandes agglomérations.

Les peuples modernes veulent être grands, avoir des territoires très étendus, former de vastes et lourdes masses et ils sacrifient beaucoup de choses à cette ambition, disait avec justesse Émile Faguet dans un article sur le XIXe siècle publié en 1897. Une lucide et tranquille exposition en a été faite dans l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine*, par Seignebos.

On n'a entendu parler, pendant tout le XIXe siècle que du principe des nationalités. L'histoire du principe des nationalités est intéressante ; c'est l'histoire d'un contre sens. Les peuples sentaient le besoin d'être forts et ils croyaient sentir le besoin de se grouper par affinité de race. Ils parlaient de Pangermanisme, de Panslavisme, de Panitalisme, de Panhellénisme, de Panceltisme et ils ont donné à ces aspirations confuses le nom de Nationa-

lités. Au fond ils ne désiraient que former de grands peuples et ce n'est pas du tout la même chose. Il est même à remarquer que c'est le contraire. Nationalités et agglomérations ne sont pas des expressions différentes de la même idée, ce sont des idées irréductibles l'une à l'autre et hostiles l'une à l'autre..

Je n'ai pas besoin de beaucoup insister, ajoute Émile Faguet, pour démontrer que les grandes agglomérations sont la conséquence directe de la facilité des communications. Brusquement, au XIXe siècle, un petit peuple, s'il n'était pas pourvu de formidables défenses naturelles, s'est trouvé cinq fois plus rapproché de son grand voisin, par conséquent cinq fois plus sous sa main, qu'il ne l'était vingt ans auparavant. De là cette idée, très vite conçue, grandissant très vite, très vite acceptée comme incontestable, quelque sentiment qui protestât contre elle : il ne faut pas être un petit peuple ; on ne peut plus être un petit peuple. Et en effet, de nos jours, le petit peuple n'est plus une personnalité ; il n'existe plus ; il n'a plus qu'une existence littéraire ou artistique ; comme poids dans les différends européens, comme voix dans le concert européen ou la cacaphonie européenne, il n'existe plus. Pourquoi? parce qu'il peut être conquis en huit jours par le voisin puissant. Autrefois le voisin était tout aussi puissant ; mais il était cinq fois plus éloigné. Tous les petits peuples sont *in manu*, et sentent qu'ils y sont; première raison pour désirer faire partie d'une grande agglomération.

On tient à son pays, sans doute, mais encore à la condition qu'il existe. Quand on sent qu'il n'existe pas, quand on sent qu'il n'existe que par une sorte de convention et de tolérance internationale qui serait balayée par le premier grand mouvement général, peu à peu on y tient moins et l'on *transforme* son patriotisme; on le *déplace* ; on le transporte de son petit pays à son grand pays, car on en a toujours deux, pour peu qu'on s'y applique. L'état d'âme du Bavarois ou du Wurtembergeois de 1850 est celui-ci à ce qu'il me semble : « Je suis Bavarois et j'aime mon petit pays de Bavière plus que tout au monde ; mais la Bavière n'existe plus politiquement depuis que France ou Prusse

jette une armée en Bavière en un tour de main. Pour exister, il faut que je me rattache à quelque chose de plus grand, et, précisément, à France ou Prusse. Je n'aime guère plus l'une que l'autre, à la vérité. A qui serai-je? A celle qui me prendra, hélas! Cependant, s'il fallait choisir, j'aimerais peut-être encore mieux être pris par celle qui parle la même langue que moi. Lien bien faible, sans doute, quand, du reste, il n'existe ni communauté de mœurs, ni communauté de religion, lien cependant, après tout; et, sinon moi, du moins mon fils s'habituera à attacher son sentiment patriotique à l'appellation d'Allemand, au lieu de l'attacher au nom de Bavarois. Et si, de plus, cette nouvelle patrie, en lui donnant la force lui donne la gloire, c'est d'une véritable passion qu'il sera Allemand et non plus Bavarois ».

Et c'est ainsi que vingt petits pays de langue allemande, très patriotes, très attachés à leurs petites patries, sont devenus avec résignation, avec complaisance, puis avec fierté, partie intégrante de la Prusse, qu'ils détestaient. La rapidité des communications a fait ce miracle. La rapidité des communications, en un mot, et pour tout dire, a fait ceci : elle a quintuplé, en un siècle, le droit de la force.

Remarquez que ceci est parfaitement confirmé par les exceptions apparentes que je ne songe nullement à dissimuler.

Pourquoi Hollande et Belgique ont-elles été en sens contraire du mouvement général et, au lieu de s'agglomérer en un seul État, d'un seul État en ont-elles fait deux? Parce qu'elles sentent très bien que l'État unique qu'elles formeraient serait encore si faible au milieu des colosses européens qu'il n'y aurait aucun profit à le faire ou à le rétablir. Ici le sentiment patriotique ne cède pas au désir d'agglomération, parce que ce désir étant sans objet, laisse à l'autre sentiment toute sa force. Si l'on n'a aucun avantage à être aggloméré, mieux vaut être faible chacun chez soi, qu'aussi faibles et plus gênés à être deux ensemble.

Si loin qu'il y ait un *panscandinavisme*, il y a tendance continuelle de la part de la Norvège à se séparer de la Suède, c'est

une sottise peut-être, soit, et l'écrasement du Danemark en 1864 montre à quel point les Scandinaves ont eu tort de ne se point considérer comme un seul peuple; mais on comprend cependant que la Norvège, ne se sentant menacée ni par la Russie ni l'Allemagne et ne se sentant pas plus grande pour faire partie d'un royaume suédois-norvégien, laisse à son sentiment de patriotisme local toute sa liberté et ne songe pas à le réprimer.

Si les peuples du Danube sont les plus « particularistes » des nations européennes, c'est d'abord qu'ils ne sont pas Turcs, et voilà pour le sentiment patriotique ; c'est ensuite que l'agglomération avec l'Empire turc ne présente à leurs yeux aucune garantie de sécurité ni aucune idée de grandeur, et bien plutôt leurs regards se tournent du côté de la Russie qui au moins est un empire puissant et vivace dans lequel on aurait, le cas échéant, peu de répugnance à se confondre.

GROUPEMENT DES PEUPLES SUIVANT LEURS AFFINITÉS

Il est incontestable, dit Jean Raynaud, que jusqu'ici nous ne nous sommes pas fait assez honneur de nos pères : les Gaulois. Il semble qu'éblouis par les prestiges de l'antiquité hébraïque, même de l'antiquité grecque et romaine, nous nous empressions par honte de faire bon marché de la nôtre et de la passer sous silence. Mais si Dieu avait voulu que l'écriture nous eût conservé l'héritage paternel aussi brillamment qu'elle l'a fait chez les Hébreux, les Grecs et les Romains, loin d'humilier nos antiquités nationales devant celles de ces peuples, nous n'eussions voulu ne relever que d'elles seules.

Une nation doit avoir le respect de ses origines, ce sont ses titres de noblesse. C'est à tort que certains écrivains nous ont appelé des Latins. La Gaule a été conquise par Rome qui sut habilement exploiter ses discordes et lui imposer ses lois, mais nous sommes des Celtes ou Gaulois et non des Latins.

Selon Timagène, Isidore et Pline, les Gaulois ne furent point comme quelques peuples du Nord — les Germains, par exemple, — plongés dans une obscure barbarie; ils eurent dans les temps les plus reculés une sorte de civilisation qui fit de leur contrée une terre classique où vinrent étudier les philosophes de l'antiquité.

Le groupement des peuples suivant leurs affinités est un des besoins du siècle, dit le contre amiral Réveillère. Nous avons fait l'Italie dont les gouvernants nous ont payé d'ingratitude. Nous avons ainsi donné le branle à un travail de concentration qui sera aux yeux de l'avenir une bonne part de l'œuvre valable léguée par notre génération à la génération suivante.

Malgré notre deuil, malgré la blessure toujours saignante dont souffre la France, il faut l'avouer, la constitution de l'Italie et de l'Allemagne est un grand progrès européen à la condition que ce mouvement ne s'arrête point là et surtout qu'il rentre dans le vrai. Ce vrai est la restitution des Gaules aux Gaulois et jusqu'à cette restitution l'Europe inquiète et troublée ne saurait trouver le repos.

C'est étrange la puissance du convenu et comme on se le repasse inconsciemment, sans examen, ainsi en est-il de cette appellation de race latine donnée à nous Gaulois.

Il n'y a pas, il n'y a jamais eu de race latine, ajoute avec raison Gaston Méry. Allons au fond des choses, ne remontons pas au déluge. Remontons seulement à l'origine de Rome. Énée et ses compagnons qui, selon la légende, en ont été les véritables fondateurs, étaient des étrangers. Toutes les colonies, dites grecques, échelonnées sur les côtes de l'Italie, étaient des colonies de Phéniciens. D'autre part, pendant les guerres de la République, l'intérieur des terres se vidant d'hommes, comme l'Amérique du Nord devant les Anglais, dut être repeuplé par des affranchis, des esclaves, des déportés d'Orient ou de Carthage, etc. Enfin, sous l'empire et principalement sous la décadence, il n'y aura plus guère que des Orientaux à Rome et dans toute la péninsule. l'Italie avait alors une population aussi bi-

garrée que celle des États-Unis aujourd'hui. Elle était le pays cosmopolite par excellence. Les Latins, maîtres du monde, restaient ce qu'ils avaient été à leurs débuts, la tourbe des nations, des aventuriers — des aventuriers rangés comme les Yankees actuels — mais des aventuriers. Et l'on parle de race latine ! Il n'y a pas plus de race latine qu'il n'y a de race américaine. Ce qui est vrai, c'est qu'il y a une mentalité latine comme il y a une mentalité américaine. Mais cette mentalité est tout artificielle; elle a été créée de toutes pièces; elle nous a été en vain imposée; elle n'est pas nôtre. Nous sommes restés de purs Celtes au fond. Comparez le type idéal que vous vous faites du Latin à celui que vous vous faites du Français. Vous ne trouverez que des contrastes

Le Celte est généreux, brave et chimérique. Le Latin au contraire, a une âme sèche et rude qui n'a trouvé qu'une expression adéquate à elle-même : la loi, toujours la loi. Est-ce que nos pères avaient besoin de codes? Leur bonne foi leur suffisait. Ce sont les Romains qui ont introduit le droit chez nous. Avant eux, nous n'avions pas de lois écrites. Et, plus tard même, est-ce que saint Louis consultait les textes quand il rendait la justice sous un chêne?

Nous sommes un peu femmes par le cœur, et c'est notre fierté. Toutes nos qualités et tous nos défauts dérivent du sentiment. Toutes les conceptions latines ont leur fondement dans la raison égoïste et froide.

Aussi haut que l'on puisse remonter dans l'histoire, la même race habitait Al Bin (ou Al Bion, l'île montueuse), Er In (l'île de l'ouest) et le territoire compris entre le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, l'Océan... la mer du Nord.

Après la défaite des Gaulois dans l'Asie Mineure et l'anéantissement de la puissance galate, l'empire gaulois se trouva confiné dans la Gaule proprement dite, les îles Britanniques et dans une notable partie de l'Espagne.

La Gaule et la Grande Bretagne formaient alors un tout homogène. L'oppression anglo-saxonne a repoussé en Irlande,

dans les Cornouailles et le Pays de Galles la race celtique.

Le Finistère espagnol et le Finistère breton tous deux celtes et gaulois ont largement contribué à peupler l'Irlande.

La mer, dont les vagues battent tour à tour les côtes d'Irlande, la Cornouaille Britannique, les rochers de Bretagne et le Finistère espagnol, unit des peuples de même origine. Pourquoi y a-t-il deux Cornouailles, une anglaise et une bretonne? Pourquoi dans ces deux Cornouailles parlait-on la même langue il y a moins de cent ans?

Ce sont des Armoricains qui, après avoir passé le détroit donnèrent à l'île d'Al Bion le nom de Bretagne ; ce sont les descendants de ces Armoricains qui, à leur tour, émigrant d'Al-Bion, donnèrent à l'Armorique le nom de Bretagne.

Et pourquoi le pays d'Ar-Mor a-t-il pris ce nom de Bretagne qu'un essaim de la ruche armoricaine avait jadis donné à l'ile d'Al-Bion? Parce que des fugitifs, chassés de la Grande Bretagne par des Saxons vinrent chercher un refuge sur la terre originaire, où ils furent reçus en frères qu'ils étaient. Par reconnaissance de ce bienveillant accueil, ces Bretons aidèrent les Armoricains à secouer le joug de Rome, et leurs services furent assez grands pour faire adopter, par la vieille Armorique, le nom de ceux qui avaient si puissamment contribué à la libération de la patrie.

Antérieurement les Bretons d'Outre-Manche nous avaient aussi aidés avec les Celtes-Gaulois espagnols dans notre lutte contre César. Cette alliance naturelle des nations gauloises a un passé glorieux. Les Gaulois Helvètes (Suisse actuelle) comme tous les Gaulois Belges dont les territoires, formant actuellement les royaumes de Belgique et de Hollande, le grand duché de Luxembourg, Trèves, le pays Rhénan et une partie de la France n'ont-ils pas fourni avec tous les peuples des Gaules leur contingent à Vercingétorix? Après les révoltes du Gaulois Aquitain Vindex an 68 avant J.-C., du Gaulois Boïen Maric, an 69, les Gaulois Bataves, Caninéfates, Lingons et Trévizes ne furent-ils pas les derniers qui, à la voix de Civilis, s'armèrent pour la liberté des Gaules dominées par les Romains?

LA FAMILLE CELTIQUE ET SA PREMIÈRE TENTATIVE D'UNIFICATION CONNUE

La famille celtique ou gauloise était un grand arbre à la sève vigoureuse et féconde, aux branches multiples dont chacune s'éparpillait en rameaux nombreux, se subdivisant en une quantité de peuplades, à laquelle il manqua une organisation politique centralisée. Là fut le malheur! Si ces tribus n'avaient pas exagéré leur sentiment de particularisme, si elles avaient eu plus de discipline, si elles ne s'étaient pas disséminées et éparpillées en clans souvent hostiles les uns aux autres, les Gallo-Celtes auraient pu fonder le plus grand empire du monde, réaliser l'œuvre que réalisa la République romaine, œuvre à laquelle ils eurent d'ailleurs la plus grande part, sous la direction savante et disciplinée des Romains.

Une première tentative d'unification celtique eut lieu au VIe siècle avant notre ère par Ambigat ou Ambica, chef d'un peuple plus puissant que les autres et qui devint roi de la Celtique. Il avait groupé dans cette unité monarchique toutes les tribus de sa race occupant les sources du Danube, du Rhin et du Rhône, la vaste région bordée au nord par la mer et le versant nord des Alpes. Le centre de cette importante agglomération était sur les rives du Rhin; plusieurs noms de peuples qui en faisaient partie le font supposer; sur la rive gauche du Rhin au nord de la Marne, les Cénomans, les Volces et les Boïens étaient à cette époque des peuples rhénans. Les Insubres qui fondèrent Milan étaient des Eduens cantonnés dans le bassin du Rhône. L'œuvre d'Ambigat dura tant bien que mal croit-on jusqu'au IVe siècle av. J.-C., d'après les historiens Timagène et Appien.

LE PATRIOTISME

Opinions des patriotes E. Judet, H. Maret, A. Bérard, De Mahy, Chamberlain, Jules Lemaître.

« L'idée patriotique, écrit E. Judet dans un article sur *Le*

Sens de la Patrie, publié par le *Petit Journal*, est loin d'être un principe qui s'écroule, un mot destiné à devenir vide de sens. Sa puissance significative s'accentue et son rôle commence seulement dans l'histoire du monde, au lieu de s'effacer et de disparaître. » Je crois qu'il dit vrai. En ce qui me concerne, je suis de ceux qui croient que la France aurait dû rester hypnotisée par la trouée des Vosges, ne s'occuper en fait de politique extérieure que de ses frontières naturelles perdues, de son armée, de ses alliances, n'avoir que l'unique souci de créer un État si fort et si bienfaisant qu'il eût servi d'exemple à tous les autres peuples. Le devoir, la sécurité, le patriotisme, l'honneur nous défendent d'oublier nos frères d'Alsace-Lorraine ! Notre honneur, dit H. Maret, est profondément engagé depuis 1870. Je suis de ceux qui avec lui voudraient bien commencer par le dégager de là.

A l'heure où Gambetta a dit : « Il faut n'en jamais parler, et y penser toujours. » Cette parole était bonne, ce conseil était sage, mais Gambetta ne supposait peut-être pas que l'attente serait si longue. Car il est arrivé ceci, qui est bien humain, qu'à force de n'en pas parler, on est arrivé à n'y penser plus. Le moment est venu d'en parler de nouveau et d'en parler très haut, ne fût-ce que pour voir s'il y a encore un écho qui vous répondra, ou si les paroles s'engloutiront dans le silence universel, signe du définitif oubli.

Il y avait un roi vaincu, qui avait ordonné que tous les matins on l'éveillât en lui rappelant la honte subie. Il savait bien, celui-là, que le temps émousse toutes choses, et que la parole est nécessaire pour entretenir la pensée. Rares sont les cœurs qui gardent profond et vivace le souvenir des haines et des amours.

La grandeur de la France ne sera-t-elle donc jamais comprise par les hommes chargés de la représenter et de parler en son nom ?

« Quand donc allons-nous comprendre que notre devoir, à nous « représentants du peuple, est de nous mettre à l'unisson avec le

« Peuple de France? La patrie est sa première et absolue reli-
« gion, dit Alexandre Bérard. Elle doit être la nôtre, écrit
« F. de Mahy. »

Dès lors, l'intérêt seul de la France n'est-il pas le flambeau qui doit nous éclairer? N'ayons pas d'autre guide, n'ayons pas d'autre but.

Soyons de notre pays. Ne pensons qu'à lui. N'aimons que lui. N'ayons souci que de son droit, de sa dignité, de sa prospérité. De l'humanité, n'ayons cure! Servons bien la France, l'humanité le sera par surcroît. Tenons pour axiome que ce qui est favorable à la France ne peut être contraire au bien de l'humanité. N'ayons pas d'autre règle de conduite.

De nobles esprits, mais combien imprévoyants, ont semé chez nous d'autres doctrines. Ils se sont fait les apôtres du cosmopolitisme, et se complaisant dans des spéculations humanitaires suggérées par l'étranger, ils ont admis que sur le globe terrestre il peut y avoir quelque chose de plus haut, de plus sacré que la France. La conception d'un monde où la race française, libre penseuse ou papiste, ou indifférente en religion serait subalternisée, dominée, voire remplacée par une race meilleure. L'Allemand ou l'Anglo-Saxon, évangélique ne leur a pas répugné!

Ces doctrines là, répudions-les! Elles sont fausses, elles sont dangereuses. Appliquées à notre politique extérieure, elles ont compromis et entamé le patrimoine de la France, elles nous ont valu le démembrement de l'Alsace-Lorraine; elles sont grosses d'autres désastres. En politique intérieure, s'infiltrant du haut en bas jusqu'aux couches les plus profondes de la société, elles ont engendré les diverses sectes de sans-patrie et provoqué les perturbations qui menacent l'ordre social et l'existence de la nation.

Entourés de voisins malveillants notre politique doit se résumer dans cette formule : soyons égoïstement patriotes. Si l'on nous taxe de chauvinisme, n'ayons peur ni du mot, ni de la chose. C'est du bon français. Dans notre société, en proie à tant de dissentiments, le patriotisme est la religion qui seule peut réunir

en un faisceau tout puissant nos forces désagrégées? Il est le seul temple assez vaste pour abriter et réconcilier nos croyances adverses. Catholiques, protestants, israélites, libres penseurs, positivistes, gardons chacun notre foi, notre culte particulier, notre for intérieur, sous une religion commune : le Culte de la France.

Comme consécration de ce culte patriotique fervent, il est parallèlement une autre politique de race, d'intérêt vital, égoïstement national aussi celui-là! que je préconise et préconiserai jusqu'à la mort à laquelle je convie avec la plus grande ardeur tous mes frères Celtes ou Gaulois. La politique en question est d'ailleurs l'idée maîtresse de ce livre : c'est la restitution de la Gaule aux Gaulois, c'est-à-dire l'Unité gauloise que nous allons examiner plus loin.

UN DISCOURS DE CHAMBERLAIN

Son éloge du patriotisme en France. — Son appel au patriotisme anglais.

A l'occasion de son installation comme recteur de l'Université de Glasgow, M. Chamberlain, secrétaire d'État aux Colonies a prononcé un grand discours dont la note dominante a été un ardent éloge du patriotisme :

« L'idée de patriotisme, tel que nous le comprenons aujourd'hui, a-t-il dit, n'a été généralement acceptée qu'à partir de la Révolution Française, époque à laquelle un brusque divorce éclata entre le loyalisme pour le monarque et la fidélité au pays, sous la menace des dangers que courait l'indépendance de la Patrie. La Révolution suscita dans la masse du peuple français une ardeur, un enthousiasme et un dévouement tels que le monde n'en avait jamais vus auparavant.

« Le patriotisme français décrut avec Napoléon Ier, après que l'éveil de ce sentiment eût été provoqué chez les autres peuples. Il sommeilla sous la monarchie et sous le second empire jusqu'à

nos jours, où nous avons été témoins de sa magnifique résurrection, manifestée par la dignité, le dévouement et le courage avec lesquels la France a réparé les désastres de l'année terrible.

« Si la France est encore aujourd'hui une grande nation, un centre d'activité intellectuelle et l'un des pionniers de la civilisation, elle le doit aux hommes d'État, aux écrivains et aux orateurs qui n'ont cessé d'exalter chez ses enfants l'esprit du patriotisme.

« Le patriotisme, ajoute M. Chamberlain, a ses devoirs comme ses privilèges. Il commande aux hommes des classes instruites et oisives de s'intéresser aux travaux modestes d'intérêt local et général. »

En terminant, l'orateur dit que la grande majorité de la nation anglaise approuve la politique d'extension de la Grande Bretagne et il exprime la conviction que la race anglo-saxonne complètera et maintiendra le splendide édifice de sa grandeur.

LES FILS DE LA DÉFAITE

Discours aux jeunes gens par Jules Lemaître. — Notre état d'âme. Le patriotisme chez les Allemands et les Anglais.

M. Jules Lemaître a publié dans *Le Figaro* un très remarquable article dont nous recommandons la lecture aux jeunes gens. En voici les principaux passages :

« On a pu voir, depuis une dizaine d'années, une sensible diminution du patriotisme chez les générations montantes. Je ne suis que trop sûr (et j'en suis tout ulcéré) de ce que j'avance ici.

« Une minorité, sans doute, mais une minorité très intelligente, rédacteurs de jeunes revues, jeunes professeurs de philosophie, ne nous comprend pas plus quand nous parlons de l'amertume de la défaite, quand nous disons que, avec l'Alsace-Lorraine, une part de nous-mêmes nous a été arrachée, et quand nous

qualifions de crime inoubliable la violation d'un droit primordial et sacré chez un million de nos compatriotes.

« Hélas! c'est justement que ces jeunes gens sont les fils de la défaite et qu'ils n'ont pas connu la France puissante, victorieuse, respectée du monde.

« La défaite a exaspéré le patriotisme des Prussiens d'Iéna parce que la Prusse était alors de formation récente et à mi-chemin de son développement. Il y avait en elle d'invincibles énergies qui refoulées devaient éclater d'autant plus. Le malheur lui fut bon, parce qu'elle était vivace et inachevée. Il fouette le sang des peuples jeunes, mais il déprime les peuples trop vieux.

« La vraie raison de la prospérité commerciale et industrielle des Allemands, c'est qu'ils sont des vainqueurs. Et la vraie raison de notre langueur industrielle et commerciale, c'est que nous sommes des vaincus.

« Or, ces jeunes gens ne nous ont jamais connus que tels. Ils n'ont jamais eu lieu de se réjouir ni de s'enorgueillir particulièrement d'être Français. Ils ne peuvent même concevoir ce que fut jadis notre « état d'âme » à nous qui avions de quinze à vingt ans en 1870 et qui avions vu ou appris de nos parents les retours de Crimée et d'Italie. Ils ne savent pas ce que c'était pour nous que la France, ni ce que c'était pour nous que l'armée. Ils ne comprennent pas que notre amour pour l'armée et pour la France avait toute la profondeur et le caractère anticritique d'un sentiment religieux; que nous portions en nous comme une image géographique, historique et morale de la France; que cette image était liée inséparablement à notre esprit et à notre cœur, que l'idée qu'elle put être lacérée nous était insupportable et que nous ne pouvons nous consoler de sa déchirure.

« N'ayant jamais eu en eux cette image intacte, ils nous regardent comme des chauvins imbéciles et tout à fait dénués de philosophie.

« Le moment d'être faiblement patriotes est bien mal choisi quand nos voisins le sont avec une intensité et une intransigeance particulières et quand on voit que ce patriotisme qui est

en même temps l'effet et la cause de leur puissance, les rend maîtres des richesses de l'univers.

« Je lisais dernièrement un recueil de chansons d'étudiants allemands. Elles célèbrent infatigablement la patrie et les vertus allemandes, et les légendes nationales, et le Rhin, roi des fleuves; elles glorifient Hermann (Arminius) et raillent et conspuent Varus d'un aussi bon cœur que si Varus et Arminius étaient gens d'hier.

« De ces chansons, il y en a des centaines. On y sent partout l'adoration d'une terre et d'une histoire par un peuple.

« Rien de tel chez nous : et nos chansons patriotiques ne sont que chansons misérables de café-concert. Même les socialistes allemands préfèrent infiniment l'Allemagne à leurs théories. Et, quant aux Anglais, on sait de quel air, ils portent à travers le monde l'orgueil d'être Anglais.

« Il est inouï, après cela, que de jeunes Français, dédaigneux d'être patriotes, considèrent chez nous le patriotisme comme un préjugé suranné et un peu sot, et n'aient toutefois que bienveillance pour ces Anglo-Saxons et ces Germains qui sont, eux, de si farouches et intraitables patriotes. En supposant même que le patriotisme soit une erreur, il est étrange que de pâles « intellectuels » le raillent et le condamnent chez les vaincus, quand, apparemment, ils l'absolvent chez les vainqueurs. Cela, dis-je, est extraordinaire et cela peut devenir dangereux.

« Nos jeunes lettrés ne songent pas à une chose. La liberté de ces spéculations philosophiques (car, chose bizarre, presque tous les adolescents qui écrivent aujourd'hui sont critiques et philosophes), cette liberté de dire que la patrie française est, pour eux, de peu de prix, n'est-ce pas à la douceur et à la tolérance de la patrie française qu'ils en sont redevables? Croient-ils que l'on trouve ailleurs de pareilles aises spirituelles. Et dès lors ne devraient-ils pas se sentir une petite préférence pour ce pauvre pays. »

M. Jules Lemaître dit juste en constatant un amoindrissement d'un sentiment patriotique dans une certaine classe d'intellec-

tuels. Mais cette classe se compose fort heureusement d'une insignifiante minorité, tandis que dans toute la jeunesse française, dans toutes les couches sociales se manifeste un regain de patriotisme salutaire.

VERCINGÉTORIX ET LA PATRIE GAULOISE

Vercingétorix eut le premier le sentiment de la patrie gauloise. Sous son inspiration, cette idée illumina nos pères comme un météore. Elle s'éteignit avec la conquête romaine, pour ne se rallumer qu'à la Révolution française.

Malgré leurs erreurs ou leurs crimes, ce sera l'éternel honneur de nos grands révolutionnaires d'avoir recueilli l'héritage de Vercingétorix.

Vercingétorix fut un vaillant guerrier, sans nul doute, mais il fut encore bien autre chose.

Sa gloire, gloire immortelle, est d'avoir incarné, le premier, l'idée de la patrie gauloise, dont il restera toujours la pure et vivante personnification, dit la Réveillère.

Quand César pénétra en Gaule un grand mouvement de transformation s'y produisait, elle marchait vers l'unité fédérative qui a fait la Suisse et les États-Unis.

Après la défaite de Vercingétorix, la tradition gauloise est interrompue jusqu'à la Révolution ; on a pu prendre cette longue léthargie pour la mort.

La grande faute de Napoléon fut de refuser à Dresde en 1813 la paix que lui offraient les alliés, une paix qui laissait à la France, la Belgique, la Hollande et les provinces rhénanes. Sans doute, ce n'était plus la France de 1811, avec ses cent-cinquante départements aux chefs-lieux sonores, Genève, Hambourg, Rome, mais c'était la France, acquérant à jamais ses limites naturelles et revenant à des traditions séculaires que la politique des conquêtes violentes avait méconnues.

Après Moscou et Leipzig les conditions de paix étaient encore : les Pyrénées, les Alpes, le Rhin considérés comme frontières naturelles de France.

Le retour de toutes les populations de la rive gauche du Rhin au sentiment de leur solidarité naturelle et de leur identité de race fut une des conséquences les plus remarquables de la Révolution française et personne alors, en Europe, n'osa nier ce sentiment.

RECONSTITUTION DE L'UNITÉ GAULOISE

Maintenant que les nationalités allemande et italienne sont constituées, la grande affaire européenne est la reconstitution de la nationalité celte ou gauloise. Et, disons-le fièrement, l'unité gauloise n'est pas faite encore, mais elle se fera nous en avons le ferme espoir et aussi la volonté.

La Prusse, c'est la féodalité, la guerre.

La France, c'est la démocratie, le travail, la paix.

L'issue de la lutte ne saurait être douteuse ; le génie français gaulois vaincra le génie prussien. Quant aux péripéties de la lutte, c'est le secret de l'avenir, dit La Réveillère.

La France est l'incarnation du génie moderne. La Prusse est l'incarnation du génie du passé.

La noblesse prussienne a fait de la France un épouvantail avec lequel elle exploite l'Allemagne hypnotisée.

Les peuples sont des personnes, comme les hommes ; les peuples ne comprennent qu'à la condition de représenter une idée, une passion, au moins un intérêt.

La Prusse et la France comptent parce que toutes deux représentent des idées — des idées contraires — aussi elles se haïssent.

Une nation n'a pas le droit de se laisser démembrer par cet acte de lâcheté, par cette abdication du droit devant la force,

elle porterait atteinte à la sécurité des autres peuples ; par cette dégradation elle déshonorerait l'humanité.

En s'emparant de l'Alsace-Lorraine les Allemands ont maladroitement réveillé la vieille question des frontières naturelles de la Gaule, qui eût pu sommeiller longtemps encore.

La reconstitution de la Gaule est dans le cœur du Gaulois depuis la séparation de la Gaule de Rome.

Les temps sont venus que les Gaules trop longtemps endormies se réveillent.

Debout les pays gaulois ! Ne soyons pas agressifs, mais forts de notre passé, de notre droit ; préparons-nous à soutenir l'attaque, assurons par une unité définitive la paix du monde; cette unité est devenue plus que jamais indispensable pour contrebalancer l'unité allemande.

Un Prussien insolent et rapace qui a réalisé à son profit l'unité allemande; aux orgueilleux Germains grisés par leurs récents et trop faciles succès qui rêvent de s'annexer : la Suisse, la Hollande, le Luxembourg, la Belgique et de s'emparer de sept de nos départements : le Nord, la Meuse, la Meurthe-et-Moselle, les Vosges, la Haute-Saône, le Doubs, le Jura, nous devons répondre en nous solidarisant avec les pays neutres convoités. Nous devons grouper et réunir en un seul faisceau invincible tous les éléments vitaux de la vieille Gaule, c'est la barrière infranchissable à opposer aux convoitises des Germains.

Je suis heureux de me rencontrer sur ce terrain avec le contre-amiral Réveillère, j'ai même eu occasion de citer plusieurs fois dans ce chapitre quelques passages de son petit opuscule : *Gaules et Gaulois*, quoique étant en désaccord avec lui dans la solution qu'il propose. Contrairement à la tradition gauloise, qui voulait l'union complète des Gaules, il préconise la constitution d'une République rhénane, d'un État neutre, tampon dont la puissante Allemagne ne ferait qu'une bouchée sans s'inquiéter de sa neutralité ?

Cette solution ne saurait convenir à aucun point de vue. Ce qu'il faut, c'est le retour complet à l'unité gauloise et à la réa-

lisation d'une alliance définitive des Celtes, de 58 millions d'habitants imbus d'aspirations pacifiques, à opposer aux 52 millions d'Allemands assoiffés de conquêtes nouvelles? A ces 58 millions de Celto-Gaulois proprement dits, il convient d'ajouter :

Les Celto-Espagnols	17.500.000
Les Celto-Portugais	4.700.000
Les Celto-Italiens	30.000.000
	52.200.000

Soit un total général de 110 millions d'habitants qui sera augmenté encore par le retour à la mère-patrie de l'Alsace-Lorraine, des Provinces Rhénanes, des îles Gallo-Normandes.

Les Allemands veulent : la plus grande Allemangne.

Nous voulons nous : la plus grande Nation celtique.

Il n'y a dans notre projet patriotique aucune arrière-pensée de conquête même déguisée. Nous voulons l'union libre, féconde, équitable.

Ces peuples ont une origine gauloise, leurs pays sont gaulois. Les différences de langues et d'idiomes locaux dues à différents partages, à différentes conquêtes, étrangères, plus ou moins momentanées, causées par leur situation géographique que pourraient objecter les prussophiles n'empêchent pas ces pays d'être foncièrement gaulois. La véritable frontière n'est pas celle du langage.

Le langage est une des causes de l'agrégation des hommes en nations, un des éléments de l'existence des nationalités, dit avec raison S. Lacroix; mais il n'est que cela, il n'est pas la cause dominante; il n'est pas l'élément essentiel. Est-ce que la Belgique ne comprend pas des Wallons et des Flamands? Va-t-on les séparer? Est-ce que la Suisse, quoique composée de populations parlant français, italien ou allemand, ne forme pas un seul et même peuple? une nationalité très caractérisée? Va-t-on procéder à la division de la Suisse, pour l'amour de l'érudition germanique?

Il y a, pour distinguer les nationalités, un critérium, plus certain que le langage : *la volonté des populations.*

La communauté d'origine, de langage, de religion, de législation civile ou criminelle, tout cela contribue à former une nationalité : mais, seule, la volonté des populations affirme la nationalité. C'est le seul élément d'informations qui ne trompe pas, qui ne puisse même pas être récusé.

C'est précisément à cette volonté des populations gauloises que nous faisons appel.

Nous leur demandons de faire revivre avec nous notre mère commune : la Gaule.

APPEL AUX PATRIOTES SAGES ET ÉCLAIRÉS DES GAULES

Mon appel sera entendu, car ces peuples interrogent comme nous l'avenir gros de menaces. Espérons et soyons certains de ceci : quoique jaloux de leur indépendance, que nous ne songeons pas d'ailleurs à leur ravir, ils préfèreront toujours la noble et fraternelle étreinte des Français gaulois, leur alliance loyale, à l'oppression du caporalisme prussien, au joug avilissant des Germains.

Qui sait si cette union nécessaire, définitive question vitale pour tous, n'est pas plus proche qu'on ne le pense?

En attendant, c'est aux patriotes sages et éclairés des Gaules que je fais appel pour arriver par une propagande active à préparer la reconstitution de la nationalité gauloise qui serait la solution de toutes les difficultés actuelles, assurerait la paix du monde et le bonheur des peuples.

Dans mon esprit, cette restauration des Gaules, la création des États-Unis gaulois, n'est pas la fondation d'un État centralisé au contraire. Chaque pays de l'Union y conserve son autonomie, son existence ses aspirations propres. La confédération est formée d'unités ethnographiques gauloises qu'une communauté d'intérêts retient réunies. Et comme sauvegarde, pour toute la

confédération celtique : une chambre de l'Union, conforme au tempérament gaulois; le système des cantons suisses ou des États-Unis; une armée; une politique étrangère commune.

A tout peuple comme à tout homme, il faut un idéal; l'homme sans idéal retombe à l'état de brute; un peuple sans idéal se corrompt et meurt de pourriture, dit la Réveillère, cité plus haut.

Quel est pour ce grand être vivant que nous appelons la France l'idéal aujourd'hui commandé par la logique, par l'histoire, par la géographie, par la criminelle annexion de 1871, par les besoins et les instincts de notre race? C'est l'union fraternelle de tous les Gaulois.

Un peuple comme un homme doit poursuivre un but, une vie sans but c'est un être sans raison d'être.

L'essence de la vie d'une nation comme d'une vie humaine doit être la réalisation d'une idée. Le but c'est l'étoile des Mages à la recherche du Sauveur; c'est l'étoile polaire dans la marche d'un homme ou d'une nation.

Le but, c'est ce qui est fixe, les moyens, c'est ce qui est variable, parce que le but dépend de nous seuls et les moyens de nous et des autres.

Le but est la délivrance du territoire de la domination teutonne et l'objectif la restauration des Gaules et l'indépendance de nos frères d'Irlande qui deviendront nos alliés et entreront dans la confédération gauloise.

Une nation ne saurait être notre alliée ni notre amie sans l'engagement formel de nous aider à réaliser ces vœux et ces espérances; tout peuple nous entravant dans cette œuvre est notre adversaire, les autres peuples nous sont indifférents.

Toute notre politique extérieure doit être subordonnée à cette idée suprême.

Les Prussiens, qui dans un intérêt facile à comprendre, ont imprégné les générations allemandes de faits historiques tronqués, interprétés à leur façon pour la plus grande gloire des Germains et les besoins de la cause nous appellent avec mépris

les « Velches ». Ils considèrent les Suisses, les Hollandais, les Luxembourgeois, les Belges, les Flamands et Hainuyens français, les Picards, les Francs-Comtois, les Bourguignons, etc., comme de race germaine corrompue de Velche. Ils voient même des Germains jusqu'en Provence.

Ce sont là d'odieux mensonges historiques que nous détruirons sans peine avec documents à l'appui, dans le cours de ce livre.

La Gaule ; qu'on l'appelle France, Belgique ou qu'on lui donne tout autre nom, s'étend territoire et nation jusqu'au Rhin même ; au-delà le Rhin lui-même est un fleuve gaulois.

Tous les conquérants des Gaules s'effacèrent et furent absorbés : ils se fondirent dans la grande et vaillante famille gauloise comme se perd dans les ondes du large fleuve l'impétueux torrent qu'un orage a fait naître, grossir et déborder. Toute trace de conquête s'évanouit sous les Carlovingiens; il ne resta des conquérants que le nom de France.

Les Allemands ont eu beau jeu jusqu'à présent, personne ne étant trop avisé de les contredire. L'histoire gauloise est restée le privilège des savants, des chercheurs au lieu d'être vulgarisée et répandue à flots dans l'instruction primaire.

L'indifférence de nos dirigeants en ce qui touche cette branche importante de l'instruction nationale a été bien coupable.

Certains historiens classiques ne nous donnent même pas nos origines, nos traditions exactes.

Eh bien ! il faut pour aider le but sacré développé plus haut, apprendre d'une façon complète nos traditions gauloises, apprendre à mieux connaître notre origine, notre histoire nationale gauloise qui est sublime ; nous familiariser avec elle, vivre en mot dans notre histoire, comme les Allemands vivent dans leur.

Tous les peuples gaulois trouveront dans leur histoire mieux connue, une force d'action patriotique considérable.

Nous avons jusqu'ici trop négligé cette étude attachante !

L'objet de ce livre dans les chapitres suivants est de répandre

un jour moins douteux sur les antiquités de notre histoire, d'explorer, de grouper, de condenser succinctement et de vulgariser le plus possible : tout ce qui peut donner du relief de l'action du poids, de la force à l'impulsion de l'idée patriotique qui nous fait agir.

Que tous les Gaulois s'entendent; alors se réalisera la parole de Vercingétorix :

« Je formerai une Assemblée de toutes les Gaules ; et quand elles seront d'accord rien ne pourra leur résister. »

COMPARAISON ENTRE L'UNITÉ ALLEMANDE ET L'UNITÉ CELTIQUE

« L'empire allemand est devenu une grande puissance dans le monde ; partout, dans les parties les plus éloignées de la terre, habitent des milliers de nos compatriotes. Les produits allemands, la science allemande, l'industrie allemande traversent l'Océan. La valeur de la fortune allemande qui flotte sur l'Océan atteint des milliers de millions. Notre tâche est d'unir fortement cet empire allemand plus étendu à celui de la mère-patrie. »

Ainsi a parlé Guillaume II, célébrant le 25e anniversaire de l'Empire d'Allemagne, et cette déclaration de politique coloniale n'a surpris personne, car elle venait à son heure. La propriété féodale pèse à ce point sur certaines provinces de l'Empire que la nécessité de vivre en chasse chaque année des milliers et des milliers d'émigrants, qui vont en Amérique chercher du travail et des conditions d'établissement meilleures. D'autre part, l'industrie allemande s'est tellement développée depuis vingt ans qu'elle se trouverait brusquement arrêtée par la surproduction si elle ne trouvait des débouchés au dehors. Double vérité, qui depuis longtemps a frappé tout le monde, à ce point que l'élément anglais des Etats-Unis d'Amérique, craignant d'être débordé par l'élément allemand, l'accueille moins facilement aujourd'hui qu'au début.

Bismarck et les autres fondateurs de l'unité allemande mettaient l'idée fixe de cette unité au-dessus de tout. Convaincus que la prescription est indispensable à la conquête, toute leur politique tenait dans ces deux termes : fortifier l'Allemagne, affaiblir la France. Aujourd'hui, elle pense à créer ou à conquérir les colonies qui sont nécessaires à son trop plein de population et à sa trop grande production industrielle. Elle veut faire des Allemagnes lointaines, sûre que ces Allemagnes seront peuplées.

Forces de l'unité allemande actuelle comparées à l'unité gauloise si elle se réalisait actuellement.

Armée de terre de l'unité allemande : 2.400.000.

Marine : bâtiments de guerre de l'unité allemande : 80. — Cuirassés : 27.

Armée de terre de l'unité gauloise :

Belgique	130.000
Hollande	186.000
Suisse	208.000
France	3.000.000
	3.524.000

Marine : bâtiments de guerre de l'unité gauloise :

France	450 bâtiments	— 70 cuirassés,	et ses sous-marins les premiers du monde.
Hollande	150 »	23 »	
	600 bâtiments	— 93 cuirassés.	

Il est facile de voir par cette comparaison comment serait réalisée la parole de Vercingétorix.

Si nous ajoutons à ces chiffres les forces des autres nations celtiques dont nous préconisons l'alliance étroite, la disproportion devient plus écrasante encore :

Armée de terre celto-espagne.	805.000
Armée de terre celto-portugaise	155.000
Armée de terre celto-italienne	842.000
	1.802.000

Marine : bâtiments de guerre :

Espagne . .	10 cuirassés
Portugal . .	41 vapeurs, 13 navires à voile
Italie . . .	20 cuirassés.

Qu'on se représente, en effet, qu'elle serait la force militaire et navale des Etats-Unis celto-gallo-latins, leur puissance industrielle et commerciale avec leurs colonies comme champs d'expansion aidés des Irlandais, Américains et des Franco-Canadiens.

La Société patriotique allemande. — La Société patriotique russo-slave. — Formation de la Société panceltique. — Discours de M. Cereg Spiridovic, président de la Société mutuelle slave à Moscou, préconisant la fondation d'une Alliance celto-slave.

Nos ennemis les Allemands ont leur Société patriotique, la *Kriegavereine* qui poursuit un mouvement d'expansion pangermaniste à outrance. Elle dépasse même le but, car fort heureusement pour nous sa tactique a suscité la méfiance, voire même la haine des populations convoitées par nos voisins d'Outre-Rhin.

On ne peut pas dire, en effet, que jusqu'à présent les Polonais, les Tchèques et les Alsaciens-Lorrains répondent aux avances allemandes; le contraire serait vrai, si l'on songe au grand mouvement des protestations qu'ont suscité, dans tous les pays d'origine polonaise, les persécutions prussiennes, si l'on envisage encore les efforts que les Tchèques de Bohême font avec succès pour constituer en face des Allemands un groupe irréductible et si, enfin, l'on considère qu'après tant de mesures sévères, de précautions minutieuses, d'argent dépensé, les Français du pays d'Empire sont restés fidèles à leur ancienne patrie.

La Russie, d'ailleurs, n'entend pas rester spectatrice impassible devant l'expansion allemande qui la menace plus directement que personne puisqu'elle vise à lui enlever ses propres sujets.

LA SOCIÉTÉ SLAVE

Nos alliés les Russes ont la Société slave. Le général Tchernaïeff, le héros de la guerre serbe et un des conquérants les plus renommés de l'Asie russe a été le Président de cette fameuse Société slave qui a tout fait depuis trente ans pour l'union des races slaves, en Russie, en Autriche-Hongrie et dans les pays Balkaniques.

Le général Tchernaïeff, petit-fils d'une Française, était un grand ami de la France. On se souvient que lors de la visite de l'escadre française à Cronstadt un groupe d'officiers français se rendit à Moscou, où il leur fut offert un banquet. A ce banquet le général Tchernaïeff porta un toast vibrant où il dit : Lorsque retentira chez vous, le cri : formez vos bataillons ! nous aussi de la Vistule au Kamschatka, nous formerons nos bataillons !

ALLIANCE CELTO-SLAVE

Une importante réunion de l'Association mutuelle slave a eu lieu à Moscou en avril 1902 au courant de laquelle le président M. Cereg Spiridovic a prononcé un discours qui a fait une grande impression; M. Spiridovic a souligné la poussée menaçante de l'Allemagne vers l'Est; il a montré que par dessus la Pologne asservie, elle pénètre les gouvernements de l'ouest de la Russie, dont quelques-uns comme celui de Pikow sont déjà à moitié germains; qu'au Sud, elle songe, en s'appuyant sur le sultan, dominer sur les Slaves d'Autriche et des Balkans.

Contre ces tentatives d'empiètement M. Spiridovic a préco-

nisé une Alliance slavo-celte comprenant d'un côté les Slaves de l'autre tous les Celto-Latins, alliance politique aussi bien qu'économique; serré entre la puissance russe et tout l'Occident celto-latin représenté par la France, l'Italie et au second plan l'Espagne, le courant germanique se trouverait bientôt endigué, limité et ne pourrait plus même que reculer.

FORMATION DE L'ALLIANCE CENTRALE PANCELTIQUE

Mettons donc l'idée fixe de l'unité gauloise au-dessus de tout et formons nous aussi avec le concours de toutes les Gaules : l'Association gauloise ou Société centrale panceltique.

C'est seulement plus loin au cours de ce livre dans les chapitres consacrés à l'histoire des Gaules, que nous étudierons à différents points de vue intéressants les pays gaulois : Iles Normandes, Irlande, Suisse, Hollande, Luxembourg, Belgique, Alsace-Lorraine, rive gauche du Rhin et leurs villes célèbres. Avant d'examiner les conséquences politiques de cette unité avec l'Alliance russe et les autres puissances dont nous devons rechercher l'alliance, voyons d'abord l'Allemagne unifiée et ses alliés, puis l'Angleterre et le Japon.

CHAPITRE III

I

LES ENNEMIS DE LA FRANCE ET DE L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

L'Allemagne et la Triple-Alliance : Allemano-Austro-Italienne. — Le Pangermanisme, sa propagande, ses rêves d'envahissement. — L'Autriche-Hongrie. — L'Italie. — L'Angleterre, sa haine contre la France et la Russie, son alliance avec le Japon.

LE RENOUVELLEMENT DE LA TRIPLICE EN MAI-JUIN 1902

Prenons les faits dans leur brutalité, et sans faire de sentiment constatons d'abord que l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie ont prolongé pour une nouvelle durée de six ou douze années le traité qui les lie en cas de guerre offensive. l'Italie a fait, ou plutôt son gouvernement, beaucoup de façons : elle a minaudé devant la France et devant l'Allemagne, s'avançant puis se retirant, revenant encore, adressant mille grâces à l'une et à l'autre, puis au dernier moment elle est retournée à ses amours allemandes.

De sorte que le faisceau des trois Empires est plus uni que

jamais en Europe, pendant que l'Angleterre et le Japon, en Orient forment une autre coalition contre la France et contre la Russie.

L'événement était depuis longtemps prévu. On savait depuis les récentes déclarations du comte Goluchowski et de M. Prinetti, que les représentants des trois gouvernements étaient tombés d'accord. Les nouvelles conventions n'attendaient plus que la signature. Le ministre des affaires étrangères austro-hongrois avait annoncé que l'alliance serait renouvelée « dans toute sa valeur ». Un télégramme de Berlin est plus précis encore. Les traités auraient été renouvelés « sans changement de forme ».

Ainsi le rapprochement franco-italien n'aurait eu aucun résultat positif en ce qui concerne la Triple-Alliance. On nous avait cependant laissé espérer que la première conséquence de ce rapprochement serait une modification des clauses du traité qui unit l'Italie aux deux Etats de l'Europe centrale. La grande manœuvre diplomatique tant prônée échoue piteusement. Les Italiens auraient pourtant gagné à ce jeu d'avoir les mains libres dans la Méditerranée.

LA TRIPLE-ALLIANCE A LA CHAMBRE

Notre ministre des affaires étrangères a compris que le pays ne pouvait rester sous le coup du renouvellement de la Triple-Alliance sans modification d'aucune sorte. Une interpellation provoquée par lui l'a amené à la tribune, et il a lu un document diplomatique un peu obscur, et dont l'objet est d'expliquer la contradiction qui existe entre le rapprochement franco-italien et le maintien de la Triplice, dit S. B. dans *Le Journal*.

Puisqu'on ne peut pas publier les deux actes dont il s'agit — ce qui serait, en somme, la meilleure façon de dissiper le malentendu — l'opinion devra se contenter des notions qu'on lui livre.

Il est déclaré, non pas par M. Prinetti, mais par M. Delcassé (ce qui n'est pas la même chose), que l'Italie n'entend devenir « ni l'instrument, ni l'auxiliaire d'une agression contre la France », que le traité d'alliance ne comporte, « ni dans sa forme diplomatique, ni dans ses protocoles ou stipulations militaires », aucune menace contre notre pays.

Cela veut dire apparemment que la Triple-Alliance conserve un caractère purement défensif. Mais cela n'est pas nouveau. En somme, la conclusion de la déclaration du ministre des affaires étrangères est que le rapprochement franco-italien n'a modifié en rien les relations de l'Italie avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Nous n'en avons jamais douté.

Quelle est donc la portée du rapprochement des deux grandes nations latines ? Les premières déclarations de M. Prinetti à Montécitorio, en décembre dernier, et surtout le discours sensationnel prononcé par M. Barrère, le 1er janvier ont éveillé bien des curiosités qui attendent encore d'être satisfaites.

L'occasion était peut-être favorable de donner quelques détails sur ce fameux accord qui supprime, dit-on, tout sujet de querelle entre la France et l'Italie dans la Méditerranée, et dont nous ne connaissons qu'un détail précis : c'est qu'il place la Tripolitaine dans la sphère d'influence italienne.

Mais la déclaration ministérielle, après avoir rappelé les phases anciennes du rapprochement des deux grandes nations latines, s'exprime en termes très vagues. Les diplomaties française et italienne ont constaté que, « sur aucun point, les intérêts essentiels des deux pays ne sont en opposition nécessaire ». On ajoute « que la Méditerranée, qui a jusqu'ici séparé les deux puissances, va désormais les unir ».

LA TRIPLICE ET L'ANGLETERRE

Interrogé sur l'influence que le renouvellement de la Triple-Alliance peut exercer sur nos rapports avec l'Italie, dit A. Humbert

dans *l'Éclair*, M. Delcassé — une fois n'est pas coutume — a fait une réponse intéressante. Il a annoncé avoir reçu du cabinet de Rome l'assurance que « la politique de l'Italie, par suite de ses alliances, n'est dirigée ni directement ni indirectement contre la France, qu'elle ne saurait en aucun cas comporter une menace pour nous, pas plus dans une forme diplomatique que par les protocoles ou stipulations militaires internationales et qu'en aucun cas et sous aucune forme l'Italie ne peut devenir ni l'instrument, ni l'auxiliaire d'une agression contre notre pays ».

Entre ces déclarations si nettes et les petites notes plus ou moins officieuses par lesquelles les agences d'information du centre de l'Europe affirmaient, ces jours derniers encore, que la Triplice avait été renouvelée dans des termes identiques à ceux où elle avait été primitivement conclue, la contradiction est patente. Il n'est pas besoin d'insister sur la différence qui existe, au point de vue de l'autorité qui s'y attache entre les allégations d'une entreprise de nouvelles, à quelque source qu'elle s'alimente et les communications de caractère officiel échangées entre deux gouvernements, par la voie de leurs agents diplomatiques.

Que la nouvelle Triplice ait perdu le caractère, qu'avait incontestablement l'ancienne, d'une véritable coalition contre un adversaire désigné, il était déjà difficile d'en douter. Le problème des relations internationales s'est considérablement modifié et compliqué depuis Bismarck et le marquis de Robilant. Des intérêts qui paraissaient essentiels, au lendemain de la guerre de 1870, sont maintenant passés au second plan et les trois puissances, un instant solidarisées par un souci commun de conservation territoriale, sont aujourd'hui divisées par des rivalités économiques irréductibles et telles que la proclamation de leur accord ne peut plus être qu'une fiction polie, destinée à masquer d'une fragile apparence d'amitié, la guerre sans merci qu'on va se faire sur le terrain commercial. Tout cela le monde entier le sentait; mais il ne nous suffisait pas, à nous particulièrement qui avons de graves intérêts à débattre avec chacune des nations

en cause, que notre conviction à cet égard fût fondée sur des raisons solides et des apparences sérieuses; il nous fallait être fixés. Maintenant nous le sommes.

En fait, le dernier renouvellement de la Triplice n'a été et ne pouvait être qu'une démonstration de courtoisie envers l'Allemagne à qui l'Italie demeure encore attachée par un faible lien de reconnaissance, alors que les intérêts bien entendus de sa production et de son négoce l'entraînent d'un autre côté. Ici les protocoles ne sont rien, ce sont les nécessités de la lutte pour l'existence qui sont tout. *Primo virere.*

Ainsi se défont les alliances que la seule politique avait faites.

Pendant qu'on s'occupait au Palais Bourbon de la répercussion du récent accord franco-italien sur la politique générale, la même question était traitée au Parlement anglais et, là aussi, le débat a été instructif.

On avait fait valoir à nos yeux que, par application de l'une des clauses de la convention passée entre les cabinets de Paris et de Rome au sujet de la Tripolitaine, l'Italie nous donnait carte blanche au Maroc. Sur quoi, plusieurs publicistes français, et des plus autorisés, ont observé qu'en nous donnant cela l'Italie ne nous donnait pas grand'chose; car il y a lieu de croire que la partie du Maroc se jouera sans elle. C'est vrai; mais elle ne se jouera pas sans l'Angleterre, et l'Italie était liée à l'Angleterre par un accord ayant pour but le maintien du *statu quo* méditerranéen. Or le *statu quo* est déjà troublé, au moins virtuellement, par la convention de la Tripolitaine; il y a donc contradiction directe entre l'accord anglo-italien et l'accord italo-français. Ce point a été très bien précisé par sir Charles Dilke et il est capital. En cas de conflit soulevé par les affaires du Levant, la France ne trouvera plus l'Italie contre elle. Et, de ce fait, il est certain que la situation de l'Angleterre dans la Méditerranée est profondément modifiée.

Il est impossible de n'être pas frappé du fait que ces commentaires de sir Charles Dilke n'ont été, de la part de lord Cranborne, l'objet d'aucun démenti ni d'aucune critique. Le gouvernement

anglais reconnaît donc que son précédent accord avec le gouvernement italien a vécu. Rapprochez cette constatation du voyage du roi Victor-Emmanuel à Saint-Pétersbourg et vous aurez la mesure de l'amélioration introduite, depuis le nouveau règne, dans les rapports de l'Italie avec la Duplice.

La conviction qu'a aujourd'hui l'Angleterre de ne pouvoir plus, dans les éventualités belliqueuses qu'avait envisagées jusqu'ici sa politique, compter sur le concours des vaisseaux italiens, contribue-t-elle, avec les leçons de la guerre du Transvaal, à la rendre plus prudente? Toujours est-il qu'on a beaucoup remarqué l'inhabituel ton de courtoisie qui a caractérisé le débat. A plusieurs reprises il a été répété que le moment paraissait favorable pour arriver à une meilleure entente avec la France dans les questions en litige. Mais tous les moments sont favorables pour s'entendre. Jusqu'ici ce n'est pas nous qui nous sommes dérobés au règlement loyal des litiges pendant un peu partout. C'est l'Angleterre qui a tout fait traîner. Et non seulement elle ne hâta pas la solution des conflits engagés, mais encore elle en soulève à chaque instant de nouveaux.

LA TRIPLE ALLIANCE ET LA PRESSE

Certaines notes méritent d'être relevées dans le concert de congratulations mutuelles qu'échangèrent les journaux autrichiens, allemands et italiens à propos du renouvellement de la Triple-Alliance dit S. B. dans *Le Journal.*

La satisfaction est, semble-t-il, plus grande à Berlin qu'à Vienne et à Rome. Cela se conçoit. Le succès de la négociation revient à la diplomatie allemande. C'est le chancelier de l'Empire qui a pris l'initiative de la prorogation anticipée des traités. Ceux-ci ne viennent à expiration qu'à la fin de mai 1903. Mais, dès que le comte de Bulow a compris que l'heure était favorable, à la suite de l'accord franco-italien, il a entamé les pourparlers

et il a emporté une partie qui, d'ailleurs, nous le comprenons maintenant, était gagnée d'avance.

M. de Bulow n'en est pas moins grandi de toute l'habileté qu'on a mise à feindre des résistances qui n'existaient pas. Il a sa récompense. On le proclame le digne élève de M. de Bismarck.

La principale préoccupation des journaux allemands et italiens paraît être de persuader, qui à la Russie, qui à la France, que le renouvellement de la Triplice doit leur agréer. Ce serait donc par pure amitié pour la Russie que l'Allemagne jugerait bon de « renforcer sa situation vis-à-vis de sa voisine de l'Est ».

Il est également incontestable que la nouvelle affirmation de l'entente qui s'est formée en 1883 contre la France doit nous donner une complète satisfaction. Cette campagne est menée avant tant d'autorité et de naïf abandon, qu'en vérité, pour un peu, on s'y laisserait prendre.

Les journaux des trois pays alliés célèbrent à l'envi le caractère pacifique de la Triplice. D'accord. Nous ne saurions oublier cependant, que ce caractère s'est affirmé du jour où s'est formée, en Europe, une autre alliance assez forte pour contrebalancer la première. La conclusion de l'Alliance Franco-Russe a donné un contre-poids à la Triple-Alliance. Voilà la véritable garantie de la paix du monde! Il n'est pas mauvais de le rappeler au moment où le pacte qui unit les trois États de l'Europe centrale vient d'être renouvelé pour une période de douze années.

Le renouvellement des traités politiques ne tranche pas toutes les questions actuellement pendantes entre l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie. La question des traités de commerce reste encore à régler. M. de Szel déclarait, une fois de plus, ces jours derniers, à la Chambre hongroise, qu'une entente politique serait incompatible avec une guerre de tarifs.

Le Comité triestin et istrien a lancé un manifeste pour protester contre le renouvellement de la Triple Alliance, dont voici les termes les plus saillants :

« Nous vous rappelons, ô frères de l'Italie libre, que vous n'obtiendrez rien en échange de la perte de Trente et de Trieste et

de toute l'Adriatique. Les garanties que l'on vous donne pour la possession de Rome sont vaines et illusoires et dont un État de 35 millions n'a pas besoin, surtout celles de l'Autriche cléricale et papaline dont les chefs ne veulent pas rendre visite au Pape dans la capitale de l'Italie.

« Nous vous rappelons que les vingt ans d'alliance avec l'Autriche ont donné à l'Italie non seulement la perte de sa personnalité et de son influence dans le Congrès des nations, lui ont donné la guerre économique avec la France, son asservissement aux industries des deux empires du centre, lui ont donné l'ostracisme de toute activité politique et commerciale dans les Balkans, l'obligeant à s'assujettir à la direction internationale de Berlin et de Vienne, ont donné au peuple italien l'humiliation politique et morale.

« L'Autriche, alliée ou non, plus qu'adversaire est votre ennemie.

« Rappelez-vous que l'on vous appelle encore les vaincus de Custoza, de Lissa et les fugitifs d'Alma, et que sur les côtes de la Dalmatie les descendants des Mucocchi excitent au massacre les pêcheurs italiens désarmés et qu'à Trente et à Trieste on outrage en toute occasion le nom italien.

« Comme Italiens, nous protestons devant toute l'Europe libérale contre le nouveau supplice auquel vous laissez condamner, pour douze ans encore, ces généreuses et patriotiques provinces que la nature, l'histoire, la civilisation, les sentiments et le sang versé en commun pour l'indépendance nationale ont consacrées italiennes. »

SUCCÈS DE L'ALLEMAGNE

En résumé le renouvellement de cette alliance était surtout ardemment désiré par l'Allemagne; il était nécessaire à sa force à son prestige; c'est un succès pour sa diplomatie.

Quoi qu'il en soit, c'est aux patriotes celtes qu'il appartient de

travailler à la désagrégation de cette alliance, par tous les moyens pacifiques, en leur pouvoir. Ils trouveront sûrement des adhésions chaleureuses en Autriche-Hongrie et en Italie.

« Soyons pratiques; ne nous nourrissons plus d'illusions et de vaine gloire ; bannissons cette politique de sentiment qui nous a coûté si cher. »

« Je veux la paix pour toujours, a dit Guillaume » et qu'est-ce que cela signifie dans la bouche de ce présomptueux, qui se figure commander à l'avenir, et que demain est à lui, sinon qu'il veut que les choses restent comme elles sont et que rien ne soit jamais changé à ce qu'il considère comme l'ordre vrai, c'est-à-dire l'approbation et l'acceptation des conquêtes? Tel un voleur s'étant établi chez vous vous signale aux gendarmes si vous vous avisez de vouloir forcer la porte.

Sa confiance est, d'ailleurs, moins profonde qu'elle ne le paraît, disait H. Maret après les fêtes de Kiel, car il se félicite de montrer aux nations son premier port militaire. Or, pourquoi un port militaire, si l'on ne doit jamais ni attaquer ni se défendre? Si l'on est sûr de la paix, pourquoi des soldats?

Il a raison, lui; mais, pour l'Europe, quelle honte! L'Europe avait plus de fierté, quand elle était vaincue par Napoléon, le plus grand génie des temps modernes. Elle regimbait sous le joug. Aujourd'hui, elle ploie les reins, heureuse d'obéir à ce cavalier quelconque.

Ce n'est pas seulement la France qui, un instant, a oublié la politique traditionnelle, c'est l'Europe tout entière qui ne s'en souvient point. Est-ce que, depuis le moyen âge, il y a eu pour toutes les nations un autre ennemi que l'Empire germanique? Si, pendant tant de siècles, on a combattu la maison d'Autriche, ce n'était pas parce qu'elle était la maison d'Autriche; c'est parce qu'elle possédait l'Empire. Que cet Empire ait échappé à cette maison pour passer dans celle des Hohenzollern, il n'en est que plus dangereux. Et il l'est d'autant plus qu'il est plus unifié. Si, avant Napoléon, un état de choses pareil se fût constitué, nul doute qu'il n'eût trouvé partout des obstacles et des adversaires ;

mais la Prusse habile a su persuader à l'Europe stupide et encore épouvantée de notre César, que c'était l'ambition française qui était un péril, et qu'il fallait se liguer avec le plus fort contre celui qui ne l'est plus. Et, comme une vieille coquette portant des falbalas passés de mode, l'Europe s'affuble de la politique de 1814, sans voir que l'ennemi est tout autre, qu'il a reparu tel qu'autrefois, l'ennemi éternel, qu'on appela jadis le Saint Empire Romain, et qui s'appelle aujourd'hui l'Empire Allemand.

C'est la politique de Richelieu qu'il faudrait reprendre, et son œuvre est entièrement à refaire. Puisse l'orgueil du potentat ouvrir les yeux de tous ces princes et rois aveuglés, qui se ruent à la servitude que leur maître nomme la paix !

L'EMPIRE D'ALLEMAGNE

Population 51.000.000 d'habitants.

L'Allemagne comprend 26 États, savoir :

Quatre royaumes : Prusse; Bavière; Saxe; Wurtenberg.

Six grands duchés : Bade ; Hesse; Mecklenbourg-Schwérin; Saxe-Weimar; Mecklenbourg-Strelitz ; Odenbourg.

Cinq duchés : Brunswick, Saxe-Meiningen; Saxe-Altembourg; Saxe-Cobourg et Gotha-Anhalt.

Sept principautés : Schwarzbourg-Sondershausen; Schwarzbourg-Rudolstadt; Waldeck-Pyrmont ; Reuss, ligne aînée ; Reuss, ligne cadette; Schaumbourg-Lippe; Lippe-Detmold.

Trois villes libres hanséatiques : Lubeck, port près de la Baltique; Brême, port sur le Weser; Hambourg, grand port sur l'Elbe.

Une terre d'empire (Reichsland) Alsace-Lorraine.

Zollverein.

Les divers États de l'Allemagne et le Grand-Duché de Luxembourg état neutre limitrophe du département français de Meurthe-et-Moselle) forment une association douanière connue sous le

nom de Zollverein. Sont exceptés de cette association les ports francs de Hambourg sur l'Elbe, de Brême, sur le Weser, ainsi que quelques autres petites places.

Colonies.

L'Allemagne s'est contentée longtemps d'envoyer beaucoup d'émigrants en Amérique, en Australie, et elle avait d'importants établissements commerciaux dans toutes les parties du monde. Mais désireuse de devenir une puissance maritime, elle a planté son pavillon sur différents points des côtes de Guinée (Togo et Cameroun) et elle étend son protectorat sur le territoire de l'Afrique occidentale du sud et de l'Afrique orientale allemande. Dans l'Océan Pacifique elle possède la terre de l'Empereur Guillaume, l'archipel Bismarck, les îles Salomon du nord, les îles Marshall et Novado.

L'Empire d'Occident. — La Germanie. — Le Saint-Empire romain germanique. — La confédération du Rhin. — La confédération germanique. — L'Empire d'Allemagne réalisé au profit de la Prusse.

A l'époque de la grande invasion l'Allemagne, après avoir débordé sur la Gaule et l'Espagne a été arrêtée puis soumise par les Mérovingiens. Charlemagne, lui a donné pour la première fois l'unité, l'a agrandie et érigée en Empire d'Occident. Mais après le traité de Verdun il y eut un royaume de Germanie indépendant sur lequel la race carolingienne cessa de régner au xe siècle et qui devint une monarchie élective. Othon-le-Grand, roi en 926, ayant conquis l'Italie se fit couronner empereur à l'exemple de Charlemagne et dès lors l'Allemagne s'appela dans le langage diplomatique Saint-Empire germanique. La maison de Saxe s'éteignit en 1024, le sceptre passa alors à la maison de Franconie, célèbre par ses démêlés avec le Saint-Siège (querelle des Investitures) puis à la maison de Souabe ou de Hohenstaufen à laquelle appartenait Barberousse et enfin à celle de Habsbourg.

La puissance allemande, portée à son plus haut point sous Charles-Quint fut ébranlée successivement par des luttes religieuses nées de la réforme et par les guerres de Trente ans de la succession d'Espagne, de la succession d'Autriche, etc. Napoléon 1er, ayant supprimé le Saint Empire germanique, constitua une confédération du Rhin qui fut dissoute par le Congrès de Vienne et reconstituée sur de nouvelles bases en 1815 sous le nom de confédération germanique. Le roi de Prusse, après avoir exclu l'Autriche de la confédération en 1866, rétablit l'Empire d'Allemagne à son profit et fut couronné pendant la guerre de 1870-71 à Versailles.

La constitution de l'Empire date du 16 avril 1871. D'après ses termes, les États d'Allemagne « forment une éternelle union pour le bonheur du peuple allemand. » — La direction suprême des affaires politiques et militaires est confiée au roi de Prusse qui prend le titre d'Empereur d'Allemagne. — L'art. 11 de la constitution lui accorde le droit de déclarer les guerres défensives et de faire la paix. Pour les guerres qui ne sont pas purement défensives le Kaiser doit obtenir le consentement du Bandesrath (conseil fédéral) et du Reichstag (diète) qui sont investis du pouvoir législatif. — Le premier représente les états particuliers et le second la nation germanique.

Progrès de l'agriculture allemande.

Dans les luttes de la paix les qualités des Allemands les rendent aussi redoutables pour nous que dans celles de la guerre. Certes, leur sol est pauvre, la grande culture agricole est presque uniquement concentrée chez eux dans les vallées du Rhin et du Main et dans la Silésie et la Saxe royale ; les plateaux subalpestres du sud ne sont guère plus fertiles que les grandes landes du Hanovre, du Brandebourg et de la Poméranie. Néanmoins l'agriculture est de toutes parts l'objet d'un travail énergique et incessant ; près de 3.000 Sociétés et de nombreuses écoles spéciales vulgarisent les moyens de culture perfectionnés et les principes scientifiques de

l'amélioration du sol. C'est ainsi qu'en peu d'années l'industrie agricole de la betterave a atteint un degré de prospérité tel que nos sucres ne peuvent même plus lutter en France contre les sucres allemands.

Progrès de l'industrie allemande.

La même énergie se déploie dans l'industrie et le commerce. La métallurgie et le tissage des cotons, des laines, des soies font des progrès constants, non seulement dans les régions riches en minerais et en houille de la Silésie et de la Saxe, mais encore, grâce au bon marché des transports, dans l'Allemagne tout entière. Les bassins de la Ruhr (Essen, Barmen, Solingen, Dusseldorf et Cologne), de la Saxe (Chemnitz, Leipzig), de la Silésie (Breslau, Liegnitz), égalent par leur activité ceux de Saint-Étienne ou de Valenciennes. Berlin et Nuremberg sont devenus des centres industriels de premier ordre; leurs produits n'ont pas à craindre sur le marché allemand la concurrence étrangère, à cause des droits très lourds perçus à la frontière de l'Empire, dont les différents Etats ont été réunis par l'association commerciale du Zollverein, avant de l'être par des liens politiques. Mais, en outre, grâce au bon marché de la main d'œuvre, l'industrie et les produits allemands engagent peu à peu la lutte sur tous les marchés du monde avec les produits similaires de la France et de l'Angleterre. C'est à cette activité croissante du travail allemand qu'est due la prospérité de Trieste, de Gênes même, aujourd'hui reliée à l'Allemagne par le tunnel du Saint-Gothard, mais surtout de Brême et de Hambourg. Ce dernier port est le plus actif de l'Allemagne; son mouvement est à peu près égal à celui de Marseille.

Activité commerciale servie par l'accroissement de la population.

D'ailleurs une des circonstances qui favorisent le plus le commerce allemand, c'est le rapide accroissement de la population.

Depuis 1870 elle s'est augmentée de 8 millions, tandis que celle de la France est restée presque stationnaire. Encore ces 8 millions ne représentent pas l'accroissement total : l'émigration annuelle est considérable; il y a de nombreuses colonies allemandes en Russie, en France, en Angleterre. Par Brême et Hambourg des centaines de milliers de personnes partent tous les ans pour l'Amérique. L'esprit d'aventure et d'entreprise se développe ainsi à un haut degré chez les Allemands : leur commerce possède à la fois une multitude d'agents instruits et habiles qui fondent partout des comptoirs et ouvrent des débouchés nouveaux, et, dans nombre de pays, une clientèle d'origine allemande qui consomme et vulgarise ses produits.

Me voici en Bavière après un séjour dans le grand duché de Bade, écrivait de Nuremberg, J. Roche, en août 1896, l'impression est toujours la même. Le développement de toutes les parties de l'empire allemand est prodigieux. Il semble que nos voisins et rivaux de l'autre côté des Vosges veuillent réaliser la formule prophétique prêtée par Wagner à Henri l'Oiseleur :

Que le fer seul commande en maître
Et ce pays sera puissant !

Ce n'est point seulement entre la situation que j'ai vue dans ma jeunesse, avant la guerre de 1870, et celle d'aujourd'hui, que les différences, les progrès éclatent et sautent aux yeux, c'est à quelques années de distance, Hambourg, Cologne, Chemnitz, Francfort, tant d'autres villes encore, vues il y a vingt ans et aujourd'hui, sont méconnaissables tant elles diffèrent d'elles-mêmes. L'activité, la force industrielle ont augmenté dans des proportions supérieures à celles du progrès militaire, quelque grand que soit celui-ci. Ajoutez que l'Allemand est le premier vendeur du monde; qu'il a, pour écouler ses produits, pour forcer la main aux acheteurs les plus rebelles, une persévérance, une souplesse, une série de ressources, une ingéniosité qui lui permettent de réussir où l'Anglais et le Français viennent d'échouer, et vous comprendrez combien est devenue redou-

table la concurrence industrielle allemande, si puissamment aidée, d'ailleurs, par le prestige de la victoire. Le fer attire l'or. Les physiciens l'ignorent, mais les hommes d'État de l'Allemagne le savent et en font profiter leur pays.

S'il en est ainsi, si la vérité oblige de tenir ce langage, on aurait bien tort d'en conclure que la partie est perdue pour nous et qu'il ne nous reste qu'à pleurer sur les ruines du grand pays qui fut la France.

En même temps qu'on est forcé de voir, à moins d'être aveugle, les progrès formidables de l'Allemagne, un examen plus attentif montre combien l'industrie française, pour ne parler, en ce moment, que du côté économique de la question, est restée supérieure au point de vue de la qualité et de la valeur de ses produits.

Ligue officielle de patriotes allemands. — La Kriegsvereine. — Les chauvins allemands. — De 1871 à 1902.

L'Allemagne nous accuse d'entretenir, par tous les moyens possibles, l'idée de revanche dans les cœurs français. Pouvons-nous dire que ces prétendues excitations sont inutiles et que le souvenir de nos malheurs est aussi vivant parmi nous qu'au lendemain de Sedan? On ne peut se défendre d'établir un parallèle entre l'appui timide, presque inavoué, accordé par le gouvernement français d'alors, qui hélas n'a pas cru devoir assister officiellement au 25e anniversaire de la défense de Belfort, aux Sociétés patriotiques et le caractère nettement officiel que possède la *Kriegsvereine* allemande.

Ce n'est pas seulement une Ligue patriotique, c'est une association de guerre dans toute la force du terme, placée sous le haut patronage de l'Empereur, organisée en sections dans chaque ville et composée, outre les vétérans de la guerre franco-allemande, de tous les admirateurs du parti militaire et conquérant de l'Allemagne.

C'est cette société qui avait émis la prétention de passer la

frontière, son insigne noir, rouge et blanc à la boutonnière, ses fanfares jouant l'*Hymne prussien* ou le *Wacht am Rhein* en tête, lors des fêtes du Sedantag.

ÉTUDIANTS ALLEMANDS

Quelle réputation n'a-t-on pas faite aux Universités allemandes? Autant celles d'Angleterre-Oxford et Cambridge sont paisibles, autant celles d'Allemagne sont tumultueuses. Ce n'est pas qu'on y fasse de meilleure besogne. Le niveau des étudiants n'y est pas supérieur et les produits qu'elles donnent ne sont pas transcendants. Mais la lourdeur germanique y entretient à plaisir des traditions qui, avec leur apparence de chevalerie, sont purement grotesques quand elles n'atteignent pas à une absurde barbarie.

Il est passé le temps où les Français étaient salués à Iéna, à Bonn, à Heidelberg, par le cri classique : *Vivat Gallia Regina*! Aujourd'hui, dans les rangs des étudiants plus ou moins hirsutes qui se pressent dans les brasseries où ils ont élu domicile, la Gaule n'est plus la reine ; elle est toujours la grande nation dont les esprits et les cœurs ne sauraient méconnaître la suprématie intellectuelle, mais elle est la grande nation que l'on hait parce que le crime de la spoliation est là et qu'il ne pourra s'effacer que par le sang.

UNE PROPHÉTIE DE VICTOR HUGO

Sait-on que le petit caveau ouvert à la base de la colonne de la Grande Armée, érigée à Boulogne-sur-Mer pour consacrer le souvenir de la première distribution des croix de la Légion d'Honneur, contient une cantate de Victor Hugo qui ne figure point dans ses œuvres complètes ?

Commencée en 1804, continuée par Louis XVIII et Charles X, la colonne ne fut terminée que sous Louis Philippe en 1841. Une

statue de Napoléon, par Bosio, se dresse au sommet. Lors de son achèvement, une grande fête fut donnée et le gouvernement avait demandé une cantate de circonstance à Victor Hugo.

Dédiée à l'empereur, elle comprend quatre strophes de six vers et un refrain que publia, en 1841, un petit journal appelé : *la Chronique, revue du monde fashionable.* Le troisième couplet est trop curieux pour que nous ne le rappelions point :

Dieu veut la *Grande France* et la *Grande Allemagne,*
Il fit Napoléon comme il fit Charlemagne.
Pour donner à l'Europe un centre souverain,
Bientôt, des vieux sultans mourra la race éteinte;
Alors, Dieu qui bénit Teutonia la sainte,
Lui rendra le Danube et nous rendra le Rhin.

Une brochure allemande.

Après les déclarations pacifiques de Kiel, la *Revue Britannique*, dans sa correspondance de Berlin a signalé à notre attention une brochure ultra-belliqueuse qui obtient un grand succès en Allemagne.

Cette brochure est intitulée : *Germania triumphans.* Elle a pour auteur, s'il en faut croire un avis placé en tête du factum : « un homme de grande expérience qui s'est distingué dans tous les domaines de la politique. »

Ce personnage, évidemment atteint par la folie des grandeurs, tranche brutalement toutes les questions politiques, économiques et sociales qui embarrassent les pays allemands par la guerre ou plutôt par deux guerres dont les victoires assureront à l'Allemagne la prédominance universelle.

La première de ces guerres éclatera en 1903; elle mettra en présence les armées de la Triplice et celles de France et de Russie. Battue, la France renoncera définitivement à l'Alsace et à la Lorraine, mais contente — on ne sait de quoi vraiment — elle concluera une alliance sincère avec le vainqueur. Quant à la Russie, absolument écrasée, elle verra Saint-Pétersbourg et

Moscou, ses deux capitales, livrées à la soldatesque allemande.

Un traité remaniera alors toute la carte de l'Europe au bénéfice de l'Empire allemand, dont l'influence morale s'étendra sur tous les peuples de race ou de langue anglo-germanique. Un fort lot de provinces sera toutefois généreusement adjoint à la France, alliée dévouée du grand Empire germanique.

« Quant à la question sociale, dit le correspondant, elle se trouve résolue par l'auteur de la façon la plus aisée. La réconciliation entre le travail et le capital se fera « pour l'Allemagne » très naturellement, puisque tout le monde deviendra capitaliste. Les peuples soumis travailleront pour leurs vainqueurs, comme dans la société antique les esclaves travaillaient pour leurs maîtres. »

C'est le rêve d'un fou. Mais, par l'intérêt qu'il excite en Allemagne, il nous révèle de quel genre d'ambition se nourrit l'esprit militaire que l'empereur Guillaume II entretient avec tant de soin parmi ses sujets.

LE SOLDAT ALLEMAND

Sans cet esprit militaire soigneusement entretenu dans l'Empire transformé en caserne, que deviendrait l'édifice élevé par Guillaume Ier et par Bismarck? « Nous ne pouvions pas, s'écria un jour le brutal chancelier, installer en repos l'Empire allemand avant d'avoir battu la France. Celle-ci aurait trouvé plus tard des alliés il fallait l'en empêcher à temps ». Au moment propice, on falsifie une dépêche, on provoque l'adversaire et les armées de deux nations se ruent en une série de rencontres barbares. Bismarck dans une interwiew a cyniquement reconnu qu'il avait falsifié la dépêche qui a eu pour résultat de mettre le feu aux poudres et d'occasionner l'immense tuerie franco-allemande.

Le but justifie les moyens; la force crée le droit, il y a des guerres nécessaires! C'est la morale du reître allemand. Dans sa philosophie paradoxale, il va jusqu'à célébrer les défaites

passées de la Prusse. N'est-ce pas lui qui a dit dans un discours public : « La bataille d'Iéna elle-même qui éveille des souvenirs douloureux dans tous les cœurs prussiens, était nécessaire pour amener la réaction grâce à laquelle le royaume créa une armée capable de servir l'idée nationale! » Cette philosophie de l'histoire n'a qu'un travers, c'est de se retourner, fort menaçante, contre ceux qui l'ont invoquée. Elle peuple aujourd'hui de cauchemars la quiétude allemande. S'il y a eu une réaction utile en Allemagne après Iéna, pourquoi en effet, ne s'en produirait-il pas une autre en France après Sedan? On la redoute même si bien en Allemagne, on la trouve si justifiée, qu'on s'effraie du spectre de la revanche possible et que plus que jamais on arme et militarise l'Empire.

Les populations se lamentent; des oppositions manifestes se dessinent dans les couches profondes. Le militarisme triomphe quand même. S'il écrase d'impôts, les contribuables, il leur donne des fêtes. Les gouvernants espèrent calmer ainsi les plaintes. Mais les lampions n'ont jamais été que de mauvais palliatifs aux misères des peuples.

Une débauche de publications relatives à la guerre de 1870 sévit dans les feuilletons des journaux et des revues. Il n'est si petit témoin de la curée à laquelle les Allemands se livrèrent pendant l'invasion qui ne se croie tenu de raconter ce qu'il a vu. On peut signaler dans le nombre de ces récentes publications les *Souvenirs d'un lieutenant hessois*, où il est certainement moins question de stratégie que de « combats contre les bouteilles ». Ce lieutenant assista cependant à la bataille de Saint-Privat. Il avoue même avec une grande bonne foi que le soir du 18 août personne autour de lui ne savait laquelle des deux armées avait eu la victoire. Bazaine était mieux renseigné! Peut-être avons-nous le tort, en France, de ne pas recueillir assez soigneusement les témoignages que renferment ces sortes de monographies. D'intéressantes déductions en résulteraient. Toute cette littérature militaire, où se complaît le chauvinisme allemand; est pleine d'aveux et de particularités frappantes, dit J. Frollo.

J'avouerai, quant à moi, n'avoir pas lu sans surprise le livre qu'un officier de hulans prussiens, le baron de Ompteda (il signe du moins de ce nom) a consacré à la description des mœurs militaires allemandes. Cela est plus instructif encore pour nous que les récits de l'invasion. Dans ce livre, très bien traduit par M. Bosworth, les physionomies d'officiers et de soldats défilent une à une minutieusement décrites et présentées au lecteur avec un réel talent, malgré l'allure un peu didactique de l'ouvrage. L'auteur procède par tableaux ; il photographie, pour ainsi dire, des scènes qu'il voit et dont il a fait l'affaire de toute sa vie. Il n'y a pas d'écrit assurément qui puisse mieux nous apprendre ce que les Allemands entendent par l'éducation du soldat.

Les officiers vouent à cette éducation, nous devons le reconnaître, des soins de tous les instants. Ils ont des principes qu'ils appliquent avec une méthode lente et sûre. Très habilement ils dégrossissent et façonnent leurs conscrits, se faisant aimer d'eux en s'intéressant à tous leurs besoins. Le chef est dur parfois, mais plus souvent il est paternel. Toujours il donne l'exemple. Écoutez cette remontrance d'un capitaine parlant à sa troupe : « Je ne veux pas qu'un seul uhlan puisse supposer qu'on exige de lui quelque chose que son officier ne sache pas faire. » Et ceci : « Oui, nous voulons faire de vous de braves enfants de l'Allemagne, au corps robuste et à l'âme trempée. Vous ne deviendrez pas de misérables sans raison, dressés à une obéissance obtenue par la peur. Notre but, c'est que vous soyez de délurés et joyeux soldats, sans crainte devant leur supérieur. » Evidemment, ce livre a été écrit pour stimuler le zèle des officiers, il paraît avoir pour objet de leur montrer la conduite qu'ils ont à tenir vis-à-vis de leurs subalternes. Mais je ne crois pas que l'auteur invente les scènes qu'il décrit et celles-là sont typiques. Ces soldats qui confient leurs économies au capitaine et viennent lui raconter leurs chagrins domestiques, ces officiers titrés qui, surmontant leur dédain du menu peuple, assistent aux bals des escadrons et condescendent à danser avec les « fiancées » de leurs ordonnances, ne sont pas imaginés. Il y a aussi une distribution

de cadeaux de Noël aux soldats des chambrées qui est bien étonnante. Et nous qui croyons encore à la légende du caporal Schlague!

Plus loin, l'écrivain raconte que tel commandant de corps d'armée, lorsqu'il lui arrive de visiter la caserne de son ancien régiment, ne manque jamais d'aller tendre la main à un maréchal des logis dont il fut jadis le capitaine et d'accepter une tasse de café dans l'appartement que ce maréchal des logis occupe avec sa femme à la caserne.

Les types les plus divers passent devant nous dans la présentation que nous en fait l'écrivain. Il y a le capitaine aux allures troupières qui surmène son escadron, l'officier homme du monde qui porte un bracelet d'or au poignet, l'officier qu'une peine de cœur conduit au suicide, l'officier qui fait courir sur les hippodromes, l'officier que le colonel met en observation avant de l'accueillir dans les cadres du régiment, l'officier obligé de démissionner pour pertes au jeu, etc. Très minutieusement, la vie de tous ces officiers nous est décrite en une suite de tableaux.

Et l'on suit avec plaisir l'auteur dans toutes ces descriptions, empoigné par sa sincérité, ses enthousiasmes, sa passion du soldat et du cheval. En homme d'esprit, il ne décoche pas une seule tirade à « l'ennemi héréditaire. » Une seule fois il parle du soldat français, mais comme d'un camarade que les malheurs des temps ont fait naître en un autre pays. Ce Français, il le voit, dans un rêve, blessé mortellement sur un champ de bataille. « Sa tête pend dans le ruisseau et les mèches noires de ses cheveux sont agitées doucement par le courant. Sa bouche est entr'ouverte ; elle semble me dire : N'est-il pas beau d'être étendu ainsi tranquillement, paisiblement? Cela ne vaut-il pas mieux que de se battre ensemble, car tu ne m'as jamais fait de mal et je n'en ai jamais fait? » Et moi, je voudrais le consoler et lui dire : « Frère, nous ne sommes point responsables de l'inimitié des peuples qui nous divise, mais nous ne sommes tous deux que des soldats! Et si je pouvais te venir en aide... je le ferais. »

N'est-ce pas bien singulier, ce rêve qui vient se mêler à un récit de manœuvres et qui précède la description d'une charge où « par trois fois retentit le cri joyeux avec lequel on se rue sur l'ennemi » ? La sonnerie éclate : Au galop ! Chargez ! Haletant, l'officier s'arrache à cette vision d'humanitaire : « Je regarde le Français mort, toutes mes idées pacifiques se sont envolées. Frères, je ne peux pas, c'est plus fort que moi. Il faut que j'y aille. »

Et comme pour nous faire comprendre que cette sensiblerie n'est pas de mise dans la vie du soldat, l'écrivain nous mène au son du canon et des trompettes à travers les champs de manœuvres où philosophiquement des officiers laissent tomber de leurs lèvres les maximes chères à M. de Moltke : « En campagne, la chose principale est de savoir marcher et attendre. Les batailles et les combats ne sont que des jours de fête ! »

On voit que tous ces gens là ont pris leur parti des guerres nécessaires. Ils les préparent de longue main avec une science raffinée, demandant sans cesse des soldats « joyeux et délurés » à la patrie allemande.

Livres des familles allemandes.

Longtemps avant que la guerre de 1870-71 nous eût arraché l'Alsace et la Lorraine, les maîtres d'écoles d'outre-Rhin disaient à leurs élèves que ces deux provinces étaient des membres détachés de la grande patrie germanique. Aujourd'hui même l'ambition des géographes allemands n'est point satisfaite. Pour eux ni les Flamands, ni les Wallons, ni les Bretons, ni les Basques ne sont Français. Ils découvrent des Allemands dans toutes nos provinces : Champenois, Normands, Bourguignons, leur semblent sinon des frères du moins des cousins qui pourront rentrer un jour dans la famille. Le Languedoc et la Provence, à les entendre, ont reçu eux-mêmes un fort baptême de sang germanique auquel leurs habitants doivent toutes leurs

qualités. Il ne reste de vraie France que l'Ile de France : « C'est, disent-ils, la farce du pâté français ferment de pourriture qui a réussi lentement à faire lever et corrompre le reste, le vrai pays gaulois, dont la légèreté, l'inconstance, la folie, se sont étendus pour les gangrener aux parties les plus nobles de la France ». (Ces expressions sont empruntées au *Manuel de géographie de Hummel*, 1876 ; livre destiné aux familles allemandes.)

Livres scolaires allemands.

J'ai sous les yeux un livre scolaire allemand. Il est de ceux qui viennent d'être distribués aux élèves des écoles primaires de Prusse. Il a pour titre : *Les Chants de l'écolier*. C'est à la fois un manuel de lecture, de récitation et d'enseignement civique.

Je crois qu'il y a quelque intérêt à le feuilleter. On a dit de la Prusse (et ce mot célèbre est ancien) que c'était une nation qui avait la guerre pour industrie nationale.

Ce mot est donc toujours vrai! Dans quels sentiments de haine élève-t-on ces pauvres enfants! Songez que ce sont des gamins de huit à dix ans dont on façonne ainsi l'âme. On ne leur apprend que la passion de la guerre. Hélas! quelles générations doivent être pétries par un tel enseignement!

Mais ce livre est plein surtout de colères contre la France, et on a réuni là avec soin, avec une insistance dont il est impossible de n'être pas frappé, tous les chants des poètes allemands contre notre pays. C'est le lyrisme guerrier à l'état d'extase. La jeunesse est formée à nous maudire, à nous exécrer! Tristes leçons, quand on songe qu'elles s'adressent à des enfants! Le patriotisme exige-t-il vraiment ces conseils d'une sorte de délire d'animosité?

Quoi! quand la raison des peuples les mène à reconnaître l'odieux de la guerre, voici, en Allemagne, des gamins pour qui on l'exalte! Et cela, en vérité, laisse une impression douloureuse. Nous n'attendons pas, assurément, de la part des Allemands des sentiments simplement équitables à notre égard,

mais, même philosophiquement, est-il admissible qu'on n'apprenne à de tous jeunes êtres que la haine?

Il est tout naturel, dit J. Frollo, et légitime que chaque peuple se souvienne de ses héros et des épisodes glorieux de son histoire. « Je veux, dit la vieille chanson, qu'on soit Français en France, Anglais en Angleterre. » Mais, cela, ce n'est pas forcer en quelque sorte, de jeunes âmes à d'âpres ressentiments.

Écoutez le ton, qu'on pourrait qualifier de sauvage, de quelques-uns de ces chants. Et c'est, par exemple, celui qui est intitulé *Blücher*. Tant qu'il nous en coûte, il faut le citer, pour dire jusqu'où peut aller cette violence. Blücher, le vainqueur de Waterloo, pouvait être particulièrement cher au cœur prussien :

« Pourquoi sonnent les trompettes? Hussards, dehors! Le feld-maréchal fait bondir son cheval qui hennit et qui piaffe! Il se dresse si crânement sur son coursier impatient! Il brandit si fièrement son épée d'où jaillissent des milliers d'éclairs!...

« Il a tenu ce qu'il avait promis. C'est lui qui donna l'élan et l'exemple. C'est lui qui nettoya le pays avec un balai de fer.

« Dans les prés, autour de Lutzen, il a livré une bataille telle que les cheveux de plusieurs milliers de Welches se dressèrent d'effroi sur leurs têtes, que des milliers prirent la fuite, et que dix mille autres s'endormirent pour ne plus jamais se réveiller.

« Près de Katzbach, au bord de l'eau, il a aussi fait ses preuves, et c'est là qu'il vous apprit à nager, ô Français! Bon voyage, mes bons amis les Français, dont les cadavres emportés par les flots vers la mer Baltique, auront pour tombeau le ventre de la baleine..... »

La colère et l'exagération sont là manifestement visibles, d'une façon ridicule. Mais poursuivons :

« Non loin de Wartburg, sur l'Elbe, comme il a bravement poursuivi son œuvre! Là, enfin, les Français n'avaient plus ni citadelles, ni forts pour les protéger. Là, de nouveau, ils durent sauter comme des lièvres à travers la campagne..... Mais c'est près de Leipzig qu'il frappa au cœur la force et la fortune de la

France. C'est après ce grand coup que cette fortune et cette France achevèrent de crouler pour jamais... »

N'est-il pas pitoyable de faire apprendre à de petits écoliers ces vantardises?

Ce n'est plus de l'orgueil patriotique; on ne peut voir là que de grossières rodomontades.

La haine française, comme je l'ai dit, est l'âme de tous ces poèmes qu'on fait réciter à de pauvres petits diables. Inutile de dire qu'on y trouve, dès les premières pages le fameux *Rhin* allemand, de Becker, auquel répondit Musset avec une verve si crâne.

Mais voilà qui est plus étrange. C'est en glorifiant la guerre, de faire appel aux plus bas sentiments, pour entretenir l'affection pour les choses guerrières, d'aller jusqu'à célébrer le pillage!

Ceci semble incroyable. C'est la vérité, pourtant. Lisez cette chanson, qui évoque le souverain prussien par excellence : le roi Frédéric.

« Le roi Frédéric appelle son armée entière sous les armes. — Que chacun de vous, dit-il à ses soldats, tienne dans la bataille tête à son homme. Mon général Schwerin, mon feld-maréchal de Kest et mon général major de Zerten sont toujours prêts, mille éclairs et sacrements! Toujours prêts à faire connaître à qui les ignore, Fritz et ses soldats.

« Notre artillerie est d'un excellent calibre et, des rangs prussiens, personne ne passe à l'ennemi. Les Français, on les paye avec de la pommade; nous, au contraire, mille éclairs et sacrements! notre solde nous est comptée chaque semaine en beaux thalers et pfennigs. Qui donc peut se vanter de toucher sa solde aussi exactement, aussi promptement que le soldat prussien?

« Mais Frédéric, mon roi, que ceint la couronne de lauriers, hélas! pourquoi ne nous a-t-on pas permis plus souvent le pillage? »

Je cite, et je n'invente rien.

Est-il rien d'extraordinaire, en ce temps-ci, comme la pro-

messe du butin? Avec de tels enseignements, on conçoit que les exactions de l'armée prussienne en 1870 n'aient pu être considérées que comme bagatelles par les fils de ceux qui les commirent.

Déjà, il y a près de cinquante ans, un vrai grand poète, celui-là, cet Henri Heine, qui, né Allemand, voulut mourir en France, et se qualifiait de « Prussien libéré » raillait avec dédain ces brutalités. Mais Henri Heine est presque proscrit, en Allemagne, et l'empereur Guillaume a refusé de lui laisser élever un monument.

Cela se comprend, quand on voit ce que contiennent les livres de classe allemands!

Voici encore, et le titre est sans ambages, le *Chant de la haine*, destiné à chasser du cœur de la jeunesse ce qui pourrait y rester encore de douceur et de pitié naturelles.

Voici le célèbre *Chant de l'épée*, de Koerner. Nous ne le prenions naguère que comme un poème furieusement romantique. Les notes qui le commentent, pour les écoliers d'outre-Rhin, lui donnent une signification précise, et, alors, c'est l'appel, le plus outrageant appel à la cruauté :

« Pourquoi frémir ainsi dans le fourreau d'un bruit si farouche, ô mon épée, pourquoi frémir ainsi?

« Ne me laisse pas longtemps attendre. J'ai hâte de trouver le beau jardin, plein de roses couleur de sang, où la mort s'épanouit!

« Eh bien, sors donc du fourreau, je vais te conduire dans le jardin de la mort! »

Ces accents avaient leur raison d'être quand il s'agissait de la délivrance du sol natal. Mais maintenant!...

N'est-ce pas faire œuvre mauvaise et impie que d'allumer au cœur d'innocents enfants ces sentiments violents?... Qu'on nous parle donc encore de l'Allemagne sentimentale, de l'Allemagne rêveuse!

L'apologie de la guerre, elle est partout, en ce recueil d'où semble s'exhaler une odeur de sang.

C'est, par exemple encore l'*Ode du soldat à son manteau*, d'un

chauvinisme exaspéré; c'est *La Patrie*, où le Français est qualifié de « chien »; c'est la *Prière pendant la bataille,* blasphème véritable contre tout ce qui est la bonté et la beauté...

Ou bien de singuliers sentiments se font jour, qui semblent assez dénués de grandeur, comme dans la pièce intitulée *Les Invalides* :

« Nous voici avec nos jambes de bois et nos béquilles, et des larmes ruissellent sur nos barbes blanches.

« C'est que nous, qui touchions une si bonne solde, nous ne recevons plus aujourd'hui qu'un maigre pain, et notre vin est misérable... »

N'est-ce pas toujours bien la trace de cette idée que la guerre doit enrichir son homme et, comme il le fut explicitement dit ailleurs, qu'elle est admirable surtout par les occasions de pillage qu'elle fournit?... La Prusse, malgré ses savants, malgré ses artistes, n'a donc pas changé? Un tel livre dans les mains des enfants est une conception barbare!

Pèlerinage scolaire allemand.

Deux territoires existent, enclavés en Allemagne, qui sont pourtant la propriété absolue et incontestée de la France.

L'un, lambeau de terre française, se trouve à Altenkirchen à l'endroit même où Marceau tomba sous les balles ennemies en 1796.

L'autre de ces territoires est situé près de Bade, à quelques kilomètres au nord-ouest d'Achera, au bourg de Salzbach, là même où tomba Turenne alors qu'il se disposait à attaquer Montecuculli.

Un territoire de cinquante mètres carrés environ, borné par une grille, et au milieu duquel est dressée une pyramide de granit gardée par un invalide français, rappelle le souvenir du grand homme de guerre.

C'est le lieu de pèlerinage de toutes les écoles du duché de

Bade. Les instituteurs mènent leurs élèves voir la pyramide de Salzbach et ils racontent en même temps l'incendie du Palatinat comme si le fait était d'hier. On ne saurait croire à quel point la mémoire de Turenne est vivace (et détestée) dans le duché de Bade, grâce à ces excursions traditionnelles de la jeunesse badoise.

Voilà les idées qu'on répand dans cette population de 52 millions d'hommes, réunis sous une même direction; n'est-ce pas un symptôme, la preuve d'un état d'esprit indiquant chez nos voisins que les enseignements de l'histoire constituent un corps de doctrine qui dirige toute leur politique.

Le Sedantag et les fêtes commémoratives de la Fondation de l'empire allemand.

Lorsqu'il s'est agi d'inaugurer le canal de la Baltique et d'attirer dans la baie de Kiel les flottes de l'Europe entière, histoire de parader à leur fête, rien ne coûtait à l'empereur d'Allemagne pour manifester hautement son profond amour de la paix.

Le mot d'ordre était donné partout, rapporte M. Vuillaume. A qui n'est-il point arrivé de s'entendre dire par quelque sujet de l'empereur allemand : « Ah! notre empereur, ce qu'il désire avant tout, c'est de voir la France prendre part aux fêtes de Kiel! Vous verrez, vous verrez, il en sortira quelque chose. »

L'illusion des partisans de notre présence au canal de la Baltique a été courte ; après l'hymne de la paix entonné à Kiel, nous avons eu l'hymne de la guerre. Ceux qui ont cru, un moment, au lendemain de Kiel ont dû trouver qu'il ressemblait fort au lendemain de Sedan.

Au lendemain des protestations de paix soulignées de salves d'artillerie, les fêtes commémoratives du 25e anniversaire des victoires de 1870 et de la fondation de l'Empire ont pris un caractère d'ostentation provocatrice qui ont justement ému tous les patriotes français et scandalisé l'Europe.

L'Allemagne inique et féroce qui ne connaît pas la générosité

à l'égard de la nation qu'elle a mutilée, a remué elle-même les cendres d'un feu à peine attiédi. Les tortionnaires des bords de la Sprée ont glorifié à nouveau, les pillages sans nom, les meurtres sans excuse, qui ont marqué les étapes de leur campagne de France. Et noble manifestation patriotique, bien allemande, celle-là : à Strasbourg la lie de la population immigrée s'est fait un jeu d'aller jeter de la boue sur la statue de notre Kléber, l'illustre général de l'armée de Sambre-et-Meuse, le vainqueur d'Altenkirchen et de Friedberg. Ce grand mort dont les autorités allemandes n'ont pas osé proscrire le bronze, gêne les gens qui sont venus d'outre-Rhin, s'établir dans notre vieille cité alsacienne.

Quel héroïsme, n'est-ce pas, que celui qui consiste à s'attaquer à une statue? N'est-ce pas la plus stupide et la plus basse des lâchetés? L'Allemagne entière dans une véritable orgie de soudards, a fêté nos cruelles défaites qui sont hélas ses victoires!

Il est un mot, dit Jean Frollo, un nom qui résonne si douloureusement dans nos cœurs et nous fait revivre un passé si plein de tristesses que la plume se refuse presque à l'écrire ou ne l'écrit qu'en tremblant d'émotion : C'est celui de Sedan.

Ce mot cruel, la célébration allemande des 25es anniversaires de 1870 la fait reparaître à nos yeux et renaître dans notre esprit avec le lugubre cortège des souvenirs qu'il évoque.

Mais les Allemands se trompent s'ils pensent rajeunir leurs lauriers en nous faisant une humiliation de ces souvenirs qu'ils glorifient avec tant d'apparat.

Il est des revers qui sont suivis d'un prompt relèvement et il est des triomphes dont il ne sied pas de trop s'enorgueillir.

Il nous est certes douloureux de voir nos ennemis raviver nos blessures; mais c'est le front haut et le cœur solide que nous les pouvons regarder repassant l'histoire de nos défaites; histoire dont ils sont encore tellement stupéfaits qu'ils ne peuvent en rassassier leur enthousiasme.

Quand on songe au concours inouï de circonstances qui nous ont accablés, à l'accumulation de fautes et de défaillances sous

lesquelles a succombé la valeur de nos soldats, à l'absence de toute pensée maîtresse dans le commandement, s'il est une chose dont on puisse s'étonner c'est que l'Allemagne ait dû réunir toutes ses forces et épuiser tous ses efforts pour triompher de notre faiblesse d'alors.

En 1866, il suffit de vingt jours pour réduire l'Autriche à devoir signer une paix déshonorante. Une seule bataille, Sadowa, eut raison de l'empire autrichien.

Il fallut cinq mois, après Sedan, à l'Allemagne entière réunie contre nous pour briser nos dernières résistances.

La France continuait la lutte en dépit de fatalités inouïes? Non seulement, elle sauva l'honneur, mais plus d'une fois elle fut sur le point de repousser l'envahisseur et de recevoir la récompense de son courage.

La France a fait mieux que de reconstituer ses forces perdues; elle les a décuplées. Elle a pu assister avec le calme et la dignité d'un grand pays aux bruyantes célébrations des 25es anniversaires allemands.

H. Maret a tracé de main de maître sous le titre : *La Mascarade,* les fêtes du Sedantag.

S'il nous fallait, dit-il, à nous Français, fêter toutes nos victoires, le nombre en est si grand que presque tous les jours de l'année seraient chômés. C'est pourquoi nous avons dû y renoncer. Il n'en est pas de même des Allemands, qui, tous les ans, à propos de l'anniversaire de Sedan, se livrent à des cabrioles si dépourvues de tact et si grotesques qu'on voit bien qu'ils n'en reviennent pas d'avoir gagné une bataille.

On souhaiterait un peu plus de réserve et de dignité. Comment ne comprennent-ils pas qu'en montrant cette joie excessive, c'est exactement comme s'ils disaient : « Enfin, cette fois, nous n'avons pas été battus!» Cela sent son vilain, qui se réjouit d'un bon repas, n'en ayant pas l'habitude.

Cette année, ils ont eu un poète wagnérien, qui leur a composé un dialogue, tout à point, tel que les bons élèves en rédigent en latin, dans les classes de rhétorique. Les deux person-

nages sont : Germania et Furor Teutonicus. Furor Teutonicus forge l'épée de Germania, et la remet aux mains des Borusses. Puis Germania voit se succéder dans un songe tous les événements de la guerre. Le soir de Sedan, un chérubin descend du ciel pour offrir une palme au roi de Prusse et déposer sur son front la couronne impériale. Apothéoses, chants de triomphe, flammes de Bengale, rien ne manque à la féerie.

On n'est jamais mieux servi que par soi-même; et il est tout naturel que les Allemands se fabriquent un peu de gloire, puisque personne ne leur en offre. Cette guerre franco-allemande a eu, en effet, cet aspect particulier que comptant de nombreuses victoires, elle n'a laissé derrière elle aucune traînée glorieuse. La Renommée n'a eu que faire de ses trompettes et un Homère serait fort embarrassé pour chanter cette *Iliade*, où les figures géométriques remplacent les héros, et qui ne ressemble pas mal à ces chasses où le gibier est rassemblé dans une grande cour et où le vainqueur tire dessus à son aise du balcon du château. Les boucheries rapportent plus d'argent que d'honneur, et les chiens ne s'enorgueillissent pas des curées. Faute d'Homère, les Prussiens ont raison de se contenter de Joseph Lauff.

Ils auront beau allumer toutes leurs chandelles et remplir les airs de leurs hennissements, ils ne trouveront pas dans tous ça la monnaie d'un Austerlitz. C'est même une chose curieuse et toute nouvelle, que si, çà et là, la lanterne à la main, on découvre un peu de gloire, elle est toute pour les vaincus. Les triomphateurs n'ont eu que le profit, les milliards, l'Alsace et les pendules. Un joli denier qui leur devrait suffire.

Ils ne seraient pas fâchés de transformer Sedan en une bataille; mais l'histoire leur rit au nez. Autant vaudrait dire que le pêcheur qui prend le poisson dans sa nasse est un Achille. Science, espionnage, prévoyance, combinaisons mathématiques, préparation hypocrite, cela est d'un côté; de l'autre, il y a incapacité, surprise, chute dans le piège. Tel un commerçant madré roule la pratique; il empoche les bénéfices, mais ne monte pas aux astres pour cela.

Ce seront là, je le sais, les guerres nouvelles, où le courage personnel et même le mérite militaire joueront un plus faible rôle que l'administration et la fabrique d'engins destructeurs.

Soit, personne n'y peut rien. Seulement il n'y faudrait point mêler de poésie ni de feux d'artifice. C'en est fait de l'épopée ; l'avenir est à la tenue de livres. Or, puisque désormais, on combattra par doit et avoir, ainsi déjà les Anglais prient, tenant balance avec le bon Dieu, je me demande pourquoi ces Teutons font intervenir dans cette boutique et les vieux paladins et les harpes d'Odin, et les guerriers aux armes d'or, toute défroque n'est plus de mise, et l'on a envie de crier : « A la Chienlit », comme derrière les gardes et les hérauts des mascarades.

Sous les costumes étincelants et les casques couronnés, on reconnaît trop aisément les garçons bouchers, habillés chez le fripier du coin, pour faire cortège au bœuf gras ?

Les Bluets.

Depuis leur fameux Sédantag, dont les clameurs ont étonné l'Europe, les Allemands ont donné au bluet, qui était la fleur du souvenir, une fleur de légende pour leur vieil empereur défunt, des allures de panache belliqueux. Car ils l'ont adopté eux aussi comme un emblème, ils en ont fait leur cocarde et l'ont arborée à profusion ces derniers jours. La serre chaude des cérémonies commémoratives aidant la modeste fleur des moissons s'est hérissée de dards et a pris l'apparence du chardon d'Irlande. Ses pétales jettent des reflets d'acier et donnent des grâces assassines à la boutonnière qu'elles fleurissent. Pauvre bluet !

Il fallait un peu s'y attendre. On ne chauffe pas à blanc l'orgueil d'une nation sans qu'il n'éclate en manifestations soudaines. Surexcités, les chauvins d'Outre-Rhin ont mangé du français avec des appétits farouches ; ils sont allés jusqu'à suspendre à une potence un mannequin à pantalon rouge symbolisant « l'ennemi héréditaire ». Ils ont repris en pensée le chemin des pays envahis et spoliés et se sont simplement, après boire, proclamés les maîtres du monde.

Ce n'est pas assez du lambeau de territoire qu'ils ont arraché à la France. Certain Dr Tille vient d'écrire dans une importante revue, *la Zukunft* qu'il y a encore chez nous un million d'Allemands qui attendent avec leur libération, l'annexion de la contrée qu'ils habitent. Ce conquérant grotesque se tourne ensuite vers l'Autriche pour lui demander les dix millions d'Allemands qu'elle retient sous le sceptre des Habsbourg. Quatre millions d'Allemands hollandais lui paraissent de même indûment séparés de l'empire. Trois millions de Belges, deux millions de Suisses, et deux cent cinquante mille Luxembourgeois devront lui être également conviés à se joindre à leurs frères de Prusse. Et non content encore, il ajoute : « Est-ce que les deux millions de Danois ne nous appartiennent pas ? Notre frontière ; mais elle va de la mer du nord jusqu'à l'Adriatique, de Koenigsberg jusqu'à Trieste, de Calais jusqu'à Milan ! »

Voilà ce qui s'imprime en toutes lettres en des journaux réputés sérieux qui se font les propagateurs de cette folie d'annexions et de conquêtes. Entraînée par les passions que l'on fait naître en elle, l'Allemagne militaire se montre aujourd'hui agressive et ne cache plus ses projets; c'est l'universel asservissement des peuples qu'elle entend poursuivre à son profit. De dissimulé et de taciturne qu'il était jadis, le reître Teuton se fait révélateur. L'enivrement des fêtes l'a rendu babillard. Cela vaut mieux. L'on connaît au moins le fond de sa pensée et le régime qu'il prépare à l'Europe. Reste à savoir si l'Europe supportera longtemps une Allemagne belliqueuse. Les alliés de la Prusse eux-mêmes, édifiés par cette sincérité à la Bismarck, pourraient bien renoncer à la culture des bluets, dit J. Frollo. Trop de sang a déjà détrempé cette culture. La fleur de Louise de Prusse est devenue la fleur des hideux charniers. l'Allemagne, aussi bien que la France et l'Autriche, l'a vue pousser sur trop de tombes. Elle était la fleur des vaincus d'Iéna; la fleurette des tristesses patriotiques de l'Allemagne courbée sous la botte de Napoléon. Une poésie mélancolique s'attachait à l'azur de sa corolle. Elle rappelait au vieux Guillaume les larmes versées par sa mère

dans l'exil et il y avait quelque chose de touchant dans les continuels envois de bluets que les sujets du roi de Prusse lui firent si longtemps. Le culte de cette fleur semble toutefois d'une mièvrerie surannée aujourd'hui, et quelque ridicule même s'exhale de sa légende, Rien de plus honorable certes que les sentiments respectueux associés par Guillaume au souvenir de la reine Louise de Prusse. Mais parce que Napoléon, après Iéna, se serait permis d'adresser une outrageante galanterie à cette princesse qui venait lui demander de laisser Magdebourg à la Prusse, on ne crie pas vengeance, pendant un siècle et on n'exige pas le sang de cinquante batailles entre deux peuples pour laver cet affront. Guillaume qui reçut le baptême du feu à Bar-sur-Aube, le 27 février 1814, et qui revint en France avec l'invasion de l'année suivante, pouvait garder une conscience tranquille ; la chute du premier empereur fut une expiation suffisante de la scène galante de Tilsitt.

On sait ce qui s'est passé dans cette entrevue. La reine Louise venait supplier Napoléon d'épargner la Prusse et de la sauver du démembrement. « Mais madame, lui répondit-il, pourquoi la Prusse a-t-elle osé engager la guérre contre moi ? » La reine, qui était fort jeune mais qui ne manquait pas de fierté, répliqua avec orgueil : « La gloire de Frédéric le Grand nous permettait bien de faire illusion sur nos moyens si toutefois c'était une illusion ». Séduit par cette attitude, Napoléon voulut donner un tour plus aimable à la conversation. Il aurait posé des conditions à la gracieuse postulante et, tendant la main vers la rose que la reine portait à sa ceinture, il la lui aurait demandée comme un premier gage. Mais Louise de Prusse, jetant la rose sur le parquet, la foula aux pieds.

Le compte rendu de cette conversation fut-il dans la suite arrangé pour les besoins de la cause? Cela est assez probable. En tous cas, les rapports de Napoléon et de la princesse ne paraissent pas avoir été interrompus. La reine habitait alors une petite maison sur la rive du Niémen. A la conclusion de la paix, elle fut invitée deux fois aux festins des Empereurs, et la Silésie,

jadis injustement envahie par Frédéric, fut rendue à la Prusse.

Celle-ci ayant à payer une contribution de guerre, le roi Frédéric-Guillaume III et la reine s'imposèrent des sacrifices personnels afin d'en assurer le paiement anticipé. On vivait chichement à la cour, qui séjournait à Koenigsberg, pour hâter le moment de la délivrance. Tous les joyaux de ses écrins furent sacrifiés par Louise de Prusse, qui donna l'exemple aux femmes de son pays en substituant un anneau de fer à son alliance d'or. La reine exilée n'accepta qu'une parure ; c'était le bluet qu'elle plaçait dans sa chevelure blonde et qu'elle cueillait pendant les promenades faites avec ses enfants dans les environs de la villa louée à la famille royale.

Louise de Prusse mourut en 1810, un an après le retour à Berlin ; laissant un testament où elle parle en sibylle des jours de gloire réservés à son peuple et où elle prêche une haine implacable contre le « parvenu » — c'est ainsi qu'elle qualifiait Napoléon — qui l'avait humiliée. Elle réclame son châtiment et souhaite encore l'abaissement de l'Autriche, oubliant que ce fut la Prusse qui la première s'entendit avec la France et abandonna l'Autriche dans sa lutte contre la République.

Son fils Guillaume jura de la venger. Leipzig, survenant deux ans après, dut le satisfaire amplement. La reine de Prusse, la reine des bluets était alors la patronne que toute la jeunesse allemande invoquait dans les « *lieds* » écrits pour la délivrance après la lamentable retraite de Russie.

Montant sur le trône, Guillaume fit aussitôt acheter la maison de campagne où il avait passé avec sa mère et les siens les années du malheur. Il ordonna qu'on ne changeât rien à son vieil ameublement, et dans le petit salon à la mode de l'empire une touffe de bluets, que le roi fit constamment renouveler, rappela la moisson de fleurs des champs que sa mère avait l'habitude de rapporter de ses promenades et dont elle aimait à orner sa maison.

Ces bluets à Berlin même, furent le charme de sa vie. Très mystique, il voulait en avoir, l'hiver comme l'été, dans son ca-

binet de travail. Le 22 mars 1877, il fit élever à la reine Louise, au Thiergarten, un somptueux monument commémoratif. Mais cet hommage public est moins significatif que cet autre qu'il rendit à sa mère dans son palais. On y voit encore un tableau, œuvre du peintre Ranch, représentant le roi Guillaume au mausolée de Charlottenbourg, faisant, avant son départ pour la campagne de 1870, une dernière visite au marbre qui recouvre les restes de la reine. Il semble lui renouveler le serment de vengeance qu'il lui fit étant encore enfant; deux autres tableaux forment les pendants de cette œuvre ; le premier représente Napoléon Ier et la reine Louise après Iéna ; le second nous montre le roi Guillaume et Napoléon III après Sedan.

Ceci nous prouve que Guillaume pensait encore châtier à Sedan, dans la défaite de Napoléon III, l'outrage fait à Louise de Prusse par Napoléon Ier. C'était pousser un peu loin le culte du souvenir. Mais alors pourquoi marcher sur Paris après Sedan et commencer contre la France elle-même une guerre de dévastation accompagnée de pilleries et d'horreurs sans nom!

Les bluets de Koenigsberg se sont singulièrement salis dans cette invasion de barbares. Ils ont présidé à des scènes de carnage et de viol auprès desquelles la galanterie du « parvenu » garde des grâces d'ancien régime.

Mais les Allemands ne s'inquiètent pas de si peu. Ils sont convaincus qu'ils ont été les instruments de la Providence dans la série de guerres qu'ils ont entreprises. Ils ont cru détruire dans la France la Babylone moderne. Maintenant comme des Huns lâchés une seconde fois sur l'Europe, ils annoncent la fin des Races Gauloises. Remarquez, au Musée de Berlin, certains tableaux de Kaulbach, le peintre national. Déjà avant 1870 il affirmait clairement les prétentions guerrières de la Race Germanique ; cette race qui — nous dit le catalogue officiel — « est destinée à parcourir le monde et à lui apporter la culture de l'idée et de la beauté ».

Ce ne sont pas là de vains mots lorsqu'on voit l'Allemagne armer encore et même réorganiser ses instruments de combat

après ses victoires. Jamais elle n'a plus exercé ses soldats, jamais elle n'en a davantage augmenté le nombre! L'Europe a pris le parti de ne pas trop s'en alarmer; elle oppose l'alliance franco-russe à la triplice et c'est confiante dans l'équilibre ainsi établi qu'elle vit.

Il n'en est pas moins avéré que l'esprit de conquête affole les esprits en Allemagne et que la plus terrible des guerres peut éclater d'un moment à l'autre. Que nous réservent les bluets? Nul ne peut le savoir dans une époque qui paraît machinée comme un théâtre de féerie et où tous les changements à vue sont possibles.

La succession des événements contemporains semblera une suite de faits sans enchaînement aux historiens futurs. Napoléon à Tilsitt et à Sainte-Hélène; Guillaume de Prusse à Koenigsberg et à Versailles; la France en Crimée et à Cronstadt!

Que comptent les victoires les plus brillantes, si elles doivent avoir de tels lendemains!

Le Rhin germanisé. — L'unité allemande, ses traditions. — Ses projets de conquête.

La conquête qui nous a arraché des pays français non seulement de droit, mais de cœur, dit Foncin, est capitale pour l'Allemagne. Elle lui assigne la possession complète du cours du Rhin qui seul la traverse entièrement du sud au nord et peut en relier ensemble toutes les parties.

Jusqu'en 1871, la possession de la rive gauche du fleuve nous permettait de le traverser rapidement comme nous l'avons fait souvent pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, puis de conquérir l'Allemagne du nord.

La perte de Strasbourg et de Metz nous interdit désormais de semblables opérations.

Le Rhin n'est pas seulement en effet la voie commerciale, servant à transporter les bois et les blés de la belle vallée qui s'étend entre les Vosges et la Forêt-Noire, les houilles et les

fers de la Sarre et de la Ruhr, il n'est pas seulement la grande route conduisant des passages alpestres aux ports situés en face de Londres, il est devenu le rempart militaire de l'Allemagne avec ses camps retranchés : Strasbourg, Mayence, Coblentz, Cologne, avec son gigantesque bastion avancé; Metz retourné contre la France. Un moment la Révolution nous avait rendu le Rhin notre frontière naturelle. Le premier, puis le second Empire nous en ont de plus en plus éloignés, et par la vivacité de nos regrets, nous pouvons juger de l'intérêt que portent nos voisins à sa possession exclusive.

Le Rhin est aussi la grande artère autour de laquelle se groupent la Suisse, par l'Aar; le Wurtemberg, par le Neckar; la Lorraine par la Moselle; la Franconie, par le Main; la Belgique par la Meuse; tandis qu'il unit la plaine d'Alsace à celle des Pays-Bas. Par le canal qui le joint au Doubs il est en communication avec le Rhône; par le canal Louis avec le Danube; par celui de la Marne au Rhin avec la Seine. Ainsi s'explique dans l'histoire l'importance des villes que le Rhin traverse ou qu'il approche : Bâle, Strasbourg, Mayence, Cologne, Nimègue, Utrecht, Amtersdam et Rotterdam; il est aujourd'hui le front de défense de l'Allemagne contre un retour offensif de l'ouest.

Le Rhin barre du sud au nord toute la partie de l'Europe qui s'étend au nord des Alpes; c'est la limite naturelle que la France doit tenter de reconquérir pour assurer sa sécurité.

Le caractère dominant de la Nouvelle Allemagne est d'être un État essentiellement militaire organisé sur le modèle de la Prusse qui a fait son unité.

Toute son organisation tend à lui donner une force énorme pour l'offensive ou la défensive. C'est l'ancienne organisation prussienne continuée après Iéna, modifiée en 1850 et 1867, perfectionnée encore depuis 1871 qui a créé la force militaire du pays; la loi de 1874 lui a fait faire un pas de plus; celle de 1892 en a réalisé la solution définitive. Depuis cette loi de 1892 l'Allemagne a porté à un tel point de force et de vie les unités de son armée que pour les faire passer du pied de paix au pied de guerre.

C'est le minimum de temps et d'efforts qui est nécessaire.

L'armée forme par ses officiers, comme une caste à part et supérieure ; elle est entre les mains du chef d'État Major général qui ne dépend que de l'Empereur. Celui-ci par son chancelier est également le maître absolu de la politique extérieure.

Les pouvoirs des représentants du peuple (Reichstag) sont très limités et ne sauraient contrebalancer la puissance impériale, considérée comme de droit divin. Toutes les lois qu'on soumet au Reichstag ont d'ailleurs pour but d'accroître encore les pouvoirs du gouvernement. C'est ainsi que celui-ci est maître de presque tous les chemins de fer organisés surtout en vue de la guerre et qu'il s'immisce de plus en plus dans la vie religieuse et sociale du pays.

Cependant un souffle d'indépendance semble avoir passé sur le Reichstag et c'est un symptôme très curieux et très intéressant.

Le Reichstag longtemps amoindri, diminué, veut-il devenir un véritable Parlement, partageant avec l'Empereur le pouvoir?

Cette attitude nouvelle de sa part est grosse de conséquences. Le langage hautain et menaçant de l'Empereur, qui a sur le régime parlementaire les mêmes idées que Bismarck, n'est pas fait pour apaiser les esprits.

Une pensée commune semble réunir tous ou presque tous les membres du Reichstag : le Parlement veut être un vrai Parlement. Il est las du rôle de suicidé par persuasion auquel on l'a contraint si longtemps; il est fatigué d'avoir constamment à renoncer ou à peu près aux droits qu'il tient de la Constitution. Les altières déclarations de l'Empereur attestent malgré la rudesse de leur ton qu'il s'inquiète des aspirations qui percent dans le Reichstag et non plus seulement parmi les représentants des partis avancés.

Nous sommes des alliés et non des vassaux, dit à Moscou lors des fêtes du sacre de l'Empereur de Russie le prince Louis de Bavière. L'émotion causée en Allemagne par ces paroles a été considérable ; loin de diminuer avec le temps elle semble grandir.

Un très haut personnage de la cour, écrit J. Roche, m'a montré un petit médaillon représentant d'un côté l'image désormais glorieuse du prince qui s'est ainsi révélé comme un digne héritier d'Henri le Lion et portant de l'autre côté la phrase qui restera historique. On a frappé ce médaillon à des centaines de milliers, à des millions d'exemplaires, peut-être. On le vend, on le donne; de toutes parts il est accepté, demandé, avec une sorte d'enthousiasme religieux et les curés rivalisent de zèle avec les instituteurs pour le répandre dans les plus humbles hameaux.

Gardez-vous bien de conclure trop hâtivement. Ce qui précède ne signifie en aucune façon que la Bavière réclame son autonomie absolue, qu'elle va lever l'étendard de la rébellion contre l'Empereur allemand. Ce sont là rêves d'enfant. Il faut n'avoir pas la moindre notion de l'esprit allemand pour le concevoir : *ægri somnia.*

Les Bavarois, les plus Bavarois n'en sont pas moins résolument partisans de l'unité allemande et de l'empire allemand, de même que les socialistes les plus forcenés de Hambourg et de Berlin n'en sont pas moins les gallophobes les plus déterminées.

Ne nous berçons pas de cette illusion que l'empire est près de se dissoudre sous l'influence des ambitions particularistes. L'avenir dira si le colosse a des pieds d'argile, mais, à coup sûr, ce n'est pas de ce côté qu'il est fragile. Prenons garde, plutôt qu'il ne cherche, s'il y avait lieu, à nous faire payer les frais de ses querelles de ménage.

Quelque artificiel que paraisse un pareil régime, il tire une grande force du souvenir glorieux des événements qui lui donné naissance et de l'éclat avec lequel l'Allemagne paraît aujourd'hui l'arbitre de la paix européenne. En outre il s'adapte fort bien au tempérament de la plus grande partie de la nation allemande très laborieuse et très patiente. Ces qualités ont porté tout d'abord leurs fruits dans le domaine scientifique : à elles sont dues le grand développement de l'instruction primaire et la prospérité des universités qui donnent l'enseignement supérieur. Dans aucun autre pays les diverses sciences ne trouvent un aussi grand

nombre de jeunes gens prêts à y consacrer leur vie. Aussi l'Allemagne est-elle la première nation du monde par la somme de travail scientifique qu'elle a produit.

Cette intensité de culture intellectuelle a été une des causes les plus efficaces de sa grandeur politique. Non seulement les écoles et les universités ont préparé l'unité de l'Allemagne en réveillant le patriotisme germanique étouffé autrefois par les rivalités des petits États mais encore, elles lui ont donné de meilleurs soldats et de meilleurs officiers. Le pays est devenu savant pour être militaire; car la guerre se fait de nos jours à force de science, et c'est en nous dépassant par le savoir que les Allemands, aidés par l'incapacité, l'ineptie, la trahison de quelques-uns de nos généraux, en dépit, de la bravoure admirable des prodiges de valeur de notre armée, sont arrivés à nous vaincre par les armes.

Ainsi que l'a fait très justement remarquer M. Jules Roche député, dans la discussion de notre budget de la guerre, séance du 6 mars 1895, ce qui frappe tout observateur c'est la différence de neutralité au point de vue historique entre la population allemande et la population française.

Nos voisins vivent dans l'histoire, ils ne rompent pas derrière eux la chaîne du passé; dans leurs conversations, dans leur littérature les événements accomplis il y a un siècle sont pour eux comme s'ils venaient de s'accomplir il y a quelques années. Ce qui concerne Barberousse ou les luttes des Teutons contre les Romains, les intéresse autant que les événements contemporains.

Leurs opinions se font non pas seulement d'après les faits contemporains, mais d'après les faits historiques, si bien qu'ils érigent en théorie scientifique et politique des conséquences déduites de ces événements historiques qui sembleraient pour nous évanouis dans le passé.

L'EMPIRE ALLEMAND

LA NÉCESSITÉ POUR L'ALLEMAGNE D'ACQUÉRIR DES DÉBOUCHÉS

Après l'Exposition. — Un trompe-l'œil. — La véritable situation du commerce allemand. — L'ère des difficultés. — Le remède fourni par les pangermanistes. — L'idée d'un Zollverein. — Opération colossale.

M. André Chéradame a communiqué l'étude suivante sur l'Empire allemand, au journal *L'Éclair* :

« Exclusivement absorbés par nos détestables querelles intérieures, nous ne suivons plus que très imparfaitement ce qui se passe au delà du Rhin. Aussi avons-nous encore sur l'Empire allemand des idées qui étaient justes il y a quelques années, mais qui aujourd'hui ne correspondent plus aux réalités. Quoi qu'il en soit, il est naturel que le Français moyen insuffisamment renseigné, juge d'après ce qu'il voit, et il est certain que les éléments d'appréciation qui s'offrent à lui, c'est-à-dire le pavillon allemand des bords de la Seine, la machine électrique allemande, la plus haute de toutes celles de l'Exposition (ce sont là des détails qui frappent plus qu'on ne pense), le grand nombre de visiteurs allemands venus à Paris en 1900, lui ont donné l'idée la plus avantageuse de la force et de la richesse de l'Empire. S'il a voulu s'instruire davantage, le Français moyen a ouvert les plus récentes publications sur l'Allemagne. Inévitablement, il est tombé sur de magnifiques tableaux lui montrant la croissance indéfinie du chiffre des exportations allemandes, et il a fermé le livre, convaincu qu'il n'y avait plus rien à faire, que la puissance de nos voisins de l'Est est inébranlable.

« En réalité, l'Exposition n'a reflété que les côtés brillants de

l'état actuel de l'Allemagne et, quant aux livres récents sur l'empire de Guillaume II, ils donnent souvent une idée plus avantageuse de la rapidité d'information de leurs auteurs que de la pénétration de leur esprit : ceux-ci ont généralement oublié de faire quelques distinctions capitales.

« Autant il est juste de rendre hommage aux qualités commerciales des Allemands qui, sans conteste, sont supérieures à celles de tous les autres peuples trafiquants, autant il est faux de conclure du chiffre croissant des exportations que l'essor économique de l'Allemagne repose sur une base stable.

« J'ai montré, dans mon avant-dernier article, comment l'Angleterre, la Russie et les États-Unis (pays qui à eux seuls absorbaient en moyenne les 4/10 du total des exportations allemandes) se ferment aux produits étrangers. Le dernier rapport de la chambre de commerce de Greiz, ville industrielle située entre la Saxe et la Thuringe, établit à quel point l'industrie textile, qui comme on sait, est l'une des plus considérables de l'Allemagne, est touchée par la fermeture du marché américain. La circonscription de la chambre de commerce de Greiz à exporté aux États-Unis :

« En 1895, pour 4.000.000 de marks de tissus de laine ;
« En 1896, pour 2.000.000 ;
« En 1897, pour 1.500.000 ;
« En 1898, pour 915.000 ;
« En 1899, pour 200.000 ;

« Sans doute, la décroissance des exportations allemandes n'atteint certainement pas en général ce degré d'extraordinaire rapidité, mais il n'en reste pas moins évident que depuis cinq ans surtout les sujets de Guillaume II voient diminuer les facultés d'absorption de leurs principaux débouchés, au moment même où l'essor de leur industrie détermine dans certaines branches une dangereuse surproduction. »

Ce n'est pas tout : cette difficulté d'écouler les produits fabriqués, jointe à la nécessité de lutter dans le monde entier contre

la concurrence américaine, a amené les industrielles allemands à baisser leurs prix de vente.

Il en est résulté une diminution dans les bénéfices nets, alors que cependant le chiffre global des exportations s'élevait. Rien n'est d'ailleurs plus compréhensible : vendre beaucoup ne signifie pas gagner beaucoup. La décroissance des bénéfices nets concordant avec la création désordonnée d'entreprises industrielles de toute nature sur le sol de l'Empire, a déterminé une grande rareté de capitaux. Il y a là un fait essentiel qu'établit l'élévation continue du taux d'escompte de la Banque de Berlin et que confirme le premier emprunt de 80.000.000 de marks, motivé par l'expédition de Chine, que le gouvernement impérial a cru devoir contracter sur le marché américain.

La gravité de cette rareté des capitaux apparaît tout entière, si l'on considère que l'Allemagne, ne pouvant se suffire à elle-même, est dans l'obligation d'acheter chaque année à l'étranger pour près de deux milliards de francs d'objets indispensables à sa consommation, grains, animaux, bois, etc. Ce qui revient à dire que l'Empire allemand doit gagner deux milliards de francs sur son commerce extérieur, avant d'avoir accru d'un pfennig son capital national permanent.

L'action simultanée de ces faits : fermeture des plus importants débouchés, diminution des bénéfices nets, insuffisance des capitaux, surproduction, dépendance de l'étranger pour les produits de consommation, amène à conclure qu'à la période si brillante, par laquelle l'Allemagne vient de passer, va succéder une ère pleine de difficultés.

A Berlin, on ne se fait aucune illusion. Les grands journaux commencent à habituer leur public à l'idée d'une situation plus difficile, et Guillaume II oriente de plus en plus toute sa politique de façon à acquérir de nouveaux débouchés propres à remplacer ceux qui sont en voie de se fermer.

Mais comment les acquérir rapidement et d'une étendue suffisante? C'est ici que les pangermanistes interviennent avec beaucoup d'habileté en prétendant que leurs théories contien-

nent en germe les solutions du problème économique qui se pose. Leur raisonnement est simple. L'Union douanière allemande (Zollverein) est la cause première du succès des dernières années. L'expérience a établi que la voie était bonne. Il faut donc la poursuivre et reprendre l'idée de l'économiste F. List, qui voulait faire entrer l'Autriche dans l'union douanière allemande.

Ainsi, en effet, le Zollverein (l'Union douanière) régirait les bassins du Danube, du Rhin, de l'Elbe et de l'Oder. Il dominerait la mer du Nord, la Baltique, et par l'Adriatique, la Méditerranée. L'accord de l'Autriche et de l'Allemagne s'étendrait à toutes les manifestations de la vie économique, chemins de fer, postes, télégraphes, canaux, ce qui rendrait aussitôt possible une opération colossale facile à concevoir.

Actuellement déjà :

1° Le chemin de fer turc Constantinople-Salonique-Monastir, concédé en 1890 à M. A. Kaulla, directeur de la *Wurtembergischebank*, est entièrement soumis à l'influence allemande ;

2° Les chemins de fer d'Anatolie (de Haïdar-Pacha, de l'autre côté du Bosphore en face Constantinople, à Angora et à Konia) sont exclusivement allemands ;

3° Le chemin de fer de Bagdad, dont les travaux vont commencer incessamment, et qui doit partir de Konia pour aboutir au golfe Persique, en dépit des apparences internationales de la Société concessionnaire, est en fait une entreprise allemande.

Le jour où le Zollverein s'étendrait jusqu'à Trieste, il suffirait aux Allemands de prolonger la voie ferrée de Monastir à l'Adriatique (projet qui va être réalisé prochainement), de joindre le point de la côte atteint par les rails à Trieste au moyen d'une ligne de paquebots allemands, pour que les Allemands se trouvent maîtres d'une ligne de communications ininterrompue depuis Hambourg jusqu'au golfe Persique.

L'extension du Zollverein à l'Autriche constituerait donc la dernière soudure à la chaîne gigantesque dont les Allemands disposent les anneaux avec un art infini, et avec laquelle ils prétendent enserrer le monde.

Les conséquences économiques de ce fait réalisé seraient incalculables. Le moins qu'on puisse dire est qu'une immense étendue du continent serait réservée au commerce allemand, dont la puissance de rayonnement universel s'accroîtrait dans des proportions infinies.

Or, l'histoire enseigne que toutes les Unions douanières ont abouti à la mainmise politique du plus fort des États contractants sur le plus faible. On peut en déduire avec certitude que peu d'années après son entrée dans le Zollverein, l'absorption politique de l'Autriche par l'Allemagne serait inévitable. Il en résulte que l'idée d'extension du Zollverein jusqu'à Trieste dissimule en réalité tout le plan pangermaniste, qui perdant son caractère vague et sentimental de jadis, devient une conception précise et utilitaire.

Il existe donc un lien étroit entre les rêves d'extension continentale de Guillaume II et la crise économique qui commence pour l'Allemagne. En effet, comme l'extension du Zollverein à l'Autriche est conforme aux intérêts de l'Allemagne, mais ne l'est pas à ceux de l'Autriche, l'on peut craindre qu'un souverain aussi délié que Guillaume II ne sache trouver dans les difficultés naissantes, les arguments voulus pour amener son peuple à conclure : le seul moyen pour l'Allemagne de s'assurer les débouchés des pays du Sud est d'imposer l'Union douanière à l'Autriche par la force des armes.

La tache d'huile allemande.

L'ivresse de la victoire produit chez tous les peuples des effets analogues, sinon identiques, et les différences que l'on peut constater tiennent aux circonstances seulement.

C'est ainsi qu'on voit les cerveaux allemands hantés par le rêve de la germanisation du globe comme jadis Napoléon a poursuivi la chimère de l'asservissement de l'Europe.

Il existe à Berlin une vaste association qui a des affiliés dans l'univers entier et qui aspire à établir partout la prépondérance

allemande. On y déclare hautement que la Hollande et la Flandre sont des pays arrachés à la patrie germanique et qu'il faut arriver à les réunir à l'Empire.

En attendant la réalisation de ces nouvelles annexions territoriales prêchées par des exaltés, des hommes sérieux aspirent, de l'autre côté du Rhin, à étendre le champ commercial de l'Allemagne, et une brochure publiée par M. Hasse, député au Reichstag, est fort significative à cet égard.

L'auteur pose comme point de départ que la suprématie politique allemande est établie depuis 1870 et qu'elle se trouve au-dessus de toute atteinte.

Depuis l'accord franco-russe, ces prémisses de son raisonnement pourraient être discutées ; mais acceptons-les, tout au moins, sous bénéfice d'inventaire, pour voir quelles conséquences il en tire.

M. Hasse conclut de là que ses compatriotes doivent s'occuper de conquérir maintenant la suprématie économique, et il estime que l'œuvre est en bonne voie.

Sauf pour un petit nombre d'articles où la France et l'Angleterre la dépassent, l'Allemagne occupe maintenant le second rang dans le commerce extérieur, ne cédant le pas qu'à la seule Angleterre. La France et les Etats-Unis sont distancés.

L'Angleterre elle-même est serrée de près, quoique sa marine de commerce possède plus de la moitié du nombre total des navires marchands du monde entier, exactement 51 0/0.

Quant au Nouveau-Monde, et c'est un des résultats de l'incessante immigration germanique, il est envahi par les capitaux allemands. Dans certains pays américains, les quatre cinquièmes du commerce sont dans des mains allemandes.

Il en est de même en Europe, dans certaines villes, par exemple à Anvers, où l'invasion lente, par infiltration se fait avec une habileté fort inquiétante pour la Belgique.

Le gouvernement belge, par parenthèse, manque de prudence et de prévoyance, en accordant la naturalisation avec une facilité extrême.

Des Allemands, ayant avec la Belgique de simples rapports d'affaires, remplissent des formalités rapides et peu dispendieuses pour se transformer en citoyens belges; et ils tâchent ensuite de s'emparer de l'influence locale.

On les voit incorporés dans la garde civique, cherchant à y obtenir des grades, soucieux de conquérir une certaine popularité qu'ils mettraient, le cas échéant, au service de leur ancienne patrie, car l'Allemand reste toujours Allemand, même quand il a cru devoir changer l'étiquette de sa nationalité, pour un motif quelconque.

On ne se dissimule pas, à Berlin, que les vieilles nations commerciales ne se laisseront pas chasser des marchés du monde sans lutter.

La Russie a trop le sentiment de l'avenir réservé à la race slave pour ne pas barrer de son mieux la route aux Allemands, à l'est de l'Europe et en Orient.

L'Angleterre se préoccupe déjà de la concurrence allemande; et, s'il le faut, elle sacrifiera ses anciennes doctrines de libre-échange pour se défendre, partout où flotte son drapeau, au point de vue commercial.

Les Etats-Unis montrent, de plus en plus leur volonté d'élever des barrières pour se protéger, et leurs murailles protectionnistes augmenteront au fur et à mesure qu'ils pourront davantage se suffire à eux-mêmes, grâce au développement de leurs usines.

Quant à la France, toute sa politique coloniale a pour but de se procurer des clients dans l'univers. Ce qu'elle cherche partout en Asie comme en Afrique, ce sont des marchés pour écouler ses produits, et procurer ainsi de l'activité au travail national.

Pour riposter à tout cela, M. Hasse conseille aux Allemands d'étendre les limites de leur union douanière, de leur Zollverein, et d'y faire entrer l'Autriche-Hongrie, la Hollande, la Suisse et la Roumanie.

De la sorte, il y aurait, sous l'égide allemande, un immense

territoire de 1.322.238 kilomètres carrés, aussi grand que l'ancien empire germanique, et comptant 108 millions de consommateurs.

A cela s'ajouteraient les marchés du Congo Belge, des colonies hollandaises et des protectorats allemands.

Cette conception grandiose peut plaire aux Allemands, mais son exécution constituerait un acte de folie de la part des gouvernements étrangers qui s'y prêteraient.

Ce serait faire un premier pas décisif vers la conquête future, par l'Allemagne, des peuples assez dénués de perspicacité, pour se laisser entraîner ainsi dans l'orbite germanique et y jouer le rôle de satellites.

L'Autriche-Hongrie sait qu'on a souvent pensé, en Prusse, à lui arracher ses provinces allemandes et à la rejeter à l'Est, en en faisant une puissance orientale.

La Roumanie a déjà sur son trône un proche parent de Guillaume II, et la Belgique ne doit pas ignorer que sa neutralité est la condition même de son existence. Si elle laissait entamer son autonomie, ce serait pour elle, la disparition de la carte d'Europe, en tant qu'État indépendant.

La Suisse, elle, gardienne depuis des siècles du massif montagneux, aux neiges éternelles, a su se défendre contre des envahisseurs. Elle continuera à sauvegarder sa liberté, cette liberté qu'elle a si souvent déversée sur l'Europe, comme l'eau bienfaisante de ses fleuves, descendant des cimes alpines.

Partout on se rappellera que c'est par l'établissement du Zollverein qu'a débuté l'absorption des petits États par la Prusse. Le canon a achevé ce que l'union douanière avait commencé.

Ce fut la grande habileté du gouvernement prussien de se mettre, dès 1815, à la tête de ce mouvement commercial unioniste, dit J. Frollo.

A cette époque, en effet, la Prusse notifia à tous les États allemands son intention de protéger l'industrie indigène en frappant les produits étrangers d'un droit du dixième de leur valeur; d'accorder la liberté totale de l'exportation; de prendre ces prin-

cipes comme base de tout traité avec un gouvernement allemand.

L'idée était prématurée encore et rencontra de vives résistances. Ce ne fut qu'en 1827 que les États du Sud, Bavière et Wurtemberg, s'unissent entre eux, plutôt pour lutter contre la Prusse que pour s'associer à elle.

Mais les événements ont, comme les rivières, leur cours naturel. La force des choses créa le premier Zollverein en 1834, et successivement la plupart des États allemands vinrent y adhérer.

Toutefois, il y avait alors des divergences de vues assez vives entre ces divers États associés. Ceux du Sud de l'Allemagne voulaient des droits protecteurs, c'est-à-dire assez forts pour préserver leur industrie de la concurrence, tandis que la Prusse, qui avait peu d'industrie, se contentait de droits financiers minimes, ne fermant pas ses frontières aux produits étrangers, se bornant à lui apporter des ressources d'argent pour son budget.

En outre, tous les États, grands ou petits, entrés dans le Zollverein, y étaient sur le pied de l'égalité, disposant chacun d'une seule voix, dans les assemblées douanières.

Les événements de 1866 modifièrent cet état de choses. Après le coup de foudre de Sadowa, qui établit la suprématie prussienne, le Conseil de la Confédération douanière fut formé des différents États du Zollverein; mais la présidence appartint de droit à la Prusse, qui disposa de 17 voix à elle seule.

La Bavière en eut 6, la Saxe et le Wurtemberg 4, le Grand-Duché de Bade et la Hesse 3, le Brunswick et le Mecklembourg 2, et les autres États 1.

La convocation de ce Parlement douanier était faite par le roi de Prusse, et il devait le faire s'il en était requis par le tiers des voix de la Confédération douanière. La majorité des voix décidait les questions.

Ce qui donnait à ce changement toute sa signification c'est qu'un État isolé ne pouvait plus s'opposer aux réformes et aux progrès décidés par les autres. Dans cette forme nouvelle, le Zollverein était l'emblème de l'unité économique allemande, présage et prélude de son unité politique.

Rien, en effet, n'est plus fort que la communauté des intérêts; et, du moment où des peuples associent leurs commerces et leurs industries, ils sont bien près de se fondre et de se confondre dans une même action gouvernementale.

C'est bien pour cela que l'idée émise par M. Hasse constitue une menace pour l'avenir.

La Hollande, en particulier, serait en sérieux péril le jour où elle consentirait à s'unir à l'Allemagne, au point de vue des douanes.

Ses digues, dont elle est fière à juste titre, car elle a sauvé parfois son indépendance en les rompant et en s'inondant, ne la garantiraient pas, si elle se laissait envahir par l'influence allemande.

On ne peut ignorer que les Allemands veulent jouer un rôle maritime et qu'ils manquent de débouchés sur les océans, leurs ports de la Baltique n'étant pas libres en hiver.

La possession du Zuyderzée et des beaux ports hollandais ouvrirait à l'Empire germanique les portes d'une fortune navale, sans compter que les riches colonies néerlandaises, épaves du glorieux passé des Pays-Bas, donneraient d'un seul coup aux Allemands le royaume d'outre-mer qui leur manque encore.

La race allemande qui s'implante partout, par l'infiltration due à son émigration constante, est, à l'heure actuelle, semblable à une tache d'huile qui gagne sans cesse et qui ne se rétrécit jamais.

Tous les peuples doivent avoir pour programme invariable de se préserver de la tache d'huile allemande.

Les Allemands à Anvers.

Depuis que M. de Bismarck nous a menacés d'un Sedan économique, les projets allemands se poursuivent en pleine lumière sans se recouvrir d'aucun voile diplomatique. Guillaume II, à qui pèse l'inaction, voudrait consacrer l'intermède d'une paix trop longue peut-être à son gré, à l'organisation d'une Allemagne aussi grande sur mer que sur terre. Celle que lui a léguée son grand-père ne suffit pas à son rêve ambitieux. Il la veut régnant

absolument sur tout l'espace compris entre les Alpes et la Mer du Nord. Il y a annexé commercialement, jusqu'à ce qu'il puisse le faire politiquement, la Hollande, la Belgique, le Luxembourg, voire la Suisse et l'Autriche, Dans sa vision audacieuse, il va jusqu'à lui donner pour débouché, au sud, Trieste.

Ces desseins, je le répète expressément, n'ont rien d'inédit. Toutes les cartes publiées en Germanie les ont révélés. Il plaît au vautour allemand de fasciner longtemps sa proie avant de s'abattre sur elle. Cette attraction, dans son orbe, et l'absorption fatale des pays convoités, se poursuivent et s'élaborent, sans trêve, par tous les moyens que peut inventer le pangermanisme, arrivé à un degré de puissance pléthorique et d'enivrement orgueilleux qui, à force de se contenir, commencent à déborder de tous côtés, en Bohême comme en Belgique, comme dans l'est Africain, comme en Chine, avec une cynique brutalité, dit Jean Frollo dans le *Petit Parisien*.

Nous nous étonnons. Qu'attendions-nous donc pour être éclairés? La lumière des faits ne dénonce-t-elle pas cette marche en avant de l'invasion qui doit achever de soumettre l'Europe à l'hégémonie pangermanique? Quelles trompettes faudra-t-il donc pour réveiller notre torpeur?

Les Allemands déclarent tout haut leur but. L'*Alldeutscher Verband*, cette vaste association fondée à Berlin et à Leipzig sous la présidence du professeur Hasse, député au Reichstag, remplit son journal hebdomadaire, et les brochures qu'elle fait imprimer à Munich de ses revendications formelles et de ses cris prophétiques. Elle n'est pas un détachement isolé d'une armée de rêveurs égarés dans les nébuleuses. Elle incarne l'âme allemande tout entière, avec ses théories ethnographiques, sa passion mégalomane, son ardeur au travail et son âpreté au gain.

Je n'oserai dire que toute la race qu'elle prétend sienne s'inféodera à ce programme d'un « Zollwerein » à son profit de l'Europe centrale. Mais à voir l'ébranlement et la contagion fébrile qui se sont manifestés çà et là dans toutes les contrées où est

entendue la langue allemande, on se demande si, bien qu'en germe, il n'est pas déjà réalisé.

Pour le pangermanisme, qui compte aujourd'hui 12.974 sociétaires agissants, recrutés dans toutes les classes, libérales, industrielles, maritimes, il regarde comme faite l'union avec la Hollande, la Belgique et le Luxembourg.

Sous la couverture des imprimés que prodigue sa propagande infatigable, il n'a pas craint de se symboliser sous la forme d'un chevalier à l'armure éclatante, la tête ceinte de lauriers et nimbée d'argent, portant d'une main l'épée nue, de l'autre l'étendard impérial déployé, et monté sur un cheval apocalyptique s'élançant à la conquête du monde.

Ce n'est pas de la force matérielle que se réclament les bons apôtres. Ils invoquent la fraternité du sang, l'unité d'origine, la communauté des intérêts. Ils représentent à leurs alliés de demain l'ascendant que leur procurerait cette servitude déguisée sous le masque d'une entente douanière. Une fois rentrés dans la grande famille suzeraine, qui donc pourrait les menacer, les contraindre ou leur résister sur le continent et outre-mer?

La vieille Hollande redeviendrait la rivale redoutée de l'Angleterre et son empire colonial refleurirait.

La Belgique serait protégée dans sa liberté par le même bouclier qui défend l'Alsace-Lorraine.

Le Luxembourg, réduit à demeurer faible, dans sa neutralité ouverte, participerait de la toute-puissance de la collectivité.

Que ce plan s'accomplisse et « l'Allemagne plus grande » aura complété sa constitution imparfaite. Elle aura sur la mer du nord un littoral qui, se développant en face de l'Angleterre, lui permettra d'asseoir sur une large base la grandeur maritime à laquelle elle aspire. Elle sera souveraine maîtresse de Hambourg à Amsterdam et à Anvers. Elle aura des matelots pour ses flottes militaires et marchandes comme elle trouve des colons dans l'excédent de sa population si dense, si prolifique, la plus émigrante qu'il y ait sur le globe après celle de l'Angleterre.

Tandis qu'elle s'acharne à conquérir les esprits en les y habi-

tuant et en les persuadant à son idée de fusion dominatrice, elle pénètre hardiment dans les faits. Elle s'insinue, elle s'installe, elle foisonne parmi les populations investies. Certes, plus d'une appréhension secrète les avertit du danger de cette contamination pullulente. Leur verre, présentement, n'est pas grand, mais elles boivent dans leur verre! L'Allemagne les convie à boire dans l'auge teutonne!

La Hollande surtout est ombrageuse et réfractaire. Elle a gardé conscience de son glorieux passé. C'est à s'en ressouvenir que paraît avoir été instruite cette petite reine Wilhelmine, dont la fière mutinerie surprit le Kaiser accoutumé à ne douter de rien.

Comment et à quelle heure s'opèrera cette incorporation des Pays-Bas, que les perspectives montrées par le tentateur ne sont pas encore parvenues à éblouir? Ce serait méconnaître le machiavélisme berlinois, dont la correspondance du maréchal de Moltke nous a révélé les prévoyantes astuces, que de supposer que la Hollande échappera aux fils de cette toile d'araignée, tissée savamment.

La Belgique sera-t-elle plus rebelle aux approches de la duplicité allemande ?

Oui, si elle pouvait craindre un instant pour son autonomie si chèrement payée de son sang et du nôtre. Mais l'infiltration est si douce et si captieuse qu'elle paraît avoir endormi sa vigilance si active, si fière et si turbulente.

Les Flamands, qui tinrent tête à Charles-Quint formidable, se laisseront-ils toujours abuser par la cautèle de l'impérialisme moderne ? Ce sont eux qui, jusqu'à présent ont ouvert le plus largement les bras à leurs voisins d'outre-Rhin. On les a vus à Anvers faisant les honneurs du port et de la ville aux bourgmestres et aux Chambres de commerce d'Allemagne.

J'ai sous les yeux le texte des toasts, car on a beaucoup bu et beaucoup parlé. On y lit notamment que les Provinces Rhénanes la Westphalie, l'Allemagne du Sud doivent dorénavant considérer Anvers comme leur port.

Et plus loin : « L'ancienne et indissoluble amitié entre Cologne et Anvers s'est renouvelée. Nous nous sommes juré une nouvelle amitié qui durera aussi longtemps que le Rhin et l'Escaut baigneront leurs eaux dans les deux villes. Ces mêmes paroles s'appliquent également aux autres villes allemandes représentées ici ».

L'enthousiasme de l'orateur le pousse à exalter le pavillon allemand qui flotte sur les plus grands des steamers géants. Enfin, ne se contenant plus, il va jusqu'à reconnaître que « le Belge bas-allemand sent encore toujours dans son cœur combien il est proche des fils d'Allemagne par sa langue, son art et ses mœurs. »

Et cette apologie délirante du Germain a pour témoin une colonie de 20.000 Allemands qui ont fait d'Anvers leur patrie, qui ont envahi son Hôtel de Ville, qui administrent sa Chambre de commerce, qui vantent couramment notre port, notre cité, notre Escaut. La maison est à eux déjà! On dirait qu'ils n'y sont plus des hôtes, des locataires, mais des propriétaires.

C'est bien avec ces tentacules de pieuvre que notre ennemi héréditaire se propose d'envelopper le Luxembourg comme la Belgique et la Hollande.

Le pangermanisme est admirablement servi par le prestige de ses armes. Il excelle à pratiquer la politique de division qui apeure les faibles. Mais le facteur prépondérant de sa force, c'est la solidarité de ses officiers, de ses ingénieurs, de ses banquiers, de ses armateurs, de ses fabricants, de ses négociants dans la haine et l'écrasement de l'étranger. Où qu'ils soient, sous la coupole céleste ils se tiennent étroitement unis, soudés les uns aux autres comme les anneaux d'une même chaîne. Tout pour l'Allemagne et par l'Allemagne.

C'est pourquoi, en même temps qu'ils créaient une marine de guerre, ils augmentaient dans des proportions colossales leur marine marchande. En moins de dix ans, elle s'est accrue de 108 0/0.

Cette flotte commerciale a été construite par la seule industrie allemande. Elle ne brûle que du charbon allemand.

A Anvers, dont je parlais tout à l'heure, elle ne faisait entrer que 327 navires en 1875, et la France en comptait 342. Vingt ans après, le pavillon français tombe à 111 navires quand l'allemand monte à 795.

On conçoit maintenant que cette confédération de peuples rassemblés par les hasards de la guerre sous le joug des Hohenzollern, mais d'une compacité si ferme dans l'exploitation pratique de leurs intérêts économiques, ait jeté les yeux sur l'Europe centrale pour en faire son marché exclusif.

Ce marché mesurera plus d'un million trois cent mille kilomètres carrés. Il englobera 108 millions d'habitants. Il formera un bloc de trafic de 20 milliards de francs.

L'Allemagne de Guillaume II sera-t-elle capable de soulever ce bloc sans se rompre les reins ? L'avenir prononcera. Mais en attendant, que les Français veillent et surtout qu'ils s'instruisent !

LE PANGERMANISME EN 1902

Ambitions allemandes. — A la conquête de l'Europe centrale.

Une question toute d'actualité en Allemagne, comme au dehors, est bien celle du pangermanisme; ce mouvement d'expansion à outrance dont le chef est M. Hasse, député de Leipzig au Reichstag, mérite qu'on s'y intéresse pour les conséquences qu'il peut entraîner; voici donc sur ses ressources et ses tendances, sur les formes diverses qu'il prend à l'intérieur, comme à l'extérieur, les résultats de l'enquête à laquelle nous nous sommes livré. (Extrait d'une lettre publiée par *La Patrie,* 14 avril 1902.)

Contrairement à la France, qui jouit depuis longtemps d'une unité parfaite, l'Allemagne très morcelée avant 1870 ne forme pas encore malgré tous les efforts de Bismarck et de Guillaume II, un état homogène ; c'est en vain que la Prusse cherche à établir de plus en plus sa suprématie sur l'empire; l'unification com-

plète, à l'intérieur, est loin d'être réalisée; les différences de dialectes, de mœurs, de religion qui existent entre les États du Nord et du Sud constituent un obstacle considérable aux ambitions prussiennes, obstacle que les Hohenzollern essaient de vaincre par une méthode d'assimilation patiente souvent, parfois aussi violente.

La propagande pangermaniste est surtout active dans les provinces de Posen, de Schlsewig-Holstein et en Alsace où elle s'efforce de gagner à la cause allemande les populations polonaises, danoises et françaises; les événements encore récents de Wreschen et les vexations continuelles auxquelles les Alsaciens sont en butte, prouvent que pour hâter la germanisation de ces provinces récalcitrantes, tous les moyens sont bons, même la violence. Quant au Schleswig-Holstein, la prussification s'y est effectuée rapidement, et sans trop de résistance, les Danois étant comme les Allemands, de race germanique et protestante.

Mais les ambitions allemandes ne se bornent pas à germaniser les populations étrangères englobées de force dans l'empire allemand. Le rêve des Teutons est d'étendre la domination prussienne sur ce qu'ils appellent le *Deutschtum*, c'est-à-dire sur toutes les contrées de langue allemande; le pangermanisme a l'ambition de réunir sous le sceptre des Hohenzollern les États limitrophes de race plus ou moins germanique : une partie de l'Autriche, la Suisse allemande et le Grand-Duché de Luxembourg. En ce qui concerne ce dernier pays, la conquête est presque achevée, puisqu'il se trouve englobé dans le Zollverein, qu'en outre il est gouverné par un prince allemand et que son commerce, surtout pour l'industrie du fer est entre les mains des Allemands.

L'Œuvre des Comités.

Les Comités pangermanistes, parfaitement organisés, se multiplient chaque jour davantage dans ces différents pays.

Le plan tracé par le Comité directeur de la Ligue pangermaniste est de propager partout la littérature allemande, de grouper et de protéger les nationaux, de faciliter l'émigration allemande vers ces pays. Mais le principal facteur du mouvement pangermaniste est la décatholisation des contrées allemandes restées fidèles à Rome.

C'est au cri de *Loos von Rom*! Abandonnons Rome! que les premiers apôtres sont partis en campagne et, depuis, une multitude de pasteurs protestants, venus de Rome, s'est abattu sur le Tyrol, la Bohême, le Voralberg, etc... qu'ils se partagent en districts de mission.

Pour alimenter une pareille propagande, les pangermanistes firent circuler dans toute l'Allemagne, des listes de souscription, et grâce aux millions ainsi obtenus, des journaux anticatholiques, rageurs et sectaires furent fondés en Autriche, surtout à Insbruck et dans les environs. En outre, des conférences évangéliques furent organisées et des milliers de bibles répandues dans les campagnes; tout catholique gagné au protestantisme était considéré comme une victoire de l'influence prussienne.

Il est vrai que depuis, dans un discours retentissant, Guillaume II a préconisé une entente entre les catholiques et les protestants. C'est ce que l'on peut justement appeler de l'eau bénite de cour.

Pangermanisme européen et colonial.

Deux courants entraînent actuellement les esprits entre la Moselle et la Vistule : le pangermanisme se présente sous un double aspect, dit Lucien Millevoye.

Il est européen : il guette les occasions qui pourraient lui livrer la suprématie, la domination des rivages de la Baltique à ceux de l'Adriatique; il entretient l'agitation au sein de l'Empire austro-hongrois; il a ses agents, ses créatures, ses fanatiques à Vienne, à Budapest; il tient en suspens sur la maison de Habs-

bourg la lourde épée de Damoclès; il attend l'heure des liquidations sanglantes, des successions tragiques.

Il est colonial : il veut sa part de régions noires et jaunes, des débouchés immenses, des riches comptoirs; il ne reculera devant aucun sacrifice pour étendre jusqu'aux extrêmes limites l'espérance d'une plus grande Allemagne et pour annexer à l'empire de Charlemagne celui de Philippe II.

Le pangermanisme européen vise l'Autriche, la Russie, la France. L'Autriche ne se résignera pas à disparaître sans combattre. La Russie ne tolérera pas que des provinces slaves, ses clientes, soient absorbées et asservies. La France peut-elle accepter, à ses frontières, la constitution d'une formidable Allemagne, capable de l'écraser du poids de soixante millions de sujets? L'exécution de ce plan serait le signal d'une guerre de géants.

Le pangermanisme colonial au contraire, est destiné à recevoir tôt ou tard la consécration des traités. L'Europe, la France doivent dès aujourd'hui lui reconnaître la légitimité d'un droit indiscutable. Il est appelé à déterminer ses desseins, à rechercher ses sphères d'influence, à choisir ses points d'appui.

LA GRANDE PANGERMANIE

Une brochure allemande. — Sur la pangermanie et la Triple Alliance. Projet d'écrasement de la France.

Cette brochure a pour titre :

O du mein Oesterreicht, Paul Huttig, Leipsig. *Michel Deutsch* c'est un pseudonyme allemand, comme si nous disions en français : Jacques Bonhomme. *O du mein Oesterreicht* [Oh toi, mon Autriche] sont les premières paroles d'une chanson populaire autrichienne.

La dite brochure plaide l'alliance de l'Allemagne avec la Russie, mais seulement pour anéantir les Etats et dévorer les natio-

nalités qui tentent l'appétit vorace de la Pangermanie. Après avoir expliqué que la Triple Alliance, et surtout l'alliance de la Prusse avec l'Autriche, n'a pas réalisé les secrètes espérances des Allemands qui l'avaient accueillie avec joie comme le seul moyen possible de préparer à cette époque une grande Pangermanie, l'auteur conclut à la nécessité de former une autre Triplice, l'alliance germano-russo-italienne, et cela dans le triple but : d'écraser la France, de démembrer l'Autriche et de se partager l'empire du Sultan.

« L'écrasement de la France, dit-il, profitera tout d'abord à l'Italie qui recevra Nice, la Savoie et la Tunisie et, si elle sait s'y prendre, même la Corse et l'Algérie. Nous prendrons le Luxembourg, rendrons les Flandres à la Belgique et choisirons dans les colonies françaises ce qu'il nous plaira. Mais avant tout, nous prendrons des mesures financières et militaires, pour que les Français ne puissent jamais plus nous être dangereux. L'Autriche disparaîtra tout à fait de la carte de l'Europe, la Galicie reviendra à la Russie, l'Italie prendra le Tyrol méridional, la Bukovine sera donnée à la Roumanie, et toutes les autres provinces : la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Basse et la Haute-Autriche, le Salzbourg, le Tyrol allemand, la Styrie, la Carinthie, la Carniole et Trieste avec l'Istrie feront partie de l'Empire germanique. »

Il a, comme on voit, un appétit formidable ce Jacques Bonhomme allemand.

Tout au plus pourrait-on objecter que ce n'est qu'une œuvre d'imagination d'un fou inconnu et que les projets fantastiques de la dite brochure sont encore loin d'être réalisés. Nous le croyons bien et nous espérons même que jamais nous n'en arriverons là, cependant il est incontestable que ce ne sera pas la faute des Allemands si ces plans ne sont pas exécutés, car ils sont tellement possédés de leur rêve pangermanique qu'ils feront assurément tout leur possible pour l'accomplir.

Quant à la brochure, on aurait tort de la traiter de pure fantaisie, car elle ne fait que dire tout haut ce que tous les Allemands pensent tout bas, et il ne faudrait pas connaître le caractère na-

tional teuton, révélé par l'histoire des temps les plus reculés jusqu'à nos jours, pour pouvoir en douter un seul instant.

Revenons cependant à notre brochure qui explique encore quelles mesures il faudrait prendre pour digérer (*sic*) les nationalités conquises, c'est-à-dire les germaniser complètement et en faire de vrais Allemands, comme le sont les Prussiens actuels de Poméranie qui, encore au moyen âge, étaient de bons Slaves.

Au dire de l'auteur, les Italiens, les Serbes, les Croates et les Slovènes auront à émigrer dans les États voisins chez leurs compatriotes ; les Tchèques et les Polonais seront germanisés sans égard et sans miséricorde. On ne leur accordera point de régime constitutionnel, les nouvelles provinces ne participeront pas aux élections au Parlement, et pendant de longues dizaines d'années elles seront soumises à une dictature illimitée, sans contrôle du Parlement et surtout sans gêne ni hésitation. Aucune école, aucun théâtre en langue tchèque ou polonaise, aucune presse, aucune libre circulation des Slaves, rien ne sera toléré. Et si l'on en venait pas à bout même par ces moyens-là, on organisera aux frais de plusieurs milliards une émigration forcée et l'introduction d'autres habitants, tout cela dans les plus grandes proportions. Les costumes des Slaves seront confisqués pour les Musées, les chansons iront dans les bibliothèques, mais eux-mêmes ils deviendront des Allemands, ou alors ils seront transportés en Sibérie et feront place aux Saxons de Transylvanie.

Nous arrêtons là nos citations, et nous demandons au lecteur si vraiment le frisson ne le prend pas à lire de pareilles monstruosités, débitées de sang-froid et avec méthode, comme il sied à un Allemand pondéré et réfléchi?

II

LES ALLIÉS DE L'ALLEMAGNE

L'AUTRICHE-HONGRIE

L'empire austro-hongrois comprend : l'Autriche proprement dite ou Cisleithanie (en-deçà de la Leitha) et la monarchie hongroise ou Transleithanie (au-delà de la Leitha). En outre, l'Autriche-Hongrie occupe militairement et administre une partie de l'Empire turc : Bosnie, Herzégovine et le Sandjak de Novibazar. Population 39.200.000.

Diversités des nationalités de l'Autriche-Hongrie.

La monarchie austro-hongroise offre, au point de vue ethnographique, un curieux tableau. Nulle part il n'y a moins d'unité nationale, nulle part tant de races diverses ne sont juxtaposées et réunies sous un même sceptre, dit Foncin.

Huit millions d'Allemands habitent sur les rives du Danube jusqu'à Presbourg, dans les vallées alpestres de l'Inn, de la Salza, de l'Enns, de la haute Drave et du haut Adige, sans compter les véritables colonies qu'ils ont fondées en Bohême, en Hongrie, en Transylvanie, et qui portent leur nombre total à près de dix millions.

A l'est des Allemands, les Hongrois ou Magyars, d'origine finnoise, au nombre de 6.200.000, remplissent la vaste plaine

du moyen Danube et de la Theiss, et, à l'est des Hongrois, le plateau transylvanien est habité par 3 millions de Roumains.

Allemands, Hongrois, Roumains sont environnés au nord et au sud par des Slaves ; au nord les Slovaques de la Bohême (Tchèques), de la Moravie et des Petites Karpathes, les Polonais de Cracovie et de la haute Vistule, les Ruthènes de Galicie et de Bukovine ; au sud, sur la Drave et la Save, les Slovènes de Carniole et de Styrie, les Croates et les Esclavons, les Dalmates de la côte illyrienne, les Bosniaques des provinces turques annexées ; en tout 17 millions de Slaves isolés en deux tronçons par l'interposition des Allemands, des Hongrois et des Roumains.

En outre 1.500.000 Juifs sont répandus dans toute la monarchie, et 650.000 Italiens dans le Trentin, l'Istrie et les anciens ports vénitiens de la Dalmatie.

Unité géographique de la monarchie austro-hongroise. — Pourquoi tant de races séparées par l'origine, le langage et les mœurs, forment-elles un seul empire ? C'est que, situées presque toutes dans l'intérieur des terres, et ayant peu de rapports avec la mer, elles ont trouvé un lien commun dans le Danube, la grande route de l'Europe centrale.

Si l'on met à part la Galicie et le Tyrol, avant-postes militaires contre la Russie et l'Italie, l'Istrie et la Dalmatie, fenêtres ouvertes avec Trieste sur la Méditerranée, il n'est pas un seul des pays austro-hongrois qui ne se rattache au Danube.

C'est le Danube qui transporte les trains de bois venus des forêts autrichiennes et alpestres, les fers de la Styrie arrivés par la Drave, les blés de la Hongrie, les vins embarqués d'abord sur la Theiss ; il est pour les voyageurs la grande route de l'Orient.

Les deux capitales du Danube, Vienne et Buda-Pest, l'une avec plus de 1 million, la seconde avec 360.000 habitants, sont vraiment les deux capitales de l'Europe centrale, et leur union personnifie celle des divers Etats de la monarchie austro-hongroise.

Le dualisme politique. — L'Empire austro-hongrois n'est pas centralisé. Chaque Etat y conserve son existence et ses aspira-

tions propres. Il y a, pour toute la monarchie des finances, une armée, une politique étrangère communes ; mais depuis 1867, la Hongrie et l'Autriche constituent, pour l'administration intérieure, deux Etats séparés, et dans la Hongrie, la Croatie, l'Esclavonie et les Confins militaires, forment un royaume distinct, ayant son administration autonome, sa diète et son budget particuliers.

La multiplicité même des titres que porte l'empereur d'Autriche, prince particulier de chaque Etat particulier, montre que son empire est un corps composé d'un grand nombre d'organismes divers ayant une origine et des antécédents historiques spéciaux.

Une première satisfaction a déjà été accordée aux diverses nationalités de l'empire, lorsque la Hongrie a échappé au joug des Allemands d'Autriche, et que les pays transleithans ont été séparés, pour tout ce qui ne concerne pas la politique extérieure des pays cisleithans.

Les Slaves, à leur tour, répartis entre l'Autriche et la Hongrie, et plus nombreux que les Allemands et les Magyars, tendent à constituer un troisième élément de la monarchie.

Comme la Croatie et l'Esclavonie, les Roumains ont en Transleithanie une administration à part. Les Tchèques et les Polonais des pays cisleithans aspirent à la même autonomie.

LA CRISE AUTRICHIENNE

Il n'est pas besoin d'ouvrir les annales historiques de l'Autriche-Hongrie, dit Jean Frollo, pour se rendre compte du mal profond qui la déchire. On voit s'agiter au grand soleil toutes les nationalités dont elle est l'amalgame. Encore si ces nationalités n'étaient que distinctes, sans être sœurs, mais elles sont ennemies. Les Tchèques détestent les Allemands, qui le leur rendent avec usure, et les Hongrois subissent les Autrichiens qui les détestent. Ce qui est en deçà de la Leith exècre ce qui est

au-delà. Tous les droits, toutes les passions, tous les intérêts sont en lutte les uns contre les autres. Jamais, de longtemps, on n'assista au spectacle d'une puissance européenne divisée par de telles haines intestines.

C'est par une fiction qui tient du prodige que s'est jusqu'à présent tenu debout ce fragile château de cartes. L'Autriche-Hongrie est, en apparence, un être bicéphale, avec son empereur à Vienne et son roi à Pesth, mais en réalité il est plus que trinocéphale, car si la Hongrie forme un royaume dont la couronne est portée par l'empereur d'Autriche, la Bohême n'aspire pas moins à en former un à son tour, et il faut en outre compter d'un côté, avec les annexés de la Bosnie et de l'Herzégovine de l'autre.

Tous ces éléments antagonistes s'agitent et bouillonnent comme dans le chaudron des sorcières de Macbeth. Ils sont séparés d'origine. Ils ne parlent pas la même langue. Ils sont opposés en religion. Aux querelles et aux guerres entre catholiques et protestants est venue s'ajouter une réaction furieuse contre les Juifs, qui a été poussée si loin qu'elle a rendu l'antisémitisme maître de l'Hôtel-de-Ville de Vienne.

Quand l'Autriche était puissante, quand elle détenait l'hégémonie germanique, quand elle associait le prestige toujours mystérieux des traditions séculaires à l'éclat incontesté de la triple couronne, toutes ces divergences se taisaient, toutes ces résistances s'étouffaient, tous ces schismes s'effaçaient devant elle. Mais le vieil État féodal, militaire, artificiel, formé de pièces et de morceaux à peine cousus, branlait au moindre souffle des idées modernes.

La Révolution de 1848 faillit perdre la monarchie. La Hongrie s'était retrouvée à la voix de Kossuth. Le peuple de Vienne s'était lui-même chargé de balayer Metternich. L'Empereur avait dû abdiquer et François-Joseph, le souverain actuel, était couronné à Kremsier le 2 décembre 1848.

A partir de ce moment, la prépondérance de l'Autriche entre le Danube et le Rhin alla s'effritant.

En même temps que toutes les velléités d'autonomie se réveillaient chez les races, dans les anciens États, dans les provinces, à l'intérieur, l'influence au dehors s'affaiblissait. La Prusse était là derrière l'Elbe, rongeant son frein depuis 1815, rassemblant et accroissant ses forces, guettant l'heure où elle pourrait se jeter sur sa prétendue alliée, sa voisine, mais en réalité sa rivale toujours supérieure, pour s'emparer à son tour de la domination.

La guerre de 1866 éclata à point. Elle était préparée. La victoire était certaine. Le coup de canon de Sadowa avait détruit l'œuvre des siècles. La Confédération germanique qui tombait en ruines, ne devait plus être relevée qu'au profit de la Prusse, et elle le fut officiellement quatre ans après, à Versailles, dans le palais de Louis XIV.

C'était pour l'Autriche, l'avertissement suprême de la décadence. Elle sembla ne pas le comprendre. Soit que la catastrophe ait brisé en elle tout ressort, soit que le destin, avec ses lois immanentes, l'achemine vers d'autres horizons, elle ne s'appliqua pas à se ressaisir. Elle s'affaissa sur elle-même. Elle fit pis encore. Elle se livra à l'Allemagne, et, pour que son abdication fût plus irrémédiable, entra dans cette Triple-Alliance où elle se rencontrait face à face avec cette Italie nouvelle assise sur les ruines de son propre empire transalpin et toujours convoiteuse de lui reprendre plus encore : Trieste et le Trentin.

Il n'est peut-être pas d'exemple dans l'histoire contemporaine d'une résignation aussi fataliste, au fait accompli. On vit le comte Jules Andrassy recevoir à Vienne M. de Bismarck et la capitale de l'Autriche acclamer avec enthousiasme son triomphateur. C'était l'inconscience dégénérant jusqu'à la folie.

Et cependant, Sadowa avait déjà produit au dedans même de l'empire cette désagrégation qui, depuis trente ans, n'a pas cessé de s'étendre et de s'envenimer.

La Hongrie, servie par son intuition autant que par le machiavélisme allemand, avait saisi l'heure psychologique de la défaite et des capitulations douloureuses pour imposer ses conditions

à Vienne. Le statut de 1867 sonna pour elle le réveil de l'autonomie. Andrassy n'était-il pas un patriote magyar? Le pacte réglait les dépenses entre les deux États pour une période de trente ans qui expira le 31 décembre 1897, et c'est le compromis provisoire qui doit le prolonger qui a soulevé dans le Reichsrath les formidables tempêtes dont l'Europe a été le témoin. La Chambre hongroise avait voté ce compromis sans difficulté. La seconde Chambre autrichienne le tint en échec.

Tous les partis qui font rage les uns contre les autres ont amené sur ce terrain le gouvernement austro-hongrois pour lui livrer bataille et le forcer à leur faire les concessions qu'ils ambitionnent. Catholiques, juifs, protestants se sont rués à l'assaut du Ministère. Autrichiens, Allemands, Tchèques, Polonais se sont livrés entre eux à des combats homériques dont aucun tableau du parlementarisme moderne ne peut donner une idée. L'obstruction a été élevée à la hauteur d'un instrument irrésistible par une minorité qui se moque du régime représentatif comme un poisson d'une pomme. Les chrétiens sociaux, conduits par le Dr Lueger, le tribun démagogue, et les nationalistes, également anti-juifs, du chevalier de Schoenerer, se sont couverts mutuellement d'insultes et d'ordures.

On a vu la tribune accaparée pendant douze heures par le député Lecher et un discours durer trente-trois heures consécutives, au milieu d'un « boucan » auprès duquel les séances les plus orageuses de nos Assemblées ne sont que des pastourelles, ou les invectives les plus sanglantes se mêlaient aux cris des animaux, tandis qu'au buffet, dans les couloirs, dans les tavernes des alentours, les représentants exaltés se grisaient de vin du Rhin ou de Hongrie, de bière et d'alcool. Le peintre russe Vereschagin était là qui croquait sur le vif cette orgie parlementaire dont la caricature populaire a déjà répandu les traits odieux ou comiques en Europe.

En somme, c'étaient les Allemands qui menaient cette bacchanale macabre, et ils sont restés les maîtres du cirque. Le comte Badeni, premier ministre, est tombé sur leurs coups et François-

Joseph, qui l'a soutenu autant qu'il a pu, a dû céder à cette invasion de Teutons qui dépassera peut-être la précédente. On récolte ce que l'on sème.

Qu'allait donc faire l'empereur d'Autriche en promenant à travers la Hongrie l'empereur Guillaume II, son fidèle allié, son excellent ami? Il lui amenait les Magyars. Il lui inféodait la Hongrie. Et Guillaume, dont l'astuce égale l'audace, portait un toast au vin de Tokay, où il élevait jusqu'aux nues la nationalité hongroise.

C'était accentuer à ciel ouvert la politique d'absorption que la Prusse n'a pas discontinuée un seul jour depuis 1866. Il ne lui suffit pas d'avoir vaincu l'Autriche, il faut qu'elle l'achève en la divisant plus que jamais contre elle-même, en la morcelant, en la refoulant vers l'Est.

L'ogre allemand est insatiable. Il est toujours en quête d'une nouvelle proie. Est-ce que ce n'est pas lui qui soulève les Allemands contre les Tchèques? Lisez les dépêches de Prague. Il y organise l'émeute. Dans toutes les villes allemandes de Bohême, il y a eu des illuminations, des feux d'artifice et aussi des coups de fusil; et les couleurs de l'empire allemand ont été arborées sur les monuments et les habitations. Les Allemands se vantent d'imposer leur langue aux Tchèques, mais au fond ils ne visent qu'à les absorber.

Or, la Bohême déjà est jalouse de la Hongrie. Puisqu'on a restauré le royaume de Saint-Étienne, pourquoi ne relèverait-on pas le royaume de Wenceslas? Ce que l'Allemagne poursuit en Autriche, ce n'est pas une entreprise de pénétration morale ou économique, si on la laisse faire, c'est une véritable prise de possession qu'elle précipitera à son gré ou selon les événements.

LA HONGRIE ET LA FRANCE

Le 31 mars 1815, Napoléon Ier, revenu de l'île d'Elbe avec la rapidité de la foudre, devisait avec Fleury de Chaboulon de

l'avenir réservé à l'Europe et, comme sur toutes choses, il jetait sur elle le regard d'un voyant, d'un prophète :

« Si je succombe, disait-il, dans la lutte qui se prépare, la Prusse grandira et formera peut-être le noyau d'une Allemagne reconstituée, mais elle n'aura qu'un temps : elle disparaîtra détruite par ses dissensions anarchiques ou étouffée par l'élément slave, qui l'absorbera en la ramenant à son origine première. La France reprendra, tôt ou tard, ses limites naturelles, celles du Rhin, qui sont un décret de Dieu, comme les Alpes et les Pyrénées. L'Italie s'unifiera; l'Espagne, veuve de colonies, deviendra Portugaise; la Grèce sera agrandie de la Macédoine et des îles Ioniennes; il se formera dans les Balkans des États indépendants, pour être, comme la Suisse ou la Hollande, des points neutres; au centre de l'Europe, l'Autriche cèdera le pas à un vaste empire hongrois.

J'arrête ici la citation de cette prophétie dont l'authenticité n'est pas douteuse. Napoléon avait pressenti le réveil de la Hongrie et comment elle dominerait un jour ce qui resterait de l'Autriche mutilée. La longue crise autrichienne qui se déroule depuis quelques années n'est en somme que la réalisation de cette vue lointaine de Napoléon. Nous touchons à l'heure où elle devra s'accomplir.

La Hongrie a conscience de ce mal d'enfantement qui la travaille. Elle sent naître et bouillonner en elle une sève nouvelle. Voyez par quelle loi d'attraction mystérieuse elle est irrésistiblement entraînée vers la France.

Les peuples, lorsque les plus terribles malheurs les ont éprouvés, ont un flair merveilleux pour choisir les points où ils pourront appuyer leurs revendications et leurs espérances. La Hongrie n'attend rien de l'Allemagne pour son relèvement. Les flatteries qu'elle ménage au Kaiser sont calculées. Guillaume II ne se trompe pas sur les ovations de Budapest. Il sait qu'elles ne s'adressent ni à sa personne, ni à sa race, ni à la vieille Prusse, ni à l'Allemagne actuelle. Mais il lui plaît d'achever l'entreprise de Sadowa et de pousser l'Autriche aveugle à consommer elle-

même sa ruine en feignant de s'associer à ses inconcevables illusions.

Car, il n'y a que les Habsbourg en Europe pour rêver encore de la fiction durable des deux couronnes superposées sur leur tête. A mesure que le royaume de Saint-Étienne s'affranchit et s'élève l'Autriche se désagrège et décline. La dissolution se fait en quelque sorte toute seule. Le ver était dans le pacte arraché par la Révolution de 1848 à une monarchie aux abois. Quoi d'étonnant s'il le ronge et le dévore comme un termite incoercible et fatal, dit J. Frollo?

Dès 1527, à l'issue de la bataille de Mohacs, la Hongrie cherchait à l'horizon une assistance suprême. Elle était menacée par la Turquie, qui venait de lui infliger une défaite sanglante, et par l'Autriche, qui convoitait de l'annexer.

Or, la France avait alors pour ennemie héréditaire l'Autriche. Entre elles deux, les guerres ne s'étaient interrompues que pour recommencer avec plus d'âpreté. Habsbourgs et Bourbons, après la disparition de Charles-Quint et l'effondrement de son composite empire, continuèrent de se disputer la suprématie en Europe.

Dans cette nécessité extrême, environnée de croissants périls, la Hongrie, qui avait déjà perdu les deux tiers de son ancien territoire, voulut tenter un dernier effort pour sauver ce qui restait de la souveraineté hongroise incarnée dans le prince de Transylvanie. C'est dans cette espèce de Suisse montagneuse, aux flancs escarpés, aux ravins profonds, que s'était réfugiée l'idée magyare. Par l'ambassadeur de France à Constantinople, s'engagèrent des négociations qui avaient pour objet de lier les deux pays. Mais combien la Hongrie mutilée ne risquait-elle pas à ce jeu? Démasquée, elle eût été absorbée par les conquérants qui la guettaient comme une proie.

Gabriel Bethlen devenu le maître de la Transylvanie trouva en Richelieu un allié et un ami. Le grand ministre avait compris de quel intérêt pouvait être une diversion contre la maison d'Autriche dans le vaste conflit européen où Mansfeld et Wal-

lenstein étaient les principaux champions. C'est en réalité Richelieu, qui, de Paris dirigea la politique hongroise dans ses rapports avec Vienne et Constantinople.

Quelques années plus tard, quand se déchaîne la guerre de Trente ans, Rakoczy Ier a succédé à Bethlen, il se rallie, comme la Suède, à la France. Il dépêche à Richelieu un envoyé extraordinaire et Richelieu délègue auprès de lui Dubois Davangour.

Une troisième alliance se noue en plein règne de Louis XIV. La Hongrie est toujonrs debout, toujours guerroyante. Mais elle ne peut rien, réduite à ses seules ressources. Il lui faut des alliés. En 1674, elle s'adresse au roi de Pologne, Jean Sobieski, qui vient de monter sur le trône. Mais Sobieski fait la sourde oreille. L'ambassadeur de France à Varsovie, M. Béthune, est aussitôt pressenti. Il propose au roi de ne pas éluder les propositions des Hongrois, et un arrangement décide qu'il sera levé 5.000 hommes de troupes, aux frais de la France, qui se joindront à un même nombre de troupes fourni par le prince de Transylvanie.

C'est à Fogaras que se trouvait le siège de la principauté. Trait bizarre des mœurs à cette époque : la direction des opérations militaires fut attribuée à un Français, et ce Français était un prêtre, l'abbé Forval.

Ne vous imaginez pas que les Français restèrent étrangers à cette campagne. Ils furent nombreux ceux qui partirent pour la Hongrie, s'éprirent de ses vins, s'associèrent aux plaisirs de la Cour et firent des vœux sincères bien que légèrement platoniques pour sa grandeur future. Le résultat le plus clair de ces échanges fut d'introduire dans cette région rustique un avant-goût de l'esprit et des mœurs de la France au XVIIIe siècle : on festoya gaiement entre alliés.

Les Hongrois furent bientôt heureux de cette porte de sortie ouverte sur la France, l'Autriche s'était emparée de Bude, que détenaient les Turcs. La Transylvanie, incapable de se soutenir seule contre l'Empereur, avait dû céder à son tour. L'Autriche avait soif de représailles. Les Hongrois qui l'avaient combattue,

les prévinrent. Ils accoururent en France, où on leur accorda l'hospitalité la plus généreuse.

Telle fut leur affluence qu'il fut possible de recruter parmi eux tout un régiment qui s'encadra dans l'armée française. C'étaient définitivement cette fois, les Houssards, l'étymologie du mot signifie vingt (huss), et les subdivisions du corps primitif étaient en effet de vingt hommes. C'est le régiment de Krôneberg. Vers la fin du règne de Louis XIV, il a pour chef un hongrois Georges Bor.

Et depuis, que d'autres points de ralliement ou de contact entre la Hongrie et la France, M. Raoul Chélard a rappelé, avec une remarquable érudition, tous les souvenirs de cette constante sympathie.

Les sciences et les lettres françaises ont été les premières à étudier et à retrouver la géographie et l'histoire de la Hongrie. Il n'y a pas une occasion où elles n'aient milité pour son indépendance. Le discours sur les causes de la guerre de Hongrie et les Mémoires de cette guerre paraissent en 1655 et en 1685 à Paris, alors qu'il n'y avait pas encore un livre, écrit soit en Hongrie, soit en Allemagne, sur les hauts faits des Magyars. On exaltait chez nous leur héroïsme à ce point que la France prit parti hautement et résolument pour le noble et vaillant François Rakoczy II qui, chassé des États paternels, n'en levait pas moins intrépidement l'étendard de la révolte contre l'Autriche spoliatrice. Cette tentative échouée, la France ouvrit ses frontières aux Hongrois frappés par l'exil. Ils y ont fait souche. Ils lui ont donné de courageux et brillants soldats, des généraux, le maréchal de France : Bercheny.

Le célèbre Rakoczy lui-même avait été traité par Louis XIV, à la cour de Versailles, avec tous les égards dus à son caractère et à son illustre infortune. Mais il eût voulu davantage.

Napoléon crut pouvoir ressusciter contre l'Autriche, son adversaire le plus implacable, le vieux séparatisme magyar. Mais il se heurta au plan de réaction partout adopté par la diplomatie instinctive d'un peuple opprimé, déçu, aigri, qui n'a plus de cou-

fiance qu'en lui-même. Rester dans le giron de l'Autriche pour énerver et user cette suzeraineté abhorrée : telle fut la pensée d'Étienne Széchényi. Il a été fondateur de la Hongrie moderne.

Défaite de nouveau en 1848, au moment même où elle croyait toucher au but, elle s'est remise avec ardeur à la tâche après l'amnistie de 1867. Le mouvement de résurrection, canalisé, dirigé avec sagesse, s'est dès lors poursuivi sans interruption ni accident. Mais c'est surtout de la France que s'est inspiré le patriotisme éclairé des Hongrois. Pest est devenu intellectuellement une succursale de Paris. Les journaux des deux pays ont fraternisé plus d'une fois. L'exposition du Millénaire de 1896 n'a été qu'un beau cri de l'émancipation hongroise poussé à la face du monde.

La Hongrie rentrait dans la vie universelle. Elle s'associait à tous les Congrès pacifiques. Elle luttait pied à pied avec son Parlement, ses hommes d'État, ses écrivains, pour reconquérir ses droits. Plus d'appel inutile à la force, le pauvre et glorieux Kossuth lui-même en avait démontré par son exemple la tragique inanité.

Et voilà comment graduellement, par son initiative, son habileté, sa persévérance, la Hongrie se libère du joug de l'Autriche pour redevenir bientôt elle-même, et la France ne peut que la suivre avec une entière sympathie dans cette revanche légitime qui l'avait, en d'autres temps, faite sa protectrice et son alliée, et au bout de laquelle le génie prophétique de Napoléon Ier avait aperçu l'empire hongrois galvanisé.

LA BOHÊME ET LA FRANCE

Tchèques et Français à la salle Japy, le 28 septembre 1902. — Hommage à la Bohême. — Discours de MM. Galli et Sausbœuf, contre le pangermanisme.

Pour fêter à la fois le dixième anniversaire de la fondation de la Société « le Sokol de Paris » et le quarantième anniversaire

de la fondation de la « Société tchèque slave de Paris », les gymnastes sokols avaient organisé au gymnase Japy, boulevard Voltaire, une grande fête de gymnastique que présidait M. Sansbœuf, président d'honneur de l'Association des Sociétés de gymnastique de la Seine, assisté de MM. Galli, conseiller municipal, et J. Styka.

C'est devant une salle comble que se sont déroulées les différentes parties du programme, comprenant des exercices de gymnastique exécutés par les membres du « Sokol de Paris » et des mouvements d'ensemble, par les délégations des Sociétés de gymnastique de la Seine.

M. Galli a rappelé les fêtes de Prague puis M. Sansbœuf a prononcé un vibrant discours dans lequel il a exhorté les Sokols à lutter de toutes leurs forces contre le pangermanisme.

Il a remis ensuite à la Société un superbe drapeau offert par des dames de Prague et par Mmes Capek, Swowoda et Mlle Trejbalova.

Le soir, un banquet a réuni tous les sociétaires et quelques invités, MM. Charles Normand, Marc Legrand, Dedina, Le Roy, Avoiron.

Au dessert, allocutions de MM. Capek, président, Sansbœuf, Le Roy, Avoiron, Mühlbach, etc.

M. Sansbœuf a comparé la Bohême à ses sœurs de malheur la Pologne, l'Alsace-Lorraine, le Transvaal, toutes opprimées par la force au mépris du droit.

« L'Allemagne, a-t-il dit, est une goutte d'huile au centre de l'Europe, elle cherche à s'étendre et à envahir tous ses voisins. Il est donc bon que la France et la Russie l'enserrent comme dans un étau. La Bohême sera à l'avant-garde au jour de la grande bataille, il est dès lors nécessaire qu'elle se prépare comme elle le fait et qu'elle ait toujours comme but et comme idéal la destruction de tout ce qui a le nom allemand. »

Cette brillante péroraison a été couverte par les applaudissements de l'assistance.

L'EUROPE ET LA QUESTION TCHÈQUE

Une barrière au pangermanisme. — Un article de la « National Review » (septembre-octobre 1902). — Utilité d'une Autriche forte. — Les Tchèques contre les Allemands.

La *National Review* a publié dans son numéro de septembre-octobre un très important article de M. Kramarz, chef du parti jeune tchèque au parlement autrichien, sur la question tchèque au point de vue international.

L'auteur expose qu'une Autriche forte, et absolument hostile au pangermanisme, est une nécessité européenne, car la dépendance de l'Autriche permettrait à l'Allemagne de devenir une puissance colossale, compacte, ayant des frontières la plupart naturelles, riche économiquement et soutenue par l'énergie méthodique de la vie économique allemande actuelle. N'ayant pas de guerre navale à craindre, ayant des débouchés superbes dans les Balkans et en Asie-Mineure, l'Allemagne détruirait l'équilibre européen, et aucune puissance européenne ne peut y consentir sans résistance.

M. Kramarz ajoute qu'on a tort, en Europe, de considérer comme fatal le démembrement de l'Autriche qui ne pourrait être profitable qu'à l'Allemagne, le maintien de l'Autriche est nécessaire à l'équilibre européen, qui plus est, à l'équilibre du monde; si l'Allemagne absorbait l'Autriche elle serait non-seulement maîtresse de l'Orient, mais aussi maîtresse du monde entier. Il faut donc qu'il y ait une Autriche forte, vigoureuse et bien portante à l'intérieur.

L'empire de Habsbourg est vieux, mais il peut se rajeunir et reprendre de la vigueur en résolvant d'une façon équitable les questions de races. La lutte que soutiennent les Tchèques n'est pas importante seulement pour eux et pour l'Autriche, mais aussi pour l'Europe et le monde en général. Le destin a placé les Tchèques au cœur de l'Europe au milieu de l'Océan de l'influence

germanique, comme une barrière qui empêche le flot allemand de balayer tout de la mer du Nord à l'Adriatique.

Les pangermanistes ont raison de dire que le peuple tchèque est comme une flèche dans le flanc de l'Allemagne et le peuple tchèque veut être cette flèche et ne cessera pas de l'être.

Il a le ferme espoir de parvenir à arrêter l'invasion germanique. Il ne compte sur aucune aide étrangère, et n'en demande aucune. Il n'a qu'un désir : c'est de voir l'Europe non allemande montrer par sa sympathie qu'elle comprend que dans la lutte qui a lieu en Bohême, il ne s'agit pas seulement de l'avenir des Tchèques, mais aussi de quelque chose de plus important.

LA DÉCLARATION DE GUERRE DE GUILLAUME II AUX POLONAIS

Les parias allemands. — C'est le tour des Polonais. — Le discours de Marienbourg. — Manifestation maladroite. — Indignation des Polonais autrichiens. — Au club polonais de Vienne. — La Triple Alliance.

Tandis qu'il annulait les pouvoirs dictatoriaux en Alsace-Lorraine, l'empereur Guillaume faisait sentir sa colère aux Polonais. On dirait qu'il faut que la Prusse ou l'Allemagne compte une catégorie de parias opprimés ne jouissant pas des mêmes droits et prérogatives que les autres habitants. Les Alsaciens-Lorrains ont joué ce rôle de souffre-douleur pendant trente ans ; c'est maintenant le tour des Polonais.

L'empereur Guillaume l'a proclamé officiellement dans son récent discours au château de Marienbourg. Ce discours a démontré que le souverain avait définitivement disgrâcié les Polonais, qu'autrefois il entourait de sa faveur. La haine a fait place maintenant à la sympathie et Guillaume II s'est lancé tête baissée dans la mêlée, approuvant toutes les mesures prises par le gouvernement contre ses anciens amis et laissant même entendre que ces mesures ne suffisent pas et qu'elles seront aggravées par d'autres plus rigoureuses.

Cette manifestation inattendue, que les chauvins allemands ont accueillie de leurs acclamations, a causé une vive émotion en Autriche. On sait que dans la politique de ce pays les Polonais jouent un rôle important et pour ainsi dire prépondérant. Les Polonais autrichiens se sont solidarisés avec leurs frères d'Allemagne. Ils avaient vu avec peine les incidents de Wreschen et les persécutions qui ont suivi. Mais ils en rendaient responsable le gouvernement prussien et non le souverain. Le discours de Marienbourg ne permet plus cette distinction. Aussi le mécontentement a-t-il pris de grandes proportions parmi les Polonais autrichiens.

Le club polonais de Vienne a discuté une motion de protestation indignée contre le traitement dont les Polonais allemands sont victimes. Le président a eu la plus grande peine à faire modérer la violence des termes de l'ordre du jour proposé.

Guillaume II, par sa déclaration maladroite, s'est aliéné les sympathies du parti le plus influent en Autriche et il a ainsi porté, sans s'en rendre compte, un coup des plus terribles à la Triple-Alliance. C'est surtout à ce point de vue que le discours de Marienbourg est intéressant.

Il ne faut pas oublier, en effet, que les Polonais autrichiens ont été pour ainsi dire les promoteurs et les plus chaleureux défenseurs de la Triple-Alliance. Or, si, comme tout le fait prévoir, la rancune justifiée qui les anime les fait changer d'opinion, l'alliance déjà fort ébranlée, risque fort, malgré son renouvellement, de devenir caduque.

Le rôle historique du Danube.

Le Danube est bien un fleuve international : Ratisbonne un des grands centres de l'Allemagne du moyen âge; la capitale de l'Autriche : Vienne; celle de la Hongrie : Buda-Pest; celle de la Serbie : Belgrade sont situées sur son cours; Munich et Bucarest sont baignées par deux de ses affluents.

Il assure la prépondérance sur les États voisins au plus puissant État qu'il arrose à la monarchie austro-hongroise. Il a été le centre autour duquel se sont groupés les membres hétérogènes de ce vaste corps; la vallée autrichienne, la Bohême ouverte au sud-est, la Moravie, la Transylvanie dont les portes les plus larges sont à l'ouest, les vallées orientales des Alpes, la Bosnie et l'Herzégovine se sont réunies autour de la grande plaine hongroise pour former un tout.

Malgré tant de diversités et même d'antipathies de races et de religions, ce tout subsiste; à la fin du XVIIIe siècle l'empire austro-hongrois a été sur le point de s'adjoindre la Bavière, l'opposition de l'Allemagne du nord et de la Prusse l'ont rejeté vers le bas Danube.

Après avoir conquis la Bosnie et l'Herzégovine il exerce une incontestable influence sur les États serbe et roumain et barre ainsi à la Russie la route de Constantinople.

Progrès économiques de l'Autriche-Hongrie. — La situation actuelle de la grande fédération monarchique austro-hongroise est le résultat de luttes intestines qui n'ont pas encore cessé, mais qui ont perdu beaucoup de leur violence depuis que les nécessités de la vie moderne ont donné l'élan au travail national. Le temps perdu a même été regagné en partie, grâce à la richesse naturelle des pays divers réunis sous le sceptre de François-Joseph.

A côté des immenses plaines à blé et à pâturages de la Hongrie et de l'Esclavonie, les pentes méridionales du Tatra et des Karpathes sont célèbres par leurs vignobles, les Alpes et la Transylvanie sont couvertes de forêts comparables à celles de la Norvège et du Canada.

La Styrie donne le fer en abondance, la Carinthie fournit un plomb renommé, en Carniole sont les fameuses mines de mercure d'Idria, en Galicie les énormes gisements de sel gemme qui environnent Cracovie (centre d'extraction Wieliezka). Le nerf de la grande industrie, la houille, ne manque pas non plus aux pays austro-hongrois, et son exploitation fait de rapides

progrès. Tous ces produits ont aujourd'hui un débouché direct vers l'occident, depuis que le percement du tunnel de l'Arlberg a réuni Vienne au lac de Constance.

Poussée de l'Autriche vers l'orient. — Trieste. — Mais ce qui favorise le plus le développement remarquable de l'industrie et du commerce de l'Autriche-Hongrie, c'est la politique qu'elle suit depuis son alliance avec l'Allemagne; elle est irrésistiblement poussée vers l'orient; opposée à la Russie dans la péninsule des Balkans, elle a établi sa prépondérance sur la Serbie et la Roumanie qui détiennent le cours inférieur du Danube et dont les chemins de fer ont été reliés aux siens; d'autre part, elle a occupé d'après les stipulations du traité de Berlin, la Bosnie et l'Herzégovine, premier tronçon de la route de Salonique vers lequel elle pousse une autre voie ferrée.

Salonique est évidemment le but proposé à l'expansion de l'Autriche-Hongrie; le jour où elle possèdera ce port, sa marine militaire et commerciale en recevront un singulier accroissement de puissance.

Pour le moment cette forte impulsion vers l'est profite à Trieste; ce grand port, débouché de l'Allemagne sur la Méditerranée a des services de navigation qui desservent tout le levant et ses rapports commerciaux avec l'Égypte ont pris une très grande extension.

En résumé l'Autriche-Hongrie est formée d'unités ethnographiques diverses, groupées autour du Danube, et que la communauté des intérêts créés par une longue coexistence retiendra peut-être longtemps réunies, dit Foncin.

Poussée vers l'orient, c'est de ce côté-là surtout qu'elle cherche les débouchés commerciaux nécessaires à son activité industrielle croissante. Confinée aujourd'hui au fond de l'Adriatique, elle deviendrait peut-être là une grande puissance méditerranéenne le jour où elle aurait conquis Salonique.

III

LES ALLIÉS DE L'ALLEMAGNE

L'ITALIE

Les anciennes divisions historiques de l'Italie étaient : les Abruzzes, la Basilicate, la Calabre, la Campanie, l'Emilie, le Latium, la Ligurie, la Lombardie, les Marches, l'Ombrie, le Piémont, la Pouille, la Sardaigne, la Sicile, la Toscane, la Vénétie. Ces anciennes divisions sont aujourd'hui remplacées par 69 provinces.

Population : 30.000.000 habitants.

Le plus ancien peuple de l'Italie : les Ombriens, était d'origine gauloise. Les Ombriens, à une époque très reculée, formaient une nation grande et puissante dans le nord de l'Italie centrale.

L'opinion généralement admise maintenant est que les Ombriens, les Osques, les Latins étaient des branches d'une seule et même race.

Les différentes races italiques qui occupaient la péninsule italienne dans les temps anciens forment une branche distincte de la famille aryenne ou indo-européenne. Les Vénètes dans la Vénétie orientale et les Istriens sont probablement parents des Illyriens, mais les Carni dans la Vénétie occidentale sont probablement des Celtes.

L'origine des Etrusques n'a pas encore été bien établie ; les Japygiens du sud-est de l'Italie paraissent avoir été composés de nations parmi lesquelles on distinguait les Messapiens et les

Peucentiens. Les Apuliens étaient probablement une branche de race osque ou ausonienne. Sur la péninsule calabraise se trouvaient les Messapiens ou Calabriens et les Salentins.

Ces deux nations paraissent avoir été étroitement liées avec les races helléniques.

Les Ambriens ou Ombres qui envahirent l'Italie au XIVe siècle avant notre ère venaient du Nord, sans doute des plaines de la Baltique. Leur nom est indo-européen et a de grandes affinités celtiques. Il signifie : les nobles, les vaillants, les terribles; le singulier « Ambra » est encore employé en ce sens dans la langue irlandaise. D'anciens historiens les qualifient d'anciens Gaulois, mais ne nous disent pas au juste s'ils appartenaient au rameau celtique ou au rameau kymrique. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'ils furent les ancêtres des Aryas italiotes que l'on appela plus tard Ombro-Latins. L'historien Florus appelle les Ambrons le peuple le plus ancien de l'Italie. Ils venaient des plaines de la Baltique et des bords du Rhin et se répandirent en Italie jusqu'au Tibre. Ils restèrent les seuls maîtres de la province italienne qui s'appelle encore aujourd'hui l'Ombrie (Umbria) et ils colonisèrent toutes les plaines du Pô où ils se fixèrent définitivement. D'autres rameaux de leur race, les Osques, les Sabins, etc., demeurèrent dans le Latium sous la suzeraineté étrusque. Ils végétèrent là obscurément pendant plusieurs siècles avant de prendre une place prépondérante dans l'histoire de l'Italie.

La plaine et la montagne.

L'Italie se divise en deux parties distinctes : la grande plaine du nord, environnée comme d'un amphithéâtre par les cimes des Alpes et des Apennins, et s'abaissant en pente insensible vers l'Adriatique; la péninsule proprement dite, dont le corps presque entier est formé par l'Apennin.

Le Pô.

La plaine du nord est arrosée par l'Adige, née dans la partie

la plus épaisse des Alpes, et par le Pô. Le Pô reçoit toutes les eaux qui s'échappent par le sud du massif alpestre et toutes les rivières qui descendent de l'Apennin septentrional ; aussi ne cesse-t-il de s'accroître jusqu'à son embouchure.

L'abondance des eaux du Pô a permis de faire de la Lombardie le pays le mieux irrigué de l'Europe ; la masse accumulée des alluvions du fleuve a exhaussé peu à peu son lit et comble lentement le fond de l'Adriatique.

L'Apennin.

L'Italie péninsulaire a pour ossature l'Apennin, dont la ligne de faîte ne concorde pas avec la ligne de partage des eaux. Celle-ci peut être tracée à peu près au milieu de la péninsule, tandis que les hauts sommets de l'Apennin serrent de près l'Adriatique et envoient à cette mer des pentes très régulières et très rapides.

Ils dominent à l'ouest un plateau jurassique, à chaînons et à vallées parallèles, orientées dans le sens de la péninsule, bouleversé en maint endroit par des éruptions volcaniques dont témoignent les cratères éteints occupés aujourd'hui par des lacs.

Les rivières du versant occidental (Arno, Tibre) coulent d'abord, soit du sud-est au nord-ouest, soit du nord-ouest au sud-est, avant de s'infléchir pour arriver à la mer Tyrrhénienne, les autres traversent pour aller à l'Adriatique, les régions les plus élevées de l'Apennin, où elles marquent les passages naturels entre les deux côtés de l'Italie (vallées de l'Esino, de la Pescara suivies par deux des principaux chemins de fer transversaux de l'Italie centrale).

La Calabre et l'Apulie.

L'Apennin proprement dit se termine au nord du Volturno. La vallée de cette rivière coupe l'Italie en deux. De là l'importance de la principauté de Bénévent, qui, au moyen âge, commandait le principal passage de l'est à l'ouest de l'Italie.

Au sud, l'Apennin se prolonge par les massifs bouleversés de la Calabre, qui aboutissent à l'île volcanique de la Sicile ; le

mont Gargano forme sur la côte adriatique un petit massif isolé, au sud duquel s'étendent les pays plats de la presqu'île d'Otrante.

Le morcellement italien.

Cette configuration de la péninsule italienne explique en grande partie pourquoi elle est restée si longtemps morcelée. Il avait fallu la conquête romaine pour lui donner une première fois l'unité, il a fallu le grand mouvement des nationalités au XIXe siècle pour la lui rendre une seconde fois.

Dans le nord, des hommes actifs, intelligents, laborieux, tirent merveilleusement parti des richesses naturelles de leur sol; ils furent les citoyens des Républiques lombardes dont la plus illustre fut Milan; de Venise, la reine de la Méditerranée, pendant tout le moyen âge.

Dans la région montagneuse, à mesure que le pays devient plus agreste et plus dur les types d'hommes sont de moins en moins élevés; à l'actif Génois, au Toscan industrieux et artiste, succèdent le paysan à demi-sauvage des Abruzzes et les Napolitains indolents.

Ces différences ne sont pas des variétés d'une même espèce comme les types d'une province de France; elles sont plus profondes. Longtemps la haine a séparé les Italiens du nord et du sud, les plus sanglantes discordes ont déchiré la péninsule pendant tout le moyen âge. Ces souvenirs ne sont pas encore éteints aujourd'hui, dit Foncin.

VOYAGE DU ROI D'ITALIE EN RUSSIE

Commentaires de la presse russe. — Politique de paix. — Rapprochement entre la France et l'Italie. — Appréciations sur le renouvellement de la Triplice en 1902.

L'année 1902 a vu le renouvellement de la Triplice. Un rapprochement a eu lieu entre la France et l'Italie, il a permis en juillet cette même année le voyage de Victor-Emmanuel III en

Russie. A ce sujet, le *Novoié Vrémia* fait observer que les liens d'amitié qui unissent actuellement l'Italie à la fidèle et invariable alliée de la Russie doivent inévitablement contribuer à accroître la cordialité qui existe depuis longtemps déjà dans les relations russo-italiennes. Le rapprochement de l'Italie avec la France et la Russie qui donne à la Triple Alliance une nouvelle physionomie, sera pour la paix européenne un nouvel appui.

Le *Novoié Vrémia* salue de loin dans la personne de la reine d'Italie, la princesse slave chère au peuple russe.

Les *Novosti*, espérant que le roi Victor-Emmanuel continuera à faire tous ses efforts pour maintenir la paix déclarent que son voyage actuel, aussitôt après le renouvellement de la Triple Alliance, signifie que l'Europe est réellement entrée maintenant dans une période de paix profonde et certaine.

La *Gazette de la Bourse* se félicite que le rapprochement de la Russie et de l'Italie vienne fortifier encore davantage l'amitié franco-italienne, récemment affirmée par MM. Prinetti et Delcassé.

Le *Péterbourgski Listok* dit que la visite du roi cimentera le rapprochement amical de l'Italie avec l'alliance franco-russe, gardienne de la sécurité de l'Europe.

Evidemment, dit A. Humbert, les paroles amicales qui viennent de s'échanger entre le Tsar et le roi Victor-Emmanuel n'ont pas le ton de celles qui, des premières effusions de Cronstadt aux récents colloques du Montcalm marquèrent les étapes du rapprochement franco-russe. Il a été néanmoins prononcé à Péterhof des notes qui retentiront dans les chancelleries européennes, et par lesquels le monde est discrètement averti qu'un courant de sympathies nouvelles s'est établi entre Saint-Pétersbourg et Rome et que par là quelque chose est déjà modifié sur l'échiquier pacifique où se jouent les destinées des nations.

Les deux peuples n'en sont pas à l'alliance, non certes; mais les compliments qui s'échangent entre les deux souverains ont déjà un caractère de cordialité qui n'est pas habituel aux speechs

généralement empreints de solennité poncive dont s'agrémentent les cérémonies qu'ordonne le seul protocole. On s'y attendait un peu, car le seul fait que le jeune roi commençait par Saint-Pétersbourg la série des voyages inauguratifs de son règne, et qu'il ne présenterait ses hommages à celui qui fut, dans le cycle précédent le protecteur encore plus que l'allié de l'Italie, qu'après avoir reçu l'accolade du Tsar, allié de la République Française, était bien fait pour donner à penser à ceux qui observent avec attention l'horizon politique.

Cette circonstance caractéristique, d'ailleurs, l'hôte empressé de Victor Emmanuel III n'a pas manqué de la noter dans son allocution de bienvenue : « Il nous est particulièrement agréable que Votre Majesté ait ainsi commencé son voyage. » Et le roi d'Italie à son tour, tout en rappelant les liens d'amitié personnelle qui l'unissent à l'Empereur, a pris soin de faire entendre qu'il ne s'était pas décidé à cette démarche significative seulement sous l'impulsion de son propre sentiment, mais qu'il l'accomplissait avec l'assentiment réfléchi de la nation qu'il gouverne : « Je viens à Saint-Pétersbourg accompagné des sympathies et des sentiments de satisfaction de mon peuple; il voit dans la formation de ces liens étroits un nouveau gage de paix et de bonheur. » Tout cela ce ne sont que des phrases à la vérité mais des phrases qui ont une portée parce qu'elles dépassent sensiblement le diapason des courtoisies purement officielles, et surtout parce que les souverains qui les ont dites n'auraient pas eu occasion de les dire si les relations entre leurs gouvernements étaient demeurées ce qu'elles avaient été jusqu'ici.

Sans aucun doute, l'influence exercée par la reine Hélène, fille de celui que le père du Tsar actuel appelait son meilleur ami, a été pour quelque chose dans la modification d'attitude de la cour romaine à l'égard de la Russie; mais il y a là autre chose encore qu'un heureux effet des affections familiales; l'Italie a été amenée par des considérations de diverse nature, mais principalement économiques à chercher son orientation dans

une autre voie que celle où l'avaient conduite ses hommes d'État après 1870. Elle incline maintenant vers la France, et qui vient à la France va naturellement à la Russie. Le monde tourne et la politique aussi.

Certes, nous devons avec la Russie nous féliciter de ces démonstrations amicales, mais pour qu'elles soient sincères et durables il faut être vigilant, les développer davantage, c'est par là que peut s'établir l'union des Celtes gallo-latins.

La politique est sujette à des fluctuations contre lesquelles nous devons nous mettre en garde.

Quelques années nous séparent d'événements peu connus ou presque entièrement évanouis de la mémoire des contemporains; sans y chercher aucune matière à récrimination, il est certainement utile de les rappeler avec exactitude au moment où la Triple-Alliance vient d'être renouvelée.

COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE

Guerre d'Italie. — Ingratitude des Italiens.

La guerre d'Italie entreprise pour l'émancipation d'un peuple opprimé avait presque désarmé l'opposition démocratique; le peuple du faubourg Saint-Antoine dételait les chevaux de la voiture de Napoléon III, partant pour prendre le commandement de l'armée; l'indépendance et l'unité de l'Italie, n'était-ce pas une tradition de la République de février 1848? Puis, vinrent les victoires, éclatantes, fabuleuses, répétées; chaque jour apportait son bulletin triomphal. En un mois, l'Autriche était refoulée, vaincue, réduite à demander grâce; l'Italie, libre, acclamait ses libérateurs frénétiquement. La France était fière, moins d'avoir battu le vieil ennemi, le Kaiserlick, que d'avoir donné l'indépendance à la nation latine. A la rentrée des troupes, le 15 août 1859, quel enthousiasme! Quelle belle joie émue! Les républicains pardonnaient presque son usurpation à l'empereur qui avait exécuté une idée républicaine.

L'Italie vibrait à l'unisson, elle proclamait la France : « La Grande Émancipatrice ». La Libératrice généreuse et superbe, etc., etc.

Napoléon III était le héros magnanime. Le peuple français était « le Peuple chef », etc., etc.

Quelques années plus tard l'Italie et la Prusse s'unirent pour attaquer l'Autriche. Après la défaite de Benedeck qui commandait les Autrichiens à Sadowa le 3 juillet 1866, le pays au-delà de Vienne fut abandonné à l'ennemi et dans l'espoir d'apaiser les Italiens qui avaient été battus le 24 juin à Custozza, par l'archiduc Albert, l'empereur François-Joseph céda la Vénétie à Napoléon III en lui demandant une médiation amicale. L'Autriche consentit à l'agrandissement de la Prusse et à l'établissement de la Confédération de l'Allemagne du Nord, par la paix de Vienne, le 3 octobre 1866, elle reconnut le royaume d'Italie à qui Napoléon avait cédé la Vénétie. Les relations amicales entre l'Italie et la France furent mises en danger par l'attaque que les volontaires de Garibaldi firent contre Rome en 1867. Le 28 octobre, de cette même année, un corps de troupes françaises débarqua à Civita-Vecchia, et les forces garibaldiennes furent défaites à Mentana, le 3 novembre. Au commencement de la guerre franco-allemande Napoléon III retira ses soldats de l'Italie le 21 août 1870 ; le 12 septembre suivant les troupes italiennes prirent possession de Viterbe et le 20, après une courte résistance, elles entrèrent dans Rome. Au commencement de décembre le parlement italien déclara Rome capitale de l'Italie et le 13 mai 1871 fut passé l'acte connu sous le nom de *Garanties papales* qui définit la situation du pape et régla les relations de l'Église et de l'État italien.

Puis vint la guerre franco-allemande de 1870. Le vaillant patriote Garibaldi vola au secours de la France, quant au gouvernement italien oublieux des services rendus, s'il n'osa pas se mettre ouvertement du côté du vainqueur, il conserva du moins une neutralité, hostile à sa bienfaitrice? Avec l'appui et à l'instigation de Bismarck, il organisa contre la France dans la Savoie

et le comté de Nice un formidable mouvement séparatiste.

La récompense de son dévouement à la Prusse était nettement arrêtée. « La Savoie rendue au roi d'Italie serait le prix de sa neutralité pendant la guerre. » L'effort des agents italiens, même officiel, pour déconseiller aux mobilisés de partir, la prodigieuse vigueur du parti séparatiste, poussant l'aplomb jusqu'à provoquer des troubles au cri de : « Hors les Français ! Mort aux Français ! » était dirigée de Florence par M. Crispi en personne. La concentration de troupes considérables échelonnées de San-Remo et Vintimille jusqu'au col de Tende, tout le long des passages de la chaîne, à Coni, Limone, Vinadio, Isola, etc., enflammait le zèle des comités d'action. Quand le gouvernement français s'avisa d'interroger le gouvernement italien, sur la signification de ce déploiement convergent de forces, celui-ci se borna à répondre d'abord « que l'évasion de quelques voleurs, échappés le 6 septembre de la prison de Nice » motivait ces mouvements stratégiques, puis « que Garibaldi étant très populaire dans le Comté, on pouvait craindre que les républicains ne cherchassent à exciter les populations du Piémont contre le gouvernement royal ».

Il est probable que, sans la capitulation de Paris et la prompte conclusion de la paix, l'armée italienne aurait été chargée d'assurer la sécurité de Nice.

L'Italie n'est rentrée en possession de la Vénétie que grâce aux victoires de la Prusse en 1866, et c'est la défaite de la France en 1870 qui lui a donné Rome pour capitale.

Il n'en est pas moins vrai que, sans la France, le roi de Sardaigne et Piémont ne serait pas devenu le roi d'Italie; sans les victoires de l'armée française, l'Italie râlerait peut-être encore sous le joug autrichien. Magenta n'a pas donné l'unité à l'Italie ; mais, sans Magenta, cette unité ne se serait pas faite.

Il faut se rappeler ces choses qui datent de plus de quarante ans pour apprécier l'ingratitude de l'Italie ou de ses gouvernants envers la France. Au lieu d'avoir l'Italie pour alliée, nous sommes obligés de la regarder comme une ennemie, puisqu'elle est l'alliée de l'Allemagne.

Ici, j'entends que l'on dit, en souriant légèrement : « Oui... l'Italie ! Elle nous boude... » Et l'on traite cette bouderie comme le caprice d'une fillette dont la jeunesse est l'excuse, et qui, l'instant d'après changera sans doute sa bouderie en sourire. Je rapporte, moi, disait Prévost en avril 1894, d'un séjour de trois mois en Toscane, en Ombrie et dans la province de Rome, une conviction tout opposée. Non, il ne s'agit pas de caprice, de bouderie passagère. Il s'agit d'une lente évolution, d'une transformation profonde des rapports entre deux peuples naguère amis. Une véritable haine nationale est en train de grandir, contre nous, au delà des Alpes. Le hasard des événements, la cabale des influences hostiles, peut être aussi des causes plus lointaines et plus puissantes, vont faire des deux nations voisines, deux ennemies.

Oh ! je sais bien que l'Italien éclairé, ou même le bon bourgeois chez qui vous prenez votre logis ou votre vivre, vous dira poliment qu'il aime beaucoup la France, qu'il déplore les malheureux événements politiques, qu'il compte sur l'avenir pour ramener l'accord d'autrefois. L'Italien a toute la politesse latine. Ce n'est pas à un Français qu'il confiera ce qu'il pense de la France. Mais asseyez-vous, silencieusement, à une table d'hôte ; prêtez l'oreille à la conversation de ces voyageurs de commerce, de ces officiers qui dînent non loin de vous. Écoutez cet honnête bourgeois qui lit à son fils, collégien de seize ans, un article du journal de la province : neuf fois sur dix, vous aurez chance d'entendre parler de la France avec aigreur, inquiétude ou rancune. Et les journaux ! Ah ! les journaux ! ceux-là sont les grands coupables. A part de très rares et très honorables exceptions — le *Don Quichotte*, de Rome, par exemple, ou *Le Siècle*, de Milan — ils prennent, quand il s'agit de la France, exactement le ton des petits journaux anticléricaux qui daubent sur les curés, ou des petites feuilles cléricales exécutant les libres-penseurs. *La Capitale* de Rome, par exemple, « mange de la France » tous les jours, ou peu s'en faut, dans son article de tête, avec cette âpreté puérile, cet entêtement inexpugnable qui

désarment tout l'effort de la bonne foi contradictoire... « Vos journaux français disent bien pis de nous », répliquerait un Italien. Eh! bien non, en conscience, non! Il n'y a aucune parité entre les façons dont les journaux de même qualité parlent du pays voisin, en France et en Italie. Je défie qu'on découpe dans *Le Temps*, dans *Les Débats*, dans *Le Journal*, les canards monstrueux (tel celui des fusils à Ménélik, hélas), les filets injurieux qui fleurissent les colonnes de la haute presse italienne.

Et, proclamons-le, la même différence existe entre l'esprit critique des deux pays, l'un vis-à-vis de l'autre. Tandis que l'Italie est arrivée, si vite, à détester la France, la France ne change que fort lentement ses sentiments d'amitié envers l'Italie. Je ne connais pas (et si je me trompe, je prie mes lecteurs de me démentir), je ne connais pas un seul Français souhaitant de sang-froid l'abaissement de l'Italie, même unie à l'Allemagne. Tandis que tout Italien vous avouera, sans croire vous désobliger, que la Triple-Alliance est indispensable pour mettre un frein aux « velléités de revanche de la France »... Savez-vous une phrase plus douloureuse, plus injurieuse pour nous? Il n'y a pas de journal italien, même modéré, qui ne l'imprime une fois la semaine. Elle résume, au fond, la pensée de l'Italie intelligente au sujet de notre pays, comme le cri de « Vive Sedan! » qui saluait naguère les pèlerins français à Pise, résumait l'opinion du peuple.

Et cette phrase, comme ce cri, donnent, il me semble, la vraie raison psychologique de la haine italienne. On parle d'intérêts économiques lésés par la rupture des traités; on accuse la conquête de la Tunisie, on démêle le jeu d'influences étrangères, soit! Tout cela servit d'aliment à la haine; mais la haine a des racines plus profondes. Vive la Triple-Alliance! Vive Sedan! C'est-à-dire, vive l'abaissement de notre libératrice, à bas ses espoirs de revanche! Car le vrai problème est celui-ci : De l'Italie et de la France qui sera la plus prospère et la plus grande? Chacune des deux répond : « Moi! » La France invoque sa longue existence d'unité nationale, sa glorieuse histoire qui, depuis

le moyen âge, fut l'histoire même du monde. L'Italie revendique l'antiquité de ses origines, en même temps que sa jeune nationalité reconquise, qui font d'elle à la fois la plus jeune et la plus vieille des nations européennes. Chez les politiques italiens les plus dévoués à leur pays, en aperçoit l'envie démesurée que l'Italie soit, en face des Anglo-Saxons et des Slaves, le représentant définitif de l'héridité latine. La France gêne ce rêve. Malgré ses revers, elle est encore trop riche, trop solide. Il faut qu'elle soit encore abaissée pour que l'Italie prenne sa place. Voilà l'idée naïvement exprimée par les caricatures des petits journaux, discrètement par les chroniques des grands. La haine de l'Italie travaille sans s'en douter à faire une Europe allemande ou anglaise. C'est ce que nous n'accepterons jamais, l'air n'y serait pas respirable à des poumons gaulois.

Les paroles prononcées par le roi Humbert Ier à l'inauguration de la 19e législature, lors des fêtes de Kiel sont significatives : « C'est avec une sincère satisfaction que je constate la cordialité des relations établies entre les autres peuples et le nôtre, entre mon gouvernement et les gouvernements étrangers.

L'Europe respire en paix par notre volonté. Aussi aucune défiance, aucun soupçon ne plane sur nos intentions ; c'est donc avec un légitime plaisir que nous envoyons nos navires prendre part au pacifique rendez-vous des autres flottes qui vont célébrer une œuvre admirable accomplie sous les auspices de mon ami et allié l'empereur d'Allemagne. De là ils iront rendre le salut de la plus intime amitié à la flotte et à la nation britannique. »

LE MAITRE D'ÉCOLE ITALIEN

Une scission s'est produite parmi les félibres. Quelques membres de cette association, désireux d'étendre les limites de son action à toute l'Europe méridionale ont fondé une Académie latine dans laquelle prendront rang, si leur appel est entendu, non plus seulement des représentants de nos anciennes provinces

du midi, mais aussi bien des Italiens, des Espagnols, des Portugais, voire des Roumains et des Valaques. Le but de la Société nouvelle est d'affirmer la lutte contre la philosophie anglo-saxonne et de préconiser la fédération des peuples latins en exaltant la renaissance littéraire, artistique et scientifique des pays de race latine.

Faire œuvre d'union, établir un courant de sympathie entre des nations qui devraient être des nations sœurs, c'est fort bien. Nous n'y manquons pas, du reste, dans la vie courante en ce Paris si libéralement ouvert aux manifestations artistiques de l'étranger. L'Italie a même particulièrement bénéficié, en ces derniers temps, de cet état d'âme qui nous porte, malgré tout, à accueillir avec courtoisie les représentants de l'art subalpin. Nous avons fêté Mme Éléonora Duse, nous avons acclamé Gabriel d'Annuzio. D'autres encore n'ont pas eu à se plaindre de la réception toute cordiale qui leur a été faite.

Nous savons aussi que nous comptons quelques sincères amis dans cette Italie dont l'unité a été quelque peu notre œuvre et qu'il y a toujours là-bas des patriotes prêts à répéter que l'alliance des Français et des Italiens, faite dans le sang de tant de batailles est indestructible.

Pourtant nous nous illusionnerions si, à côté de ces sympathies, nous ne distinguions pas dans le peuple italien des haines plus vivaces encore qui ne manquent aucune occasion de se produire. On a défini cette animosité celle du parent pauvre contre le parent riche du débiteur contre le créancier, de l'obligé contre le bienfaiteur. Elle s'est trop généralisée malheureusement pour qu'elle n'ait pas une origine plus précise, et cette origine nous la découvrons aisément dans l'enseignement même qui est donné aux Italiens dans leurs écoles, dit J. Frollo.

Plus d'une fois il est arrivé de parler du rôle rempli par l'instituteur allemand comme artisan des haines nationales d'outre-Rhin. La pédagogie allemande s'est appliquée pendant plus d'un demi-siècle et s'applique encore à développer dans le cœur de l'enfant allemand la haine et le mépris des Français.

Quelque chose d'analogue a lieu en Ilalie, où le maître d'école s'est mis à prêcher le même orgueil de sa race et le mépris des peuples voisins. Un enseignement déplorablement anti-français continue à s'y donner, et c'est lui sans doute qui est la cause première de ces explosions de colère dont les Italiens ont multiplié à notre égard les tristes exemples.

Ils apprennent à nous détester dès l'âge le plus tendre. Une littérature spéciale, qui a accès dans les lycées et les collèges y développe la haine de notre race. M. Auguste Brachet, un de nos universitaires qui a fréquemment séjourné dans la péninsule, s'est attaché dans une enquête sérieuse à réunir les principaux éléments de cette pédagogie de gallophobes. Il a fait des trouvailles véritablement stupéfiantes.

Au nombre des ouvrages les plus répandus dans les classes supérieures des lycées d'Italie, il faut citer les pensées et réflexions de Gioberti, sur la littérature. On y lit par vingtaines des passages de ce genre : « La France jouit d'une réputation mensongère due en partie à la langue française, idiome pauvre, chétif, dépourvu d'harmonie et de relief, en partie à l'habileté avec laquelle les Français savent mettre à profit les pensées et les découvertes d'autrui... Je regarde comme le premier devoir d'un Italien de combattre notre bassesse envers la France qui prétend être la distributrice de la renommée et de la gloire. » Il y a de longs chapitres où Gioberti s'étend sur la pauvreté intellectuelle des Français, sur leur manie de vouloir dominer partout, sur leur « humanitairerie » et qu'il termine en concluant que les Français sont déchus dans l'opinion des penseurs.

M. Brachet désigne toute une série d'anthologies et de recueils de morceaux choisis à l'usage des écoles, qui renferment des attaques contre la France, conçues dans le même esprit. Les livres des salles d'asile, les abécédaires du premier âge respirent la même haine. Voici une perle cueillie dans un de ces recueils : « Il faut pour vaincre les Français, se garantir de leur première impétuosité, et on est sûr de l'emporter si l'on peut parvenir vis-à-vis d'eux à traîner en longueur. Aussi César disait-il de

leurs ancêtres que les Gaulois commençaient par être plus que des hommes et finissaient par être moins que des femmes. »

L'enseignement de la géographie devait fatalement se ressentir de ces dispositions anti-françaises. M. Brachet a examiné plus de trente manuels en usage dans les lycées et les écoles primaires, manuels approuvés par le Conseil supérieur de l'instruction publique et les Conseils académiques du royaume. On lit dans tous que le Var marque la frontière naturelle entre la région française et la région italienne. Par contre les mêmes géographes, lorsqu'ils définissent les limites de l'empire allemand, ont soin de poser en principe que les Vosges et non le Rhin forment la frontière naturelle entre l'Allemagne et la France, pensant démontrer ainsi que l'annexion violente de l'Alsace-Lorraine à la Prusse a été chose légitime. Mais si au nord, à les entendre, les fleuves ne peuvent servir de frontière naturelle il en est autrement au midi où la revendication de Nice modifie nécessairement cette théorie !

Dans ces manuels, lorsque l'auteur fait la nomenclature des îles et des ports français, il a soin de passer sous silence la Corse et Nice, qu'il range plus loin au nombre des colonies que la France possède en Europe, et il renvoie à la description physique du royaume d'Italie ceux qui veulent étudier plus amplement la Corse et le comté de Nice. Il y a des manuels où Nice et la Corse ne sont même plus des colonies italiennes placées sous le joug de la France, elles ont déjà fait retour à l'Italie !

Le professeur Pulina, auteur d'un cours élémentaire de géographie, publié à Turin en 1877, parle en ces termes de l'annexion librement consentie par l'Italie de Nice à la France : « La province de Nice a toujours été regardée par tous les géographes anciens et modernes comme une partie intégrante de l'Italie. C'est Napoléon III qui, le premier, trouva bon de la déclarer une terre éminemment française et de l'annexer, sans que lui-même nous cédât en retour la Corse, terre éminemment italienne; et c'est ainsi que le comté de Nice, itilianissime, lié depuis des siècles à la glorieuse monarchie de Savoie, fut arraché à la mère-

patrie et est loin aujourd'hui de se réjouir des liens qui l'enchaînent à la France! »

Bien entendu, le canton suisse du Tessin est également revendiqué comme territoire italien par ces géographes, aussi bien que le Tyrol et l'Istrie qui appartiennent à l'Autriche. Quelques manuels classent ces provinces sous le titre générique : « Provinces qui ne sont pas encore réunies à l'Italie ».

Les atlas scolaires sont tous aussi significatifs. Ils sont les interprètes des mêmes revendications et nous enlèvent simplement Nice et la Corse. M. Brachet mentionne particulièrement l'un d'eux, qui obtint une médaille à l'Exposition universelle de Paris en 1878!

Ces cartes italiennes ont été dessinées conformément au programme de l'enseignement officiel et le gouvernement italien ne pouvait ignorer qu'elles « rectifiaient » la frontière italienne. Il a sans doute estimé très spirituel de les faire figurer à l'Exposition du Champ de Mars. On est d'ailleurs coutumier de ces fanfaronnades en Italie. Déjà à l'ouverture de l'Exposition de 1867, les commissaires de la section italienne présentèrent officiellement à Napoléon III une publication qui réclamait Nice et la Corse comme parties du royaume d'Italie!

Dans les écoles militaires, une propagande analogue est faite en faveur des revendications territoriales. Partout les soldats italiens apprennent que « la France possède encore en Italie la Corse et Nice et que ces deux colonies sont actuellement régies par une constitution semblable à celle des départements français! » Les cartes répandues dans les casernes portent à l'angle inférieur gauche un cartouche avec la mention : « Provinces italiennes au pouvoir d'États étrangers : Corse, Nice, Trieste, etc. » Le manuel de la « Scuola militare » de Modène, école qui correspond à notre Saint-Cyr, fait figurer parmi les divisions politiques de l'Italie le comté de Nice et la Corse « dont l'italianité ne peutêtre contestée! »

A citer encore pour définir l'esprit de l'enseignement italien, cette parole caractéristique du colonel Marselli, professeur d'his-

toire à l'École supérieure de guerre : « J'avoue en toute franchise que les victoires allemandes m'ont profondément réjoui, parce que j'estimais que c'était pour l'Italie le plus grand des biens de se soustraire à la culture française et de vivre désormais en étroite harmonie avec cette culture de l'Allemagne qui tient la tête de la civilisation du XIXe siècle ! »

Voilà ce qui s'enseigne en Italie. Tels sont les sentiments et les idées que propage l'enseignement officiel à l'égard de la France, bienfaitrice de l'Italie ! Il n'y a pas de doute à avoir : c'est de la gallophobie pure ; elle règne en Italie aussi bien que dans les écoles allemandes. Elle est l'œuvre non pas du peuple lui-même, mais de ceux qui prétendent le diriger.

Ouvrons maintenant nos manuels scolaires, nos anthologies à l'usage de la jeunesse. Y trouvons-nous rien qui puisse être comparé à ces excitations à la haine et à ces revendications de territoire ? Nous ne connaissons pas ces âpres calculs de nationalités en délire, ni ces continuelles préparations à la guerre. Nous rêvons, au contraire, de rapprochement de races et de fédération de peuples, comme le prouve la tentative actuelle des félibres.

C'est plus généreux, sans doute et d'un esprit plus élevé. N'oublions pas toutefois pour autant la triste réalité et dans la griserie des appels à l'union, ne perdons pas de vue les hommes de haine qui poursuivent leurs manœuvres insidieuses.

Nous avons appris à connaître le maître d'école allemand ; sachons démasquer et prévenir, alors qu'il en est temps, son émule et son imitateur, le maître d'école italien.

L'UNITÉ DE L'ITALIE

L'Italie n'en est pas moins aujourd'hui un royaume unique sous la maison de Savoie. Dernière venue parmi les grandes puissances, elle a déjà pris un rang important au milieu d'elles, grâce à son excellente position géographique.

La plaine du Pô est le carrefour où aboutissent toutes les

routes qui traversent les Alpes en venant de France, de Suisse, d'Allemagne ou d'Autriche.

Tournée comme une jetée vers le canal de Suez, la péninsule partage avec Malte la position centrale de la Méditerranée. Son port de Brindisi est l'escale la plus proche d'Alexandrie; ceux de Gênes et de Venise sont au contraire très rapprochés de l'Europe centrale.

Dotée de plus de côtes qu'aucun autre des pays continentaux, sauf la Grèce, munie de ports nombreux et excellents : Gênes, Livourne, Naples, Ancône, Tarente, pleine des souvenirs de l'antiquité romaine et de la renaissance, l'Italie aspire à jouer un rôle de premier ordre; à être la Prusse et l'Angleterre des nations méditerranéennes. Comme on l'a vu plus haut, dans ses livres classiques, elle va jusqu'à réclamer Nice et la Savoie, le Tessin et le Tyrol, Trieste et la Corse, toute terre où se parle l'italien, l'Albanie même, où elle compte exploiter, lors de la chute définitive des Turcs, les vieux souvenirs vénitiens.

Faiblesse de l'Italie.

Cependant l'Italie n'a encore que peu d'industrie, la houille lui manque; son agriculture est dans un état médiocre, excepté dans les riches plaines lombardes où prospèrent les céréales, le riz et les mûriers. Beaucoup de ses côtes sont fiévreuses, beaucoup de ses montagnes arides; ses habitants sont forcés d'émigrer en grand nombre. Les uns, paysans du Piémont, vont chercher en France et en Autriche de rudes travaux; les autres se répandent dans tous les ports de la Méditerranée, ou prennent la route de l'Amérique du sud (La Plata) et des États-Unis.

Naturellement pauvre comme l'Allemagne, malgré l'importance de sa marine marchande et le progrès récent de son industrie, l'Italie n'a point eu, comme cette grande puissance, une longue préparation scientifique et militaire qui la rende redoutable dans les luttes de la paix ou de la guerre.

La présence du pape à Rome, la constance de ses revendica-

tions contre la spoliation dont il a été l'objet en 1870; ses rapports diplomatiques avec les grandes puissances catholiques et même protestantes, son influence morale en Europe, sont une cause de faiblesse pour le jeune royaume. L'Italie est sans doute un facteur important dans la politique européenne, mais elle ne saurait jouer que les rôles de second plan.

DUPLICITÉ DE L'ITALIE

Sa politique tortueuse de 1870 à 1902.

Les embarras financiers de l'Italie, aggravés par ses malheurs d'Abyssinie, écrivait M. E. Judet le 31 juillet 1896, l'obligent sinon à faire machine en arrière, du moins à chercher une politique mixte, qui sauve à la fois deux choses très difficiles à concilier, son amour-propre de grande puissance et ses intérêts matériels.

M. Di Rudini, chargé de la manœuvre, est un équilibriste distingué; mais il est pris souvent entre l'opposition bruyante de l'extrême gauche et l'hostilité beaucoup plus dangereuse de M. Crispi, dont la vieillesse ne renonce pas au pouvoir ou du moins à la vengeance. Le président du conseil est également gêné par le roi, qui refuse de s'incliner devant les circontances, et de chercher, en compromettant l'armée, des économies nécessaires au pays, mais désastreuses pour le prestige d'une monarchie militaire.

De là une crise née d'incidents intérieurs et non d'un vote des Chambres. Le général Ricotti s'était mis d'accord avec les financiers pour réduire les dépenses de guerre, la couronne intervint pour mettre son veto et le budget militaire de 1897-1898 remonte à 239 millions.

Le retour aux affaires d'un ancien ministre des affaires étrangères, M. Visconti-Venosta, complète le remaniement. Il prouve ainsi que l'Italie n'entend pas se désintéresser de la politique européenne, qu'elle se recueille à peine un moment, sous le

poids d'aventures désastreuses, qu'elle reprendra le plus tôt possible son ancienne activité.

Toutes les questions agitées durant la crise tournent autour du principe dominateur de la Triple-Alliance et s'y rattachent étroitement, aussi nous avons recueilli sur elle, à la faveur et de l'émotion et de l'indiscrétion des partis, pas mal de révélations curieuses. D'abord, nous savons qu'elle est effectivement prolongée jusqu'en 1903; c'est un bail respectable.

Au mois de mai 1896, elle pouvait être dénoncée et l'Italie, mieux servie par les événements, était en mesure d'obtenir de sérieuses concessions; elle a dû se résigner devant les succès de Ménélik. Elle est en trop mauvaise posture pour secouer une dépendance qui lui impose plus de pénibles devoirs qu'elle ne lui donne d'avantages. En réalité, elle n'y gagne que l'apparence d'être mêlée, avec rang égal au groupement des empires continentaux.

Cette apparence lui suffit aujourd'hui, parce qu'elle n'a pas le moyen de se montrer plus exigeante.

Avec sa brutalité ordinaire et son bon sens supérieur, Bismarck trouvait l'occasion bonne pour préciser le service à la fois capital et subordonné que l'Italie rend à la Triple-Alliance. Voici comment son journal, les *Nouvelles de Hambourg*, délimitait le rôle secondaire de l'auxiliaire bénévole que la vanité et la mégalomanie ont poussé dans les bras de l'Allemagne; il est malaisé d'être aussi désagréable avec plus d'autorité et de certitude :

« Le danger que la Triple-Alliance vise à écarter est celui d'une guerre contre la France et la Russie alliées. L'Allemagne est peut-être en état d'éviter ce fâcheux événement si sa politique est sagement dirigée et si elle peut compter sur l'appui de la totalité de l'armée austro-hongroise; mais justement elle ne pourrait compter sur cet appui si l'attitude de l'Italie obligeait l'Autriche, en y employant la moitié de son armée, à garder sa frontière italienne.

« La politique de la Triple-Alliance, si elle veut être intelli-

gente, doit donc être de rendre aussi ferme que possible l'adhésion de l'Italie à la Triplice et pour cela d'aider à ses résolutions quand elles deviennent vacillantes par suite de raisons financières.

« Il ne faut donc pas exiger impitoyablement, au nom de la Triple-Alliance, que l'Italie augmente ses forces militaires.

« Une armée italienne, quelle qu'elle soit, formera toujours une adjonction heureuse aux forces de la Triple-Alliance ; par suite, à notre avis, il ne serait pas sensé de pousser l'Italie à entretenir une armée plus nombreuse que celle que ses finances lui permettent de maintenir. »

Bismarck, en ramenant au point les rapports que Guillaume II colore d'une vague et théâtrale sentimentalité à l'égard d'Humbert, ne trahit aucun secret. Seulement il établit, aux yeux du monde entier, que l'Italie, introduite dans le fameux trio, y reste seulement pour la galerie, pour y jouer les grandes utilités.

M. Di Rudini ne saurait méconnaître la dureté rigide de ce pacte dénué d'une véritable réciprocité ; il montre simplement la souplesse d'un homme gêné dans ses mouvements et qui n'a pas le droit de parler haut. La défaite d'Adoua le condamne à courber l'échine, sans même implorer la plus modeste garantie supplémentaire. Être de la Triplice c'est assez pour son ambition actuelle, même à ce prix onéreux.

M. Crispi avait rêvé mieux. Appréciant à sa juste valeur la situation humiliante de l'Italie dans le concert, il espérait, par un coup d'audace, forcer la main à ses complices.

On l'a vu d'ailleurs avec une inquiétante désinvolture, tantôt essayant de rattraper l'amitié de la France, tantôt avide de provoquer une rupture avec elle ; dans les deux cas, il poursuivait le même but. En menaçant Berlin d'un accord éventuel, avec nous, il comptait faire chanter des amis implacables et leur arracher, par la crainte de l'abandon des gages plus sérieux ; nous aurions d'ailleurs été les dupes de l'opération audacieuse qui ne répugnait ni à sa moralité, ni à son orgueil.

Ayant échoué de ce côté, se rejetant avec fureur sur l'expé-

dient d'une guerre avec la France, M. Crispi croyait mettre l'Allemagne et l'Autriche au pied du mur, les tirer violemment de leur torpeur et de leur égoïsme; il marchait en qualité de boute-en-train qu'on ne pouvait complètement renier et laisser en route; il ne risquait en effet qu'une défaite sur les champs de bataille, et il était couvert par l'obligation commune aux trois puissances de préserver quand même leur intégrité territoriale.

C'est lui-même qui nous instruit de cette clause importante par une communication dont le texte est précieux :

« La Triple-Alliance est un traité dont le but définitif n'est pas agressif et par lequel les trois puissances se garantissent réciproquement le *statu quo* territorial. Je n'y ai contribué en aucune manière pendant le temps où j'ai été au gouvernement. Je n'ai même pas eu l'occasion de renouveler le traité qui, conclu par Mancini, en 1882, renouvelé par M. de Robilani en 1887, seulement pour cinq ans, a été renouvelé ensuite pour une période de douze ans par le marquis de Rudini. »

Si nous comprenons bien ce document, il jette un singulier jour sur le prétendu caractère pacifique de la Triple-Alliance; dans le cas où l'un des contractants attaquerait sans l'aveu officiel de ses associés, il ne sera peut-être pas suivi au début, mais il sera toujours protégé contre l'écrasement et spécialement contre tout démembrement. Avec une telle promesse, un pays sans scrupules ou réduit à toute extrémité est bien encouragé aux agressions. C'est bien dans cette pensée que manœuvrait M. Crispi pour exploiter la Triple-Alliance, qui ne lui servait à rien en temps de tranquillité normale; c'est pourquoi il lui plaisait de proclamer qu'il n'était pas aux affaires lorsqu'elle fut conclue ou renouvelée. Telle qu'elle est, construite aux dépens de l'Italie, il la reniait.

Se prétendant plus habile que M. Mancini, M. de Robilani et M. Di Rudini, il se faisait fort, en restant le champion de la Triple-Alliance, de la rendre plus rémunératrice et moins dispendieuse pour son pays.

Quoi qu'il faille augurer de sa tactique, de sa présomption et

de ses combinaisons hardies, il n'en reste pas moins acquis qu'il n'existe de l'autre côté des Alpes aucun homme d'État capable de rompre avec le lien austro-allemand.

M. Crispi s'illusionne sans doute sur les moyens dont il disposait pour améliorer le traité cyniquement rédigé par la main commerciale de Bismarck; en tout cas, le texte, légal jusqu'en 1903 affirme le servage continu de l'Italie. Elle est plus que jamais dans la main de ses maîtres, acceptant d'obéir au moindre signe, au premier ordre. L'honneur très coûteux qu'elle retire de son effacement définitif ne lui permet que d'étayer docilement une politique dont elle n'a ni l'inspiration, ni la direction, ni les bénéfices.

En dépit des petites notes où l'histoire est falsifiée, officieusement, ce n'est pas le nouveau ministre des affaires étrangères, M. Visconti-Venosta, qui changera le régime désormais fixé avec une rigueur absolue.

Loin d'être pour le présent un sujet de nous rassurer, son passé vaut la peine d'être étudié pour nous garder de tout entraînement naïf, j'allais dire niais.

N'oublions pas qu'il fut titulaire du même poste qu'aujourd'hui, précisément en 1870 et 1871, à l'époque de nos terribles catastrophes.

Fut-il alors un ministre habile? En tout cas, il se montra le contraire d'un sentimental.

De nombreuses indications, et, tout dernièrement, la publication des notes autographes de Stefano Castagnola, qui fit partie du cabinet Lanza-Sella, durant la guerre franco-allemande, établissent nettement l'attitude originale de M. Visconti-Venosta. Avant nos défaites, quand le courant général entraînait tout le monde vers l'alliance française, il se montrait déjà plus qu'hésitant, hostile; il empêcha ses collègues de prendre une décision qui nous fut favorable.

Dès que nous fûmes battus, M. Visconti-Venosta, triomphant auprès de ceux qui regrettaient l'abstention de l'Italie, s'applique à délivrer son pays de ses dernières obligations morales envers

la France, et surtout à se garantir des sollicitations de notre gouvernement. Voici en quels termes déposa, lors de l'enquête parlementaire, M. de Chaudordy, chargé par Gambetta des relations extérieures de la défense nationale :

« Le procédé qu'employa l'Italie est fort ingénieux et fait grand honneur à la sagacité de ses diplomates. Ils savaient que l'Angleterre tenait beaucoup à restreindre l'étendue de la guerre ; ils pensèrent donc qu'ils conduiraient facilement lord Granville à proposer aux neutres un accord général, tel qu'aucune des puissances contractantes ne pourrait sortir de la neutralité sans une entente préalable avec les autres.

« Ce pacte une fois conclu, il deviendrait facile à l'Italie lorsque la France la presserait d'un peu trop près, d'en appeler à l'Angleterre ; comme l'Angleterre s'opposerait à toute intervention armée, l'Italie aurait une excuse toute prête, et il ne lui resterait plus qu'à couvrir sa retraite par de pompeux témoignages d'amitié diplomatique : « Le gouvernement italien, écrivait lord « Granville à lord Lyons, nous a fait savoir qu'il avait reçu de la « France une demande de coopération armée, il désirerait obtenir « notre aide pour résister à cette pression. Je répondis que nous « étions prêts à convenir avec le cabinet de Florence que les deux « gouvernements n'abandonneraient pas la neutralité sans une « entente préalable. L'Italie a donné un assentiment chaleureux à « cette combinaison. »

« Telle fut l'origine de la Ligue des Neutres. Si l'Angleterre n'eut pas le mérite de l'invention, elle s'employa du moins, avec la plus grande activité, à faire aboutir la combinaison que lui avait si finement suggérée l'Italie. »

La Ligue des Neutres, ainsi constituée et appliquée, n'eut qu'un but : la non-intervention en notre faveur, par conséquent notre isolement total et notre destruction complète.

Ainsi l'a commentée clairement un petit manuel de géographie populaire rappelant qu'en 1870 : « Le peuple italien, avec une admirable intuition, se prononça pour la seule ligne de conduite utile : la Neutralité ! Ce mot fut le cri général ; car c'était

pour nous un devoir de justice et d'honneur de ne point venir au secours de la France. » Dans le même sens, l'organe officieux de M. Visconti-Venosta, *La Liberta*, écrivait :

« Le spectacle offert par la France est, sans doute, très affligeant, parce qu'il déplaît toujours de voir une grande nation périr misérablement. Toutefois, nous nous abstiendrons de prononcer d'inutiles paroles de compassion, qui, pour le dire avec franchise, ne correspondraient pas à notre sentiment intime. Nous devons employer toutes forces, dans la décadence de la France, pour faire en sorte que sa place en Europe soit désormais occupée par nous. »

Pour exécuter ce plan avec un profit immédiat, M. Visconti-Venosta n'épargna rien. Dès le 11 septembre 1870, des troupes italiennes se massèrent sur la frontière des Alpes, et le préfet de Nice, M. Marc Dufraisse, a raconté plus tard ses appréhensions : « Je lisais, en effet chaque jour, dans les journaux italiens, et j'entendais dire à chaque instant, à Nice, que la restitution de la Savoie et du comté au royaume d'Italie était proche ».

SITUATION ACTUELLE DE L'ITALIE

La triple-alliance en 1903

Depuis quelques années un rapprochement heureux s'est effectué entre la France et l'Italie. Si cet accord n'a pas empêché le renouvellement de la Triple-Alliance, il en a du moins atténué les effets. Le temps et le patriotisme éclairé des deux peuples feront le reste.

A l'occasion du budget des affaires étrangères, le parlement italien s'occupe du renouvellement de la Triple-Alliance, a écrit A. Humbert dans *L'Éclair*. Le débat, comme il fallait s'y attendre, a porté sur les relations avec la France. L'impression qui s'en dégage est que l'acte auquel s'est décidé le cabinet de Rome ne saurait être considéré comme impliquant de sa part aucune

pensée de retour à l'ancien esprit gallophobe. Les assurances qui nous ont été données à cet égard sont très visiblement sincères. Mais, a-t-on demandé au ministre, pourquoi, dans les conditions nouvelles où l'Italie vient de se placer par l'accord avec la France, touchant la Méditerranée, avez-vous renouvelé un pacte désormais inutile à la sécurité nationale?

Il était bien difficile à M. Prinetti d'exposer sur ce sujet ses pensées de derrière la tête. Il en a dit assez néanmoins pour faire comprendre à ses auditeurs que l'Italie avait d'autres intérêts à sauvegarder que ceux dont elle a encore la protection par son entente avec la France. Quand le chef de la Consulta rappelle que « la multiplicité d'intérêts, la connexité entre toutes les questions mondiales imposent des accords sans lesquels les surprises seraient toujours à craindre » ou encore quand il évoque les grands services militaires et financiers auxquels l'Italie eût dû consentir si elle eût pris la responsabilité de sortir de la Triplice, il n'est pas difficile de deviner à quels risques il fait allusion. En affirmant avec éclat devant le monde entier, par le refus de sa signature, sa résolution d'orienter désormais hors de l'orbite allemand sa politique extérieure, le gouvernement italien eût porté un coup cruel à l'orgueil du César de Berlin, et par là il se fût exposé à des inimitiés que la plus élémentaire prudence lui déconseillait d'affronter.

L'Allemagne avait en effet des revanches toutes prêtes. Et d'abord, revenant à la tradition de Bismarck, elle n'eût pas manqué d'encourager l'Autriche à reprendre cette marche vers l'Est dont s'est ému à diverses reprises le patriotisme italien. Le Kaiser est tout puissant à Constantinople aussi bien qu'à Vienne. C'était la question d'Albanie posée et résolue au profit de l'Autriche. Quel gouvernement sage se fût exposé à cette aventure? En somme l'Italie avait à défendre des intérêts dans la Méditerranée, elle les a sauvegardés par l'accord avec la France, et des intérêts du côté des Balkans, elle les a mis à l'abri par son accord avec l'Allemagne. On avait déjà dit à l'occasion du dernier discours du comte Goluchowski, que l'Italie cherchait dans le

renouvellement de la Triple-Alliance non plus une protestation contre l'attaque de la France, mais une défense contre les ambitions de l'Autriche. Il apparaît bien que c'est vrai.

Quoi qu'il en soit de ces hautes raisons politiques qui disparaîtront le jour où l'Italie viendra sincèrement s'unir à nous, ce qui nous rassure pour l'avenir c'est que le renouvellement a eu contre lui les éléments industriels, commerciaux et agricoles du pays avec lesquels il faut compter et qui, eux, tiennent à l'amitié de la France. Toutefois, ne nous berçons pas d'illusions, car voici un autre son de cloche.

Le Reichstag a entamé, le 19 mars 1903, la discussion du budget des affaires étrangères. Le comte de Bulow a fait d'importantes déclarations sur la Triple Alliance.

Un succinct exposé dans la note optimiste, et une réplique humoristique en fin de séance, voilà tout pour les affaires de Venezuela. Le discours du chancelier n'ajoute pas grand'chose aux informations données précédemment par les journaux officieux, si ce n'est une violente sortie contre la presse américaine. A Berlin, comme à Londres, le mot d'ordre est d'éviter toute discussion importante sur ce sujet délicat, dit S. B. dans *Le Journal*.

L'exposé de la politique allemande, dans la question macédonienne, n'est guère plus développé. Il faut signaler pourtant l'éloge caractéristique de la politique russe. Application des réformes et maintien du *statu quo* territorial, tel est le programme d'un gouvernement qui « n'entend tirer, dans les Balkans, les marrons pour le compte de personne ».

En ce qui concerne la Triplice, M. de Bulow ne se contente pas d'allusions. Il parle clair et net.

Le traité ne s'oppose à aucune extension territoriale des parties contractantes, en cas de modification de l'état de choses existant. Ceci vise, sans doute, certaines préoccupations qui se sont manifestées récemment en Italie et en Autriche, au sujet de clauses secrètes de l'Alliance. Est-il exact que tout accroissement de territoire d'une des puissances donne aux deux autres le droit de réclamer une modification équivalente? La déclara-

tion du comte de Bulow ne confirme pas. Elle dément encore moins.

On a dit que la Triple Alliance avait perdu de son importance et changé de caractère. Plaisanterie inoffensive, déclare le chancelier. Le traité a été renouvelé sans modification aucune. Les trois puissances contractantes y sont également intéressées. L'Allemagne a toutes les garanties possibles de la fidélité de ses alliés. Avis à ceux qui voudraient exagérer l'importance des flirts et des « tours de dause extra », dont M. de Bulow parlait l'an dernier comme de caprices sans influence sur les relations du ménage.

La Triple Alliance n'a changé ni de caractère ni d'importance. Le chancelier allemand rectifie les indications données en sens contraire. « M. Delcassé, déclare-t-il, a simplement voulu dire que la Triple Alliance était une alliance pacifique, dont personne n'avait à craindre une attaque injustifiée ».

A quoi bon insister sur le caractère défensif de la Triple Alliance ? C'est chose entendue depuis que l'Alliance franco-russe existe. Mais M. de Bulow a voulu rappeler que l'entente entre les puissances de l'Europe centrale n'est pas un simple pacte d'assurance mutuelle, qu'elle peut prendre, en cas d'une offensive « justifiée », un caractère tout différent. L'avertissement est à retenir.

III

LES ALLIÉS DE L'ALLEMAGNE

L'ANGLETERRE ou ILES BRITANNIQUES

Quoique l'Angleterre ne fasse pas, officiellement du moins, partie de la Triplice, nous devons la considérer — quoiqu'elle paraisse avoir réservé l'indépendance de sa politique — comme y ayant adhéré tacitement. Pirate né, l'Anglais est pour nous comme son cousin d'Allemagne, l'ennemi héréditaire, il est le meilleur ami de l'Italien, il est de mauvaise foi comme lui. De plus nous sommes l'ami de sa rivale : la Russie et de l'Espagne à qui il a volé Gibraltar.

Si l'antagonisme des intérêts coloniaux a pu, parfois, refroidir les rapports des Allemands et des Anglais, ce refroidissement a toujours été plus apparent que réel; l'ancienne cordialité s'est depuis longtemps rétablie. Soyons bien persuadés que le cas échéant ils s'entendraient contre nous comme larrons en foire.

ILES BRITANNIQUES

On donne le nom d'Iles Britanniques à la Grande-Bretagne (Angleterre et Écosse), à l'Irlande et à Shetland, Orcades, Hébrides, Man, Anglesey, les Sorlingues, Wight, aux îles normandes.

L'Angleterre, montagneuse dans sa partie occidentale, plate dans sa partie orientale, est arrosée par la Tamise, la Severn, l'Ouse, etc. L'Écosse séparée de l'Angleterre par les monts Cheviot, et couverte de montagnes est baignée par la Clyde, etc; l'Irlande moins accidentée contient des lacs en grand nombre; le Shamon l'arrose. Le climat est humide, les brouillards fréquents. Les Iles Britanniques qui possèdent de riches pâturages fournissent abondamment à l'industrie du fer et de la houille; leur commerce est le plus important du monde et leurs colonies en font la première puissance maritime. L'Angleterre, y compris le pays de Galles, se divise en 52 comtés, cap. Londres; l'Écosse en 33 comtés groupés en huit divisions géographiques, cap. Édimbourg; l'Irlande compte 4 provinces subdivisées en 32 comtés, cap. Dublin.

Population 37.000.900 habitants.

Situation des Iles Britanniques.

Les Iles Britanniques, par leur isolement de la mer ont de grands avantages sur d'autres pays. Les Anglais, se trouvant à l'abri des invasions étrangères, ont pu se livrer en paix à l'industrie et au commerce et exploiter les richesses naturelles de leur sol, qui leur donne en abondance le fer et la houille, les deux nerfs de la vie pour les peuples modernes. La mer, qu'il leur fallait affronter pour communiquer avec les autres peuples, les a forcés en outre à devenir des marins et bientôt les rouliers de l'univers, tandis que leur population exubérante, familiarisée avec les voyages, allait fonder au loin des colonies.

Cependant ces îles ne sont qu'un fragment détaché du continent et les marques de leur ancien rattachement sont nombreuses et frappantes. La Manche n'a pas existé de tout temps, les granits des Cornouailles ont été violemment séparés de ceux de la Bretagne française; les falaises calcaires de Wight et du Sussex font face à celles de la Normandie et du Boulonnais, comme les deux parois d'une fente creusée dans une seule pierre.

De même, la plaine anglaise n'est qu'un prolongement de la grande plaine européenne du nord, et les Shetland comme les Orcades et le nord de l'Écosse, continuation des roches scandinaves, formaient sans doute autrefois une barrière montagneuse ininterrompue, percée aujourd'hui par l'Océan, dit Foncin.

Caractère agricole.

Enveloppées et pénétrées par l'humidité marine, les Iles Britanniques sont impropres aux cultures des pays plus secs et d'une latitude moins élevée ; elles ne donnent ni la vigne, ni toutes les céréales de France, mais leurs plaines sont couvertes de riches prairies, et leurs montagnes de superbes forêts, surtout en Écosse et en Irlande, la verte Erin des poètes.

La houille.

Le développement industriel de l'Angleterre est une conséquence de l'abondance de la houille en ce pays.

Là, comme partout, la houille est distribuée au pied de toutes les hauteurs formées de roches primitives qui ont émergé au-dessus des eaux avant les plaines qui les entourent aujourd'hui.

Aux pieds des Grampians se trouve le bassin écossais qui a fait de Glasgow une ville de plus de 500.000 habitants. Les montagnes Pennines fournissent de houille les ports d'exportation, Newcastle et Sunderland, ou bien alimentent de grandes villes industrielles; Bradford et Leeds pour les laines; Sheffield pour la coutellerie; Manchester qui inonde l'univers de ses cotonnades, et dont les environs (tout le comté de Lancastre) comptent plus de 200 habitants par kilomètre carré; Liverpool enfin, métropole industrielle et commerçante, dont le port entretient un mouvement qui égale presque la moitié de celui de tous les ports français réunis.

Au pied des hauteurs du pays de Galles, le bassin de Stafford fournit de combustible Stoke et le district « des poteries », Bir-

mingham, et le district des hauts fourneaux; le bassin de Clamorgan a donné naissance aux deux centres métallurgiques de Merthyr-Tydwill et de Swansea.

A cette abondance de la houille correspond celle du fer, du plomb, de l'étain, du cuivre. Ainsi s'explique le formidable développement de toutes les industries mécaniques qui alimentent un commerce extérieur de 15 milliards. Pour cette production énorme, il a fallu créer partout des débouchés.

De là cet immense empire colonial qui enserre toutes les mers ouvertes ou fermées et tous les continents explorés ou à explorer.

L'outillage national.

Au service de leur industrie et de leur commerce, soit à l'intérieur même de leurs îles, soit avec leurs colonies ou les pays étrangers, les Anglais ont mis un admirable outillage national.

Nulle part le service des postes et télégraphes n'est mieux fait et plus actif que chez eux. A l'exception de la Belgique, aucun pays n'a développé autant qu'eux le réseau de ses voies ferrées, ni celui des canaux qui unissent les petites mais utiles rivières de la plaine, et transportent à bon marché la houille et les minerais. Toutes ces routes diverses aboutissent à plus de 500 ports où sont enregistrés 40.000 navires représentant plus de 9 millions de tonneaux, et où le mouvement total des entrées et des sorties, en y comprenant le cabotage, atteint près de 144 millions de tonneaux.

Londres.

Pour se faire une idée de la richesse et de l'activité anglaise, il faut voir ses grandes villes industrielles et maritimes, noires de charbon, hérissées de cheminées et de mâts de vaisseaux. La plus extraordinaire de toutes est Londres avec ses 4 millions d'habitants agglomérés sur un espace toujours grandissant, ses palais, ses docks, ses usines innombrables, nouvelle Babel où se

parlent toutes les langues de l'univers, où se tiennent les marchés de tous les objets de commerce les plus importants; or, argent, cuivre, étain, soie, laines, cotons, thé, café, diamants, ivoire, etc.

Caractère politique des Anglais.

Le développement de la puissance britannique ne tient pas seulement à une situation géographique et à des richesses souterraines exceptionnelles, mais encore au génie de ce peuple qui a su merveilleusement profiter des dons de la nature. Les Anglais savent allier à un goût passionné pour la liberté un très grand sens de la vie pratique. Ils durent de bonne heure à leur amour de la liberté un gouvernement parlementaire que les communes (bourgeoisie) alliées aux lords (aristocratie) arrachèrent à l'omnipotence royale. Quant à leur sens de la vie pratique il explique leur attachement aux choses du passé qui n'est que la haine des utopies, des chimères, des bouleversements violents; de là cette lenteur des progrès de la liberté qui, malgré l'ancienneté de ses débuts, n'est arrivée ni au suffrage universel, en politique, ni, en philosophie, à la pleine liberté de penser.

Intensité du libéralisme social en Angleterre.

Loin de se contrarier lorsqu'il s'agit du commerce et de l'industrie, ces deux vertus du génie anglais se sont prêté un mutuel appui en développant et en réglant l'esprit d'initiative et de concurrence. Rien ne contraste plus en Angleterre avec le rigorisme de la vie politique et religieuse que le libéralisme de la vie sociale. Là point de ces monopoles si favorisés par des gouvernements centralisateurs comme celui de la France; partout la lutte entre les forces diverses représentées par l'intelligence, le travail ou le capital; concurrence des compagnies de chemins de fer, de navigation, d'éclairage; association des ouvriers pour la défense de leurs intérêts, etc., sans que jamais la liberté aboutisse au tumulte ou tourne à l'anarchie.

Énergie du patriotisme anglais.

Mais ce qui fait plus encore que ces deux grandes qualités la force du peuple anglais, c'est un immense orgueil de son pays, un sens profond de ses destinées et de ses intérêts. Souvent désagréable dans la forme et taxé d'égoïsme, le patriotisme anglais a toujours su faire cesser les divisions intestines dès que le pavillon national s'est trouvé en jeu sur quelque point du globe; il a donné à sa politique extérieure un admirable esprit de suite sans lequel cet immense empire n'aurait pu s'établir et ne saurait se maintenir.

Inconvénients de l'étendue de l'empire anglais.

Cet esprit de suite est plus nécessaire aujourd'hui que jamais, car l'étendue même de l'empire anglais est pour lui une cause de faiblesse; l'Angleterre a des intérêts sur tous les points du globe; elle peut aussi être menacée partout, et sa défense peut exiger d'elle, à un moment donné, ou des sacrifices au-dessus de ses forces, ou des concessions dangereuses pour l'avenir. C'est ainsi, par exemple, que pour assurer sa prépondérance sur le canal de Suez, elle a occupé l'Égypte mais perdu la route du haut Nil retombé sous la domination musulmane, qu'elle a dû partager avec l'Allemagne la côte orientale d'Afrique et, qu'à la faveur de ces embarras, la Russie, envahissant de plus en plus l'Asie centrale, se rapproche des Indes sans rencontrer même l'obstacle d'une opposition diplomatique.

Le danger irlandais.

La situation politique et sociale de l'Irlande n'est pas un danger moins grave pour l'Angleterre. Refuge des races celtiques ou gauloises nos sœurs, expulsées de la Grande-Bretagne par la conquête anglo-saxonne, l'Irlande fut conquise au XIIe siècle

par les rois normands successeurs de Guillaume le Conquérant. Restée catholique, elle fut définitivement asservie par Cromwell au XVIIe siècle et les habitants perdirent jusqu'à la propriété de leurs biens dont ils ne furent plus que les fermiers au service de lords anglais.

Le patriotisme irlandais ne s'est jamais soumis; il a acquis une nouvelle force depuis le réveil des nationalités qui a fait l'unité de l'Italie et de l'Allemagne et la ruine de la Turquie. Soutenu par les très riches et nombreux Irlandais d'Amérique, il a entamé contre l'Angleterre une lutte violente, qui trouble cruellement la sécurité de sa domination.

Caractère universel de l'empire anglais.

De tous les peuples européens, celui qui a le plus travaillé à la conquête et à la civilisation du monde; celui dont l'empire est le plus universel et le caractère le plus cosmopolite, est le peuple anglais. Les colonies de l'Angleterre occupent : le Continent austral; la pointe méridionale de l'Afrique; en Asie, l'Inde, la contrée la plus riche et la plus peuplée après la Chine; en Amérique, un espace presque aussi vaste que celui des États-Unis. Elle est en outre maîtresse d'un grand nombre de positions situées sur le bord des continents et au milieu des mers, celles-ci destinées à lui assurer les grandes routes commerciales, et servant d'entrepôts à ses produits industriels, celles-là ouvrant à son commerce les débouchés de la consommation universelle.

Diversité d'origine de ses colonies.

Cette extension de l'empire colonial anglais est relativement récente : Normands, Hollandais, Portugais, Espagnols, Français ont été des colonisateurs avant les Anglais ou en même temps qu'eux. Ce n'est qu'à partir du XVIIIe siècle que l'Angleterre, tournant vers la conquête coloniale tout l'effort de sa politique et toute sa puissance militaire, est devenue prépondérante.

L'aveugle ambition de Louis XIV et de Napoléon Ier, la honteuse indifférence de Louis XV, qui épuisèrent la France sans résultat, dans des guerres continentales ont mieux servi l'Angleterre que sa ténacité, sa richesse ou le génie de tous ses hommes d'État. De 1713 à 1815 elle nous enleva Terre-Neuve, l'Acadie (Nouvelle-Écosse), la baie d'Hudson, le Canada, les Antilles, l'Inde; elle prit aux Hollandais le Cap et Ceylan, aux Espagnols la Trinité et Gibraltar; Malte aux chevaliers hospitaliers. Elle n'a réellement fondé que l'Australie au commencement de ce siècle. Ses colonies des rives américaines de l'Atlantique, au sud du Canada, lui ont échappé pour former la République indépendante des États-Unis.

Ainsi l'empire colonial anglais est très disparate par ses origines, et, sans le développement formidable de la marine britannique, sans l'esprit aventureux des Anglais qui vont s'établir partout où flotte leur drapeau et y exercent leur droit jalousement il n'aurait aucune cohésion.

Diversité du caractère de ces colonies.

Rien de plus varié que les possessions dont elles se composent: les unes sont de simples points stratégiques, comme Gibraltar, Malte, Chypre ou Périm qui commandent la Méditerranée, Suez et la mer Rouge, d'autres ne sont que des dépôts de charbon, comme Labouan sur les côtes de Bornéo, ou des comptoirs commerciaux, comme les ports de la Guinée, Aden et Hong-Kong; d'autres sont des colonies d'exploitation comme l'immense empire des Indes, où quelques milliers d'Anglais commandent à plus de deux cent cinquante millions d'indigènes; d'autres enfin sont de véritables colonies où les émigrants de la mère patrie vont s'établir définitivement et faire souche d'une race nouvelle, comme le Canada, le Cap, et l'Australie; encore au Cap, les colons hollandais, au Canada, les colons français forment-ils une grande partie de la population, et, en Australie, les Chinois tendent-ils à se multiplier plus que les Anglais eux-mêmes.

La force de l'Angleterre est donc plus apparente que réelle, et ce gigantesque empire, sur le sort duquel la destruction de l'empire espagnol du XVIe siècle peut donner à réfléchir, a un caractère plus européen encore qu'anglais.

Diversité de leur situation politique et sociale.

Parmi les colonies anglaises, les unes ont des institutions parlementaires, et se gouvernent elles-mêmes; l'Angleterre n'y est représentée que par un gouverneur n'exerçant pas d'autres fonctions que celles du monarque dans la métropole, ce sont : le Dominion du Canada; les colonies de l'Australie orientale, la Nouvelle-Zélande et le cap de Bonne-Espérance.

Les autres, appelées « établissements de la couronne » (en anglais crown settlements) sont moins indépendantes de la métropole; tantôt elles n'ont que des conseils de gouvernement à moitié électifs, comme l'Australie occidentale, les Indes occidentales, et l'île Maurice; tantôt elles sont régies par un gouverneur militaire investi d'un pouvoir absolu, comme Gibraltar, Malte, les Bermudes, Sainte-Hélène et l'Ascension, Ceylan.

Il y a de simples comptoirs commerciaux comme les colonies de la Gambie et du Lagos; l'Inde, enfin, forme un État à part vivant de ses propres ressources, ayant son ministère spécial en dehors du ministère des colonies et un gouverneur général investi d'un pouvoir presque sans contrôle.

Colonies d'Amérique. — Le Dominion.

Dans l'Amérique du Nord, le Haut-Canada, cap. Ottawa, le Bas-Canada, cap. Québec, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse (Acadie), l'île du prince Édouard, la colonie du Manitoba, les vastes territoires du Nord-Ouest, la Colombie anglaise forment de l'océan Atlantique au Pacifique l'immense État confédéré du Dominion of Canada. Maître du Saint-Laurent et

de son golfe, riverain des grands lacs, il a construit un chemin de fer transcontinental pour favoriser le commerce des fourrures et l'exploitation des bois et rattacher les terrains aurifères de la Colombie aux ports du Saint-Laurent.

En dehors du Dominion, Terre-Neuve, dont dépend le Labrador, est le centre des plus grandes pêcheries de morue du monde, grâce au voisinage de son immense banc de sable.

Les plus nombreuses sinon les plus belles des petites Antilles appartiennent à l'Angleterre et forment deux gouvernements, celui des îles du Vent (la Barbade, Saint-Vincent, la Grenade, Tabago, Sainte-Lucie) et celui des îles sous le Vent (Anigoa, Anguilla, Nevis, la Dominique, les îles des Vierges). La Jamaïque avec ses riches plantations de canne à sucre forme un autre gouvernement, comprenant aussi la Trinité, les Lucayes et les Bermudes.

La petite colonie de Belise, dans le Honduras, exploite les bois précieux.

Dans l'Amérique du Sud, l'Angleterre a une partie de la Guyane, et les îles Falkland (nos anciennes îles Malouines) station importante pour les navires qui doivent franchir le cap Horn.

Colonies d'Afrique. — Le Cap.

En Afrique, elle exerce sur l'Égypte un protectorat qui a surtout pour objet de mettre le canal de Suez dans sa dépendance. Elle a mis la main sur les territoires des Çomâlis qui étaient dans la dépendance de l'Égypte et qui, avec Aden et Périm, la rendent maîtresse du détroit de Bab-el-Mandeb. Une partie du commerce du Soudan et presque tout celui de la Guinée septentrionale sont assurés à ses colonies de Sierra-Leone, de la Côte-d'Or, du Lagos, et elle domine sur le Bas-Niger.

Elle s'est emparée en 1890 du protectorat de Zanzibar, qui est le centre du commerce de la région des grands lacs. Au Sud, le Cap et Natal forment une colonie indépendante enlevée aux

Hollandais, qui ont créé plus au Nord les États du fleuve Orange et du Transvaal. La découverte récente de mines abondantes de diamant a ajouté à la prospérité de la colonie du Cap, dont les dépendances s'étendent aujourd'hui jusqu'au Zambèze.

Dans l'Atlantique, Sainte-Hélène et l'Ascension, sont des points de relâche.

Près de Madagascar la meilleure station maritime entre le Cap et l'Inde, l'ancienne Ile de France, Maurice est devenue possession anglaise.

Colonies d'Asie. — L'Inde.

L'empire des Indes est peuplé de 254 millions d'habitants répartis sur près de 3 millions 1/2 de kilom. carrés. Toute la péninsule de l'Hindoustan en fait partie, et les États hindous qui n'ont pas été supprimés sont réduits au rang de sujets. Aucune contrée n'est plus fertile au monde que la vallée du Gange et le haut bassin de l'Indus, les forêts de bois précieux s'étagent sur les flancs de l'Himalaya, la plaine produit en abondance le riz, le café, le tabac, l'opium, l'indigo; le plateau méridional donne le thé et le coton.

Déjà des chemins de fer sillonnent dans tous les sens la péninsule réunissant Lahore, Calcutta, Bombay, et Madras; la découverte de gisements houillers dans le bassin du Gange activera encore l'essor industriel du pays.

A l'Hindoustan l'Angleterre a ajouté : la fertile Ceylan, ancienne colonie hollandaise; la Birmanie et les établissements du détroit comprenant Malacca et Wellesley sur le continent et les îles de Singapour et de Pinang qui assurent les libres communications avec les mers de la Chine; la station de Labouan près de Bornéo et des comptoirs dans le nord de cette grande île; Aden, en Arabie, et l'îlot de Périm, à l'entrée de la mer Rouge.

A l'entrée de la rivière de Canton, le poste militaire et commerçant de Hong-Kong protège les négociants anglais qui viennent vendre en Chine l'opium de l'Inde, et acheter le thé jusque dans le bassin supérieur du fleuve Bleu.

Colonies d'Océanie. — L'Australie.

Le continent australien est occupé au centre par un plateau désert; mais les colonies sont établies sur les terrasses côtières, sur plus de 2 millions de kilom. carrés, et les colons qui sont venus s'y fixer en ce siècle, attirés par les mines d'or, dépassent trois millions, nulle part ne s'est produit un tel mouvement d'immigration.

Les États actuels : Queensland, Nouvelle-Galles du Sud, Victoria, Australie méridionale, Australie occidentale ont fait presque complètement disparaître les noirs indigènes; ils doivent leur prospérité croissante plus encore à la production des mines de fer et de houille et à l'élevage des moutons qu'à l'exploitation des mines d'or. Sydney a 225.000 habitants, Melbourne 320.000, Adélaïde 68.000, un télégraphe rejoint à travers le désert intérieur les lignes des Indes et de l'Europe.

Près de l'Australie, se sont formées deux autres colonies, la Tasmanie, et la Nouvelle-Zélande où les progrès sont aussi importants et dus aux mêmes causes.

Conclusion. — Politique coloniale de l'Angleterre.

Si l'Angleterre laisse une grande liberté à ses colonies adultes, elle secourt généreusement ses colonies naissantes, elle n'en abandonne jamais aucune dans le danger, elle sait maintenir l'honneur du nom anglais partout où il est menacé.

Qu'il s'agisse de combler les déficits du budget de l'Inde causés par une guerre contre l'Afghanistan de donner à ce grand empire une frontière solide, de délivrer les commerçants du Lagos de la menace des Achantis ou la colonie du Cap de celle des Zoulous, ce sont là des « affaires impériales » que la métropole prend à sa charge.

Cette politique libérale, habile et ferme maintient la suprématie de l'Angleterre. La perte des colonies américaines, qui

sont d'ailleurs devenues les États-Unis lui a appris quels pourraient être les résultats d'une politique coloniale oppressive, hésitante ou égoïste.

Politique suivie de l'Angleterre. — La question d'Égypte. — L'escadre volante de la Manche.

Le monde entier connaît le mauvais vouloir systématique de l'Angleterre envers nous. Nous nous rappelons ce qui s'est passé sur le Mékong, sur le Niger, sur le Haut-Nil, au Congo, en Océanie, à Madagascar, où par leurs pasteurs protestants ils poursuivent un travail de pénétration et d'enveloppement avec une sagacité, une souplesse, une ruse, une patience dont le tempérament gaulois serait incapable, partout enfin où nos intérêts se sont trouvés en contact avec les intérêts anglais. C'est de l'île Maurice qu'ils nous ont arraché en 1815, qu'est partie par leur propagande évangélique à Madagascar cette résistance à la soumission du pays, elle est d'autant plus redoutable qu'elle est plus dissimulée. Nous nous rappelons surtout l'Égypte où l'occupation anglaise a pris vis-à-vis de nous un caractère excessivement provoquant.

Cette politique envahissante et égoïste a assez duré. Il est juste qu'elle soulève la réprobation universelle.

Soit. Mais tant que l'Angleterre durera, sa politique durera, transmise de génération en génération, de ministère en ministère, toujours la même, toujours rencontrant l'unanimité de la nation, toujours inspirée par une conception, étroite si vous le voulez, mais assurément patriotique, des intérêts anglais et de la grandeur anglaise. Haïssez-la, combattez-la, rêvez contre elle blocus continental et coalitions, vous ne pourrez vous empêcher d'admirer sa suite et sa force, dont la France a eu souvent des preuves à propos de la question d'Égypte.

Qui ne se souvient, dit C. Pelletan, de la honteuse visite de Kiel, et du « consortium » de la France, de la Russie et de l'Allemagne dans le conflit de l'Extrême-Orient? Que le pays vaincu

et mutilé en 1871 mit sa main dans la main du maître de l'Alsace-Lorraine, c'est assurément une des plus grandes humiliations nationales, une des plus navrantes abdications dont l'histoire fasse mention. Ce qui avait rendu plus incompréhensible cet oubli de notre dignité, de nos droits et de nos espérances, c'est que nous le consentions dans une question où l'alliance par nous commise allait contre nos intérêts propres au profit des intérêts de leurs alliés. Nous relevions l'empire chinois, dont la force est une menace pour nos possessions du Tonkin.

Nous avons ainsi contribué à faire prévaloir contre l'Angleterre les intérêts des autres. Mais l'excuse qu'on balbutiait sur cette honte démesurée d'une entente avec les vainqueurs de Sedan et de Metz, c'était que nous retrouverions la même union dans la question d'Égypte : comme si l'Égypte pouvait bien oublier les Français soumis au joug de l'étranger ! Eh bien ! Voici que la question d'Égypte s'est posée. Et l'Allemagne vis-à-vis de laquelle on nous a amenés à la plus navrante des démarches, s'est retrouvée contre nous avec l'Angleterre contre laquelle nous la servions !

C'était là, peut-être, une leçon méritée par la France, puisqu'elle avait à ce point trahi des souvenirs sacrés entre tous. Mais il semble, tout au moins, que devant un tel spectacle, il devrait y avoir dans le pays tout entier une explosion contre la politique de défaillance qui n'avait même pas assuré à notre pays le prix de l'humiliation qu'elle lui avait gratuitement infligée.

Ouvrons les yeux sur le danger extérieur, dit L. Millevoye. Au moment où éclataient à la fois les pétards du Transwaal, du Venézuela, de la Corée ; où Russie, Allemagne, France, États-Unis paraissaient d'accord pour abattre enfin la superbe du léopard britannique, le cabinet de Saint-James a ordonné l'armement d'une escadre volante.

L'escadre constituée, on s'est demandé en Europe quelle allait être sa destination, on se l'est demandé huit jours, puis on n'y a plus pensé. Or, cette escadre reste dans les eaux anglaises, elle

reste dans la Manche et y restera toujours, fondue peu à peu avec la force navale que les Anglais appellent « Channel squadron ». Or, comptons les navires de ces deux escadres.

La première, je veux dire la plus ancienne, l'escadre du canal, comprend 6 cuirassés et 5 croiseurs ; la seconde, l'escadre volante, se compose de 2 cuirassés, de 4 grands croiseurs et de 6 destructeurs de torpilleurs (avisos très rapides et bien armés) que 6 autres vont suivre bientôt. Voilà donc, au total, 8 cuirassés, 9 croiseurs et 6 ou 12 avisos rapides, tous navires des modèles les plus récents.

Croyez-vous que ce soit assez pour les desseins de l'Angleterre? Non, il faut ajouter à cette force déjà considérable une douzaine de bâtiments dont la disponibilité se dissimule sous l'étiquette de Coast guard ships, c'est-à-dire navires garde-côtes. Ces bâtiments, stationnés à demeure sur divers points de la côte de la Manche ou de la mer du Nord, sont en armement réduit, mais leurs compléments d'équipage sont là sous la main et, vingt-quatre heures après l'ordre reçu, ces 6 cuirassés et ces 4 croiseurs prendraient la mer pour se joindre à la grande escadre. Celle-ci aurait donc 14 cuirassés, 12 croiseurs de toute taille, 12 destructeurs de torpilleurs, et un nombre indéterminé, mais considérable de torpilleurs de haute mer.

Or, qu'avons-nous à opposer à cette flotte, pour défendre notre littoral, pour empêcher la descente dans le Cotentin, pour sauver de l'incendie le Havre, Dieppe, Boulogne, Calais?...

Vous le savez, c'est l'escadre de la Manche, c'est-à-dire quatre ou cinq cuirassés, pour la plupart de simples garde-côtes, c'est-à-dire des navires de deuxième classe, une demi-douzaine de croiseurs et autant de torpilleurs de haute mer.

Notre infériorité est manifeste, criante, au plus haut point dangereuse, et il n'est que temps de pousser un cri d'alarme.

Ne croyez pas que j'exagère en quoi que ce soit! Vous pouvez vous assurer vous-même de l'authenticité de ce que j'avance, en consultant le supplément hebdomadaire de l'*United Service Gazette*, qui donne les noms des bâtiments et leur destination.

D'ailleurs, dans toute la presse anglaise, pendant cette dernière période, on a, ouvertement ou à mots couverts, triomphé de l'écrasante supériorité des forces anglaises de la Manche sur celles de l'ennemi traditionnel, qui n'est et ne sera jamais que la France.

Eh bien! la France ne saura-t-elle pas se défendre contre un péril qu'un incident vulgaire peut déchaîner du jour au lendemain; et dormirons-nous tranquilles tant que la balance des forces ne sera pas à peu près rétablie? Car elle peut l'être encore. Que le Parlement veuille seulement faire un sacrifice pour les armements dans la Manche et une fois de plus nous aurons déjoué les manœuvres hostiles du gouvernement anglais.

L'ENTENTE ANGLO-ALLEMANDE DE 1900

LE BUT MANIFESTE DE LA POLITIQUE DE L'ALLEMAGNE ET DE L'ANGLETERRE

Les Illusions au sujet de l'empereur d'Allemagne. — Pourquoi Guillaume II n'a pas reçu le Président Krüger. — Les mobiles réels. — Un grand drame économique. — La concurrence commerciale. — La conciliation sur le dos de la France. — Le démembrement de l'Autriche. — Notre territoire colonial menacé.

Je me trouvais à Marseille, le 22 novembre 1900, lorsque débarqua en France le Président Krüger. La réception fut grandiose, imposante, superbe! D'autres ovations, d'autres hommages mérités l'accompagnèrent dans sa route pour Paris, où la réception de l'illustre et irréductible patriote ne fut qu'une longue et délirante acclamation, de la gare de Lyon au boulevard des Capucines!

Déjà on parlait d'autres manifestations préparées à Berlin par le peuple allemand, quand cette marche triomphale fut subitement arrêtée par l'entente de Guillaume II avec l'Angleterre.

M. A. Chéradame a publié, sur cette entente, (dans *L'Éclair*, décembre 1900), le remarquable article ci-dessous :

« Longtemps, un grand nombre de Français, illusionnés par des apparences, il est vrai fort habilement entretenues, ont voulu voir en Guillaume II un prince impulsif et sentimental ; en fait, l'empereur allemand a toujours agi en réaliste froid et calculateur. Quand on a compris les raisons qui l'ont amené à conclure un accord avec l'Angleterre, on conçoit mieux que son attitude avec les Boërs, « quels que soient, d'ailleurs les égards « de forme que très probablement il ne manquera pas de témoi- « gner plus tard au Président Krüger », a pour base les considérations les plus sérieuses et les plus durables.

« Au surplus, cette recherche des mobiles réels de Guillaume II est un moyen excellent de voir le danger qui menace la France et chaque Français dans ses intérêts les plus personnels. Ce danger, on ne saurait le comprendre si l'on ne considère l'évolution générale qui est en train de modifier profondément les rapports des États et qui se terminera fatalement par un grand drame économique.

« Je dis économique et non pas militaire, parce qu'à cette époque où l'argent domine tout, les guerres sont déterminées par des considérations économiques ; celle du Transvaal en est une preuve convaincante.

« Une partie, dont la France semble devoir être l'enjeu, est en train de se jouer sur l'échiquier universel. Les coups exécutés ont même déjà été assez nombreux pour qu'on puisse pénétrer la tactique des partenaires, et du train dont vont les choses, il est fort possible que, en quelques mois, la France ne soit plus en condition d'échapper à l'étreinte formidable qu'on prépare. Je m'explique.

« Il existe actuellement dans le monde cinq grands territoires économiques qui s'isolent de plus en plus complètement les uns des autres.

« 1° Depuis le bill Mac-Kinley et le tarif Dingley, les États-Unis se ferment étroitement aux importations étrangères. Par contre, ils inondent les marchés étrangers de produits fabriqués à si bon compte qu'ils concurrencent ceux des Allemands,

non seulement dans les débouchés dont ceux-ci avaient cru se rendre maîtres, mais encore sur le sol de l'empire allemand.

« 2° Le tarif douanier russe est également devenu prohibitif. L'empire des Tsars se suffit presque déjà, car il a à peu près achevé de constituer l'outillage national qui lui manquait totalement, il y a encore peu d'années, rapidité qui s'explique par ce fait que la population russe consommatrice d'objets fabriqués, est infiniment restreinte par rapport à la population totale de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie.

« 3° En Angleterre, il est facile de constater une tendance croissante à l'établissement des barrières douanières. La Grande-Bretagne a répandu jadis dans le monde la théorie fameuse du libre-échange, mais c'est qu'alors, n'ayant à craindre nulle part de sérieuse concurrence commerciale, son intérêt évident était de pouvoir faire pénétrer partout ses marchandises, sans se heurter à un obstacle douanier. Ce point de vue vient de changer radicalement.

« M. William, dans son livre sensationnel, *Made in Germany*, et le livre bleu de 1898, *Foreign trade competition* a établi d'une façon si indubitable l'extrême gravité pour le commerce anglais, de la concurrence allemande, que M. Chamberlain a conçu, et est en train de réaliser, la fédération des territoires britanniques, qui n'est autre chose que la réunion dans une immense union douanière de toutes les terres anglaises de l'univers. Les Anglais adoptent donc à leur tour le régime protectionniste, bien que, par un *conservatisme* très britannique, ils prétendent laisser subsister en théorie le principe du *free trade*.

« 4° Ce principe du libre-échange, c'est l'Allemagne, grand pays exportateur et à domaine extra-européen restreint, qui aurait intérêt à le défendre, si elle ne voyait se fermer malgré elle les grands débouchés étrangers qui jusqu'ici ont assuré sa fortune. Aussi, tout en soutenant la théorie de la porte ouverte, elle croit plus sage de s'assurer, par des acquisitions coloniales rapidement réalisées, un grand territoire d'expansion extérieure qui dépend d'elle exclusivement.

« 5° La France, enfin, occupe avec ses colonies une immense étendue très nettement soumise, elle aussi, a un régime protectionniste.

« Un fait capital et universel se dégage de ces constatations. Afin de parer aux dangers croissants de la concurrence, les cinq grandes puissances envisagées tendent à doter leur métropole d'un territoire entouré d'un mur de Chine économique capable d'interdire aux marchandises étrangères l'accès de ces vastes étendues, et de les réserver, par conséquent, au commerce strictement national.

« Examinons maintenant les particularités caractérisques de chacun de ces territoires.

« Celui des États-Unis ne se suffit pas par lui-même, mais il est probable que, par une application de plus en plus étroite de la doctrine de Monroë, le Gouvernement de Washington parviendra à réserver à ses exportateurs le monopole du trafic de l'Amérique du Sud. Le territoire russe, au contraire, jouit d'une indépendance absolue, au point de vue commercial s'entend, il en est autrement au point de vue financier. D'un seul tenant, lorsqu'il sera complété par certaines acquisitions en Chine et dans les Indes, il comportera tous les climats et pourra fournir tous les produits.

« Le territoire anglais peut s'isoler, lui, aussi, en raison de son immensité, mais moins facilement, cependant, à cause de son morcellement. Toutefois la fédération des colonies britanniques ne saurait donner des résultats satisfaisants qu'à la condition d'en expulser commercialement les Allemands et les Américains qui y trafiquent, et de réaliser en Afrique certaines soudures territoriales (exemple : Cap-Caire. Le Transvaal barrait la route, ce fut une des principales causes de la guerre) qui permettraient la complète mise en valeur de possessions déjà existantes. Le territoire français qui comprend des terres immenses, riches, encore inexploitées, est, lui aussi, capable d'absorber l'activité de plusieurs générations. Quant au territoire allemand il est notoirement établi que, lorsque les marchandises alle-

mandes, déjà chassées des États-Unis, gênées en Russie par les nouveaux tarifs, ne pourront plus se vendre dans les pays britanniques réunis dans une immense union douanière, l'Allemagne, dont toute la fortune est basée sur le commerce d'exportation, ne pourra plus certainement vivre dans une suffisante sécurité.

« Cet ensemble de « faits » économiques contient toute la genèse de la situation présente.

« La Russie étant satisfaite, la France exclusivement absorbée par ses divisions intérieures, les États-Unis, l'Angleterre et l'empire Allemand ne songeant au contraire qu'à s'assurer le bénéfice exclusif de leurs possessions actuelles ou à en acquérir de nouvelles, se sont lancés forcément dans les voies conquérantes. Il en est résulté l'éclosion simultanée de trois impérialismes :

« L'impérialisme américain.

« L'impérialisme anglais.

« L'impérialisme allemand.

« Si l'on considère maintenant ensemble les cinq grandes puissances envisagées, on constate que l'âpreté de la lutte économique est devenue telle qu'on peut les comparer aux naufragés du radeau de la Méduse où les plus forts se trouvent dans l'obligation, pour subsister, de se partager les plus faibles. Ce qui semble devoir se passer ne se dégage-t-il pas de la nature des choses?

« Les Etats-Unis ne peuvent rien par la force contre l'Europe; leur véritable sphère d'action est l'Amérique du Sud qui peut-être leur suffira; la Russie est pour tous inaccessible; la France ne s'occupe absolument pas de l'extérieur; en réalité, tout l'intérêt réside dans l'orientation définitive que prendront l'Allemagne et l'Angleterre.

« Or, l'Anglais ne peut songer raisonnablement à expulser le commerçant allemand des territoires britanniques qu'à la condition de lui fournir une compensation sous la forme d'un champ d'action suffisant pour son trafic nécessaire et comme, d'autre part, il n'existe plus dans le monde de grandes terres

libres, propres aux exportations européennes, l'Allemand ne peut espérer s'assurer de vastes débouchés qu'à la double condition de les conquérir, aux dépens de puissances qui possèdent actuellement des colonies, et surtout d'étendre le Zollverein à l'Autriche afin d'être en communication économique directe avec les pays des Balkans et de l'Orient qui, dans l'état actuel des choses, sont destinés à devenir ses principaux clients (cette extension du Zollverein allemand à l'Autriche qui en réalité résume la « question d'Autriche » est vitale pour la France).

« La simple vue de la carte établit que seuls le territoire colonial français et l'empire des Habsbourg, point de jonction entre l'empire allemand et l'Orient, permettent aux Anglais à la fois de trouver, par voies d'échanges, la matière aux soudures qu'ils jugent nécessaire de réaliser en Afrique, et de donner aux Allemands la possession économique de terres suffisamment riches et peuplées pour les détourner des pays britanniques.

« Il n'y a en effet que deux combinaisons possibles : ou bien les Anglais et les Allemands, dont les intérêts commerciaux sont nettement opposés, lutteront entre eux sans merci, ou bien, ils s'entendront aux dépens de tiers qui dans l'espèce ne peuvent être que la France et l'Autriche. Cette simple constatation, déduite de l'observation des faits, suffit à caractériser la politique de ceux qui en France ont cru, au prix d'humiliations et de platitudes répétées, empêcher l'Angleterre de s'entendre avec l'Allemagne.

« Rationnellement donc, le territoire colonial français et le sud de l'Europe centrale apparaissent très nettement comme le terrain de conciliation entre Allemands et Anglais. On peut même, sans la moindre témérité, se demander si l'accord anglo-allemand n'est pas établi sur cette base. Il suffit de se rappeler le discours de M. Chamberlain où il déclarait, en décembre 1899, la nécessité de prévoir, dès maintenant, beaucoup de choses encore enfermées dans l'avenir, « mais qui doivent causer de l'anxiété « aux hommes d'État d'Europe » et au sujet desquelles un accord avec l'Allemagne « pourrait faire plus que toute combinaison « d'armes pour procurer la paix au monde. »

« M. Alphonse Humbert, qui, seul alors fut clairvoyant écrivait dès le lendemain de ce discours : « Il ne faut pas une extraordi-« naire perspicacité pour découvrir dans ce passage une allusion « aux événements qui suivront la mort de l'empereur d'Autriche. » Il faut encore se rappeler l'attitude si fermement suivie par Guillaume II pendant la guerre du Transvaal ; il faut enfin peser sérieusement les graves paroles qu'il a prononcées à Barmen (24 octobre 1900) :

« L'entente avec le plus grand des États germaniques, en « dehors de l'Allemagne, sera, dans l'avenir un puissant adjuvant « pour les efforts communs des deux peuples sur le marché du « monde où ils pourront se faire une concurrence amicale sans « aucun choc hostile. »

« Ces impériales paroles, si parfaitement en harmonie avec l'hypothèse supposée, n'autorisent-elles pas à craindre que la France, qui a eu le grand tort de se dénoncer comme le plus anémié des naufragés du radeau de la Méduse, ne fasse tous les frais de l'accord anglo-allemand? Admettons un instant que mes déductions soient exactes. N'éclairent-elles pas sérieusement le mystère de la situation présente?

« La liquidation de la France, pays qui peut actuellement mobiliser trois millions d'hommes est incontestablement une opération périlleuse qui ne saurait réussir sans de prudentes mesures préalables. Deux surtout sont indiquées. Il faut d'abord désarmer la France à petit bruit par des voies indirectes et cela explique l'explosion soudaine de la campagne antimilitariste, poussée avec une vigueur surprenante par des journaux nés d'hier et dont les attaches avec l'étranger sont connues ; il faut enfin que les Français ne puissent regarder utilement au-delà de leurs frontières et alors on comprend le soin mis à faire durer nos plus irritantes querelles intérieures. N'est-ce point là en effet le plus sûr moyen de dissimuler aux Français la prodigieuse partie dont ils sont l'enjeu? S'ils avaient une liberté d'esprit suffisante pour voir exactement le danger, pour en comprendre tous les éléments, ils auraient vite fait de trouver les vices de l'accord de

leurs adversaires et ils amèneraient l'échec de cette combinaison prodigieuse dont le but essentiel est de permettre la coexistence de l'impérialisme allemand et de l'impérialisme britannique. »

L'ALLIANCE ANGLO-JAPONAISE ET L'ALLEMAGNE EN 1902

L'Angleterre touche au but que sa diplomatie poursuivait avec une remarquable ténacité depuis le jour où, en présence des foudroyants succès des flottes et des armées japonaises, elle lâchait brusquement la Chine et se tournait vers l'astre nouveau qui se levait avec éclat en Extrême-Orient. L'alliance anglo-japonaise est conclue et proclamée publiquement.

C'est certainement l'événement le plus important, le plus gros de conséquences qui se soit produit depuis l'alliance franco-russe. Il modifie du tout au tout les données du problème asiatique et même du problème européen. La duplice anglo-japonaise appuyée sur deux flottes formidables, sur une puissance militaire qui a donné sous les murs de Tien-Tsin et de Pékin des preuves indiscutables de sa valeur, opère un déplacement d'équilibre considérable, dit S. B. dans *Le Journal.*

L'entente entre l'Angleterre et le Japon s'annonce comme une garantie du maintien de l'intégrité du Céleste Empire et de la Corée. En réalité les deux parties contractantes s'engagent à sauvegarder mutuellement leurs intérêts politiques commerciaux et industriels dans ces deux pays. Pour la Grande-Bretagne, il s'agit surtout de la situation en Chine. La Corée est beaucoup plus importante pour le Japon.

C'est une alliance défensive. D'accord. Contre qui est-elle dirigée? Les stipulations des articles 2 et 3 ne laissent à cet égard aucun doute. Ces articles ne font intervenir le *casus foederis* que dans l'hypothèse où l'un des deux contractants serait attaqué par deux puissances alliées. Qui sont ces deux puissances, s'il ne s'agit pas de l'entente franco-russe?

La première conséquence de la nouvelle situation internationale sera, en tous cas, d'obliger les autres puissances asiatiques à augmenter considérablement leurs effectifs aussi bien de mer que de terre en Extrême-Orient. Et, que faudrait-il penser alors, si la nouvelle duplice se transformait en triplice? Ce n'est pas d'ailleurs une simple supposition. L'accord anglo-allemand de décembre 1900 tient toujours. Il ne faut pas oublier que le Japon est la seule puissance qui y ait adhéré. Il y a là, semble-t-il, quelque chose de plus qu'une simple éventualité à prévoir.

Un seul fait cependant est certain pour le moment. L'Angleterre et le Japon sont alliés. Comment cette alliance s'est-elle conclue? C'est ce qu'il serait intéressant, disons plus, ce qu'il serait nécessaire de savoir. Le voyage du marquis Ito se rattache évidemment à ces négociations. Or, il ne faut pas perdre de vue que le célèbre homme d'État japonais a choisi Paris comme première, et Saint-Pétersbourg comme seconde étape, qu'au moment de son arrivée dans la capitale russe, on annonçait que le voyage s'achèverait immédiatement par le Transsibérien. Cet itinéraire a subi *in fine* une modification qui a été très remarquée, et le marquis Ito s'est rendu à Berlin, puis à Londres, où il a reçu l'accueil splendide que l'on sait.

De tout cela, il paraît bien ressortir qu'avant d'accepter les avances de l'Angleterre, le Japon aurait essayé autre chose. Il n'y a aucun sujet de querelle entre la France et le Japon. Les soldats des deux pays ont appris à s'estimer en luttant épaule contre épaule. La situation de notre place permettait au besoin d'envisager des combinaisons financières qui pouvaient avoir leur utilité. D'autre part, en Russie, bon nombre d'esprits éclairés reconnaissent que la question de Corée elle-même, n'était pas un obstacle insurmontable à un accord entre les cabinets de Tokio et de Saint-Pétersbourg. La presse russe se montrait assez favorable à cet accord.

Quoi qu'il en soit, le fait est là. L'Angleterre sort de son superbe isolement, et ce n'est pas pour se jeter dans les bras de la Russie, comme le réclamaient bruyamment les correspondants

anonymes de la *National Review*. La nouvelle combinaison est tout l'opposé de cette politique. On a encore leurré ceux qui ont voulu se laisser prendre à un de ces bluffs splendides, qui deviennent décidément un des moyens de la politique internationale.

Un accord public.— Les clauses du traité.— Une alliance défensive.

Le *Foreign Office* publie le texte suivant d'un traité entre l'Angleterre et le Japon, signé à Londres par lord Lansdowne et M. Hayashy envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur du Japon à la cour de Saint-James :

« Les gouvernements de la Grande-Bretagne et du Japon, mus par le seul désir de maintenir le *statu quo* et la paix générale en Extrême-Orient et en outre, spécialement intéressés à maintenir l'indépendance de l'empire de la Chine et de l'empire de la Corée et à assurer des facilités égales dans ces deux pays au commerce et à l'industrie de toutes les nations, conviennent par les présentes ce qui suit :

Article 1er. — Les hautes parties contractantes, ayant mutuellement reconnu l'indépendance de la Chine et de la Corée, se déclarent entièrement dégagées de toute tendance agressive contre l'un ou l'autre de ces deux pays.

Ayant en vue, toutefois leurs intérêts spéciaux dont ceux de la Grande-Bretagne, se réfèrent principalement à la Chine, tandis que le Japon, en outre des intérêts qu'il possède en Chine, est intéressé à un degré particulier au point de vue politique aussi bien que commercial et industriel en Corée, les hautes parties contractantes reconnaissent qu'il sera permis à toutes deux de de prendre telles mesures qui pourront être indispensables en vue de sauvegarder ces intérêts, s'ils sont menacés, soit par l'action agressive de toute autre puissance, soit par des troubles en Chine ou en Corée nécessitant l'intervention d'une des deux hautes parties contractantes pour la protection de la vie et des bien de ses sujets.

Art. 2. — Si la Grande-Bretagne ou le Japon, pour la défense des intérêts respectifs ci-dessus décrits étaient impliqués dans une guerre avec une autre puissance, l'autre haute partie contractante gardera une stricte neutralité et fera ses efforts pour empêcher d'autres puissances de prendre part aux hostilités contre son allié.

Art. 3. — Si, dans le cas précité, toute autre puissance ou toutes autres puissances prenaient part aux hostilités contre ladite alliée, l'autre partie contractante viendra à son aide et fera la guerre en commun avec elle et concluera la paix d'un commun accord.

Art. 4. — Les hautes parties contractantes conviennent que ni l'une ni l'autre ne concluera, sans consulter l'autre d'accord, séparé avec une autre puissance au préjudice des intérêts ci-dessus décrits.

Art. 5. — Toutes les fois que, de l'avis, soit de la Grande-Bretagne, soit du Japon, les intérêts ci-dessus mentionnés seront en péril, les deux gouvernements communiqueront l'un avec l'autre pleinement et franchement.

Le traité doit prendre date du jour de la signature et rester effectif pendant cinq ans à partir de cette date.

Dans le cas où ni l'une ni l'autre des deux hautes parties contractantes n'aurait notifié douze mois avant l'expiration de ces cinq années l'intention d'y mettre fin, le présent traité devra les lier jusqu'à ce que l'une ou l'autre des deux hautes parties contractantes l'aura dénoncé. Mais si, quand arrivera la date fixée pour son expiration, l'une ou l'autre alliée est engagée dans une guerre, l'alliance devra *ipso facto* continuer jusqu'à ce que la paix soit conclue.

En foi de quoi, les soussignés, dûment autorisés par leurs gouvernements respectifs, ont signé ce traité et y ont apposé leurs sceaux.

« Fait en double, à Londres, le 30 janvier 1902.

« Suivent les signatures. »

Le texte de ce traité est adressé par le marquis de Lansdowne à sir Claude Mac Donald, ministre d'Angleterre à Tokio, dans une lettre datée du *Foreign Office*, 30 janvier 1902.

Le secrétaire d'État y déclare que ce traité peut être regardé comme le résultat des événements qui ont lieu pendant ces deux dernières années en Extrême-Orient, et de la part que la Grande-Bretagne et le Japon y ont prise. Les deux puissances ont agi dans des vues similaires.

FACHODA

L'ennemi héréditaire.

On n'avait pas besoin du soufflet de Fachoda ni des discours de Chamberlain pour détester l'Anglais en France, mais ce cruel affront a comblé la mesure et ravivé la haine héréditaire.

Des siècles l'ont accumulée ; des générations se la sont invétérée. Avant la guerre de cent ans qui l'a révélée au monde, elle couvait déjà. La nature préparait ce que l'intérêt fit éclater. La haine de l'Anglais en France a toujours été populaire ; les changements de régime ne l'ont point atteinte, pas plus que les tiédeurs du scepticisme ne l'ont atténuée. Elle subsiste à travers les capitulations, les reniements et l'indifférence. C'est un chaînon, le seul qui relie la France moderne à la vieille France. Aussi profonde que réciproque, elle tient de part et d'autre moins aux outrages reçus qu'aux mobiles qui les ont produits. Les outrages s'échangent et se vengent ; la haine dont ils sont les causes peut s'éteindre, mais inextinguible est celle dont ils ne sont que les effets.

Depuis 70, l'exécration de l'Allemagne est au cœur de tous les Français qui en ont. Le ressentiment de la défaite, la douleur à jamais cuisante d'une amputation nationale, la honte de l'invasion nous pèsent et nous font grincer des dents. Mais la revanche gagnée, très probablement la haine tomberait, car cette haine de tout vaincu pour son vainqueur est due moins à l'homme

qu'aux circonstances, moins à la nation qu'à la fortune. Un retour du hasard peut l'emporter; elle est raisonnée, volontaire, acquise; donc sujette à être perdue. Cette haine est dans le cœur. Il en est une autre, instinctive, obscure, innée, donc à peu près irrémissible. Cette haine est dans le sang. Les nations ont comme les personnes des antipathies que rien ne peut vaincre. Parlez à un paysan français d'Allemands ou d'Anglais, pour peu que le département qu'il habite n'ait pas eu particulièrement à souffrir de l'invasion, il s'exprimera assez froidement, trop froidement peut-être, sur le compte des premiers. Mais au seul nom des autres tout le vieux levain lui remonte au cœur.

LA VÉRITÉ SUR FACHODA

Le rapport de M. François Deloncle sur l'Éthiopie.

L'histoire de l'Éthiopie. — Ménélik et la France. — Après Fachoda. — Ce qu'a fait l'Angleterre. — Politique blâmée. — Un traité ambigu. — Question à résoudre.

M. François Deloncle, député de la Cochinchine, a déposé un projet de résolution tendant à la publication de divers documents diplomatiques concernant les affaires d'Éthiopie. Ce projet a été distribué à la commission des affaires extérieures et coloniales le 6 mars 1903.

Le journal *L'Éclair* a eu communication du projet de M. Deloncle qui, vu les circonstances actuelles, présente un vif intérêt.

Exposé des motifs. — Voici l'analyse de ce document parlementaire :

« Un *Livre bleu* tout récent, dit M. Deloncle, nous a apporté le texte des traités du 15 mai 1902 déterminant les frontières de l'empire d'Éthiopie du côté du Soudan égyptien et de l'Erythrée italienne. Mais nous continuons à ignorer les confins de l'Éthiopie et de notre colonie de Djibouti, sur la côte Somalie, bien que

ces limites aient été fixées depuis 1897. Le projet de résolution que nous avons l'honneur de vous proposer a pour objet de combler cette lacune, en invitant le gouvernement à distribuer aux Chambres les textes des arrangements franco-éthiopiens relatifs à cette délimitation. Quelques lignes suffiront à exposer les motifs de ce projet ».

Et après un complet exposé de l'histoire de l'Éthiopie, M. Deloncle rappelle fort à propos que tous les efforts faits pour attenter à l'indépendance de cette puissance ont successivement échoué. Contre elle, tour à tour, l'Égypte antique, Rome, l'Islam, sont venus se briser. Plus récemment, l'Égypte, l'Angleterre et l'Italie n'ont pas mieux réussi dans leurs entreprises hostiles. Le désastre d'Adoua, du reste, n'est-il pas encore dans toutes les mémoires?

M. Deloncle parle ensuite de l'accord secret conclu entre l'Angleterre et Ménélik en 1898, accord reconnaissant à l'Éthiopie une toute puissance sur 1.500 kilomètres du Nil blanc, à la condition qu'aucune nation européenne ne pénétrerait par les États éthiopiens jusqu'à la rive droite du Nil, depuis sa sortie du lac Albert-Nyanza jusqu'à 150 kilomètres environ en amont de Khartoum.

Une grave révélation. — Puis, le rapport contient contre notre politique les graves révélations suivantes :

« Si l'empereur, déclare M. Deloncle, avait ainsi tenu à se faire reconnaître la ligne du Nil, ce n'était certes point pour s'y établir immédiatement à demeure lui-même. Mais il avait, à ce moment, les regards tournés vers le Bahr-el-Ghazal, d'où devait lui arriver la mission Marchand, à la rencontre de laquelle se portait, par l'Éthiopie, la mission Bonchamp. Un jour prochain seront publiées les responsabilités qui empêchèrent la mission Bonchamp d'atteindre le Nil et d'y préparer toute chose pour faire la jonction nécessaire avec la mission Marchand. On connaîtra alors toute l'étendue des sacrifices que l'empereur avait faits, tous les risques qu'il n'avait pas craint de courir pour

le succès de cette mission et aussi la blessure profonde que lui avait laissée l'échec !

« La mission Marchand arriva à Fachoda : est-il besoin de rappeler la navrante histoire qui suivit, l'ordre d'évacuation, et la retraite à travers l'Éthiopie? Ménélik consola et encouragea Marchand. Pour lui, l'évacuation de Fachoda n'était pas encore la fin : le dernier mot ne serait pas dit tant que la France n'aurait pas abandonné son droit diplomatique d'atteindre le Nil par le Congo et le Bahr-el-Ghazal !

« Hélas ! la déclaration additionnelle du 21 mars 1899, par laquelle M. Delcassé fermait à la France toute action politique dans cette partie de la vallée du Nil, enleva à Ménélik, sa dernière illusion. Il ne comprit pas, il n'a jamais compris pourquoi la France avait refusé le concours des 200.000 hommes qu'il lui offrait pour une action énergique sur le Nil bleu et le Nil blanc. Mais il se vit désormais seul en face de l'Angleterre, et il ne songea plus dès lors qu'à se faire reconnaître les frontières traditionnelles de l'Éthiopie, celles-là même qu'il avait indiquées au président Carnot, le 6 décembre 1889. »

La diplomatie anglaise sut habilement profiter de cet échec de la politique française. Elle plaça auprès de Ménélik un officier diplomate de la plus haute valeur, le lieutenant-colonel J.-L. Harrington, dont les efforts ont été couronnés de succès et ont abouti au récent traité anglo-abyssin si avantageux pour l'Angleterre. M. Deloncle croit cependant bon, à ce propos, de faire les réserves suivantes :

« Hâtons-nous de le déclarer : l'empereur Ménélik connaît trop bien l'histoire de son pays et celle de l'Angleterre (notamment l'histoire de l'occupation de l'Égypte) pour avoir mis à aucun degré sa confiance dans la diplomatie britannique. Il se rappelle Théodoros, le négus Jean, les protocoles Dufferin-Crispi et les dédaigneuses déclarations de lord Salisbury à la veille même d'Adoua. Il sait ce que lui réserverait l'Angleterre, s'il s'abandonnait à ses promesses, à ses flatteries, à ses séductions. »

En un mot, Ménélik entend rester le maître chez lui.

Le rôle de M. Lagarde. — M. Deloncle parle après du rôle de M. Lagarde, tant comme gouverneur d'Obock que comme ministre plénipotentiaire du négus, ainsi que de la politique qu'il a entendu suivre, depuis son installation au gouvernement d'Obock le 24 juin 1884 :

« A cette époque, Ménélik n'était fait que roi de Choa : l'Égypte allait évacuer Zeilah et Harrar; tout le pays alentour de notre établissement, toutes les routes montant de la côte vers Harrar et le Choa étaient livrés à l'anarchie. Une action énergique eût pu alors nous assurer Zeilah, et par Zeilah la route de Harrar, et peut-être même Harrar bientôt évacué pas les Égyptiens. Les autorités d'Obock ne sortirent pas du golfe de Tadjourah ; elles dépensèrent sans compter pour s'établir sur un rocher ou sur des côtes brûlées ; elle dédaignèrent Zeilah et Harrar, tout cet arrière pays où le roi de Choa les priait de monter, offrant même des troupes pour aider la France à s'installer à Harrar. Dès cette époque, deux hommes avaient la confiance entière de Ménélik et travaillaient sans relâche auprès de lui pour notre influence : M. Ilg, ingénieur suisse, qui devait se révéler quelques années plus tard diplomate consommé, véritable homme d'État, et M. Léon Chefneux, la personnification de l'esprit d'initiative, de l'endurance et du désintéressement français, un patriote qui, dès 1880, s'était promis d'ouvrir à son pays l'influence économique et pacifique de ces riches hauts plateaux de l'Éthiopie, et qui n'a rien épargné, à travers des difficultés sans nombre, pour réaliser ce grand et généreux dessein.

« Ménélik pressait donc la France de monter à sa rencontre : la France n'en fit rien. »

La France laissa l'Angleterre s'installer à Zeilah (1885), s'emparer de la principale route de Harrar et attirer vers elle le commerce abyssin. Maîtresse de la route de Harrar, l'Angleterre se préparait à s'emparer de cette place forte. Averti de ce projet par MM. Ilg et Chefneux, Ménélik descendait à Harrar et l'occupait.

Pendant ce temps-là, Obock végétait.

Fort heureusement, en 1889, l'empereur Ménélik entra en rapport avec le gouvernement français. Le 6 décembre 1889, il envoyait en France M. Armand Savouré auprès de M. Carnot, pour lui demander de reconnaître l'empire d'Éthiopie et de reprendre avec lui les relations de commerce et d'amitié suivant le traité signé, en 1848, par Rochet d'Héricourt avec Sohla-Salossi, roi du Choa, aïeul de Ménélik, et pour étudier, de concert avec le gouvernement français, le projet d'une voie ferrée reliant Obock-Djibouti à l'Éthiopie en passant par Harrar et aboutissant à Entotto. Dès ce jour, et sur les instructions données par M. Étienne aux autorités d'Obock, des relations actives, cordiales, commencèrent à s'établir entre le gouvernement français et l'empereur.

M. Deloncle déclare que de 1891 à 1896, grâce aux efforts de MM. Ilg et Chefneux, les relations entre la France et l'Éthiopie furent excellentes. Ces deux hommes connaissaient, dit-il, admirablement l'Éthiopie et avaient foi en sa puissance. Ils firent part de leur opinion aux hommes d'État français en leur prédisant la victoire finale de l'indépendance éthiopienne :

« Le gouvernement d'Obock au contraire, poursuit M. Deloncle, montrait dans ses correspondances, ou conversations (1895) une Éthiopie au fond divisée, et prête à s'éparpiller sous la première poussée d'un envahisseur ; suivant lui, 5.000 hommes bien décidés pouvaient du jour au lendemain occuper Harrar, et, dès lors, c'était dans toute l'Éthiopie la guerre civile ; il ne tenait alors qu'à la France de s'entendre avec l'Angleterre pour garder le Harrar et la vallée de l'Aouache, tandis que l'Italie prendrait les provinces du nord et l'Angleterre celles de l'ouest et du sud.

« La brillante campagne de l'hiver 1895-1896 consacra aux yeux du monde entier la puissance militaire de l'Éthiopie et l'unité de l'Empire. L'Angleterre elle-même s'inclina.

« Est-il sûr que M. le gouverneur d'Obock, chargé d'une mission diplomatique en Éthiopie (décembre 1896, mai — 1897) et ministre plénipotentiaire à Addis-Abbaba depuis le 15 juin 1897,

ait renoncé, lui aussi, à ses vieilles idées sur le caractère précaire et passager de l'œuvre de Ménélik?

« Le peu que nous savons de la convention signée le 20 mars 1897 par M. Lagarde avec l'empereur nous laisse fort perplexes sur ce grave sujet : que signifie en effet cette clause nous réservant « dans les régions situées au-delà de la zone placée sous « l'autorité directe de la France » (texte de M. Vigneras) « sans « dépenses d'occupation et d'administration, une influence pré- « pondérante, exclusive de toute intervention étrangère »?

« Et plus tard, que signifiaient certaines cartes de sphères d'influence « à tiroir » que le ministre de France s'appliquait à montrer à l'empereur, surpris, pour ne pas dire plus, que M. Lagarde n'ait qu'un souci : se faire assurer par Ménélik, vainqueur ou vivant, une partie de l'héritage ou des dépouilles de Ménélik vaincu ou mort?

« On raconte que le ministère des affaires étrangères n'a jamais eu connaissance de ces belles cartes coloriées de sphères d'influence « à tiroir ». Cela est fort possible. Mais, une chose est certaine, c'est qu'en 1902, quand il s'est agi de conclure avec la Compagnie des chemins de fer éthiopiens, une convention pour assurer l'achèvement de la ligne de Djibouti-Harrar, on y a inséré (voir Annexes, n° 23) des stipulations (art. 5, § 8; 6, § 2; 9, § 3; 14, § 2; 15, § 1er et 16, § 3), plaçant sous le contrôle immédiat de la France, non pas seulement la ligne de Djibouti-Harrar, mais encore « les lignes entre Djibouti et le cours de « l'Aouache », c'est-à-dire les lignes appelées à desservir toute la région qui, dans l'esprit de M. Lagarde, devrait lui être reconnue par Ménélik comme le lot de la France, au cas de sa mort ou du partage de son empire.

« Hâtons-nous d'ajouter que l'article 18 de la convention a prévu que lesdites stipulations « seront applicables sous réserve d'en- « tente entre le gouvernement français et le gouvernement éthio- « pien ». Il ne faut pas être trop surpris qu'à la fin d'avril 1902 l'empereur Ménélik n'ait pas accueilli favorablement M. Lagarde, porteur de cette convention, qu'il se soit énergiquement refusé

à la ratifier par l'entente prévue et que, trois semaines après, le 15 mai 1902, il n'ait pas hésité à accorder à l'Angleterre le passage si longtemps refusé par lui du chemin de fer du Cap au Caire à travers le territoire éthiopien, la clause relative à l'aménagement des eaux du Nil bleu et du Saubat et l'enclave d'Itang ».

Le député de la Cochinchine ajoute, toutefois, qu'on peut envisager les avantages consentis à l'Angleterre, plus comme des promesses de concessions que comme des concessions fermes. En tout cas, ces avantages laissent intacts les droits reconnus à la Compagnie française des chemins de fer par l'acte de concession du 9 mars 1894.

En terminant, M. Deloncle affirme que, comme le déclarait M. Étienne au banquet du 19 juillet 1902, donné en l'honneur du ras Makonnen, « on n'arrivera pas à nous brouiller avec l'Éthiopie, car la France admire et aime l'Éthiopie, et, vis-à-vis d'elle, elle n'a jamais eu et ne saurait avoir qu'une politique : l'Éthiopie puissante et respectée, indépendante et fière ; neutralisée par l'accord de ses voisins et s'ouvrant sans crainte au commerce et à la civilisation des nations ».

Conclusion. — Et M. Deloncle conclut :

« La Chambre s'associera, nous en sommes assurés, à ce noble langage, en demandant au gouvernement de vouloir bien publier toute la partie de la correspondance diplomatique avec l'Ethiopie, qu'il estimera pouvoir communiquer sans inconvénients pour les négociations en cours, notamment le traité de délimitation du 20 mars 1897, ainsi que le traité d'amitié et de commerce du 27 janvier de la même année. La connaissance de ce dernier acte est d'autant plus nécessaire que nos relations commerciales et industrielles vont prendre désormais, avec l'Éthiopie, un développement important, et que nos nationaux ont besoin de connaître le régime créé par ce traité.

« Nous avons donc l'honneur de vous proposer le projet de résolution suivante :

« *Projet de résolution.* — Article unique : La Chambre invite le gouvernement à faire distribuer la correspondance diplomatique relative aux affaires d'Éthiopie et les traités de délimitation, d'amitié et de commerce conclus avec l'empereur Ménélik. »

L'ANGLETERRE CONTRE LA FRANCE

Sa carte de la France en 1910.

Nos questions de politique intérieure prennent une importance hors de proportion. La pensée du pays est détournée de ce qui devrait être sa préoccupation, et de misérables intérêts personnels ont encore compliqué un état de choses déjà plein de dangers.

Allons-nous nous épuiser dans ce bysantinisme, ou résolument regarder ce qui se passe autour de nous et réagir ?

Le pays s'est intéressé à cette guerre inique que l'Angleterre a faite aux Boërs du Transvaal et de l'État libre ; mais combien plus d'importance encore ont les conséquences du plan que les Anglais poursuivent avec tant de volonté ; car il est connu désormais, ce plan : ils veulent s'assurer la domination complète de l'Afrique.

Ils ont d'abord occupé l'Égypte puis ils se sont emparés de la plus grande partie des possessions portugaises ; maintenant, ils prétendent soumettre les républiques boërs, après quoi ils absorberaient le reste des colonies portugaises. Il ne leur resterait ensuite qu'à soumettre, ou à annihiler l'Abyssinie et le Maroc, et l'on connaît leurs intrigues dans ces deux pays.

Les quelques enclaves allemandes ou italiennes, pas plus que l'État du Congo, ne les inquiètent, mais il n'en est pas de même du bloc compact que forment les possessions françaises. C'est là qu'est le danger pour la domination anglaise en Afrique.

Lord Salisbury, sur ce ton de raillerie qui lui est habituel, a eu beau proclamer, à propos de nos possessions africaines, que si *le coq gaulois* aimait à gratter le sable il avait, à sa disposition

le Sahara pour se livrer à cette distraction, les hommes d'État britanniques comprennent que nos possessions d'Algérie, de Tunisie, du Sénégal, du Dahomey, du Soudan et du Congo menacent leur empire africain de la même façon que le Turkestan russe menace les Indes.

Si les Anglais s'étendent en Afrique, c'est tout justement dans la crainte de perdre, un jour, leurs domaines indiens. Il faut donc, pendant qu'il en est temps encore, qu'ils écartent le danger français, puisque les circonstances ne leur permettent pas d'écarter le danger russe.

Ils ont été obligés, il est vrai, de nous reconnaître par traité, une vaste zône d'influence ; mais tous leurs efforts tendent à nous empêcher d'en tirer profit. Ils exploitent contre nous le fanatisme musulman. C'est eux qui soutenaient Samory.

Ils veulent ainsi empêcher notre développement normal, ils espèrent même nous obliger à reculer et réduire nos possessions, dans la partie occidentale de l'Afrique, à quelques postes sur la côte.

On connaît la propagande incessante que certains de leurs missionnaires, hommes et femmes font en Algérie, attisant les cendres d'une haine mal éteinte dans le cœur de nos sujets arabes et profitant de toutes les faiblesses, de toutes les inconséquences de l'administration; mais, ce que l'on sait moins, ce sont les rapports qu'ils entretiennent avec les Senoussi, cette puissante congrégation musulmane qui est peut-être le plus grand des obstacles que nous ayons rencontré dans la pacification définitive de notre colonie.

En somme l'Afrique doit-être anglaise pour compenser un jour la perte probable des Indes ; et, pour qu'elle devienne anglaise, cette Afrique, il faut que la France soit réduite à l'impuissance. Certains hommes d'État anglais ne nous ont-ils pas charitablement annoncé, ces temps derniers, qu'avant dix ans notre tour viendra d'être traités, en Afrique, comme les Boërs l'ont été.

Et ce plan anglais n'est pas celui d'un seul ministre, c'est le

plan de tout un gouvernement, de toute une génération d'hommes d'État. Que le Cabinet actuel tombe, peu importe; le ministère libéral qui le remplacera suivra une politique identique à celui de l'extérieur, et cette continuité dans l'effort, cette permanence dans les vues fait la puissance de l'Angleterre. C'est ce qui a permis cette expansion prodigieuse d'une race, malgré le peu de forces militaires dont elle dispose.

Longtemps, l'Angleterre prit à sa solde les armées que des princes besogneux lui livraient; aujourd'hui, en Europe, il n'y a plus d'armées à vendre, mais l'Angleterre a su accaparer l'information; elle est experte dans l'art d'endormir les consciences et de duper les peuples. Elle a mis de son bord une certaine catégorie d'hommes de proie qui, grâce à leurs moyens financiers, exercent en sa faveur, dans tous les pays concurrents, une influence désorganisatrice.

Il est temps de voir les choses telles qu'elles sont. Ce n'est pas en niant le danger qu'on y échappe. La France est gravement menacée; que ceux qui l'aiment oublient, un temps de misérables querelles si activement entretenues par la presse et les agents anglais, et qu'ils pensent enfin à s'unir pour une œuvre de défense.

Un journal de Londres, le *Sun* a publié une carte de la France telle que les Anglais espèrent la voir en 1910.

Sur ce dessin, la frontière de Belgique vient jusqu'à Compiègne.

L'Allemagne possède nos départements de Laon à Dijon.

L'Italie voit ses frontières reportées jusqu'au Rhône et l'Espagne est limitée par une ligne qui va de Rochefort à Saint-Etienne.

Enfin la Suisse franchit les Alpes et étend son territoire jusqu'à l'Océan Atlantique.

Messieurs les Anglais consentent à nous laisser le royaume de Normandie, et sur cette fameuse carte, notre pays ne comprend plus que l'Ile de France, la Bretagne et la Normandie.

D'après le journal Anglais *The Sun*, la France ne sera pas seulement mutilée, mais supprimée complètement.

Tout le monde aura sa part : la Belgique (Belgium), trois départements au moins ; l'Allemagne (Germany), Nancy, Reims, Châlons et Vesoul; Paris deviendrait la capitale d'un royaume de Normandie (Kingdom of Normandy) comprenant la Bretagne sous un roi vassal de l'Angleterre ; l'Italie (Italy) aurait la Corse et la rive gauche du Rhin, depuis Nice jusqu'à Valence, Grenoble et Chambéry : l'Espagne (Spain) retrouverait une belle compensation de ses pertes en Amérique avec Nîmes, Pau, Toulouse, Bordeaux et Périgueux ; mais la plus favorisée, proportionnellement à son étendue actuelle, serait la Suisse (Switzerland), qui couperait en deux le territoire français, séparant la France du nord de celle du midi occupant Besançon, Dijon, Mâcon, Lyon, Bourges, Poitiers et la Rochelle, ayant enfin accès à la mer et libre de mettre son amiral légendaire à la tête d'une flotte de guerre.

L'Angleterre dans ce partage général où elle prétend surtout tenter la cupidité du continent, se réserve toutes nos colonies, offrant quelques reliefs du festin à l'Allemagne, Tunis à l'Italie, et Madagascar au Portugal, en échange de ses anciennes possessions africaines.

L'auteur de ce projet féroce se défend surtout de formuler une plaisanterie ; il tient à être traité sérieusement et il affirme que sa carte sera l'expression de la réalité d'ici quelques années.

La leçon de la guerre anglo-transvaalienne.

La situation créée par la guerre anglo-transvaalienne a ceci de particulier que, de quelque façon que tournent les choses, la leçon qu'elles contiennent pour nous ne peut varier et les devoirs qui s'imposent à notre patriotisme demeurent les mêmes, dit Alph. Humbert.

Le vieil organisme militaire que l'Angleterre avait jugé jusqu'ici suffisant pour assurer la réalisation des vastes desseins qu'elle médite, ne s'adapte plus à la mesure de sa cupidité et ne peut plus lui rendre les services qu'elle en attend. Les réflexions

qu'a suggérées au monde entier le spectacle de son impuissance, elle les fera sur elle-même, et fatalement, elle sera conduite à modifier de fond en comble, en vue de l'approprier aux besoins de son ambition, le régime de ses armées.

Jusqu'où s'engagera-t-elle dans cette voie? Ira-t-elle jusqu'à se résigner à subir ce joug pesant de la conscription dont elle ne pouvait naguère tolérer même la pensée. Quelques-uns le croient.

Il serait bien chanceux de formuler sur cet objet une hypothèse un peu précise. Le certain seulement est que le régime décevant des armées de volontaires a vécu, que l'Angleterre vient d'en toucher du doigt la faiblesse, qu'elle sent le besoin d'avoir une armée de vrais soldats, aptes à la guerre continentale, et que, soit par la conscription, soit par le mode du service universel, soit autrement elle se la donnera.

Ainsi nous voyons se lever à l'horizon des événements prochains une nouvelle force militaire avec laquelle le monde devra compter. Nous serions bien étrangement imprudents, si nous ne faisions pas entrer, et pour une place extrêmement importante, dans le bilan des forces auxquelles se heurteront un jour ou l'autre, les intérêts et les droits que nous avons à défendre, le surcroît de puissance matérielle et morale que va recevoir, de ce chef, une nation aux appétits démesurés et que nous nous étions longtemps plu à considérer comme redoutable seulement sur la mer.

Certes la transformation des institutions militaires de la Grande-Bretagne ne s'opérera pas instantanément. Des armées en état de lutter contre des peuplades nègres s'improvisent, non pas celles qui pourraient être opposées à des troupes instruites, encadrées et aguerries comme les nôtres. Mais l'écrasante supériorité de la flotte et la possession des routes de la mer constituent un avantage de premier ordre, qui sera toujours à considérer, dans tous les conflits où nous pourrons nous trouver engagés avec l'Angleterre, et l'écart que mettait entre elle et nous l'infériorité de ses moyens d'action sur la terre ferme ira toujours en diminuant.

Tel est le grave objet de méditation qui s'impose, dès aujourd'hui aux gouvernements à qui la démocratie française a confié ses destinées. Ils doivent s'y attacher avec un souci patriotique d'autant plus vif que, suivant toute probabilité, le premier usage que l'Angleterre fera des forces nouvelles qu'elle va surgir de son sol sera dirigé contre nous. Il y a longtemps, et la preuve en a été fournie au moment des incidents de Fachoda, qu'elle ourdit une entreprise contre nos admirables possessions méditerranéennes. L'Algérie est encore un bien gros morceau pour elle, mais la Tunisie la tente et il n'est pas dit que quelque coup de main habilement préparé, sous le couvert d'une paix trompeuse, ne la pourrait pas mettre brusquement en possession du port de Bizerte.

C'est là que doit s'exercer d'abord la vigilance de nos hommes d'État et de nos chefs militaires; là aussi que doivent aller les préoccupations de notre commission du budget. Qu'elle ne ménage pas notre argent. Elle ne le saurait employer à un objet plus pressant. Mais au gouvernement et dans les conseils de la majorité songe-t-on à ces choses qui sont celles de la patrie?

L'ANGLETERRE ENVAHIE

Les anxiétés de l'Angleterre.

Après être montée au Capitole, l'Angleterre commence à mesurer la hauteur et la profondeur de la roche tarpéienne. L'heure des difficultés, des périls même a sonné pour l'arrogante nation qui s'obstina jusqu'à ce jour dans le dédain des consciences et dans le mépris du droit.

Il importe de lui rappeler que tout récemment, un officier du grand état-major allemand publiait une longue étude tendant à prouver que l'Angleterre n'est point si imprenable qu'elle le suppose, qu'une armée étrangère peut fort bien y opérer une descente. N'est-ce pas là, étant donné l'état actuel de l'Europe, de quoi nous faire réfléchir?

Plus d'une fois d'ailleurs, cette éventualité d'une attaque contre l'Angleterre a été envisagée par les Anglais eux-mêmes, moins fiers que jadis de leur position exceptionnelle au milieu des flots.

Il y a vingt-neuf ans, fut publiée à Londres sous ce titre : la *Bataille de Dorking* une brochure où était déjà prévue une invasion du royaume. On attribua l'œuvre à un illustre homme d'Etat anglais, M. Disraéli, premier ministre de la couronne, L'auteur du récit, pour montrer à ses compatriotes toute l'étendue de la faute qu'ils avaient commise en laissant vaincre la France, supposait que l'Allemagne, profitant des avantages qu'elle avait remportés sur nous, déclarait la guerre à la Grande-Bretagne.

« Est-il besoin de dire comment nos malheurs arrivèrent, écrivait M. Disraéli.

« D'abord la révolte des Indes absorba une partie de notre armée, déjà bien faible; puis, vinrent les difficultés avec l'Amérique, qui nous menaçaient depuis de longues années, et il nous fallut envoyer des hommes au Canada pour protéger cette possession. A l'intérieur, la moitié des troupes était détachée en Irlande pour faire face à la révolution. Enfin notre flotte se trouvait éparpillée dans toutes les parties du globe. »

L'auteur montrait l'Angleterre à son tour abandonnée par tous. On avait mis l'embargo sur ses navires dans les ports. Ses vaisseaux restés libres avaient voulu attaquer la flotte ennemie, « mais celle-ci avait éludé le combat corps à corps et, prenant le large, avait semé derrière elle des torpilles infernales qui, en quelques minutes, avaient, un à un coulé bas tous les bâtiments britanniques ». C'est près d'Hastings que l'armée allemande débarquait; elle triomphait à Dorking et marchait sur Londres, capitale sans fortifications, ouverte à tout venant.

« Fantaisie! » s'écria-t-on. N'empêche que les inquiétudes se firent jour. Si bien que quelques années plus tard, quand il fut sérieusement question du tunnel sous la Manche réunissant la France à l'Angleterre, et alors que les travaux avaient été com-

mencés, le gouvernement les fit interrompre soudainement. Et il y eut ensuite interdiction absolue de les continuer, sur un vote du parlement disant que le tunnel sous la Manche constituerait un danger pour l'Angleterre qu'il permettrait à la France d'y transporter ses troupes. On oubliait qu'un coup de mine aurait suffi pour amener l'obstruction complète du passage sous-marin.

Vers la même époque, il y eut un mouvement d'opinion publique à Londres pour presser le gouvernement de fortifier sérieusement la capitale.

Aujourd'hui, comme l'avait fait M. Disraéli, c'est de nouveau du côté de l'Allemagne que les Anglais tournent les yeux ; c'est de là qu'ils attendent le danger. Ils ne croient plus aux paroles de Bismarck disant, ou à peu près, que la conquête de la grande île ne valait pas un seul os d'un grenadier poméranien. Et les journaux anglais ne cachent pas leurs craintes.

C'est pourquoi l'un d'eux vient rappeler à ses compatriotes l'étude du baron de Luettvitz, officier allemand attaché au grand état-major. L'auteur fait ressortir que l'Allemagne, la France, la Russie et l'Italie ont inauguré une politique d'expansion coloniale qui, tôt ou tard, devra amener des conflits entre ces puissances et l'Angleterre. Mais la lutte devra avoir lieu en Europe, car seuls les résultats acquis en Europe seront décisifs. La question de savoir si une invasion du territoire anglais est possible acquiert donc une grande importance.

L'officier allemand fait un retour historique sur les descentes ou tentatives de descentes opérées en Angleterre à différentes époques. En 1066, Guillaume le Conquérant à la tête de ses Normands, débarqua près d'Hastings et devint maître de l'île. L'expédition espagnole échoua, mais cela tînt à ce que les marins qui la commandaient ne connaissaient pas les côtes anglaises. Il y eut encore l'invasion projetée par Louis XIV en 1690. Puis vinrent les tentatives faites sous la révolution par les troupes françaises ; elles eurent d'abord des résultats merveilleux pour nos armes, mais nos soldats ne furent point soutenus.

M. de Luettvitz analyse ensuite le plan de Napoléon Ier :

« L'Empereur dit-il, avait conçu, dès la rupture du traité d'Amiens, le projet d'envahir l'Angleterre en partant de Boulogne. Sa conviction était qu'on ne pouvait atteindre les Anglais par un coup frappé contre leurs colonies; il voulait atteindre la Grande-Bretagne elle-même. Il n'était possible aux Anglais, à ce moment, que de bloquer le port d'où devait partir l'expédition. Mais le blocus établi par eux n'empêcha pas Napoléon de réunir à Wimereux, Ambleteuse, Étaples et Boulogne une flotte de transports pour embarquer 150.000 hommes. Tout ce qui était nécessaire pour la réussite du projet, c'était d'être maître du canal pendant huit jours. »

M. de Luettvitz pense que l'erreur de Napoléon fut d'ordonner à l'amiral Villeneuve d'aller débloquer les navires enfermés à Brest et au Ferrol et de se rendre ensuite dans la Manche pour couvrir le débarquement. Par suite, la bataille décisive devait forcément avoir lieu près de l'endroit projeté pour la descente et, dans le cas d'une victoire anglaise, la flotte britannique se trouvait toute prête à empêcher cette descente. Si, au contraire, la bataille avait eu lieu dans la Méditerranée ou dans les eaux américaines, une escadre anglaise, même victorieuse, n'aurait pu arriver à temps dans la Manche, et, le débarquement avait lieu. Aux troupes françaises, commandées par Napoléon et ses meilleurs généraux, les Anglais ne pouvaient opposer que 11.000 soldats exercés, les volontaires n'ayant que de mauvaises armes et pas d'officiers.

« Napoléon, dit M. de Luettvitz, aurait pu entrer à Londres cinq jours après avoir débarqué. »

Et l'officier allemand fait remarquer que depuis cette époque le système défensif de l'Angleterre n'a pas varié dans ses grandes lignes, que cette nation ne dispose que d'une armée permanente peu considérable, tandis que les autres États ont sans cesse augmenté leurs forces.

La vraie barrière qu'oppose l'Angleterre à l'invasion, c'est sa flotte; mais il faut considérer que les principales puissances ont accru aussi le nombre de leurs vaisseaux de combat et de trans-

port, et que, d'ailleurs, les conditions de la guerre maritime se modifient chaque jour par la création d'engins nouveaux, torpilleurs ou sous-marins. Les forces navales dont on escomptait le concours peuvent être défaites. Et elles peuvent aussi être attirées au loin par quelque feinte, diversion ou fausse attaque.

M. de Luettvitz ajoute « que la côte entre Douvres et Brighton n'est pas la seule porte ouverte à un adversaire audacieux », et que l'ennemi pourrait porter son action de deux autres côtés à la fois : par le Nord-Est et par l'Est, où l'accès n'est pas plus difficile, où les défenses ne sont pas plus nombreuses. Une armée d'invasion qui entrerait par le Nord serait en mesure d'intercepter les communications de la capitale avec la majeure partie du pays, avec les grandes cités manufacturières du centre, avec le port de Liverpool; en outre, elle entraverait la mobilisation des milices. L'Angleterre, en un mot, est impuissante à couvrir efficacement son littoral de plus de 8.000 kilomètres d'étendue; il y aura toujours un point vulnérable « pour aller chercher chez lui le colosse britannique ».

L'émotion causée par l'étude de l'officier allemand a été grande en Angleterre; à force d'avoir menacé tout le monde, se croyant à l'abri du péril, on en est arrivé à déchaîner les menaces des autres.

ÉCHEC A L'EUROPE
L'ANGLETERRE SE PRÉPARE A LA LUTTE

L'ouvrage du général Maurice. — Comment l'Empire britannique est vulnérable. — Pour prendre l'offensive.

Depuis quelque temps les Anglais se préoccupent vivement de mettre leur patrie en état de résister efficacement sur terre et sur mer aux attaques d'une ou plusieurs puissances continentales.

Beaucoup de militaires soutiennent qu'il est indispensable de donner à l'armée une organisation aussi complète que celle que

possèdent les autres nations européennes, mais jusqu'à présent cette réforme a trouvé l'opinion publique rebelle.

Un livre vient précisément de paraître, que discutent avec passion les cercles militaires et qui soutient avec beaucoup de force, l'idée d'une transformation radicale de l'armée anglaise.

L'auteur, le major général Maurice, étudie son sujet depuis quatorze ans. Il a été des premiers à réclamer la constitution d'une flotte de guerre incomparable et maintenant il considère que la seconde ligne de défense du pays est négligée, que l'armée occupe une position secondaire, et pour donner à la flotte toute sa valeur, c'est une nécessité vitale que l'armée soit aussi puissante que possible.

Au début de son livre intitulé : *La Défense nationale*; *un appel à l'opinon publique*, le général Maurice expose combien il serait erroné d'établir une comparaison entre les forces défensives de l'Angleterre et celles des États continentaux.

L'Angleterre et l'Amérique, dit-il, sont à proprement parler, les deux seuls grands pays où règne la paix. Partout ailleurs, sur le continent, bien que la paix soit maintenue, c'est l'état de guerre qui règne. Toutes les conditions de la vie sont établies d'après ce principe : que le premier devoir de la nation est d'être prête à se défendre et de maintenir ses forces militaires dans l'état le plus parfait pour la défensive comme pour l'offensive.

Mais une armée continentale est une sorte de monstre, que sa masse empêche de se mouvoir. Elle n'a qu'une portion limitée de frontières à défendre, et les moyens qui permettront de l'attaquer sont peu nombreux et bien définis. Par contre, l'Empire britannique est « là, ici, partout ». Aussi lui faut-il une force extrêmement mobile pour se défendre. Le général Maurice énumère à ce propos de quelles façons les attaques peuvent être dirigées contre l'Angleterre. Ce sont par exemple :

Attaque de son commerce au moyen de croiseurs ou d'escadres.

Attaque de villes situées sur les côtes.

Tentative d'invasion par mer de l'île même ou de l'Irlande.

Mouvements agressifs de la Russie, préparatoires à une attaque dirigée sur l'Inde même.

Tentatives d'invasion de l'Inde.

Tentatives sur les colonies ou sur les stations de charbon.

Une invasion soudaine d'un point de l'empire, comme pourraient le faire les Russes venant de Vladivostock, sur l'Australie, ou l'Amérique sur le Canada.

Comme on le voit, d'un coup d'œil, le nombre des points à défendre est considérable. Cette défense ne sera possible que si chacune des stations est protégée par le nombre d'hommes nécessaires commandés par des officiers choisis et d'une réelle capacité militaire.

C'est pour cela que la flotte, pour agir efficacement, doit être appuyée par une armée équivalente.

C'est ainsi que l'armée assurera la sécurité des dépôts de charbons, sans lesquels la flotte deviendrait tout à fait inutile.

Le général Maurice montre ensuite d'une façon saisissante qu'il ne serait pas nécessaire à un ennemi de détruire la flotte, afin de frapper au cœur l'Empire britannique. Il lui suffirait de s'assurer la traversée de la Manche et de débarquer une armée sur les côtes. La flotte anglaise, quelle que soit sa puissance, ne serait d'aucuue ressource si l'armée anglaise n'est pas en état de défendre le territoire. Une fois l'envahisseur à Londres, il lui sera facile de dicter les conditions qu'il lui plaira. Au contraire, si sa marche rencontre une résistance sérieuse, la flotte aura le temps de lui couper ses communications, et dès lors le résultat de la lutte n'est plus douteux.

L'auteur fait remarquer à ce propos que Napoléon put conquérir l'Égypte, bien que la flotte française eût été détruite derrière lui, et ce fut également une armée anglaise qui le chassa de sa conquête.

Un des plus intéressants chapitres du volume est consacré aux avantages que l'Angleterre peut tirer de son « pouvoir amphibie » et qui lui permet de prendre une offensive soudaine et de frapper un coup décisif. Le général Maurice estime que de cette

façon l'Angleterre peut devenir l'arbitre suprême des destinées de l'Europe. La caractéristique de la stratégie moderne n'est pas, en effet, de posséder un certain nombre de millions d'hommes armés, mais d'être en mesure de placer un certain nombre de milliers sur un point donné et en un temps donné.

Si donc la nation qui est maîtresse de la mer dispose également d'une grande quantité de transports, si elle possède une armée puissamment organisée, d'une mobilité extrême, qu'elle puisse débarquer, avec une grande rapidité, sur un point donné, prête à entrer immédiatement en campagne, il est évident que cette armée pourra porter un coup décisif là où il lui conviendra de frapper, et longtemps avant qu'aucune force suffisante ait pu lui être opposée.

L'auteur croit qu'une opération de ce genre peut être tentée avec succès partout en Europe. Elle donnera à la nation qui sera en mesure de l'entreprendre une supériorité incalculable et permettrait à l'Angleterre, sans posséder une armée aussi puissante numériquement que les armées continentales, de les forcer à se déplacer et de les faire mouvoir suivant son bon plaisir.

On voit que l'Angleterre est inquiète de son isolement tant vanté. Elle sait qu'elle ne compte que des ennnemis, et elle se prépare à la lutte, sans savoir à quels adversaires elle devra faire face. Les travaux du port de Douvres en sont la preuve.

Les travaux du port de Douvres.

Le port militaire de Douvres, lorsqu'il sera terminé — et les travaux sont poussés très activement — donnera à l'Angleterre — avec la forteresse d'Aurigny, menaçant Cherbourg, dont je parlerai ci-après — une situation dans la Manche, analogue à celle que lui a créée Gibraltar relativement à la Méditerranée.

Douvres a de tout temps été visé par l'Amirauté anglaise pour

y créer un établissement militaire de premier ordre. Maintes études furent faites, souvent on recula devant l'énormité du sacrifice. En 1847, on commença par une demi-mesure : la jetée de l'Amirauté fut construite, mais on s'arrêta au-delà des fonds de 14 mètres. Devant les récriminations des grandes Compagnies de transport, et sur leurs offres directes de construire elles-mêmes avec subvention, ce port, on arriva après bien des études et, en 1897 seulement, à décider la création de ce port militaire.

Il sera complètement terminé en 1903. A ce moment, l'Angleterre possèdera la plus grande rade qui puisse être offerte à des flottes de guerre en même temps qu'un camp retranché important dominant la côte et pouvant défendre le port au sud-ouest tandis que le fort de Castre-Hill et le château commandent la grande passe du milieu du port militaire.

Ce nouveau port sera aménagé aussi, de manière à donner plus d'importance au port de commerce et, de ce côté, l'Angleterre vise à nous prendre l'escale de Cherbourg et à y établir une des têtes de ligne du grand trust américain.

La création d'un port militaire s'impose donc à Boulogne-sur-Mer, et, vu le temps nécessaire à sa construction, il est indispensable d'y créer immédiatement une station de sous-marins et de torpilleurs.

Création du Gibraltar de la Manche par les Anglais. — Son danger pour la France.

En étendant aux îles que baigne la mer des Antilles l'application de la doctrine de Monroë, les États-Unis ont provoqué chez nous certaines appréhensions qu'il serait puéril de nier. Faute d'avoir prévu cette guerre, les Espagnols, non seulement ont perdu leurs colonies, mais voient aujourd'hui leur littoral européen menacé. La France ne s'exposerait-elle pas aux mêmes dangers si elle négligeait de prendre les mesures de défense que lui impose la conservation de son domaine colonial? C'est à quoi tout le monde pense en ce moment.

Jamais les événements n'ont mieux fait ressortir cette vérité qu'il faut se préparer énergiquement à la guerre pour conserver la paix. Tant d'intrigues se nouent d'ailleurs autour de nous et de tels développements sont donnés aux armements par les puissances qui nous avoisinent, que nous commettrions la plus grave imprudence en ne nous tenant pas sur nos gardes et en ne prévoyant pas tous les conflits que peut nous réserver l'avenir.

Un incident diplomatique récent auquel nous n'avons peut-être pas prêté toute l'attention qu'il méritait, nous révèle jusqu'à quel point, même en temps de paix, les nations faibles et isolées doivent subir le joug des États mieux armés.

On sait que les Anglais ont fait de Gibraltar une position formidable abritant une escadre de cuirassés et une garnison qui dépasse aujourd'hui 10.000 hommes, menace constante pour l'Espagne, le Maroc et la côte occidentale de l'Algérie.

Cent millions viennent d'y être dépensés en travaux gigantesques qui, exécutés dans le plus grand mystère, ont encore augmenté la valeur stratégique de ce roc de 4 kilomètres de long et de plus de 400 mètres de haut, percé de casemates et converti en une véritable forteresse. Huit cent pièces d'artillerie (dont quelques-unes de 100 tonnes) y sont disposées en trois rangées, prêtes à couvrir à la fois le détroit et la côte d'Espagne de leurs feux rasants ou plongeants.

Ces immenses préparatifs n'ont pu naturellement échapper aux Espagnols, qui, pris d'inquiétude, se sont avisés de construire une batterie défensive sur une sierra assez lointaine. Ils étaient certainement dans leur droit, mais le gouvernement britannique ne s'en est pas moins offusqué et, tout en continuant ses travaux, il a adressé à l'Espagne des observations tendant à faire arrêter ceux qu'elle avait commencés.

Voilà qui est bien caractéristique, n'est-ce pas? C'est l'Angleterre qui, après avoir armé Gibraltar de 800 canons de gros calibre, interdit à l'Espagne d'établir une petite batterie sur la même côte.

Mieux que cela : Le traité d'Utrecht, en accordant aux Anglais la possession du rocher et de la ville de Gibraltar, réservait une zone neutre qu'il ne leur était pas permis d'occuper. Ils ont fini par s'en emparer cependant, en partie du moins, mettant à profit l'insouciance et la tolérance des Espagnols. Et ce sont, je le répète, les Anglais qui se plaignent et qui ont la prétention d'interdire à l'Espagne d'édifier les ouvrages défensifs sur son propre territoire.

Ce qu'il y a de particulièrement intéressant pour nous dans ce système d'empiètement que le gouvernement britannique pratique avec une si étrange désinvolture, c'est que le même gouvernement ne laisse pas d'y recourir sur notre littoral. Depuis plus de soixante-dix ans, les Anglais ont entrepris de créer, à huit lieues de Cherbourg, une place forte qu'ils appellent le Gibraltar de la Manche.

Ils ont couronné de tours et de forts le plateau de 8 kilomètres de long sur 2 de large que forme l'île d'Aurigny. Un millier d'hommes en uniforme rouge occupent cette position qui est armée actuellement de 250 canons. La rade de Braye, que défendent ces forts, est protégée parune digue d'un kilomètre, construite à grands frais par le génie anglais. Elle n'a pu être achevée, bien que plus de 60 millions y aient été affectés, mais les travaux ont repris, et de nombreuses équipes d'ouvriers, venues de tous les points de la Grande-Bretagne, ont été occupées à terminer les deux jetées qui doivent mettre à l'abri du raz la flotte appelée à stationner dans ce mouillage.

Les dix ou douze forts d'Aurigny, qui furent construits de 1840 à 1853, ne résisteraient pas, il est vrai, au choc de nos obus à mélinite ; ils ne répondent plus aux exigences tactiques. Cependant l'Amirauté anglaise ne songe nullement à les abandonner, et c'est leur réfection qu'elle paraît avoir décidée depuis que le Parlement a voté les 600 millions qui lui étaient demandés pour l'amélioration des stations navales de l'empire britannique.

Ce qui semble certain, c'est que les plus grandes dépenses ont été ordonnées en vue de constituer à Aurigny un établissement

maritime destiné à recevoir des vaisseaux de premier rang et à abriter des munitions et des approvisionnements qui permettraient de pourvoir aux besoins de tout un corps d'armée.

Alors que nos ports de l'Atlantique et de la Manche restent presque sans défense et que nos armements sont incomplets, nos moyens d'action de toute insuffisance, l'Angleterre nous brave en jetant son épée à travers le détroit, une épée dont la pointe est à Aurigny et dont la garde se trouve à Portsmouth ou à Plymouth. C'est de la stratégie essentiellement offensive, cette conversion en forteresse et en position maritime d'un rocher situé à trois lieues seulement du cap de la Hague et du sommet duquel on aperçoit les côtes de France. Les fortifications de Douvres complètent ce système offensif, dirigé contre nous.

Du reste, ce sont les Anglais eux-mêmes qui ont donné à Aurigny le surnom de Gibraltar de la Manche. Cette expression dit tout ; elle nous révèle le but qu'ils poursuivent en armant de canons cet ancien nid de corsaires et de pirates. Le premier qui en eut l'idée fut Wellington, le vainqueur de Waterloo, ce « duc de fer » que, pendant l'invasion, Mme Récamier essaya d'assouplir en l'attelant à son char de grande coquette. Dès 1825, le gouvernement anglais, voulant réaliser cette conception de notre ennemi, acheta du seigneur d'Aurigny ses droits féodaux et envoya dans l'île une armée d'ouvriers. Bientôt, les ports Turgis, Essex, Albert, Glonque, Gros-Nez, six autres encore, et le château d'Etoc dressèrent leurs silhouettes menaçantes sur les falaises d'Aurigny, tout autour de la baie de Braye. La France s'émut. C'était sous le ministère Guizot, qui demanda des explications au gouvernement britannique. Celui-ci, pour calmer cette émotion, fit déclarer par lord Palmerston, à la Chambre des Communes, que les travaux commencés n'avaient pas l'importance qu'on leur attribuait et qu'il ne s'agissait que d'élever à Aurigny « une guérite pour mieux observer Cherbourg ».

Cette réponse cavalière ne dut pas satisfaire le ministre de Louis-Philippe, mais en ce temps-là régnait « l'entente cor-

diale » et l'affaire fut aisément étouffée. Cependant, après l'avènement de Louis Bonaparte, comme les Anglais redoutaient de nouvelles remontrances, le sous-secrétaire d'État, Francis Baring, en présentant aux Communes un état des travaux qui s'exécutaient à Aurigny, eut soin de prier les adversaires du Cabinet de ne pas soulever de discussion sur un sujet qui intéressait au plus haut point la sécurité de la Grande-Bretagne.

Et les travaux, repris aujourd'hui à Aurigny comme à Gibraltar se poursuivent dans le même mystère. C'est une tactique qui réussit à l'Angleterre et qu'elle sait utiliser. Ses journaux, pas plus que son Amirauté, n'ont l'habitude de nous divulguer ses secrètes entreprises et, lorsque les plus hauts personnages de l'empire britannique vont visiter des travaux de cette nature, personne ne croit devoir par ses dépêches indiscrètes en entretenir l'univers.

Un autre point de ressemblance entre les deux Gibraltar, c'est que des deux côtés les Anglais se sont livrés en zone neutre aux mêmes empiètements. En bordure du territoire espagnol, ils occupent une bande de terre à la possession de laquelle ils n'ont aucun droit. Dans la zone neutre des îles anglo-normandes, on les a vus, à différentes reprises, procéder à des annexions contre lesquelles nous avons protesté, mais qu'ils ne nous ont pas restituées. En 1883, une lettre de lord Granville affirma la souveraineté de la Grande-Bretagne, alors qu'une convention anglo-française, conclue en 1835, établit l'irrecevabilité d'une telle prétention. Il y a quelques années, des notables de Jersey allaient planter le pavillon anglais sur le plateau des Minquiers. Plus près encore, les îles Chausey furent elles-mêmes convoitées par les Jersyais et il fallut un jour, en faire déguerpir à coups de trique ces audacieux usurpateurs.

Tout cela tient évidemment à un système. Les Anglais s'efforcent de former une enclave sur notre territoire. Ils entendent guetter de là nos ports et nos défenses mobiles. Pour l'instant, ce ne sont pas des ennemis. Mais leur gouvernement a gardé ses vieilles rancunes et il se conduit par tradition comme s'il ne

songeait qu'à la guerre contre la France. Le danger est certain ; notre devoir est d'y parer avec toute l'énergie dont nous sommes capables.

LES GUERRES FUTURES ET LES ANGLAIS

Nous voyons se renouveler contre nous l'explosion des haines anglaises qui s'étaient assoupies depuis plus de soixante ans.

On se souvient du ton acrimonieux que prit subitement à notre égard la presse d'Outre-Manche, lorsque fut soulevée la question du Niger, aujourd'hui heureusement réglée. Nous eûmes alors à subir les mêmes déclamations passionnées et impertinentes, auxquelles les journaux britanniques et quelques hommes d'État anglais ont cru devoir, derechef, se livrer à propos de Fachoda, dit Jean Frollo.

Un fait plus grave se produisit. Par une sombre nuit, une escadre anglaise s'approcha des côtes de France. Elle stationna, ses feux éteints, à quelque distance de l'île d'Ouessant qui se trouvait sans défense. Il y eut là, pendant quelques heures, à demi cachée par la brume, une flotte de destroyers tout prêts pour la lutte. Nos voisins venaient sans doute se rendre compte de la facilité avec laquelle ils pourraient sur un ordre de leur Amirauté, s'emparer d'une position importante située juste en face et à quelques milles seulement de la rade de Brest.

Avisées de la présence de ces louches visiteurs, les autorités de l'île s'émurent et voulurent avertir de l'incident le préfet maritime de Brest. Mais le câble qui reliait Ouessant au continent était brisé et ce fût par une lettre que trois jours après seulement nous fûmes informés de la significative manœuvre tentée par l'escadre anglaise.

Depuis, le Ministre de la marine accompagné d'un état-major, s'est rendu à Ouessant, et un poste que l'on a récemment renforcé, occupe maintenant les batteries construites sur ce point avancé de notre ligne de défense.

Faut-il rappeler aussi qu'il y a quelques années, avant que l'approche de Bizerte fût défendue par quelques travaux dont on projetait seulement la construction, une flotte anglaise pénétra dans le goulet et évolua en rade, visitant dans tous ses détails cette position maritime destinée à servir de point d'appui à notre escadre de la Méditerranée?

Ces incidents qui ressemblent fort à de menaçantes fanfaronnades et même à des défis, ces polémiques qui éclatent pleines de fiel et d'arrogance, dénotent un état d'esprit tout particulier dont il importe que nous ne perdions pas de vue les trop éloquents symptômes. Quelle peut être la cause de cette surexcitation qui nous étonne et nous alarme? Est ce que l'ancienne antipathie qui faisait verser des flots de sang anglais et français renaîtrait aujourd'hui, pour nous engager en de nouvelles guerres, que les progrès de l'armement rendraient plus terribles et plus acharnées encore que celles d'autrefois?

Sans croire que nous puissions en venir à une telle extrémité, nous devons reconnaître que cette Angleterre dont on surchauffe les ambitions, qui rêve la domination universelle des mers et qui, par ses colonies détient réellement sous sa dépendance le septième environ de la surface du globe, et près d'un quart de sa population, voit avec jalousie l'extension que nous avons su donner à notre domaine colonial. Nous nous sommes heurtés à des convoitises; c'est une audace qui l'irrite et elle nous le fait impérieusement sentir.

Il y a d'autre part un thème de dissertation qui est assez habituellement traité au-delà du détroit : on y soutient hautement que les races latines sont en décadence et que l'heure est venue de proclamer la suprématie de la race anglo-saxonne, ou mieux de la race de langue anglaise qui a pu, grâce à son activité productive, acquérir tant de puissance et de richesse.

Voici trente ans qu'un Anglais eut l'idée d'écrire un petit livre où il disait à ses compatriotes que l'Angleterre, sans alliance et sans armée, pouvait être victime d'une agression brutale et rapide de l'Allemagne aussi bien que l'avait été la France. Il

montrait la flotte anglaise anéantie dans la mer du Nord par les engins perfectionnés de l'artillerie nouvelle, les Allemands débarquant en nombre sur les rives de la Tamise, Londres surpris, l'Irlande et les Indes soulevées, le Canada révolté, Gibraltar rendu à l'Espagne, Malte pris par l'Italie, la Hollande et le Danemark vengés de leurs anciennes défaites, etc., etc. Ce livre faisait clairement ressortir la faiblesse du grand empire britannique, colosse aux pieds d'argile qu'une guerre imprévue pouvait abattre et détruire.

L'émotion que causa ce pamphlet fut très vive. On trouva que le prophète de malheur qui l'avait écrit ne manquait pas de logique. Et l'on se hâta d'organiser la défense des côtes et l'on renforça la flotte, et des millions de livres furent dépensés en armement.

Cependant la situation, jugée si défavorable alors, a-t-elle vraiment changée? Et l'Angleterre a-t-elle trouvé depuis 1871 les alliances et les sympathies qui lui faisaient défaut? Il y a six ans, un autre polémiste anglais, M. Edward Dicay écrivait un autre livre pour démontrer combien l'Angleterre était impopulaire et que d'ennemis sa politique égoïste lui avait suscitée dans le monde entier. De semblables aveux devraient, semble-t-il, diminuer la jactance des fils d'Albion.

Il est vrai qu'aujourd'hui les Anglais comptent sur l'appui et la future coopération des États-Unis. Une ligue anglo-américaine s'est même déjà formée au-delà du détroit, ligue dont les ducs de Fife et de Westminster, ainsi qu'une foule de notabilités politiques, parlementaires, littéraires et scientifiques font partie. Mais les Américains ont accueilli jusqu'ici assez froidement ces avances. L'Angleterre est toujours pour la grande République l'ennemie séculaire. On l'a bien vu par la résolution qu'adoptait il y a quelques mois la municipalité de Chicago, qui déclarait qu'une alliance anglo-américaine serait à la fois une absurdité et un crime national. Une assemblée de citoyens de la même ville émettait en juin dernier un vote non moins énergique contre « la nation qui a christianisé les cipayes en les faisant sauter

à la bouche de ses canons, la nation qui a fait mourir de faim des millions de ses sujets aux Indes et ailleurs ». Ces Américains, réunis en un meeting public, ajoutent que l'Angleterre, après avoir fait de telles choses, « ne pouvait devenir l'alliée de la nation qui a fait disparaître dans le sang de ses concitoyens, les derniers vestiges de l'esclavage existant à l'ombre de son drapeau ». Certes, de semblables paroles ne sont pas les indices d'une entente complète entre « les races de langue anglaise ».

Mais la tendance à ces unions politiques entre peuple basées sur la similitude des langues qu'ils parlent, union prêchée en vue des guerres futures, n'en est pas moins digne de remarque. Elle s'affirme avec une singulière persistance sur notre frontière de l'Est et du Nord où le pangermanisme s'attaque maintenant aux Flamands. Un docteur de Berlin du nom de Harold Gravel, venait dernièrement dans les Flandres encourager ce mouvement qui, selon lui, doit arracher définitivement la Belgique à l'influence française et « murer le regard d'égout » par lequel pénètre cette influence. Ce fanatique ne craignait pas de saluer de ses vœux une nouvelle guerre à la suite de laquelle le Brabant se constituerait le grand marché commercial et industriel de l'Empire allemand, qui aurait Dunkerque pour principal port militaire.

Du même coup, la Bourgogne et la Franche-Comté rentreraient dans le giron de la mère Teutonia. On sait que ces provinces sont aux yeux de certains gallophobes presque aussi allemandes que l'Alsace et la Lorraine, attendu que le « Germain Arioviste a conquis ce pays sur les Gaulois Séquaniens. »

Mais voici une autre note bien inattendue qui nous arrive du même côté. Un publiciste français qui est allé faire, très inutilement, une enquête en Allemagne même sur la question d'Alsace-Lorraine, rapporte ce curieux propos que lui tînt un directeur d'école de Mannheim : « Mon opinion intime, c'est que la France et l'Allemagne, les deux grandes races germaines, finiront un jour par oublier leurs anciennes rancunes, et grâce à des concessions mutuelles, pourront s'unir pour s'opposer à l'envahisse-

ment des races anglo-saxonnes. Ce jour, dont la venue est par nous surtout ardemment désirée, j'en salue à l'avance la radieuse aurore. » Ce vœu naïf n'a qu'un seul mérite, celui d'édifier les Anglais sur les sentiments que leur voue l'Allemagne. Quant à la France on ne la voit pas bien, n'est-ce pas, s'unissant à l'Empire prussien en vue d'une campagne et d'intérêts communs.

Si je recueille ici de telles paroles, c'est seulement à cause des symptômes qu'elles renferment sur les luttes futures que chacun croit prévoir. Depuis que Bismarck a jeté aux nations ce principe : « Force vaut droit », dont il s'est fait le propagateur par des guerres odieuses, le monde semble lancé dans les entreprises les plus meurtrières. L'ambition de la Prusse a fait tout le mal ; il lui fallait des guerres pour établir son hégémonie. Bismarck s'est chargé d'en créer les prétextes. On a vu avec quelle désinvolture il provoqua les conflits armés. L'univers tout entier doit à cet homme néfaste la manie des armements et des conquêtes, qui continue de sévir. On devine les dangers que cette situation implique ; soyons prêts à y faire face.

LA PORTE DE L'INDE

Et la Russie veille. Elle est toute puissante dans le Turkestan. Sa marche dans l'Asie centrale n'a compté que des victoires. Qu'elle le veuille, et demain l'Afghanistan sera à elle, demain elle se servira de Hérat, « la porte de l'Inde » par où ont passé les armées d'Alexandre. Elle et l'Angleterre se regardent en face, se demandant à qui restera la proie convoitée. Leurs avant-gardes sont distantes d'une centaine de kilomètres. Vous savez le mot de Skobeleff : « Ce n'est pas en Europe que doit être cherchée la conclusion de la question d'Orient, c'est uniquement dans l'Asie centrale. » Skobeleff pensait comme Napoléon que le point faible de la cuirasse britannique c'était les Indes.

A Londres, on ne se fait aucune illusion sur la gravité et l'imminence de ce danger. Que fera l'Angleterre si elle est tout à

coup acculée à la nécessité de se défendre contre les éléments, les fléaux, la guerre civile et les agressions des peuplades montagnardes du Turkestan et de l'Afghanistan frayant aux conquérants du Nord le chemin des Indes? Son armée si ferme et si brave soit-elle, aurait bientôt fondu comme neige au soleil. Elle ne l'ignore pas. Chaque fois qu'elle a entrepris une de ces expéditions meurtrières qui lui ont coûté tant d'hommes et d'argent, ses forces ont été horriblement décimées par l'intempérie, le froid, la faim, le manque d'abri. Trois hommes seulement échappèrent de son entreprise d'il y a cinquante ans. C'est, a-t-on pu écrire, le plus grand désastre qu'elle ait jamais eu à subir.

Et l'Afghan farouche déclare avec une ironie cruelle : « Méfiez-vous de ma ruche ; les abeilles y sont mais il n'y a point de miel. » La haine qu'on porte aux Anglais est féroce. On les juge sur l'exemple des Indes qui fait peur. Entre eux et les Russes on n'hésite pas. Ceux-ci gouvernent le Turkestan voisin et se l'assimileront paternellement. Ceux-là se comportent comme des tyrans, des exploiteurs et des bourreaux. Ce n'est pas un Français, c'est un Anglais, Mac Gregor, qui a imprimé cette vérité : « Si peu agréable qu'il soit d'en faire l'aveu, il n'y a pas de doute que les Russes ont pour eux le prestige et que d'avance on voit en eux les envahisseurs de l'Inde. »

Les Anglais ne s'aventureront donc qu'avec une sorte de terreur superstitieuse dans cette contrée déjà maudite par leurs aînés. N'avaient-ils pas commencé un chemin de fer qui devait les relier à Kandahar et à Caboul? Ils ont dû abandonner les travaux après y avoir englouti 13 millions. Les caravansérails qu'ils avaient édifiés le long des routes peu sûres ont été abandonnés. Ils ont donc rétrogradé. Tout au contraire les Russes ont « bouté toujours en avant », suivant la vieille expression gauloise. Leur chemin de fer se dirige des bords de la mer Caspienne jusqu'aux lisières mêmes de l'Afghanistan, et leur domination sur les peuples de l'Iran est déjà moralement un fait acquis.

La presse de Londres se donne beaucoup de mal pour décrier et calomnier les peuplades qui s'insurgent contre un protectorat insidieux que l'on voudrait bien changer en un joug exécrable. Elle y perd son encre et son temps.

On croit assez volontiers à Londres, que l'Histoire s'oublie. Comme si l'on ne savait pas en Europe, que l'émir de Caboul dépense tout son budget à équiper et à entretenir son armée. La population de tous les clans est évaluée à cinq millions d'habitants. Il serait facile à l' « Afghan des Afghans » de mettre sur pied 200.000 hommes, si le prêtre incendiaire, le Mollah Fou, comme on l'appelle à la Cour de Caboul, continuait à prêcher la guerre sainte au nom ou sous le couvert du sultan, tout enivré de son récent et facile triomphe.

Les Afghans sont aussi intelligents que dissimulés. Leur duplicité est encore plus à craindre que leur vaillance. Quand, en 1874, les hostilités se rouvrirent, ils avaient dans leurs arsenaux 379 pièces de canon et 50.000 fusils provenant des ateliers anglais ou fabriqués par des ouvriers afghans, qui les imitent dans la perfection.

Un geste de Constantinople, un pas en avant fait par les Russes, feraient surgir d'un milieu des plus effervescents une coalition de forces auxquelles ne résisterait pas l'Angleterre et qui, descendant par la vallée de l'Indus, pourrait s'abattre sur les Indes en renversant tous les obstacles, accueillie et favorisée par l'enthousiasme de 200 millions d'hommes. C'est donc avec raison que, sans rien exagérer, il est permis d'évoquer cette prophétie de lord Randolph Churchill au banquet de 1885 : *Nous avons mis des siècles à conquérir les Indes; nous les perdrons en un jour.*

Quand viendra ce jour? car il viendra. Tout ce que l'Angleterre peut faire pour le précipiter, elle le fait. Elle joue avec le feu. Elle fait à chaque instant litière de cette fraternité turque si invétérée, si ombrageuse, si féline, qui, sous les apparences de la résignation, tient groupés en un faisceau sous la main de l'Islam, les Djadji, les Mongol, les Kosti, les Kalarni, les Chita

et tant d'autres tribus dont les Afridis ne sont que les avant-coureurs. De rapt en rapt, elle en est arrivée à provoquer contre elle les colères les plus implacables et une soif universelle de représailles.

Sans doute, l'Afghanistan serait d'un haut prix pour la garde des clefs de l'Inde. Il serait bon aussi à exploiter avec sa flore superbe au fond des vallées, ses fruits et ses grains d'une saveur délicieuse, ses arbres et ses noyers gigantesques, ses troupeaux menés par des milliers de pâtres, sa faune et ses chasses au faucon qui font l'envie des nemrods anglais. Mais il y a une limite aux appétits des nations les plus voraces, et la Russie tout au moins s'est trouvée là, qui a dit à l'Angleterre : « Tu n'iras pas plus loin. » Mais elle a heurté son ambition si âpre à l'exécration de tout l'Afghanistan. Un proverbe des Mahométans hindous a traduit vigoureusement ce côté du caractère de ces montagnards guerriers : « Dieu te garde de la vengeance d'un éléphant, d'un serpent cobra et d'un Afghan. »

LA PUISSANCE DE L'ANGLETERRE

Un livre curieux, sans nom d'auteur, vient de paraître, qui a pour titre : *Guerre et Marine*, et qui contient les études intéressantes sur l'utilisation éventuelle de nos forces en cas de conflit.

On y trouve des renseignements sur la situation de l'Angleterre et sur sa puissance navale, qui méritent d'être médités dans notre pays ; car il y a là un des facteurs de l'avenir, un des éléments qui décideront peut-être de la marche de l'histoire, dit Jean Frollo.

Non pas que nous envisagions avec indifférence l'hypothèse d'une lutte entre la France et l'Angleterre car nous n'ignorons pas les maux que toute guerre apporte avec elle ; mais on a d'autant plus de chance de garder la paix que l'on connaît mieux l'é-

tendue des ressources des autres, en même temps que leur point faible et le défaut de leur armure.

La marine anglaise est redoutable ; mais l'Australie, le Canada, le Cap échappent à l'Angleterre et l'Inde, qui devient manufacturière, ne tardera pas à se fermer aux produits britanniques.

Puis des flottes nouvelles apparaissent sur les océans, nées en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Russie, aux États-Unis, au Japon. La suprématie navale anglaise est en échec, s'il se produit des alliances, et cependant, on sait à Londres que régner sur mer peut devenir une question de vie ou de mort pour le royaume.

La terre anglaise ne nourrit plus le peuple anglais ; et quoique le pain ne soit pas au nord de la Manche comme chez nous, la base de l'alimentation nationale, la production du blé atteint à peine le quart de la consommation nécessaire.

On a récolté 57 millions de boisseaux en 1894 et il a fallu l'année suivante importer 173 millions de boisseaux qui sont venus des États-Unis, de l'Amérique du Sud, de Russie, du Canada, de l'Inde et d'Australie.

Peut-être dira-t-on qu'il y a là un fait anormal dû à une mauvaise récolte exceptionnelle. On se tromperait. Ce phénomène d'économie politique tient à une cause permanente. Depuis près d'un siècle, la surface des terres ensemencées diminue dans une proportion constante.

Jusqu'alors la culture des céréales et les pâturages se partageaient, en Angleterre et en Ecosse 26 millions d'acres. Il y avait donc environ une superficie de 13 millions d'acres, consacrée aux céréales. En 1895, les herbages s'étendaient sur 16 millions d'acres ; et il n'en restait plus que de 10 millions environ pour les céréales.

A première vue on concluerait que l'Angleterre s'est mise à faire surtout de la viande comme jadis les Romains, lorsqu'ils faisaient venir leurs blés des terres fertiles de l'Afrique.

Mais là encore on se tromperait. En 1874, il y avait près de

39 millions de têtes de bétail et en 1894 on n'en comptait plus que 34 millions et demi. Le résultat c'est qu'on importe en Angleterre tous les ans, 900.000 animaux vivants de boucherie, qui représentent une valeur de 175 millions de francs; et 2 millions et demi d'animaux abattus ou de viande conservée, payée 570 millions de francs.

Comme un peuple ne vit pas seulement de pain et de viande, l'Angleterre achète tous les ans à la France, à la Hollande et aux pays scandinaves, pour 400 millions de beurre et de margarine, pour 140 millions de fromages, pour 95 millions d'œufs.

Elle importe pour 200 millions de fruits, pour 125 millions de vins; son sucre dont elle fait une consommation immense dans le thé, lui coûte 500 millions de francs. En un mot il faut admettre que chaque année la Grande-Bretagne est obligée de payer à l'univers un tribut de 4 milliards de francs pour sa nourriture.

D'un autre côté on estime que les approvisionnements emmagasinés seraient épuisés au bout de quatre ou cinq mois. Donc pour manger, la nation anglaise a le besoin indispensable d'avoir la mer libre.

Dans un autre ordre d'idées, au point de vue de sa richesse commerciale et industrielle, quelle est la situation de l'Angleterre?

Elle inonde le monde de ses produits, et sa colossale fortune lui vient de ses manufactures. Seulement, sauf le charbon, la matière première lui manque, et si elle ne l'introduisait pas chez elle, ses usines se verraient condamnées au chômage.

Or, en 1893, les Anglais ont importé 700.000 tonnes de coton brut et 370.000 tonnes de laine, alors que leurs moutons leur en fournissent à peine 70.000 tonnes par an.

De l'extérieur, et en particulier de l'Espagne on a fait venir 4 millions de tonnes de fer et de fers en barre, 200.000 tonnes de cuivre, et 220.000 tonnes de plomb et d'étain.

Les ports anglais reçoivent 200 millions d'huile, 160 millions de substances chimiques, plus d'un milliard et demi de produits déjà manufacturés à divers degrés d'achèvement, 360 millions d'articles variés, 80 millions de tabac, etc., etc.

En résumé, chaque année l'Angleterre se fait envoyer pour 10 milliards de marchandises, et comme elle en couvre toute notre planète à son tour, on peut en conclure qu'elle a sur mer, annuellement, 18 ou 20 milliards de francs, sans parler de la valeur de sa flotte commerciale.

Un blocus de quelques mois et la destruction de ses navires marchands, que la crainte de nouveaux Alabamas immobiliserait dans les ports, suffiraient pour prendre la nation anglaise à la gorge. L'invention des torpilleurs a été un coup terrible porté à la suprématie navale de l'Angleterre.

Le gouvernement britannique sait tout cela et le peuple en a l'intuition. Aussi les Chambres imposent-elles au pays les plus lourds sacrifices d'argent.

Pour les immenses dépenses qu'elle a faites, l'Angleterre possède 54 cuirasses de haute mer, 17 gardes-côtes, 292 croiseurs, 156 torpilleurs. Dans ce dernier chiffre, il faut compter 42 bâtiments que nos voisins appellent *torpedo destroyers* (destructeurs de torpilleurs), car ils sont moins préoccupés d'attaquer avec des torpilles que de se préserver contre celles de leurs adversaires éventuels.

C'est là la flotte la plus formidable que les mers aient jamais portée. En outre nos voisins ont quelques navires dont le rôle serait d'accompagner les escadres, en ayant sur leur pont une escadrille de petits torpilleurs qu'ils « ponderaient », le moment venu, sans avoir exposé ces frêles coquilles de noix aux dangers de la navigation.

Mais que demain les bateaux sous-marins deviennent pratiques, et la guerre maritime se trouvera bouleversée. Aussi les Anglais témoignent-ils une profonde méfiance pour ces engins de l'avenir ; et c'est probablement de la prévision.

Mais ce n'est pas tout d'avoir des vaisseaux, il faut des hommes pour les monter ; et là, l'Amirauté anglaise se heurte à de grosses difficultés.

Elle ne possède pas les ressources que fournit à la marine de guerre française l'inscription maritime, et elle doit

se procurer des équipages par des enrôlements volontaires.

C'est à coup de guinées que ces engagements sont obtenus, et souvent même en attirant au service de très jeunes gens de l'intérieur, moins au fait de la réalité des choses que ceux du littoral, et qui ont des illusions.

On leur fait signer, à dix-huit ans, un acte d'enrôlement pour douze années, et on se procure ainsi en moyenne quatre mille matelots par an. Par des promesses séduisantes et exactement tenues, on réussit à faire venir un millier de marins naviguant au commerce.

Ce qui est le plus difficile, c'est de se procurer des mécaniciens. Il n'est pas rare en Angleterre de voir l'armement d'un vaisseau de guerre interrompu faute d'hommes pour mener la machine.

A cela les Anglais optimistes répondent qu'en temps de guerre la navigation commerciale étant gênée le personnel refluerait sur la flotte de l'État; mais alors comme nous le disions plus haut, l'Angleterre serait aux abois et affamée. C'est un cercle vicieux.

Pour les officiers aussi, graves embarras. Sans doute à mesure que le matériel est accru, l'Amirauté augmente l'État major. Il y a en ce moment 2.088 officiers aspirants, non compris, au lieu de 1.880 il y a six ans.

Cela serait insuffisant si l'on voulait mobiliser toute la flotte, et avec les complications de l'artillerie moderne il ne paraît pas possible de se tirer d'affaire en prenant des officiers du commerce.

Déjà au début du siècle dernier quand le vaisseau de guerre était beaucoup moins complexe — la France a fait l'expérience de cette tentative — lorsque nos officiers ayant émigré, on dut les remplacer dans nos escadres par des marins du commerce, braves, héroïques, mais nouveaux venus sur la dunette des trois ponts qui conduisirent notre fortune maritime à Aboukir et à Trafalgar.

Que serait-ce avec les cuirassés modernes? Puis cette mobi-

lisation rapide, sur laquelle on compte en Angleterre pour frapper un coup terrible dès le début, se ferait-elle bien? Naguère, quand le gouvernement britannique a voulu armer à l'improviste une « escadre volante », il a fallu plus d'une semaine, alors qu'on comptait sur 48 heures, et cependant les navires choisis faisaient partie de la première réserve.

La puissance de l'Angleterre est grande; mais sa chute pourrait être grande aussi. Elle a besoin de la paix. Le colosse a des pieds d'argile.

CHAPITRE IV

LA FRANCE

CONSTITUTION, ADMINISTRATION

Aux termes de la Constitution de 1875, la France est une République constitutionnelle et unitaire; le pouvoir exécutif est exercé par un Président assisté de ministres responsables; le pouvoir législatif par deux assemblées; le Sénat et la Chambre des Députés.

Le territoire français est réparti au point de vue administratif en 86 départements sans compter le territoire de Belfort.

Chaque département a à sa tête un Préfet aidé d'un Conseil général élu au suffrage universel.

Le département est divisé en arrondissements ou sous-préfecture; le sous-préfet est assisté d'un Conseil d'arrondissement élu également au suffrage universel.

Population : 38.500.000 habitants.

Armée sur le pied de paix : 500.000; sur le pied de guerre : 3 millions;

Marine : 70 cuirassés.

POSSESSIONS FRANÇAISES

COLONIES D'AFRIQUE : **Algérie, Tunisie, Sénégal, Soudan, Guinée, Gabon, Congo, La Réunion, Madagascar, Sainte-Marie, Mayotte, Nossi-Bé, Obock.**

Si l'on réunissait la Tunisie à l'Algérie, on aurait l'Afrique française septentrionale. On a formé l'Afrique occidentale, de nos possessions du Sénégal, du Soudan, de la Guinée et de la Côte-d'Ivoire. C'est un domaine immense que celui-là, dont l'exploitation par la métropole procurerait des richesses toujours croissantes, si notre industrie et notre commerce voulaient y apporter un peu de ce mercantilisme anglais qui fait la puissance et la fortune de la Grande-Bretagne au sud et à l'est de l'Afrique. Songer à peupler de petits et de moyens colons ces vastes territoires serait pure folie. L'intervention des gros capitaux, de larges Compagnies, suivant le modèle britannique, s'impose ici de toute nécessité.

C'est avec l'aide de ces éléments de production et d'échange, dit J. Frollo, qu'une politique habile et persévérante doit, dans un temps donné, ramener les races indigènes dans ces parages merveilleux d'où les ont chassées, quand elles ne les ont pas détruites, la chasse aux esclaves. On renonce à calculer les quantités d'innombrables existences humaines que les expéditions de devanciers de Behanzin et même de Samory ont dévorées pendant de long siècles. On tuait les hommes, on massacrait les femmes et les enfants après avoir trié le meilleur du bétail, et l'âpre solitude régnait sur les villages incendiés. On ne s'imagine pas combien, avec l'école, le télégraphe est appelé à être utile dans cet empire d'outre-mer.

Mais nous devons avoir encore un objectif plus haut; c'est d'unir ensemble les voies nautiques et ferrées pour traverser d'une extrémité à l'autre ces étendues sur lesquelles flotte aujourd'hui notre drapeau. Ce n'est pas assez d'avoir acquis à notre domination le Fouta-Djallon, cette contrée si vivante et si fer-

tile, d'où s'échappent les sources du Niger. Il a suffi de quelques compagnies pour accomplir cette œuvre, pour incorporer à la France cette enclave qui séparait le Soudan de la Sénégambie; ce n'est pas assez que Tombouctou redevienne peu à peu le marché du trafic entre le Tchad et Saint-Louis; il faut que l'on puisse circuler, au moyen de la vapeur, sur toute la diagonale.

Déjà, grâce à l'organisation d'un service d'entretien d'un chenal dans la partie basse du Sénégal, la navigation du fleuve va être rendue praticable en toute saison de Saint-Louis à Kayes.

Là commence le chemin de fer de 130 kilomètres qui aboutit à Bafoulabé. Un magnifique pont métallique, long de 600 mètres, a été construit à Mahina, en quatre ans, par le capitaine du génie Calmel. Il permet de rejoindre Kalé, où s'arrête la ligne qui va à Dioubeba et se dirigera ensuite vers Bamakou. Après quoi, nous emprunterons le Niger, entièrement navigable jusqu'à Tombouctou.

Le chemin de fer n'aurait pas sa raison d'être, s'il ne nous permettait pas d'atteindre ce grand centre, le nœud du commerce du Soudan, où viendra se rattacher un jour le Transsaharien. Il y a 320 kilomètres à achever pour arriver à Bamakou. Ce sera une dépense de 25 millions. Mais quels résultats! Toutes les denrées et les marchandises du Soudan canalisées par nos mains; la gomme, les arachides (celles comestibles notamment, avec lesquelles les fabricants d'Amsterdam font le fromage de Hollande), le caoutchouc, l'ivoire, les plumes d'autruche, l'or... Car il y a des gisements aurifères dans certaines vallées tranquilles d'un affluent du Niger qui ne se doutent pas de la richesse de leurs filons.

Le percement du Détroit de Gibraltar et les chemins de fer africains.

Des ingénieurs savants et hardis se sont occupés du percement d'un tunnel sous le détroit de Gibraltar. Il aurait 20 kilomètres de longueur.

L'idée est née espagnole mais elle a été aussitôt épousée en France. Sa réalisation coûterait 50 millions. Mais d'impossibilités matérielles, point. Comme on a percé le Simplon, on percerait le Gibraltar et de même on franchirait souterrainement le Pas-de-Calais si les terreurs d'Albion n'y faisaient obstacle. Il demeurerait sous-entendu que l'Espagne n'en assumerait pas la dépense. Ce serait à la finance française d'y pourvoir, à la condition qu'à la sortie du tunnel une ligne côtière rejoindrait notre frontière de l'Oranais pour se diriger ensuite par le Touat sur Tombouctou.

La France disposerait de cette voie, voie internationale comme d'une voie française. Le projet, qui ne manque pas d'originalité, s'exécutera-t-il ? Il suffit à montrer en tout cas combien les esprits en Europe se sont passionnés pour couvrir à l'envie le continent noir de lignes de circulation rapide pour en exploiter les richesses et en drainer le trafic.

C'est que le rail est devenu un instrument indispensable des conquêtes de l'activité humaine. Jetez un coup d'œil sur son développement continu à travers le globe tout entier. A la fin de 1897, la longueur qu'il avait atteinte était de 732.235 kilomètres, environ dix-huit fois et demie le tour de la terre mesuré à l'équateur et 12.000 kilomètres de plus de deux fois la distance de la terre à la lune.

Or, en 1898, l'immense réseau s'est encore accru de 60.362 kilomètres.

En Europe, c'est la France qui, après l'Allemagne, compte le plus grand nombre de kilomètres construits : 41.342 contre 48.116 sur un ensemble de lignes européennes de 263.145 kilomètres, encore dépassé par l'Amérique du Nord, les États-Unis, qui en possèdent 337.473 kilomètres. Sur la totalité mondiale, l'Afrique figure pour 15.948 kilomètres.

Il ne faudrait pas croire que la France se soit désintéressée dans cette œuvre de colonisation pacifique africaine. Son empire dans cette partie de la planète est trop vaste et trop important pour qu'elle n'ait pas entrepris de le mettre en valeur.

La convention franco-anglaise du 22 mars 1899 a encore augmenté notre domaine. Nous pouvons nous considérer comme les maîtres incontestés de la moitié de l'Afrique qui s'étend de la Méditerranée algérienne à la Côte d'Ivoire, à la Guinée et au Dahomey. Bien avant que l'on eût révé d'imprimer à nos possessions de ce côté la superficie colossale qu'elles représentent aujourd'hui, nous y avions donné le signal, la première de la création des chemins de fer. Cette initiative nous fait sans doute le plus grand honneur, mais si elle y avait fermement persévéré, ces colonies auraient depuis un long temps déjà cessé d'être onéreuses à la mère-patrie.

L'Algérie elle-même qui n'est cependant qu'à trente heures de Marseille, attend encore le complément nécessaire du réseau organique qui lui a été promis, en même temps que la réforme des tarifs, dont la cherté paralyse ses progrès économiques.

La Tunisie est loin également d'être pourvue conformément à ses besoins. La ligne côtière, qui devrait régner sans interruption de Tunis jusqu'à Gabès et la frontière de la Tripolitaine, offre les plus graves solutions de continuité; et les communications entre la capitale de la Régence, le littoral et l'intérieur des terres ne sont que partiellement amorcées ou ébauchées.

Il est permis toutefois d'entrevoir l'époque désormais prochaine où, par un effort commun, l'Algérie et la Tunisie sauront assurer l'achèvement de leur réseau, achèvement si impérieusement commandé par l'ascension ininterrompue de leur agriculture, de leur industrie et de leur commerce.

Si nous nous tournons maintenant vers l'Afrique occidentale, nous rencontrons les témoignages les moins équivoques de notre initiative colonisatrice.

Le Sénégal a été doté, à grands frais, d'une section de chemin de fer reliant Saint-Louis à Dakar et d'une autre pénétrant jusqu'à Kayes. Le terminus ne s'arrêtait à franc parler qu'à un cul-de-sac. Lorsque nos armes eurent établi notre domination sur le Soudan, il parut de toute nécessité de pousser jusqu'à

Bafoulabé. Vingt-quatre millions avaient été déjà dépensés et le projet serait resté frappé d'un discrédit mortel si Galliéni, alors colonel et commandant supérieur du Soudan français ne s'était juré de le poursuivre. Il y parvint.

Mais une nouvelle étape s'imposait. La France avait planté son drapeau à Tombouctou.

C'est à la grande cité mystérieuse que doit désormais aboutir cette ligne du Sénégal au Niger, dont une troisième section, exécutée par nos officiers et nos soldats a gagné Oioubiba et qui s'annonce déjà comme devant être d'un revenu rémunérateur. La colonie du Soudan prendra sa large part dans les dépenses. L'État y consacrera 600.000 francs pendant vingt-quatre ans. On estime que le chemin de fer sera achevé en 1904.

A partir de ce moment et même auparavant, le Niger sera devenu un lac français, dans son cours moyen et supérieur.

Et il nous sera facile de prolonger notre pénétration jusqu'au Tchad, par Say, réunissant ainsi les contrées nouvelles qui nous sont acquises ou reconnues et qui sont nos sentinelles avancées dans le Sahara.

Viennent à se constituer les « Grands Sahariens » comme on les appelle, qu'ils partent de l'Oranais, d'Alger ou de Gabès ils trouveront à s'aboucher avec nos chemins déjà en exploitation dans l'ouest et le sud, et on s'imagine quel champ inconnu sera dès ce moment ouvert à notre civilisation.

Ce n'est plus une simple hypothèse, en effet, que le chemin de fer de la Guinée française. La mission Salesses en a relevé le tracé de Konakry, la capitale au cours navigable du haut Niger jusqu'à Bafara. Elle n'aurait pas moins de 500 kilomètres de développement, franchirait un seuil de 900 mètres d'altitude et exigerait 25 millions. Mais elle aurait pour résultat de dérober aux Anglais le drainage du trafic du Soudan qu'ils s'apprêtent à absorber par leur ligne de Freetown qui remonte jusqu'aux limites de cette dernière colonie. La Guinée serait en mesure de faire face, avec ses seules ressources, à cette féconde entreprise.

Plus loin aussi, vers l'ouest, à la Côte d'Ivoire, plusieurs voies sont concurremment tracées, l'une de Grand-Lahou au Bogué, une autre de Grand-Bassam à Kong, une autre encore de Grand-Lahou à Baudoukou, qui disputerait aux Anglais l'hinterland de la Côte d'Or.

Les pays traversés sont riches en essences forestières variées et en caoutchouc. On y signale des gisements d'or. Le rapport du capitaine Houdaille est des plus encourageants.

Une émulation non moins significative se manifeste au Dahomey. Là, les intérêts privés s'agitent dans le sens le plus utile au bien général. Je signalerai l'établissement aujourd'hui entamé d'une voie ferrée entre Kotonou et Abomey. Elle sera ensuite portée jusqu'à Carnotville et au Niger. L'État n'aura aucun sacrifice à consentir.

Au Lagos, la concurrence anglaise montre la même activité. Un railway a été commencé il y a sept ans. Il aura bientôt atteint Oberkata, et de là il rejoindra le Niger.

A tous les esprits sceptiques qui seraient tentés de révoquer en doute les avantages de ces moyens de circulation mécanique, on se contente et, avec raison, d'opposer le succès obtenu par les Belges dans l'état indépendant du Congo. Terminé le 26 mars 1898, leur chemin de fer, qui mesure actuellement 388 kilomètres, de Motadi à Dolo, sur le Stanley-Pool a donné des résultats éclatants.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que l'industrie française, en affrontant la grande île de Madagascar, qu'elle rattache justement à notre empire africain ait d'abord songé à la doter de deux chemins de fer qui la traverseront dans toute son étendue en reliant l'un Majunga et l'autre Tamatave à Tananarive.

Comment cette méthode de colonisation supérieure ne se généraliserait-elle pas quand on est témoin des merveilleuses compensations qu'elle a procurées à l'Angleterre dans toutes ses possessions d'outre-mer?

En Afrique même n'a-t-elle pas fondé le réseau le plus important du continent noir, celui du Cap, qui embrasse 7.000 kilo-

mètres? Or, ses recettes ont été en 1898 de 75 millions, ses dépenses de 50 et son produit net de 4,13 0/0 pour un capital absorbé de 500 millions!

Cette fièvre éminemment contagieuse s'est communiquée à la puissante Allemagne comme au petit Portugal.

Tandis que celui-ci exploite fructueusement, à Angola, 350 kilomètres de chemin de fer allant de Saint-Paul-de-Loanda à Ambaca, et se prépare à jalonner de nouveaux railways, celle-là s'emploie à doter une ligne considérable qui relierait à travers ses territoires de l'Afrique orientale l'océan indien aux deux grands lacs.

L'œuvre complète comportera 300 millions. Toutes les études préliminaires ont été faites par le département des colonies, sur l'invitation de l'Empereur Guillaume II.

Ce tableau des chemins de fer africains peut être regardé comme une sorte de thermomètre du génie et de l'activité coloniale des diverses puissances européennes qui se sont définitivement partagé le sol de l'Afrique.

COLONIES D'ASIE : **Mahé, Karikal, Pondichéry, Yanaon, Chandernagor, la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam, le Tonkin.**

COLONIES D'OCÉANIE : **Nouvelle-Calédonie, Iles Marquises, Tuamotou, Tubuai, Wallis, Chesterfield, Gambier, Tahiti.**

COLONIES D'AMÉRIQUE : **Iles Saint-Pierre et Miquelon, Saint-Martin, la Martinique, la Guadeloupe, Marie-Galante, la Désirade, les Saintes, Saint-Barthélemy, la Guyane.**

DÉFENSE TERRESTRE

Dans un État où tous les services publics sont aussi fortement centralisés qu'en France, dit Foncin, la capitale est le point que les ennemis cherchent toujours à atteindre et qu'il faut défendre à tout prix. Or, depuis 1871, Paris est plus rapproché des fron-

tières du nord-est qu'il ne l'a jamais été, et ces limites ne sont point naturelles.

La véritable frontière se trouve reportée le long de la Moselle jusqu'à Toul et le long de la Meuse. Tout le pays qui s'étend entre ces rivières et la frontière officielle est à peu près ouvert aux attaques allemandes. Les Vosges ne sont plus un obstacle puisque l'ennemi en possède la partie septentrionale et peut ainsi les tourner; le point important du cours de la Moselle, Metz, leur appartient. La neutralité de la Belgique peut être violée. Les Ardennes peuvent être tournées.

On a muni de fortifications certaines régions sur lesquelles l'armée de campagne pourrait s'appuyer pour couvrir les routes qui, de Dunkerque à Belfort, convergent sur Paris.

Les régions de défense actuellement très fortes sur cette nouvelle frontière sont celles de Belfort à Épinal, de Toul à Verdun, de Maubeuge, Valenciennes, Lille, de Dunkerque.

Trouées.

Les régions solides de la première ligne de défense laissent dans leurs intervalles plusieurs trouées ou portes par lesquelles l'invasion devrait passer, si elle pénétrait en France.

Ces trouées sont : la trouée de Lorraine, entre Épinal et Toul; celle des Ardennes, entre Verdun et Givet; celle de l'Oise, entre la Meuse et la Sambre; celle de Flandre, au nord-ouest de Lille. Ces trouées ne sont point d'ailleurs absolument dépourvues de défense. Ainsi, dans la trouée de Lorraine, l'ennemi serait arrêté par le fort de Neufchâteau; dans la trouée de l'Oise, par le fort d'Hirson la position fortifiée de Soissons.

La trouée des Ardennes est protégée par des obstacles naturels (vallées, plateaux boisés et marécages des Ardennes, hauteurs boisées de l'Argonne) par Reims avec les nombreux forts qui l'entourent.

Il en est de même de la trouée de Flandre que défendent des marécages, des terrains inondables, et les défenses naturelles des collines d'Artois et de la vallée de la Somme.

Le camp retranché de Paris.

Paris forme aujourd'hui le plus gigantesque camp retranché qui existe au monde. Le siège de 1870-71 a montré que l'enceinte et les forts détachés élevés en 1848 étaient insuffisants contre l'artillerie nouvelle. Aussi a-t-on construit aussitôt la paix, de nouveaux forts beaucoup plus éloignés que les anciens et formant, à vrai dire, trois camps retranchés distincts.

Le premier, au nord, sur les hauteurs de Montmorency, s'étend de la Seine au canal de l'Ourcq et protège Saint-Denis et la route de basse Seine. Le second, à l'est, entre le canal de l'Ourcq et la Marne, est établi sur les hauteurs de Vaujours et de Chelles, et comprend le plateau d'Avron, célèbre par les batailles de 1870. Enfin, le troisième, au sud, protège Versailles contre un bombardement et pourrait maintenir les communications de Paris avec Orléans, Chartres et Rouen; son front s'étend de Palaiseau à Poissy, en passant par Saint-Cyr.

Trois chemins de fer de ceinture, le premier à l'intérieur des fortifications de Paris, le deuxième à une distance de 2 à 3 lieues, reliant les forts entre eux, le troisième à une distance de 20 à 30 lieues, font communiquer entre elles les voies ferrées divergeant de Paris dans tous les sens.

Là est le réduit central de la défense de tout le nord-est de la France.

Front de l'est ou Suisse.

La neutralité de la Suisse peut être violée. Aussi le plateau franc-comtois est-il garni de deux lignes de défense. En première ligne, les forts de Montbéliard, du Lomont, sur la route de Porrentruy et au coude du Doubs; celui de Joux, sur le chemin de fer de Pontarlier, ceux des Rousses et de l'Écluse, en face de Genève. En seconde ligne, Besançon forme un obstacle imposant complété par plusieurs autres forteresses.

Si Belfort était pris; Besançon ferme la vallée de la Saône et la route de Lyon, tandis que le camp retranché de Langres in-

terdit celle de la Marne, les forts de Dijon et la place d'Auxonne, gardent les vallées de la Seine et de la Loire.

Front du sud-est ou Italien.

Un très grand nombre de petits forts défendent les passages des Alpes. Mais les points vraiment solides de cette frontière sont : Lyon, vaste camp retranché ; Grenoble, Briançon, les ouvrages élevés autour de Nice, la place formidable de Toulon, la Corse et Bizerte.

Chasseurs alpins.

Qui eût osé prédire en 1859, que nous eussions dû, un jour prochain, défendre notre frontière alpestre contre l'Italie que, nous venions d'affranchir ?

Et cependant l'affreuse guerre de 1870-71 était à peine terminée que l'Italie, sans égard pour nos malheurs, se mettait en position de combat de ce côté. Aucun danger ne la menaçait et nos communes journées de gloire, Palestro, Magenta, Solférino devaient suffire à nous protéger contre de suspectes précautions. Cependant nos anciens alliés, déjà hantés du dessein de passer à l'Allemagne, n'attendaient pas et, dès le 15 octobre 1872, ils créaient de toutes pièces un corps de quinze compagnies de montagne avec quatre garnisons dans les districts de Cunéo et de Turin. Successivement les compagnies furent portées à 24, puis à 32, puis à 36. En 1887, l'Italie avait 3 régiments d' « Alpini ». Enfin en 1897, une loi organique en portait l'effectif à 7 régiments avec 75 compagnies en 22 bataillons et 7 dépôts auxquels doit s'ajouter une réserve de 38 compagnies.

La Triplice avait passé par là.

Pendant plus de vingt ans nous sommes restés les spectateurs passifs sinon indifférents, de ces préparatifs dont il nous était impossible de nous dissimuler le caractère et la portée. Nous étions hypnotisés suivant un mot célèbre, par la trouée des

Vosges! Toutes nos préoccupations, tous nos efforts étaient par elle absorbés.

Mais l'accroissement des ouvrages et des garnisons de l'Italie, des manœuvres multipliées, l'occupation devenue permanente, hiver comme été, des sommets voisins, des mouvements soudains, ressemblant à de véritables répétitions et singulièrement significatifs, nous forcèrent à sortir de notre impassibilité.

Nous ne possédions plus guère que les redoutes surannées et croulantes que les Sardes avaient laissées à l'Esseillon, à Villefranche, et nous n'avions rien fait pour remettre en état de défense moderne Grenoble, Briançon, Tourneux, Colmars et Entrevaux, tandis que les Italiens s'étaient formidablement armés au débouché du mont Cenis, du Petit-Saint-Bernard, et du mont Genève, du col de la Madeleine et du col de Tende.

Ce furent les populations fidèles et loyales, si profondément françaises, des Alpes et de la Savoie qui sonnèrent la diane. Les députés de Chambéry, d'Annecy et de Gap n'eurent pas de relâche. Ils évoquaient l'hypothèse d'une descente de l'Italie sur Lyon, les vallées de la Saône, du Dauphiné, du Rhône envahies et le péril de cette surprise pour notre défense de l'Est obligée à une diversion imprévue.

Allions-nous donc abandonner à la Triplice les clefs des Alpes?

Il faut le reconnaître. Une fois pénétrés de cette suprême nécessité, nous eûmes vite réparé les fautes de notre longue inertie. Un bataillon de chasseurs, le 12e, avait été choisi pour une première expérience de la vie en montagne. Bientôt, sous le général Ferron, 12 bataillons du 14e corps et du 15e furent organisés en corps spécial. Mais ce n'était pas assez, les chasseurs à pied manquaient. En 1892 M. de Freycinet, à la suite d'un voyage de reconnaissance dans les Alpes, proposait de porter de 30 à 32 le nombre des bataillons de chasseurs à pied.

La Savoie demandait avec ardeur cette augmentation d'effectif. On sait que ses Alpes forment notre frontière vers la Suisse entre le lac Léman et le mont Dolent et, vers l'Italie entre le

mont Dolent et le mont Blanc. Les Italiens peuvent pénétrer dans la Haute-Savoie et la vallée du Rhône par Ivrée, Aoste, la vallée de la Dora-Baltea et le col du Bonhomme, ou bien en traversant le territoire helvétique, par le Grand-Saint-Bernard le Valais, le col du Morgins ou Chamonix.

Sur tous ces points stratégiques, ils ont accumulé les travaux et les soldats.

Pour achever de se préparer ils répandent leurs espions dans nos Alpes. On en a surpris dans les montagnes de Gavot qui dominent Evian. On en a trouvé installés dans la cabane du professeur Vallot sur le mont Blanc.

La *Revue du Cercle militaire* publiait sur la situation stratégique de la frontière et la mobilisation possible de l'Italie sur les Alpes un aperçu qui était un dernier trait de lumière.

L'auteur y démontrait que dès les premières heures de la mobilisation, elle pouvait avoir 15.000 hommes et 12 pièces d'artillerie dans les vallées qui débouchent dans la Savoie.

Comment ce passage ne leur serait-il pas familier ? C'est la route que choisirent les troupes sardes en juillet 1793 dans la guerre qu'à l'instigation des émigrés le roi de Sardaigne déclara à la France ! Si, à cette époque, le plus héroïque de notre histoire, Kellermann ne les avait refoulées, elles arrivaient jusqu'à Lyon.

Plus favorisées en 1813 par suite de la détresse horrible où la campagne de Russie avait jeté Napoléon, elles poussèrent sur Grenoble, dont elles s'emparaient, et elles contraignaient Augereau à évacuer Lyon.

Enfin, pour tout dire, n'est-ce pas ce même chemin, le Simplon, le Valais, d'une part Maillerie-Thonon, de l'autre Bonneville et Saint-Julien que suivirent pour gagner Genève et Lyon les armées de la Sainte-Alliance en 1815 ?

Aujourd'hui encore les Italiens ne visent pas un autre itinéraire et ils ne se gênent pas pour escompter la violation de la neutralité de la Suisse, ainsi que l'exposait cyniquement une brochure de leur État-Major, imprimée à Rome, reproduite par

l'*Esercito italiano*, et qui arracha à la Suisse des cris de protestation violente.

Tant d'avertissements répétés ont suffi.

Si Kellermann revenait au monde, il ne trouverait plus la route entre Annecy et le fort de l'Écluse sans un fort et sans un soldat.

Nos alpins sont constamment sur le pied de guerre. Chacun de leurs bataillons a sa batterie d'artillerie portée à dos de mulet et une section du génie. D'octobre à mai, ils logent dans les villes, Annecy, Chambéry, Albertville, Grenoble, Embrun, Grasse, Nice, Villefranche et Menton. L'été ils se remettent en marche, rejoignent leurs sections, explorent les défilés, escaladent les cols, fouillent les vallées.

Tous nos postes sont gardés pendant l'hiver. Nos petits chasseurs vivent sur ces hauteurs, à 2.300 mètres d'altitude, au milieu des neiges éternelles, le plus gaiement du monde. Ils veillent sur la patrie ! On fait tout ce qu'on peut pour adoucir les rigueurs de ces solitudes. Ils ont leurs bibliothèques dans leurs casemates de Vulmis, du Trud, de Seloge, de Chapieux, des Monts-Froids, de la Petite-Turra, des Acles, de Fréjus, de la Traversette.

C'est sur ce faîte de la Traversette, aux Eucherts, que le Président de la République est allé faire visite à nos braves soldats. De cette crête formidable, le regard embrasse les cîmes du gigantesque mont Blanc et plonge dans les abîmes creusés dans l'immense champ de neige où le Petit-Saint-Bernard élève sa maison hospitalière sur le sol italien.

De là-haut aussi nos soldats aperçoivent, par les horizons clairs, les forts qui nous gardent en arrière, échelonnés sur toute la ligne qui commence à Bourg-Saint-Maurice pour finir à Nice. Sans vouloir présomptueusement exagérer, la France peut être tranquille désormais sur les Alpes. Elle ne sera pas surprise.

Et puis, pourquoi ne compterions-nous pas sur la vaillance, l'agilité, l'initiative, l'audace de nos petits chasseurs à pied qui montent la garde sur la brèche ? Les populations de la Savoie et des Alpes, qui les voient à l'œuvre chaque jour, les admirent avec passion.

Ils sont dignes, nos Alpins, du passé glorieux de leurs aînés, qui furent l'orgueil de l'École de Vincennes et qui, eux-mêmes étaient les héritiers des arquebusiers du maréchal de Saxe, du Royal-Cantabre ou des chasseurs basques, des volontaires bretons, des fantassins légers de la garde consulaire qui s'illustrèrent dans la vieille garde impériale. Car ce sont là leurs ancêtres, à supposer qu'ils en eussent besoin.

Lorsqu'en 1838 on constitua les tirailleurs de Vincennes et qu'on leur donna l'uniforme bleu sombre, le sac noir et la carabine Delvigne ils affirmèrent tout de suite leurs qualités exceptionnelles. Le maréchal Soult les voyant manœuvrer au camp de Fontainebleau en 1839 s'écriait : « Ce n'est pas un bataillon mais trente comme celui-là que je voudrais voir dans l'armée française ! »

Bientôt, ils partaient pour l'Afrique. A Mouzaia, ils exécutaient des prodiges. Excellents tireurs, ils atteignaient l'ennemi à des distances où il se croyait inaccessible. Les Arabes les regardaient avec terreur. Ils les appelaient les « fantassins noirs, fils de la mort ».

En 1840 la France en possédait dix bataillons. Le pas gymnastique était adopté pour la marche ordinaire. C'était le clairon qui le sonnait.

L'effectif était porté à 1.249 hommes. Tous ces hommes étaient autant de combattants isolés. Groupés par quatre, en camarades de combat, ces quatre étaient solidaires les uns des autres. On n'enfonçait pas aisément ces petits carrés. Ils furent merveilleux dans toutes nos grandes guerres, en Crimée, en Italie et aussi dans cette effroyable campagne de France en 1870.

Et quelle élasticité, quelle justesse, quelle précision dans les mouvements ! Ce n'est pas sans raison que le 11e a emprunté sa joyeuse devise au guerrier historien Montluc :

Suis toujours le premier
Avecque mes deux jambes.

Viennent les heures tragiques, et nos petits chasseurs, nos alpins seront encore les premiers !

Front du sud ou Espagnol

Perpignan et Bayonne ferment les deux extrémités des Pyrénées, dont les passages sont défendus en outre par plusieurs forts ; mais cette frontière est trop éloignée de Paris et les grands déploiements de troupes y sont trop malaisés, pour qu'il y ait aucun danger sérieux à redouter de ce côté.

C'est au nord-est que nous sommes vraiment menacés. C'est vers le nord-est que doivent surtout se porter nos regards.

DÉFENSE MARITIME

La défense des côtes est aussi essentielle que celle des frontières de terre à la sécurité nationale. Les principales baies ou anses sont armées de nombreuses batteries de côtes et de forts. Mais le danger le plus grave est celui qui menace les ports.

Nos grands ports de commerce et nos cinq ports de guerre ont pour moyens de défense mobile deux catégories de navires de guerre qui sont : des garde-côtes à cuirasse très épaisse, munis d'un ou de deux énormes canons, et construits de telle façon qu'ils soient capables de lutter contre de grands cuirassés et de leur échapper au besoin, leur faible tirant d'eau leur permettant de passer le long des côtes où les grands navires s'échoueraient. La France en possède une vingtaine, il faut y ajouter les batteries flottantes et les sous-marins. Des bateaux torpilleurs ressemblant à des fuseaux, avec peu d'élévation au-dessus de l'eau, et ayant presque le double de vitesse des autres navires de guerre. Ils ont pour mission de s'approcher très rapidement d'un navire de guerre et de le couler en lui lançant une torpille. Il existe environ 80 navires de ce genre répartis dans nos cinq ports de guerre.

La Méditerranée.

L'Angleterre attache une importance capitale au maintien de son occupation en Égypte. Par là elle compte faire aboutir à son terminus géographique le chemin de fer transafricain qu'elle rêve d'établir entre le Cap et Alexandrie.

Il faut à l'Angleterre enfin la libre disposition de la Méditerranée. Le jour où cesserait sa prépondérance dans cette mer intérieure, sa déchéance maritime, industrielle et commerciale serait proche. C'est une vérité qui n'échappe à aucun Anglais. Elle éclate aux yeux de l'univers.

La Méditerranée a une situation et un destin uniques dans l'histoire. C'est elle qui sert de jonction entre les trois continents de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. C'est elle qui a mis en communication les races les plus diverses : Aryens, Sémites et Berbères.

Si, au point de vue physique, elle est un tout-puissant élément d'équilibre et de mesure entre les rivages et les climats, elle est par excellence le champ de tous les échanges entre le Nord et le Sud, entre l'Occident et l'Orient. On l'appela longtemps la mer du Milieu, aux bords de laquelle tous les peuples auraient voulu s'asseoir comme au banquet du Platon.

C'est que pendant de longs siècles, elle résuma en elle toute l'étendue des rivages connus.

Au delà était l'Océan sans bornes sur lequel ne s'aventuraient pas les navigateurs.

Ni les Phéniciens, ni les Grecs, ni les Carthaginois, ni les Romains, ne franchirent la porte qui semblait les séparer à côté : les Colonnes d'Hercule. Au moyen âge, Gênes et Venise envoyèrent leurs vaisseaux jusque dans les Indes par la mer Rouge et frayèrent les premières routes de la circumnavigation. La découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb acheva l'immense circuit.

Toutes les parties du monde commencèrent à entrer dans le

mouvement des transactions. Le commerce porta partout, sur ses flottes, le génie de la civilisation moderne.

Toutes ces initiatives partaient de la Méditerranée et y revenaient. Ce n'est pas que son rôle ne se soit pas trouvé diminué par cette extension des activités humaines.

Il n'est plus le temps où Tyr, Carthage, Venise, Cadix se transmettaient la suprématie maritime. Le grand marché aujourd'hui, c'est Londres. Et peut-être Londres sera-t-elle un jour éclipsée par une grande cité américaine, une ville de l'Inde, le Caire, Constantinople, que sais-je?

Comme la terre, l'axe du commerce se déplace incessamment.

Mais au milieu de ces évolutions des empires, la Méditerranée demeure la plus belle, la plus riche, la plus convoitée des mers.

Quoi qu'elle dise et quoi qu'elle fasse, l'Europe est contrainte d'y descendre, d'y venir, d'y circuler. Elle ne peut pas ne pas y passer. Elle est le rendez-vous de toutes les flottes. Elle est l'intermédiaire obligé entre l'Orient et l'Occident. Les 350 millions d'habitants que renferme l'Europe sont ses tributaires.

Là s'est déroulé le cycle de l'histoire du monde moderne.

Si on laisse à l'écart les âges antiques, sinon légendaires de l'Asie et de l'Afrique septentrionale, on voit la civilisation naître et s'épanouir sur les rives de la Méditerranée. Elle est si douce et si belle, avec ses flots bleus, son ciel d'azur, ses brises tièdes et embaumées, qu'elle charme les poètes et les artistes de l'incomparable Hellade. Il y a quelque chose de son influence ambiante, de sa pénétrante étreinte, de son coloris exquis, dans les chefs d'œuvre de la Grèce. Homère, Platon, Phidias, l'Iliade comme le Parthénon respirent cette atmosphère inspiratrice.

Plus tard, c'est encore elle qui emplira de son souffle l'épopée latine, les poésies de Virgile, comme elle baignera de ses eaux la grande Italie de la Renaissance.

Toutes les littératures se rattachent aux trois péninsules qu'elle berce de ses vagues.

Pour savoir ce qu'a enfanté, ce qu'a produit de noble, de sublime, l'intelligence humaine depuis plus de vingt siècles, il suffit

de jeter un coup d'œil sur cette vaste coupe méditerranéenne. Successivement, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, la France y versent leurs trésors. Elle est la source d'abondance à laquelle accourent toutes les nations.

Si la pensée y fleurit, où qu'elle se pose la vie matérielle s'y organise de bonne heure avec une intensité merveilleuse. L'homme y conquiert la mer, avec ses barques, d'abord si frêles, et ensuite avec ses lourds navires à voiles il fait le tour de ce vaste golfe.

Navigateurs et commerçants luttent d'ardeur et d'audace pour ravitailler l'appétit ou le luxe des pays assis sur ses plages et qui, à leur tour, se chargeront d'alimenter tout l'intérieur du continent européen.

C'est ce trafic qui fait la fortune des marines de l'Asie Mineure, de l'Ionie, de Carthage, de Gênes, de Venise, d'Aigues-mortes, de Marseille.

Il semblait que la toute-puissance appartînt à celui qui aurait l'hégémonie dans la Méditerranée. Athènes y commanda, Rome aussi. Byzance n'y eut qu'une domination éphémère. Les Républiques italiennes détinrent le sceptre pendant près de deux siècles.

La bataille de Lépante retentit sur l'existence même du monde.

Charles-Quint se promène en conquérant sur ses flottes et leur échec devant Alger marque la décadence de l'Espagne.

C'est dans les eaux de Navarin que la Grèce renaît à la vie.

Que de conflits grandioses se sont dénoués dans cette mer. Il n'y a pas eu une bataille navale dans la Méditerranée qui n'ait fait osciller le sol de l'Europe tout entière.

Aussi l'âpreté des militants s'est-elle de tout temps disputée les caps, les refuges, les points stratégiques sur cet échiquier liquide.

Napoléon avait entrevu dès son entrée dans ce champ clos l'importance qu'il y avait pour la France à s'établir en Égypte, où elle commandait le Nil et la mer Rouge. Qu'eût-il dit s'il

avait pu apercevoir dans un avenir si peu lointain un Français ouvrant l'isthme de Suez et trente ans après les Anglais devenus maîtres tout ensemble du canal et de l'Égypte elle-même?

Que n'avait-il pas fait pour les empêcher de se saisir de Malte aujourd'hui leur nid d'aigle?

Pour être plus certains encore d'écraser sous les canons de ses forts et de ses escadres les flottes rivales, ils ont arraché à la Turquie cette île de Chypre qui est leur repaire dans le bassin antérieur.

A Gibraltar, l'Angleterre s'est enfoncée comme un coin dans la chair vive de l'Espagne et nul ne peut passer de l'Océan dans la Méditerranée, et réciproquement, qu'avec la permission de la forteresse de plus en plus formidable. Si elle l'osait, elle arborerait son drapeau sur les Baléares pour menacer de plus près la France.

Arrive une guerre, elle visera à s'emparer de la Corse comme jadis elle s'empara de Toulon.

Ce n'est donc pas tout à fait sans raison que l'un de ses hommes d'État a prétendu que la Méditerranée devait être un lac anglais.

Et cependant, quelle résistance pourrait, si elle le voulait, opposer à l'Angleterre l'union des nations Celto-latines.

La France seule continue son œuvre. Sans doute elle est coupable de ne pas faire de la Corse un point d'appui d'où elle pourrait défier l'envahissante et agressive Albion. Mais au moins a-t-elle créé cet admirable port de refuge de Bizerte, dont la position et le rôle éventuel ont soulevé tant de récriminations violentes de l'autre côté de la Manche.

Mais sans compter ce que l'Espagne pourrait tenter, elle aussi pour le relèvement de sa marine, étant donné le long cordon de ses côtes qui se déroule sur l'Océan et sur la Méditerranée pour se souder aux Pyrénées, est-ce que l'Italie ne dispose pas des défenses naturelles des débouchés, des moyens d'opération les plus nombreux sur cette mer?

Elle s'est fortifiée là à Maddalena. Mais n'a-t-elle pas la Sardaigne et la Sicile?

Pourquoi hésiterait-elle à se dégager d'une solidarité politique qui la dénature et la diminue?

Ne lui suffit-il pas d'avoir été successivement la complice de l'Angleterre dans la mer Rouge?

De quelque côté qu'on regarde, la Méditerranée apparaît comme le futur champ de bataille de l'Europe. Pour la France, il y va de sa sécurité même.

Pour l'Italie, c'est la fortune de son commerce.

L'Espagne ne recouvrera son indépendance que lorsque se sera écroulé Gibraltar.

L'Autriche, sinon l'Allemagne, veut agrandir Trieste, cette unique issue de l'une et de l'autre sur l'Adriatique.

La Russie enfermée dans la mer Noire, tend à Constantinople.

Enfin, l'Europe entière se réveillera quelque jour avec la résolution de rendre libre la route des Indes, de Port-Saïd à Aden.

La question d'Orient demeure toujours pendante. Elle ne sera pas réglée sur le tapis vert des Congrès; ce serait supposer à l'humanité un degré de sagesse qu'elle n'a pas.

Et c'est dans la Méditerranée que se décidera cette suprême partie. L'enjeu est colossal.

La Méditerranée, eu égard à sa surface, est la plus active, la plus fréquentée, la plus féconde de toutes les mers.

Elle est sillonnée chaque année par plus de 40.000 navires à voiles, plus de 6.000 bâtiments à vapeur.

En dehors de Gibraltar et de Suez, son trafic dépasse actuellement 20 milliards.

La France se doit à elle-même, à sa nationalité, à son passé, à son existence présente, à son avenir, de reporter vers la Méditerranée ses ambitions pacifiques et sa vigilance belliqueuse.

Grands ports de guerre.

Dans nos cinq ports de guerre est concentrée toute la force

maritime de la France. Tous nos navires de guerre y prennent armement et y possèdent leur rechange en armes, en vivres ou en charbon.

Les rades de ces ports sont profondes et capables d'abriter des navires pouvant avoir un tirant d'eau de 10 mètres. Elles sont, en général, fort bien abritées contre les vents régnants, et protégées du large par tout un système de défense fixe et mobile. Nos ports de guerre sont en même temps des places fortes, et Toulon surtout possède actuellement de très importantes défenses terrestres. Certains ports de commerce sont également fortifiés notamment le Havre et Dunkerque.

L'Alsace-Lorraine. — La nouvelle frontière.

La nouvelle frontière nous a enlevé le département du Haut-Rhin, moins l'arrondissement de Belfort, tout le département du Bas-Rhin, les cantons de Saales et Schirmeck détachés du département des Vosges, tout le nord-est de la Meurthe et la Moselle, moins une partie de l'arrondissement de Briey. Elle traverse la trouée de Belfort, suit les Vosges jusqu'au Donon; elle nous prend les sources de la Sarre, rejoint la Seille au sud de Château-Salins, nous laisse sur la rive droite le canton de Nomeny, puis gagne et traverse la Moselle, et se dirige enfin vers le nord, pour rejoindre la frontière luxembourgeoise tout près de la Belgique.

Déjà avant 1871 les traités de 1815 nous avaient enlevé Landau et les places fortes de la Sarre. En nous faisant perdre le reste, dit Foncin, Napoléon III n'a donc fait qu'achever l'œuvre de Napoléon Ier. Comme son nom l'indique, l'Alsace-Lorraine se compose de deux régions distinctes. L'Alsace est la moitié occidentale de la grande vallée Rhénane entre Bâle et la Lauter. C'est un pays plat où l'Ill recueille, pour les porter au Rhin, la plus grande partie des eaux qui forment les petites rivières torrentielles des hautes et pittoresques vallées vosgiennes.

La Lorraine annexée occupe une partie du plateau adossé aux Vosges, que caractérisent les houilles de la Sarre et les salines

de la Seille ; c'est un pays beaucoup plus élevé, plus rude et moins riche que l'Alsace.

L'Alsace participait glorieusement avant 1870 à la vie économique de la France. Pays de culture intensive (lin, tabac, houblon), elle l'emportait par sa prospérité agricole, sur l'Angleterre et la Saxe, et ne connaissait de rivales que la Flandre et la Belgique. Par ses usines métallurgiques, par ses filatures et ses tissages de laine et de coton, par le caractère tout français de son grand centre industriel, Mulhouse, par ses produits chimiques de Thann, sa bière de Strasbourg, elle alimentait notre marché, elle avait des clients dans la France entière.

La liste est longue des patriotes illustres de l'Alsace-Lorraine : Kellerman, Kléber et Rapp sont des Alsaciens ; de même que Fabert et le maréchal Ney sont fils de la Lorraine. C'est à Strasbourg, chez le maire Dietrich, qu'un jeune officier du génie, Rouget de l'Isle, chanta pour la première fois *la Marseillaise* qu'il venait d'improviser.

On a beau y penser toujours, on ne peut pas se promettre de n'en parler jamais. Les moindres bruits qui nous viennent d'Alsace et de Lorraine font tressaillir les fibres les plus tenaces de notre patriotisme. Qu'on arrête à la frontière un des nôtres, que l'on moleste un annexé, qu'il retentisse un semblant de protestation au Reichstag, qu'il paraisse un livre, une brochure où l'on s'inquiète des « chères absentes », et voilà nos imaginations qui vibrent et nos cœurs qui palpitent.

Trente-deux ans ont passé sur le rapt sans en effacer la cruelle douleur. Nous avons pu apprendre, nous n'avons rien oublié. Et c'est une erreur de penser que les savants artifices de la diplomatie parviendront à donner le change à nos illusions ou à nos espérances.

Toute l'Europe officielle a le droit, s'il lui plaît, d'entonner au dessert des hymnes à la paix. Cette paix, nos âmes ouvertes aux plus hauts sentiments de l'humanité, y aspirent avec passion. Elles la voudraient profonde, inaltérable, universelle. Mais notre raison nous avertit qu'elle ne peut être que factice tout le temps

que se dressera devant nos yeux la grandre figure de l'Alsace-Lorraine spoliée et enchaînée par l'étranger.

L'Allemagne non plus ne se trompe pas à la fragilité de ce *statu quo*. Elle sait bien que la France n'a pas renoncé à son Alsace-Lorraine. Elle la mépriserait si elle la voyait résignée à cette mutilation. Vigilante spectatrice de notre réorganisation militaire, elle n'a pas besoin de chercher le pourquoi de ce formidable armement de guerre qui peut, en un mois, mettre sur pieds deux millions d'hommes. Si elle pouvait en douter, elle n'aurait qu'à s'interroger elle-même.

Pour martiale que soit son humeur, elle est souvent prise de lassitudes et d'angoisses à la pensée que les deux premières nations belliqueuses du monde pourraient s'entre-égorger un jour l'une pour reprendre, l'autre pour retenir quelques lieues carrées de terre que les hasards de la guerre ont arrachées momentanément du sol gaulois.

On frémit malgré soi quand on en arrive à se représenter cette gigantesque boucherie, cet immense ossuaire, et le voile de deuil ensanglanté dont seraient enveloppés les deux peuples et les peuples alliés qu'ils entraîneraient avec eux dans la plus épouvantable conflagration des temps modernes.

Ne croyez pas que, de l'autre côté du Rhin, les plus fermes esprits ne se surprennent pas à méditer sur cet horrible aléa. Plus d'une fois leurs graves préoccupations se sont traduites. Ils ont disserté à perte de vue sur le bien ou le mal, fondé de l'usurpation de l'Allemagne. Ils ont invoqué les traditions. Ils ont appelé à leur aide la casuistique. La force ne leur a pas semblé suffisante pour créer un droit de propriété sur un peuple.

Voici M. Mathieu Schivann qui, dans une brochure récemment éditée à Zurich et intitulée : *Alsace-Lorraine*, se demande si la France ne doit pas plutôt accuser l'implacable destinée que son ennemie. Après tout, écrit-il, si l'Allemagne a indûment saisi, la France a indûment cédé. Et il en conclut que si l'Alsace-Lorraine ne peut plus retourner à la France qui s'est séparée d'elle, elle n'appartient pas davantage à l'Allemagne et qu'elle

doit être appelée à décider de son sort. L'on aperçoit ici le bout de l'oreille ; ce serait l'érection d'un État neutre médiatisé. La thèse ne se soutient pas, mais c'est déjà un signe des temps qu'elle ait été émise par un Allemand, malgré cette révoltante monstruosité d'imputer à la France une cession imposée par la loi aveugle des armes et qui, dès lors, ne peut être que nulle et non avenue.

Un autre écrivain, M. Pan-Ayran suggère une autre combinaison. Il lui paraît que si l'Allemagne peut revendiquer Strasbourg en s'appuyant à l'identité de l'origine et de la langue, elle ne saurait à aucun titre s'approprier Metz, dont la France ne saurait au surplus se passer. Aussi s'écrit-il : Rendez Metz à la France !

Comme s'il nous était permis d'ajouter à nos épreuves la honte — oui, la honte — d'abandonner définitivement, en pleine liberté, de notre propre consentement notre Alsace aux Prussiens pour ravoir la partie de la Lorraine qu'on nous a enlevée ! A quelle France dégénérée M. Pan-Aryan oserait-il proposer ce marché déshonorant?

Mais ce ne sont pas seulement des brochuriers qui agitent ces poignantes conjectures ; les revues, les journaux à leur tour s'en emparent et de la mêlée confuse des hypothèses, des critiques et des colères se dégage bien nette cette impression que sans être aussi sensible que M. de Bismarck à la carcasse légendaire du grenadier poméranien, l'opinion tudesque n'en appréhende pas moins les conséquences d'une lutte inouïe qui, en un mois coucherait par terre un million d'hommes et dont il est impossible de prévoir l'issue, tant la fatalité se mêle de donner parfois aux rois et aux peuples, suivant l'éloquente parole de Bossuet, de grandes et terribles leçons !

C'est ainsi qu'une des revues les plus accréditées de Berlin, la *Preussiche Jahrbucher*, se risque elle aussi à conseiller la restitution de Metz, mais chez elle le sacrifice ne va pas sans une compensation immédiate, qui serait l'incorporation du Luxembourg. Il y a longtemps que l'Allemagne convoite le

duché-frontière. Elle ne peut pas songer à s'en saisir sans notre agrément, et le danger que nous ferait courir cette conquête nouvelle ne balancerait pas le retour de Metz à notre drapeau. Faut-il n'attribuer cette conception de la revue prussienne qu'à elle-même? Doit-on au contraire y trouver l'indice d'un plan concerté dans la sphère impériale?

Toujours est-il que si, selon l'habitude héritée et de Moltke le parti des soudards a jeté des cris d'orfraie à la seule hypothèse d'une reddition de Metz, la masse des populations qui lisent suit avec une curiosité anxieuse ces manifestations d'opinions, individuelles ou collectives, qui tendent à conjurer une guerre où l'atroce le dispute à l'inconnu.

Guillaume II croit peut-être devoir à la mémoire de son aïeul, à la forte épée de ses prédécesseurs, à la sauvegarde de l'hégémonie d'où est sorti l'empire actuel, de répéter à satiété : « Je maintiendrai ». M. Ernest Lavisse l'a justement observé. Il y a dans les masses profondes d'où l'on n'aperçoit ni Dieu, ni la chevalerie, ni les ancêtres des foudres qui remontent. Le Kaiser, malgré son intraitable orgueil, est-il à l'abri de ces foudres?

Celui qui ne passa sur le trône des Hohenzollern avant lui que pour laisser à l'Allemagne et au monde le regret d'une fin si prompte, son propre père, Frédiric III avait prévu en la subissant, de quel poids pèserait cette confiscation de l'Alsace-Lorraine exigée par Bismarck qu'entraînerait Moltke le « Danois muet », le bombardeur de Paris et de Strasbourg. Il n'était encore que « Fritz », lorsqu'il exprimait à Versailles même, combien cette possession serait « précaire et périlleuse ». Depuis, elle a coûté 600 millions par an à l'Allemagne et plus de 10 milliards à l'Europe. Et elle met la paix universelle à la merci du plus vulgaire des incidents de douane ou de gendarmerie !

Il eût été digne du jeune empereur qui succédait presque tragiquement à ce souverain que, déjà des plumes françaises comparaient à Marc-Aurèle, de continuer l'esprit et la politique du mort. Il l'a, au contraire, souffleté de son gant de cheval.

En parcourant son journal, où il avait déposé ses plus intimes pensées et que sa femme avait pieusement fait imprimer, il s'oubliait jusqu'à s'écrier : « Mais c'est une haute trahison »! Depuis, il n'a laissé échapper aucune occasion de briser les fils où se suspendait l'espoir irréductible des peuples dans une réconciliation pacifique.

A Francfort, il prenait à témoin de son serment l'Allemagne elle-même, comme pour s'interdire de pouvoir se déjuger jamais. Dans son voyage d'apparat à Londres, il suffisait d'un mot de M. Labouchère légitimant les représailles des nationalités écrasées pour le faire bondir jusqu'à l'insolent défi. Plus récemment, à Coblence, son toast bravait « toute influence et toute revendication de l'étranger ». C'était sa réponse à l'alliance franco-russe.

Glacis de l'Allemagne contre une tentative de revanche (on y a dépensé plus de 500 millions en travaux militaires). L'Alsace-Lorraine est comme le gage de la durée du nouvel empire germanique : c'est pour la garder que doit substituer l'énorme machine militaire qui a fondé et qui soutient la domination prussienne. Mais aujourd'hui, mieux que jamais l'Alsace-Lorraine, en dépit de l'annexion se sent française dans le cœur et attend avec confiance son retour à la patrie gauloise où elle reviendra avec toute la rive gauche du Rhin. L'Allemagne a complètement échoué dans son œuvre de germanisation.

SITUATION CONTINENTALE ET MARITIME DE LA FRANCE

Peu de pays jouissent d'une situation géographique aussi avantageuse que la France. Elle est au centre des États civilisés. Sauf au nord-est, elle a de fortes limites naturelles, qui d'ailleurs n'entravent point ses relations avec ses voisins. Son climat, naturellement tempéré, est encore adouci à l'ouest par l'influence du Gulf-Stream. Par la Méditerranée, la mer européenne par excellence, où elle occupe la Corse, l'Algérie et la Tunisie,

elle est en relations avec tous les pays de langue latine, avec l'Orient, l'Afrique, les Indes. Par l'Océan, elle regarde le Nouveau Monde. Elle est au rang des grandes puissances du commerce transatlantique. D'une mer à l'autre, les relations sont plus rapides chez nous que partout ailleurs.

Elle est donc sans contester la puissance continentale qui jouit de la situation maritime la plus favorisée.

RICHESSE DE LA FRANCE

Comme la France est l'un des pays les plus riches du monde, elle en est aussi l'un des plus commerçants. Sa richesse ne provient pas seulement de la fécondité du sol, mais encore des habitudes de travail et surtout de l'esprit d'économie de ses habitants. Nulle part peut-être n'est plus grande la puissance de l'épargne; nulle part aussi, il faut bien le dire, l'épargne n'est plus aisée, à cause du trop lent accroissement de la population; il en résulte une grande abondance de capitaux toujours en éveil, sans cesse en mouvement, dont la circulation alimente un commerce extrêmement actif, soit à l'intérieur même de nos frontières, soit avec les nations étrangères.

COMMERCE INTÉRIEUR DE LA FRANCE

Il est impossible d'entrer dans le détail infini des échanges intérieurs; il suffit, pour s'en faire une idée, de songer que, en dehors d'une production agricole énorme et insuffisante à la fois, la France produit annuellement pour plus de 15 milliards d'objets fabriqués et n'en exporte pas pour 3 milliards et demi.

Ce n'est pas tout d'avoir réparé les désastres de 1870. Pour développer encore la production et la consommation, il importe de compléter au plus vite le réseau des routes, des chemins de fer, des canaux, des télégraphes, en un mot créer sans cesse des voies de communication nouvelles qui faciliteront et augmente-

ront les échanges. Les travaux d'art ont grandement diminué l'importance des voies naturelles; c'est ainsi que le transit de l'Orient vers l'Angleterre a abandonné Marseille pour l'Italie et le mont Cenis, et qu'il abandonne déjà le mont Cenis pour le tunnel de Saint-Gothard.

En multipliant sans relâche les voies de communication, les Français effacent peu à peu les différences qui subsistaient entre les diverses provinces et les distances qui les séparaient; l'activité industrielle et commerciale pénètre peu à peu dans les régions que des barrières montagneuses paraissaient condamner à l'isolement. La grande circulation suit encore pourtant et suivra probablement toujours les routes naturelles aménagées depuis des siècles par le relief même du sol.

A ce point de vue, Paris est comme le cœur de la France; les lignes fluviales ou ferrées qui rayonnent vers le nord, l'est et l'ouest, ou environnent le Massif Central pour gagner l'Espagne et l'Italie, sont comme les artères ou les veines auxquelles viennent aboutir une foule innombrable de petits vaisseaux, qui reçoivent du centre ou y ramènent par des mouvements continus toutes les forces vives du pays. C'est ainsi, par exemple, que son port fluvial est le plus grand port de France par le mouvement de ses marchandises.

COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA FRANCE. — SES CAPITAUX

La statistique des douanes présente en France la même particularité que dans tous les pays riches et prospères, l'Angleterre, par exemple la Belgique et la Hollande; les importations y dépassent de beaucoup les exportations.

Si la France fait avec l'étranger un chiffre d'affaires de 9 milliards dont 1 milliard pour le transit, 4 milliards 1/2 pour l'importation, 3 milliards 1/2 pour l'exportation, cela ne veut pas dire du tout que le pays soit tributaire des autres pays, et s'appauvrisse en leur envoyant son argent. Tout d'abord, les importations ne

sont si considérables que parce que la France, qui ne suffit presque jamais à son alimentation, est obligée d'acheter beaucoup de blé à l'étranger. En outre, en dehors des objets d'alimentation, ce que la France importe le plus, consiste en matières premières et en houille, qui entretiennent son industrie; au contraire, ce qu'elle exporte le plus, consiste en objets fabriqués, produits par cette industrie.

D'autre part, il ne faut pas oublier, que les statistiques douanières ne représentent pas exactement toutes les valeurs qui entrent en France ou en sortent; un grand nombre d'étrangers viennent voyager dans notre pays, y séjourner, y laisser leur argent; de plus, une grande partie de l'épargne française, qui atteint environ trois milliards tous les ans est placée dans des entreprises étrangères ; je regrette pour ma part qu'elle ne soit pas exclusivement dans des affaires françaises, qui lui en servent la rente; sous ce rapport la France est, après l'Angleterre, le pays des capitaux abondants, et l'un des réservoirs du crédit universel.

MARINE MARCHANDE

Dans ces derniers temps, l'État a entrepris de grands travaux publics pour favoriser le commerce extérieur. Il n'est pas de port un peu important où des études n'aient été faites, des travaux projetés ou entrepris. Mais il faut se hâter, car l'un des agents les plus essentiels, les plus actifs de notre prospérité commerciale est notre marine marchande, autrefois la première du monde, reléguée aujourd'hui, au troisième rang. Il faut surtout mettre nos grands ports en état de lutter par leur commodité et leur outillage avec ceux de l'étranger qui leur font concurrence : Hambourg, Gênes et Trieste.

LA CONCURRENCE ÉTRANGÈRE

Les autres nations nous font maintenant concurrence sur des

terrains où naguère nous n'avions pas de rivaux. L'Italie et l'Autriche fabriquent aujourd'hui leurs draperies et leurs soieries. L'Allemagne imite tous nos produits, surtout les articles de Paris, et vend meilleur marché que nous. L'Amérique du Sud et les États-Unis copient nos modèles. Il y a donc contre nous, de tous les côtés, une concurrence avec laquelle il faut lutter.

CONCLUSION

En résumé la France est, suivant l'abondance de ses récoltes, plus ou moins tributaire de l'étranger pour son alimentation; mais à part ce genre d'importation, écrit Foncin, elle ne tire guère du dehors que des matières premières destinées à alimenter son activité industrielle et ses énormes exportations d'objets fabriqués; elle est enfin, après l'Angleterre, le plus riche État capitaliste, et les autres sont ainsi tributaires de son argent. Cette richesse qui lui a permis, sinon de se relever entièrement de ses défaites, au moins de payer sans peine une rançon de 5 milliards, est due à la fois à l'ardeur laborieuse et à l'économie de ses travailleurs, à la loyauté de ses négociants.

L'ARMÉE FRANÇAISE

Je n'ai pas à établir ici de comparaison entre l'armée française et l'armée allemande : qu'il me suffise de dire que la France a su s'imposer les sacrifices nécessaires, qu'elle a ardemment travaillé sans repos ni trève, qu'elle travaille encore tous les jours pour se maintenir à la hauteur de sa puissante voisine.

La France a réorganisé son armée sur des bases nouvelles, augmenté ses effectifs, créé un armement supérieur, elle possède des généraux, des officiers de tous grades instruits dans la science militaire, des sous-officiers capables, des troupes disciplinées, courageuses, bien cousues ensemble, animées comme leurs chefs du patriotisme le plus ardent, reposant sur nos vieilles tradi-

tions glorieuses remises en honneur et soigneusement entretenues. La régularité, l'ordre, la cohésion, multiplieront par leur coéficient les qualités de notre race. Ayons confiance. Notre vaillante armée est l'orgueil et l'espoir du pays.

Nous pouvons être fiers du chemin parcouru depuis la défaite et envisager l'avenir avec sécurité. Mais ne nous endormons pas, continuons à travailler sans relâche pour être prêts toujours si, par la voix du canon d'alarme, la France, la Patrie en danger appelait tous ses enfants qui, nous en sommes convaincus, renouvelleraient devant l'Europe étonnée, les prodiges de leurs ancêtres ; les immortels Titans de la grande épopée nationale.

Les retards et les à-coups qui se sont produits au début de la campagne de Madagascar, dit P. Doumer, avaient fait naître une vague inquiétude, dont il importe de voir disparaître jusqu'au souvenir.

On ne tient pas assez compte des difficultés et des aléas d'une guerre en pays inconnu, désert et exceptionnellement accidenté. Les choses ne vont pas comme on l'avait espéré, comme cela eût été désirable, méthodiquement, mathématiquement, à jour fixe, on se lamente et on s'affole, on va du particulier au général ; se demandant ce que serait une grande guerre mettant en ligne des millions d'hommes quand une expédition qui comprend quelques régiments se trouve retardée, entravée, par des erreurs et des fautes administratives. Par bonheur, il n'y a, entre les deux situations rien de comparable. Et c'est le grave tort que nous avons d'employer sans de sérieux motifs l'armée nationale à autre chose qu'à son objet. Elle est faite pour la guerre européenne, pour la défense du sol de la patrie qui la mettra aux prises avec les plus puissantes armées du monde, et elle n'est organisée, préparée, entraînée que pour cela. C'est une vaste machine aux rouages multiples et compliqués, tout entière montée et réglée pour marcher d'un seul coup, par tous ses organes à la fois. Mobilisation, concentration, approvisionnements, tout est ordonné en vue d'une action générale, puissante, décisive. Rien n'existe en vue d'une opération secondaire et partielle.

C'est pourquoi la France devrait avoir des troupes coloniales suffisantes pour les inévitables expéditions auxquelles la possession de nombreuses colonies entraîne une nation. Mais c'est là une question spéciale à étudier en elle-même et qui ne peut être examinée en ce moment.

Il s'agit aujourd'hui de notre armée continentale. Que vaut-elle et quel fond le pays peut-il faire sur elle?

Les grandes manœuvres prouvent chaque année que des perfectionnements nouveaux ont été apportés à son organisme, que tel ou tel de ses services a été amélioré. Mais il ne peut y avoir là que des questions de nuances. Au point où nous en sommes, la différence d'une armée à une autre est insensible.

Depuis longtemps déjà la haute valeur de l'armée française est incontestable et d'ailleurs incontestée. Les diverses armes, les divers services ont, l'un après l'autre, atteint le niveau élevé que le patriotisme le plus exigeant pouvait souhaiter. Il faut que l'armée progresse encore, qu'elle progresse sans cesse, parce que le progrès est la loi humaine, parce qu'elle a des rivales qui travaillent comme elle, qui cherchent à l'égaler ou à la surpasser.

A l'heure actuelle, en tout cas, elle peut soutenir la comparaison avec n'importe laquelle des armées européennes, avec l'armée allemande, notamment, dont on ne peut pas ne pas se préoccuper d'une façon spéciale. Comme l'Allemagne, nous avons le nombre. De l'un et de l'autre côté des Vosges, il y a plus de soldats instruits et encadrés qu'il ne paraît possible d'en mettre en ligne dans une guerre. Notre matériel militaire, nos fusils, nos canons valent le matériel, les fusils les canons allemands. La mobilisation est également bien préparée de part et d'autre, et elle s'opérera dans un temps sensiblement égal. Nous avons des forteresses aussi puissantes et aussi puissamment armées que les Allemands.

Toutes choses, ici et là, sont donc égales. Que valent les hommes? Là est toute la question.

Que valent les généraux qui commanderont à ces immenses

armées de 2 à 300.000 hommes, qui les dirigeront et coordonneront leurs efforts? Quelle est la valeur militaire des soldats?

Affirmer que les chefs de l'armée française sont des hommes de guerre remarquables serait bien hasardé. Aucun d'eux n'a pu faire ses preuves, puisque voilà 32 ans que nous avons la paix. Mais il en est de même des généraux de l'Allemagne. Les siens comme les nôtres étaient trop jeunes en 1870 pour avoir pu jouer un rôle important dans la guerre. C'est donc seulement sur leur savoir et sur leur intelligence, sur leurs qualités de chefs dans la paix, qu'on peut se baser pour porter un jugement.

Eh bien! pour ne parler que des généraux qui ont pris part aux manœuvres depuis plusieurs années, tout nous permet de croire que la France n'a, en ce qui les concerne, aucune infériorité à redouter. Le général qui exercerait dans la guerre la redoutable fonction de généralissime, qui commanderait aux chefs de nos armées, a toute la science stratégique pour indiquer le but à atteindre par chacun d'eux, pour concentrer leur action; il a toute l'autorité nécessaire pour se faire écouter et obéir.

Les généraux qui doivent opérer sous sa direction, sont tous, avec des tempéraments et des qualités différentes, des hommes éminents et de rudes soldats. Leur énergie, leur promptitude de décision, le soin qu'ils ont de leurs troupes sont hautement réputés.

Quant au corps de nos officiers, de l'avis unanime, il est de tous points excellent. Les officiers sont instruits, entraînés et merveilleusement préparés à leur mission. Si nous avons une supériorité quelque part, elle est là incontestablement.

Reste le soldat, le bon petit troupier français, dont le courage, l'endurance, la discipline seront les principaux facteurs dans la lutte. Que vaut-il? Est-il supérieur ou inférieur au soldat allemand? La question revient à se demander si la race française a conservé la vigueur, la vaillance, en un mot les qualités militaires qui ont fait sa force à travers les siècles. Sommes-nous les fils dé-

générés des fiers Gaulois qui firent trembler les civilisations antiques, des soldats de Denain, de Jemmapes et d'Austerlitz, ou sommes-nous leurs légitimes descendants, les héritiers de leurs héroïques vertus ?

Ceux de nous qui ont foi dans la force de leur race pourront applaudir avec un patriotique orgueil aux grandes manœuvres et regarder l'avenir avec une entière confiance.

Le soldat français, d'après le général Dragomiroff.

Un journal militaire russe, *Le Razviédtchik*, a publié sous le titre de *Note sur le soldat français*, une étude du plus haut intérêt, due au général Dragomiroff qui a assisté à nos grandes manœuvres de 1895. Une revue spéciale (celle du Cercle militaire) en a donné la traduction.

Le célèbre général russe a fait illustrer son travail, il a emprunté à Raffet sa fameuse revue nocturne, la marche et la gravure populaire : « Ils grognaient mais le suivaient toujours. » A Detaille, il a pris *Le Rêve*. C'est dire dans quel esprit d'affection et d'admiration, tout à la fois, Dragomiroff parle de notre petit troupier. Voici quelques passages de ses « notes » :

Le « soldat français » !... Où n'avait-il point porté ses pas et semé ses ossements précieux, au temps de l'ancienne monarchie ? Il avait parcouru l'Afrique, l'Amérique et l'Inde. Et si la France n'a point gardé celle-ci, comme elle aurait pu le faire, la faute n'en est certes point à lui...

Mais le tonnerre vient à gronder... le tonnerre de la Révolution ! L'Europe en trembla tout entière et voulut étouffer le pays où l'on proclamait des principes qui semblaient alors si destructeurs. Et ce même soldat, soit disant imbu de ces principes destructeurs, défendit son pays mis à feu et à sang par les plus ardentes passions.

La tâche était lourde... et tout ce que la nature humaine peut supporter, il le supporta : le froid, la faim, les alarmes. « Mes lapins n'ont pas de pain ; pas de pain, pas de lapins ; pas de la-

pins, pas de victoires! » écrivait un général de la Convention. Qu'importe! Le soldat français supporta tout jusqu'à la fin et fut vainqueur. Et tout en sauvant son pays il s'acquit cette gloire pure et à jamais impérissable que l'abnégation de soi-même peut seule assurer.

La tempête révolutionnaire se calma. Mais le sentiment national qu'elle avait fait naître et qui depuis est devenu le mot de ralliement de toute l'Europe, avait produit un soldat endurci aux privations et aux souffrances : « un soldat avec lequel on pouvait tout entreprendre et tout oser ».

Le général Dragomiroff examine ensuite le rôle du soldat français sous le premier Empire et sous la Restauration sous le troisième Empire, pendant la guerre de 1870-1871 puis il arrive aux grandes manœuvres auxquelles il a assisté.

« Le dernier jour des grandes manœuvres, dit-il, le 17 septembre, certains régiments avaient quitté leurs cantonnements à trois heures du matin et ne sont rentrés dans les nouveaux qu'à onze heures de la nuit; soit au total vingt heures sur le turf. Il n'y paraissait pas ! »

Il existe un curieux tableau de Detaille, *Le Rêve* : un régiment d'infanterie dort au bivouac. Devant les hommes la ligne des faisceaux ; au loin une sentinelle... çà et là fument des feux mourants ; c'est l'heure de la retraite.

Sur les deux faisceaux les plus voisins repose le symbole de la Patrie : le drapeau.

Tous ces hommes sont jeunes, à peine du duvet au menton. Il y a aussi là un petit chien... On dirait une bande d'écoliers se reposant après une promenade... Mais le drapeau, mais les fusils... Non : c'est une école d'autre sorte.

Et voici que passent devant eux, en songe, les images de ceux qui les ont précédés, leurs pères et leurs aînés ; ceux qui, le front haut, sont allés de Lisbonne à Moscou et des bords du Nil aux rives de la Baltique...

Et il semble qu'ils leur disent : « Nous avons servi la Patrie avec honneur ; nous avons souffert et nous sommes morts pour

elle ; souffrez et mourez aussi vous autres, car elle n'est pas pour vous une marâtre, car elle vous aime tout autant qu'elle nous a aimés. Aimez-là vous aussi... jusqu'à la mort... Pour vaincre, ce n'est pas tout de savoir tuer, il faut savoir se sacrifier, il faut savoir mourir !... »

M. Dragomiroff.

Saint-Pétersbourg, le 17/20 décembre 1895.

FORCE MORALE

Le général Voisin, alors gouverneur militaire à Lyon, a prononcé devant les enfants de cette ville une vibrante et noble allocution. Parlant du devoir militaire et constatant que quelque perfectionnée que soit la machine humaine, elle est incapable de produire des actes d'héroïsme si elle n'est soutenue par une force intérieure et une âme exaltée par un ardent amour de la Patrie, il a dit que c'est « le caractère, la volonté, l'âme de l'enfant qu'il faut fortifier et grandir ».

Et, s'adressant aux mères effrayées, le général leur a indiqué pour leurs fils le moyen d'échapper aux orages du combat :

« Aussi, mesdames, si jamais l'heure des grandes luttes vient à sonner, quand vos fils, le sac au dos ou le sabre au côté, iront vous faire leurs adieux, dites-leur, en les embrassant :

« — Va, mon fils, où la Patrie t'appelle, et que le dieu des ba-« tailles te protège ! Nous voulons que tu reviennes vainqueur. « Souviens-toi des paroles du vieux général : «En avant, toujours « en avant ! »

Ce sont là de mâles paroles, dit E. Massard, qu'il est bon de jeter dans un auditoire comme un appel de clairon, pour réveiller les torpeurs et secouer les faiblesses. Dans les harangues adressées aux « jeunes élèves », il ne suffit pas de mêler le souvenir de nos gloires passées à la contemplation de nos misères présentes. Il faut aussi apprendre à regarder le danger en face et montrer que la lâcheté perd les individus comme l'égoïsme la société.

La femme, tout entière à ses passions, à ses croyances, à ses amours, à ses douleurs, ne regarde pas souvent plus loin que l'horizon étroit de son foyer. C'est à ceux qui ont maintenant la mission de l'élever à la convaincre que l'intérêt de la famille est l'intérêt de la cité de la patrie, de l'humanité et que, seules, les âmes viriles font les générations fortes.

On ne travaille pas assez le cœur et l'esprit de la jeunesse, et dans les lycées et dans les casernes on s'occupe du troupeau, non des individualités. Les professeurs et les officiers s'appliquent à développer le cerveau et le corps; ni les uns ni les autres ne s'attachent à tremper et à fortifier l'âme.

Dans l'armée russe l'effort, au contraire, porte autant sur l'instruction matérielle du soldat que sur son éducation morale. Le général Dragomiroff répète sans cesse à ses conscrits quand ils arrivent au régiment : « Vois dans la troupe dont tu fais partie une famille, dans ton chef, un père, dans ton camarade, un frère, dans ton subordonné, un ami plus jeune, alors tu seras gai, tu n'auras peur de personne et tu te moqueras de tout le monde. »

Les hommes que l'on trempe avec d'aussi fortes paroles ne constituent pas, dans un régiment, une foule rassemblée comme par hasard, mais un tout compact, une masse homogène, dont toutes les unités sont prêtes à se dévouer les unes pour les autres.

C'est que le moral est un sérieux élément de victoire trop négligé chez nous. Nos chefs ne se font donc pas une idée des combats futurs, de leurs horreurs et de leurs épouvantes? Ils ne prévoient donc pas les spectacles effroyables qui suivront les inévitables carnages. Sont-ils donc certains que les masses à eux confiées, bouleversées par des ouragans de fer et de plomb, noyées dans des nappes de sang et de flammes, resteront impassibles, immobiles, devant la mort qui les couchera systématiquement par terre avec la régularité du fauchenr qui d'un geste abat des milliers d'épis ?

Les troupes les plus braves ont été en proie aux plus folles

paniques et cependant elles ne se trouvaient pas aux prises avec les moyens infernaux dont la guerre moderne dispose. Ce problème du moral du soldat sur les champs de bataille, personne chez nous ne s'en occupe. On compte toujours sur le traditionnel courage français, et personne ne songe à nouer par la solidarité, par la camaraderie, les liens qui doivent unir les enfants d'un même pays autour d'un même drapeau. Tout dépend de la manière dont le cœur bat et dont le tête raisonne.

On peut être de première force en escrime, en gymnastique et en tir, et on peut manquer de sang-froid devant l'ennemi. Or, où éveille-t-on chez nous le sentiment de la bravoure et l'esprit de sacrifice qui feront entrer le soldat dans la fournaise sans regret et sans défaillances? Je vois bien l'instruction militaire partout et j'entends commander « portez armes! » mais je ne vois l'éducation patriote nulle part et personne ne crie : « Haut les cœurs! »

Aussi, le général Voisin a-t-il eu raison de dire aux mères, pour qu'elles le répètent à leurs fils, que le salut est en avant et que, plus l'ennemi est près, plus le danger est loin.

Mais, observera-t-on, pourquoi toujours ces visions de champ de bataille et ces évocations des dieux vengeurs ?... Quand on croise les baïonnettes, les idées ne passent plus...

Pardon! Nous croyons, nous, que l'idée est en marche; pour la suivre, on affrontera tous les dangers, on surmontera tous les obstacles...

Or, le rêve n'est pas réalisé ; la victoire ne couronne pas nos étendards. Cette gloire éclatante des temps barbares, que nous recherchons, elle s'abrite, aujourd'hui encore, sous l'épée, mais demain, l'épée étant brisée elle montera au ciel et s'évanouira dans l'aurore du xxe siècle, au bruit des lyres naissantes.

Pour l'instant, la réalité est triste : sur la frontière les Allemands chantent nos défaites, et nous, nous pleurons nos morts.

CHRONIQUE DE L'ÉCOLE

Pour qu'ils s'en souviennent.

George Rodenbach, a émis l'idée qu'on composât une anthologie de la guerre. Elle correspondrait aux douloureux anniversaires que, dans nos cœurs, muettement nous célébrons. On emprunterait au roman, à la poésie ce qu'ils ont produit de meilleur sur la terrible lutte.

A son avis, ce qui caractériserait cette anthologie, c'est la haine et l'horreur de la guerre. Et il cite la belle scène du Calvaire de Mirabeau; la pitié qui naît dans l'âme de celui qui a tué quand il voit, étendu à ses pieds, l'ennemi. La grande sérénité de la nature entre en lui, l'apaisement succède à l'élan du combat, à l'ivresse de l'égorgement : le héros de l'épopée humanitaire baise au front le cadavre de la victime.

Sans doute, ce serait le rêve que cette concorde, cette fraternité, cet amour de la paix sortît de la vision de flamme et de sang évoquée par les écrivains.

Mais ces belles utopies, ces désirs d'idylle, ce besoin d'amour universel, on sait ce qu'ils nous ont coûté. Nous nous sommes endormis pleins de confiance en ces mensonges, nous imaginant que partout les frontières allaient s'abaissant, les haines de race s'éteignant, les rivalités, les intérêts, les passions fondant en une éternelle harmonie et nous nous sommes éveillés sous la botte de l'envahisseur, mutilés, sanglants.

Je désire aussi qu'une anthologie soit composée, une anthologie de l'Année terrible. Mais je souhaite — et je suis convaincu qu'il en sera ainsi — qu'elle mette au cœur des enfants et des adolescents le dégoût des chimères; qu'elle leur insuffle de saintes colères, l'âpre volonté de venger leurs aînés.

Car, c'est aux enfants et aux adolescents, non aux hommes mûrs, qui liraient par dilettantisme ; c'est aux générations nouvelles qu'il faut façonner aux réalités de demain, que ce recueil

doit être dédié. Je voudrais — comme on le faisait en Prusse après Iéna, où la jeunesse s'enflammait d'enthousiasme aux chants des de Arndt, des Koernert de Ruckert — qu'en la mémoire des écoliers fussent gravées les pages consacrées à la Patrie en deuil par ceux qui ont vu nos désastres. Car ceux qui n'ont pas assisté à nos revers, qui n'ont pas souffert de nos défaites, si l'on ne les reportait par la pensée aux images de la défaite, pourraient en perdre le souvenir et renoncer à nos espérances. Et il faut qu'ils se souviennent.

Dans ce livre de deuil, et aussi de consolation, à côté des Hugo, des Leconte de Lisle, des Banville, des Bergerat, des Léon Dierx, des Mendès, des Goncourt, des Déroulède, des Gautier, des Daudet, des Halévy, des Maupassant, des Margueritte, etc. — ce sont les maîtres que cite Rodenbach — il y aurait combien de fières strophes, quels verveux récits et contes à tirer d'autres écrivains qu'il a omis de mentionner et à qui les malheurs du pays ont fourni d'inoubliables inspirations.

Dans ce florilège glorieux, dont on lirait des extraits au jour le jour, la classe finie, ou bien à la veillée, je voudrais qu'on fît sa place à Eugène Manuel, dont les Poèmes de la Guerre sont injustement passés sous silence. Ils sont simples, familiers, accessibles aux intelligences moyennes. Ils produisent partout un sûr effet d'émotion. Je voudrais que Jules Claretie, qui a si bien exalté le Drapeau, fût à l'honneur, lui aussi. Et, avec lui, De Bornier qui a su s'élever au-dessus de lui-même pour tourner nos regards vers l'avenir.

Et comment ne pas faire de nombreux et vibrants emprunts au *Livre d'un père* de Laprade, dont les leçons sont à retenir aujourd'hui comme hier? Comment aussi étouffer les cris de bataille que poussa cet émule de Déroulède : Albert Delpit?

Je voudrais qu'une évasion d'Auguste Burdeau figurât presque en entier pour montrer comment il faut espérer contre toute espérance.

Je voudrais qu'on cherchât dans Jean Aicard, dans Dorchain il y a dans son œuvre un chant militaire admirable, dans André

Theuriet et dans Emmanuel des Essarts. Nombre de leurs courts poèmes sonnent la charge, sentent la poudre, entraînent au relèvement.

Ce livre de la patrie, ce livre de chevet, qui le fera?

Il viendrait à son heure; il répondrait aux insultes rimées qu'au delà du Rhin on imprime contre nous, dans un délire de chauvinisme.

Il serait un hommage aux morts, à ceux qui, comme l'a dit Hugo :

> Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie.

Il serait une exhortation à ceux qui bientôt seront soldats.

LES FÊTES RÉGIMENTAIRES

Rien de ce qui peut contribuer à fortifier le patriotisme et l'amour du drapeau ne doit être négligé.

Pour les peuples la puissance militaire est aujourd'hui non seulement condition de grandeur, mais de vie. Cette puissance tient moins à l'excellence des armes, des munitions, du matériel, qu'à la valeur morale des hommes. Si, ailleurs, tant vaut l'arme tant vaut le soldat, chez nous c'est le contraire. L'irrésistible force de la *furia* française tient plus à la trempe des âmes qu'à celle des baïonnettes.

Le devoir militaire, avec tout ce qu'il comporte de vaillance, de bravoure, d'intrépidité et d'élévation de cœur a toujours été considéré en France comme vertu de race. Nous en avons même fait quelque chose de plus. Car si vertu, devoir, sont choses froides, sévères, le devoir militaire nous a cependant toujours emballé en de chauds enthousiasmes. C'est qu'on ne l'a jamais séparé de l'amour du drapeau, de l'amour de la Patrie.

Dans nos anciennes armées, cet amour était exalté par l'esprit de corps, dont M. Babeau, l'écrivain de la *Vie militaire sous l'ancien régime* disait : « De même que la foi religieuse s'affermit par l'exemple des saints et des martyrs, le sentiment s'exalte

par les traditions d'honneur que les plus anciens soldats transmettent aux nouveaux et qui sont le patrimoine de l'armée et du régiment dont ils font partie. Un régiment a souvent tout un passé de sacrifices et de gloire. C'est un honneur que de servir sous son drapeau, troué sur maints champs de bataille; c'est de pouvoir dire comme ce colonel : « Je suis du régiment de Champagne, qui ne s'est jamais rendu! En augmentant l'intensité de leurs aspirations, l'esprit de corps les élève pour ainsi dire au-dessus d'eux-mêmes. »

Aujourd'hui que l'armée est nationale, que tous les citoyens passent à leur tour sous les drapeaux, que les régiments n'ont en quelque sorte plus de personnalité, l'esprit de corps paraît s'y perdre. Il n'est pas indispensable pour que tous les Français soient de bons soldats en n'importe quel régiment. Néanmoins on peut regretter qu'une force disparaisse, quand surtout il s'agit d'une force dont l'action bienfaisante est connue indiscutable.

Mais comment maintenir dans l'armée cet esprit de corps si fécond jadis; comment refaire du régiment une grande famille jalouse de sa gloire, de son honneur particuliers et conservant fièrement ses traditions pour le plus grand bien de la patrie?

Un officier vient de nous le dire dans une brochure qu'il a publiée sous ce titre : *Les Fêtes régimentaires*.

Quelques régiments ont leur fête annuelle. Le capitaine Fanet, et je suis de son avis, voudrait que la mesure se généralisât, que chaque régiment eut sa fête. « Rien, dit-il, ne peut mieux réussir que ces solennités bien comprises pour développer chez le soldat l'esprit de corps en exaltant dans son cœur l'amour de la patrie et le culte du drapeau. »

C'est, d'ailleurs, une vérité depuis longtemps comprise et mise en application à l'étranger, particulièrement en Russie, en Allemagne et en Autriche.

On connaît les fêtes régimentaires de l'armée russe. Que de fois depuis deux ans les journaux n'ont-ils pas publié des télégrammes adressés à leurs camarades français par les officiers du

régiment russe, de numéro correspondant, réunis pour la célébration de leur fête et profitant de cette occasion pour envoyer le salut fraternel à « leurs amis ! »

L'esprit de corps est dans l'armée russe l'objet d'un culte fervent. Les 165 régiments d'infanterie de ligne, qui, outre leurs numéros de série, portent une qualification locale, ont quelquefois un colonel honoraire et toujours un saint dont ils célèbrent la fête chaque année, dit J. Frollo. Il y a donc deux fêtes annuelles pour quelques-uns. Voici qu'elle en est généralement l'ordonnance. Elles débutent par un service divin, puis la revue est suivie d'un grand repas où les tables ont été bénies par le pope. Le soir, les soldats jouent et dansent.

Seul, un deuil national peut empêcher un régiment russe de célébrer sa fête. Les combattants de la guerre turco-russe n'en furent pas distraits même devant Plevna.

Chaque régiment, ai-je dit, a pour patron un saint du calendrier. Pour des fantassins, des cavaliers, des artilleurs, voire même des sapeurs du génie, on conçoit que les saint spéciaux ne manquent pas. Mais pour des nouveaux régiments comme celui des aérostiers de Wolkowo, par exemple, trouver dans les Ecritures un saint approprié, semblait moins facile. On trouva cependant. Le prophète Élie, n'a-t-il pas, d'après les textes, corporellement quitté notre monde? Elie devint donc l'année dernière, le patron des aérostiers russes. Il fut joyeusement fêté.

Dans son ouvrage, le capitaine Fanet, a dressé un tableau des 165 régiments russes d'infanterie de ligne avec l'indication de leurs fêtes annuelles.

Cérémonies patriotiques.

Nos cérémonies commémoratives ont chaque année un grand éclat. Félicitons-nous de ce réveil patriotique, il est de bon augure pour l'avenir.

Je tiens à citer un émouvant pèlerinage à la frontière par le

19e bataillon de chasseurs. J'en donne le compte-rendu ci-après. Quoiqu'il remonte à quelques années, il est toujours d'actualité.

Gloire à cet énergique bataillon ! Les mâles et fières paroles de son commandant sont dans le cœur de tous les Français.

Un pèlerinage à la frontière.

Bussang, 8 *juillet* 1896.

Le 7 juillet, on lisait à la décision du 19e bataillon de chasseurs :

« MM. les commandants de compagnie feront, cet après-midi, une causerie à leurs gradés et à leurs hommes, sur la guerre de 1870 et sur ses conséquences ; ils leur rappelleront les territoires français conquis et gardés par l'ennemi : l'Alsace et la Lorraine.

« Ils leur diront ce qu'elles avaient donné à la France : leurs grands hommes. Ils feront ressortir le mouvement alsacien-français après la guerre, les engagements dans la Légion étrangère, l'oppression du conquérant. Ils leur diront enfin, l'Alsace actuelle, mais aussi l'Alsace future, si nous tardons trop....

« Demain, marche du bataillon sur le Drumont. Pèlerinage militaire à la frontière. Départ à cinq heures et demie, tenue de campagne. »

Le 8, en effet, le bataillon se met en marche au son de la *Marche de la Noël*; c'est le libérateur comme disent les soldats.

Arrivé au Drumont, on trouve un vent violent et une brume épaisse formant un bandeau opaque; mais pendant que les compagnies se forment en ligne de colonnes sans intervalles, face à l'Alsace, en un instant le voile se déchire, le vent cesse, un silence profond succède à l'ouragan ; à perte de vue on aperçoit ses villages, ses vallées, leurs habitants et au loin les hautes montagnes de la Suisse.

Le drapeau national flotte au sommet du Drumont. Le chef de bataillon commande : « Garde à vous : Fanfare ! la *Sidi-Brahim !* »

Puis il prend la parole :

« Chasseurs !

« Le spectacle que vous avez sous les yeux est plus éloquent qu'aucune voix humaine ne pourrait l'être.

« A vos pieds s'étendent nos provinces perdues, vous voyez devant vous nos frères d'Alsace, mais une ligne, une simple ligne nous en sépare et nous empêche de les joindre, cette ligne, il vous est interdit de la franchir; derrière elle, pour la défendre, il y a une armée, l'armée qui nous a battus ; qui nous a vaincus !

« Il faut s'en souvenir et ne jamais l'oublier : de tout grand malheur se dégage une grande leçon.

« Après les désastres de 1870, on a accusé l'armée, l'armée française ! Jamais l'armée n'avait été plus brave, plus héroïque; elle en a donné cent preuves sur tous les champs de bataille; elle valait dix fois l'armée allemande.

« On a accusé les généraux français ! Ils avaient donné les preuves de ce qu'ils valaient en Italie, et sur tous les points du monde; ils ont encore fourni des preuves irrécusables de leur valeur au cours de la campagne.

« Non ! ni l'armée, ni ses chefs ne devaient subir cette accusation ! Mais la nation elle-même avait été coupable. La nation s'était désintéressée des choses de la guerre. La nation avait longuement préparé et mûri sa défaite en se renfermant dans une indifférence coupable. Elle s'était endormie.

« Aujourd'hui, chasseurs, en est-il de même?

« Consultez vos consciences et vos cœurs !

« Je sais ce qu'ils me répondront !

« Regardez autour de vous : voyez ce que nous avons fait; mesurez le chemin parcouru; comptez le travail réalisé.

« Partout en France, on s'est préparé à la guerre ; aucun ne s'en est désintéressé ; tous y ont contribué de leurs personnes et de leurs biens.

« La nation entière est armée et aguerrie !

« C'est en forgeant l'épée qu'on rend sa pointe plus perçante, c'est en la trempant qu'on la rend plus ferme.

« Nous avons forgé l'épée de la France ; nous l'avons trempée ; elle a appris à s'en servir ; elle saura s'en servir.

« Chasseurs ! baïonnette au canon !

« Nous sommes venus ici aux sons d'une marche guerrière celle du *Libérateur* !

« Le libérateur : le voici ! »

Le commandant tire l'épée et l'élève devant lui :

« C'est à la force que nous remettrons la défense et la revendication de nos droits.

« C'est à l'épée que j'en appelle !

« Épée ! Sainte épée, je te salue !

« En toi, je salue la force, en toi, je salue notre droit et notre raison d'être à l'heure présente.

« Épée, je te salue !

« C'est à toi et à toi seule que nous aurons recours ; c'est en toi que nous mettrons notre confiance, parce que nous avons su élever nos cœurs, fortifier nos muscles, aguerrir nos courages, nous préparer et nous exercer à la guerre par les travaux du temps de paix.

« Chasseurs ! notre force salue l'Alsace et lui crie : Au revoir !

« Portez les armes !

« Présentez les armes !

« La *Marseillaise* !

Repos d'une demi-heure puis le *Chant du Départ*, et retour avec la marche *La Noël*, le *Libérateur*.

Le livre de la guerre.

Que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas écrit sur la guerre de 1870 ? Depuis trente-deux ans on en parle tous les jours, soit dans la presse, soit dans les cérémonies consacrées aux commémorations patriotiques, soit dans les discours politiques, dit Thomas Grimm.

Innombrables sont les ouvrages relatifs à la terrible lutte où la fortune de la France fut éprouvée si cruellement, et cependant

nous sommes venus jusqu'à ces derniers temps sans posséder une œuvre d'ensemble exposant d'une façon complète, avec l'ampleur, l'unité, l'impartialité et la compétence requises pour une histoire proprement dite, la *Genèse* et l'enchaînement des événements de 1870-71.

Il n'y a pas d'ailleurs lieu de s'en étonner. L'histoire digne de ce nom ne s'improvise pas, car la pleine connaissance des faits en est pour le moins un élément aussi considérable que la solidité et la maturité des jugements. Et il faut du temps, bien du temps, pour réunir toutes les données, qui permettent de garantir l'authenticité absolue d'un fait, de déterminer le caractère exact des événements, de bien discerner les causes des effets ou réciproquement et d'établir nettement les responsabilités.

Chacun le sait du reste. L'esprit de parti, les ressentiments, les vanités, les prétentions personnelles qui n'en sont pas moins âpres souvent pour s'exercer dans le domaine rétrospectif, les passions en un mot ne favorisent guère la manifestation de la vérité et le feu des passions ne s'amortit pas en un jour.

Une bonne histoire ne peut s'écrire qu'à une distance raisonnable des hommes et des choses dont s'occupe l'historien, alors qu'il peut être réellement informé de tout ce qu'il doit savoir, dans un milieu assez apaisé, à une heure assez calme pour qu'il puisse mettre l'ordre voulu dans le bloc de matériaux nécessairement confus et trop mêlés en raison même de leur abondance, qui s'offrent à ses investigations. pour qu'il puisse reconnaître l'erreur et le mensonge, dispenser avec certitude le blâme et l'éloge.

Et si l'on a pu dire souvent que l'historien avait charge d'âmes, cela n'a jamais été plus vrai que pour la guerre de 1870.

Quand il s'agit d'un sujet comme celui-là, lié si étroitement à l'existence de la Patrie, identifié en quelque sorte avec ce que nous avons de plus cher, avec le souci sacré qui nous hante sans trève, un récit disert, sûr, exact, précis à souhait ne suffit pas. Il faut que ce récit ait une âme, possède une conscience,

respire la foi, cette foi ardente qu'on ne doit jamais trouver un instant en flagrant délit d'indifférence à l'endroit des défaillances et des fautes commises, la foi qui a toujours la préoccupation du but à poursuivre, la foi qui fait naître l'espoir fervent et l'énergique volonté de l'action future.

Or, nous possédons maintenant une histoire de la guerre de 1870, une histoire que chacun peut consulter avec profit, où l'on peut suivre la guerre sur tous ses théâtres, dans toutes ses phases, en tenant toujours le fil conducteur de l'ensemble, une histoire rigoureusement documentée, consacrant aux événements importants assez de développement pour en permettre une étude sérieuse, écrit dans le meilleur esprit patriotique et militaire, qui, à la faveur de la lumière, qu'elle jette sur le passé, institue un enseignement précieux pour l'avenir.

C'est à M. le commandant Rousset, professeur à l'École supérieure de guerre, ancien combattant de 1870, blessé à l'ennemi, fait prisonnier par les Prussiens, que nous devons cet excellent ouvrage.

M. le commandant Rousset, par la position qu'il occupe dans le haut enseignement militaire a été en situation de puiser aux meilleures sources et de connaître à fond tout ce qu'il faut connaître pour savoir et dire la vérité définitive sur le rôle joué par nos armes et sur les causes des défaites qu'elles ont essuyées dans la grande lutte d'il y a trente-deux ans.

Lui-même expose la pensée qui l'a guidé en ces termes remarquables, sur lesquels on ne saurait trop appeler l'attention de tous sans exception, chefs militaires, citoyens ou gouvernants, à l'heure où nous sommes :

« J'ai cherché à présenter dans une exposition générale tous les actes du drame et à montrer quelles relations existaient entre eux ; comment nos premiers désastres ont été la conséquence immédiate et fatale, non pas, comme on l'a dit trop souvent de notre insuffisance numérique, mais bien plutôt de cette décadence professionnelle qui nous avait fait oublier jusqu'aux premiers éléments de la science guerrière ; comment l'incontestable valeur

de l'ancienne armée n'a pu suppléer à l'incohérence du commandement, au désordre de la mobilisation, au vice irrémédiable de l'éparpillement du début; comment ont été dédaigné les rares sourires de la fortune, à laquelle un maréchal de France égaré dans des machinations ténébreuses n'a su répondre que par l'inertie; comment des considérations intéressées ont détourné les opérations militaires de leur développement rationnel; comment enfin le défaut d'unité, de méthode, et le triomphe d'utopies trop longtemps caressées ont annihilé les prodigieux efforts du pays, quand celui-ci, galvanisé par un ardent patriote, s'est levé tout entier contre l'étranger.

« Mon but unique a été de soumettre à mes camarades et à ceux qui s'intéressent à l'histoire de cette période émouvante, le résultat de mes propres études, c'est-à-dire l'exposé d'un ensemble de faits dont chacun repose sur des documents certains. De leur examen attentif résulte pour moi cette conviction définitive, que rien, ni le courage, ni le dévouement, ni l'abnégation ne supplée à l'insuffisance de la préparation et au défaut d'institutions militaires; qu'à la guerre, le commandement est le premier facteur du succès, et que si l'on peut, à la grande rigueur, improviser quelquefois des soldats, il est impossible de jamais improviser des chefs. »

Dans l'histoire populaire de la guerre franco-allemande 1870-71, le commandant Rousset n'a pas seulement présenté le tableau d'ensemble des opérations militaires comprises entre le début et la fin des hostilités, en écrivant successivement l'histoire des armées impériales, du siège de Paris et des armées de province; il a en outre traité l'art de faire la guerre en montrant la méconnaissance, l'oubli de ses prescriptions à l'origine de tous nos grands revers, et il a enseigné d'abondance, si je puis m'exprimer ainsi, la nécessité qui s'impose à la France contemporaine de se retremper dans l'esprit militaire de tout subordonner à la défense nationale.

C'est pourquoi ce livre répandu désormais à profusion, grâce

à sa publication en livraisons populaires, à dix centimes doit être lu, médité par tous sans exception je le répète.

Aux citoyens et aux soldats, qui ne font plus qu'un aujourd'hui, il apporte le ressort moral, la confiance en soi-même.

Il leur apprendra à réagir contre les suggestions possibles du découragement, suite de l'acquiescement intime donné trop souvent aux adversités qu'on s'est trop de fois laissé présenter comme des fatalités inéluctables.

Car il prouve que nous pouvions très bien ne pas être vaincus, malgré une incontestable infériorité numérique dans l'ensemble de nos effectifs ; car il indique les points et les heures où nous pouvions combattre avec l'avantage ou l'égalité du nombre si le commandement avait eu plus de coup d'œil, plus de décision, plus d'énergie.

Trois fois lit-on dans sa conclusion, nous avons dédaigné la victoire : à Spickeren, à Rezonville, à Saint-Privat. Trois fois nous avons laissé l'ennemi opérer devant nous, sans inquiétude, une concentration qui lui donnait la supériorité numérique, et manœuvrer comme il l'entendait... Nous avons constamment abandonné à l'ennemi l'initiative des opérations et la faculté de les conduire à son gré.

Et par là se dégage cette leçon de premier ordre : le nombre est sans doute un des facteurs appréciables du succès à la guerre, mais il n'est pas le seul et il se combine avec beaucoup d'autres assurément plus importants.

Ces autres facteurs sont, avec la capacité et la science des chefs, la souplesse et la cohésion parfaite de tous les organes du commandement qui concourent à l'exécution d'un plan parfaitement arrêté, net, précis, assez familier à l'esprit de ceux qui ont charge de l'appliquer pour qu'il puisse être retouché, modifié partiellement sur place, selon les exigences des événements, c'est-à-dire adapté à telle ou telle circonstance particulière.

Quant aux éléments qui tiennent à la personnalité du soldat, le courage, l'énergie, l'endurance, le dévouement des officiers de tout grade et des hommes, l'abnégation, l'héroïsme, tout ce

qui fait l'honneur et l'orgueil d'une race, c'est le trésor inépuisable de la France dans tous les temps... Pour tout cela nous avons été aussi bien partagés il y a trente-deux ans qu'aux plus brillantes époques militaires... L'œuvre du commandant Rousset l'atteste surabondamment.

L'histoire populaire de la guerre franco-allemande est le mieux rempli, le plus étincelant des Livres d'or. Elle ne tarit pas sur la valeur déployée par nos troupes, sur la vaillance des villes assiégées, sur les merveilles de tout genre enfantées par l'opiniâtreté de la résistance, au milieu de la population civile comme dans les rangs des défenseurs du pays.

En accordant à cet ouvrage une de ses plus hautes récompenses, l'Académie française lui a décerné une consécration classique qu'elle mérite à tous les égards, car ce n'est ni plus ni moins qu'un nouvel « Henri Martin », c'est l'Henri Martin de la guerre de 1870, c'est-à-dire de ce qui nous intéresse le plus dans l'histoire.

En y étudiant les causes réelles de nos revers, les jeunes générations y apprendront avec les hommes de tous les âges comment on doit veiller sur la Patrie, à quelles conditions on aurait pu préserver la France des catastrophes qui lui ont été infligées et, par là même, ce qu'il faut faire pour les séparer.

LES SOCIÉTÉS RÉGIMENTAIRES

Il faut être prêt, c'est-à-dire être en mesure de repousser sur l'heure toute offensive, si imprévue qu'elle soit. Un peuple qui ne comprend pas cette nécessité s'expose aux plus graves échecs, à une déchéance même, car nous vivons à une époque où le droit des nations à l'existence ne repose que sur leur force et où toutes les agressions sont possibles. Il n'y a pas d'autre morale à tirer des événements actuels.

Aussi nos préoccupations constantes doivent-elles se reporter sur notre armée, notre marine, nos moyens de défense et de

mobilisation. On a dit trop souvent avec quel soin l'Allemagne entretenait sa force militaire pour que nous ignorions les devoirs que nous impose le voisinage immédiat de cette formidable machine de guerre, graissée, reluisante et perfectionnée tous les jours. Mais le danger ne se présente pas seulement sur notre frontière de l'Est où il paraît devoir se livrer, à une date que nul ne peut prévoir, sur un front de 50 à 60 kilomètres, la plus terrible bataille des temps modernes. Le péril est encore sur la frontière des Alpes; il est sur nos côtes de la Méditerranée et de la Manche; il est dans nos colonies. C'est partout que nous devons être prêts.

En présence des armements continuels qui ont eu lieu, la défense de notre territoire ne peut s'étendre que sur le pied de plusieurs millions d'hommes divisés en armées de première et seconde lignes et en régiments de réserve.

C'est le régime de la nation armée dont nous a dotés le service obligatoire. Mais en armant tant d'hommes aurons-nous autant de véritables soldats, animés de cette solidarité et de cette abnégation sans lesquelles il n'y a ni discipline, ni armée? Nous devons l'espérer et ne rien négliger pour assurer à notre organisation militaire les conditions qui lui permettront de ne rien craindre des événements.

Or, on l'a dit, ce qui constitue vraiment l'armée nationale, c'est l'unité d'âme, c'est la parité de volonté qui résulte de la vie en commun, d'exercices souvent renouvelés et d'un entraînement absolument nécessaire, si l'on veut se ménager la possibilité d'une victoire dans les guerres foudroyantes de l'avenir où il faudra déjà livrer bataille quelques jours après la mobilisation.

Les Américains, on ne saurait le nier, ont dû précisément leurs succès dans la guerre de Cuba aux longs préparatifs qu'ils ont faits et à l'entraînement auquel ils ont assujetti leurs hommes, surtout dans la marine.

Nous tirions juste et vite, disait un de leurs officiers, et nous avons vaincu avec étonnamment d'aise. Les Espagnols, eux aussi, tiraient vite, mais sans aucune justesse. Il y avait chez eux un

manque évident de tous les principes de l'entraînement. Aussi ont-ils été battus misérablement. Ce qui démontre une fois de plus qu'il ne suffit pas d'avoir des hommes et des armes, mais que ces hommes et ces armes sont d'inutile emploi si on ne les a pas soumis, longtemps avant la bataille, à des expériences méthodiques déterminant seules l'entraînement. Il est évident que le meilleur outil ne servira de rien si l'ouvrier à qui on le confie ne sait pas le manier.

A l'heure actuelle les Allemands ne nous sont peut-être supérieurs ni par la qualité des armes ni par la puissance de leur poudre, ni par la rapidité du tir de leur artillerie. Mais ils n'en paraissent pas en peine, car ils se savent plus forts dans l'art de faire manœuvrer les hommes et de mettre en action le matériel et le personnel dont ils disposent. Tous leurs efforts ont porté sur l'instruction du soldat et l'organisation de leurs corps d'officiers. La Prusse qui réglemente maintenant les institutions militaires de l'Empire, a étendu aux pays soumis à son hégémonie ses mœurs et son esprit, ce qui fait dire à un de nos écrivains militaires que, par ses progrès incessants et par l'ardeur du jeune souverain qui a su porter au paroxysme l'esprit belliqueux de la nation, l'armée allemande est devenue l'instrument de guerre le plus admirable qui existe. Ce que fait l'adversaire nous dicte nos devoirs. Comme en Prusse notre armée comprend dans ses rangs des gens de toutes classes, riches et pauvres, citadins et campagnards, qui s'y trouvent réunis dans le même esprit de discipline et de dévouement pour la gloire et la défense de la patrie. Cette union qui est pour nous une obligation sociale, il semble qu'il soit plus facile de l'assurer en un pays démocratique comme le nôtre que dans un État qui ne s'est pas encore dépouillé de l'esprit de caste des temps féodaux.

Il est à remarquer cependant que la Prusse a su, par des moyens particuliers, favoriser le développement de cette fraternité guerrière à l'ombre du drapeau. C'est le pays des Associations militaires. Ses *Krieger-Vereine* xistaient déjà sous le règne du grand Frédéric. L'une d'elles, la *Wangerin*, de Porémanie,

fêtait, il y a quelques années le 120e anniversaire de sa fondation. Aujourd'hui ces associations englobent toute l'Allemagne dans leur réseau. Elles comptent un million de membres (exactement 944.051 pour l'année 1897) se répartissant en 10.984 Sociétés et en 255 districts.

On voit que les Allemands ne négligent rien pour entretenir chez eux cet esprit militaire et belliqueux dont parfois les échos viennent jusqu'à nous.

Quel est le but de ces Associations? Leurs statuts nous le disent. Elles se proposent « d'entretenir les sentiments patriotiques, de vivifier le sentiment national, ainsi que les pensées de fidélité, d'amour et de dévouement pour la patrie à l'Empire et à l'Empereur », de maintenir et de fortifier dans la vie civile des liens de camaraderie qui ont pris naissance sous les drapeaux, de venir en aide aux sociétaires dans le but de soutenir les veuves et les orphelins de ceux qui sont morts, et de mettre en cas de guerre à la disposition du gouvernement des colonnes d'ambulanciers volontaires.

Guillaume II n'ignore pas l'influence politique que peuvent prendre dans un pays aussi militarisé, ces groupes d'anciens soldats; c'est pourquoi il ne manque aucune occasion de les flatter. Il les passe en revue, il leur fait assigner des places d'honneur dans les cérémonies où il paraît et se plaît à les ranger à côté de lui dans les défilés.

Nous avons aussi nos associations militaires. Mais elles n'ont pas encore acquis chez nous l'importance qu'elles ont en Allemagne, et c'est cependant à quoi l'on devrait pourvoir. Il y a quelques années, plus de 150 Sociétés d'anciens combattants organisaient une manifestation en l'honneur du général Saussier. De ce jour, date, en quelque sorte leur reconnaissance quasi officielle. On espère qu'à bref délai chacun de nos régiments aura son association amicale.

Des Sociétés spéciales groupent, d'autre part, les militaires qui ont servi dans les différentes armes. On connaît leurs noms. Ce sont les « Marsouins », les « Zouaves », les « Turcos », les

« Sapeurs », etc. Fondée en 1893 l'Association des Vétérans des armées de terre et de mer, l'Union des Sociétés régimentaires de Paris, etc.

Mais voue-t-on à ce mouvement qui se produit toute l'attention qu'il mérite? Il semble malheureusement que non. Le *Bulletin* de la Fédération des Sociétés Alsaciennes-Lorraines constatait avec regret, il n'y a pas longtemps, que l'autorité supérieure faisait preuve de trop d'indifférence à l'égard de nos Associations militaires. « Leur existence est presque inconnue, disait le vaillant journal et on peut citer comme une exception bien rare, alors qu'elle devrait constituer une règle, l'invitation faite le 14 juillet 1898 à Épinal par le général Poulleau à la nouvelle Société d'anciens militaires qui, convoquée à la revue, se groupa drapeau déployé, près des tribunes. Sa fière attitude fut, paraît-il, très remarquée et on ne voyait pas sans émotion briller sur la poitrine de ces braves gens les médailles de Crimée, d'Italie, de Chine, du Mexique pour les plus âgés, et pour les plus jeunes, celles de nos récentes expéditions coloniales. »

Cet exemple ne devrait-il pas être suivi?

Favorisons partout la création de ces Sociétés militaires où tous ceux qui ont porté le numéro peuvent fraterniser et renouveler les anciens liens. Le colonel de Villebois-Mareuil, qui s'était dévoué à cette œuvre, en a signalé le but en ces termes : « Le but, disait-il, est de faire pénétrer l'armée plus avant dans les habitudes du peuple qui ne doit plus faire qu'un avec elle devant l'ennemi, d'établir la permanence du lien moral entre l'active et ses réserves, de donner dès le temps de paix une ressemblance à la nation armée. »

Et il faisait ce tableau très éloquent de ces Sociétés placées à côté de chaque régiment, où les réservistes, en venant s'inscrire, comprendront qu'ils garderont cette camaraderie du rang qui peut devenir la camaraderie du combat. Beaucoup de ces Sociétés sont nées. L'élan est venu d'en bas, du peuple même. Des sous-officiers, des soldats, au lieu de tourner le dos à la caserne, leurs devoirs accomplis, ont tenu à battre le rappel des

amitiés contractées sous le drapeau. « S'ennoblissant de l'idée du sacrifice consenti à la patrie, ils veulent s'en abriter jusqu'au terme de leurs obligations militaires. Est-ce pour l'armée sortir de l'austérité de son rôle, ajoutait le colonel, que de leur donner un peu d'appui à ses côtés et serait-ce aventurer son esprit militaire que de le faire rayonner sur tous ceux qui lui tiennent encore, tant qu'ils figurent sur les contrôles.

Voilà de bonnes paroles que je suis heureux de reproduire ici et qui me font bien augurer de cet esprit d'association dont l'armée est devenu le foyer.

« L'armée, disait un écrivain russe, n'est pas seulement l'organisation des forces d'un pays, c'est aussi une école pour la nation entière. » Oui, une école d'union, de dévouement, de patriotisme aussi bien que de savoir. Il n'y a pas pour la France deux manières d'être forte et toujours prête. Son salut, la sauvegarde de ses droits et de ses libertés dépendent de cette institution nouvelle : le service obligatoire dont l'a dotée la République. Elle le comprend et c'est dans son armée, faite de son meilleur sang, qu'elle a placé son âme.

FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS RÉGIMENTAIRES

Fête d'inauguration au Trocadéro le 28 septembre 1902.

La fête donnée au Trocadéro, par l'Union des Sociétés régimentaires de Paris, à l'occasion du Congrès de la Fédération nationale, a été superbe. Une foule considérable est venue apporter sa sympathie à cette belle œuvre.

Le Comité directeur de l'Union des Sociétés régimentaires a pris l'initiative de convoquer en un grand Congrès les Associations d'anciens militaires, dans le but de fonder une Fédération des Sociétés régimentaires de France.

Ce Congrès a procédé à l'élection du bureau de l'Association, il a rédigé et adopté les statuts de cet important groupement qui

tendra à favoriser, dans toute la France, le développement des Sociétés régimentaires, à créer un lien puissant entre elles, à conserver un contact précieux au point de vue de la mobilisation entre l'armée active et les réserves, à secourir les anciens militaires, etc., etc.

Le général André, Ministre de la guerre, la présida. Mais, retenu en province par une autre cérémonie militaire, le ministre ne put venir occuper qu'à six heures la place qui lui était réservée sur l'estrade d'honneur.

Le général Percin, représentant le général André, présida donc la cérémonie jusqu'à l'arrivée du Ministre.

A deux heures précises, le général fait son entrée aux accents de la *Marseillaise*, jouée par l'excellente musique de la Garde. A ses côtés prennent place les membres du Comité de la Fédération : MM. Wallart, président de Paris, président; Carpentier de la Flotte; Florel, de Bordeaux; Destrées, de l'Aiguillette, vice-présidents; Froidure, trésorier; Gaspard, secrétaire général; Durousseaux, Lassalla, Müller, Tallavignes, Sergent, Cadot, Constant, Saint-Germain, Rollin; le lieutenant-colonel Gouin, président d'honneur de la Société mixte de tir; le colonel Héron; les présidents des Sociétés de Paris; le lieutenant de vaisseau Violette, officier d'ordonnance du Ministre, le colonel Lazarew, attaché militaire russe.

Derrière la table d'honneur, les drapeaux des Sociétés la Flotte, les Cuirassiers de Reichshoffen, le Croissant, etc..., étaient déployés.

Le général Percin excuse le Ministre de la guerre et assure les sociétés de la sympathie du gouvernement.

M. Wallart, président, retrace la marche de l'Union et proteste contre les allégations d'une certaine presse « qui n'a pas craint, par de basses calomnies, de dénaturer les idées les plus nobles et les plus généreuses ».

Les bravos enthousiastes de l'assemblée ont prouvé que l'orateur avait exactement traduit ses sentiments.

Quant, à six heures, le général André pénétra dans la salle, il

fut accueilli par de chaleureux applaudissements et la *Marseillaise* jouée à ce moment par la musique de la garde républicaine, fut écoutée debout par tous les assistants.

M. Wallart remercia le Ministre en une allocution fort aimable et le général André prit la parole :

« Je tiens à vous exprimer, dit-il, tous mes regrets de n'avoir pu venir plus tôt au milieu de vous, mais, cet après-midi, je me trouvais en communion d'idées avec vous en assistant à l'inauguration d'un monument élevé à la mémoire de nos camarades tombés sous le feu de l'ennemi en 1870-1871.

« Je pensais à vous et à la fête splendide qui vous réunit ici en rappelant les sentiments d'amitié et de patriotisme qui vous unissent tous, les vieux soldats. »

Le Ministre fécilita les fondateurs de l'œuvre, ceux qui sont à sa tête, et assura la Fédération qui vient de naître de l'appui du gouvernement de la République.

LE DÉSARMEMENT ET LA PAIX UNIVERSELLE

Réconcilier le genre humain et faire régner la paix universelle, quelle idée plus haute et, si l'on peut employer ce superlatif, plus sublime : elle constitue à elle seule un abrégé de toutes les morales, de toutes les religions. Elle devrait être inscrite au frontispice de tous les temples, sur la porte de toutes les demeures. Quelle est la femme, mère, épouse, sœur, fiancée qui n'en ferait pas son évangile, dit Frollo, dans le *Petit Parisien.*

Supprimer la guerre, fermer l'ère des hécatombes où le sang et les larmes coulent à flots, abolir les triomphes iniques et toujours éphémères de la force pour y substituer la justice et le droit, fût-il jamais un beau rêve? César en fut hanté plus d'une fois, ce qui ne l'empêcha pas d'étouffer, de ses mains rapaces et violentes, Vercingétorix si grand et les libertés de Rome plus grandes encore. Le vieil Alighieri a écrit, à côté de la *Divine Comédie*, une magnanime apothéose de la paix générale.

Henri IV n'était pas un Gascon malicieux quand il en préconisait et en appelait l'avènement sur le globe. Après ses éclatants faits d'armes de 1854, la France, toujours chevaleresque, convia l'Europe à vider en un Congrès toutes ses querelles et à s'abandonner aux ivresses de la concorde définitive.

On sait ce qu'il advînt de cette philosophique initiative. La Prusse et l'Angleterre la firent échouer. Et il s'ensuivit Sadowa et Sedan :

Jamais les deux Mondes n'ont été si belliqueux. Grandes et petites nations se sont armées jusqu'aux dents. Ni au temps d'Alexandre, ni pendant les conquêtes romaines, ni même au faîte de l'apogée de Napoléon, on ne vit autant de millions de fusils, autant de milliers de canons. Le globe soi-disant policé s'est converti en un camp, où parmi les œuvres merveilleuses du génie, de la mécanique et du travail, du milieu même de cette émulation féconde des cerveaux, des laboratoires, des ateliers qui projettent sur ce siècle les plus éblouissantes lumières, se succèdent les stridents appels du clairon tandis que la mer se couvre de nuées de cuirassés et de torpilleurs à faire frémir l'ombre des Duquesne et des Nelson.

Les monceaux d'or que l'on dépense pour nourrir ce Minotaure moderne suffiraient pour éteindre le paupérisme pendant des siècles.

Il n'importe ! Chaque année, avec plus de rage, on travaille à forger des épées, à fondre des balles, à fabriquer des obus. C'est une fièvre d'enfer. Il n'est pas une puissance qui ne s'en dette pour être prête à se défendre ou à attaquer. On dirait que nous sommes à la veille d'une conflagration universelle.

La science se fait l'humble servante de cette passion insensée. Elle perfectionne, elle invente chaque jour les matières et les outils de carnage. La palme de ce concours est à celui qui tuera le mieux et le plus : Après la poudre sans fumée, voici bientôt la poudre muette et on aperçoit les ballons dirigeables, les machines volantes qui verseront des cataractes de feu sur les multitudes armées, en attendant que l'électricité, qui nous

force à ne plus nous étonner de rien, ait trouvé le secret de foudroyer à distance des masses humaines. N'en prenez pas souci : c'est l'humanité qui n'aspire qu'à se détruire, obéissant sans savoir pourquoi à l'éternelle fatalité qu'elle porte en elle et qui la commande. On aura beau fermer le temple de Janus, il se rouvrira toujours. Nous sommes condamnés à nous entre-dévorer !

Et cependant, qui donc oserait jeter la pierre à ces pieux apôtres qui vont partout prêchant l'apaisement des haines ! Qui donc voudrait arrêter leur zèle si pur?

Cette fraternité des peuples qu'ils proclament, n'est-ce pas la source idéale d'où émane la Révolution française? Nous ne la connaissons guère que par des hymnes ou des chansons. Pourquoi ne la transporterions-nous pas dans la vie internationale, comme nous essayons de la faire pénétrer dans nos lois de prévoyance et de mutualité?

Est-il donc interdit d'espérer contre toute espérance la fin de ces boucheries qui, à mesure que l'art de détruire se perfectionne, prennent des proportions effroyables?

On a souvent fait le devis des calamités et des massacres de ce qu'on appelle la guerre future. Les calculs inexorables des mathématiciens ont établi que, ne durât-elle que six semaines, elle immolera plus d'un million d'êtres vivants ! Si ferme qu'on ait le cœur, on est glacé d'épouvante.

Un officier autrichien, le capitaine Benoît, vient de dresser la statistique des guerres de ce siècle. On y apprend que sur 96 années, la Turquie a compté 37 années de guerre, l'Espagne 31, la France 27, la Russie 24. C'est en 1870 qu'on a mis en mouvement les plus grosses masses. Les batailles numériques les plus formidables ont été Leipzig, avec 472.000 combattants, et Sadowa avec 486.000. Il y en avait 320.000 à Gravelotte. Wagram a été la journée la plus horrible du siècle. Sur 165.000 hommes engagés, 62.000 jonchèrent le sol. A Saint-Privat, un régiment d'infanterie de marine perdit 80 0/0 de son effectif.

Combien d'autres holocaustes engloutirent des bataillons

voire des corps d'armée tout entiers, comme dans les glaces et les neiges de la campagne de 1812.

Mais ce qui saisit le plus l'observateur profondément ému de ce défilé lugubre, c'est la cause la plus commune, la cause prépondérante des victoires. Quelles que soient les conceptions du chef, le nombre finit toujours par avoir raison. Sur 20 guerres, 14 se terminent par l'irrésistible ascendant du nombre. Trafalgar et Waterloo en témoignent devant l'histoire. A cet élément brutal, automatique, le nombre, s'en adjoindra désormais un autre qui l'absorbera et régira tout peut-être, la mécanique.

Si ce n'est pas encore le hasard aveugle, ce n'est plus déjà le génie guerrier. Toutes les gloires passées s'évanouissent en fumée. Les héros sont jetés bas de leur piédestal depuis Léonidas jusqu'à Masséna. On ne s'aborde plus ; on ne se bat plus ; il n'y a que les machines qui exterminent traiteusement. A quoi bon le courage, le mépris de la mort, la bravoure arrachant au plus lâche des cris d'admiration, si l'on n'a plus besoin de s'affronter, d'en venir aux mains, de se prendre corps à corps?

Ne dites pas que la science moderne ne nous achemine pas vers ce prétendu idéal : nous y marchons, nous nous y précipitons :

Ah! sans doute, suivant la suggestion sybillique de Gambetta, la paix a des ressources que nous ne soupçonnons pas. C'est le mot le plus admirable que possède le vocable humain. C'est le mot qui éclate à la fois sur les lèvres de la France et de la Russie s'embrassant fraternellement. Mais que de formidables sous-entendus ne recèle pas cette alliance qui fait l'orgueil et la joie des deux peuples : Comment parviendront-ils à assurer le règne de la justice et du droit dans le monde?

Se peut-il admettre que le maintien de la paix ne sera que la reconnaissance pure et simple du *statu quo*, avec ce qu'il renferme de spoliations, de rapts et de crimes perpétrés contre les nationalités, la raison, les titres les plus imprescriptibles, par la force primant le droit?

Et s'il ne peut venir à la pensée d'aucun Français de se cour-

ber devant les faits accomplis, est-il permis sans folie de croire que la magnanimité des souverains condescendra, avec l'assentiment des peuples, à reviser la carte de l'Europe, non plus avec des baïonnettes, mais par l'office des diplomates?

Où est le « divin » pour rappeler la rhétorique latine, qui réalisera ce miracle : le retour de l'Alsace-Lorraine sans l'effusion d'une goutte de sang ?

Quelle autorité, quel arbitrage imposera le désarmement aux nations?

Un jour, Bismarck ayant osé demander au tsar Alexandre d'inviter la France à désarmer, c'est-à-dire à reconnaître l'annexion, s'attira cette réplique foudroyante : « Désarmez les premiers! » La théorie de la paix universelle volait en éclats.

LA FRANCE DANS SES LIMITES NATURELLES

De Danton à Paul Deschanel.

Aux fêtes qui ont eu lieu à Chartres, le 1er mars 1903, pour célébrer le 134e anniversaire de la naissance de Marceau, M. Paul Deschanel, ancien Président de la Chambre des députés a prononcé un discours dont je donne ci-dessous les principaux passages :

« Marceau est assez grand pour que toutes les dissidences s'effacent devant sa gloire, pour que tous les républicains, tous les patriotes, célèbrent ensemble son anniversaire dans un commun élan d'enthousiaste piété. Et le fait seul que sa dépouille mortelle repose en terre étrangère, en terre allemande, là-bas près de Coblentz, devrait imposer silence à nos passions et empêcher d'arriver jusqu'à sa tombe l'écho de nos misérables querelles.

« Ah! quelle incomparable destinée que celle de ces jeunes hommes qui connurent les enchantements de la Révolution à son aurore, la poésie des croisades de la liberté et qui disparurent dans l'ivresse de la victoire. Il semble qu'à mesure que les années s'écoulent, leur figure grandisse aux yeux des générations, non

seulement parce qu'ils portèrent l'amour de la paix et de l'humanité jusque dans les horreurs de la guerre, mais surtout parce qu'ils furent les magnifiques artisans de la grandeur nationale. »

L'orateur rappelle les déclarations de Danton, du grand Carnot et le décret du Comité du salut public du 1er octobre 1795, ajournant la paix et la fin de la Révolution à l'établissement définitif de la République dans ses limites naturelles, les limites de la Gaule de César. Et il conclut ainsi :

« Ainsi, l'idée de la Révolution en matière de politique extérieure, c'était l'idée de la vieille France, dont huit siècles d'histoire avaient fait le rêve national.

« Il y a, vous le voyez, messieurs, quelque distance entre ce fier langage et certaines doctrines qu'on prêche aujourd'hui à la France vaincue.

« Oui, nous désirons, nous aussi, le désarmement simultané des peuples; oui, nous voulons contribuer de toutes nos forces au développement de l'arbitrage international; les plénipotentiaires qui sont allés au Congrès de la Haye y ont représenté la France entière, non un parti, et l'œuvre de ce Congrès n'est le privilège de personne. Mais tant que le désarmement n'est commencé nulle part, tant qu'un conflit est encore possible, la France, n'est-ce pas? doit rester forte et armée. Or, comment le serait-elle si une propagande impie excite les troupes à l'insubordination et à la révolte?

« Le grand soldat républicain dont nous honorons la vie si rapide et pourtant si pleine de gloire, Marceau, fut terrible aux émigrés. Et aussi il fut inexorable dans le rétablissement de la discipline. Inspirons-nous de son exemple. Gardons la tradition glorieuse qui a été reprise plus près de nous, par Edgar Quinet, dont on a célébré, aujourd'hui même, le centenaire, par Gambetta, Jules Ferry, Sadi-Carnot, tombés, quoi qu'on en ait dit naguère, sous d'autres coups encore que ceux de la réaction. Repoussons à la fois toutes les tentatives de contre-révolution et toutes les atteintes à la force et à la discipline des armées. Dé-

fendons également la République avec l'esprit républicain, et la patrie avec ses instruments nécessaires de salut.

LES RÊVES DE PAIX ET LA DÉFENSE NATIONALE

A l'Assemblée générale du Comité rémois de la Croix-Rouge, qui a eu lieu le 2 mars 1903, le général Hartschmidt, commandant la 12e division d'infanterie, a prononcé un discours dont voici les passages principaux :

« Plus de guerre, plus d'armée, partant plus de blessés, plus d'ambulances ! Ni brancardiers, ni infirmières ! Rien que des bergers et des bergères armés de la pacifique houlette et contemplant l'azur d'un ciel sans nuages à l'ombre de quelque ormeau.

« Mais non, vous n'écouterez pas ces voix captieuses ; vous continuerez d'améliorer et d'augmenter votre instruction et votre matériel, de perfectionner votre mobilisation, afin que le grand jour de la bataille, s'il devait encore une fois se lever sur notre France, vous trouve prête à remplir la tâche de devoir et de sacrifice que vous vous êtes volontairement imposée.

« D'ailleurs, beaucoup d'entre vous ont déjà traversé cette dure épreuve. A eux aussi, des charmeurs avaient chuchoté à l'oreille les mots de fraternité des peuples, d'embrassements des nations ; c'était vers 1867 ou 1868, une année à peine après Sadowa, et plus d'un s'était laissé prendre par cette trompeuse mélodie. Vous savez tous ce qui est arrivé. »

Le général rappelle ensuite que les philosophes du XVIIIe siècle s'étaient attachés aux mêmes idées, que le prince royal de Prusse lui-même en 1792 devisait volontiers sur l'avènement de la fraternité :

« Et soixante-dix-huit ans plus tard, ces mêmes Prussiens reparaissaient sur le sol de France. Ils ne philosophiaient plus, ils foulaient durement les populations, ils s'appelaient Guillaume, Bismarck, Moltke.

« Valmy se changeait en Sedan et sonnait le glas de la puissance française.

« Allons-nous retomber une fois encore dans de généreuses illusions et nous faire les dupes de rêveries dont le passé a fait justice deux fois déjà?

« Allons-nous, encore une fois, jouer le rôle d'avant-garde de l'humanité dans la marche à l'idéal?

« Les nations sont comme les individus. Il y a les cœurs sensibles, ce sont les naïfs, les dupes. Il y a les races de proie, ce sont les forts, les vainqueurs. Est-ce que la science détruira jamais l'atavisme chez les races de proie? »

ÉTAT D'ESPRIT DE LA FRANCE

Examinons maintenant succinctement l'état d'esprit de nos différentes écoles philosophiques. La plupart des humanitaires sont pour la conciliation momentanée.

Les philosophes de l'école positiviste sont en partie pour un rapprochement plus ou moins durable avec l'Allemagne.

Les internationalistes, préconisant l'abolition des frontières, sont pour une entente plus ou moins définitive; mais leur beau rêve ne doit, malheureusement pour l'humanité, être envisagé à l'heure actuelle que comme un artifice dont nous serions les dupes.

Le surplus — patriote, chauvin irréductible (c'est heureusement l'immense majorité du pays) composé de gens de toutes classes et de toutes conditions, plus ardents, plus impressionnables — se refuse avec raison à toute capitulation même passagère.

Ma conclusion est celle de J. Roche : Nous sommes tenus, par patriotisme, nous, les vaincus, les humiliés, de suivre sans hésitation sans bifurcation possible une voie parallèle aux Allemands. Est-ce notre faute si le courant du monde civilisé a tourné de si étrange façon? Certes il fut un temps où nous rê-

vions d'autres destinées ; mais il faut se résigner à la situation qui nous est faite et attendre avec confiance l'avenir.

Non, la science n'a pas fait banqueroute, non plus que la philosophie de l'esprit humain. Toutes les espérances restent permises mais à la condition que nous soyons assez forts pour attendre le jour où nous verrons la Raison, le Droit et la Justice triompher, à leur tour, de la Force.

CHAPITRE V

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

L'amitié entre la Russie et la France pour ne pas dire l'alliance, ne tient pas à des causes extérieures superficielles, ou à un hasard quelconque, mais à la nature même de la situation qu'une nécessité historique impose à ces deux pays en Europe, a écrit dans les *Novosti* M. Modestoff professeur à l'Université de Kiew.

« Une des particularités importantes de cette situation est le fait que les frontières de ces deux pays ne se touchent sur aucun point de leurs territoires.

« En revanche, la Russie et la France ont l'une et l'autre pour voisine une nation pour laquelle ni les Russes ni les Français n'ont jamais professé de grandes sympathies, tandis que cette voisine regardait toujours à l'est et à l'ouest avec méfiance, inquiétude et malveillance, sans jamais témoigner dans ses rapports avec l'un ou l'autre peuple ni amitié sincère ni estime. C'est pourquoi la Russie a toujours eu avec la France un intérêt commun, qui n'était pas bien sérieux tant que l'Allemagne était

un État peu redoutable, mais qui a pris une grande importance lorsque la petite Prusse est devenue l'État militaire le plus puissant de l'Europe et a pris une attitude menaçante pour le repos de l'Orient aussi bien que pour celui de l'Occident.

« D'ailleurs, avant que l'Allemagne soit venue resserrer les liens de sympathie qui unissaient la France et la Russie, ces deux pays n'étaient-ils pas déjà rapprochés par un intérêt commun, n'avaient-ils pas la même rivale forte et énergique, l'Angleterre? Les intérêts de l'empire britannique ne heurtent-ils pas partout ceux de la France et de la Russie.

« L'extension de la puissance de la France est l'amoindrissement de l'Angleterre; de même la force de la Russie met également un frein à la domination de l'Angleterre en Asie et en Europe... »

Ainsi la Russie et la France, non seulement n'ont aucune raison d'être en inimitié, mais elles ont des intérêts communs évidents.

Dès le lendemain de Sedan on prévoyait que le résultat final de la guerre franco-allemande serait une entente étroite entre la France et la Russie. Bismarck lui-même en avait conscience : dans ses propos de table de Versailles, pieusement recueillis par Moritz Busch, il discute et admet cette éventualité. Mais la vision de l'avenir ne peut prévaloir sur les passions et les rancunes teutoniques.

L'Allemagne avait une occasion inespérée de fonder son unité en se conciliant par sa modération l'amitié de la France. Elle ne songea qu'à assouvir les vieilles haines des professeurs et des pédants; elle voulut se venger de Louis XIV et de Richelieu, sans voir que leur œuvre avait été cimentée par les siècles; elle démembra la France, l'accabla sous le poids d'une énorme rançon, lui enleva ses lignes de défenses naturelles : le Rhin, les Vosges, la Moselle, la contraignant ainsi de se replier jusqu'à la Meuse et de vivre sous la menace constante d'une invasion. La France et l'Allemagne devinrent d'implacables ennemies. De ce jour, la France et le monde slave se cherchèrent, se reconnurent

menacés du même péril et se tendirent la main, dit G. Poignant.

Mouvement instinctif auquel les gouvernements ne prirent d'abord aucune part. La cour d'Alexandre II était toute allemande, le prince Gortchakoft, voyait dans nos désastres la juste punition de la guerre de Crimée et de notre intervention de 1863 en faveur de la Pologne.

Frédéric-Charles et le prince royal de Prusse furent, après Sedan et Metz, nommés feld-maréchaux de l'armée russe, et Alexandre II félicitait Guillaume Ier de la paix, en ajoutant qu'il était heureux d'avoir pu, pendant la guerre, prouver ses sympathies au roi de Prusse « en ami dévoué ». De son côté, la diplomatie française n'aimait pas la Russie. Pendant de longues années, elle avait été orientée contre le péril imaginaire d'une domination cosaque sur l'Europe, et avait fait de l'alliance anglaise la base de la politique du quai d'Orsay. L'alliance franco-russe bouleversait les idées du chambellan de Saint-Pétersbourg et les traditions des directeurs des affaires étrangères de Paris. Elle s'est faite cependant parce qu'elle était dans l'évolution logique de l'Europe.

L'Allemagne unifiée attira dans son orbite l'Italie et l'Autriche, et s'assura la sympathie de l'Angleterre. Pendant un moment, au lendemain du Congrès de Berlin, l'hégémonie allemande domina l'Europe. Mais cette hégémonie était fatalement éphémère. Il était dans la nature des choses que les Slaves et les Français, également inquiets de l'ambition germaniqne, chercheraient à s'appuyer les uns sur les autres. Ce fut la gloire d'Alexandre III, le tsar vraiment national de la Russie du XIXe siècle, d'obéir à la voix de la conscience populaire, de dénouer les liens séculaires qui unissaient la cour de Saint-Pétersbourg à la cour de Berlin, et de briser résolument les obstacles, faits de traditions et de préjugés, qui séparaient la Russie autocratique de la République Française. Quand à Cronstadt, en 1893, on vit Alexandre III écouter, debout, la *Marseillaise*, chacun comprit que le centre de gravité de l'Europe s'était déplacé. Il n'était plus à Berlin, mais à Moscou.

Cronstadt a été la réponse de la vraie Russie, de la Russie slave, au traité de Francfort. Cette réponse s'est fait attendre vingt ans. Pour que les grands événements historiques produisent toutes leurs conséquences, le temps est nécessaire. Il a fallu vingt ans pour que le gouvernement russe s'affranchît de l'influence germanique datant de Pierre-le-Grand et que la France oubliât toutes les déclamations contre les Cosaques et l'ambition moscovite, dont, pendant un siècle, les libéraux français s'étaient saturés.

Aujourd'hui cette œuvre double est accomplie. Cronstadt n'a pas été un jour sans lendemain. Depuis, chaque événement, chaque incident a resserré l'alliance entre les deux peuples. Cette alliance n'a pas pour origine une entente entre chefs d'État, un protocole de chancellerie. Les chefs d'État qui l'avaient conclue sont morts; les chancelleries y étaient plutôt hostiles et ont suivi d'assez mauvaise grâce un mouvement plus fort qu'elles. Malgré la mort d'Alexandre III et du président Carnot, en dépit de tous les changements des ministères, l'alliance franco-russe est plus vivace, plus profonde que jamais. Les voyages de Nicolas II en France, ceux des Présidents Faure et Loubet en Russie sont assez significatifs.

La politique extérieure du Tsar ne laisse place à aucune hésitation, car elle ne s'est jamais enveloppée d'ambiguïté; Nicolas II est, à cet égard, le fidèle héritier de son père. Dès sa jeunesse, il a attesté, par des actes significatifs, son affection pour la France, son antipathie pour l'Allemagne, qui essayait, vainement d'ailleurs, de pousser au-delà de la Vistule son influence, ses usages et même sa langue. Au lendemain de la mort d'Alexandre III, le prince héritier, devenu empereur, a voulu que son premier télégramme fût pour le président de la République française.

Et depuis avec ce tact exquis, avec ce doigté parfait des circonstances qui caractérisaient déjà le monarque défunt il a saisi toutes les occasions pour nous renouveler ses témoignages d'amitié.

C'est cette fixité même dans les attitudes, c'est ce perpétuel

échange de gages qui ont donné à l'entente — à l'alliance franco-russe — un prestige si considérable dans les affaires européennes.

La France et les fonds russes.

Les adversaires de l'alliance franco-russe ont trouvé un mot pour la dénaturer. « Ce n'est, disent-ils, qu'une politique d'emprunts. La Russie fait les doux yeux à notre cassette ». Cette calomnie, comme la plupart de celles qui ont pour objet de porter atteinte aux relations cordiales de la France et de la Russie, est d'origine anglaise. Nous l'avons vue naître, grandir au-delà de la Manche. Les emprunts Russes ne sont-ils pas des opérations régulières présentant toutes les garanties désirables aux Français qui se préoccupent d'assurer à leurs économies la sécurité, sans procurer d'avantages aux ennemis de leur pays? dit L. Millevoye.

Ne sont-ils pas assurés d'avoir dans le gouvernement russe un débiteur qui n'a manqué, qui ne manquera à aucun de ses engagements et dont le crédit repose sur les bases indiscutables de la solvabilité, de la loyauté et de l'honneur?

Chaque année, un amortissement sérieux allège les charges du trésor russe. L'administration des finances de ce grand empire n'est point exposée aux fluctuations qui compromettent, dans d'autres États, les assises de la fortune nationale.

Le public français commence à se rendre compte des immenses ressources que tient en réserve, dans les profondeurs encore inexplorées de ses mines, dans la fécondité de son sol, un pays d'une superficie immense, qui comprend tant de richesses, tant d'espérances, et qui a foi dans son avenir.

Aux heures les plus critiques de son histoire, sous les coups de la mauvaise fortune, la Russie a payé intégralement tout ce qu'elle devait, sans jamais avoir recours à ces expédients financiers qui, sous le nom de conversions, dissimulent mal les embarras de conscience des gouvernements obérés. Sa probité financière est intacte.

On ne trouve donc dans son passé aucun motif pour lui refuser l'appui de notre crédit.

Les efforts des adversaires de la Russie, s'ils devaient se renouveler et amener une baisse momentanée sur le cours du change, échoueraient désormais devant la solidarité matérielle que le succès des derniers emprunts crée entre les marchés de France et de Russie. Les patriotes français s'en réjouiront; car, nous ne cesserons de le dire et de le publier : tout ce qui accroît la force de la Russie augmente les garanties de la France.

On répète chaque jour que les liens des sympathies sont fragiles, que l'âme des peuples est mobile, que l'amitié ne suffit pas à nouer les alliances durables. Telle n'est pas notre opinion, car, suivant la profonde observation de Pascal, « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ».

Mais puisque entre la France et la Russie la raison est d'accord avec le cœur, la convenance avec l'inclination, l'intérêt avec l'affection... de quoi se plaint-on? Où sont les causes de susceptibilité ou de défiance?

On a follement, criminellement conseillé aux bas de laine de vider leurs dépôts dans les caisses du Honduras, du Panama, etc. On a ruiné par la spéculation cosmopolite des milliers de modestes souscripteurs. On a eu foi dans les boniments des pires coupeurs de bourses. Et quand il s'agit de la signature de la Russie, on feint de s'alarmer!

De telles craintes ne sont ni sérieuses, ni sincères. Elles servent à fournir de la copie aux feuilles de la quadruple alliance. Elles ne reposent ni sur l'observation des vérités historiques, ni sur l'examen attentif de la situation économique. Elles sont indignes de la France, de sa courtoisie, de sa délicatesse, de son intelligence, de sa pénétration. Elles ne méritent que sa réprobation ou son dédain.

Je cite d'ailleurs sur cette question un article officieux russe du 13 avril 1902.

La question financière. — Un article officieux russe.

SAINT-PÉTERSBOURG, 13 avril. — Le *Journal de Saint-Pétersbourg* publie un long article dans lequel il combat les opinions exprimées par certains journaux français qui expliquent par des considérations financières la conclusion d'une entente politique entre la France et la Russie, et reprochent à cette dernière d'abuser de son amitié avec la France pour vider systématiquement les poches des rentiers français. Ce journal conclut en ces termes :

« En général, dans nos rapports avec la France, nous devons, la France et nous, éviter de toutes nos forces de mêler les intérêts politiques à ceux des domaines financier ou économique. Aussi, notre devoir immédiat, à nous comme à nos véritables amis en France, est-il de mettre un terme aux tentatives qui ont été faites dans ces derniers temps pour établir une semblable confusion. Voilà pourquoi le succès de notre dernier emprunt doit être accueilli avec une vive satisfaction, non seulement par nous et par tous les partisans sincères de notre alliance avec la France, mais par quiconque a à cœur la paix de l'Europe.

« Le succès a pleinement établi que notre amitié avec la France comporte d'excellentes relations avec les autres puissances européennes. Il a démontré d'une manière éclatante la confiance absolue de l'Europe dans la politique pacifique, rationnelle et ferme de la Russie, et dans l'inébranlable situation des finances russes. Il doit dissiper toutes les inquiétudes des publicistes français sur la parfaite sécurité des placements de leurs compatriotes, et fournir la preuve matérielle et irréfragable que ce n'est pas sur des calculs d'argent et des considérations d'ordre financier que repose l'alliance internationale qui constitue actuellement la base de l'équilibre en Europe. »

Les haines allemandes et l'alliance franco-russe.

Dans ce pays de haine qui est la Prusse, qui a grandi par la

haine et ne doit qu'à des œuvres de sang la primauté qu'il exerce sur la Germanie, on ne saurait se réjouir du relèvement de la France et du rang qu'elle a pacifiquement reconquis dans le conseil des nations. Gage de paix et de force, l'alliance franco-russe est présentée par les reptiles teutons comme un symptôme de guerre, et de menacants commentaires sont dictés par les politiciens barbares qui pensaient imposer des lois à l'Europe. C'est dans l'ordre. Il n'y a rien de changé chez les Allemands. Ils sont coutumiers de ces fureurs.

La seule différence qui se puisse remarquer dans la situation des deux peuples tient à notre attitude. Ces expressions de haine que les vainqueurs de 1870 nous ont prodiguées et qui nous humiliaient tant, nous les méprisons maintenant. Elles ne nous atteignent plus parce que nous nous savons assez forts pour n'avoir plus à redouter ceux qui les profèrent.

Mais, instruits par l'expérience, nous nous garderons de nous abandonner à une sécurité trompeuse; nous ne devons jamais oublier qu'au delà de nos frontières de l'est nous avons un ennemi qui rêve tout haut d'exterminer la race française, qui dans ses écoles apprend aux générations nouvelles à haïr le nom français, qui a trouvé des raisons scientifiques au démembrement de la France, qui, avant la lutte, prêchait contre nous la guerre au couteau et qui n'a cessé depuis de maintenir au même degré parmi le peuple allemand la haine contre le vaincu.

C'est parce que tant de laideur répugnait à notre caractère, c'est parce que nous avons dédaigné de nous enquérir de l'état d'âme des Allemands à notre égard, que nous avons subi les horreurs de l'invasion. Un nos écrivains, Paul de Saint-Victor, l'a dit dès 1871 : « Ignorant la haine, la France ne la soupçonnait pas chez les autres. Elle a vécu soixante ans en face de l'Allemagne sans se douter qu'elle en était exécrée. Une nation entière complotait son meurtre, préméditait sa ruine, dressait étape par étape l'itinéraire de l'invasion; la France n'écoutait et ne voyait rien; un jour elle répondit par une chanson de Musset et n'y pensa plus. »

Nous n'avons ouvert les yeux que lorsqu'il était trop tard. Les reîtres allemands foulaient notre sol. Guillaume et Bismarck appelaient les foudres du ciel sur la France maudite. L'historien Mommsen, à qui Napoléon III avait servi un traitement de 10.000 francs, pétitionnait pour demander à son roi, qui était devant Paris, « le bombardement immédiat et sans pitié de la capitale de la corruption universelle, de la Babylone moderne ». Dans un ordre du jour, Frédéric-Charles disait à ses soldats : « Marchons pour partager cette terre impie. Il faut exterminer cette bande de brigands qu'on appelle l'armée française. Le monde ne peut rester en repos tant qu'il existera un peuple français. » Il fallut bien se rendre à l'évidence et constater que ces Allemands s'appliquaient à renouveler dans le monde moderne les exploits des Huns et des Vandales.

Ce qu'il y eut de plus incompréhensible pour nous, c'est que cette haine étrange, vraiment féroce, les Allemands, gorgés de sang et enrichis de nos dépouilles, ne l'ont nullement déposée après la guerre. Elle s'est retrouvée tout aussi vivace ; elle s'est même singulièrement raffinée. Nous sommes demeurés à leurs yeux, « l'ennemi héréditaire ». C'est à la Prusse et à son gouvernement que revient le triste honneur d'avoir inauguré « la haine scientifique des peuples » selon l'expression de M. Lavisse. Voici ce qu'à ce sujet disait dans un rapport, en 1874 un professeur suisse, membre du Jury pédagogique, à l'Exposition universelle de Vienne : « On sait l'importance des livres de lecture dans les écoles allemandes. Aussi en avons-nous étudié plusieurs... Nous avons lu, entre autres, un certain chapitre qui se trouve dans tous : le Jugement de Dieu sur la France, et nous avons été plus affligé que surpris ; la France est l'éternelle ennemie, voilà la première chose qu'on apprend à l'enfant plus encore qu'avant 1870. »

Et ne croyez pas à une haine vague, sans but défini. Il y a d'autres petits manuels où les écoliers apprennent que « primitivement, petit royaume issu du démembrement de l'empire de Charlemagne et borné par le Rhin et la Savoie, la France ne

s'est formée qu'aux dépens de l'Allemagne » et que, vers l'ouest, les limites naturelles de celle-ci sont les collines qui vont du cap Gris-Nez à l'Argonne, le plateau de Langres, les Faucilles, le Ballon d'Alsace, les hauteurs entre le Rhin et le Rhône, le Jura jusqu'au lac de Genève.

On a vu même des cartes géographiques allemandes démembrant la France et attribuant la Normandie à l'Angleterre, la Gascogne, la Guyenne et le Languedoc à l'Espagne; la Bourgogne et la Savoie à la Suisse; la Picardie et la Flandre à la Belgique; l'Alsace-Lorraine et la Franche-Comté à l'Allemagne.

Des journaux nombreux comme le *Neuekurs*, le *Neckar Zeitung*, le *Zwanzigste Iahrhundert* (le xxe Siècle) ne se gênèrent pas de démontrer que la France devait avoir pour limite à l'est la Seine, la Saône et le Rhône et qu'au delà tout est d'origine germanique ou romaine; qu'en conséquence l'Allemagne est bien fondée de revendiquer comme lui appartenant les Flandres, l'Artois, la Picardie, la Champagne, une partie de la Bourgogne, la Franche-Comté et le nord du Dauphiné que l'Italie de son côté a le droit de reprendre la Savoie, la Provence et Nice.

Ce démembrement de la France, l'Allemagne a publiquement regretté de ne l'avoir pas réalisé alors que le succès de ses armes lui permettait d'y procéder en 1815 et en 1871. A la première de ces dates, le poète Kuckert se désolait parce que la ruine de la France n'était pas consumée : « Vous ne voulez pas être vaincus; vous ne sauriez l'être tant que toute la France ne sera pas gisante, broyée en fine poussière. » En 1871, les Allemands crurent bien cependant qu'ils avaient atteint la France dans ses œuvres vives et que de longtemps elle ne se relèverait des coups qui lui avaient été portés.

Quand ils la virent surgir de ces ruines, ils furent frappés de stupeur et leur haine réveillée ne connut plus de borne « Ah! si j'avais su! déclara le banquier Bleichroeder, si je m'étais douté des richesses de ce pays! Ce n'est pas cinq milliards, c'est quinze que j'aurais fait demander ». Sans s'attarder aux regrets, le

parti militaire prussien résolut de tenter un nouveau coup de main contre la France. On cherchait un prétexte. On le trouva dans la réorganisation de l'armée française. M. de Bulow, attaché militaire à l'ambassade allemande de Paris écrivait dans une feuille de Berlin : « La France menace l'Allemagne ; le nombre des bataillons vient d'être porté de trois à quatre dans les régiments d'infanterie. C'est une création *ad hoc*, hâtive, faite en vue d'une guerre très prochaine, qui éclatera, en tout cas avant deux ans. »

Et M. de Moltke montait à la tribune pour faire la déclaration suivante : « Nous ne pouvons perfectionner nos moyens d'attaque et la France améliore chaque jour son système de défense. L'heure décisive est venue. Plus tard la guerre coûterait aux deux nations 100.000 hommes de plus. Pour l'empêcher de devenir exterminatrice, il faut la faire à l'instant même. Ce n'est pas seulement comme général que je parle, c'est comme homme et comme chrétien. » L'hypocrisie allemande osait invoquer ici la religion et l'humanité ! L'invasion fut décidée ; un nouveau tribut de guerre devait être imposé à la France, à laquelle on arrachait Belfort et dont on limitait les forces militaires.

On sait comment ce projet divulgué, par le *Times* en mai 1875 avorta grâce à l'intervention de la Russie.

Toujours emportée par sa folie de haine, la Prusse chercha alors des complices. Elle attira l'Autriche et l'Italie dans ses filets. A l'Italie surtout elle sut transmettre une bonne part du venin qui lui rongeait le cœur. L'Italie était mûre pour ce rôle de comparse. Elle ne se sentait nullement liée par les sacrifices héroïques que la France s'était imposée pour la secourir. Un de ses historiens ne venait-il pas de reprocher à Victor-Emmanuel la neutralité qu'il avait observée à l'égard des belligérants, quand avec l'aide des Prussiens, il pouvait conquérir Nice et la Savoie ! L'abaissement de la France souriait à l'Italie, parce qu'elle pensait, grâce à notre effacement, pouvoir prendre la tête des nations latines. C'est ce qui faisait dire au colonel Marcelli, dans son histoire de la guerre franco-allemande : « J'avoue

en toute franchise que les victoires allemandes, loin de m'étonner, m'ont profondément réjoui. »

La Prusse se montrait d'ailleurs libérale pour son alliée. Elle se promettait de lui donner en échange de son concours des compensations territoriales. Toute l'Afrique du Nord, toute la France méridionale devaient lui échoir dans le partage, sans compter les 15 milliards qui devaient encore lui revenir, a-t-on dit sur les 35 que la Triplice écrasant la France aurait réclamés à la nation vaincue.

Oui, l'Italie revenue depuis à des sentiments meilleurs a fait ce rêve de rétablir aux dépens de la France sa bienfaitrice, l'Empire romain sur les rives de la Méditerranée. Rêve de rapine et de haine qui s'est évanoui dans la radieuse affirmation de l'Alliance franco-russe.

POLITIQUE FRANCO-RUSSE

En s'alliant à la France, la Russie tient l'Allemagne en échec et la contraint de rechercher ses bonnes grâces, comme au temps où le roi de Prusse n'était guère qu'un vassal de Saint-Pétersbourg. Elle peut braver l'Angleterre en Orient et en Extrême-Orient où un champ libre immense s'ouvre devant elle. Elle trouve dans le marché français des capitaux presque inépuisables pour mettre en valeur ses ressources naturelles et développer dans tous les sens son activité.

La France s'unit naturellement à l'adversaire de l'Allemagne, mais cette considération n'est pas la seule qui doive la guider.

Chaque parti en France, essaye d'attirer vers lui la couverture de l'alliance franco-russe. Et l'on dit, l'on écrit chaque jour sur ce sujet, qu'on ne devrait aborder qu'avec la plus grande réserve patriotique beaucoup de choses dans lesquelles il entre une part égale d'ignorance et de mauvaise foi, dit Lucien Millevoye.

La Russie a traité avec la France. Voilà ce qu'aucun Français ne devrait oublier.

L'accord très net et très loyal qui a été établi entre les deux grandes nations d'Orient et d'Occident pour servir de contrepoids à des ambitions démesurées, pour tenir en respect des menaces à peine déguisées, n'est ni une simple opération financière, comme quelques-uns affectent de le croire, ni une affaire nouée par des convenances personnelles, comme voudraient l'insinuer des calculs intéressés.

La solidarité de cette puissante entente, sa durée, ses garanties, son avenir ne sont fort heureusement subordonnés ni au choix des ministres, ni aux caprices des bureaux, ni au verbiage des salons, ni aux intrigues des cours, ni aux orages des Parlements. Elles reposent en Russie sur une volonté souveraine, pleinement consciente des grandes missions que lui crée la confiance d'un peuple passionnément attaché à la grandeur nationale comme à la fidélité dynastique. Elles reçoivent en France la consécration de la force même de l'opinion, de l'adhésion à peu près unanimes du corps électoral, de la persistance des sympathies populaires et de l'ordre presque impérieux donné par le pays à tous ses mandataires.

Dans de telles conditions, il n'est pas vrai, il n'est pas loyal de soutenir que tel homme ou tel groupe représente mieux que tel ou tel autre cette politique d'union avec la Russie qui est depuis plusieurs années le devoir de tous nos hommes d'État, puisqu'elle est devenue le lien de toutes les consciences françaises.

Et les publicistes qui prétendent mêler la Russie au choc de nos débats, à l'agitation de nos polémiques, commettent à la fois un abus de confiance et une trahison.....

Un abus de confiance vis-à-vis de la diplomatie russe, qui ne les a jamais autorisés à la faire parler quand il lui convient de se taire, à lui prêter aucun projet d'intervention dans nos querelles de ménage, à refroidir ainsi dans notre pays des sympathies qui sont demeurées jusqu'à ce jour aussi ardentes qu'elles sont sincères.....

Une trahison vis-à-vis de la patrie française, dont le destin

n'est enchaîné, Dieu merci, à aucune des petites combinaisons de couloirs, qui n'est nullement disposée à jouer son existence et son honneur à la roulette parlementaire, et qui n'admet pas qu'on compromette par des perfidies de plume ou de langage, la sécurité de ses relations extérieures.

Forces que la France unie à la Russie pourrait, le cas échéant, opposer à l'Allemagne, à l'Autriche et à l'Italie coalisées.

En présence des provocations et des menaces de la Triple-Alliance, il est nécessaire de prévoir les éventualités d'une prochaine campagne. Il faut, en conséquence, que tout Français connaisse les forces que notre pays, uni à la Russie, pourrait, le cas échéant, opposer à l'Allemagne, à l'Autriche et à l'Italie coalisées.

En voici le tableau exact dressé d'après les derniers renseignements et les documents précis fournis par l'*Indicateur Européen :*

Nous pouvons donc envisager, sans crainte et avec le calme qui convient à tout Français, la perspective d'une guerre de laquelle nous sortirions victorieux avec le concours de notre amie la Russie, et qui rendrait à la Mère-Patrie les deux provinces que nous pleurons depuis 32 ans : l'Alsace et la Lorraine et ses frontières naturelles : le Rhin gaulois.

Les Flottes de guerre en 1906.

Armée et Marine.

Une brochure allemande, *Le Nautilus*, a donné, en novembre 1902, sur l'état des marines de guerre des principales puissances en 1906, les renseignements qui suivent :

Le Royaume-Uni pourra mettre en ligne 57 grands cuirassés, dont 52 d'au moins 10.000 tonnes. Ces 57 unités de combat représenteront un déplacement total de plus de 765.600 tonneaux. Comme croiseurs, l'Angleterre en aura 70 de premier

ÉTATS	HABITANTS	SUPERFICIE Kilomèt. carrés	BUDGETS		ARMÉE (effectif)				NAVIRES	CUIRASSÉS
			GUERRE	MARINE	PIED DE PAIX	PIED DE GUERRE	CHEVAUX	MARINS		
France	38.343.192	528.876	615.754.425	218.396.332	508.686	3.850.000	129.576	66.400	412	55
Russie.....	114.378.520	4.889.062	Ensemble	916.608 672	818.330	5.000.000	835.000	35.000	340	40
TOTAUX...	152.721.712	5.417.938	615.754.425	1.125.005.004	1 327.016	8.805.000	964.576	101.400	752	95
Allemagne.....	49.426.384	540.419	ENSEMBLE 721.125.000		506.983	3.400.000	93.908	15.800	110	13
Autriche-Hongrie	41.345.329	625.577	ENSEMBLE 384.823.420		337.418	1.872.000	—	13.800	105	12
Italie.....	30.347.281	286.488	ENSEMBLE 362.000.000		276.013	2.800.000	—	16.000	200	15
TOTAUX...	121.138.994	1.452.564			1.120.414	8.072 000	93.908	45.600	415	40
Différence en faveur de la France et de la Russie..	Habitants 31.602.718	Kilomètres 3.963.374			Pied de paix 206.602	Pied de guerre 778.000		Marins 55.800	Navires 337	Cuirassés 55

rang — dont 29 protégés — ayant un déplacement total de 648.440 tonneaux.

La France vient ensuite avec 32 grands cuirassés — dont 23 jaugeant plus de 10.000 tonnes — représentant un déplacement total de 349.720 tonneaux ; et 28 croiseurs (23 protégés), de 243.171 tonneaux.

La Russie aura, en 1906, 25 grands cuirassés, représentant 247.241 tonneaux, et 18 croiseurs, dont 5 protégés, déplaçant ensemble 100.606 tonneaux.

Les États-Unis auront 20 grands cuirassés (19 ayant plus de 10.000 tonnes), et 16 croiseurs (13 protégés) déplaçant un total, pour les deux unités réunies, de 424.449 tonneaux.

L'Allemagne pourra mettre en ligne 19 grands cuirassés, dont 18 ayant plus de 10.000 tonnes, et 11 croiseurs, dont 5 protégés, déplaçant ensemble 294.155 tonneaux.

L'Italie aura 15 grands cuirassés, dont 13 ayant plus de 10.000 tonnes, et 6 croiseurs, tous protégés, déplaçant ensemble 229.020 tonneaux.

Seule puissance maritime en Orient, le Japon possèdera, dans quatre ans, 7 grands cuirassés, dont 6 ayant plus de 10.000 tonnes, et 6 croiseurs, tous protégés, déplaçant ensemble 152.227 tonneaux.

LE COLONEL MARCHAND EN RUSSIE

La réception par le Tsar en avril 1902.

Un correspondant du *Temps* a pu avoir en avril dernier à Berlin un entretien avec le colonel Marchand, retour de Russie, qui lui a communiqué quelques-unes de ses impressions.

Le colonel Marchand est revenu plein d'enthousiasme pour l'œuvre colossale entreprise par les Russes en Mandchourie et en Sibérie, surtout au point de vue des voies ferrées créées entre Port-Arthur, Vladivostok et la Russie.

Ces lignes ne ressemblent en rien à celle de la Sibérie, elles sont conçues avec plus d'ampleur et étonnent par les grands travaux qu'elles ont nécessités. Tunnels, ponts de 900 à 1.300 mètres sur le Moutan, la Soungari et le Nonni. Le réseau est maintenant complet et donne lieu à un mouvement énorme d'émigrants vers Vladivostok.

Partout sur le parcours de la locomotive, les villes poussent comme les cités américaines du Far-West, et on assiste à un phénomène analogue à celui qui a marqué, voilà quelque vingt ans, la soudaine vitalité des États du Nord en Amérique. En pleine Mandchourie, on voit actuellement des villes de 15.000 habitants là où il n'y avait rien deux ans auparavant.

Sur la plus grande partie du réseau mandchourien, les gares qui sont nombreuses sont occupées militairement.

Le colonel Marchand a été arrêté à toutes par les camarades russes ; partout il a fallu porter la santé des deux pays. Dans les principaux centres on le garda parfois quatre jours, pendant lesquels les banquets ne cessaient pas.

Prévenues par le télégraphe les garnisons envoyaient des détachements aux gares pour rendre les honneurs aux officiers français. Des escortes de cavalerie les accompagnaient de la station au poste ou à la ville et les prenaient chez eux à chaque sortie. Un wagon-salon avait été mis à leur disposition. Ce voyage de 15.000 kilomètres en chemin de fer a été une longue ovation.

Tout en répondant à leurs avances, le colonel Marchand observait et prenait des notes sur les mœurs des habitants. Il a été très frappé de la bonne humeur des innombrables immigrants que les trains amènent de l'Est dans ces régions neuves. Devant lui a défilé sans cesse une foule énorme, des milliers de familles méthodiquement envoyées par le gouvernement russe en Mandchourie. Ainsi s'implante puissamment cette forte race dans ces vastes plaines où vivent actuellement environ 20 millions d'habitants et qui peuvent en nourrir le double. Le colonel Marchand fait l'éloge de la façon savante, humaine et forte dont cette immi-

gration est organisée et, parlant de la Mandchourie, il ajoute : « C'est une colonie de tout premier ordre. »

Il s'est montré naturellement beaucoup plus réservé sur les deux entrevues que le Tsar a voulu avoir avec lui et sur les impressions ressenties par lui au cours de ces entretiens intimes et selon toute apparence très importants.

En résumé, l'impression du colonel est que jamais les sympathies russes ne furent plus vives et sincères. Toutefois il lui a semblé distinguer quelques symptômes d'irritation très légère chez quelques personnalités, causée par des notes de presse exploitées contre nous. C'est le seul nuage qui ait pu, à certains moments, voiler la cordialité de l'accueil qu'il recevait de l'armée russe tout entière.

LE PRÉSIDENT LOUBET EN RUSSIE, EN 1902

La revue de Krasnoïé-Sélo. — Le déjeuner. — Les toasts. — Le retour au Palais Impérial.

De Saint-Pétersbourg, 22 mai 1902.

« La nouvelle manifestation de l'Alliance franco-russe tient tout ce qu'elle promettait. Les fêtes rivalisent d'éclat avec celles qui ont marqué d'une manière si brillante les différentes étapes du rapprochement des deux États « amis et alliés ». Si l'on ne ressent plus, maintenant que tous les voiles sont levés, l'émotion qui étreignait tous les cœurs en 1897, lors du voyage du Président Faure, dans l'attente des déclarations décisives, la chaleureuse sympathie de l'auguste famille impériale de Russie et l'élan populaire sont les mêmes, aujourd'hui, qu'il y a cinq ans. Ce sont les mêmes ovations qui accueillent partout le représentant de la France et nos marins. Comme M. Loubet l'a dit, en excellents termes, à Tsarskoïé-Sélo : « Il lui a suffi de quelques « heures pour apprécier combien les cœurs des deux pays battent « à l'unisson. »

« La grande cérémonie militaire qui s'est déroulée, hier, au

camp de Krasnoïé-Sélo a été la digne réplique de la manifestation du fort de Witry. Le Président de la République a vu défiler devant lui l'élite de l'armée du Tsar, et il a pu constater que cette armée, qui est, avec l'armée française, le plus ferme rempart de l'Alliance franco-russe, demeure à la hauteur de la réputation acquise sur tant de champs de bataille. Cette fois encore, les deux chefs d'État se sont plu à rappeler cette étroite confraternité des deux nations armées pour la défense de leur intégrité et de leurs droits, qui s'affirma pour la première fois dans les plaines de Châlons.

« Mais la « force imposante » des deux États alliés n'a rien « d'agressif ». L'empereur Nicolas et le Président Loubet ont tenu à affirmer le caractère pacifique de la Duplice, que personne, d'ailleurs, ne met plus en doute. Nous n'en voulons pour preuve que les commentaires unanimement favorables dont toute la presse étrangère souligne la nouvelle manifestation de l'entente franco-russe. Le glorieux initiateur de la Conférence de La Haye a insisté également sur le caractère élevé de l'Alliance qui est, comme il le disait à Witry : « Un puissant appui des principes « d'équité sur lesquels reposent l'ordre général, la paix et le « bien-être des nations. »

Le départ de Tsarskoïé-Sélo.

Krasnoïé-Sélo, 21 mai.

« Nous avons assisté, aujourd'hui, à un magnifique spectacle. Sur la plaine légèrement ondulée du camp de Krasnoïé, l'empereur a passé la revue des troupes et leurs clameurs enthousiastes ont salué avec une commune sympathie les deux chefs des patries alliées.

« Quoique le temps fût resté assez gris et que le vent soufflât un peu sur l'immense plateau, la journée a été splendide à tous les points de vue, et une fois de plus nous avons pu constater avec quelle spontanéité le peuple et l'armée russes s'associaient aux pensées amicales de l'empereur.

« L'empereur et M. Loubet apparaissent bientôt ensemble sur le vaste perron du palais.

« Le Président monte dans la première voiture avec l'impératrice-mère. L'empereur occupe la seconde avec l'impératrice Alexandra.

« L'empereur porte l'uniforme de colonel du régiment de chasseurs de la garde avec, en sautoir, le grand-cordon de la Légion d'honneur. Le Président est en habit avec le grand-cordon de Saint-André.

« L'impératrice-mère, sous une grande rotonde blanche, garnie de fourrures sombres, porte une robe de même couleur ; elle est coiffée d'une capote de plumes gris clair pailletée. L'impératrice Alexandra, sous un manteau blanc plus léger, a une toilette de soie mauve, garnie de riches dentelles du goût le plus exquis. Son chapeau est blanc, avec une fine aigrette de plumes blanches et une garniture de roses de France. Toutes deux ont au cou le ruban bleu de Saint-André.

« Le trajet de Tsarskoïé-Sélo à Krasnoïé s'accomplit en trois quarts d'heure. La gare de Krasnoïé est décorée de drapeaux russes et français et de nombreux écussons. Les notables de la ville offrent à M. Loubet le pain et le sel, puis le cortège se forme dans le même ordre.

« A Krasnoïé, la distance entre la gare et le terrain de la revue est de trois kilomètres environ. Le cortège passe sous des arcs de triomphe aux trois couleurs ; les enfants de la ville font la haie, agitent des drapeaux et poussent des hourras au passage du Président et de l'empereur. Les habitants de la ville mêlent à ces hourras leurs acclamations. Sur les maisons on lit beaucoup d'inscriptions de : « Vive la France. »

« Nous garderons tous le meilleur souvenir de ce passage à Krasnoïé-Sélo. C'est la première fois que nous voyons exprimer, de façon aussi significative, l'attachement du peuple russe pour la famille impériale et les sympathies véritables pour les hommes de notre race.

« Mais voici qu'apparaissent les longues files ondoyantes des

troupes. La revue commence aussitôt, elle est chaleureusement acclamée.

Les Toasts.

« Le défilé terminé, le cortège, reformé dans le même ordre qu'à l'arrivée au camp, gagne une villa où un déjeuner est offert par l'empereur et auquel sont invités, outre la suite du Président et des souverains, les officiers généraux ayant participé à la revue.

« Au déjeuner, après la revue, l'empereur a porté le toast suivant :

« Monsieur le Président,

« Mes troupes, dont vous venez de voir le défilé, sont heu-
« reuses d'avoir pu rendre les honneurs au chef hautement es-
« timé de l'État ami et allié.

« Les vives sympathies qui animent l'armée russe à l'égard
« de la belle armée française vous sont connues. Elles consti-
« tuent une réelle fraternité d'armes, que nous pouvons constater
« avec d'autant plus de satisfaction que cette force imposante
« n'est point destinée à appuyer des visées agressives, mais,
« bien au contraire, à affermir le maintien de la paix générale et
« à sauvegarder le respect des principes élevés qui assurent le
« bien-être et favorisent le progrès des nations.

« Je lève mon verre à la prospérité et à la gloire de la belle
« armée française. »

« M. Loubet répond :

« Sire,

« Je remercie Votre Majesté de m'avoir procuré le plaisir très
« vif d'admirer les belles troupes dont la fière contenance, la dé-
« marche martiale, les mouvements précis attestent que l'armée
« russe, par d'incessants progrès, soutient vaillamment sa haute
« renommée.

« De même que des sympathies communes et des intérêts

« supérieurs ont uni les deux peuples, de même la noble fra-
« ternité des armes et une estime réciproque lient étroitement les
« deux armées.

« Cette force imposante n'est une menace pour personne,
« mais il est permis à la Russie et à la France d'y voir, en même
« temps qu'une garantie pour l'exercice de leurs droits, un abri
« sous lequel elles peuvent en toute tranquillité poursuivre le
« labeur fécond qui, les rendant plus prospères, augmentera leur
« puissance et leur légitime influence.

« Au nom de l'armée française, qui n'a pas oublié l'honneur
« que lui a fait Votre Majesté en assistant à ses manœuvres, je
« bois à la prospérité et à la gloire de la brave armée russe. »

LA DERNIÈRE JOURNÉE

De Tsarskoïé à Cronstadt. — Le déjeuner du « Montcalm. » Les Toasts. — Le Départ.

« La visite du Président de la République à Saint-Pétersbourg a montré une fois de plus que l'Alliance franco-russe est aussi populaire en Russie qu'en France. Les quelques heures que M. Loubet a passées dans la capitale n'ont été qu'une longue ovation. Les deux peuples ratifient d'enthousiasme l'œuvre conçue et maintenue par les gouvernements. Comme le dit la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, le peuple russe s'est porté vers la France par cette sorte d'instinct politique divinatoire qui est la caractéristique des grandes nations. La réciprocité d'estime et d'affection constitue le nœud le plus puissant pour le rapprochement des deux nations.

« Le dernier épisode qui s'est déroulé, hier, sur le *Montcalm* a clos les fêtes franco-russes. Le Président de la République a reçu le Tsar en sol français à bord d'une de nos meilleures unités de combat. Des toasts ont été portés qui ont célébré de part et d'autre l'union des deux flottes, notamment dans cette campagne de Chine à laquelle M. Loubet a fait une discrète allusion.

« Cette allusion, et une autre plus vague encore, visant probablement la manifestation qui s'est produite récemment à Tanger sont les traits les plus caractéristiques des paroles qui ont été prononcées à bord du *Montcalm*. Il est à remarquer, d'ailleurs, que, même sur ces deux points, le tsar n'a pas cru devoir insister. Par contre, les deux chefs d'État ont affirmé la solidité et la pérennité de l'Alliance qui unit la France et la Russie.

« Ainsi, l'ensemble de ces belles fêtes laisse une impression de stabilité, qui, tant de fois confirmée, ne fait plus de doute désormais pour personne. C'est la note que donne, aujourd'hui, la presse anglaise elle-même : « On reconnaîtra, avec joie, qu'on « fait ressortir l'Alliance entre les deux nations d'une manière « qui ne présage rien que de bon pour les autres puissances. »

« Cette dernière journée du séjour du Président de la République en Russie n'est pas favorisée par le temps au même degré que celle d'hier. Le ciel est gris et la pluie tombe par intermittence.

« A la première heure, les contre-torpilleurs *Cassini*, *Yatagan* et *Fauconneau*, qui étaient amarrés au quai de la Néva, descendent le fleuve pour rallier près de Cronstadt le reste de la flotte.

« Sur le quai, les curieux sont nombreux, malgré l'heure matinale. Ils saluent une dernière fois de leurs hourras les marins qu'ils ont tant fêtés ces jours derniers.

« A Cronstadt, le *Montcalm* se prépare à recevoir à son bord les souverains russes et le Président Loubet.

« Tous les bateaux se disposent à appareiller.

« Au moment où l'empereur entre au Palais de Tsarskoïé-Sélo pour joindre le Président, la pluie tombe avec assez de force et le vent est froid.

« Après quelques instants d'entretien, l'empereur et le Président montent en voiture avec leurs suites pour gagner la gare. Le train impérial les conduit à Péterhof, où ils descendent. De nombreuses voitures les attendent, et, à travers le parc, gagnent le port d'embarquement. Les grands-ducs y étaient réunis, les

attendant. M. Loubet les salue et prend congé d'eux, ainsi que de la suite militaire de l'empereur. Il passe la revue de la garde d'honneur et de ses chefs ; puis, accompagné de l'empereur, il s'embarque sur le yacht impérial *Alexandria*, qui démarre, faisant route sur le *Montcalm*.

Les Toasts

« Au déjeuner donné sur le *Montcalm*, le président porte le toast suivant :

« Sire, en venant à bord du *Montcalm* avec Sa Majesté l'im-
« pératrice, vous avez fait à la marine française un honneur
« qu'elle ressentira profondément. Les sentiments de nos ma-
« rins pour leurs braves camarades de la marine russe ne lais-
« sent passer aucune occasion de se manifester : c'était avant-
« hier, dans les mers de l'Extrême-Orient ; c'était, hier, dans
« la Méditerranée ; et, partout, leur accord est comme le té-
« moignage de l'union de leur pays. J'emporterai de mon sé-
« jour dans cet empire hospitalier un chaud et impérissable
« souvenir et la France, qui a appris avec joie l'accueil fait à
« son représentant, restera attachée à l'alliance dont la Russie
« apprécie comme elle l'action bienfaisante. Je bois aux succès
« et à la gloire de la vaillante armée russe. »

« L'empereur répond en ces termes au toast de M. Loubet :

« Il nous est infiniment agréable, à l'impératrice et à moi, de
« nous retrouver au milieu des braves marins français, et c'est
« avec un plaisir tout particulier que nous nous sentons en
« France, à bord de ce beau bâtiment. Nous vous remercions
« cordialement de votre visite, Monsieur le président, et vous
« prions de transmettre nos messages les plus sympathiques
« ainsi que nos meilleurs souhaits à la France, amie fidèle et
« invariable alliée de la Russie. Je lève mon verre à la prospé-
« rité de la glorieuse marine française. »

« Le *Montcalm* était admirablement décoré et délicieusement paré de fleurs de France.

Réception de M. Loubet à Dunkerque à son retour de la Russie le 27 mai 1902.

« La ville de Dunkerque, qui s'est coquettement parée pour recevoir le Président de la République, s'anime de très bonne heure.

« A 8 heures, le président du conseil et le ministre de la marine s'embarquent à bord de l'aviso *Sainte-Barbe*, pour aller à la rencontre du chef de l'État. Les autres ministres attendent à terre le Président de la République. L'amiral Dieulouard et l'amiral Marquez sont montés avec MM. Waldeck-Rousseau et de Lanessan sur la *Sainte-Barbe*.

« A 11 heures, l'artillerie des bâtiments de l'escadre du Nord se fait entendre ; elle salue par des détonations répétées l'entrée en rade de la division de la Baltique.

« Il est onze heures et demie quand M. Loubet descend sur le torpilleur *Sainte-Barbe,* qui a accosté le *Montcalm*.

« Les troupes massées sur le quai présentent les armes. Les tambours battent et les clairons sonnent aux champs. De tous côtés retentissent d'enthousiastes acclamations aux cris de : Vive Loubet ! Vive la République ! Vive la France ! Vive la Russie ! »

Allocution du maire de Dunkerque.

« Le maire, M. Dumont, présente le conseil municipal. Il se réjouit d'être le premier à saluer le Président et ajoute :

« Vous ne retrouverez pas à Dunkerque cette brillante parure « qu'elle s'était plu à revêtir en votre honneur, au jour encore si « près de nous, où vous inauguriez avec tant d'éclat notre maison « commune ; c'est qu'un deuil sans précédent pèse en ce moment « sur notre grande famille française et nous impose les plus « graves devoirs.

« Dans cette douloureuse épreuve, le conseil municipal a la « certitude d'avoir devancé vos désirs en obtenant de notre popu- « lation le sacrifice de ses traditions de luxe et de coquetterie et

« en lui affirmant que vous lui sauriez gré de préférer à ces « splendeurs d'un jour, la satisfaction durable de contribuer « dans une large mesure au soulagement d'une poignante in- « fortune. Quelques-uns s'étonneront peut-être de la simplicité « de la réception que nous faisons au chef de l'Etat, mais vous, « Monsieur le Président, j'en ai la ferme assurance, vous re- « connaîtrez, dans cette simplicité même, le plus bel hommage « que nous puissions rendre aux généreuses aspirations de votre « cœur. »

La réponse de M. Loubet.

« M. Loubet fait à ce discours la réponse suivante :

« Je vous remercie, Monsieur le maire, d'avoir interprété, « comme vous venez de le faire, les sentiments que j'éprouve. « Si je me suis réjoui et si j'ai assisté, le cœur léger en appa- « rence, à toutes les fêtes données en l'honneur de la France par « la Russie et la famille impériale, mon cœur n'oubliait pas le « deuil qui frappe la France, le deuil que la Patrie entière ressent « si cruellement dans cette terrible catastrophe.

« Ce qui doit nous réconforter, c'est l'unanimité des sympa- « thies que nous avons trouvées dans le monde entier, et ce n'est « pas sans émotion que j'entendais, il y a quelques jours, l'em- « pereur de Russie m'annoncer qu'il faisait parvenir à la sous- « cription ouverte en France pour les victimes, la somme de « 250.000 francs. »

A la Chambre de commerce.

« Le Président de la République, accompagné par les ministres, se rend aussitôt après à la Chambre de commerce, où attendent les ministres, les sénateurs et députés du Nord et du Pas-de-Calais, les présidents et les membres du conseil général du Nord.

« Sont en outre présents : MM. Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres; Saisset-Schneider, Vel Durand et Vatin,

anciens préfets du Nord; les fonctionnaires du département, etc.

« M. Gérard, ministre de France à Bruxelles, qui est venu à Dunkerque pour présenter à M. Loubet une délégation des présidents des Chambres de commerce et des établissements de bienfaisance en Belgique, est également en grand uniforme.

« Lorsque le président arrive devant l'hôtel de la Chambre de commerce, une délégation des dames de la Halle lui remet une superbe petite goëlette en argent. L'une des dames, s'adressant à M. Loubet, s'exprime ainsi :

« Nous vous souhaitons, monsieur le Président, bonne santé, « bonne chance, pour vous, pour votre dame, pour vos enfants « et pour votre maman. »

« Le Président est reçu sur le seuil de l'hôtel de la Chambre de commerce par M. Jean Trystram, qui prononce une allocution dans laquelle il dit :

« La France entière vous a suivi avec une patriotique émotion « dans ce voyage où vous l'avez si noblement représentée, et les « acclamations qui vous attendent vous prouvent mieux que tous « les discours combien le pays vous est reconnaissant d'avoir, « une fois de plus, sanctionné l'union de deux grands peuples « pour la paix, l'équité et le droit. »

« M. Loubet remercie le président de la Chambre de commerce de ses souhaits de bienvenue et exprime sa confiance dans le développement constant du port de Dunkerque. M. Jean Trystram remet alors au Président une magnifique médaille d'or que la Chambre de commerce a fait frapper dans le but de commémorer la visite du chef de l'État à Dunkerque. »

LES FRANÇAIS DE BELGIQUE

« M. Gérard, ministre de France à Bruxelles, présente à M. Loubet une délégation des 14 Chambres de commerce ou Sociétés de bienfaisance françaises établies en Belgique. Il loue

leur patriotisme, leur dévouement à la République et donne la parole à M. Valère-Mabille, doyen de la délégation, président de la Chambre de commerce française de Charleroi.

« M. Loubet répond à M. Valère-Mabille que les sentiments qu'il vient d'exprimer lui sont d'autant plus précieux que les Français fixés à l'étranger apprécient souvent avec plus d'impartialité et de justice que leurs compatriotes, qui n'ont jamais quitté le sol natal, les actes de ceux qui sont chargés de représenter le pays.

« Le roi des Belges avait envoyé une mission extraordinaire chargée de saluer en son nom le Président de la République. Cette mission composée du baron du Sart de Boulant, gouverneur du Hainaut, du général major Delée, commandant de la province du Hainaut, et de M. Dewull, consul de Belgique à Dunkerque, est introduite par M. Mollard et de Roujoux, sous-directeur du protocole, auprès de M. Loubet, ayant à ses côtés MM. Waldeck-Rousseau, Delcassé, et les membres de ses maisons militaire et civile.

« Le Président de la République remet la croix de grand officier de la Légion d'honneur au baron de Sart et la croix de commandeur au général major Delée. Il invite les représentants du roi des Belges à assister au banquet. M. Loubet a également invité à ce banquet M. Gérard et les délégués des Chambres de commerce françaises en Belgique.

« Le Président, avant de quitter la Chambre de commerce pour aller assister au banquet, s'arrête un instant devant le cartouche qui décore le grand escalier et où figurent les inscriptions destinées à rappeler la visite à Dunkerque de M. Félix Faure en 1897, des souverains russes en septembre 1901 et son voyage actuel. »

Le Banquet.

« En sortant de la Chambre de commerce, M. Loubet et les ministres se rendent directement au hall de la Compagnie des

bateaux à vapeur, où a lieu un grand banquet de 1.500 couverts.

« La table d'honneur est placée à l'extrémité de la salle. M. Loubet a à ses côtés MM. Waldeck-Rousseau, président du conseil et Sculfort, président du conseil général du Nord. Ont également pris place à la table d'honneur, les ministres, les amiraux, les généraux, M. Édouard de Rothschild, représentant la Compagnie du Nord à la place de son père le baron Alphonse de Rothschild, empêché, M. Pérouze, directeur des Chemins de fer; MM. Sartiaux, les sénateurs et députés du Nord, etc. »

Discours de M. H. Sculfort, président du conseil général du Nord.

« A la fin du banquet M. Sculfort, président du conseil général, prend la parole et dit :

« La République que l'on disait vouée à l'isolement, a échangé « l'amitié de la France avec celle du plus puissant empire, l'une « et l'autre fidèles et invariables; nous le devons au patriotisme « éclairé de nos gouvernants, à l'esprit de suite qui dans le Par- « lement a dominé nos relations extérieures et nous n'aurons « garde d'oublier que nous sommes aussi redevables à la soli- « dité de notre armée, et à la valeur de notre marine, de cette « garantie nouvelle de la paix avec l'honneur qui est dans les « vues du pays. Qu'elles reçoivent l'une et l'autre l'hommage « dans lequel nous les unissons à la République et à l'homme « éminent qui la préside. »

« M. Sculfort traite ensuite des questions économiques qui intéressent la région du Nord, spécialement les sucres et les alcools. »

Réponse de M. Loubet, Président de la République.

Le Président de la République répond en ces termes au toast du président du conseil général :

« Messieurs, je vous remercie bien cordialement des senti-
« ments dont M. le président du conseil général du Nord vient
« de se faire l'interprète à l'occasion de mon voyage en Russie.
« Je l'ai accompli comme un devoir, dans la pensée de rendre
« service à mon pays, et si l'accueil qui a été fait au Président
« de la République par Leurs MM. Impériales, par la famille
« impériale, par le peuple russe, dépasse par sa cordialité et son
« empressement tout ce que je pouvais espérer, j'en rapporte le
« mérite et l'honneur à la France, à son gouvernement, à ses
« représentants, dans les deux Chambres, à ses serviteurs de
« tout ordre, qui maintiennent le bon renom de notre pays aux
« yeux du monde.

« Devant l'armée russe, il m'a été particulièrement agréable
« d'entendre acclamer, dans la personne de son chef, l'armée
« française. Je lui transmets, je transmets à la marine et à tous
« mes chers concitoyens, la part qui revient à chacun dans les
« précieux témoignages d'amitié qui m'ont été donnés.

« Ce voyage n'a pas seulement eu pour résultat de resserrer
« les liens d'affection, d'honneur et d'intérêt entre deux puis-
« santes et loyales nations. Il aura, j'en suis sûr, un écho bienfai-
« sant dans le cœur de tous ceux qu'abrite en deçà et au delà de
« nos frontières le drapeau tricolore. Il nous déterminera à
« cesser, à tempérer au moins et à adoucir nos querelles inté-
« rieures, plus apparentes que profondes, et dont l'éloignement
« fait bien comprendre la vanité.

« Nous aurions grandement raison de consacrer à l'examen
« des affaires du pays, à l'étude et à la solution des problèmes
« financiers, économiques et sociaux qui nous pressent, une
« activité et une ardeur que nous ne savons pas toujours utile-
« ment dépenser.

« Le meilleur emploi à faire de notre zèle patriotique c'est de
« le tourner du côté de ces grandes questions de la protection
« des intérêts généraux, dont vous nous avez signalé, Monsieur
« le Président, en ce qui concerne la région du Nord, les plus
« essentiels.

« Nous en prenons bonne note, et nous examinerons avec « grande attention les demandes de votre magnifique départe- « ment. Nous avons le devoir strict de nous appliquer à cette « étude et, si nous oublions que le pays vit, non pas seulement « de disputes personnelles, mais surtout d'industrie, d'agricul- « ture, de commerce, vous avez le droit de nous rappeller que « nous devons d'abord assurer sa prospérité matérielle, condi- « tion de son essor intellectuel et de sa moralité.

« Pour cela l'union de tous les bons citoyens est nécessaire. « Depuis que j'y convie mes compatriotes de tous les partis avec « une persévérance que les procédés de polémiques les plus « divers n'ont pas découragée, j'ai la grande satisfaction de la « voir se réaliser chaque jour. Plus que jamais il faut y sacrifier « nos sentiments et nos intérêts particuliers, et travailler d'un « même cœur à faire passer dans nos institutions les idées géné- « reuses dont la France a été le porte-drapeau.

« Il y a assez de réformes sociales à préparer, assez de bien à « faire, assez de misères à soulager et de désastres trop récents « à réparer.

« Je bois au département du Nord et à ses représentants, à « leur union et à l'union de tous les Français dans la Répu- « blique. »

CAMARADES

C'est sur ce mot qu'ont pris fin les fêtes militaires russes en l'honneur du Président de la République. On l'attendait. Après la revue de Krasnoïé-Sélo, le Tsar devait d'un mot vibrant consacrer la fraternité des deux armées. Il l'a fait.

« Je lève mon verre en l'honneur de nos camarades de la vaillante armée française ! »

Il était déjà employé par les Russes en Crimée, ce terme affectueux. Le maréchal Gourko le rappela, pendant les fêtes du couronnement de Nicolas II. Il disait que ses soldats ne cessaient de s'écrier : « Français et Russes, bons camarades ! »

C'était le commencement de la fraternité.

Au contraire, pour les Allemands, on avait dès ce moment en Russie, un vif sentiment d'hostilité. En veut-on un exemple? Skobeleff, qui devait devenir le héros légendaire, et qui n'était encore qu'un adolescent, ne parvenait pas à s'entendre avec son gouverneur, qui était un Allemand. Celui-ci un jour, pour une faute légère, s'avisa de le toucher d'un coup de cravache. Furieux, le jeune Skobeleff sauta littéralement sur son gouverneur, le souffleta et il fallut venir au secours de l'Allemand pour qu'il ne succombât pas sous l'effort de cette colère déchaînée contre lui.

C'était l'époque où Hertzen, le vaillant directeur de la *Cloche*, parodiant la *Marseillaise*, s'écriait :

Entendez-vous, dans les campagnes,
Mugir ces féroces Allemands...
Ils viennent...

Pour lui, tant que les Allemands n'avaient pas quitté le sol russe, rien n'était fait.

Et plus la Russie se rapprochait de nous, plus — naturellement — les rancunes contre l'Allemagne envahissante augmentaient.

Elles se traduisaient de toutes les façons. Ainsi, avant la guerre de 1870, le romancier allemand Auerbach était très lu en Russie; mais il manifesta contre la France une hostilité particulière, et les Russes mirent ses livres à l'index. On n'en vendit plus et des stocks d'éditions restèrent pour compte aux libraires.

Dostoievski écrivait : « La résurrection de la France est une question de vie ou de mort pour l'humanité ; l'Europe ne peut exister sans la France. »

Le terrain était bien préparé pour l'action de Katkof.

« Nous ignorons disait-il dans la *Gazette de Moscou* si notre Ministre des affaires étrangères croira nécessaire d'aller à Kissingen pour s'incliner devant M. de Bismarck. Nos pèlerinages chez l'irascible chancelier de l'Empire allemand rappellent un peu

trop les anciens voyages à la Horde d'Or. Est-ce que la position prépondérante de cet Empire, sa toute puissance apparente, et les succès répétés du faiseur de tours qui se trouve à la tête d'un son gouvernement ne sont pas les produits de la servitude volontaire de la Russie? Si l'Allemagne est si haute, n'est-ce pas parce qu'elle a monté sur la Russie? Même à présent, il nous suffirait de reprendre notre liberté, de cesser de jouer le rôle de marchepied, pour que le fantôme de la toute puissance allemande s'évanouît. »

Et Katkoff ajoutait :

« Nous désirons que des rapports amicaux s'établissent avec la France, qui, quoi qu'on dise, occupe de plus en plus en Europe une situation digne du rôle qu'elle a à jouer. A propos de quoi nous querellerions-nous avec elle? Et que nous importent ses affaires intérieures. C'est une nation sûre, honnête, laborieuse, sur laquelle on peut s'appuyer. »

C'était le signal, si Katkoff pouvait librement écrire de telles choses dans son journal, devenu presque l'organe officiel, est-ce qu'il n'était point évident que le Tsar pensait ce qu'il exprimait? On sait la suite : la reprise des relations diplomatiques entre la France et la Russie, un moment interrompues par le rappel du général Appert, notre ambassadeur; l'intervention décisive du Tsar dans l'affaire Schnaebelé ; la suppression du théâtre allemand à la cour impériale ; l'exposition française ouverte à Moscou et enfin, les superbes démonstrations de Cronstadt. Ainsi, l'alliance franco-russe, soutenue par l'élan populaire des deux pays, était acceptée loyalement, mais en connaissance de cause, et, après mûre réflexion, par le Tsar pacificateur Alexandre III.

Ce fut alors dans toute l'armée russe une explosion de joie. Tant que le Tsar n'avait rien dit, les chefs militaires comprimaient l'élan de leur cœur, par respect de la discipline. Mais dès qu'Alexandre III eut affirmé ses sympathies pour la France, ils laissèrent libre cours aux leurs.

Quelques années auparavant, Skobeleff avait fait un voyage à Paris. C'était en 1882, il venait d'assister aux grandes ma-

nœuvres allemandes, et, au départ de Berlin, un employé supérieur du chemin de fer, le voyant traverser une salle d'attente réservée, lui avait demandé qui il était :

« Général Skobeleff, avait-il répondu, ou si vous préférez, l'Avant-Garde? »

Une fois à Paris, il se laissa aller à ces attaques violentes contre l'Allemagne, dont il était coutumier, et le bruit courut qu'il venait d'être rappelé brusquement en Russie, à la suite de plaintes du gouvernement prussien. La nouvelle était-elle exacte? Ce qu'il y a de certain, c'est que Skobeleff partit, écrivant à un de ses amis :

« J'ai bon espoir qu'on n'est pas absolument un homme perdu pour avoir encouru les colères de ces bons et honnêtes Germains. »

Le rêve de Skobeleff c'était l'alliance de l'armée française et de l'armée russe. Il en parla avec Gambetta. Voici ce qu'on a trouvé à ce sujet dans les notes du général :

« Nous restâmes ensemble de six heures du soir à deux heures du matin. Gambetta avait une intuition merveilleuse des choses militaires et adorait l'armée. Il comptait sur elle pour l'avenir. »

Skobeleff précisait ses sentiments sur l'alliance franco-russe. Il y trouvait cette communauté d'intérêts qui permet à deux nations de se soutenir mutuellement sans jamais se heurter sur le terrain des convoitises. Et il concluait en souhaitant « vigueur et force à cette belle nation française que tous les Russes aiment comme un pays d'adoption ».

Il n'a pas vu, réalisée, cette union à laquelle il avait tant travaillé. La mort le frappa avant qu'il pût toucher à son rêve. Mais pour nous, Français, sa haute figure militaire se dresse parmi les plus fières.

Au souvenir et à l'exemple de Skobeleff sont restés fidèles les généraux russes. Chaque fois qu'ils en ont eu l'occasion, ils ont comme lui manifesté hautement leur amitié pour la France. N'est-ce pas le général Dragomiroff qui disait : « La France et

la Russie alliées, c'est la tranquillité européenne assurée? » Il répondait de la sorte aux jactances d'un Empereur devenu, depuis, un peu plus circonspect, et il glorifiait la force pacifique, gardienne du travail et de l'honneur.

On n'a pas oublié le toast si vibrant qu'il y a sept ou huit ans le général Bogdanowitch porta à la France. C'était après de grandes manœuvres. « A notre amie! » fit-il, et son toast achevé, il brisa son verre, disant à nos officiers : « Après la Russie, je ne boirai jamais à une autre nation que la vôtre! » Une autre fois, le général Obroutcheff, en semblable occasion s'écriait : « A la France ma seconde patrie! »

Des fêtes qui viennent d'avoir lieu en Russie, il ressort d'une façon éclatante — et on l'a unanimement constaté — c'est l'accord entre le gouvernement et la nation, entre le Tsar autocrate et son peuple. Nicolas II dans son toast a montré au Président de la République la foule de ses sujets l'accueillant « avec une joie bien vive et unanime ». Il a ainsi associé toute la Russie au salut de bienvenue qu'il adressait au représentant de la nation amie; il a offert à son peuple l'occasion de manifester librement ses sentiments à l'égard de la France.

RUSSES ET FRANÇAIS

L'opinion de Mme Juliette Adam.

L'amitié du peuple russe est sincère, loyale, native pour ainsi dire, car elle repose sur des sympathies de race, sur des similitudes de sentiments, sur un même besoin d'idéal, d'héroïsme, sur des points communs de caractère qui se traduisent par les mêmes qualités et les mêmes défauts. Ah! oui, nous avons des ressemblances! L'histoire de la Russie et celle de la France ont des traits communs qui seraient incomparables, groupés et rapprochés, dit Mme Juliette Adam.

La nature slave et la nature gallo-latine sont entraînées l'une vers l'autre par les mêmes goûts. Elles se plaisent dans la ren-

contre des individus, dans le contact des peuples. Elles ont à titre égal toutes deux la spontanéité, ajoutons la légèreté, l'insouciance; mais aussi la grâce et la bonne grâce. L'Allemand a la raideur correcte s'il est soldat, le laisser aller faussement bon enfant s'il est civil; l'Anglais a l'allure, le Gallo-Latin et le Slave ont le charme. Plus ils s'abandonnent en face l'un de l'autre, plus ils se fondent.

Dans la grande invasion napoléonienne, combien de Français sont restés en Russie, et comme le vainqueur a été doux au vaincu! Et qui n'a répété l'extraordinaire sympathie qui se manifestait entre assiégeants français et assiégés russes à Sébastopol.

Rappelons-nous Toulon, Marseille, Paris, Compiègne, et cette joie de fraternité qui débordait de la foule,

Est-ce que le jeune Tsar, lorsqu'il est entré à Paris, ne nous apparaissait pas comme le fils de l'un de nos souverains que nous avions aimé, comme celui de notre Henri IV par exemple, de Louis XII, Père du Peuple? Il était pour nous le fils de notre Alexandre III.

Le peuple russe a reçu « les Français », comme nous avons reçu « les Russes », et c'est la même joie, le même enthousiasme, la même folie d'émerveiller, de ravir ses hôtes, le même débordement de tendresse, d'émotion, le même luxe de fêtes, la même participation de tout un peuple, le même don de son âme à l'amie!

Conséquences politiques de l'unité gauloise alliée à la Russie. — Nécessité d'une fédération européenne pour amoindrir l'Allemagne, briser l'obstacle irréductible : l'Angleterre et conjurer le péril oriental.

L'alliance franco-russe repose sur une base indestructible : l'intérêt commun des deux nations qui se sont unies dans un pact de mutuelle défense et de fraternelle amitié.

Ce n'est pas tout.

Une fédération de tous les États européens dont les deux alliées doivent prendre l'initiative, est aujourd'hui de la plus

haute nécessité politique pour lutter contre la quadruple alliance, amoindrir l'Allemagne et briser l'obstacle irréductible : l'Angleterre.

J'ai parlé plus haut de l'Allemagne; en dehors du danger de la quadruple alliance un danger de dislocation menace le vieux monde si celui-ci ne se défend dès maintenant contre les nationalités en gestation sur tous les points du globe. Tout le monde oriental s'organise soit de son propre effort, soit avec l'aide d'un complice : l'Angleterre. Il est temps de mettre un terme à ces cyniques flibusteries. L'Angleterre, lorsqu'elle n'a pas l'art d'abuser ou de diviser l'Europe, n'a jamais l'audace de la braver.

Mais elle demeurera à l'affût, guettant l'heure des diversions, des interventions favorables, prête à profiter des fautes, des faiblesses, des imprévoyances de ses adversaires, augmentant sa flotte, achetant toute conscience vénale, soutenant par de riches subventions l'action de ses missionnaires, jetant partout où elle le peut les semences de corruption et de guerre civile, jamais endormie, jamais découragée, et s'inspirant vis-à-vis de nous de cette pensée profonde de lord Chatam : « Si l'Angleterre était de bonne foi avec la France, elle n'aurait pas pour un quart de siècle à vivre ! » Ce testament politique est devenu la pieuse tradition de la diplomatie britannique. On commence à s'en rendre compte en France.

Quoique actuellement dans la quadruple alliance qu'elle trahirait si elle y trouvait un avantage, l'Angleterre a toujours fait bande à part. En Europe, son rôle a consisté à semer la discorde sur le continent pour partager avec le vainqueur les dépouilles du vaincu. Hors de l'Europe, elle a organisé la plus Grande Bretagne et ne cache pas son intention de réunir toutes les parties de son immense empire en une vaste fédération avec siège central à Londres. Soyez sûr que le jour où l'Orient roulera ses torrents sur nous, il aura pour alliée la plus Grande Bretagne qui l'aidera afin d'avoir droit à la curée.

L'Europe doit s'unir pour faire tête à des ennemis aussi puissants : mais, si elle veut éviter un aléa trop redoutable, elle doit,

dès maintenant, se préparer à écraser le chef de la conjuration ; l'Angleterre, qui a des intérêts par toute la terre, dont l'intérêt capital est de laisser briser le vieux monde civilisé, afin de présider à la réorganisation du monde et qui seule, actuellement est en état de caresser un projet aussi colossal, grâce justement à ses ramifications sans nombre et à ses influences lointaines.

Il n'y a en Europe qu'un groupement avantageux pour la France et la Russie qui puisse effectivement s'opposer à ses desseins, le voici : La reconstitution de l'Unité gauloise (Alsace-Lorraine, rive gauche du Rhin, Suisse, Hollande, Luxembourg, Belgique, France), alliée de la Russie, que nous devons placer au-dessus de tout.

Et comme conséquence une alliance étroite avec l'Irlande, l'Espagne, l'Italie, le Portugal, le Danemark, la Suède et la Norvège.

Il s'agit de la lutte pour la vie, il faut conjurer le péril Austro-Anglo-Germanique et le péril oriental.

L'alliance que je préconise est dans le cœur de tous ces peuples, ils y sont aussi intéressés que nous-mêmes.

Notre sœur gauloise l'Irlande, opprimée depuis des siècles, veut plus que jamais son indépendance.

L'Espagne, qui a dans les veines du sang celtibérien, et recherche notre amitié a dit par la voix d'Émilie Castelar : « Nous voulons tout ce qui nous appartient, nous voulons : Gibraltar. »

Le Portugal est à la merci des appétits de l'Angleterre.

Le Danemark, spolié par la Prusse, veut rentrer dans ses provinces du Holstein et du Slesvig.

La Suède et la Norvège, sont comme le Danemark convoitées par l'Allemagne.

Voilà un plan arrêté dans ses principaux détails à exécuter au moment favorable avec esprit de suite suivant les circonstances.

A mon avis, jamais occasion n'a été plus propice pour commencer la réalisation de ce plan et arriver à cimenter définiti-

vement cette alliance. La Russie y trouverait ce qu'elle veut depuis longtemps : Constantinople et l'Empire des Indes Anglaises à partager avec les États-Unis gaulois. Cet empire incomparable qu'avait créé la France par l'immortel Dupleix et que l'Angleterre nous a volé.

L'Irlande opprimée : sa délivrance.

L'Espagne : Gibraltar.

La Suisse, le Luxembourg, la Belgique et la Hollande : leur indépendance, menacée par l'Allemagne.

Le Portugal : la sécurité pour ses colonies.

Le Danemark : ses provinces devenues allemandes.

La Suède et la Norvège : la confiance dans l'avenir.

Soyons positifs, marchons de l'avant et le projet d'aujourd'hui deviendra, si nous savons le vouloir, la réalité de demain.

Cette alliance faite, nous mènerons certainement à bien ce que nous aurons décidé. L'Allemagne (même avec l'Italie et l'Autriche) ne pèsera pas plus en Europe que la Macédoine ne pesa en Grèce le jour où Rome parut.

Et les Anglais isolés dans leur île, n'ayant aucun territoire libre où exercer leurs brigandages, se tiendront en paix dans leur rôle de puissance secondaire.

Nos petits enfants pourront alors attendre les événements avec confiance.

LA PROCHAINE GUERRE

Il me paraît intéressant de citer, à titre documentaire, ce qu'on pense en Amérique de la situation européenne. On a fait quelque bruit d'une étude publiée par le *Bulletin de l'Institut Naval des États-Unis* sur la prochaine guerre européenne. C'est à cause de la compétence officielle de l'auteur M. Hobson, ingénieur des constructions navales de la grande République, que l'attention publique s'est fixée sur ce travail, qui, anonyme, et dans une publication de moindre importance n'aurait probablement pas été remarqué, dit J. Frollo.

Ce n'est pas cependant que les points de vue y manquent d'originalité ni les hypothèses de vraisemblance. La statistique des forces militaires et navales des États intéressés dans la conflagration effroyable que M. Hobson prévoit comme imminente, si elle n'est pas d'une exactitude irréprochable, n'est nullement imaginaire, et l'on pense avec lui que des nations fières, humainement et légitimement ambitieuses, ayant un glorieux passé à transmettre à la postérité, n'ont pas, n'entretiennent pas un si puissant et si coûteux instrument de lutte pour ne pas l'employer tôt ou tard, le plus tôt quand le moment leur paraîtra favorable.

Après avoir constaté que toute l'Europe est militairement organisée depuis les événements de 1870-71 et que tous les Etats ont atteint le maximum de préparation, sauf la Russie, qui, quoique ayant déjà la plus forte et la plus nombreuse armée, pourra, grâce à ses ressources illimitées, la développer encore au-delà de toute proportion. M. Hobson cherche à préciser où et comment doit s'allumer l'incendie. Il ne doute pas qu'il en sera témoin. Quel est l'homme de la présente génération qui ne s'attende à assister ou à prendre part à ces duels fantastiques entre puissances comptant 324 millions d'âmes, dont 74 millions d'hommes en état de porter les armes?

C'est peut-être un peu trop de millions de soldats que l'ingénieur américain mobilise et il suffirait de moins de la moitié pour les épouvantables grabuges auxquels il voue les races européennes. Il écarte la probabilité d'une guerre en tête à tête entre l'Allemagne et la France et qui aurait pour résultat l'écrasement de l'une ou de l'autre; entre la France et l'Angleterre où le vainqueur dépouillerait le vaincu de son empire colonial; entre l'Angleterre et la Russie pour la possession de l'Asie.

Le problème est plus compliqué et plutôt, pour mieux dire, plus simple.

Une de ces guerres particulières est possible, pas vraisemblable.

Mais une guerre générale est une fatalité inéluctable.

La Triple Alliance, qui tenait l'Europe à sa merci, a eu pour conséquence naturelle, la Double Alliance de la France et de la Russie. Celle-ci est la plus forte sur terre et sur mer. Non seulement elle est plus forte, mais elle est plus durable, parce qu'elle représente une association d'intérêts qui ne sont pas contraires.

Il n'en est pas ainsi de la Triple Alliance, où l'Autriche ne peut être que dupe de l'Allemagne qui s'est faite à ses dépens et où l'Italie n'a et ne peut avoir que des ambitions contraires à l'Autriche. Le terme de la Triplice arrive dans deux ans. Sera-t-elle renouvelée ? Cela dépendra de l'habileté de la diplomatie franco-russe et surtout du bon sens pratique des hommes d'État italiens. En tous cas, l'Italie ne peut échapper aux catastrophes financières et politiques qui la menacent qu'en se retirant d'une partie où elle fait le jeu de ses partenaires à ses frais et sans change de bénéfice possible. Le suprême intérêt de l'Italie serait d'être neutre avant et pendant la guerre pour pouvoir être ensuite arbitre et se faire payer le prix de son arbitrage. Qu'elle doive être remplacée dans la Triple Alliance par l'Angleterre, c'est l'évidence même. M. Hobson aurait pu ajouter qu'elle en fait partie tacitement depuis longtemps et que la Triple Alliance est devenue la Quadruple Alliance.

Naguère le *Times* disait que la puissance navale de l'Angleterre devait être supérieure à toutes les forces navales des nations coalisées. C'était le *to be or not to be* de sa souveraine maîtrise sur les mers du globe.

Notre ingénieur conclut d'une minutieuse analyse que si l'Angleterre a la supériorité du nombre des unités de combat sur la Double Alliance, celle-ci a l'avantage incontestable de la qualité. On ne peut compter comme vaisseau de guerre de première classe que les plus neufs. A cet égard, la flotte franco-russe l'emporte sur la flotte anglaise et la victoire ne resterait pas longtemps indécise. Sa suprématie militaire brisée, l'Angleterre ne serait plus qu'une expression géographique, de même que l'Autriche attachée à l'Allemagne n'est qu'une expression dynastique.

Le discoureur américain que nous suivons, affirme que jus-

qu'en 1897 les forces navales de l'Angleterre resteront inférieures à celles de la France et de la Russie, mais qu'à cette époque les nouvelles constructions ordonnées par le *Naval Defence Act* auront rétabli l'équilibre à l'avantage de l'Angleterre. Il assigne cette échéance à la politique de la Double Alliance si elle veut avoir raison de la domination et de l'orgueil de la puissance anglaise.

Il assigne la même extrême échéance à un conflit avec l'Allemagne, en raison des plus grandes probabilités de succès pour les armées franco-russes, estimant toutefois que ce conflit pourra être retardé, mais pas indéfiniment.

Pas plus que la France ne renonce à ses provinces du Rhin, la Russie ne renonce pas aux provinces slaves de la Baltique annexées à l'Allemagne. L'une et l'autre, séparées, ont pu ajourner leurs revendications, de plus en plus criantes, de plus en plus impérieuses. On veut la justice avec d'autant plus d'énergie qu'on est plus capable de se la faire soi-même.

Pour conjurer ces cataclysmes auxquels ne peut être comparée « aucune guerre qui ait ensanglanté le monde terrestre depuis sa création », que faudrait-il? Séparer la France de la Russie.

Est-ce possible? Chacun sait à qui la question se pose et chacun sent que ce serait sans doute trop tard pour la résoudre pacifiquement. Les grandes réparations doivent être accomplies à leur heure. L'Autriche aurait évité Sadowa si elle avait rendu la Vénétie à l'Italie six mois plus tôt et elle ne serait pas la très humble servante de l'hégémonie prussienne.

A qui incombent les responsabilités de cet avenir redoutable et prochain, dont la civilisation a tout à craindre, « si le ciel ne descend pas sur la terre pour opérer quelque miracle par la main des hommes? » A l'Allemagne.

On n'en veut pas à l'Allemagne d'avoir fait son unité. On lui en veut d'avoir fait la guerre pour le butin, de s'être approprié par la force ce que le droit lui refusait.

La Révolution française avait dit : le droit est le souverain du monde. L'Allemagne a dit : non c'est l'épée.

L'Allemagne s'est organisée militairement pour garder envers et contre tous ce qu'elle avait pris à autrui. Tout le monde s'est organisé militairement, à son exemple, pour se défendre contre ses déprédations. C'est elle qui a ouvert l'ère des grands armements. C'est elle qui en souffrira la première s'il y a une justice dans les choses humaines.

Souvent elle raille le chauvinisme français. Qu'est-ce donc que ce chauvinisme germanique qui se donnait carrière dans les fêtes commémoratives de la tragédie de 1870, et qui défiait-on en brandissant l'épée allemande?

On trouvera plus loin l'historique complet des pays gaulois; voyons rapidement la Russie, l'Espagne, le Portugal, le Danemark, la Suède et la Norvège.

L'EMPIRE DE RUSSIE

La Russie d'Europe comprend 3 grandes divisions : l'empire de Russie, le royaume de Pologne, ensemble 60 gouvernements; et le grand duché de Finlande qui renferme un État séparé.

L'Empire russe, s'étend sans interruption, hors de l'Europe sur la Sibérie, l'Asie centrale et la Transcaucasie. En tout, plus de 17 millions de kilomètres carrés peuplés seulement de 17 millions d'habitants mais appelés à un très grand avenir par suite de l'établissement des lignes de chemin de fer qui vont jusqu'aux frontières de la Chine.

L'empire russe dans son ensemble est le plus vaste du globe; il couvre 22 millions et demi de kilomètres carrés, soit plus de deux fois l'Europe ou environ la sixième partie du continent.

Population : 198 millions d'habitants.

Armée sur le pied de paix : 820.000. — Sur le pied de guerre : 2.250.000 avec l'armée territoriale.

Marine militaire : 45 cuirassés.

Principales villes : Saint-Pétersbourg, sur la Néva, capitale de l'empire défendue par le port militaire de Cronstadt; Moscou,

métropole religieuse de la Russie; Varsovie, sur la Vistule, ancienne capitale du royaume de Pologne; Odessa, grand port de commerce sur la mer Noire, exportation des céréales; Riga, port de commerce sur la Duna et sur le golfe de Livonie; Kiev sur le Dniéper, nombreux établissements d'instruction; Kichinev, la ville la plus commerçante de la Russie méridionale après Odessa; Kasan; Saratov; Karkov, dans la vallée du Donetz, foire célèbre; Nijni-Novgorod, célèbre aussi pour ses foires où se fait un grand commerce avec l'Asie.

Religion dominante. — Le Christianisme grec. Le Tsar est le chef suprême.

Étendue de la Russie.

La plaine du nord de l'Europe va en s'élargissant vers l'est, si bien qu'elle finit par remplir tout l'espace immense compris entre la mer Blanche et la mer d'Azov.

Ainsi, à côté des petits États de l'Europe montagneuse, a pu se constituer un empire plus vaste qu'eux tous réunis, prolongé même sur les plaines de l'Asie et couvrant le sixième de la superficie totale des continents, dit Foncin.

Aucune barrière montagneuse ne l'a empêché de s'étendre des landes glacées appelées toundras qui bordent l'Océan Arctique, aux fertiles terres à blé (Tchernosjom) du Dniéper et du Don, véritable grenier de l'Europe.

A l'ouest, la Russie a poussé ses limites jusqu'à la Vistule, où l'Allemagne seule l'a arrêtée.

Depuis la suppression de la Pologne, ces deux empires, l'un redoutable par son organisation militaire, l'autre soutenu par les masses profondes de ses 198 millions d'habitants se trouvent en présence dans cette plaine immense où les frontières des États dépendent de leur puissance plus que de la nature.

A l'est, l'Oural qui n'est nulle part très élevé, s'abaisse non loin de Perm, entre le Volga et l'Obi; les Russes sont passés par cette porte naturelle pour envahir la Sibérie jusqu'à l'océan

Pacifique. Maîtres des rives occidentales de la mer Caspienne, ils en ont rapidement fait le tour, et poussant jusqu'au gigantesque rempart montagneux de l'Asie centrale, ils se sont emparés des hautes vallées de l'Amou-Daria et du Syr-Daria.

Enfin le Caucase, qu'ils pouvaient tourner par la Caspienne ou la mer Noire, ou franchir par les portes de Dariel ne les a pas arrêtés, et ils se sont rendus maîtres d'une grande partie de l'Arménie.

Son importance politique et ses richesses intérieures.

La Russie est devenue, en moins de deux siècles, une des puissances les plus considérables de l'Europe et du monde; elle est prépondérante dans la Baltique et s'avance comme un coin entre l'Allemagne et l'Autriche. Sur la mer Noire, elle touche au Bas-Danube; de l'Arménie, elle menace à la fois les rivages septentrionaux de l'Asie Mineure et de la Perse, la vallée du Tigre et de l'Euphrate. La possession du cours inférieur de l'Amou-Daria la met sur le chemin des Indes. Par l'Irtych, le lac Baïkal et l'Amour, elle assiège la Chine. Elle touche à la Corée et au Japon.

En même temps que par ses développements géographiques, la Russie devenait une puissance politique de premier ordre, elle apprenait, ou du moins l'élite intelligente et instruite de ses habitants apprenait à tirer parti des richesses du sol ; bois du Nord pour les constructions, métaux de l'Oural, or, fer, platine, cuivre, naphte de la Caspienne ; les steppes du Sud étaient transformées par la culture en d'admirables terres à blé qui, par l'intermédiaire d'Odessa, alimentent l'Europe occidentale. 30.000 kilomètres de chemins de fer ont été construits ; des tarifs douaniers ont été établis aux frontières pour protéger l'industrie nationale qui commence à se développer, et prendra un grand essor, le jour où les gisements houillers du Volga seront mis en exploitation. Le commerce, malgré les distances, est très actif et fait de la Russie l'intermédiaire de ses voisins européens et asiatiques, qui se rencontrent dans ses grandes foires, surtout à celles de Nijni-Novgorod.

Le caractère propre de la Russie est donc d'appartenir à la fois à l'Europe et à l'Asie; de là deux tendances qui malheureusement ne se font pas équilibre. L'Europe la tient à l'écart, l'enferme dans la Baltique par le Sund et dans la mer Noire par le Bosphore, tandis que l'Alliance austro-allemande forme entre ces deux mers une infranchissable barrière.

Manque d'équilibre entre ses régions.

La Russie manque d'équilibre entre ses régions. Son immensité n'a pas de centre précis. Ses grands fleuves (Volga, Don, Dniéper, Dvina, Duna), ses lacs nombreux et vastes font un admirable réseau navigable; malheureusement, ce réseau traverse encore beaucoup de steppes arides qui isolent les unes des autres les régions les plus fertiles; on s'attache à y remédier.

Comme la Russie, à cause de son épaisseur, reçoit peu de pluie, et que la température y passe sans transition de l'extrême froid à la chaleur extrême, qu'elle est d'ailleurs très plate, on y rencontre pas de ces mélanges heureux qui favorisent les pays accidentés et tempérés, mais d'immenses espaces uniformes, où les forêts succèdent aux marécages glacés, les steppes aux forêts, les champs infinis de céréales aux herbes ondulantes des steppes.

L'Empire russe compte aujourd'hui 110 millions d'habitants. Ce chiffre, déjà si élevé, est destiné à rapidement s'accroître, la natalité en Russie est plus forte qu'en aucun pays de l'Europe. Les terres noires de la Russie du sud, les terres du fameux Tchernoziom, peuvent nourrir à elles seules plus de 110 millions d'hommes. Beaucoup de contrées fertiles, au climat tempéré ou relativement tempéré, sont encore désertes. Toutes ces contrées se peupleront dans un délai rapproché. Dans cinquante ans d'ici la Russie aura 150 millions d'habitants. Et au-delà de ses frontières 30 ou 35 millions de Slaves seront prêts à lui tendre la main.

En résumé la Russie couvre plus de la moitié de l'Europe, elle excerce son influence sur tous les Slaves d'Europe, et

menace en Asie, l'Angleterre et la Chine; mais l'Europe la tient toujours bloquée dans la Baltique et la mer Noire; elle guette une occasion de s'ouvrir la porte de la Méditerranée et du monde en s'emparant de Constantinople.

L'ESPAGNE

Les grandes divisions ou anciennes capitaineries de l'Espagne étaient l'Andalousie, l'Aragon, les Asturies, les Iles Baléares, les provinces Basques, la Nouvelle Castille, la Vieille Castille, la Catalogne, l'Estramadure, la Galicie, les capitaineries de Léon de Murcie, de Navarre, de Valence. Ces anciennes capitaineries ont été divisées en 49 provinces y compris les îles Canaries qui ne sont pas rangées parmi les colonies.

Population : 17.500.000 habitants.

Armée sur pied de paix : 125.000 hommes. — Armée sur pied de guerre : 450.000 hommes.

Marine militaire : 10 cuirassés.

Principales villes.

Madrid, capitale du royaume.

Barcelone, le port le plus important de l'Espagne et un des premiers de la Méditerranée; c'est aussi la ville la plus industrielle et la plus commerçante de la péninsule; Valence, port sur la Méditerranée, ville industrielle; Séville, sur le Guadalquivir, beaux monuments construits par les Maures; Malaga, sur la Méditerranée, second port de l'Espagne, célèbre par ses vins.

On peut encore citer : Saragosse, Grenade, les ports de Carthagène, de Cadix, de Palma (île Majorque dans les Baléares), les villes de Xérès, de Valladolid, de Cordoue.

Colonies.

De son Empire colonial l'Espagne a conservé, en Afrique : les Présides du Maroc, une partie de la côte du Sahara occidental,

les îles Fernando-Po, Annobon, Corisco, et quelques territoires de Guinée.

L'Espagne traverse actuellement une crise grave dont la France souhaite sincèrement la fin. Un courant de sympathie se manifeste particulièrement entre les deux nations, il faut s'en féliciter.

L'Espagne est l'alliée naturelle, nécessaire de la France dans la Méditerranée. Et tout ce qui affaiblit la puissance navale et coloniale de l'Espagne compromet à notre détriment l'équilibre méditerranéen.

C'est dans cet esprit patriotique et dominés par cette préoccupation nationale que nous suivrons la politique du jeune Roi.

Caractère africain de l'Espagne.

Tandis que les deux autres péninsules méditerranéennes de l'Europe, l'Italie et la Turquie, se relient par leur relief à celui de l'Europe, l'Espagne forme un tout presque isolé et se rattache plus à l'Afrique qu'à l'Europe. Les Pyrénées, en effet, sont séparées du Massif Central français par les vallées de l'Aude et de la Garonne, et par la trouée de Naurouse, qui forment une grande vallée naturelle entre l'Océan et la Méditerranée. Le canal unissant les deux mers suit cette dépression, qui s'étend de Narbonne à Bordeaux.

Au contraire, le détroit de Gibraltar, est comme le Bosphore ou le Sund, une percée relativement récente; et les eaux de la Méditerranée ont été autrefois retenues dans un bassin fermé par une barrière qui s'étendait des rochers de Gibraltar (Espagne) à la pointe de Ceuta (Afrique).

L'Espagne est donc une péninsule africaine rattachée à l'Europe.

C'est un vaste plateau de 600 mètres au moins en moyenne, au-dessus du niveau de la mer, et bordé de toutes parts par des terrasses montagneuses parfois très élevées.

L'Espagne, dont les cartes ont donné longtemps une idée

fausse, n'est point parcourue par une chaîne ibérique séparant nettement les versants de la Méditerranée et de l'Océan, avec des ramifications embrassant les bassins du Douro, du Tage du Guadiana et du Guadalquivir. En réalité, les côtes de la péninsule (réduction du grand continent africain) sont bordées par des montagnes que chacun de ses fleuves a dû percer avant d'aboutir à la mer. Quelques-uns mêmes y sont engagés tout entiers comme le Mondego et le Minho.

Tantôt ces montagnes bordent immédiatement la mer (Cantabre, Halice, Catalogne, Sierra Nevada); tantôt elles laissent à leurs pieds une plaine étroite (Murcie, Valence) ou des plages sablonneuses (Portugal), mais elles enserrent de toutes parts le plateau ibérique, et la vallée du Guadalquivir s'ouvre seule largement sur la mer.

La surface du plateau est ridée par des montagnes dont la hauteur absolue est considérable, mais qui paraissent peu élevées, à cause de l'altitude générale du sol.

Entre le Douro et le Tage, une série de Sierras, dont la principale est celle de Guadarrama, sépare la Vieille de la Nouvelle Castille. Le principal passage est celui de Somo Sierra, que garde l'Escurial. La vallée du Jalon ouvre de même un passage de Madrid à l'Aragon. Le Tage et le Guadiana, au moins dans leur cours supérieur, sur le plateau dénudé de la Manche, ne sont pas plus séparés l'un de l'autre que la Seine et la Loire entre Paris et Orléans.

Le Tage va se heurter en Portugal à la Sierra da Estrella; le Guadiana, rencontrant celle d'Ossa, descend du plateau vers la mer par de sombres défilés.

La Sierra Morena marque la vraie lisière de ce plateau au sud, et la Sierra Nevada, ou plutôt l'ensemble des petits massifs isolés et parallèles appelé Sierra Nevada, est une terre africaine par excellence.

Toute la péninsule, par la pauvreté et le caractère torrentiel de ses fleuves, ses surfaces désertes ou couvertes seulement d'herbes que le soleil dessèche, a un aspect africain; la Sierra Nevada

semble un lambeau de l'Atlas, isolé par la mer du reste du massif.

Division et unité de l'Espagne.

Ainsi la péninsule ibérique est divisée comme un échiquier en un certain nombre de compartiments isolés, où se sont développés des êtres politiques différents : les Asturies, la Galicie, le royaume de Léon, les deux Castilles, l'Aragon, la Navarre, la Catalogne, les royaumes de Valence et de Murcie, l'Andalousie, les Baléares.

Les Espagnes, aujourd'hui réunies en un seul royaume, encore distinctes par l'organisation administrative et les dialectes, sont peuplées par une seule et même race, la race espagnole

Sortie de souches multiples, Gaulois liguriens et celtibériens, Phéniciens, Grecs, Romains, Vandales, Wisigoths, Arabes; façonnée par le climat et les croisements, fière d'un passé héroïque, la race espagnole a un patriotisme exalté.

Elle a à un haut degré le goût des aventures, des spectacles brillants le sentiment des arts et la passion de l'honneur

Malheureusement, les qualités des Espagnols sont compensées par des défauts qui font de l'Espagne un des pays les plus arriérés de l'Europe. Chez les classes supérieures, la culture intellectuelle est moins développée que dans la plupart des autres contrées protestantes ou catholiques; la plus profonde ignorance règne parmi les masses.

L'abondance des richesses que l'exploitation du Pérou et du Mexique a apportées en Espagne du XVIe au XIXe siècle a, pendant cette longue période, encouragé l'indolence naturelle des habitants qui est un effet du climat. Ces sources de revenus ont été perdues avec les colonies, et l'agriculture se trouve dans un état bien inférieur à celui où l'avaient laissé les conquérants arabes; il y a même de véritables déserts connus sous le nom de despoblados. L'élevage des moutons, dont les troupeaux transhumants ont contribué, pour une grande part, à ruiner la culture des céréales, est à son tour tombé dans une profonde décadence,

et de tous les pays de l'Europe l'Espagne est peut-être aujourd'hui celui qui nourrit le moins de mérinos.

Les richesses minérales de l'Espagne.

Il en a été de ses richesses minérales comme de ses richesses agricoles. L'Espagne fut dans l'antiquité le Pérou et le Mexique du monde méditerranéen; Phéniciens, Grecs, Carthaginois, Romains exploitèrent tour à tour son or, son argent, son fer, son cuivre, son plomb, son mercure. Si les capitaux français, anglais et allemands ne venaient pas dans la péninsule réveiller l'industrie minière, elle aurait complètement disparu du pays, là même où les traces de l'exploitation des anciens sont les plus apparentes.

État misérable du commerce, de l'industrie et de l'agriculture en Espagne.

La chute de l'Espagne au cours des trois derniers siècles est un des problèmes les plus dangereux et les plus profonds que l'on puisse poser.

Avec l'exploitation des richesses de l'Amérique et le monopole du commerce, de presque la moitié du monde, l'Espagne est tombée dans la misère. Avec une frontière naturelle aussi bien marquée que celle des Pyrénées, elle est descendue à l'un des derniers rangs parmi les puissances militaires. Avec un peuple qui, par un effort de reconstitution à peu près sans exemple, s'était reconquis sur les Maures et s'était refait tout entier dans les luttes héroïques et trop peu connues du moyen âge, elle s'est rendue stérile pour tout ce qui est œuvre de civilisation et de progrès. Son agriculture a péri ; ses industries sont ruinées et ont passé aux mains des étrangers. Là où il fallait des capitaux pour tirer parti de ses richesses minérales, c'est l'or de l'Angleterre et de la France qui est arrivé, avec des ingénieurs étrangers qui amenaient avec eux des capitalistes étrangers.

Les vertus naturelles et les qualités économiques ont manqué radicalement à ce peuple.

Le pouvoir absolu l'a fait décliner aux XVIIe et XVIIIe siècles ; le régime parlementaire ne l'a pas relevé au XIXe siècle tant s'en faut.

Triste exemple que les hommes et leurs caractères font plus pour la prospérité d'un peuple, que ne peuvent faire les constitutions artificielles copiées sur celles des peuples, qui savent se servir des leurs, quelles qu'elles soient en elle-mêmes.

C'est là pour nous une amère leçon à méditer.

L'Angleterre, avec le prestige de son régime parlementaire et de son souverain qui règne et ne gouverne pas, nous a fait, à nous et à d'autres peuples, beaucoup de mal. Toutes les constitutions sont bonnes, quand des hommes intègres et capables les appliquent ; toutes sont mauvaises quand ceux qui y détiennent le pouvoir sont dépourvus de loyauté et de désintéressement dans les intentions et de clairvoyance dans les projets.

Voilà pourquoi il est nécessaire qu'un peuple n'ait pas le culte fétichiste des lois constitutionnelles, que des idéologues lui ont faites sans consulter ses traditions et ses mœurs, et voilà pourquoi tout peuple qui en est là doit briser les liens factices qui le font esclave des ambitieux et des imbéciles.

L'avenir de l'Espagne.

Cependant, sous l'impulsion étrangère le travail national a repris, depuis vingt ans, quelque énergie. Les dévastations du phylloxera en France ont aussi favorisé beaucoup les progrès de la viticulture espagnole quoique le fléau s'y soit aussi attaqué. Mais il faudra encore de longs efforts pour regagner dans tous les sens le terrain perdu depuis trois siècles, et ces efforts ne sauraient aboutir, si le pays ne jouit enfin de la stabilité politique qui lui a manqué plus encore qu'à la France depuis le commencement de ce siècle.

LA FRANCE ET L'ESPAGNE

La ville de Cadix a fait aux officiers de la frégate française *Iphigénie* un accueil qui, suivant l'expression d'un témoin oculaire, « a égalé les enthousiasmes de Cronstadt et de Toulon. »

Si la mise en scène était moins éclatante, si la manifestation toute spontanée n'a pu être entourée des mêmes décors officiels, on n'en a pas moins constaté les mêmes élans populaires, la même sympathie chaude et vibrante, le même effort des deux peuples, de deux races, qui se cherchent et qui sont prêtes à s'unir... fraternellement.

Déjà, à Barcelone et à Madrid, le drapeau de notre pays avait reçu le salut fier et amical du peuple espagnol.

Les ovations faites à nos marins aux arènes de Cadix, d'autres manifestations qui ont eu lieu depuis ont achevé de toucher sincèrement les cœurs des patriotes français, dit L. Millevoye.

L'histoire offre de saisissants contrastes. La France a pour alliées naturelles, en 1903, les deux nations dont la résistance opiniâtre fut l'échec de sa prodigieuse fortune militaire en 1810 et en 1812. On la fête en Russie et elle est cordialement reçue au-delà des Pyrénées.

Ce n'est pas la guerre qui laisse des traces éternelles de haine et de rancune, c'est l'avidité des ambitions inavouables, la spoliation consacrée par la force ou par la ruse, la proie convoitée ou conquise. A l'Espagne, comme à la Russie, nous n'avons rien à reprendre. Elles n'ont rien à nous réclamer. Depuis près d'un siècle, nous sommes quittes. Nous nous sommes mesurés dans des luttes terribles. Nous nous sommes saisis corps à corps dans des duels de géants. Le sang a été répandu avec fureur. Et de ces batailles héroïques il n'est resté de part et d'autre qu'une sincère estime, une profonde admiration.

Donc les morts ne nous séparent pas. Ils défendirent la liberté ou la gloire. Ils dorment avec honneur dans leurs tombeaux communs.

Si l'art, si la poésie pouvaient les réunir dans quelque peinture ou dans quelque évocation sublime, si le geste divin soulevait les pierres de ces sépulcres et en faisait sortir les ancêtres mutilés, tous ces revenants de la grande épopée se tendraient la main dans un magnanime pardon;

C'est que l'Espagne n'aurait jamais l'occasion d'appeler à son aide les héritiers de Wellington. Aucune menace ne la guette de la cime des Pyrénées. La blessure n'est pas à sa tête mais à ses pieds.

A ses pieds, l'Angleterre a rivé les boules de Gibraltar. L'hypocrite libératrice lui a infligé cette humiliation et cette servitude. Et la vaillante Espagne, si jalouse de son indépendance, n'a pas la clef de sa propre maison.

Le péril de demain est plus grave encore. L'entrée de l'Espagne dans l'alliance franco-russe y mettra bon ordre. L'Angleterre prépare d'autres chaînes, elle vise à étendre le filet de fer dans lequel elle compte un jour ou l'autre tenir captive la Méditerranée tout entière. Ses intrigues au Maroc se développent avec une précision méthodique, une habileté consommée qui annoncent et précèdent quelque hardie tentative.

Elle attend l'heure, l'occasion, le prétexte... coup d'éventail ou au besoin coup de poignard. Elle sacrifiera, s'il le faut, un consul; la diplomatie britannique a ses Becius. Toute une mine de révoltes, de massacres, de guerre civile est prête à sauter à la première étincelle. Le *Foreign Office* prendra sa vengeance et son gage... Tanger. A ce moment, l'Angleterre tiendra tous les angles du vaste triangle africain : l'Égypte, le Cap, le Maroc. Elle serait postée sur tous les passages maritimes ; elle aurait la faculté de les interdire, de les fermer à son gré, conclut L. Millevoye.

Fort heureusement le plan développé plus haut (conséquences de l'unité gauloise unie à la Russie) déjoue tous ces projets.

L'ESPAGNE ET L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

L'Espagne devrait être pour nous une alliée, et cette alliance est indiquée par les sympathiques relations existant déjà entre ces deux peuples.

Les Pyrénées sont un mur mitoyen qui disparaîtrait entre deux nations qui ont le même intérêt, le même caractère ardent et des sentiments de fierté poussés à l'excès, dit le colonel Thomas.

C'est donc une main amie que la Russie et la France tendraient à l'Espagne, une main robuste et loyale, pour conjurer le danger qui la menace, et en échange l'Espagne donnerait, dans la Méditerranée un appui qu'un jour peut-être France et Russie seraient bien aises de trouver, afin de contenir l'influence anglaise toujours menaçante.

Nous avons été bien mal inspirés autrefois en laissant égorger le Danemark par la Prusse; cette faute, devenue le point de départ, la puissance de cette dernière a fait naître ses prétentions et l'unité allemande que notre défaite a contribué à confirmer est venue augmenter son arrogance.

La Russie et la France peuvent rendre maintenant un signalé service à l'Espagne qui deviendrait pour elles une alliée fidèle.

Comme jadis avec la Russie, on entrevoit déjà cette alliance à l'horizon, mais on n'ose en parler parce qu'on ne veut pas risquer de se compromettre avec une nation qui a l'air de marcher vers sa ruine.

La France et la Russie ont trop de grandeur d'âme pour se laisser arrêter par d'aussi tristes et mesquines considérations.

Le peuple espagnol est comme nous brave à l'excès et d'essence chevaleresque; comme nous il ne sait pas reculer devant les difficultés.

Les véritables alliances sont celles faites par les peuples quand ils ont une estime réciproque, basés sur leur dignité nationale, quand par leur position géographique ils doivent se

rendre de réels services, quand ils peuvent se venir en aide, alors ils se tendent une main loyale, au besoin gantée de fer; et ce ne sont pas ces alliances éphémères imposées par les souverains que la moindre rancune peut briser.

Telle est la situation qui existe maintenant entre la France et l'Espagne, situation qui doit être au-dessus d'une méfiante réserve.

Une alliance cimentée dans de telles conditions peut être réellement durable et apporter une solution satisfaisante dans une question qui prendrait des proportions considérables par l importance des intérêts qui s'y rattachent.

PORTUGAL

Les anciens gouvernements d'Alemteje, d'Agarve, de Beira, d'Estramadure, d'entre-Minho et Douro, de Truzoz-montes, sont aujourd'hui divisés en 19 provinces auxquelles il faut ajouter les îles Açores et Madère qui ne comptent pas parmi les colonies.

Population : 4.700.000 habitants.

Armée : 80.000 hommes.

Marine : 1 cuirassé.

Principales villes.

Lisbonne, rade admirable et beau port sur l'Atlantique, à l'embouchure du Tage, capitale du royaume. Porto sur le Douro, port commerçant, centre du commerce des vins dits d'Oporto.

Colonies.

En Afrique : les îles du cap vert, des comptoirs en Guinée, les îles du prince et de San-Thomé, les comptoirs côtiers et intérieurs de l'Angola et de Mozambique; en Asie : Goa, Damao et Diu dans l'Hindoustan et Macao en Chine. En Océanie une partie de Timor.

Les Anglais rêvent l'annexion du Zambèze.

Il reste à savoir si l'Europe tolèrera que le Portugal soit dépouillé de ses droits séculaires sur le Zambèze, droits que l'Angleterre a solennellement confirmés par l'arrangement anglo-portugais, qui remonte à neuf ans à peine.

Les Portugais descendant de souches diverses où dominent les éléments celtes liguriens, celtibériens et africains ont continué à former, en dépit de leurs affinités dans la péninsule ibérique, un peuple à part; leur isolement tient surtout à une différence de situation et de climat. Les Portugais sont moins grands mais plus gros, plus vifs que les Espagnols.

La langue du Portugal diffère beaucoup de la langue espagnole et présente plusieurs rapports avec les dialectes du midi de la France. Tourné vers l'ouest, soumis aux vents de l'Atlantique qui lui portent la pluie, le Portugal forme une zone particulièrement arrosée et tempérée où la nonchalance générale chez les Espagnols, a fait place à l'activité soutenue et à l'équilibre. Avant que les Espagnols n'eussent aidé Colomb à découvrir l'Amérique, les Portugais avaient franchi avec Barthélemy Diaz le cap de Bonne-Espérance, et fondé avec Vasco de Gama, sur les côtes de l'Inde et de l'Afrique un grand empire colonial.

En Amérique le Brésil, le seul des états de langue latine que n'aient pas bouleversé des révolutions périodiques, est un état d'origine portugaise.

Il ne reste aujourd'hui au Portugal que des débris de son ancienne puissance. Les plus importants sont ses établissements côtiers de l'Afrique méridionale qui tiennent l'embouchure du Congo et du Zambèze.

PAYS SCANDINAVES

On comprend sous le nom de pays scandinaves le Danemark, la Suède et la Norvège, dont les peuples parlent des langues

très semblables, et ont eu des destinées historiques à peu près communes.

Les pays scandinaves sont les deux presqu'îles situées à l'ouest, de la Baltique et probablement réunies l'une à l'autre avant que les flots de la mer n'eussent creusé les étroits passages des deux Belt et du Sund, dit P. Foncin.

La Norvège forme un plateau bordant à pic l'Océan, depuis le cap Nord jusqu'au Skager-Rack ; il est percé de golfes ou fiords, parfois profonds de plus de 100 kilomètres et larges de moins de 100 mètres, sortes de fissures, de corridors étroits et sinueux dont les murailles, hautes de 300 mètres, sont couronnées de forêts de sapins et d'énormes champs de glaces (field). La Norvège doit au Gulf-Stream, qui réchauffe ses côtes, d'être un pays habitable et relativement tempéré.

Le plateau scandinave, qui tombe en pentes abruptes sur l'Océan, s'abaisse au contraire en pentes douces du côté de la Baltique. Au lieu de fiords, la Suède a des lacs de montagne, étroits et profonds, d'ailleurs semblables aux fiords, et d'où s'échappent les cascades qui alimentent les rivières.

Le relief de la contrée est encore fruste, incomplet ; il est dans l'état où l'a laissé la période glacière et l'écoulement des eaux vives ne l'a pas encore assez perfectionné pour que les rivières y soient navigables. Toutes sont coupées de cascades.

La série des grands lacs Wener, Wetter, Hielmar, Maxlar, isole du plateau scandinave la péninsule de la Gothie, où se trouvent les pays suédois proprement dits. La Gothie est le fragment septentrional de cette barrière de pays peu élevés, qui fermaient jadis la Baltique, dont le Jutland est le fragment méridional, et dont les îles Danoises sont les débris.

Seul de tous les détroits, le Sund est accessible à la grande navigation ; il présente presque l'aspect d'un canal artificiel ; il est la porte de la Baltique.

Aperçu historique.

Avec son grand port de Copenhague, abrité dans Seeland derrière l'îlôt d'Amager, le Danemark est le portier de la Baltique. Ainsi s'explique sa prépondérance dans le nord au moyen âge.

Mais il n'avait pas assez de ressources en lui-même pour maintenir sa suprématie, et, à partir du XVII, siècle, il fut supplanté par la Suède, qui tenta de dominer sur laBaltique entière. Un instant elle eut la Finlande et la Poméranie, menaça la Russie, la Pologne et le Danemark ; Stockholm, au carrefour des golfes de Bothnie, de Finlande, de Livonie, et de la Baltique méridionale fut quelque temps la reine de cette mer.

Le développement de la puissance russe fit tomber au XVIIIe siècle la prépondérance suédoise. La Suède fut rejetée dans sa péninsule, puis réunie à la Norvège, qui est une colonie danoise.

La répartition actuelle des États scandinaves, qui fait de chaque péninsule un état à part, paraît naturelle. L'ancienne division, plus rationnelle encore, les avait groupés d'après les mers. La Suède est un État baltique ; le Danemarck est, comme la Norvège un pays atlantique.

DANEMARK

Le Danemark, privé de sa marine en perdant la Norvège, dépouillé par la Prusse, malgré une résistance héroïque, de ses provinces agricoles du Holstein et du Sleswig, est réduit au nord du Jultand, et à ses îles ; il ne doit de vivre encore qu'à la rivalité de l'Allemagne et de la Russie sur la Baltique, et au désir des nations européennes de ne pas abandonner le Sund aux mains d'une puissance redoutable.

Du moins, dans ses étroites limites, donne-t-il au monde le spectacle d'une nation qui sacrifie ses principales ressources à son instruction et au développement de la science. Nulle part, la moyenne intellectuelle n'est plus élevée que dans le Danemark,

et les établissements scientifiques de Copenhague sont de véritables modèles ; c'est une gloire qui vaut bien celle des armes et des conquêtes.

Cette sollicitude pour les choses de l'intelligence est d'ailleurs partagée par les deux autres États scandinaves. Elle s'explique en partie par le climat qui interdit pendant une grande partie de l'année tout travail au dehors et retient le paysan norvégien ou suédois dans la maison. Le grand développement de l'instruction primaire dans les pays scandinaves y a favorisé l'établissement d'un régime très libéral, où la représentation nationale a toujours le dernier mot. Malheureusement les rigueurs du climat ont, en même temps que le goût de l'instruction et de la lecture, développé celui de l'alcool, et il a fallu des lois spéciales pour réagir contre un mal qui allait bientôt devenir un fléau ; il paraît aujourd'hui vaincu.

Population : 2.200.000 habitants.

Principales villes.

Copenhague, dans l'île de Seeland, capitale du royaume, port militaire et marchand. Odensee, ville industrielle dans l'île de Fionie, Aarhuus et Aalberg, villes du Jutland.

Armée : 60.000 hommes.

Marine militaire : 8 cuirassés.

Dans une fête, le 6 septembre 1896, au Cercle militaire à Bourges, a eu lieu, par nos officiers, la réception d'un capitaine de l'armée danoise, le capitaine Johansen, autorisé à suivre comme attaché au 95e d'infanterie, les manœuvres effectuées par eux dans le Morvan. Dans un toast qui a été très applaudi, le colonel du 95e a évoqué en termes émus la communauté d'intérêts et d'infortune qui rapproche la France et le Danemark.

Avant la réception, M. Johansen avait assisté au banquet donné en son honneur par les capitaines du 95e.

M. LOUBET A COPENHAGUE A SON RETOUR DE RUSSIE EN 1902

De Cronstadt à Copenhague. — Entrevue cordiale avec le roi Christian. Au palais d'Amalienborg de Copenhague le 15 mai 1902.

La visite du Président de la République française au roi Christian de Danemark, grand-père de l'empereur Nicolas II, a produit une très heureuse impression. Si nous en doutions, il suffisait de regarder la foule énorme qui, malgré la triste température, se presse sur des quais et parcourt la jolie ville d'ailleurs entièrement pavoisée.

Dans la rade intérieure, tous les navires ont arboré le grand pavoi.

Les embarcations arrivent chargées de curieux acclamant et agitant les chapeaux et les mouchoirs.

Tous les forts de la défense de Copenhague saluent quand le *Cassini* entre en rade.

Sur le quai Tolboden.

Pendant que le *Cassini* continue sa route vers Copenhague arrivent sur le quai Tolboden le régiment d'honneur avec musique et drapeau, les ministres danois, le corps diplomatique, les hauts fonctionnaires civils et militaires, les représentants de la colonie française et de l'Alliance française.

Enfin ce contre-torpilleur vient stopper, à onze heures précises, le long du quai Tolboden, sur lequel le Président Loubet va mettre le pied, et où l'ont précédé les voitures de gala qui ont amené le roi de Danemark et les principaux personnages de la cour.

Le roi en uniforme de général de l'armée danoise porte le grand-cordon de la Légion d'Honneur. Tous les princes en grand uniforme, portent également les insignes de l'Ordre français.

Le roi avait, d'ailleurs, eu soin de faire parvenir des décorations danoises aux personnes de la suite du Président : MM. Del-

cassé et l'amiral Roustan ont reçu le grand-cordon de l'ordre du Danebrog; M. Paul Loubet a été nommé chevalier de cet ordre.

LE ROI CHRISTIAN À BORD DU « CASSINI »

Dès que le *Cassini* stoppe, M. Jusserand ministre de France, arrive à bord. Peu après arrive un officier de la marine danoise, qui annonce que le roi, malgré ses 84 ans, tient à venir chercher à bord du *Cassini* le Président de la République.

Effectivement, du pont du *Cassini*, on voit le roi s'embarquer sur un canot à vapeur qui accoste bientôt le bâtiment présidentiel.

L'amiral Roustan reçoit le roi au bas de l'escalier, et M. Loubet le reçoit à la coupée. Le roi très svelte et de tournure très distinguée, gravit l'échelle très lestement.

Le roi et M. Loubet tête nue, se saluent, et, après les premiers compliments de bienvenue, le Président présente les personnages de sa suite au roi, qui montre l'affabilité la plus grande envers tous.

Quand le Président présente son fils, M. Paul Loubet, le roi s'entretient fort aimablement quelques instants avec lui, lui demandant des nouvelles de Mme Loubet et de sa grand'mère.

Le prince héritier, le frère du roi, et plusieurs princes de la famille royale accompagnent le roi.

Le roi et le Président prennent place dans le canot royal.

LE PRÉSIDENT ACCLAMÉ

Quand le roi et M. Loubet mettent pied à terre, une foule considérable, alignée sur la longue étendue des quais de la ville, les acclame, les salue, et leur fait un accueil très chaleureux, très sympathique.

M. Loubet en habit, porte le grand-cordon bleu de l'ordre

de l'Éléphant, le plus élevé des ordres danois qui lui a été donné l'année dernière.

Le roi lui présente les ministres et les personnalités présentes.

Puis, le roi et le Président passent devant le régiment composant la garde d'honneur, dont le drapeau salue et dont la musique joue la *Marseillaise*.

Le cortège se forme.

M. Loubet monte avec le roi dans la première voiture. L'escorte est composée de hussards; la famille royale vient ensuite, puis la suite de M. Loubet.

La foule fait au Président de la République un accueil enthousiaste.

Quand le cortège arrive place d'Amalienborg, devant le palais du roi, la garde royale rend de nouveau les honneurs.

Avant le déjeuner le Président, accompagné du roi, va saluer le prince et la princesse royale.

Le déjeuner de gala.

A midi et demi, un déjeuner de gala est servi dans la grande salle des Chevaliers du palais Christian VII, où des appartements ont été réservés à M. Loubet.

La table est ornée de fleurs provenant des serres royales et de surtouts d'or et d'argent et notamment de deux énormes jardinières en or, cadeau de l'empereur Alexandre III.

Le service est fait dans de la vaisselle plate et dans des porcelaines de la manufacture de Sèvres et des manufactures danoises.

M. Loubet ayant à sa droite la princesse héritière de Danemark est assis en face du roi, à côté duquel prend place la princesse Valdemar, fille du duc de Chartres et femme du prince héritier.

La famille royale, les grands dignitaires de la cour et la suite de M. Loubet sont invités.

A la fin du repas, le roi porte, en français, un toast à M. Loubet et à la France, puis la musique joue la *Marseillaise*.

M. Loubet répond en portant un toast au roi, à la famille royale et au Danemark, et l'hymne danois : Le Roi Christian est joué.

Le roi a parlé d'abord. Il s'est exprimé ainsi :

« Monsieur le Président,

« Je suis infiniment heureux que vous ayez bien voulu nous honorer, moi et mon pays de votre bonne et aimable visite. Je m'empresse de vous en exprimer ma plus sincère reconnaissance. Je regrette du plus profond de mon cœur la courte durée de votre séjour parmi nous. Je bois à la santé de M. le Président, et à la prospérité de sa belle patrie, dont il est le plus digne représentant. »

M. Loubet a répondu en ces termes :

« Sire,

« Rien ne pouvait m'être plus agréable au retour d'un pays qui nous est cher à tant de titres, que de saluer le souverain vénéré d'une nation pour laquelle la France n'a qu'estime et sympathie. Je suis très reconnaissant de l'accueil que j'ai reçu. Je lève mon verre en l'honneur de Sa Majesté le roi et de toute la famille royale, et je bois à la prospérité du vaillant peuple danois. »

Le roi, par l'expression avec laquelle il a prononcé son toast, a produit une vive impression sur tous les convives. Le prince Valdemar n'a pu dissimuler son émotion qu'il a aussitôt contenue.

Bruits de neutralisation du Danemark. — Rapprochement du Danemark et de l'Allemagne. — Réception du prince héritier de Danemark à Berlin en octobre 1902. — Campagne anti-patriotique de renoncement. — Campagne française dans un but analogue.

La visite du prince Frédéric, héritier de Danemark, à Berlin

en octobre 1902 a eu pour principal objet, dit-on, des négociations matrimoniales.

Quoiqu'il en soit, la presse allemande a salué la visite du prince comme un événement politique important. C'est depuis l'annexion du Sleswig-Holstein le premier indice d'un rapprochement entre la famille royale de Danemark et les Hohenzollern. Le *Berliner-Tageblatt* a émis l'hypothèse que le prince Frédéric pourrait bien s'entretenir avec Guillaume II de la neutralisation du Danemark.

Ce n'est là qu'une hypothèse, mais dès maintenant, on ne peut que déplorer ce renoncement du gouvernement danois aux revendications nationales. Il fait inconsciemment le jeu d'un vainqueur sans scrupules et prépare lui-même l'absorption de son pays par l'Allemagne.

A mon avis, de même que nulle femme honnête ou désirable n'est, quoiqu'elle fasse, jamais à l'abri des désirs d'un sadique quelconque, de même la neutralité du Danemark, même si elle était un fait accompli, ne la mettrait pas à l'abri d'un viol, d'une occupation et d'une annexion de son territoire si l'Allemagne y trouvait son plaisir, son intérêt ou son profit.

La nouvelle n'est pas de nature à bouleverser le monde, écrit à ce sujet A. Humbert, cependant les milieux diplomatiques s'en émeuvent et toute la presse européenne la commente. C'est que, depuis trente-huit ans, depuis cette guerre des duchés qui livra à la Prusse deux des plus belles provinces de la monarchie danoise, toutes relations avaient été rompues entre les deux Etats. Sans qu'il y ait lieu d'attacher une créance immédiate au bruit qui fait de ce voyage le prélude d'un mariage prochain entre un des fils du kaiser et la fille du prince héritier de Danemark, on doit considérer qu'un tel événement modifie sensiblement l'état des choses dans le nord de l'Europe, en ce qu'il marque la réconciliation des deux cours, sinon des deux peuples et constitue, de la part de la nation vaincue et dépouillée, une acceptation définitive du fait accompli.

Au surplus, et c'est un fait que *L'Éclair* a signalé en d'autres

circonstances, le rapprochement avec l'Allemagne est, depuis plusieurs années déjà, ouvertement préconisé à Copenhague par un parti qui se recrute surtout dans le haut négoce et la finance. On peut penser ce qu'on veut des avantages politiques et des profits matériels qu'au dire de la presse allemande le vaincu de 1864 tirerait d'un accord avec son vainqueur; ce qui est certain, c'est que la campagne qui est menée au Danemark en faveur du renoncement aux espérances nationales est tout entière orientée sur les intérêts économiques du pays. Or, il est bon de remarquer qu'il se mène chez nous une campagne dirigée vers un but analogue; seulement elle est inspirée par de tout autres motifs, et ne vise aucune des compensations qui sont, à tort ou à raison, offertes au patriotisme danois.

Les Français qui nous conseillent d'oublier la blessure de 1870 et de consacrer par une éclatante initiative de notre Parlement, la germanisation de l'Alsace-Lorraine, n'envisagent nullement le bien que pourrait, éventuellement, tirer la patrie d'un si énorme et si cruel sacrifice; ils n'ont pas idée de faire payer à l'Allemagne, d'un prix quelconque, le don splendide qu'ils nous invitent à lui faire; ils nous adjurent seulement de nous mettre à sa discrétion par le désarmement et, pour toute récompense à une aussi stupéfiante abnégation, ils nous font entrevoir la reconnaissance de l'humanité. Ne serons-nous pas assez payés quand, par le licenciement de notre armée, nous aurons marqué la fin des âges barbares et, pour jamais, fondé la paix des nations?

Si le rêve de ces visionnaires avait la moindre chance d'être réalisé, il faudrait peut-être y regarder à deux fois; mais comme il y a d'assez grands risques que le premier pas fait dans la voie où ils nous poussent, attire l'ennemi sur nos frontières désormais ouverte et nous jette dans une effroyable guerre, l'opinion générale se maintient qu'il vaut mieux s'abstenir.

SUÈDE ET NORVÈGE

La Suède, état de second ordre, est gouvernée par le même roi que la Norvège, mais régie par une constitution différente; elle ne vit guère que par ses provinces méridionales, les seules où l'agriculture soit possible. Encore les habitants doivent-ils lutter contre les rigueurs du climat par une consommation d'alcool parfois excessive. Elle a construit des chemins de fer dans ses régions septentrionales pour exploiter les immenses forêts de sapins qui couvrent les montagnes de la péninsule.

Les hardis marins des fiords norvégiens se livrent à la pêche; ils transportent dans toute l'Europe et, même en Amérique, sur des navires dont le nombre s'explique par l'abondance des matériaux de construction, les bois et les fers excellents des deux pays; ils font dans la mer polaire européenne une chasse active aux cétacés. Ils notent aussi, et l'observatoire de Christiania centralise toutes les observations propres à accroître nos connaissances sur cette région si difficile à explorer.

C'est un Scandinave, l'intrépide capitaine Nordenskiold, qui a parcouru le premier en 1879, le passage du Nord-Est.

SUÈDE

Population : 4.800.000 habitants.

Divisions administratives.

Il y a trois grandes divisions : le Nortland, la Suède propre, la Gothie. Ces grandes divisions sont subdivisées en 25 préfectures.

Principales villes.

Stockholm, port militaire et de commerce, capitale du royaume; Goeteberg, sur le Cattégat, le deuxième port de commerce de la Suède; Malmoe, port de commerce sur le Sund ; Norrkoeping.

Armée sur pied de guerre : 334.000 hommes.

Marine militaire : 63 vapeurs divers.

NORVÈGE

Population : 2 millions d'habitants.

La Norvège est divisée en 20 préfectures.

Principales villes.

Christiania : capitale du royaume, port de commerce ; Bergen ; Drontheim ou Trondhiem, ports de commerce.

Armée : 30.000 hommes.

Marine militaire : 46 vapeurs divers.

CONCLUSION

Récapitulons maintenant les forces de l'Unité Gauloise et de ses alliés suivant le plan développé ci-dessus :

FORCES DE L'UNITÉ GALLO-CELTIQUE ET DE L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE AUGMENTÉES DES PAYS SCANDINAVES

ARMÉE SUR PIED DE PAIX		SUR PIED DE GUERRE	MARINE MILITAIRE			
Unité gauloise comprenant :						
France :	508.000	3.850.000	450 bât.	de G.	70	cuir.
Suisse :	208.000	208.000	»	»	»	»
Hollande :	186.000	186 000	150 »	»	23	»
Belgique :	130.000	130.000	» »	»	»	»
	1.032.000	4.374.000	600 »	»	93	»
Espagne :	120.000	805.000	108 »	»	10	»
Portugal :	155.000	155.000	60 »	»	»	»
Russie :	820 000	5.000.000	400 »	»	45	»
Danemark :	60.000	60.000	40 »	»	8	»
Suède :	334.000	334.000	63 »	»	»	»
Norvège :	30.000	30.000	46 »	»	»	»
	2 551.000	10.758.000	1.317 »	»	156	»

Armées de terre et marines animées du plus vif esprit patriotique contre la Quadruple-Alliance ; supérieures comme qualités physiques en dehors de la supériorité du nombre et de l'armement.

Il convient aussi de faire entrer en ligne de compte, comme difficultés intérieures, affaiblissant la Quadruple-Alliance les éléments alsacien-lorrain et danois annexés à l'Allemagne et l'élément irlandais qui se soulèverait immédiatement contre l'Angleterre. Si la fédération européenne que je préconise, désire, en toute sincérité assurer l'avenir pendant qu'il en est temps encore, en réalisant le plan développé plus haut, elle n'a plus maintenant qu'à le vouloir fermememt. Qui peut le nier? Si la destinée conduit tous ces États à une action commune à main armée, qui peut mettre en doute qu'agissant de concert ils représenteraient une force invincible? Ceci établi, nous allons — après avoir exposé ci-après une autre politique à suivre parallèlement, hors d'Europe — étudier l'histoire de la vaillante race celte ou gauloise, grande et généreuse entre toutes, et ses traditions.

II

CELTES D'AMÉRIQUE ET D'EUROPE

POLITIQUE A SUIVRE PARALLÈLEMENT HORS D'EUROPE

Les Celtes d'Amérique, les Irlandais et les Canadiens.

A côté du groupement étroit des Celtes d'Europe que nous poursuivons, il est encore une autre politique à suivre. Nous devons nous attacher à réaliser au plus tôt « L'Alliance Franco-Russe-Américaine », dont se sont déjà occupés MM. Gerville-Réache, Arthur Lynch et le marquis de Castellane que je cite plus loin. Ces deux politiques peuvent être suivies parallèlement.

Nous comptons d'ailleurs aux États-Unis des amis sincères absolument acquis à la cause celtique, 20 millions d'Irlandais établis là-bas y ont formé une Irlande d'Amérique favorable à nos projets. Je n'en donnerai pour preuve qu'un discours récent prononcé par le député irlandais : John Redmond.

Nous avons aussi une France d'Amérique : le Canada! voisine et amie de la Grande République, celle-ci n'oubliera jamais qu'elle doit son indépendance à la France. Les fêtes en l'honneur de Lafayette et Rochambeau, qui ont eu lieu en 1902 à New-York nous en sont le garant, en dépit des intrigues allemandes et anglaises.

L'agitation irlandaise. — Discours du leader John Redmond.

Le discours prononcé le 28 juillet 1902 à la réunion des députés irlandais par M. John Redmond a produit une véritable

stupéfaction dans les milieux jingoës. Des journaux ont demandé la mise en accusation du député patriote pour crime de haute trahison et d'appel à la rébellion armée.

M. Redmond s'est déclaré prêt à continuer la lutte sur le terrain parlementaire, mais il a mis en doute que cette lutte pacifique soit suivie de succès, puisque le but réel des Irlandais est non pas d'obtenir une autonomie plus ou moins effective, mais bien de secouer le joug anglais, de conquérir leur indépendance et de proclamer une République Irlandaise.

M. Redmond a déclaré que le mot d'ordre des patriotes devait être : *Ireland a nation* (l'Irlande érigée en nation).

Il a montré que 15 millions d'Irlandais étaient prêts à prendre les armes pour la défense d'une île qui reste malgré tout leur patrie. Il a affirmé qu'il rapportait de son voyage aux États-Unis la ferme conviction que ces 15 millions d'Irlandais, qui comptent plusieurs millionnaires, brûlaient du désir de « se mesurer avec l'Anglais » l'ennemi héréditaire, et qu'au premier signe de la lutte pour l'indépendance ils accourraient.

On ignore encore comment le discours du député irlandais a pu être communiqué à la presse. Il est probable que des espions anglais s'étaient introduits dans la salle en se déguisant en domestiques.

LA QUESTION IRLANDAISE

Les Irlandais d'Amérique. — Réunion de la convention nationale à Boston, le 21 octobre 1902. — Le Président Roosevelt favorable à la Ligue irlandaise.

L'ouverture des séances de la convention nationale de l'Union irlandaise d'Amérique a eu lieu le 21 octobre 1902 à Boston. MM. John Redmond, Dillon et deux autres députés irlandais à la Chambre des communes y assistaient. Parmi les lettres de regrets de ne pouvoir être présents, il faut citer celle du Président Roosevelt.

Le président, dans son discours, a déclaré que le peuple ir-

landais, aurait le droit de recourir aux armes pour obtenir sa liberté.

M. Dillon expose que la population irlandaise est désarmée. On lui refuse la liberté de la parole, la liberté de la presse, la liberté de réunion; on lui refuse le jugement par le jury. La tyrannie règne en Irlande.

M. Davitt déclare que les télégrammes relatifs à la situation en Irlande ne parviennent pas aux Etats-Unis. On les arrête à Londres. « Je me suis abouché, ajoute-t-il, avec de nombreux journalistes de Marseille et de Paris et nous avons formé le projet d'ouvrir une agence de presse indépendante ayant son centre à Paris ».

Les Irlandais d'Amérique n'ont envoyé aux Boërs qu'une quarantaine de volontaires.

En ne combattant pas contre l'Angleterre, ils ont abandonné en cette occasion la cause irlandaise. Le général Botha disait que si les Irlandais d'Amérique avaient envoyé 5.000 volontaires après l'affaire de Paardeberg, la puissance de l'Angleterre aurait été brisée dans le sud de l'Afrique.

La convention s'est prononcée ensuite pour l'indépendance de l'Irlande. Elle a affirmé le droit pour les Irlandais de faire la guerre à l'Angleterre par tous les moyens honorables. Elle a demandé que l'Angleterre soit appelée à la barre de l'opinion publique.

M. Davitt a lu à l'assemblée une liste montrant que la Ligue irlandaise compte 110.000 membres en Irlande.

Meeting organisé à Philadelphie le 29 octobre 1902 pour l'affranchissement de l'Irlande, sous la présidence de M. Stone, gouverneur de Pennsylvanie.

Les délégués irlandais débarqués le 28 octobre 1902 aux Etats-Unis pour commencer une campagne dont le but est de provoquer un mouvement en faveur de l'affranchissement de l'Irlande, ont été reçus solennellement le 29 à Philadelphie.

Dans la soirée, plus de 10.000 personnes rassemblées à l'Académie de musique ont acclamé les délégués.

Le meeting était présidé par M. Stone, gouverneur de la Pennsylvanie. Ce haut magistrat, l'un des personnages les plus influents de la République, a déclaré dans son discours que l'Irlande était mûre pour l'indépendance, que nulle nation au monde n'était plus capable qu'elle de se gouverner elle-même, que l'avenir de l'Irlande intéresse désormais le monde entier et, que c'était là une question, dont la solution s'imposait à brève échéance, et cela pour la paix de l'univers.

Ces braves paroles, tombant d'une bouche aussi autorisée produiront une grande impression en Irlande et surtout en Angleterre.

Après M. Stone, les délégués ont pris la parole. Ils ont été chaleureusement applaudis.

Le 14 novembre, les deux célèbres agitateurs irlandais : Dillon et Davitt, continuant leur tournée de conférences, étaient à New-York.

Les Irlandais sont prêts à risquer non seulement l'emprisonnement, mais l'échafaud même pour la cause qui leur tient tant au cœur.

Cette déclaration est extraite du discours que M. John Murphey, membre du Parlement pour East Kerry, prononça, le 13 novembre 1902 à West-Gorton : « Il est idiot, a-t-il ajouté, de s'imaginer que la persécution puisse empêcher les Irlandais de poursuivre leur campagne. Pour chaque homme que l'on jette aux fers, il y en a dix prêts à prendre sa place. »

Les Irlandais sont des hommes.

III

LA FRANCE D'AMÉRIQUE

Inauguration de la statue de Champlain à Québec. — Les Français du Canada.

L'attachement des Canadiens aux coutumes, aux mœurs et à la langue de leur ancienne patrie la France, est proverbial. Nous avons le droit d'en être fiers car plus qu'aucune théorie ce fait montre quelle bonne mère était la France (et est encore) pour ses colonies. Arrachés d'elle par les guerres et les traités, ses anciens colons persistent à se croire et à se dire ses fils.

Le Canada est le pays de la terre que la France doit le plus regretter d'avoir perdu. Il y a là 16.000 myriamètres carrés qui ont appartenu à notre empire extérieur. Quand les frères Cabot, ces Italiens audacieux, eurent découvert cet immense territoire, l'Angleterre n'en prit aucun souci. Verrazani, autre Italien qui était au service de François Ier, en prit possession au nom du roi et le baptisa la Nouvelle-France. Jacques Cartier alla plus loin que lui dans l'intérieur. Ce Malouin fut, en réalité, le grand découvreur et le premier colonisateur du Canada. Sous Henri IV, nous étions encore les maîtres du trafic, qui fut concédé à Chauvin. Champlain qui vint après lui fonda Québec. Richelieu, mais surtout Colbert, reprirent l'œuvre et la poussèrent vigoureusement, Les Anglais étaient une minorité infime. Leurs treize colonies ne formaient que la vingtième partie du sol que nous possédions. C'étaient des Français qui révélaient au monde émerveillé l'existence de l'immense et magnifique bassin qui,

des lacs et du fleuve le Saint-Laurent, se déverse dans l'Océan, et par le Mississipi porte ses eaux dans le golfe du Mexique. Mais les efforts de nos explorateurs, notre génie d'entreprise, notre force armée, ne pouvaient longtemps lutter contre l'invasion de la race anglo-saxonne, qui débordait sur l'Amérique du Nord.

Quand notre vaillant Montcalm mourut, l'épée à la main sans avoir la douleur d'être obligé de rendre Québec aux assaillants anglais au nombre de 50.000, Louis XV n'en fut pas plus ému que ses favorites. Il avait à peu près abandonné la partie. C'est qu'il y avait au Canada plus d'un million et demi d'Anglo-Saxons, quand nous n'y étions pas 30.000 Que vouliez-vous faire contre cette prise de possession d'une ville par toute une race ennemie, civilisée, armée? Il n'y avait qu'à lui laisser la place.

Le Canada de François Ier, de Henri IV, de Colbert n'appartient qu'à l'histoire. Il est aux Anglais jusqu'à ce qu'il se reprenne lui-même. Peu à peu une nation se forme, dont les États-Unis ses voisins et frères, n'auront pas besoin de revendiquer l'indépendance en vertu de la doctrine de Monroé. Et cette nation, qui se souvient que la France, l'a bercée enfant et qui n'oublie pas que l'Angleterre l'a faite grande et virile sera un jour elle-même, et rien qu'elle-même, quoi que prophétise sir Wilfrid Laurier. Le Canada ne serait pas digne d'avoir produit Georges Washington s'il demeurait rivé à la domination de l'Angleterre.

De quelque nom qu'il se couvre, qu'il soit la Colombie britannique, Ontario ou Terre-Neuve, le Canada ne demeurera pas sous la dépendance d'un protectorat qui aspire ou qui commence à se transformer en annexion. Provinces et territoires, s'administrent aujourd'hui eux-mêmes, dans une autonomie complète, gouvernant leurs intérêts comme il leur plaît. Libres chez elles, les populations de colons et de métis réparties sur cette superficie de 8.826.570 kilomètres carrés, près de dix-sept fois grande comme la France, entendent l'être également à l'extérieur. Comme elles ont leur budget, leur armée, leur présentation fédérale, elles voudront aussi leur diplomatie. Tous ces grands

tributaires de « l'Angleterre impériale » s'émancipèront à tour de rôle.

La ville de Québec, capitale du Canada, s'est souvenue qu'elle avait été fondée par Samuel Champlain et elle lui a dressé un monument dont l'inauguration a eu lieu.

Notre gouvernement a été invité à se faire représenter officiellement à cette cérémonie. C'est une solennité toute française en effet.

Notre patrie a été fêtée là-bas dans la personne d'un de ses plus hardis enfants.

Quel plan gigantesque, avait conçu ce Samuel Champlain, qui parti de France au commencement du XVIIe siècle, avait songé à réunir en une seule domination, par l'intérieur des terres les établissements fondés par les Français sur divers points de l'Amérique du Nord ! M. Hanotaux, ancien ministre des affaires étrangères lui a consacré une éloquente étude. Il le suit dans ses explorations au Canada, errant du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, remontant le cours du Saint-Laurent, franchissant les rapides, traversant le lac Ontario et le lac Huron, formant le projet de trouver au Nord le chemin, qui par la mer ferait communiquer l'Europe avec la Chine et les Indes Orientales, et rêvant enfin de réunir le Canada à la Louisiane et à la Floride. « Il faudrait, disait Champlain lui-même que la France se vît enrichie et accrue d'un pays dont l'étendue excède plus de 1.600 lieues en longueur, et en largeur près de 500, et cela dans un continent qui ne laisse rien à désirer pour la bonté de ses terres et l'utilité qui s'en peut tirer, et aussi pour le commerce du dehors. »

Samuel Champlain avait la même audace et la même énergie que ce pilote de Saint-Malo, le vaillant Jacques Cartier, qui l'avait précédé au Canada et qui en avait pris possession au nom de la France. Prise de possession toute nominale il est vrai. Ce n'est qu'en 1608, en effet que les Français vinrent s'installer au Canada, qui prit alors le nom de Nouvelle-France. C'étaient des marins et des négociants qui s'embarquaient dans les ports de

Bretagne et de la Normandie pour aller faire la pêche ou le commerce des pelleteries. Ils agissaient à leurs risques et périls, et n'avaient pas les moyens matériels de fonder des établissements durables et capables de se développer. Champlain pensa qu'il était du devoir et de l'intérêt de leur patrie de les aider.

Le Canada n'a point oublié l'œuvre de l'homme qui fut ainsi son véritable fondateur. La mémoire de Champlain est restée vivante parmi les populations. Et ce sont les descendants des premiers colons français qui lui ont élevé une statue à Québec. On en a les preuves en lisant les signatures qui sont au bas de l'adresse envoyée à notre gouvernement pour l'inviter à la cérémonie d'inauguration : Parent, maire de Québec; Alexandre Chauveau, juge des sessions; Laflamme, recteur de l'Université; Pierre Garneau, membre du Conseil législatif, Siméon Lesage, député, ministre des travaux publics de la province de Québec; et encore : Ernest Gagnon, Dionne, Berlinguet, Brunet, Tanguais, etc. Tous ces noms ne sont-ils pas les nôtres?

Et c'est en langue française aussi que les signataires ont convié notre pays à cette fête. Bien que cent vingt-cinq ans se soient écoulés depuis que le Canada ne nous appartient plus, depuis qu'il est sous la domination anglaise, le souvenir de la France demeure entier sur ce vaste territoire. On y a conservé l'usage de notre parler comme un inaltérable gage d'affection. Un journal de Québec que j'ai sous les yeux publie un article où je lis ce qui suit : Parlons français! Ne nous laissons pas envahir par la langue anglaise! Conservons le langage de nos pères! Nous témoignerons ainsi notre attachement à la nation maternelle, à la France!

Voilà l'éclatante démonstration que les descendants des Français au Canada nous gardent un cœur fidèle. Ils appellent toujours la France « leur mère ». Ce n'est pas en vain qu'elle a sur ce sol dépensé tant de vaillance. Et c'est ici l'occasion de rappeler les belles paroles que devant des voyageurs français qui visitaient sa ville, M. Royal, député et maire de Saint-Boniface prononçait en 1885 :

« Vous êtes venus en ce pays pour visiter des frères et nous

sommes convaincus que vous avez ressenti une sensation bien vive en retrouvant à 2.000 milles de la capitale du Canada des enfants de cette belle France, qui fait battre nos cœurs si fort... Votre visite sera le point de départ d'une union solide et durable entre la mère-patrie, la France et son rejeton, le Canada français... Puisse cette union renouer plus étroitement, s'il est possible, les liens qui nous rattachent à la France! »

Ces mêmes sentiments d'affection se sont affirmés devant le monument de Champlain. Et c'est avec émotion que la France a appris qu'on glorifiait là-bas un de ses fils. En lui, c'est le génie de notre race qu'on célèbre, c'est notre initiative civilisatrice, notre vaillance dans les entreprises utiles à l'humanité, notre énergie dans les conquêtes réalisées au nom du progrès. Depuis Champlain, bien d'autres Français ont dans les pays lointains, planté notre drapeau; il reste malgré tout le type du colonisateur traitant avec douceur les peuples chez lesquels il va, leur apportant la paix et la prospérité.

IV

LA FRANCE CANADIENNE

Les Canadiens, de Paris ont célébré l'autre jour leur fête nationale. On a banqueté, discouru, dansé. La fête a été des plus gaies, et c'est que la colonie canadienne de Paris se compose en majorité de jeunes gens, étudiants en médecine, en droit et en lettres. Leur nombre est assez considérable chez nous pour qu'ils aient pu fonder une Société très florissante qui a pris pour titre : *La famille française*. Deux fois par mois, les membres de cette famille se réunissent pour parler du pays natal et chanter de vieilles chansons du Canada qui sont aussi de vieilles chansons de France.

Je ne sais rien de plus touchant que cette persistance du sentiment national chez les Canadiens. Il y a plus d'un siècle que le Canada est devenu terre anglaise. Mais l'âme des habitants est demeurée la même. Il en est parmi eux qui, après cent ans, n'ont pas voulu abandonner leur nationalité et sont demeurés français de fait comme de cœur. Le paquebot *La Touraine* débarquait ainsi, il y a quelque temps, sur les quais du Havre, douze jeunes Canadiens de vingt ans qui, en prenant pied sur la terre de France, se mettaient à entonner l'hymne national du poète Frechette :

I

Jadis, la France sur nos bords,
Jeta sa semence immortelle ;
Et nous, secondant ses efforts,
Avons fait la France nouvelle.

Refrain.

O Canadiens ! rallions-nous
Et près du vieux drapeau, symbole d'espérance,
Ensemble, crions à genoux ! Ensemble, crions à genoux !
Vive la France !

II

Plus tard, un pouvoir étranger
Courba nos fronts un jour d'orage.
Et même au moment du danger
Dut compter sur notre courage. (*Refrain*)

III

Aujourd'hui, forts de l'avenir,
Sans faire un seul pas en arrière,
Fidèles au vieux souvenir,
Nous poursuivons notre carrière. (*Refrain*)

Ces douze jeunes gens étaient des conscrits ; ils pouvaient aisément se dispenser du service militaire, la loi le leur permettait. Ils ne voulaient pas profiter de la loi. Ils voulaient être Français jusqu'au bout et supporter toutes les charges, remplir toutes les obligations qu'elle impose à nos nationaux. Bien mieux, ce qui apparaît à quelques-uns comme un devoir pénible et rebutant, ils l'envisageaient comme un plaisir, ils abandonnaient sans un regret le foyer paternel et franchissaient mille lieues de mer pour venir se ranger sous les drapeaux de leur pays d'origine.

« Avec quelle impatience, déclarait l'un d'eux, nous attendions l'âge d'être soldat pour venir en France et affirmer par notre présence sous les drapeaux, notre attachement éternel à la mère-patrie ! La loi nous dispense du service militaire ; nous ne voulons pas profiter de la loi. Servir la France n'est pas pour nous un sacrifice, c'est une joie. »

De telles déclarations se passent de commentaires. Elles montrent combien est vivace encore l'amour de la France dans l'âme de nos anciens colons. Il semble bien cependant, comme le remarquait naguère M. Victor de Bled, qu'au moment où le Canada tombait entre les mains de l'Angleterre tout devait conspirer

pour annihiler notre influence et détruire jusqu'au souvenir de notre domination.

Les Canadiens Français n'étaient encore que 60.000. Aucune communication avec la Métropole, pas de journaux, peu de livres, nulle industrie ; le commerce aux mains des traitants anglais ; un conquérant qui annonçait hautement son dessein de détruire le culte et de supprimer la langue des colons. Par le serment du test, la Constitution britannique, imposée au Canada, écartait tout ancien colon français des charges publiques. Le Canada était placé sous l'empire de la loi martiale et démembré ; le Labrador annexé au gouvernement de Terre-Neuve ; le cap Breton à la Nouvelle-Écosse ; les terres des grands Lacs aux colonies voisines ; le Nouveau-Brunswick resserré dans les liens étroits d'une administration particulière.

Les gouverneurs recevaient la faculté exorbitante de décréter les lois sans prendre l'avis de personne. Pour exercer avec eux les pouvoirs exécutifs et judiciaires, ils choisissaient eux-mêmes un Conseil composé tout entier d'Anglais, à l'exception d'un seul Canadien, homme obscur et sans influence. Les instructions royales prescrivaient d'exiger des habitants le serment d'allégeance et, sous peine d'exil, de les contraindre à une abjuration solennelle.

« En même temps, dit l'historien que nous citions tout à l'heure, une nuée d'aventuriers, gens de rapine et de proie, fond sur le Canada ; ces hommes, qui, selon la forte expression d'un orateur canadien n'étaient que les vivandiers de l'armée et se disaient les conquérants du pays, le pressurent, le rançonnent, se font attribuer des places, des honneurs, des terres, mettent la Justice à l'encan, à l'exemple de ces carpet-baggers qui après la guerre de Sécession vinrent se ruer sur les États du Sud. »

Un tel régime semblait bien propre pour extirper des cœurs l'idée française, pour anéantir le sentiment national et faire du Canada une autre Irlande. Mais nos colons offraient à la conquête anglaise une force de résistance qu'on ne soupçonnait pas. Loin de diminuer en eux, loin de s'amoindrir, leur attachement

pour la mère patrie s'accrut encore avec le temps, De 60.000 au début du siècle, les Canadiens Français sont aujourd'hui près de deux millions. La langue qu'ils parlent est toujours le français; leurs journaux, leurs revues, sont rédigés en français. Ils ne connaissent d'autres fêtes que nos fêtes, d'autres deuils que nos deuils. On ne compte plus le nombre des Canadiens qui franchirent l'Atlantique en 1870 pour prendre place dans nos rangs et lutter contre l'envahisseur. Le 14 juillet est célébré là-bas avec un enthousiasme, une ferveur de patriotisme admirables.

Chose curieuse, non seulement les Canadiens sont restés Français de cœur, mais ils ont gardé encore les mœurs, les coutumes, le parler spécial des différentes provinces françaises dont ils étaient originaires. C'est ainsi qu'il existe une Beauce canadienne. Elle est située dans la jolie vallée de la Chaudière, immense cours d'eau qui sort du lac Mégantic.

Un organe local nous apprenait récemment que la Beauce canadienne, sur une surface totale de 470.000 hectares compte environ 28.000 habitants. Au moment de l'annexion à l'Angleterre un quart à peine des habitants de la Nouvelle-Beauce parlaient la langue française. Ils ont peu à peu élargi le cercle de leur influence et conquis leurs conquérants. Sur 28.000 habitants, 27.000 pourraient aujourd'hui, dans le français le plus pur, converser avec nos compatriotes de Chartres, d'Orléans, de Dreux, de Nogent-le-Rotrou ou de Pithiviers. Et comme ils parlent la langue, ces Beaucerons semblent participer aussi de l'esprit original des Beaucerons de France. La conscience populaire est la même là-bas que chez nous. Elle s'exprime dans ses fêtes avec la même naïveté. Dans la vallée de la Chaudière, comme dans les vallées de la Loire et du Cher, les enfants s'en vont de porte en porte, pour la veillée de Noël, chantant sur un ton de complainte leur requête vieillote et touchante :

La guignolée, la guignoloche,
Mettez du lard dedans ma poche,

Si vous voulez rien nous donner,
Dites-nous le...
Nous vous prendrons la fille aînée,
Si vous voulez !

Cette fidélité aux anciens usages est le meilleur témoignage de la persistance du sentiment national chez les Français du Canada.

Le parler français au Canada.

Il existe, à Québec, Université Laval, une Société du « parler français au Canada » qui publie un Bulletin mensuel. M. Adjutor Rivard a écrit dans le numéro de janvier 1903 une intéressante étude, sur l'Hiatus dans le langage populaire :

« En France comme au Canada, dit-il, les consonnes intercalaires les plus souvent employées sont *t* et *z*. De ces deux consonnes, l'une, *t*, est reçue dans la langue comme articulation euphonique; l'autre, *z*, fut jadis usitée même à la Cour. Vaugelas affirme que de son temps on disait : « õ z' a » pour : on a, « õ z, ùvr » pour : on ouvre ; Ménage enseignait qu'il faut dire les *quatre éléments*, et non les *quatres' éléments*, comme disent « la plupart des dames et les mieux chaussées ». Cet usage n'a pas prévalu.

« Il semble bien, d'ailleurs, que, pour le peuple, *t* et *z* soient les consonnes intercalaires *classiques*. Dans ses chansons, où il évite l'Hiatus avec plus de soin encore, ce sont les seules qu'il emploie.

« Écoutez plutôt les chansons populaires du Canada :

N'y a-t-il que toi-z-et moi z-en France....
Il reviendra-z-à Pâques....
Car en voilà-z-assez...
Ne vous mettez point-z-en peine....
De sous marqués j'en ai-z-assez....
Dans l'eau-z-il est tombé....
L'anneau-z-a voltigé....
Malbrough s'en va-t-en guerre....

Emport'moi-t-une lettre....
Tu lui diras qu'j'suis-t embarqué....
C'est dans Paris y a-t-une brune....
Y a-t-un arbre planté....
A son cheval l'a-t-attachée....
Mariann' s'en va-t-au moulin...
A présent j'en ai-t-une...
Elle m'envoi'-t-à l'ouvrage....
Il lui ya-t-un étang....
M'envoi'-t-à la fontaine....
Dans ce jardin lui ya-t-un puits....
Moi qu'-étais-t-encore jeunette....
Car j'en ai-t-un joli....
Lui ya-t-un bois joli....
Lui ya-t-un pommier doux.... Etc.

« Est-il besoin de rappeler que la plupart de ces *licences poétiques* ont une origine française? Ah oui ! bien française, car l'auteur de cet ouvrage se souvient qu'au vieux pays Nervien, quand il était enfant, couché dans son « dodo » sa bonne mère, après avoir bordé son lit, lui disait : « Maintenant tu es bien, ne bouge plus :

« Tu auras bon-z-et chaud ».

« La chanson populaire se sert aussi du *z* intercalaire pour éviter les élisions qui détruiraient la mesure du vers :

Je l'ai vu porter en terre.
Par quatre-z-officiers.

« Ces *quatre-z-officiers* sont parents des *quatre-z-yeux* mentionnés par l'Académie, — pour ne rien dire des *quat-z-arts*.

Dans le centre de la France, on chante même :

Je l'ai vu porter-z-en terre....

« Nos *beaux chanteux* n'ont pas toujours su conserver cette superbe liaison. C'est dommage. Mais on n'apprend pas la grammaire pendant deux siècles sans inconvénient. »

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE-AMÉRICAINE

L'utilité de cette alliance a été examinée, il y a quelque temps déjà. G. Gerville-Réache et Arthur Lynch, entre autres, ont publié des études sur la question.

Il y a une quinzaine d'années j'ai, pour la première fois développé l'idée de la possibilité d'une alliance entre la France, la Russie et l'Amérique du Nord, dit G. Gerville-Réache. Reconnaissant la difficulté du problème, j'ai sérié les efforts et les ai portés exclusivement sur l'alliance franco-russe. A la suite de mes premiers articles parus ou à Paris, ou dans un grand nombre de journaux de province, bien avant Cronstadt, je me rappelle combien de discussions vives et prolongées j'eus avec des hommes d'État français. La plupart ne croyaient pas à la possibilité de cette alliance. C'était d'ailleurs le sentiment de la majorité de la classe dirigeante en France, sans acception de nuance politique. Les adversaires de la première heure sont heureusement devenus les ouvriers les plus ardents de la dernière.

Les premiers partisans de l'alliance franco-russe ont eu foi dans leurs idées et ils n'ont cessé de la défendre et de la servir soit dans leurs articles, soit dans leurs discours, soit dans leurs discussions. Les partisans russes, peu nombreux aussi dans les premiers temps, ont eu la bonne fortune de frapper le noble cœur et la patriotique intelligence de l'Impératrice Marie Féodorowna, l'auguste femme de l'empereur Alexandre III, et c'est à cette grande souveraine qu'est dû l'élan décisif.

Sans doute l'empereur Alexandre III était un trop grand politique pour ne pas comprendre qu'il y avait longtemps que la politique d'alliance avec la France aurait dû être instituée; quand il eut découvert cette vérité politique, il mit à la réaliser une décision vraiment admirable. Dès lors, toutes les difficultés étaient levées, l'alliance était faite. L'Empereur Alexandre III communiqua au monde officiel français le mouvement dont il

était lui-même animé. Et sa politique devint celle de Sa Majesté Nicolas II.

Écrivains, publicistes, conférenciers, nous agissions sans grand succès et nous n'étions pas entendus dans les régions gouvernementales. Seule, l'opinion française faisait bon accueil à notre propagande. Ce ne fut que lorsque le branle vint des bords de la Néva que l'Élysée et le quai d'Orsay comprirent la politique d'alliance avec la Russie. Ils ont contribué depuis à la conduire à bonne fin et nous devons les en féliciter sans réserve.

Mais, ce n'est que la première partie de notre tâche. L'Alliance Franco-Russe est proclamée, il reste à faire l'Alliance Franco-Russe Américaine. J'ai deux ou trois fois déjà abordé la question et quand j'en ai parlé la première fois, les journaux bien pensants ont gardé le silence, des dirigeants m'ont dit d'un air entendu que c'était une idée « bien difficile à réaliser, pour ne pas dire impossible ». Cette appréciation n'est pas faite pour me décourager, j'en ai recueilli de plus fortes au sujet de l'alliance franco-russe. Il y avait tel homme d'État qui ne m'abordait jamais sans sourire en m'appelant Gerville-Réachoff. Cependant l'alliance russe est aujourd'hui éclatante de réalité.

Pour sortir du domaine de la plaisanterie, je veux examiner l'utilité de l'alliance franco-russe-américaine, ses chances de succès et sa possibilité.

En vue de combattre la possibilité de l'alliance des deux États européens avec les États-Unis d'Amérique, on dit premièrement que l'Amérique se désintéresse des affaires de l'Europe. L'Amérique, il est vrai, s'est renfermée dans le cercle des affaires américaines, tant qu'elle a été une nation en voie de formation, tant qu'elle n'a eu qu'à songer à son organisation, à la création de son commerce, de son industrie, de son agriculture, mais depuis qu'elle est entrée dans le plein de son activité nationale, qu'elle a noué des rapports réciproques avec le monde entier et, en particulier, avec l'Europe, elle s'applique, en le modifiant, le mot fameux : « Je suis un peuple et rien de ce qui

concerne les peuples ne doit m'être indifférent. » Et, d'ailleurs, on n'aura pas de peine dans un moment, à montrer qu'une alliance franco-russe-américaine sauvegarderait tout autant des affaires américaines que des affaires françaises et russes.

Mais, dit-on, le particularisme américain se traduit par une politique économique qui ne comporte pas d'alliances avec des peuples européens. On fait ainsi allusion à la politique essentiellement protectionniste des États-Unis. A ce compte-là il n'y aurait pas eu d'alliance possible entre la Russie et la France, car la Russie est, au moins, aussi protectionniste que les États-Unis et la France l'est également devenue.

On dit encore que pour qu'une alliance soit possible, il faut que les parties alliées aient des intérêts communs et qu'elles n'aient pas d'intérêts contraires. Je crois pouvoir établir que tel est le cas de la France, de la Russie et de l'Amérique. Et d'abord elles n'ont pas d'intérêts politiques contraires, elles ont des intérêts économiques différents, contraires, même si on veut, mais il n'y a pas deux états civilisés qui ne soient pas dans le même cas. Leurs intérêts ne se choquent pas, ne se heurtent nulle part, elles n'ont aucune occasion de conflit politique; il faudrait une malchance, un mauvais vouloir extraordinaire pour que leurs intérêts politiques entrassent en désaccord.

Au contraire, ces pays ont des intérêts politiques communs. En premier lieu, ils ont un adversaire commun : l'Angleterre. Les États-Unis la rencontrent sur ses frontières, la Russie la trouve dans les détroits, dans les Balkans, dans l'Afghanistan, dans l'Inde, nous, nous l'avons devant nous, partout, c'est notre perpétuel vent debout. Pour l'Angleterre, pas de question, donc, ses tracasseries, ses empiètements gênent tout aussi bien l'Américain, le Russe que le Français. La Russie et la France ont un adversaire qui leur est plus particulier : c'est l'Allemagne, mais la Russie et l'Amérique en ont un qui leur est plus spécial : c'est le Japon. L'avenir en réserve peut-être un aux trois puissances considérées : la Chine.

Une alliance franco-russe-américaine sauvegarderait des inté-

rêts particuliers à la France, elle en défendrait de particuliers à la Russie, mais elle en protégerait aussi de particuliers à l'Amérique et c'est pour ceux-là que l'Amérique du Nord a intérêt à entrer dans le nouveau concert.

Le public européen et notamment le public français savent ce que portent dans l'alliance les deux États européens : chacun une armée formidable et chacun une flotte assez forte bien que restreinte. Qu'y apporterait l'État américain? il y apporterait une flotte numériquement beaucoup plus faible que les deux autres puissances, mais avec ses 10 cuirassés, ses 31 navires non cuirassés et ses 8 torpilleurs, il apporterait sa puissance d'argent, sa capacité industrielle considérable, ses approvisionnements inépuisables, la flotte auxiliaire innombrable qu'il peut rapidement mettre en ligne. Avec de telles ressources les États-Unis peuvent puissamment aider la France et la Russie soit dans une action maritime, soit dans la constitution de leur matériel de guerre, soit dans la réparation et la reconstitution de leurs escadres. Qu'il s'agisse d'un effort contre l'Angleterre, qu'il s'agisse d'un effort contre l'Allemagne, à ces divers titres l'alliance américaine est précieuse. Quant à l'alliance de la France et de la Russie, demandez à l'Allemagne et à l'Angleterre ce qu'elle vaut.

Pour ces nombreuses raisons, nous appelons de tous nos vœux la formation de la nouvelle triplice. Nous faisons appel non plus aux écrivains, aux publicistes, aux hommes politiques français, pour la préparer et la réaliser, mais encore nous en appelons aux écrivains, aux publicistes et aux hommes politiques américains et russes. Si la voix d'un simple penseur peut arriver jusqu'à Elseneur, jusqu'à la grande Impératrice qui a été l'âme de l'alliance franco-russe, jusqu'à l'empereur Nicolas, jusqu'à Sa Majesté l'Impératrice, je l'élève avec plus de confiance encore que d'ardeur, car je suis convaincu que la triple alliance du grand Empire et de deux grandes Républiques accomplira une œuvre immortelle de civilisation, d'équité et de justice.

V

LES ÉTATS-UNIS ET LA FRANCE

Le xxe siècle verra trois grandes puissances qui domineront le monde. La Russie et les États-Unis ont déjà pris une position prépondérante, la troisième place reste disputée. La partie n'est pas encore décidée et la France, l'Angleterre et l'Allemagne sont en lice. Chacune de ces dernières nations a ses points forts et chacune a ses points faibles, dit Arthur Lynch.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur la puissance croissante de l'Allemagne qui crève les yeux. En outre l'Allemagne est héritière directe de l'Autriche et peut viser à une expansion territoriale qui coïnciderait avec l'absorption d'un élément de population homogène.

L'Angleterre a suffisamment montré sa faiblesse dans ces derniers temps, mais il ne faut pas oublier les grands atouts qu'elle a toujours dans son jeu. Elle estime sa flotte l'égale des flottes réunies de toutes les autres puissances. En tous cas, elle semble pour longtemps à l'abri d'un coup mortel.

Assurément, les signes de dégénérescence ne manquent pas chez elle. Son empire est plutôt un trompe-l'œil ; son commerce baisse et ne peut soutenir la concurrence de l'Allemagne et des États-Unis ; la condition de l'Irlande est une source de faiblesse directe, et aussi indirecte par l'opposition qu'elle suscite en Amérique. Néanmoins la politique extérieure de l'Angleterre est conduite avec une grande habileté. Elle pratique le négoce politique comme le simple commerce, et sait le prix des choses. Elle a su transiger avec la Russie, amadouer ou tromper la France

comme elle l'a voulu, lier l'Italie et marcher d'accord avec l'Allemagne.

La France est naturellement le centre de tous les pays latins dont la combinaison formerait barre contre l'envahissement des Teutons, si sa politique était mieux dirigée.

Tous les Français ou étrangers, amis de la France, qui ont eu l'occasion de faire des voyages à l'étranger, ressentent cette même douloureuse impression que si l'on peut admirer l'unité de ce pays au point de vue du patriotisme et puiser espoir dans l'histoire de ce peuple qui a montré dans les pires difficultés d'étonnantes ressources d'énergie; on est cependant forcé de reconnaître que la politique extérieure française a été dirigée durant ces dernières années avec la plus complète imprévoyance. A Constantinople, en Russie, au Transvaal, aux États-Unis, les Allemands sont pleins d'activité, ils poussent leurs affaires avec vigueur, ils ont confiance dans l'avenir. Parlez au contraire, aux négociants français : ils ne se sentent ni protégés, ni encouragés.

De la France, les Américains ne connaissent que Paris, et de Paris, ils ne savent guère que les lieux de plaisir. De là les opinions fausses sur la valeur du pays. On peut dire que l'ignorance des Américains au sujet de la France est presque aussi grande que celle des Français au sujet de l'Amérique.

Voici ce que M. Gerville-Réache ajoute sur cette même question : « Tandis que nous nous divisons contre nous-mêmes, que nous épuisons une bonne partie de notre initiative, de notre argent, de nos idées, de notre vigueur à nous débiner les uns les autres, à discréditer notre armée dans la personne de ses chefs, notre justice dans la personne de nos magistrats, notre gouvernement dans le personnel de nos Chambres et de ses ministres, il est de vrais ennemis qui nous en veulent à tous à la fois, et qui s'efforcent de faire éclore ou d'activer des haines contre la France et les Français. »

C'est ainsi que des correspondances anglaises ont été jusqu'à essayer de faire croire au public américain que les Français de Paris se livraient à toute sorte de sévices contre les Américains.

Des lettres de Philadelphie m'avaient déjà mis au courant de cette campagne encore plus grotesque qu'odieuse quand je reçus certains extraits de la *Philadelphia Press* qui se faisaient l'écho de ces rumeurs absurdes. Je n'en voulus pas croire mes yeux ; je tins à me les faire confirmer et elles le furent doublement, tant par lettre que par une correspondance du *Temps* qui m'avait échappé et qu'on me signala de Philadelphie.

La *Philadelphia Press,* grand journal de la ville, formule ainsi les griefs qui courent dans le public : « Qui s'étonnera de nos protestations contre les mauvais traitements des Français, quand nous dirons que les femmes américaines sont outragées dans les rues et dans les hôtels ; quand nous dirons que des jeunes filles américaines, élevées dans Paris, sont obligées de se réfugier à Londres pour échapper aux affronts adressés tant à elles qu'à leur pays par leurs amies françaises. »

La correspondance du *Temps*, qui traduit ce passage de la *Philadelphia Press* presque en mêmes termes que mon correspondant, raconte les tentatives faites à Philadelphie pour boycotter les modes, les produits de l'art, du commerce et de l'industrie de la France.

Ce journal cite aussi un extrait de la correspondance de M. Harold Frédéric, correspondant à Londres de nombreux journaux américains qu'il convient de citer, afin de le flétrir comme il le mérite. Cet écrivain a publié les odieux mensonges qu'on va lire :

« Quelque désir que j'eusse d'accepter l'opinion qui prétend que la malveillance à l'égard des États-Unis ne trouve d'écho que dans les méprisantes colonnes de journaux à scandales, je regrette de dire que mes renseignements privés de cette semaine ne tendent rien moins qu'à fortifier cette explication.

« Mon respect pour les grands côtés du caractère français et pour le haut mérite de la nation française me conduirait à nier, si c'était possible, que la violence contre l'Amérique soit si générale. Mais comment le faire quand ces histoires nous arrivent chaque jour d'affronts publics faits à des Américains et de ma-

nifestations de mépris dont la plus anodine est le refus poli de manger à la même table que les Américains ! Je suis tout à fait sûr que cet état de choses est absolument transitoire ; mais il est difficilement conciliable avec ces faits, de dire que cette hostilité des Français contre nous n'existe que dans l'imagination et sous la plume des journalistes anglais. »

Quand on lit ces lignes et celles de la *Philadelphia Press*, on se demande si vraiment il est digne de nous de les relever. Et pourtant il ne faut pas hésiter à le faire, car il y a toujours dans tout pays un trop grand nombre de pauvres d'esprit que les calomnies et les mensonges peuvent égaler. Or, ces calembredaines ont si bien trouvé écho, qu'il s'est formé aux États-Unis une ligue pour tirer vengeance des offenses des Français et qui s'en prend à leurs productions de toute nature.

Je n'en veux aucunement aux Américains qui sont entrés dans cette voie, cela prouve de leur part un violent sentiment de solidarité patriotique. Nous nous permettrons cependant de leur reprocher de ne s'être pas renseigné eux-mêmes ou de n'avoir pas puisé leurs renseignements à de meilleures sources que chez des correspondants anglais.

Leurs compatriotes officiels ou non, ne pourraient que leur dire que la France est toujours la nation hospitalière par excellence, qu'elle a les plus grands égards pour les étrangers, qu'en particulier elle traite les Américains avec les sentiments d'amitié et d'estime dus aux enfants d'une république sœur de la République Française. Un Français qui maltraiterait un Américain serait deux fois honni par tout le monde en France. Il serait honni pour avoir méconnu les devoirs de l'hospitalité française en général et il serait honni pour avoir méconnu les devoirs d'amitié envers un enfant des États-Unis. Ils ne sont dignes d'aucune créance les correspondants de Londres, qui, en répandant d'affreux mensonges sur les rapports entre Français et Américains, ne tendent qu'à prévenir et à combattre les liens politiques appelés naturellement à se former et à se resserrer entre les deux Républiques.

Le peuple américain suit ses destinées. Grand par le commerce, l'agriculture et l'industrie, il a le désir de le devenir aussi par les armes. Il le sera avant longtemps, car il veut fortement ce qui lui tient à cœur. L'Angleterre et l'Allemagne ont si bien compris les futures destinées de la Grande République, qu'elles lui font des avances non équivoques. Ces avances sont trop intéressées pour porter immédiatement leurs fruits. On sent de l'autre côté de l'Atlantique qu'il y aura des questions à régler avec l'Allemagne dans les îles du Pacifique, avec l'Angleterre sur le continent américain. Cette vision des choses à venir enraie tout entrain vers des projets d'accord anglo ou germano-américain.

Nous autres Français, n'avons rien et n'aurons jamais rien, il faut l'espérer, à débattre en antagonistes avec les Américains du Nord. Nos colonies d'Amérique sont dans la sphère de l'Amérique du Sud, elles sont tellement françaises qu'aucun Américain ne songera à étendre jusqu'à elles le principe de l'Amérique aux Américains. Elles sont si attachées, si dévouées à la souveraineté française, qu'aucune autre souveraineté ne pourrait penser à les soumettre avant d'en avoir fait d'absolus déserts. Donc, pas de causes de discorde, de jalousie, d'antagonisme, pas même de cause de contradiction entre les intérêts français et les intérêts américains. La nature les a faits pour s'entendre. Et c'est ce qui explique que, même sous la royauté, l'on a vu des Français courir les armes à la main, à la défense des libertés américaines. C'est ce qui fait et qui fera que les pays de France et d'Amérique peuvent s'entendre, s'unir et s'allier.

LA QUESTION DU VÉNÉZUÉLA EN 1903

Échec de la « Politique Mondiale » de Guillaume II traînant à sa remorque l'Angleterre et l'Italie. — Succès des Américains qui veulent devenir « Puissance Mondiale ». — Nécessité d'une alliance des États-Unis avec la France pour sauvegarder l'avenir.

Le général Bonaparte, alors premier Consul, avait la vision de l'avenir, lorsqu'il y a une centaine d'années, il céda la Louisiane, que l'Espagne venait de nous rendre, à la jeune République américaine ? Il le fit, suivant des déclarations authentiques, pour constituer la Puissance navale américaine, contre la Puissance anglaise. Son projet a pleinement réussi. La Louisiane représente aujourd'hui le quart des États-Unis d'Amérique.

L'Angleterre visait ce territoire pour opérer la jonction du Canada au Golfe du Mexique ; plutôt que de le voir tomber aux mains des Anglais, le premier Consul le céda pour quelques millions de francs. Il le donna en réalité à la République fondée par les Lafayette, les Rochambeau et les Washington ! Il y a dans l'histoire de France peu d'actes qui honorent autant notre Pays, peu de signatures plus glorieuses ! Aussi les résultats en sont-ils admirables ?

L'incorporation de la Louisiane Française a transformé la République naissante des États-Unis, de Petite République qu'elle était à l'origine, en un Pays immense, appuyé sur deux océans, ce qui a permis à la Nation de grandir librement, de créer une flotte et de devenir, en un siècle, un puissant État.

Si, comme le Président Roosevelt l'a déclaré dans son message de février 1903, les États-Unis peuvent prétendre à devenir maintenant « Une Puissance Mondiale », c'est encore à la France qu'ils le devront, par suite de la Question vénézuélienne qui en a fourni l'occasion. Il faut rendre hommage à M. Bowen, chargé d'affaires américaines à Caracas. Ce diplomate avait un rôle des plus délicats, il l'a rempli jusqu'au bout sans la moindre défail-

lance, tenant tête avec beaucoup d'énergie aux réclamations des alliés.

Cette question du Vénézuéla, a, en effet, rapproché la France et les États-Unis, dans une politique qui a fait échec aux prétentions allemandes et anglaises. Le succès diplomatique remporté par l'Amérique sur les alliés est dû, en grande partie, à cette entente intime avec la France, entente qu'il est nécessaire de cimenter par une alliance complète et durable pour sauvegarder l'avenir.

La reculade de l'Allemagne constitue pour l'arrogant Kaiser une humiliation qu'il n'oubliera pas? L'opinion générale est que le conflit redouté entre les Puissances alliées et l'Amérique n'est que retardé. A. Humbert et le marquis de Castellane ont publié dans *l'Éclair*, en février 1903 deux intéressants articles sur cet échec de la Politique Mondiale de Guillaume II. J'en donne ci-dessous des extraits.

L'Allemagne, qui se défend de provoquer personne, est allée au Vénézuéla pour provoquer quelqu'un. Qui ? Le gouvernement des États-Unis, dit A. Humbert.

Guillaume II est féru d'entreprises coloniales et l'ardeur qu'il apporte à réaliser cette partie de ce qu'il appelle sa « politique mondiale » se justifie assez, par le besoin qu'ont l'industrie et le négoce allemand de se ménager, par les continents qui s'ouvrent progressivement à la civilisation, de vastes et nombreux débouchés. Le Kaiser a donc rêvé de doter son peuple d'un grand empire d'outre-mer.

Où le trouver ? En Asie et en Afrique les meilleures places sont prises ; il faudrait pour en déposséder ceux qui les occupent, ou s'immobiliser dans une politique de préparation lente, dont le profit est lointain, ou, en brusquant la solution de certains problèmes dès maintenant posés, courir des risques fort redoutables.

Reste l'Amérique. Elle offre un champ merveilleux à exploiter ; mais la route est barrée par la doctrine de Monroë.

Eh bien, tout le secret de l'affaire vénézuélienne est là. C'est

contre la doctrine de Monroë que Guillaume II a marché. Non, peut-être dans l'intention arrêtée de pousser du premier coup les choses à fond, mais certainement avec le désir de tâter l'armure dont se couvre l'orgueilleuse nation qui ose déclarer intangibles les deux continents sur lesquels il lui a plu d'étendre la main.

L'empereur Guillaume a voulu savoir ce que l'Amérique avait dans le ventre ; il a voulu soumettre à l'épreuve d'une offense calculée, la fameuse prohibition édictée contre les conquérants venus de quelque partie du monde que ce soit, par les audacieux Yankees.

Sa tactique reposait sur des présomptions qui ne sont pas aussi dépourvues de bon sens qu'il y paraît d'abord. Le Kaiser ne s'avançait pas en aveugle ; il savait où il allait pour mesurer la force contre laquelle il prétendait entrer en lutte, il ne se payait pas d'un exemple comme celui que fournit la guerre hispano-américaine ; il ne comptait pas davantage avec les imaginations des reporters ; il avait des informations sûres, il savait fort bien que, très riche en navires de commerce susceptibles d'être rapidement armés pour la course, l'Amérique, présentement, n'a pas une véritable flotte de guerre, que ses navires de combat sont médiocres, qu'elle dispose d'un très petit nombre de torpilleurs, et qu'il serait moins difficile que beaucoup ne le croient, à une escadre bien armée et bien commandée de bloquer, dès le début des hostilités, le port de New-York.

L'Empereur d'Allemagne savait tout cela et il savait aussi qu'une victoire, ne fût-elle que morale sur les Etats-Unis, lui procurerait, outre un prestige incomparable, des avantages matériels de l'ordre le plus précieux, à commencer par la conquête des marchés de l'Amérique du Sud, nos fidèles clients jusqu'ici et qui, suivant toute probabilité, nous abandonneraient pour s'ouvrir tout grands au triomphateur du jour.

Et l'Angleterre, dans tout cela, que faisait-elle ?

Mon Dieu ! le rôle de l'Angleterre était bien simple : elle attendait de voir de quel côté pencherait la balance.

L'Angleterre se souvient que le gouvernement de Washington, en diverses circonstances et notamment, il y a quelques années, dans un conflit du même ordre avec le même Vénézuéla, lui a infligé l'humiliation d'une reculade. L'Angleterre ne serait pas autrement fâchée qu'un ami plus hardi, ou mieux outillé qu'elle pour ce genre d'opérations la débarrassât une bonne fois de ce grand diable de frère Jonathan, dont elle n'ose pas seule affronter la colère.

Mais, d'autre part, l'Angleterre se dit qu'à la différence de l'Allemagne, dont toute la fortune est continentale, elle vit, elle, presque exclusivement d'un vaste commerce de mer qui la met à la merci des corsaires américains et qu'ainsi, la guerre échéant, elle en porterait presque tout le poids.

Cette réflexion l'a conduite à montrer le moins possible de son nez dans cette affaire, et à ne se compromettre derrière l'Allemagne que dans la mesure indispensable pour entrer en partage de la victoire éventuelle.

Ce à quoi sa presse, toujours disciplinée l'a aidée admirablement en jouant, comme elle sait le jouer, le bluff de la contrepartie.

L'empereur des Allemands pénétrait en terre américaine, flanqué à droite du roi d'Angleterre, heureux d'aider son neveu à aiguiser ses dents sur un os que lui-même n'avait aucune prétention à avaler; escorté à gauche par le roi d'Italie, satisfait d'acheter le droit de s'approprier la Tripolitaine au prix de cet acte de vassalité. Guillaume II se voyait déjà le maître de Caracas et proclamé « le Colonial » par son peuple ébahi. Il le croyait si bien qu'il a été droit au fait, détruisant, bombardant comme un conquérant qui veut en finir vite, dit le marquis de Castellane.

En face de tant d'audace, qu'allaient faire les États-Unis? Accepter le fait accompli? Peut-être... mais il eût fallu en tout cas que ce fait fût immédiat. Or, le président Castro, le traître! s'est avisé de ne point se laisser égorger sans crier. Il a crié, et même très fort : le *Panther* en sait quelque chose. Du moment que le volé criait au voleur, c'en était fait de ce dernier avatar

de l'empereur allemand. L'Amérique entrait en lice; il fallait qu'il déguerpît, il déguerpirait! il était clair, en effet, que les États-Unis ne laisseraient, sous aucun prétexte, porter atteinte à la doctrine de Monroë. Qu'il me soit permis pourtant de remarquer avec quelle dextérité ils ont amené le Kaiser à composition, refusant de considérer comme une agression le bombardement du fort de San-Carlos, sur lequel, celui-ci, sans doute, comptait pour mettre le feu aux poudres de ses alliés et à la sienne propre. M. Hay est un grand diplomate! et le président Roosevelt n'ignore pas que les lions n'ont qu'à secouer leurs crinières pour inspirer de saines prudences à ceux qui les voient faire!

Français et Américains, de toutes ces ambitions déçues, ne ressort-il pas pour vous une même leçon?

L'Amérique du Sud est un immense territoire. Le sol et les esprits, tous deux de formation volcanique, y sont dans une perpétuelle ébullition. Le nombre des présidents renversés, des faillites frauduleuses, des engagements reniés ne s'y compte plus, tandis que la nature y a des outrances de fertilité sans rivales. Donc cette partie du monde est un véritable réservoir à tentations pour ceux qui courent après la richesse ou après la gloire. Une puissance européenne qui posséderait le Vénézuéla, la République Argentine ou une portion du Brésil, et qui y apporterait des habitudes de probité, de discipline et d'obéissance de notre continent, deviendrait la reine des nations. Aucune d'elles ne pourrait plus aller, venir commercer sans sa permission. Voilà ce qui ne peut échapper aux regards des États-Unis. Permettre à l'Europe de prendre pied sur un sol qui est la prolongation du leur, ce serait signer une déchéance; et comme, d'autre part, il n'est pas douteux que l'Allemagne, affolée de débouchés et de « mondialité », ne renouvelle un jour donné sa tentative, la conclusion qui s'impose, c'est la création d'un point d'appui qui assure l'efficacité de la résistance ou du veto américain par le seul fait de son existence. Il faut que les velléités conquérantes de Guillaume II et de ses successeurs soient bouclées avant même

d'avoir vu le jour. Le moyen, c'est une alliance, et la seule alliance pour l'Amérique du Nord, c'est celle de la France. L'Allemagne eût-elle, comme aujourd'hui, sa main dans celle de l'Angleterre, que la duplice des deux grandes Républiques, barrant la route à tout empiètement de l'Europe sur le continent américain, suffirait à immobiliser la duplice de deux grands Empires. Donc, pour les États-Unis, l'alliance française, c'est à la fois la paix sans qu'il leur faille enrégimenter un soldat ou verser une goutte de sang.

Et la France? Quel parti tirerait-elle de cet accord?

Il semble que l'amitié de la Russie suffise à la garantir contre toutes les agressions. Mais, est-ce qu'à côté des agressions directes, il n'y a pas les agressions indirectes? Est-ce qu'en Europe, il n'y a pas une Hollande et un port qui s'appelle Trieste? Qui nous dit qu'un jour ils ne seront pas convoités par un Hohenzollern. Rappelez-vous le grand Frédéric envahissant la Silésie à la barbe de Louis XV et la Saxe et la Pologne... et en 1866 la Bohême! Ces gens-là ont l'agression dans le sang. Et alors, ne serions-nous pas heureux de trouver un ami qui dirait : « Les Français nous ont garantis contre vos incursions sur notre territoire, à notre tour nous entendons que vous ne troubliez ni à Trieste ni à Amsterdam un équilibre économique que notre sœur la République française a avantage à voir maintenu.

Je livre ces réflexions à ceux qui, dans les deux continents, regardent au-delà des temps présents.

L'entreprise de l'Allemagne contre le Vénézuéla a été une leçon de choses : qu'elle ne soit point perdue...

Mettons nos deux démocraties à l'abri des incursions des conquérants. Unis, nous sommes inexpugnables et les maîtres de la paix. Il semble d'ailleurs que l'idée d'une alliance franco-américaine soit à l'état d'embryon dans le cerveau de plus d'un des citoyens du Nouveau-Monde. Récemment, M. Hyde fondait à Paris une ligue dont elle est le terme en quelque sorte obligé. Il y a cent-vingt ans, l'Amérique, en mal d'affranchissement, savait bien charger l'illustre Franklin de solliciter Louis XVI qu'il

lui prêtât l'épée de la France. Aujourd'hui, la situation est pareille; seulement, au lieu d'un obligé, il en aurait deux; le service serait réciproque, de sentimental, il deviendrait utilitaire. l'Amérique a besoin de nous et nous avons besoin de l'Amérique. N'attendons pas que la guerre avec son cortège de ruines soit déchaînée.

Tendons-nous les mains alors que nous y tenons la paix. La paix réalisée sous les auspices de la liberté! Si, dans la végétation politique. il est une plus belle floraison que celle-là, qu'on nous la montre!

THÉODORE ROOSEVELT

PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Théodore Roosevelt, premier magistrat de la Grande République Sœur est la continuation de la belle lignée des Washington, des Lincoln et des Grant. C'est un homme, dit G. Gerville-Réache qui se lève à l'horizon de l'humanité.

Le 27 octobre 1856, naissait à Boston un fils de banquier, bientôt gradué de collège, qui n'avait aucun goût de jouer le rôle effacé « des fils à papa ». Il choisit le plus rude des métiers, mais aussi le plus aventureux et le plus indépendant, celui d'éleveur. Éleveur dans les grandes terres à pâturages de l'ouest des États-Unis, chasseur de frontières il vit au milieu des fouetteurs de taureaux, des écorcheurs de mules, et des *cowboys*, sortes de centaures préposés à la garde des troupeaux. Il mène dans ses terres d'élevage, dans son *rancho*, l'existence « d'hommes qui vivent en plein air, à cheval pour garder leurs troupeaux, qui se promènent armés et prêts à défendre leur vie avec leur seul courage, dont les besoins sont très simples, et qui n'appellent nul homme leur maître. Le métier est une occupation semblable à celle des robustes populations primitives ».

Mais ce civilisé, qui allait volontairement vivre de la vie semi-barbare, n'avait pas perdu toute vue sur le mouvement de la

civilisation américaine et humaine. L'opulence héritée ou acquise, il devait la mettre au service du drapeau étoilé. Député, administrateur ou soldat, il frappe déjà l'imagination de ses compatriotes. Dans les tranchées de Santiago de Cuba, le lieutenant-colonel Roosevelt commande avec une bravoure indomptable son fameux régiment des *rough riders*.

Gouverneur de l'État de New-York, l'énergie et la justice de son administration poursuivent les politiciens véreux, châtient leurs tripotages et leurs malversations. Leur haine et leurs rancunes le désignent au choix de ses concitoyens pour le poste de vice-président des États-Unis, poste purement honorifique, qui confère cependant la présidence en cas de décès du président. La mort prématurée de M. Mac-Kinley appelle M. Roosevelt à la première magistrature américaine.

Son œuvre d'écrivain et d'orateur est la synthèse de son existence. Il écrit tout jeune la *Vie au rancho*. Il publie *New-York*, l'histoire de la capitale dont il fut un des gouverneurs, et ses discours purent être groupés dans un livre qui reçut le titre suggestif de la *Vie intense*. Dans ce dernier ouvrage sont exposées toutes les vues que le président va mettre en œuvre au pouvoir. Elles découlent toutes de quelques idées qu'il faut rééditer sans cesse : « Je voudrais, disait-il en 1899, prêcher non la doctrine de l'ignoble jouissance, mais la doctrine de la vie intense, de la vie de peine et d'effort, de labeur et de lutte; je voudrais prêcher la plus haute forme de succès qui vient non à l'homme qui désire seulement la paix aisée, mais à l'homme qui ne se dérobe pas au danger, aux difficultés, à la peine amère, et qui en tire le splendide et ultime triomphe. »

Ailleurs, le président Roosevelt dit : « On ne saurait être trop sévère pour les gens qui sacrifient tout au désir de devenir riches. Il n'existe pas dans l'univers d'être aussi méprisable que l'Américain qui ne vit que pour gagner de l'argent, sans se soucier d'aucun devoir ni d'aucun principe, uniquement préoccupé d'amasser une fortune qu'il emploie ensuite aux usages les plus vils, comme de spéculer sur les fonds publics, et de *tuer* les che-

mins de fer ou de fournir à son fils de quoi s'abrutir dans l'oisiveté. »

M. Roosevelt a dit aussi : « La justice devrait régner non seulement d'homme à homme, mais aussi de nation à nation. »

Conformant sa politique intérieure et étrangère à ses doctrines, le président des États-Unis a accompli une série d'actes dont la postérité conservera le souvenir. Administrateur de la ville de New-York, il avait livré la chasse aux politiciens, aux financiers véreux, aux entrepreneurs d'élections, à ce qu'il a appelé « la classe criminelle riche ». Président de la République, il use des pouvoirs que lui confère la Constitution américaine pour combattre les *trusts*, pour protéger les travailleurs, pour imposer de justes arbitrages dans les conflits entre patrons et ouvriers.

Patriote, il veut la nation puissante capable de soutenir une guerre juste, et, au besoin, de triompher. Il pousse au développement et à la conservation de la race par la pratique des vertus viriles. L'auteur de la *Guerre navale de 1812* travaille vigoureusement à l'accroissement de la flotte américaine. « L'armée et la marine sont l'épée et le bouclier que cette nation doit porter », a-t-il écrit. M. Roosevelt professe par là avec tous les grands esprits que l'utilisation de la mer est une condition de grandeur et de force pour les nations.

C'est imbu de ces idées que cet État vient de faire aboutir le traité de Panama avec la Colombie, qui va permettre de réaliser la courageuse initiative prise autrefois par la France d'unir l'Atlantique au Pacifique. Il veut que la nation américaine, comme le citoyen américain, vive de la vie intense de labeur et de lutte.

Sa politique coloniale s'inspire de la générosité élevée qui animait autrefois celle de la France. Il vient de montrer, à propos de Cuba, que la métropole ne doit pas exercer son autorité sur ses colonies dans son intérêt exclusif ; mais, qu'au contraire, la seule organisation équitable est celle qui est basée sur la communion des intérêts et des sacrifices, à laquelle métropole et colonies doivent également souscrire. Malgré les intérêts privés de certains producteurs continentaux, il a tenu la main à ce que

les produits cubains fussent placés sous un régime de faveur.

La Révolution française a jeté dans le monde le noble principe de l'égalité des hommes sans distinction de race ni de religion. M. Roosevelt, qui est un démocrate de la taille des hommes de la Révolution, applique ce grand principe. Le monde civilisé ne peut qu'applaudir à la conduite du chef d'État américain.

Mais, voici par où elle frappe le plus les imaginations. Deux grands États européens, l'Angleterre et l'Allemagne, se livraient à une agression inégale contre une petite République sud-américaine, le Vénézuéla. La diplomatie des États-Unis fit comprendre aux deux puissances européennes que si l'Union désapprouvait les mauvais créanciers que sont en général les petits États américains, du moins elle n'entendait point laisser supprimer l'existence et l'indépendance nationales de l'un d'entre eux. Alors, on vit le roi d'Angleterre, empereur des Indes, et le roi de Prusse, empereur allemand, demander au Président Roosevelt de vouloir bien devenir arbitre dans leur conflit avec le Vénézuéla.

Le successeur de Washington, de Lincoln et de Grant est une gloire pure et cette gloire est celle d'un peuple ami et d'une République sœur. Elle a double droit à notre admiration.

ÉTAT D'AME DES ÉTATS-UNIS ET DE L'ALLEMAGNE APRÈS L'AVENTURE VÉNÉZUÉLIENNE

Les vibrantes déclarations de l'amiral Dewey ont fait grand bruit dans le monde; elles ont été diversement interprétées. Elles nous permettent, toutefois, d'apprécier l'État d'âme de la grande et sympathique République sœur, et aussi celui de l'Allemagne dont le prestige a été fortement amoindri par l'aventure vénézuélienne. Les télégrammes publiés à ce sujet me dispensent de tout commentaire. Je me contente de les citer, tels qu'ils ont paru dans la *Patrie*.

Contre l'Allemagne.

DÉCLARATIONS SENSATIONNELLES

Les États-Unis et l'empereur Guillaume. — Une leçon de choses.

New-York, 28 *mars*. — L'interview accordée par l'amiral Dewey, le vainqueur de Manille, l'ennemi invétéré de l'Allemagne, à un obscur journal de Newark, l'*Evening Neues*, cause ici une énorme sensation. L'amiral, n'ayant adressé à la presse aucune note rectificative, les grands journaux de New-York reproduisent l'interview intégralement. En voici le passage le plus important. Après avoir démontré que la marine américaine est la première du monde, Dewey la compare à la marine allemande :

« J'ai étudié à fond l'organisation de la marine allemande, déclare-il. Ses matelots ne peuvent se comparer, même de loin, aux nôtres en intelligence et en éducation; ils sont dressés à ne pas faire preuve d'initiative et à demander à leurs officiers la direction de leurs moindres actes.

« Les manœuvres américaines dans la mer des Antilles ont réussi à tous les points de vue; elles ont constitué, dans leur genre, la plus imposante leçon de choses qui ait jamais été donnée au monde. Et c'était au Kaiser plus qu'à tout autre personne que cette leçon de choses s'adressait. Pensez-y! Cinquante-quatre navires de guerre avec vapeurs-charbonniers et le reste! L'Allemagne se verrait dans l'impossibilité absolue d'envoyer de ce côté-ci de l'Atlantique une flotte capable de tenir tête à une pareille agglomération de navires de guerre. »

Londres, 28 *mars*. — La presse anglaise accorde une importance considérable aux déclarations de l'amiral Dewey. C'est la première fois que cet Américain, que l'on sait l'ennemi déclaré des Allemands, s'exprime publiquement sur leur compte avec autant de désinvolture.

Le *Daily Telegraph* apprend de Washington que l'interview cause une énorme émotion dans le monde officiel américain,

d'autant plus que cet incident vient se greffer sur le refus du président Roosevelt d'envoyer la flotte américaine à Kiel.

Colères allemandes.

CONTRE LES ÉTATS-UNIS

L'amiral Dewey confirme son interview. — L'indignation à Berlin. — Un incident rétrospectif.

New-York, 29 *mars*. — On télégraphie de Washington que l'amiral Dewey, accompagné par le capitaine Cowles, chef du bureau de la navigation a été reçu hier à midi, à la Maison-Blanche, où il s'est entretenu longuement avec le président. D'une note communiquée aux journaux, il résulte que l'amiral reconnaît que les propos à lui prêtés par le journal sont exacts, mais qu'il ne pensait pas qu'ils seraient publiés, sinon il se fût gardé de prononcer publiquement son sentiment à l'égard de l'Allemagne et de sa flotte.

Le président s'est montré satisfait de cette déclaration. Il a émis l'espoir que l'Allemagne s'en contenterait et qu'elle n'adresserait pas une réclamation formelle.

Berlin, 29 *mars*. — L'interview de l'amiral Dewey soulève une tempête de colères et de protestations dans toute l'Allemagne, comme on pouvait s'y attendre.

La critique de la flotte allemande est particulièrement offensante pour Guillaume II, qui en est le véritable créateur.

Les journaux prennent à partie l'amiral américain, disant qu'il n'a pas à être fier de la victoire de Manille, où, grâce à son armement supérieur, il écrasa les vieux bateaux espagnols.

Le *Tageblatt* demande que le gouvernement allemand adresse une remontrance au gouvernement de Washington, à propos de l'attitude de Dewey.

Le gouvernement allemand prend sa part dans les critiques. On lui reproche de n'avoir pas consulté son représentant à Washington, avant de demander au président Roosevelt d'envoyer la flotte américaine à Kiel. L'ambassadeur eut évité une

humiliation à l'Allemagne, déjà très offensée par le refus des Etats-Unis d'accepter le présent impérial, la statue de Frédéric le Grand.

Washington, 29 *mars*. — Les journaux les plus importants disent ce matin qu'en parlant d'une leçon de choses à l'intention de l'Allemagne, l'amiral Dewey est resté au-dessous de la vérité. En décembre dernier, le président Roosevelt et ses ministres discutèrent au conseil pour savoir s'ils déclareraient la guerre à l'Allemagne, après le bombardement des ports vénézuéliens. Les choses allèrent si loin qu'ordre fut télégraphé à l'amiral Dewey de rassembler tous ses navires à Culebra et à Porto-Rico, pour fondre au premier signal sur l'escadre anglo-allemande et la chasser des eaux vénézuéliennes.

Dans les premiers jours de janvier, l'amiral reçut des ordres graves ; il avertit son état-major de se tenir prêt à toute éventualité.

Pendant quarante-huit heures, les navires restèrent sous pression. L'Allemagne céda.

Berlin, 29 *mars*. — Le gouvernement allemand semble avoir renoncé à faire une démonstration navale sur les côtes du Brésil et de la Colombie pour obtenir de ces deux républiques des satisfactions financières.

Le cabinet de Washington avait fait savoir qu'il ne tolérerait pas une répétition de l'aventure vénézuélienne.

VI

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE ET L'AMÉRIQUE CENTRALE OU L'AMÉRIQUE CELTO-LATINE

L'Amérique Celto-Latine se rattache par ses origines, ses affinités, ses intérêts, au groupement Celto-Gallo-Latin d'Europe.

Si sa valeur, comme armées et comme marines n'est encore que relative, elle possède une grande valeur au point de vue économique. Le moment est venu pour elle de s'affirmer d'une façon sérieuse, par une union fédérale de tous les États qui la composent. L'affaire du Vénézuéla aura été pour elle un avertissement salutaire. Elle doit, dès maintenant, s'attacher à réaliser rapidement cette union, laquelle aura pour mission d'assurer, à côté du développement économique, la création d'une armée et d'une marine destinées à protéger ses domaines et à sauvegarder son indépendance.

L'Amérique Celto-Latine comprend :

1° L'ancien Empire espagnol, c'est-à-dire les anciennes vice-royautés de :

a) La Nouvelle-Espagne (Mexique) ; la Nouvelle-Grenade ; du Pérou ; de la Plata (Buénos-Ayres).

b) Les anciennes capitaineries générales de :

Caracas ; du Chili ; de la Havane ; du Guatémala.

2. L'ancien Empire portugais du Brésil.

Politiquement l'Amérique Celto-Latine est aujourd'hui divisée de la façon suivante :

Les États-Unis du Mexique.

Les Petites Républiques de l'Amérique Centrale comprenant : Le Costa-Rica; le Guatémala; le Honduras; le Nicaragua; le Salvador; les États-Unis de Colombie; la République de Saint-Domingue; la République d'Haïti; l'île de Cuba; les États-Unis du Vénézuéla; l'Équateur; le Pérou; la Bolivie; le Chili; la Plata ou République Argentine; la Patagonie; le Paraguay; l'Uraguay; la République du Brésil.

LE VÉNÉZUÉLA

Les divers éléments de la population vénézuélienne.

A tout seigneur, tout honneur. Le Vénézuéla étant d'actualité, il convient d'en parler tout d'abord. Les Conquistadores ne se trouvèrent pas, à leur arrivée dans le pays, devenu depuis le Vénézuéla, devant une civilisation positive, consistante, déjà relativement avancée, comme au Mexique devant celle des Aztecs, en Colombie, devant celle des Muyscas, au Pérou devant celle des Quichnas.

Ils n'y rencontrèrent que des peuplades et sous-peuplades sans cohésion, sans agriculture raisonnée, sans industries, sans lettres et sans finances; bref, des enfants de la nature appartenant à diverses races ou sous-races, à divers idiomes ou systèmes d'idiomes.

Les uns étaient grands, les autres moyens, d'autres étaient encore nains et n'avaient, dit l'un des conquérants, que cinq empans de haut, soit un mètre. D'aucuns étaient autochtones, c'est-à-dire fixés depuis longtemps sur le sol, sans que leurs traditions les fissent venir d'Orient ou d'Occident, ou du Sud, voire du Nord, par dessus la mer; mais diverses tribus de la terre froide et de la terre tempérée venaient originairement des monts, plateaux de la Colombie, et dans les Llanos chassaient et pêchaient des clams de la nation des Caraïbes primitivement partis du Brésil.

Dans ce milieu vague, inconsistant, incohérent, impuissant, les Espagnols furent le levain de l'avenir. Pas seulement des Espagnols de race, mais aussi des Européens « espagnolisants » accompagnant les fiers « hidalgos » en qualité de co-conquérants, co-convertisseurs, co-éducateurs et, avant tout, co-dévastateurs.

L'Espagne possédait alors l'hégémonie dans le monde occidental; son roi était aussi l'empereur du Saint-Empire ; les routiers de la conquête américaine étaient sans doute surtout des Castillans, des Andalous, des Estrémaduriens, des Catalans (et beaucoup de Basques); en second lieu venaient des Allemands, des Brabançons, des Flamands, des Italiens et autres. Naturellement, tout ce monde « épique » parlait le castillan; et ce fut le castillan qui donna le ton à la nouvelle société née du mélange avec les indigènes; lui qui, finalement, hérita de tous les idiomes des aborigènes, comme le catholicisme absorba tous leurs fétichismes et toutes leurs traditions.

Avec le temps, presque tout ce qui n'était pas espagnol disparut en apparence, et maintenant, l'immense majorité des Vénézuéliens ne connaît que l'Espagnol, ne pense qu'en espagnol et n'aderévérence que pour le « très saint sacrement de l'autel » ; mais, comme on peut bien croire, le fond du fond, l'âme d'une multitude de Vénézolans, soi-disant Castillans, garde encore, en ses profondeurs, les instincts ataviques; la foule des Indiens, indienne encore, en vérité vraie, est peinte « à la caballero ».

Les Indiens, encore considérés et classés comme tels, ceux qui ont gardé quelques restes d'indépendance, et ceux qu'on ne range pas parmi les Blancs en dépit de la bienveillance qui blanchit ici tant de Peaux-Rouges, les Indios se divisent officiellement en deux classes : *Indios racionales* (Indiens raisonnables) ou *Gente de razon* (hommes de raison) et *Indios sin razon* (Indiens sans raison) perdus dans les bois et les savanes.

Parmi les Espagnols qui ont modelé le pays, ceux qui ont fait le plus pour le transformer à demi en terre européenne, les Catalans et les Basques, n'étaient justement pas des Castillanophones.

Les Catalans parlaient et parlent encore une sorte de languedocien très voisin de nos patois du Sud-Ouest et du Sud. Ils vinrent en grand nombre, principalement en qualité de commerçants, de spéculateurs, d'hommes de métiers, d'industriels, habitués à réussir partout et toujours. Car, dit le proverbe espagnol, « de la pierre même un Catalan sait tirer du pain ».

Plus nombreux, peut-être, certainement plus influents à la longue, débarquèrent les Basques, ces Escualdunacs, dont l'idiome, aux mots démesurés, ressemble au turc, au hongrois, à l'iroquois, à l'algonquin, plus qu'au latin et à l'espagnol. Le Vénézuéla leur doit la fondation des villes de La Guaira, de Puerto Cabello, de Calabozo, le premier peuplement des bords du lac de Valencia et de la vallée d'Aragua, ce qu'il a de plus amène, de plus riche, de plus habité dans toute la République. Le « libérateur » de l'Amérique espagnole, tout au moins du Vénézuéla, de la Colombie, de l'Icuador, du Pérou, de la Bolivie, le vainqueur de Junin et d'Ayacucho, l'homme aux statues sans nombre, Simon Bolivar, qui, bien entendu, plus de deux siècles après l'immigration de ses ancêtres, ne savait pas un traître mot de basque, était de lignée basque, ayant pour ancêtre un des Escualdunacs qui jetèrent les fondements de La Guaira.

Espagnols ou censés tels, Indios racionales, Indios sin razon ne font pas toute la nation, il faut leur ajouter les Noirs, dont il y avait une soixantaine de milliers aux environs de l'an 1900 ; ils faisaient alors environ les huit centièmes de la nation, mais ils sont descendus fort au-dessous de ce taux ; l'importation des esclaves ne ravive plus cet élément qui disparaît peu à peu par métissage dans la masse de la nation ; il ne compte plus que dans les ports de la mer des Antilles, sous un soleil plus que terrible, dont ils s'accommodent à merveille.

Ce n'est pas tout encore : chaque année des Européens viennent d'Europe. On les a baptisés du nom de *Jorungos* ; plus de la moitié arrivent d'Espagne ; ils contribuent à maintenir le Vénézuéla dans la tradition « ibérique ». Presque tous ces étrangers se fixent dans les villes ou leurs banlieues, notamment à Caracas,

cité de 75.000 âmes, qui se vante d'être « le Paris de l'Amérique du Sud ».

Cette immigration atteint rarement mille personnes par année, cependant le peuple vénézuélien s'accroît constamment malgré les misères politiques et sociales naturelles à un État officiellement « républicain, fédéral, alternatif, populaire, électif et responsable ».

LE LIBÉRATEUR SIMON BOLIVAR. — LES RÉPUBLIQUES ACTUELLES, LEUR AVENIR

Le Vénézuélien Simon Bolivar fut, par sa lutte opiniâtre contre les Espagnols de 1811 à 1826, le véritable émancipateur des Colonies d'Amérique. Il mérita d'être surnommé le *Libérateur*, et les provinces du Haut-Pérou lui rendirent hommages en prenant le nom de Bolivie.

Les colonies affranchies se partagèrent en un certain nombre de *Républiques*. Mais comme elles étaient peuplées en grande majorité d'Indiens à demi-sauvages et qu'elles n'avaient reçu auparavant aucune éducation politique, livrées tout à coup à elles-mêmes, elles ont dû faire, dit Foncin, un pénible apprentissage de la *liberté*.

D'incessantes révolutions les ont bouleversées; les guerres d'État à État, comme les luttes des partis, y ont été envenimées par des rivalités de race (Luttes de la Plata contre le Paraguay; du Chili contre le Pérou).

Actuellement sur les Républiques, énumérées plus haut, quatre ont, après bien des vicissitudes, adopté la forme fédérative; ce sont les États-Unis du Mexique, de Colombie, de Vénézuéla, de la Plata.

Les États centralistes sont : les Républiques de l'Amérique Centrale; Guatémala, Honduras, Costa-Rica, Savador, Nicaragua, les deux Républiques d'Haïti et de Saint-Domingue; l'Équateur, le Pérou, la Bolivie, le Paraguay, l'Uruguay et le Chili.

Dans les premières dominent les rivalités entre provinces, dans les autres; les rivalités de partis politiques et de *couleur*.

Le Brésil se sépara du Portugal en 1822. L'aîné des princes royaux de la maison de Bragance, chassé de Lisbonne par Napoléon Ier, fut proclamé Empereur sous le nom de Don Pédro Ier. Le pays est resté un Empire constitutionnel jusqu'au 15 novembre 1889. C'est aujourd'hui une République.

Rio-de-Janeiro la capitale compte avec ses faubourgs 500.000 habitants. Bahia ou San-Salvador en a 90.000 et Pernambouc 190.000.

Les immigrants, Allemands et Italiens, y sont en majorité.

Les villes principales des Républiques de l'ancienne Amérique Espagnole sont : Buénos-Ayres, 550.000 habitants, capitale de la confédération argentine; Mexico, capitale du Mexique, 340.000 habitants; Santiago, capitale du Chili, 195.000 habitants; le grand port du Chili Valparaiso a 150.000 habitants; Lima, capitale du Pérou, 100.000 habitants; Bogota, capitale de la Colombie, 100.000 habitants; Montevideo, 120.000 habitants; Puébla (Mexique), 80.000 habitants; Quito, capitale de l'Équateur, 50.000 habitants; Guadalajara (Mexique), 98.000 habitants; Guanajuato (Mexique), 55.000 habitants; Guatemala, 75.000 habitants; Caracas, capitale du Vénézuéla, 75.000 habitants; Cordova (Plata), 68.000 habitants.

Tous ces pays sont neufs ; c'est à peine s'ils ont fixé leurs limites et ébauché leur organisation politique. Mais la race blanche y absorbe peu à peu l'élément indien ; la majeure partie de la population est aujourd'hui composée de *métis* et elle est d'une fécondité remarquable. Un grand avenir est réservé à ces *néo-latins* d'Amérique élevées à l'école intellectuelle de la France, lorsqu'ils seront assez nombreux pour tirer réellement parti des richesses naturelles de leur patrie.

L'émigration européenne vers les Républiques espagnoles et portugaise, presque nulle jadis augmente de jour en jour.

Déjà beaucoup de grandes maisons de commerce sont diri-

gées par des négociants français, anglais, allemands, italiens ou américains du Nord.

Chaque jour un sang nouveau vient s'infuser au vieux sang créole : les *États-Unis* envoient un grand nombre de leurs citoyens au Mexique, ou dans les petites Républiques de l'Amérique Centrale, qui menacent de devenir des annexes économiques de la grande fédération.

Les pays de la Plata reçoivent des émigrants italiens, espagnols, et franco-basques. Le Vénézuéla et le Brésil sont un rendez-vous important d'émigrants allemands, dont les Celto-Latins doivent surveiller les agissements, s'ils veulent éviter d'avoir à en souffrir plus tard. L'affaire du Vénézuéla en est la preuve.

Avec ces nouveaux citoyens, l'esprit d'entreprise pacifique et d'ordre s'alliant à la fougue, à la fierté espagnole, à la ténacité, à la prudence indienne, contribuera, dit Foncin, à créer dans l'Amérique Celto-Latine des nations originales, qui pourront un jour réaliser la pensée du grand *Bolivar*, en formant quelque *Union* puissante, comparable à celles des États-Unis du Nord.

CHAPITRE VI

LE RHIN EST UN FLEUVE GAULOIS
SA SOURCE ET SON COURS DANS LE PAYS DES GAULOIS

Le Rhin est le fleuve le plus fameux des temps anciens, le plus admiré des temps modernes, le plus entouré de légendes, et le moins connu peut-être des peuples qui l'entourent... Les Romains lui ont accordé l'épithète de *Superbus*. Le *Rhin est un fleuve gaulois*. Son nom est d'origine celtique. Les Celtes l'appelaient Rhen fluide, matière qui coule; les Goths, Rino ; les Saxons, Ryne. Le Rhin prend sa source dans les *domaines des Gaulois Helvètes*.

Dans une des contrées les plus agrestes et les plus sauvages du pays des Grisons, en Suisse, on voit, touchant à un rocher, trois forts ruisseaux sortir avec abondance des réservoirs de la nature. L'un d'eux prend le nom de Ana de Toma. Le second se précipite d'une certaine hauteur avec une impétuosité imposante, et prend celui de Ana del Parlet. Le troisième coule avec calme, par une ouverture couverte de mousse , et se nomme Ana de Badus. Ces trois ruisseaux, roulant leurs eaux dans un lit bordé d'herbes, serpentent dans une petite gorge, en suivent

la pente, et se réunissent enfin dans un superbe lac dit le lac de Toma. Une teinte verdâtre, violette et d'un bleu foncé, se remarque sur ses eaux si limpides et si pures cependant, que l'œil peut facilement distinguer le fond du lac. C'est là le Rhin, mais le Rhin-Antérieur, Vorderrhein.

Le Rhin-du-Milieu, Mittelrhein, a sa source sur un autre point de l'imposante montagne qui n'est autre que le Saint-Gothard. Il n'est non plus qu'un très faible ruisseau d'abord, mais bientôt il s'accroît par la jonction de plusieurs autres, se précipite de toute la hauteur d'un rocher de la Vallée de Meddels, et hâte son cours vers le Rhin-Antérieur, auquel il se réunit près de Dissentes, à huit lieues du lac de Toma. Au point de cette réunion, ces ruisseaux perdent leur dénomination particulière et prennent celle de Rhin-Antérieur. Alors tous ensemble roulent avec fracas leurs flots converts d'écume, sous des massifs de bouleaux touffus, et sautent sur mille et mille rochers. Puis, au-dessous de Rabius, ils forment une île magnifique, couverte d'arbres élevés, de jolis buissons, et offrant de superbes prairies. Ils traversent enfin de riches pâturages alpestres, semés de vacheries et de troupeaux, et, parvenus à Reicheneau, se joignent à un troisième bras appelé le Rhin-Postérieur.

Le Rhin-Postérieur, Hinter-Rhin, prend sa source dans la partie la plus élevée de la forêt déserte connue sous le nom de Rheinwald, tout près de l'imposant Vogelsberg. C'est là qu'il sort d'un immense glacier qui compte 60 pieds de hauteur. Cette montagne de glace que l'on nomme Glacier de la forêt du Rhin, montre à sa cime un banc monstrueux de granit, et, dans toutes les directions, elle est entourée de grandes montagnes boisées. L'ouverture que les eaux s'y sont faites par leur poids, leur force et leur impétuosité, semble être l'ouvrage de la main des hommes. Alors ce torrent, qui est accru de treize autres, se jette avec impétuosité dans la vallée du Rheinwald.

Cette vallée peut être mise au rang des plus remarquables de la Suisse. Sur une longueur de 8 lieues, elle n'a qu'une largeur de 15 minutes, et se trouve, de tous côtés, cernée de hautes

montagnes qui sont couvertes de neiges éternelles et de larges mers de glaces. L'hiver y dure longtemps. Néanmoins on y trouve une colonie de Souabes, tous forts, vigoureux, et opulents qui s'y est établie vers la fin du XIIe siècle. Dans le courant du mois de juin, de juillet et d'août il y a dans cette vallée deux routes qui conduisent en Italie par le Grand-Saint-Bernard, Or, le Rhin, ayant recueilli d'autres grands ruisseaux, arrive à travers les haies formées de sapins, de chênes et de hêtres, au village de Splungen et alors il se précipite par une fente dans la vallée de Schamser, qui présente à l'œil un tableau, tantôt riant, tantôt horrible. Puis, après cette chute, il passe par des gouffres effrayants, et forme la Via-Mala, route maudite, l'une des merveilles de la Suisse.

Cette Via-Mala est une gorge monstrueuse de roches superposées environnées des deux côtés de montagnes couvertes de sapins. C'est là que le Rhin-Postérieur, dans une profondeur de 600 pieds, roule avec fracas et une rapidité sans pareille dans un lit de 15 pieds de largeur. Il atteint bientôt la délicieuse et superbe vallée de Domlesch, à l'entrée de laquelle est situé le bourg de Tusis, petite ville vivante et animée. Enfin, continuant sa marche vers Reicheneau, le Rhin-Postérieur réunit ses eaux sombres et d'un noir bleuâtre à celles du Rhin-Antérieur, qui sont d'une éclatante limpidité. Après la réunion de ces trois Rhins, le fleuve majestueux serpente à travers la superbe vallée de Rheinthal, reçoit les eaux impétueuses de la Plessur, puis celles de beaucoup d'autres ruisseaux et enfin se jette dans le lac de Constance, près de la jolie ville de Rheineck. Il traverse ce lac dans toute sa longueur, y dépose tout ce qu'il a entraîné de montagnes ; et se dirige vers Schaffouse. C'est près de cette ville qu'il forme sur une quadruple rangée de rochers, cette magnifique cataracte la plus belle que l'on voie en Europe. J'ai vu cette cataracte à un voyage que je fis en Suisse. Le fleuve, tourmenté par les rochers énormes qui le couvrent, et qui surgissent du milieu même de son lit, est obligé de se resserrer. Il se couvre alors d'une épaisse écume, et grossit ses tourbillons. Bientôt il

se précipite avec une violence toujours croissante dans des gouffres béants, bondit de roches en roches, tombe enfin en une masse d'un volume effrayant, d'une hauteur de 80 pieds, par trois chutes perpendiculaires, avec un fracas tel, que tout ce qui est dans le voisinage est assourdi, et que, durant le silence des nuits, ce bruit se fait entendre à plus de 4 lieues. La chute du côté du sud entre deux aiguilles élevées, est la plus rapide. La largeur totale de la masse d'eau qui se précipite est de 300 pieds. Non loin de la cataracte s'élève, au milieu du fleuve, une maison à laquelle on arrive par un pont-levis. De là on jouit de la vue de la cataracte dans toute son étendue. Le mugissement continuel de cette masse d'eau, la commotion qui semble en ébranler le rocher, la vue de toutes ces merveilles de la nature produisent sur l'âme du spectateur une impression d'admiration et d'épouvante difficile à décrire.

Après la cataracte de Schaffouse, le Rhin compte encore trois autres cataractes, celle de Zurach à l'embouchure du Wutach; celle de Lafenbourg, et la cataracte de Rheinfelden.

Dans la durée de son cours il recueille toutes les eaux de la chaîne septentrionale des Alpes, ainsi que celles du Jura et entre en Allemagne près de Bâle.

On peut juger de la pente de ses eaux, en observant que la digue du quai de Bâle est parallèle à la pointe de la tour du Munster à Strasbourg. Mais il n'est plus obstrué par les montagnes, ses rives s'aplanissent, et il n'y a que sur la rive droite que de temps à autre les montagnes reparaissent. C'est ainsi que le Rhin poursuit sa marche jusqu'à Strasbourg, et de là à Manheim.

Ce fleuve, qui recueille dans son lit toutes les eaux des Vosges et de la Forêt-Noire, reçoit encore celles du Neckar, non loin d'Heidelberg, descend à travers une contrée charmante vers Francfort, qui lui envoie son Mein-Fort près de Mayence, arrose cette ville gauloise, passe à Bingen, prend les eaux de la Nahe, traverse, avant d'arriver à la mer, des régions gauloises pittoresques et sauvages, où fumait et flamboyait une double chaîne de volcans qui se sont éteints en couvrant le sol de laves et de

basaltes disposées en deux lignes qui bordent le fleuve comme deux longues murailles, atteint Coblentz, qui lui donne la Moselle, baigne Newied, Andernach et Bonn, entre de hautes et superbes montagnes, arrive à Cologne, passe à Düsseldorf, à Wesel et à Arnheim, et enfin se dirige vers les Pays-Bas.

Et de là va tomber dans la mer du Nord.

Si bien que cet orgueilleux enfant des montagnes des Grisons, après un cours de 300 lieues, trouve enfin son tombeau dans l'Océan. Rien ne charme plus qu'un fleuve; comme tout a son rôle dans la création il semble que les fleuves nous racontent ce qu'ils ont vu sur leurs rives à toutes les époques des âges; et dans leurs flots harmonieux le soir, on entend de longs récits qui charment l'oreille et font rêver longtemps. Voici ce que dit le Rhin qui chante d'historiques mélopées, car je le répète ses flots ont un langage, le rêveur les voit s'animer pour dire à ceux qui le visitent :

LE CHANT DU RHIN

MÉLOPÉES HISTORIQUES

« J'ai vu longtemps près de ma source, et le long de mes bords, errer la puissante famille des Celtes ou Gaulois.

« Bien des années se passèrent, et je les voyais, heureux et graves, se livrer aux travaux des champs, mettre leurs villes en relations de commerce, échanger de peuplades en peuplades des témoignages d'amitié et se réunir fréquemment pour adorer ensemble leur dieu Hésus, et leur terrible Teutatès.

« J'étais l'objet d'un culte profond de la part des Gaulois.

« Le mari qui soupçonnait sa femme d'avoir déshonoré son lit, mettait l'enfant nouveau-né sur un bouclier et l'exposait au courant de mes eaux. Si l'enfant surnageait, l'innocence de la femme était prouvée; s'il s'abîmait dans les flots, le crime de la mère était avéré. »

Cette superstition a inspiré à un poète grec inconnu quelques vers plein des grâce :

« C'est le Rhin, ce fleuve au cours impétueux qui éprouve chez les Gaulois la sainteté du lit conjugal. — A peine le nouveau-né descendu du sein maternel, a-t-il poussé le premier cri que l'époux s'en empare. Il le couche sur son bouclier et court l'exposer aux caprices des flots : car il ne sentira pas dans la poitrine battre un cœur de père avant que le fleuve, juge ou vengeur du mariage, ait prononcé l'arrêt fatal. — Ainsi donc aux douleurs de l'enfantement succèdent pour la mère d'autres douleurs; elle connaît le véritable père et pourtant elle tremble dans de maternelles angoisses, elle attend ce que décidera l'onde inconstante.

« Mais un jour les Gaulois apprirent que Rome existait, que c'était une cité de héros insatiables, et qu'ils allaient être attaqués, faits esclaves, et que leur pays serait divisé, partagé.

« En effet, je vis apparaître César. César, le chef des Romains. Il me couvrit d'un pont de bateaux, et traversa mes flots d'un pas vainqueur. Après lui, Drusus vint couvrir mes rivages de cinquante citadelles. Pour citer les plus fameuses, je n'ai qu'à choisir le Cornu Romanorum, au lac de Constance, puis Augusta, devenu Bâle; Argentina changée en Strasbourg; Moguntiacum, Mayence; Confluentia, métamorphosée en Coblentz, à l'endroit où la Moselle se jette dans mon sein; Colonia-Agrippina convertie en Cologne, le Trajectus ad Mosam, qui est Maestricht, au confluent de la Meuse, et enfin le Trajectus ad Rhenum ou Utrecht.

« Vint alors Munatius Plancus, qui donna une cité pour couronne au mont Jura, Vesuntio, devenue Besançon.

« Ensuite, à l'endroit où le Mein se confond dans mes eaux, une forteresse puissante fut élevée par Martius Agrippa, en même temps qu'il établissait la Colonia-Agrippina en face de Tuitium, Deutz.

« De cette façon, tout mon cours devint la propriété des nouveaux conquérants. J'avais cessé d'être Gaulois : j'étais Romain,

« Un jour, j'entendis parler d'une religion nouvelle prêchée par un messie nommé Christ, et avec la vingt-deuxième légion romaine sortant de Jérusalem, où elle avait vu mourir ce nouvel apôtre d'une religion nouvelle, arriva sur mes bords, un de ses disciples, appelé Crescentius qui, prêchant, baptisant, et convertissant les peuples de mes rives, fit tomber les rêveries des Druides et s'évanouir toutes les divinités païennes des Grecs et des Romains.

« Cette légion se fixa à Mayence, afin de commander aux deux collines principales qui dominent mon rivage, vers le milieu de mon cours, le Taunus et le Melibocus.

« Valentinien, à son tour, chargea les volcans éteints qui ouvraient encore leurs cratères entre Mayence et Coblentz, des deux citadelles de Lowemberg et de Stromberg.

« Enfin une série de colonies romaines vint remplacer autour de moi mes pauvres Celtes, mes pauvres Gaulois vaincus.

« Ce furent Virca, Trajani-Castrum, Transdorff ; Mosa Romanorum, Turris Alba Wissethurm; Victoria, Neuwied, Rigomacum, Remagem; Rodobriga, Boppart; Antoniacum; Andernach; Tulpetum, et bien d'autres.

« Mais il est un Dieu qui se joue des hommes, de leurs efforts et des masses granitiques qu'ils dressent comme des boulevards formidables pour assurer leur puissance. Les Romains dominaient depuis un temps dans les contrées que j'arrose, lorsqu'un bruit effrayant vint retentir sur mes bords, et les échos de mes rivages furent impuissants à redire les rumeurs horribles qui roulaient vers moi comme un torrent impétueux.

« Figurez-vous que les Barbares du Nord, Huns, Vandales, Suèves, Alains, Goths, Visigoths, Marcomans, Celtes, Franks, Germains, et cent autres hordes, ayant brisé leurs entraves et rompu leurs barrières, arrivaient, affamés, avides, rapaces, dévorants, et se cherchant une nouvelle patrie, une belle et large place au soleil, se ruant les uns contre les autres se coudoyant sans fin, pressés ainsi que dans la plaine sont les épis des moissons; aussi ruinaient-ils tout sur leur passage.

« A son tour la puissance romaine fut écrasée. Ses tours, ses châteaux forts, ses municipes, ses villes nouvelles, ses colonies, furent effondrés, nivelés, effacés par cet horrible passage d'hommes.

« De cette immense invasion de Barbares, celui qui maintint son peuple sur mes rives, et qui parvint à y fonder un vaste empire, fut Charlemagne.

« Quel homme que ce Charlemagne! Il croyait au Christ, lui, et ne ressemblait en rien au reste des humains. Il dominait tous ceux de sa cour de la hauteur de ses épaules et de sa belle tête. Son visage semblait un phare illuminé de feux merveilleux. Il étudia les décombres de mes bords, et se mit à les restaurer, à effacer mes ruines, à redresser mes villes et mes forts.

« Par lui, Mayence ressortit de terre et lui devint chère, car il y laissa les cendres de son épouse bien-aimée Frastrada. Afin d'aller plus facilement pleurer sur son tombeau, je le vis porter la patience jusqu'à couvrir mon lit d'un pont immense de pierres posées par piles et par assises.

« Ensuite il rétablit Bonn, Ara-Ubiorum et les aqueducs. Il refit les belles voies gollo-romaines de Victoria, qui prit le nom de Neuwid. Au signal de sa main puissante, Bacharia sortit de ses ruines et devint Bacharach. De Vinicella, il fit Winkol, et s'établit alors au palais d'Ingelheim, construit avec les débris d'un therme de l'apostat Julien.

« Ainsi je devins Frank, après avoir été Romain, après avoir été Gaulois.

« Mais que tout changeait autour de moi! Avec Crescentius, le disciple du Christ, étaient venus d'autres prédicateurs d'une religion tellement puissante, qu'elle transformait les hommes et faisait voir l'aurore d'une civilisation bien différente de celle de l'Italie ou de la Grèce. C'étaient Apollinaire qui cathéchisait à Rigomagurs, à Bacharach, Saint-Goar, Martin de Tours, à Coblentz; Materne, à Cologne; puis à Tongres; Eucharius, à Trèves, puis Gézélin, dans les campagnes et les bois.

« Et pendant que ce grand travail d'une régénération surhu-

maine se faisait, il fallait entendre chanter sous les arbres, sur les rochers et dans les prairies de mes bords, ces légendes et ces barcarolles que l'imagination de mes riverains, encore mal éclairée, et partagée entre le bien et le mal, créait pour charmer ses loisirs, et satisfaire son désir de tout expliquer.

« Je vous en citerai des milliers, que je serai heureux de redire et de chanter, lorsque vous descendrez sur mes eaux, vers la mer qui les attend, soit par les bateaux qui les sillonnent, soit par ces routes de fer et de feu, chargées de monstres vomissant la flamme qui troublent mon repos, en longeant le rivage.

« Auparavant je dois rappeler que les plus grands événements de l'histoire se sont passés dans mon voisinage et sur mes bords.

« Ainsi j'ai vu, dans la vaste plaine qui s'étend de Coblentz à Andermach, en 876 de terribles combats entre Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique.

« J'ai vu, dans les mêmes sites, en 940, d'affreuses batailles que se livrèrent les ducs de Franconie et de Lorraine et Othon Ier.

« Là encore, j'ai vu, en 1114, les démêlés sanglants de Henri V et de l'archevêque de Cologne.

« Puis, là toujours, j'ai contemplé les déplorables épisodes des guerres de Othon de Brunswick et de Philippe de Souabe, en 1198.

« Enfin, dans les mêmes lieux, j'ai assisté aux grands faits d'armes de la guerre de Trente Ans, d'abord en 1688; puis de la Succession d'Espagne, et en ces derniers temps de la grande Révolution Française de 1789.

« A cette époque je me trouvais placé dans des conditions difficiles. Ma rive gauche était toute révolutionnaire, et ma rive droite toute féodale. La partie française qui était révolutionnaire, ne put regarder longtemps la partie allemande qui restait féodale. D'ailleurs les émigrés de France étaient venus se réfugier sur la rive droite, et former un camp aux ordres de Condé, et

sous la protection de Charles-Louis, l'archiduc d'Autriche, la rive gauche se mit en hostilités et la guerre éclata.

« Quelle guerre! chacune des villes qui me bordent y joua son rôle.

« Ainsi vainement Coblentz possède le camp des émigrés; vainement Mayence voit Clairfayt traverser mon lit; vainement Manheim est pris par Wurmser à Rastadt, ici, Moreau n'en bat pas moins l'archiduc d'Autriche.

« Puis à Eltinghen, à Pfortzheim, le même général fait sentir la force de son bras.

« A Stuttgardt, à Constadt, à Berg, à Edinghen, il malmène l'ennemi de telle sorte qu'il le contraint d'évacuer les lignes de Necker.

« Alors Francfort est occupé par Jourdan; Mayence, par Custine; Wurzbourg, par Ney; Bamberg, par Klein; Stuttgardt, par Gouvion Saint-Cyr.

« Alors aussi Neresheim est témoin de la défaite de Charles et de Condé par Moreau toujours.

« Newmarck, au contraire, voit Charles attaquer Jourdan à Oxtrack, à Pluttensordft, à Stokack, et le repousser du pays.

« Aussitôt Düsseldorf entend l'approche rapide d'une armée nombreuse qui arrive; c'est précisément celle de Jourdan qu'accompagne Kléber, désertant la Franconie.

« Newmarck encore, voit les troupes françaises; mais elles ne triomphent pas cette fois, car Moreau, qui a laissé échapper l'archiduc Charles comprend sa faute à sa défaite, et commence alors cette retraite qui lui vaut sa gloire.

« Revenu près de moi, Riberach assiste à la reprise de ses triomphes. Schlinghen le laisse ensuite maître de mes ponts et de mes postes. D'autre part, Kelh s'est rendu aux ennemis, mais il est aussitôt repris par l'infatigable Moreau.

« Offembourg est enlevé de même, et, prodige d'audace je suis franchi par lui en plein jour, et sous les yeux de l'ennemi stupéfait.

« Alors Hoche, à son retour, vient prouver qu'en France les années ne font pas les héros.

« A Newied, à Ukérath, à Alterkinken, à Diedorf, à Reddersbordf, ses succès brillants vont amener peut-être le calme et rétablir la paix, lorsqu'il meurt empoisonné par une main jalouse de sa gloire.

« Cependant Moreau avait été éloigné comme Desaix, pour porter ailleurs le secours de ses armes.

« Toutefois, le pays des Grisons, où je prends ma source, ayant été conquis par Masséna, cet illustre enfant de la victoire, l'armée d'Helvétie et celle du Danube sont réunies sous ses ordres. A l'aide de ses ressources dignes du génie des plus grands capitaines, il se maintient en Suisse, là tout près, surmonte tous les obstacles, que lui offrent les Alpes, se rend maître du cours de la Reuss, des passages des Grisons et de ceux de l'Italie. L'armée russe passe bien le Saint-Gothard, et pénètre en Suisse pour s'opposer à Masséna, mais le général Lecourbe la repousse, et Masséna remporte cette immortelle victoire de Zurich qui sauve la France de l'invasion.

« Il y eut un jour où Moreau vint reprendre le commandement de l'armée disloquée du Rhin et de celle de Sambre-et-Meuse.

« Aussitôt des succès remportés à Engen, à Memminghen, à Riberac, attestèrent que le génie de la victoire veillait toujours.

« Puis, Hoschstedt, Nedershein, Nortlingue, Oberhausen, et enfin Hohenlinden vinrent compléter le but de ses efforts.

« La France redevenait maîtresse de mes rivages et la paix de Lunéville se faisait.

« Puis après la chute de Napoléon vint le traité de 1815, qui fixa sur ma ligne gauche, juste en face de l'embouchure de la Durg, le point qui formait la limite du département du Bas-Rhin.

« Puis vint ensuite la terrible guerre de 1870 qui m'éloigna davantage encore de mes chers Gaulois-Français.

« Cette séparation n'est que momentanée, les Français me regrettent toujours et je veux revenir à mon pays d'origine : la Gaule. Je serai alors la séparation naturelle entre l'unité allemande qui est un fait accompli et l'unité Gauloise prochaine.

« Les rois d'Austrasie ont eu longtemps leur séjour sur mon

fleuve, à Andernach, et du palais qu'ils y occupaient leur main royale pouvait pécher le poisson de mes flots.

« C'était le temps où sur chacune des crêtes de mes rochers surgissaient des châteaux-forts, domaines de fiers suzerains; où sur chacun de ses mamelons de nobles châtelains dressaient leurs manoirs élevés comme des nids d'aigles; où dans le creux de chacune de mes vallées les abbés et les gentes filles de Jésus édifiaient leurs moustiers.

« Aussi que de ruines splendides j'étale aux regards, car tous ces barons suzerains et vassaux, châtelains et chevaliers, évêques et hommes liges, batailleront souvent entre eux, appelant la flamme et la hache à leur aide.

« Mais un jour voici que j'aperçois quatre cavaliers, près d'un rocher caché par les arbres des vallées de Rhens et de Kapellen, descendre de leurs montures, et s'asseyant sur ce rocher, faire et défaire les empereurs de l'Allemagne qu'arrose ma rive droite. Ces cavaliers étaient les quatre électeurs de Cologne, de Trèves, de Mayence et du Palatinat. Ce siège de pierre, devenu le trône sur lequel montaient ou descendaient les princes devint le fameux Koenigsthül.

« Une autre fois, c'est l'Ordre Teutonique qui vient s'installer à Mayence puis à Trèves, puis à Coblentz.

« Ensuite ce sont les Templiers qui se ramifient jusqu'à Saint-Goar et à Toarbach, l'ancien Tronus-Bacchi des Romains, à cause de ces bons vins dont je gratifie les collines qui m'entourent.

« Comptez, si vous pouvez, tous les burgs qui se sont assis appuyés sur mon lit.

« Les Burgraves qui ont eu la résidence, ont été de fiers princes féodaux qui ne le cédaient guère aux commandeurs et aux baillis. Aussi, que de faits je pourrais dire. Mais je me tais, car, en visitant chaque baie, chaque confluent, chaque site, chaque nid de mes rivages, vous serez éblouis des grandes choses dont je fus le témoin, et toujours l'inspirateur... »

EDGAR QUINET ET LES DEUX RIVES DU RHIN

Le littérateur historien-patriote Edgar Quinet revendiquait aussi, pour la France, la possession des deux rives du Rhin.

Il a poétiquement chanté le fleuve majestueux dans les belles strophes ci-dessous qui sont le digne pendant de l'énergique riposte d'Alfred de Musset, au *Rhin allemand* de Becker :

Mais ce fleuve profond où navigue le cygne,
Cette vallée en fleurs que parfume la vigne,
Ces bois, cette prairie et ces bords sont à nous ;
Ils sont à nous, amis, par le sang de nos pères,
Par la borne d'airain arrachée aux frontières,
Par le mot du serment de vingt rois à genoux.

Oui, ces monts sont à nous, notre ombre les domine ;
Oui, ces fleurs sont à nous, nous en gardons l'épine ;
Oui, ces champs sont à nous, nos morts y sont couchés.
Peuple, rappelle-toi, debout sur ce rivage
Ainsi qu'un vendangeur qui revient de l'ouvrage,
Quand tu lavais ton front parmi les joncs penchés !

Dans la voix de l'Écho, la voix résonne encore.
Les gnomes féodaux du drapeau tricolore
Vont aiguiser la lance au bord des vieilles tours.
Pour toi, plus d'une coupe, en tôn nom promenée
Quand les verrous sont clos, de houblon couronnée.
Se vide et se remplit des regrets des vieux jours.

Assis sur la montagne où domine l'orage,
Ainsi qu'un bon pasteur qui garde un héritage,
Je suis des yeux les flots, moins vagabonds que moi.
Je respire en passant les roses qui fleurissent,
Je compte sur le cep les raisins qui mûrissent
Et les petits chevreaux qui grandissent pour toi.

Cependant, à mes pieds, dans l'ombrage qui tremble
Chevreaux, vignes, manoirs et fleurs croissent ensemble ;
Vieux murs, fleuve, forêts, toits, gothiques vitraux,

Barques de pèlerins, chants des cloches bénies,
Pour les enchâsser tous aux mêmes harmonies,
Il ne faut que le chant des frêles chalumeaux.

Mais si tu l'oubliais, le fleuve de ta gloire.
Peuple au long avenir, à la courte mémoire,
Au lieu des chalumeaux, une trompe d'airain,
La nuit, le jour, semblable à celle de l'archange,
Jusqu'à ta sourde oreille où tout s'efface et change,
Immense, porterait l'immense écho du Rhin.

CHAPITRE VII

ÉPOQUE GAULOISE

RÉSUMÉ GÉNÉRAL ET CHRONOLOGIQUE DES ROIS OU CHEFS DE TRIBUS

DONT L'AUTORITÉ FUT RECONNUE DANS LES GAULES, AVEC NOTICES HISTORIQUES SUR LES PLUS CÉLÈBRES D'ENTRE EUX.

Depuis l'an 2068 avant J.-C. jusqu'à Vercingétorix, an 50 avant J.-C.

L'histoire des premiers temps est tellement incertaine que l'on ne saurait sans témérité s'arrêter sur une version. Cependant, si l'on peut démêler quelques vérités historiques à travers la nuit des temps et des erreurs, on peut en s'appuyant sur les principaux historiens anciens affirmer que le résumé ci-dessous est à peu près exact. Quelques différences existent peut-être quant aux dates, mais je crois devoir faire remarquer que plusieurs chefs de Tribus étaient contemporains et gouvernaient parfois l'un et l'autre la même peuplade. On ne doit donc pas avoir égard aux années en plus ou en moins qui résultent du tracé chronologique, si l'on a quelque croyance aux récits de ces temps obscurs.

Ces anomalies ont leur source dans la confusion de ces temps-là, on n'est même pas d'accord sur les dates.

1	Gomer ou Samothès	2068 av. J.-C.
2	Nagas ou Magus	2009 —
3	Sarron	1996 —
4	Druyus	1920 —
5	Bardus Ier	1900 —
6	Longo	1848 —
7	Bardus II	1814 —
8	Lucus	1778 —
9	Celtes	1746 —
10	Galathes Ier	1690 —
11	Narbon	1685 —
12	Lugdus	1680 —
13	Belgius	1610 —
14	Jasius	1580 —
15	Allobrox	1524 —
16	Romus	1454 —
17	Paris	1431 —
18	Lemmanus	1404 —
19	Olbius	1345 —
20	Galathes II	1314 —
21	Namnès	1274 —
22	Rhenus	1258 —
23	Francus	1184 —

De Francus à Servius il s'écoule une période incertaine de 431 ans.

38	Servius	753 av. J.-C.
39	Arogylus	695 —
40	Ambigatus	653 —
41	Sigonèse ou Sigovèse	612 —
42	Bellonèse ou Bellovèse	597 —
43	Senan	524 —
44	Coman	475 —

45	Caramond	415 av. J.-C.
46	Brennus	350 —
47	Gelate	300 —
48	Congolitan	225 —
49	Anaorestes	222 —
50	Viridomarus ou Britomanus	210 —
51	Matalus	216 —
52	Biorix ou Ambiorix	192 —
53	Cintibilis	177 —
54	Bitvitus	120 —
55	Cotugnatus	81 —
56	Vercingentorix ou Vercingétorix	50 av. J.-C.

GOMER *ou* SAMOTHÈS *surnommé* DITZ

Premier chef dans les Gaules, 2068 avant J.-C., régna 59 ans.

Beaucoup d'historiens, entr'autres Jules César, regardent Gomer comme le fondateur du gouvernement des Gaules; il était connu sous différents noms : sous celui de Ditz, ainsi que sous celui de Samothès, en considération des rares qualités dont il était doué; ce nom se donnait pareillement aux philosophes qui étaient versés en toutes sortes de sciences.

Le règne de Gomer se rapporte à 2068 avant J.-C. au temps du patriarche Abraham; il fut regardé comme le plus instruit de tous les hommes dans l'art de gouverner; les Gaulois le considéraient comme un être supérieur que Dieu leur avait donné pour faire leur bonheur.

D'après les instructions qu'il avait reçues de Noé son aïeul, il prit un soin particulier de la religion, instituant des prêtres et par son exemple élevant le peuple à la piété.

Il voulut adoucir l'âpreté des mœurs par l'instruction; les sciences furent cultivées par les philosophes qui les transmirent au peuple.

Gomer vécut 280 ans après le Déluge, et l'auteur des *Antiquités des villes de France*, rapporte qu'il fut le fondateur de la ville de Sens.

C'est sous son règne que Noé mourut, et que plusieurs monarchies s'établirent dans diverses contrées ; Zoroastre se fit roi des Perses ; Bélus, père de Ninus, d'Assyrie; Osiris, d'Égypte ; Tanaüs, et Magog des Scythes; Chus, d'Éthiopie; Thuscus, des Sarmates; Ammon, de Lybie; Jobel ou Thubal, d'Espagne; Ganges, des Indes ; Yao, de la Chine; Chodorlahomor, de l'Elimaïde; et plusieurs autres dont il est fait mention, tant dans l'histoire sacrée que dans l'histoire profane.

D'après le témoignage de César, Bérose, Isidore et autres historiens, Gomer est le même que Ditz ou Samothès, dont Japhet était le père.

Dans l'Abrégé chronologique de l'histoire du Nord par Lacombe, Gomer est regardé comme fondateur du royaume de Danemark (ce premier souverain et quelques-uns de ses successeurs ne prirent que la qualité de juges). Lacombe le fait encore arrière petit-fils de Japhet et fils de Thogorma, ce qui ne se rapporte pas avec les autres historiens qui le font petit-fils de Noé et par conséquent fils de Japhet. Quoi qu'il en soit, cela ne détruit pas l'existence de Gomer comme chef.

A l'exemple de Noé son aïeul, il construisit un vaisseau qui le transporta avec sa famille dans un pays qui fut appelé Gaule, du nom de Gallin, qui en hébreux signifie Galère, et en langue syriaque, exposé sur les eaux. C'est avec cette petite troupe que de l'Asie il passe dans les Gaules, et en mémoire de cette navigation les Gaulois prirent un navire pour leurs armes. Il a été regardé comme le premier navigateur, et l'on voit empreintes sur les premières monnaies de ces peuples, d'un côté deux têtes, symbole de la Providence, et de l'autre un navire.

On prétend que ce souverain prit pour base la nature, où il vit dans les espèces qui peuplent l'air et la terre un chef qui conduit les autres avec beaucoup de prudence et d'activité.

Aristote en parlant des philosophes dit que les Samothès étaient versés en toute sorte de doctrine ; c'est ce qui a fait dire à Sotion que la philosophie et les sciences furent plus tôt connues des Gaulois que des autres nations.

NAGAS *ou* MAGUS

2009 avant J.-C.

Nagas, fils de Gomer, lui succéda ; il s'occupa à civiliser les Gaulois qui, presque sauvages, n'habitaient que des cavernes ou des cabanes grossièrement bâties de branches d'arbres et de quelques autres matériaux, à la manière des Troglodytes et des peuples de Libye voisins des Éthiopiens. La plupart étaient nomades et se tenaient tantôt dans les plaines, tantôt dans les forêts. Nagas pour les fixer fit bâtir une grande quantité de maisons, fonda de petites villes que ces peuples habitèrent; c'est alors qu'ils s'occupèrent à cultiver la terre, les arts et les sciences. En les fixant ainsi, Nagas les contint plus facilement sous son obéissance.

Plusieurs villes de France doivent leur fondation à ce prince, entre autres Rouen, Nyons, Angers et Beauvais.

Nagas était contemporain d'Isaac, de Nécaon roi d'Égypte ; d'Hernus, roi d'Espagne; d'Egioneus, roi du Péloponèse et de Sicionie.

Nagas fut appelé Magus à cause de sa sagesse et comme étant un grand architecte. Les villes de France qu'il fonda ont conservé le souvenir de son nom. Rouen s'appelait dans l'origine Rothomagus ou Rotomage ; Nyons était connue sous le nom de Néomage; Angers sous le nom de Juliomagus ; Beauvais sous le nom de Caesaromagus ou Caesaromage.

Sous le règne de Nagas, on avait des serviteurs et des esclaves, le blé servait à l'usage des Gaulois qui connaissaient la manière d'apprêter les viandes ; ils s'invitaient à des banquets où le vin n'était pas oublié.

Ils connaissaient aussi l'usage des arcs et d'autres armes. Les monnaies étaient connues sous le nom de sycles ; beaucoup d'autres usages étaient reçus, tels que les épitaphes sur les tombeaux, les inscriptions des hôtelleries, les douaires, les achats et les ventes.

Sarron
1996 avant J.-C.

Ce roi, qui fut le plus savant de son siècle, joignit aux talents militaires ceux d'une grande politique ; il eut une connaissance assez profonde de la physique, de la vertu des plantes, de la propriété des pierres et des métaux. L'astronomie lui était familière; et la philosophie ne lui était point inconnue. Ce monarque fonda plusieurs écoles et universités dans son royaume.

Il établit les Sarronites, prêtres gaulois; ces philosophes furent en grande vénération et on n'entreprenait rien, en temps de paix ou en temps de guerre, sans les consulter et leurs avis étaient toujours suivis.

Druyus
1920 avant J.-C.

Druyus succéda à son père Sarron et institua de nouveaux prêtres qui furent les Druides si renommés dans l'antiquité. Il fonda, dit-on, la ville de Dreux.

Bardus
1900 avant J.-C.

Bardus, successeur de Druyus, fut l'inventeur de la musique gauloise; il l'introduisit dans toute l'étendue de ses domaines. Il employa des phrases cadencées à rédiger les lois et les préceptes de la vertu qu'il faisait chanter publiquement.

Il institua les Bardes qui célébraient sur la lyre et autres instruments les actions d'éclat; ils composaient aussi des satires contre ceux qui violaient les lois du devoir et de l'honneur. Ces personnages étaient très estimés du peuple.

Longho *dit* Le ménager
1848 avant J.-C.

Longho, successeur de Bardus, fut renommé par sa justice et son génie; il fut le fondateur de la ville de Langres. Les anciens l'ont représenté ayant à la main droite un caducée et dans la gauche une corne d'abondance.

Bardus (2e *du nom*)

1814 avant J.-C.

Bardus, 2e de ce nom, institua de sages règlements.

Lucus

1778 avant J.-C.

Lucus est le premier, au dire de quelques historiens qui s'installa sur les bords de la Seine et créa la cité qui donna naissance à la ville de Paris; elle fut alors appelée Leucothèce, du nom de Lucus, son fondateur.

Narbon

1685 avant J.-C.

On le donne comme fondateur de la ville de Narbonne qui fut ensuite embellie par Narbo, chevalier romain.

Lugdus

1680 avant J.-C.

Lugdus, fils de Narbon, fut le fondateur de la ville de Lyon, Lugdunum, jadis habitée par les Segusiani ; la vie de Lugdus fut l'image de la valeur et des vertus. On le surnomma Ludovicus (Louis).

Romus

1454 avant J.-C.

Romus, fils d'Allobrox, fonda, dit-on la ville de Valence en Dauphiné qui s'appelait jadis Roma.

Lemmanus

1404 avant J.-C.

Lemmanus, chef des Gaules, continua les travaux déjà commencés dans plusieurs provinces qui lui étaient soumises. Sa demeure était près du lac de Lausanne en Suisse ; ce lac s'appela par la suite le lac Lemman.

Olbius

1315 avant J.-C.

Olbius, fut le fondateur d'Albi en Provence.

Galathes (2e *de ce nom*)

1214 avant J.-C.

Il succéda à Olbius, son père ; la ville de Strapenoia en Asie lui dut sa fondation ; il y avait envoyé des Gaulois.

Le règne de Galathes, correspond au temps où Cécrops fut roi et fondateur d'Athènes.

Namnès

1274 avant J.-C.

Namnès fonda, dit-on, la ville de Nantes qui fut appelée à l'origine Namnètes du nom de son fondateur.

Rhenus

1258 avant J.-C.

La ville de Reims fut, dit-on, fondée sous son règne.

Francus

1184 avant J.-C.

Plusieurs historiens ont prétendu, mais le fait est très incertain, qu'après la ruine de Troie, qui arriva 1184 ans avant J.-C. Francus, Troyen d'origine, vint aborder dans les Gaules, fut accueilli par Rhénus et devint son gendre.

Arogilus

695 avant J.-C.

Il fut l'inventeur des charrettes, il s'était adonné à la mécanique, il encourageait l'industrie ; c'est vers cette époque, environ, que Romulus peupla sa ville naissante, qu'il fit choix de 100 sénateurs, 300 chevaliers et 3.000 soldats, et qu'il introduisit chez lui le culte des Dieux adorés dans la Thessalie.

Sigonèse *ou* Sigovèse

611 avant J.-C.

Il battit les Allemands, ses troupes étaient composées de Bourbonnais et de Suisses. Il subjugua la Bohême, la Hongrie, l'Autriche et la Dardanie.

Nabuchodonosor était roi de Babylone ; vers ces mêmes temps

florissaient Anacréon, Arion, Thalès, Pythagore, Anaximandre. Anaxagore et Anaximène.

Bellonèse *ou* Bellovèse
597 avant J.-C.

Il était natif du pays de Berry; ses armées étaient composées d'Auvergnats, de Bourguignons et de Languedociens appelés Tectosages.

Il franchit les Alpes, alla fondre sur l'Italie et se rendit en peu de temps seigneur de la Toscane, de la Lombardie et étendit les frontières des Gaules jusques au Rubicon.

La ville de Milan lui dut sa fondation; il fit aussi bâtir Vennes, de laquelle les Vénitiens prirent leur nom.

Senan
524 avant J.-C.

Il vit bâtir la ville de Marseille par les Phocéens à qui il avait permis de s'établir sur ses terres.

Brennus
350 avant J.-C.

Après plusieurs victoires sur les Romains, il rendit les rois d'Asie ses tributaires et chassa le roi Ziboea, lequel avait voulu ravir au roi Nicomède le royaume de Bithynie.

Il mourut en Asie après s'être couvert de gloire.

Congolitan
225 avant J.-C.

Il eut à soutenir plusieurs batailles contre les Romains. Le règne de ce prince correspond à l'an 508 de la fondation de Rome et 225 ans avant J.-C.

Il se tua de désespoir, ne voulant pas survivre à ses défaites.

Matalus
216 avant J.-C.

Matalus joignit ses forces à celles d'Annibal, afin de poursuivre les intérêts communs de leur vengeance contre la puissance romaine.

Bitvitus
120 avant J.-C.

Il continua avec ardeur la guerre que son prédécesseur avait soutenue contre les Romains qui s'étaient, peu après son avènement au trône, portés sur les terres des Allobroges, mais après plusieurs combats terribles, il fut vaincu.

Cotugnatus
81 avant J.-C.

Ce chef fit la guerre aux Romains avec beaucoup d'acharnement ; il s'était joint à Catilina en cette grande conjuration qui semblait devoir anéantir la République Romaine.

La ville d'Aiguemortes fut bâtie sous son règne.

Vercingétorix
50 avant J.-C.

Voir chapitres II et X.

Relations sur l'époque gauloise. — Établissement des Galls. Leur origine.

Il fut jadis un peuple connu sous le nom de Celtes : sa source est cachée dans la nuit des siècles ; les histoires les plus anciennes le trouvent déjà avancé dans sa renommée et remplissant de ses tribus guerrières l'Europe et une partie de l'Asie. Les Gaulois étaient Celtes. Rien dans l'histoire n'est plus curieux que leurs migrations. Les puissants essaims des nations celtiques ou gauloises sont sans doute venus du fond de l'Asie, cet antique berceau des races humaines. Les Galls sont les plus anciens habitants connus de la contrée désignée sous le nom de Gaule. Suivons-les un instant dans les grandes expéditions par lesquelles ils ne tardèrent pas à manifester la puissance de leur énergique race.

Notre contrée fut le berceau de vingt nations. Deux de ses princes Bellovèse et Sigovèse, neveux d'Ambigat, roi du centre de la Gaule, fatigués d'un long repos, entraînent sous leurs

enseignes 300.000 braves, l'élite d'une jeunesse courageuse et impatiente, avide de périls et d'aventures. Ce fut vers le temps où les Mèdes régnaient en Orient, où les Hébreux captifs gémissaient sous les saules de l'Euphrate et peu avant que Solon donnât des lois à Athènes après avoir invoqué les dieux, consulté les oracles et écouté les leçons des Druides et les chants des Bardes, les deux princes s'éloignèrent de la Gaule Celtique. Bellovèse conduit ses guerriers à travers les Alpes sauvages que nulle armée n'avait encore franchies ; et comme les anciens conquérants de la Grèce, qui prodiguaient leurs exploits et parcouraient l'univers pour enlever seulement la toison d'or ou les pommes des Hespérides, les Gaulois ne vont braver tant de périls que pour chercher dans la belle Ausonie les fruits du pampre et les oranges parfumées dont un étranger leur avait fait connaître la douceur (d'après Pline, Polybe, Tite-Live et Marchangy).

Dans la vaste contrée que les Gaulois soumirent au delà des Alpes et dont ils expulsèrent les habitants, s'élevèrent Milan, Côme, Brescia, Bergame, Vicence, Mantoue.

Et c'est ici qu'un juste orgueil sied bien à notre histoire. Non seulement elle peut revendiquer l'honneur de ces fondations célèbres, mais Virgile, Catulle, Tite-Live, Suétone, les deux Pline, Vitruve et beaucoup d'autres grands hommes, nés dans ces cités d'origine Celtique durent peut-être ainsi le jour à nos ancêtres.

C'est encore de ces colonies de Bellovèse que descendent les fiers guerriers de Brennus. En vain Rome agricole et conquérante, qui déjà s'essayait à sa grandeur future, leur oppose ses oracles, ses dieux et ses héros : ses oracles l'abusent, ses héros sont vaincus sur la rive de l'Allia et ses dieux ne peuvent qu'annoncer à Céditius, près du temple de Vesta, l'approche de ces redoutables Gaulois. Maîtres de la ville, ils menacent le Capitole, où s'était réfugié le peuple romain ils resserrent et font trembler dans cette étroite enceinte ce peuple qui devait conquérir un jour toute la terre. Malgré le courage de Manlius et de ses

guerriers que les oiseaux sacrés avertissent du danger, les Romains assiégés dans le Capitole ne pouvant plus longtemps résister aux Gaulois, leur demandèrent enfin la paix, et Brennus pesa arbitrairement l'or que Rome lui livra pour sa rançon.

Tandis que les soldats de Bellovèse se fixaient en Italie, ceux de son frère Sigovèse, se laissant guider par le vol des oiseaux, arrivèrent dans la Pannonie et sur les rives de l'Iter où ils s'établirent. De leur race belliqueuse on vit sortir les Gaulois qui affrontèrent la Macédoine, se répandirent dans la Thessalie, traversèrent le Sperchius à la nage, et trouvèrent les Grecs assemblés aux Thermopyles pour défendre ce passage où errait encore l'ombre de Léonidas. Alors s'engagea un combat terrible : les Gaulois rejetant tout autre avantage que ceux de la force et de l'adresse, se dépouillèrent de leurs vêtements et ne voulurent garder que leurs épées.

C'est ainsi qu'on les vit combattre depuis aux plaines de Cannes sur le mont Olympe, et près des remparts d'Ancyre. Après avoir forcé les Thermopyles et traversé le mont Octa, les Gaulois marchent vers le Parnasse qui domine la ville de Delphes.

Mais la victoire indique d'autres climats aux Gaulois, ils pénètrent dans la Thrace et ravagent la cité de Byzance; alliés à Nicomède, ils rangent la Bythinie sous ses lois et reçoivent en partage les États voisins, auxquels ils donnent, par un touchant souvenir, le doux nom de Galatie (ou nouvelle Gaule). Prospérant de plus en plus par leur célébrité et leur valeur, ils se font les arbitres des empires, et leur glaive pèse dans toutes les balances de la politique.

Les souverains apprirent que sans les Gaulois, il n'y avait pas d'armée complète, point de trône solide, point de victoire certaine : l'antiquité les regarda longtemps comme *invincibles*, et Salluste les crut supérieurs aux Romains pour la gloire des armes.

On vit des Gaulois à la cour de Denys l'Ancien, de Juba, de Pyrrhus, de Cléopâtre, de Bérénice, d'Antigone, d'Hérode et de

tous les Césars. Agésilas salua les drapeaux de nos pères lorsque unis aux Spartiates, ils triomphèrent sur les bords de l'Eurotas, des guerriers d'Argos et d'Arcadie. Annibal recueillit les lauriers qu'ils moissonnèrent aux journées de Trasimène et de Litana. Alexandre qui dans son orgueil en attendait une réponse flatteuse leur ayant demandé, au milieu des pompes de Babylone, ce qu'ils redoutaient le plus sur la terre, apprit d'eux : *qu'ils ne craignaient que la chute du ciel.*

Mithridate haranguant ses soldats, leur montrait comme le gage de la victoire les Gaulois qu'ils avaient dans leurs rangs.

Si l'on en croit de doctes docteurs, Solin entre autres, des colonies de Gaulois s'étaient déjà établies dans l'Asie dès les premiers siècles du monde. Cadmus en emprunta les seize lettres qui depuis devinrent pour la Grèce des éléments d'harmonie, de gloire et d'immortalité. Il est certain que les mêmes caractères ou lettres étaient employés par les *Gaulois* et par les *Grecs.*

Tacite parle de plusieurs inscriptions gauloises trouvées sur les frontières de la Germanie et observe qu'elles étaient écrites en caractères grecs. On a même essayé de démontrer que les premiers Gaulois, s'arrêtant aux bords du Scamandre, y bâtirent la ville de Troie. Cette tradition expliquerait assez l'intérêt que l'on prit dans la Gaule au fameux siège de Troie.

Ainsi nos ancêtres auraient uni leurs noms aux plus beaux noms et, mêlés aux peuples renommés, ils auraient passé avec eux sous les arcs de gloire, érigés dans l'antiquité. On reconnaît à ces exploits le peuple belliqueux dont les historiens ont raconté tant de choses extraordinaires. Écoutez ceux qui ont parlé du courage des Gaulois après l'avoir éprouvé et de leur hospitalité après avoir reposé sous leurs cabanes d'argile coloriée; ils vous les peindront vaillants, fiers, impétueux, avides de périls et d'adversaires. Des serments, des vœux solennels, les liaient au culte de la victoire et leur devise était : *Vaincre ou mourir.* Ils trouvaient leurs plaisirs et leurs jeux dans les chocs des batailles, et quittant leurs casques au moment du combat ils se couronnaient de fleurs. Ce cher peuple gaulois a bien fait son

chemin dans le monde, car il est peu de terres où ce grand vagabond curieux, n'ait été promener ses chausses, le nez au vent et l'épée sur la cuisse. La famille gauloise a toujours conservé un caractère qui lui est propre et ne se retrouve pas, chez aucun peuple du monde. Loyale, hospitalière, généreuse, vive, gaie, intrépide dans le combat, bravant la mort plus héroïquement qu'aucune nation, voilà les qualités de cette famille. Ses traits saillants peuvent se résumer ainsi : une bravoure personnelle que rien n'égale chez les autres peuples anciens; un esprit franc, impétueux, ouvert à toutes les impressions, éminemment intelligent. Toutes les qualités et quelques défauts des Gaulois, les traits les plus saillants de leur caractère, survivant chez nous attestent encore notre antique origine (d'après Thierry, Marchangy et H. Martin).

Leur physionomie. — Gaulois blonds et Gaulois bruns.

Les Gaulois étaient, dit-on, originaires de l'Asie. Quelques auteurs affirment qu'ils étaient blonds et avaient les yeux bleus. Rien n'est moins certain que cette affirmation. Presque toutes les races asiatiques, quoique très variées, ont le teint brun ou olivâtre, les cheveux noirs, les yeux bruns ou noirs. La vérité est que les Gaulois, peuple essentiellement nomade, *offraient des caractères de variétés physiques dépendantes des mélanges et des croisements qu'ils avaient éprouvés pendant leurs longs siècles de pérégrinations à travers le monde.* Disons donc, pour conclure, qu'il y avait, comme aujourd'hui, des Gaulois blonds, aux yeux bleus et des Gaulois bruns aux yeux noirs. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que les hommes se teignaient les cheveux et la barbe en blond roux, et que les femmes se teignaient les cheveux en blond comme nos élégantes d'aujourd'hui. L'opinion de C. Delon, Edwards et A. Thierry, corrobore mon dire. Dans ce flot qui couvrit la Gaule on distingue deux races sœurs, différentes d'aspect : les Gaëls et les Kimris. Les Celtes Gaëls, étaient de *taille moyenne et bruns* ; les *Celtes Kim-*

ris étaient *blonds et plus grands*, ceux-ci arrivés les derniers. Ces *deux races sœurs* se mêlèrent sur notre sol. Les Gaëls dominèrent dans la population au midi de la Loire ; les Kimris, au nord. De leur union, se forma la plus éducable, la plus sympathique des races humaines (d'après C. Delon).

Le savant naturaliste Edwards a constaté dans les populations issues de sang gaulois, deux types physiques différents l'un de l'autre, et l'un et l'autre bien distincts des caractères empreints aux familles étrangères, types qui se rapportent historiquement *aux Gaëls et aux Kimris*. Bien qu'il ait trouvé sur le territoire de l'ancienne Gaule, les deux races sœurs généralement mélangées entre elles, il a néanmoins observé que chacune d'elles existait plus pure et plus nombreuse dans certaines provinces, où l'histoire nous les montre en effet plus complètement séparées l'une de l'autre (d'après A. Thierry).

Leurs expéditions et leurs conquêtes. — Beauté des femmes gauloises. — Leur héroïsme.

Les Gaulois avaient généralement une haute stature et des yeux étincelants, leurs lèvres s'ombrageaient d'une moustache. Ces hommes belliqueux étaient toujours armés pour la guerre et la chasse. Leur audace tenait du prodige; le plus vaillant d'entre eux devenait leur chef mais non leur maître. L'amour de la liberté enflammait leur courage. Un trépas héroïque et volontaire les rachetait de la captivité.

Les historiens parlent de la beauté des Gauloises, dont ils comparent le teint à la blancheur du lait et à la fleur de l'églantine; une chevelure abondante descendait en boucles sur leurs épaules et sur leur sein qui n'avait pas d'autre voile. Leur corps se couvrait de peaux d'hermine, de vêtements brodés en fils de pourpre et d'étoffes légères que les commerçants de Carthage et de Phénicie, apportaient souvent dans les Gaules en échange des paillettes d'or qui étincelaient sur le sable brillant de nos fleuves. La femme gauloise suivait son époux à la guerre et combattait

à ses côtés; elle le suivait au conseil où elle avait droit d'opiner; elle le suivait jusqu'au pied du bûcher funéraire, et souvent lorsque les flammes lui dérobaient enfin cet objet cher, elle se précipitait dans leurs tourbillons croyant le rejoindre au delà du tombeau.

Dans la lutte contre l'envahisseur romain, la résistance de nos aïeules fut sublime. Les femmes gauloises, dit Plutarque, s'élançaient héroïquement du haut des chariots de guerre, contre les Romains armés d'épées et de haches, grinçant des dents de rage et de douleur, jetant des cris horribles, elles frappaient, se jetant dans la mêlée; elles saisissaient de leurs mains nues les épées des Romains, leur arrachaient leurs boucliers, recevaient des blessures, se voyaient mettre en pièces sans se rebuter et témoignaient jusqu'à la mort un courage véritablement invincible.

Les Gaulois considéraient les femmes comme des êtres surnaturels. Une jeune fille avait à leurs yeux quelque chose de divin.

Pomponius Mela rapporte que des Gauloises se consacraient dans l'île de Saine ou Sein, sur la côte du Finistère, au culte d'une déité celtique. Ces prêtresses ou druidesses, faisaient vœu de virginité comme les Vestales; elles étaient animées d'un esprit prophétique et préparaient des philtres magiques, de même que les Médée, les Périmède et les Circé. Leur nombre était celui des Muses. Elles prédisaient l'avenir, le front couronné de verveine, et de sélage cueillies au sixième jour de la lune. Des ceintures d'or pressaient les blanches tuniques de ces jeunes prophétesses que l'on a comparées aux Dryades et aux Nymphes du paganisme.

Causes de la diversité des peuples de la famille celtique. Ibériens et Ligures. — Sociétés politiques et tribus.

C'est aux temps de la fondation des empires d'Orient que les auteurs les plus judicieux font remonter le débordement des

Celtes sur l'Europe, et une semblable hypothèse appuyée sur les plus anciennes traditions orales et écrites, loin d'offrir rien de déraisonnable, concorde merveilleusement avec les faits historiques qui se sont produits plus tard. Il est même vrai de dire que la plupart de ces faits ne sauraient être compris et expliqués sans elle. Mais il ne s'en suit pas qu'on puisse fixer, même approximativement, la date de l'arrivée des Galls dans cette belle et vaste contrée de l'Occident qu'ils adoptèrent définitivement pour leur patrie, pour le foyer de leur énergique race, pour le centre de l'action la plus puissante, la plus efficace et la plus considérable qui se soit fait sentir sur notre globe, puisque cette *action antérieure* à celle des Romains, *lui a survécu* et *pousse encore*, plus qu'aucune autre, l'humanité dans la voie qu'il a plu à la Providence de lui tracer. Toutefois, il n'est pas croyable que l'établissement de ces fils aînés des Celtes, dans le pays qui s'appela d'abord de leur nom, *Gall-Tachd*, terre *des Galls*, puis *Galli Gaule*; et enfin *France*, il n'est pas croyable, dis-je, que cet établissement ait eu lieu moins de 1.500 ans avant l'ère chrétienne. Quoi qu'il en soit les Galls se répandirent bientôt sur tout le territoire compris entre le Rhin, les Alpes, les Pyrénées et l'Océan ainsi que sur les deux grandes îles d'Albion et d'Erin (Irlande). Ici se place une question de la plus haute importance, et qui n'est peut-être pas aussi difficile à résoudre que beaucoup de gens pourraient le supposer. Les *Galls* entrèrent-ils sans coup férir en possession d'un pays désert, ou ce pays était-il habité ? Leur fallut-il l'arracher à ses propriétaires par la force ? Sans l'influence des fatales erreurs consacrées par le temps et que l'on ne déracinera pas sans peine, poser cette question serait la résoudre dans son dernier sens. Tout esprit intelligent et observateur qui se sera complètement débarrassé des lunettes bibliques, n'hésitera pas à croire avec nous à la préexistence d'une *race autochtone*. L'opinion qui veut que l'humanité n'ait eu qu'un seul tronc est, en effet, trop en contradiction avec le bon sens, la logique, les instincts spontanés et les lois de la nature, pour qu'on puisse présager encore de longs jours à son

règne malfaisant. Chaque latitude, chaque climat, chaque région dut avoir dans l'origine sa race particulière créée spécialement pour l'habiter jusqu'à ce qu'une race plus parfaite ou plus complexe, apte à dominer sur une plus grande étendue de pays, à vivre sous des cieux divers, vint la supplanter, l'absorber ou se l'assimiler et acquérir, par le fait même de cette assimilation une force d'expansion et une aptitude à dominer plus grande encore. Ainsi aux races pures, primitives, simples ou inférieures les zones restreintes, les contrées exceptionnelles et indispensables à leur existence, aux races mélangées, croisées, complexes ou supérieures, le monde. Cela admis on conçoit sans effort, que les principaux peuples établis en Europe, soient, quoique originaires de l'Asie, supérieurs à ceux de ce continent, car il entre dans leur composition, non seulement la plupart des races primitives asiatiques, mais encore celles *dont l'Europe fut le berceau*. Des peuples composés des mêmes éléments, peuvent du reste différer de physionomies, de caractères et de valeur, selon la proportion dans laquelle sont à l'égard les uns des autres leurs parties constitutives, mais le plus sympathique à tous, celui dont l'action doit rayonner avec le plus de force et de chaleur, le plus apte enfin, à vivre, à se produire sous tous les climats, ce sera évidemment celui qui résumera le plus grand nombre de faces mères ou primitives. Le peuple qui remplit le mieux aujourd'hui ces conditions, c'est-à-dire dont les éléments sont les plus nombreux et dont la physionomie se rapproche par conséquent le plus de celle qu'aura un jour l'humanité, lorsque le grand travail de fusion que je viens d'indiquer sera terminé ce peuple est, à mon avis, le *peuple Gaulois*.

Mais ce n'est ni le moment, ni le lieu de développer une pensée de cette nature. Sans avoir égard, quant à présent, à ces considérations on peut cependant soutenir que les Galls envahirent une terre habitée. Ses traditions nous apprennent même qu'ils rencontrèrent sur le versant septentrional des Pyrénées les premiers conquérants de cette partie du pays, les *Ibériens* et les *Ligures, tribus celtiques établies là depuis longtemps* qui, quoique

de la même famille, leur opposèrent une résistance opiniâtre. Je dis à dessein *peuplades celtiques* de la *même famille que les Galls*, car l'antiquité n'a jamais connu ce que certains auteurs veulent entendre par des origines ibériennes que, comme le dit Graslin, les systèmes de Scaliger, de Fréret, de G. de Humboldt, Michelet, de Brotome, Borg, de Saint-Vincent, Adrien Balbi, et Petit-Radel, sur l'origine ou la désignation des *prétendus peuples ibériens* et sur l'existence d'une ancienne *langue ibérienne* reposent sur des bases chimériques. Que les célèbres étymologies tirées de la *langue biscayenne,* l'une des bases de tous les *systèmes ibériens*, ne sont que des renseignements illusoires et systématiques qui ne peuvent que détourner la critique des investigations qu'elle pourrait faire sur l'origine des peuples biscayens, et de l'idiome qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours ; de celle même qu'elle pourrait faire sur l'origine des premières populations de l'Espagne ; que la langue basque, loin d'avoir été dans une haute antiquité, comme le prétendent des savants philologues, celle de presque tous les habitants de l'Hispanie, ne s'est jamais étendue au-delà du territoire qu'elle occupe aujourd'hui, et que son origine est encore un problème à résoudre ; que ce sont les Grecs qui ont arbitrairement fait prendre à l'Espagne le nom d'*Ibérie* et que par cette abusive importation à l'occident de l'Europe du nom d'une *petite contrée asiatique,* ils ont jeté sur les temps primitifs de l'Hispanie, d'innombrables confusions, que le nom d'Ibère ne fut dans l'*antiquité*, qu'une épithète distinctive appliquée à une ou à plusieurs *peuplades celtiques* et que celui de *Celtibériens* ne désigna que des réunions, ou des coalitions de plusieurs autres peuplades celtiques situées sur les bords d'un fleuve nommé *Ibérus,* qui n'était *même pas indigène* dans la péninsule Hispanique.

Si je suis parvenu à établir succinctement ici que le mot *ibérien* n'était point *un nom de peuple*, qu'il n'était qu'une *épithète* distinctive fréquemment en usage chez les peuples asiatiques connus dans l'antiquité sous le nom de *Celtes* et de *Scythes* et qui, dans les temps les plus reculés, ont dû envahir l'Espagne

et presque toute l'Europe, j'aurai atteint le seul but que je me suis proposé. Revenons maintenant à l'arrivée des Galls.

C'est là sans doute qu'ils écrasèrent tout à fait la masse refoulée et agglomérée des vaincus, en rejetant une partie de l'autre côté des monts et en s'assimilant l'autre partie. Ils réduisirent ensuite la race autochtone de l'intérieur à l'esclavage, car il est constant qu'ils avaient des esclaves et l'on ne saurait admettre que ces esclaves fussent des *Ibériens* ou des *Ligures* et encore moins d'autres *Galls*. La mâle fierté du caractère de ce peuple, son ardent amour de la liberté, ne permettent pas de le supposer.

Pour rentrer plus complètement dans l'esprit de notre sujet, voici ce que dit sur les *Galls* un chercheur érudit, Amédée Thierry :

« Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire d'Occident, on trouve la race des *Galls* occupant le territoire continental compris entre le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan, ainsi que les deux grandes îles situées au nord-ouest, à l'opposite des bouches du Rhin et de la Seine. De ces deux îles, la plus voisine du continent s'appelait Albion ou Alb-in, c'est-à-dire l'île montueuse, l'autre portait le nom d'Erin, l'île de l'ouest. Enfin le territoire continental recevait spécialement la dénomination de *Terre des Galls* ou *Gaule*.

« Mais la Gaule n'était pas possédée en totalité par la race qui lui avait donné son nom. Un petit peuple, d'origine, de langue, de mœurs toutes différentes, le peuple aquitain, habitait à l'extrémité sud ouest. C'était une confédération de tribus *ibériennes* et *liguriennes* qui avaient passé les Pyrénées à des époques inconnues. »

Je ne suis pas d'accord sur ce point avec A. Thierry. Les Aquitains sont d'*origine celtique*. Je crois avoir suffisamment établi plus haut que ce *peuple aquitain* comme il l'appelle, composé, dit-il, de tribus *ibériennes* et *liguriennes*, appartenait à cette grande *famille celtique* qui avait *envahi l'Espagne* et le *midi de la France* aux temps les plus reculés. Une lutte s'enga-

gea sur le territoire envahi entre cette race et la nouvelle race sœur conquérante; affaiblies et fatiguées toutes deux; enfin elles se rapprochèrent et de leur mélange, disent les historiens, sortit la nation *celte-ibérienne*.

La route de l'Espagne une fois tracée, de *nombreuses émigrations galliques* s'y portèrent successivement et se poussant l'une, l'autre, finirent par occuper la côte occidentale jusqu'au détroit qui sépare la presqu'île du continent. Tantôt la population indigène se retirait devant ce torrent, tantôt, après une résistance plus ou moins prolongée, elle suivait l'exemple des Celtibères, faisait la paix et se mélangeait. Des Celtes allèrent s'établir dans l'angle sud-ouest de cette côte, et sous leur nom national, fondèrent un petit état qui eut pour frontière au sud et à l'ouest, l'Océan; à l'orient le fleuve Anas, aujourd'hui le *Guardiana*. D'autres *Galls*, dont la tribu n'est pas connue, s'emparèrent de l'angle nord-ouest, et le nom actuel du pays : la *Galice*, rappelle encore leur conquête. La contrée intermédiaire conserva une partie de sa population qui, mélangée avec les vainqueurs, produisit la nation des *Lusitains*, non moins célèbres que les *Celtibères*, dans l'ancienne *histoire d'Ibérie*.

Les Sociétés politiques gauloises avaient pour élément la famille ou la tribu; les tribus se groupèrent en peuples ou nations, les nations en confédérations ou ligues qui portaient des noms empruntés, soit à la nature topographique de leur canton, soit à quelque particularité de leur vie sociale.

Telles étaient la confédération des *Celtes*, ou *tribus des bois*, qui habitait les vastes forêts situées alors entre les Cévennes et l'océan, la Garonne et le pied des monts Arvernes, celles des *Armorikes* ou *tribus maritimes*; celle des *nations Alpines* qui habitaient la vallée des *Alpes* et se divisaient suivant les régions de cette grande chaîne en *Pennines*; *Pics-Craighes* ou des *rocs*; *Nantuates* ou des *torrents*; *Allobroges*, ou hommes du haut pays; *Arvernes* ou hommes des hautes terres; *Helvètes* qui tiraient eur nom de la vie pastorale qu'ils menaient au milieu des pâturages des Alpes; *Séquanes* qui devaient le leur à la Seine (Se-

quana); dont ils touchaient la source au couchant, tandis qu'au levant ils s'étendaient jusqu'au Jura; *Edues* qui avaient peuplé les contrées limitrophes de la moyenne Saône et de la Haute-Loire; *Bituriges*, voisins occidentaux de la nation éduenne ayant pour demeure l'espèce de presqu'île formée par la Loire, l'Allier, et la Vienne et d'autres encore.

Plusieurs grands peuples, entre autres les *Arvernes*, les *Edues* et les *Séquanes* se disputaient la suprématie parmi les Galls.

Les *Arvernes* occupaient la contrée montagneuse qui porte encore leur nom légèrement altéré; Gergovie, leur capitale, tenait le premier rang parmi les places fortes de la Gaule. Leur clientèle se composait des *Helves* ou *Helvii* (peuple du Vivarais), des *Vélaunes* (peuple du Puits en Velay), des *Gabales* (peuple du Gévaudan); et des *Ruthènes* (peuple du Rouergue); tous habitants ou voisins des Cévennes septentrionales. Les *Gabales* et les *Ruthènes* étaient riches; ils possédaient d'importantes mines d'argent et le Tarn qui baignait leur pays roulait dans ses sables des paillettes d'or. Les *Cadurkes* (Agénois) et les *Nitiobriges* (Quercy) se rattachaient comme auxiliaires aux Arvernes; ils cultivaient le lin et fabriquaient des toiles qui acquirent par la suite beaucoup de réputation. La confédération éduenne embrassait tout l'espace compris entre l'Allier, la Loire, la Saône et un peu au-delà vers le midi. Sa capitale était Bibracte (Autun); la seconde ville principale était Noviodunum (Nevers). Son patronage politique s'étendait sur les *Mandules* (peuple de l'Auxais) dont le chef-lieu *Alésia* (Alise) datait des temps les plus antiques de la Gaule et passait pour une création de l'*Hercule Tyrien*, sur les *Ambarres* (peuple de la Bresse), les *Isombres* ou *Insubres* et les *Ségusiens* (peuple du Berri). Les *Bituriges* eux-mêmes, peuples du Berri, jadis une des plus florissantes nations des Gaules, faisaient partie de la confédération éduenne. Le pays des Séquaniens était un des plus beaux de toute la Gaule. Le Doubs qui coule du Jura dans la Saône, le traversait obliquement. Sur une presqu'île que formaient les replis de ce fleuve s'élevait : *Vesontio* (Besançon), capitale de la nation, place for-

tifiée par la nature et par toutes les ressources de l'art militaire gaulois. Les *Séquanes* s'étaient étendus anciennement jusqu'aux sources de la Seine, d'où ils tiraient leur nom.

La principale industrie de ce peuple était la préparation de la chair de porc; les jambons et salaisons séquanaises transportés par la Saône et le Rhône, dans les entrepôts massaliotes se répandaient de là en Italie et en Grèce, où ils étaient fort recherchés. A cause de ce commerce qui dans la suite devint immense, les *Séquanes* s'intéressaient vivement à la libre navigation des deux rivières par lesquelles ils communiquaient avec le midi. Ils eurent des discussions fréquentes avec les Edues, riverains comme eux de la Saône, au sujet de certains droits de péage; et souvent ces discussions leur mirent les armes à la main; de là naquit entre les deux peuples frères une profonde inimitié. Ces rivalités exercèrent une influence désastreuse sur la paix et la liberté de la Gaule.

Après ces trois grandes nations et leur clientèle, venaient les *Helvètes* dont les quatres tribus demeuraient entre le lac Vénétus et le lac Léman ; les *tribus pennines* habitantes des âpres vallées des Hautes-Alpes, et les *Allobroges*, peuple brave et nombreux qui occupait le revers occidental des Alpes entre l'Arve, l'Isère et le Rhône. Les villes principales des Allobroges étaient Vienne et Genève, situées à l'extrémité du lac Léman.

Les *Pétrocores* (Périgueux et Sarlat) dont le pays renfermait des mines de fer ; les *Lémovikes* (Limousin), les *Santons* (Saintonge), les *Pictons* (Poitou), qui occupaient le littoral de l'Océan, entre l'embouchure de la Garonne et celle de la Loire ; les *Nannètes* (Nantes), établis sur la rive gauche de la Loire, et dont le port appelé *Corbillo*, était le grand entrepôt du commerce entre la Gaule et les Iles Britanniques.

Les *Andes* ou *Andégaves* (Anjou), dont les plaines basses étaient infestées par les débordements de la Mayenne. Les *Turons* (Touraine), puis les *Carnutes* (pays chartrain et Orléanais), nation importante dont l'ordre politique et surtout dans l'ordre religieux de la Gaule, ayant pour capitale Autricum (Chartres),

point central de tout le territoire gaulois. Leur seconde ville, Genabum (Orléans) était une place de commerce florissante. Les *Senons* (Sénonais), dont le nom fut si longtemps la terreur de l'Italie ; les *Lingons* (partie du Maine), les *Cénomans* (Sarthe), qui faisaient partie de la petite confédération. *Aulerke*, à laquelle appartenaient encore les *Aulerkes-Eburovikes* (Evreux) et les *Aulerkes-Diablintes* (peuple de *Jubleins* dans le Maine).

Les peuples réunis en confédérations sous le nom de *Cités Armorikes* ou *Armoricaines*, étaient les *Nannètes* déjà mentionnés ; les *Vénètes* (Vannes); les *Curiosolites* (pays Malouin) ; les *Osimes* (Saint-Pol-de-Léon et Tréguier); les *Redons* (Rennes); les *Abrincatues* (Avranches) ; les *Unelles* (Valogne et Cherbourg); les *Baiocasses* ou *Biducasses* (Bayeux); les (*Lexovii* ou *Lexoves* (Lisieux). Les *Vénètes* (Vannes), tenaient le premier rang dans la ligue armoricaine; c'étaient eux qui, en temps de guerre, commandaient les flottes combinées. Leurs grands mais informes navires, qui avaient pour voiles des peaux préparées, et pour câbles des chaînes de fer, entretenaient avec les Iles Britanniques d'actives relations commerciales et en rapportaient dans les entrepôts de la côte, l'étain, le cuivre, les pelleteries, les esclaves, les chiens et les autres objets de trafic que les Gaulois du centre et les Massaliotes y venaient ensuite chercher.

Réunion des Celtes-Kimris aux Galls. — Arrivée des Gaulois Belges Leur établissement dans la Gaule Septentrionale.

Un sol âpre et inculte, couvert de bruyères, de marais, de sables et battu par une mer perpétuellement agitée, donnait à cette presqu'île un caractère sauvage et sombre en harmonie avec les croyances religieuses de la Gaule; aussi les *Druides* avaient-ils choisi l'*Armorike* pour la célébration de quelques-uns de leurs plus secrets mystères.

Cependant tous les Celtes n'étaient pas encore au centre et à l'occident de l'Europe. Un rameau important de cette grande famille, les *Celtes-Kimris*, s'était arrêté au seuil de ce continent et

y avait formé la redoutable *nation des Cimmériens*. Établis depuis une longue suite de siècles sur les terrains marécageux qui bordent au nord le *Pont Euxin* (Mer Noire), et où plusieurs grands fleuves montrent leurs larges embouchures, les *Cimmériens-Kimris* étaient devenus naturellement navigateurs, comme les *Galls* étaient devenus une nation agricole et les autres *Celtes des pasteurs* et des chasseurs. Lorsque l'Asie vomit pour la seconde fois sur l'Europe, des flots de peuples, ces innombrables hordes scythiques ou teutoniques que poussaient devant elles d'autres hordes barbares, les Kimris, soit qu'ils aient bien voulu les laisser passer, soit qu'ils n'aient pu leur opposer une digue assez forte, s'en virent bientôt débordés et incommodés au point qu'ils durent abandonner les *Palus-Méotides* (les bords de la mer d'Azov), pour aller chercher sous d'autres cieux une nouvelle patrie. Tous ne prirent pas le même chemin et quelques-uns même ne s'éloignèrent des rives du *Tanaïs* (Don), que pour un temps; d'autres ont formé ces peuples gaulois de la Germanie, plus ou moins mélangés de sang teuton ou autre, et dont le caractère hybride, les mœurs, la langue et l'origine, ont mis à la torture l'esprit des historiens. D'autres encore durent errer longtemps à l'aventure, et se perdre ou se fondre, partie dans les vieilles *colonies celtiques* de l'Europe centrale, partie dans la masse des *peuplades scythiques*, un nombre assez considérable fut poussé par le hasard jusque vers la *Chersonèse* (aujourd'hui le *Jutland Danois*), qui prit à cause d'eux le nom de *Cimbrique*; mais le gros de l'émigration atteignit l'embouchure du Rhin, passa ce fleuve et pénétra dans la *terre des Galls*. Cette terre fut-elle l'objet de leurs recherches, de leurs désirs, le but de leur voyage? Y venaient-ils avec l'intention de se réunir à leurs frères dont la puissance et les exploits leur avaient été appris par la voie de la renommée? On peut le présumer, mais on peut aussi conserver des doutes à cet égard, qu'elle soit un effet d'aventure ou la conséquence d'une détermination, bornons-nous donc à constater cette réunion des deux grands rameaux de la famille celtique, événement qui aurait eu lieu d'après Tite-Live environ

cinq siècles avant la fondation de Rome. La distinction entre ces peuples était du moins bien connue du temps de Tarquin l'Ancien.

Un auteur dont les consciencieux travaux ont contribué plus que tous autres, malgré leur insuffisance et leurs imperfections, à répandre quelque lumière sur les premiers temps de notre histoire, Amédée Thierry, veut que les Kimris aient paru en conquérants, qu'ils aient vaincu les Galls et les aient chassés d'une partie de leurs domaines. C'est, selon moi, une erreur capitale, et il est facile de s'en convaincre : il suffit pour cela d'examiner quelles terres furent le lot des nouveaux venus. Les Kimris eurent ce qu'il y avait de plus mauvais dans la Gaule comme sol et comme climat, l'Armorique dont le nom est composé des mots de leur langue (*ar*, sur; et *mor*, mer) et les basses terres de la Belgique où ils prirent la dénomination de *Morins*. Ils eurent encore, probablement l'archipel de *Zélande* et la *Patavie* ou *Batavie*, de deux mots gaulois qui signifient : eaux profondes. Or tout le monde connaît de réputation au moins la Bretagne et la Hollande au ciel brumeux, au sol ingrat, à l'aspect triste, aux côtes si orageuses. A une époque où l'agriculture ne les avait pas encore embellies ces parties de la Gaule devaient être des contrées presque inhabitables. Est-il possible d'admettre, en présence de ces faits géographiques, que les Kimris aient lutté et triomphé? Non certes, les vainqueurs se font d'ordinaire la part la plus belle. La seule conclusion qu'on puisse raisonnablement en tirer, c'est que les Kimris obtinrent une place au foyer de la famille, *la place qu'il était naturel qu'on leur donnât*. Mais on voit comment dans la science tout s'enchaîne; comment surtout l'histoire ne peut marcher sans le secours de la géographie. Ecoutez d'abord comment l'auteur latin, déjà cité, explique les expéditions des Gaulois Bellovèse et Ségovèse. Ambigat, roi des Bituriges, dit-il, envoya ses neveux pour fonder de nouveaux royaumes dans les pays étrangers, *la patrie ne pouvant déjà plus nourrir ses premiers enfants, accrus par l'arrivée de tant d'autres*. Galls et Kimris ne formèrent alors qu'une seule

et même nation dont le caractère d'initiative devint plus que jamais agressif. Précédemment sans doute les Galls avaient envahi quelques points des Iles Britanniques.

La nation gauloise, plus nombreuse et plus puissante, y jeta de nouveaux colons, *Galls et Kimris*; il est à remarquer que ceux-ci restèrent sur les rivages occidentaux de l'Europe, ce qu'ils étaient sur les plages du *Pont-Euxin* et de la *mer d'Azov*, un peuple essentiellement *navigateur*. On sait que Ségovèse pénétra dans les basses vallées du Danube par la forêt Hercynie (forêt Noire), tandis que Bellovèse vers l'an 614 avant J.-C. courait reconquérir l'Italie sur les Étrusques qui l'avaient arrachée aux *Ombres*, s'établissait dans la vallée du *Pô*, qui prit le nom de *Gaule Cisalpine* et fondait la ville *de Milan*. Le récit de ces brillantes manifestations déjà mentionnées plus haut, de la force exubérante des Gaulois ne saurait trouver une place plus grande dans ce cadre. Je ne vous montrerai donc pas nos valeureux ancêtres se précipitant avec leur impétuosité accoutumée sur tous les points où des ennemis s'offraient à leurs coups, laissant partout des colonies, inscrivant partout leur nom en caractères ineffaçables, terrifiant à la fois l'Italie et la Grèce, rançonnant le Capitole, pillant les trésors du temple de Delphes, remplissant enfin le monde de la terreur de leur nom et du bruit de leurs victoires. Ce que nous voulions constater, c'est que la *Gaule Belgique* avait déjà une population mixte de *Galls et de Kimris*. Cela fait, passons, sans autre transition, à l'arrivée de ces peuples *Gaulois* barbares appelés *Bolgs* ou *Belgs*, et qui valurent à la *Gaule Septentrionale*, le nom particulier sous lequel les Romains la désignèrent plus tard.

On n'est d'accord, ni sur l'époque de l'apparition de ces peuples, ni sur leur point de départ, ni sur leur origine, ni même sur leur véritable nom. L'opinion la plus accréditée veut qu'ils aient afflué en deçà du Rhin, de 281 à 400 avant J.-C., époque de l'établissement des *Bolgs*, *Arékomikes* et *Tectosages* dans le Languedoc, ce qui est assez peu précis. Leur nom se prononçait aussi *Volg* et *Volk*, d'où les dénominations latines

des *Belgoe*, *Volgoe Volcoe*; Cicéron dit *Belge* ; Ausone écrit *Bolgas*. La question d'origine n'est pas moins obscure : César, plus apte d'ailleurs à commander une armée qu'à déchiffrer une énigme ethnographique, déclare tenir *des Rèmes*, que la plupart des Belges étaient de race germanique ; c'est aussi l'opinion de Strabon, de Tacite et des Allemands, mais *elle est démentie par l'étude attentive des faits historiques et philologiques. Les Belges étaient des Gaulois frères des Galls et des Kimris*, pas de doute possible ainsi qu'on le verra plus loin.

CHAPITRE VIII

CE QUE L'ON DOIT ENTENDRE PAR GERMAINS ET PAR GERMANIE

Pour débrouiller plus facilement ce chaos, voyons d'abord ce qu'il faut entendre par *Germains* et par Germanie. Les Scythes occidentaux ou Teutons, compris particulièrement sous la dénomination de Germains par les auteurs latins, se sont de tous temps appelés *Teutschs* et n'ont jamais donné à la contrée qu'ils habitaient d'autre nom que celui de *Teutschland*; bien plus, ils n'ont su que fort tard que Rome avait eu l'extrême obligeance de les baptiser. Quand même ils auraient été *Teutons* pur-sang, ce qui n'était nullement vrai, les *Rèmes* ne pouvaient donc pas *tenir à César le langage que celui-ci leur prête*; tout au plus ont-ils pu lui dire qu'une partie des Belges étaient originaires des pays d'outre-Rhin ou du Teuschland; mais on conçoit facilement dès lors l'erreur ou la méprise du général romain. Celle de Tacite, historien qui fait venir Germanus de Wehr-Mannen (l'homme de guerre), est beaucoup moins excusable. Une pareille étymologie n'a même pas le mérite d'être ingénieuse; aussi est-elle repoussée aujourd'hui. Tacite, si je ne m'abuse pas, allait chercher bien loin ce qu'il avait sous la main. En effet, le mot

latin *Germanus,* n'exprimait pas seulement la fraternité, la parenté, etc., il signifiait également pur, vrai, sincère, qui est sans fard, sans déguisement; en sorte qu'on l'appliquait à un homme non dégrossi par la civilisation, à un rustre comme le paysan du Danube, par exemple, et par extension, on l'employait pour désigner un être primitif, un sauvage, un homme de la nature enfin. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que les Romains eussent appelé pays des hommes de la nature, c'est-à-dire la Germanie, une contrée qui leur était nouvellement révélée, et dont ils ne connaissaient seulement pas d'une manière précise, les limites, la position et les barbares habitants? Dans ce cas tous les peuples qui, en dehors de la Gaule, s'étendaient à l'orient du Rhin, devaient forcément recevoir la qualification vague de Germains, nul à Rome n'étant au fait des différences qu'ils présentaient. On aurait donc confondu par ignorance, sous la dénomination commune et arbitraire de race germanique, des peuples d'origines fort diverses, rameaux des grandes souches *Celtiques*, *Scythique* et *Sarmatique,* plus ou moins mélangés entre eux et plus ou moins altérés par un inévitable croisement avec les *débris des races indigènes conquises.* Je crois fermement que les choses se sont passées ainsi et mon hypothèse a au moins cela de bon, qu'elle fait ressortir la cause des divergences d'opinion et des controverses qui se sont élevées à ce sujet. Elle explique aussi ce qui s'est passé depuis, comment le nom de Germain, dont l'application devenait chaque jour plus *restreinte,* à mesure que la science rectifiait les *notions erronées,* n'a plus été employé que pour désigner les seuls *Allemands.*

Les Belges sont frères des Galls et des Kimris. — Formation de Colonies Belges. — Prédominance des Gaulois.

Il demeure donc démontré qu'on pouvait venir de la Germanie *sans être pour cela de race germanique.* Quant au nom de *Bolgs* qui paraît n'avoir été celui d'aucun peuple en particulier, c'était probablement une qualification ou une dénomination gé-

nérique, embrassant plusieurs peuples frères, mais distincts. D'ailleurs le mot *Kimri, belgraid,* dont le radical est *belg,* signifie belliqueux. On pourrait donc supposer que le nom de *Bolgs* fut donné par les Gaulois eux-mêmes aux barbares qui envahirent la *Gaule Septentrionale.* Il est également vraisemblable que ces peuples n'étaient autres que des *Celtes* précédemment établis dans l'Europe centrale ou restés en arrière dans la route des migrations, qui avaient vécu longtemps au milieu des nations d'origine scythique, et qu'avait enfin refoulés, rejetés dans l'ouest un de ces grands mouvements de population dont les sociétés naissantes de notre continent donnaient alors le spectacle. Je serai même porté à ne voir dans la masse des nouveaux arrivants que les *traînards* des *Kimris,* s'il est permis de s'exprimer ainsi; car Strabon dit que vers l'occident de la Gaule habitaient les Belges parocéanites ou maritimes, et *ces Belges étaient positivement les Kimris de l'Armorique.* Peut-être *Belges* et *Kimris* n'ont-ils été confondus ainsi qu'à cause des points de similitude, des rapports qui existaient entre eux; mais dans tous les cas, si les premiers toujours plus barbares que les autres habitants de la Gaule, conservaient encore quelque chose des mœurs des peuples d'outre-Rhin, avec lesquels ils n'avaient point cessé d'être en contact, toujours est-il que le *caractère gaulois prédominait chez eux* du temps de César, et que leurs *noms de lieux* et *d'hommes* qui nous ont été conservés sont *gaulois.* En déçà du Rhin étaient leurs alliés, leurs frères; au-delà leurs ennemis invétérés, leurs éternels adversaires. Nous avons déjà vu ce qu'étaient les *Morins,* compris également sous la dénomination générale de *Bolgs.* Les derniers envahisseurs se fondirent sans doute dans les populations galliques qui occupaient seules auparavant le sol de la Belgique et dont ils ne firent que retremper la sauvage énergie, car les tribus de la Gaule étaient d'autant plus barbares qu'elles ressentaient moins, en raison de leur éloignement, l'influence civilisatrice de Massalie, la Phocéenne; si bien que les *Galls* et les *Kimris du Nord* n'avaient nul besoin pour mériter l'épithète de *Bolgs* qu'une inondation de popu-

lations farouches vint ajouter à la rudesse de leurs mœurs.

Du reste, les Belges avaient les mêmes intérêts politiques que les autres Gaulois. Les *Rèmes* et les *Suessiones, leurs frères,* nous apparaissent dans l'histoire *liés étroitement* avec la nation druidique des *Carnutes.*

Les *Bellovakes* sont les *fidèles amis des Edues.* Les *Trévires* envoient leurs ambassadeurs à César comme ces derniers quand il s'agit de se plaindre d'Arioviste et des Harudes. Les *Eburons,* l'une des peuplades que César comprend parmi les *Germains* cis-rhénans, obéissent eux-mêmes à des chefs de *noms gaulois. Ambiorix* et *Cativules,* et ces chefs assiégeant les quartiers d'hiver de Sabinus et de Cotta leur dirent : « Nous n'avons pu, étant *Gaulois,* refuser notre concours à des *Gaulois.* » Les *Eburons* sont de plus tributaires ou clients des *Trévires* qui excellaient à conduire le *Covinn* ou *Cowain, chariot de guerre des Gaulois,* et ces *Trévires,* s'il faut en croire ce que dit saint Jérôme dans son épître, aux *Galates, parlaient la même langue que les Volkes-Tectosages du Languedoc,* les hommes le moins *Teutons* qu'il soit possible de rencontrer. Enfin on voit *Edues* et *Trévires* s'insurger en même temps, et les *Nerves* ou *Nerviens,* fournir ainsi que les autres *Belges,* leur contingent à *Vercingétorix.*

Mais en voilà assez sans doute pour faire passer dans les esprits non prévenus, ma conviction que les Bolgs étaient d'origine celtique, seulement altérés à différents degrés par divers croisements et un long séjour au milieu des populations étrangères. Les derniers d'entre eux qui rallièrent la grande patrie adoptive de leur vigoureuse race furent les *Aduatiques,* tribu des Kimris ou Cimbres, que la grande horde laissa sur les bords du Rhin avec une partie de ses bagages lorsqu'elle alla se briser en Italie contre les légions de Marius. Longtemps avant cela, des Belges s'étaient fixés dans les Iles Britanniques. La côte orientale d'Irlande avait reçu une colonie de *Ménapes* près de l'endroit où s'élève aujourd'hui *Dublin,* et ces *Ménapes,* sous le nom de *Fir-Bolgs,* jouent un grand rôle dans les traditions irlandaises. Les

autres hordes belges s'étaient installées au midi de la Bretagne (Angleterre), dans la région qui s'étend de *Suffolk au Devonshire*. Quelques-unes gardèrent le nom de leur tribu du continent. C'étaient des *Atrébates*, des *Parisii*, des *Dumonii*, etc.

D'autres se confondirent sous la dénomination générale de *Belges*. Leur chef-lieu était *Venta-Belgarum* (Winchester). César, lors de la descente qu'il fit sur la côte, les trouva livrés à l'agriculture. Quant aux combats et événements qui durent signaler l'invasion de la *Gaule Septentrionale*, par les *Bolgs*, il n'en est resté aucun souvenir, et tout ce qu'on sait de l'histoire de ces peuples jusqu'à l'arrivée des Romains se réduit à des guerres perpétuelles *contre les Germains*, et à quelques luttes intestines pour la prépondérance où semblent avoir triomphé tour à tour les *Rèmes* et les *Bellovaques*. Mais loin que la Germanie débordât sur la Gaule comme on l'a crut à tort, c'étaient au contraire celle-ci qui pesait de tout le poids de ses idées et de sa civilisation, sur les pays d'outre-Rhin. La lecture des auteurs anciens ne permet pas d'en douter. Les *Trévires*, entre autres, y avaient une influence telle qu'ils en étaient venus à changer complètement les mœurs des Ubiens, leurs voisins. Ce que les Gaulois avaient surtout propagé dans la Germanie, c'étaient leurs croyances et leur culte sanguinaires.

Mais revenons aux Belges pour ne plus les quitter. Outre qu'ils étaient loin de présenter tous les mêmes traits physiques et moraux, *variae et diversae Belgarum gentes*, dit César, ils étaient encore divisés en une foule de nations ou tribus distinctes qu'on trouvait dans l'ordre suivant, en remontant du sud au nord. Les *Leukes* (Toul) dont le territoire allait jusqu'à celui des Gaulois *Helvètes* ou *Helvétiens*; les *Médiomatrikes* (Metz), les *Tribes*, les *Némètes*, les *Vangions* et les *Caracates* entre les Vosges et le Rhin (ils faisaient partie des nations qui suivirent Arioviste); les *Rèmes* (Reims); les *Suessiones* (Soissons), et les *Silvanectes* (Senlis); les *Bellovaques* (Beauvais); les *Vellocasses* et les *Calètes* (pays de Caux); les *Ambiens* (de *Samaro-Briva*), *Pont-sur-Somme*, aujourd'hui *Amiens*; les *Atrébates* (*Arras*) et

les *Véromandes* (*Vermandois*); les *Trévires* (Trèves); répandus dans tout le Luxembourg et jusque sur les bords du Rhin, les *Coerèses*, les *Poemanes* ou *Famènes*, les *Condruses* (*Condratz*); et les *Sègnes*; les *Morins* sur la mer du Nord et le Pas-de-Calais (ils occupaient avec la Flandre occidentale, tout le territoire qu'embrassa dans la suite le diocèse de Térouanne, longtemps appelé *Ecclesia-Morinensis*); les *Nerves* ou *Nerviens*, en possession du Cambrésis, des territoires baignés par la *Sabis* (Sambre), et des pays qui formèrent les provinces du *Hainaut*, de *Namur*, de la *Flandre* orientale, d'une partie de la *Picardie* et de l'*Artois*. Le *Namur* entier et la plus importante partie du *Hainaut* et de la *Flandre* font aujourd'hui partie du royaume de Belgique. Les *Aduatiques*, dans le Brabant belge, et les *Eburons* qui habitaient entre le Rhin et la Meuse; englobant les pays de *Liège*, de *Limbourg* et de *Juliers*; les *Ménapes* qui s'étendaient dans la *Zélande*, la *Campine*, le *Brabant Hollandais* et jusque dans la *Gueldre*, sur la rive droite du Rhin; et enfin les *Bataves* et les *Caninéfates* à l'embouchure des fleuves. Cette liste se complète avec d'autres peuples moins importants tels que les *Pleumosiens*, les *Levaques*, les *Controns*, les *Gordunes* et les *Grudes* qui vivaient sous le patronage des *Nerves*, les *Ambivarites* (*Anvers*), qui dépendaient des *Ménapes*, etc. Les *Coerèses*, les *Poemones*, les *Condruses* et les *Sègnes*, déjà cités, étaient clients ou tributaires des Trévires, ainsi que les Eburons.

Les *Leukes* et les *Rèmes* étaient renommés pour leur habileté à lancer l'épieu ; les *Suessiones*, alliés des Rèmes et vivant avec eux sous des lois et des chefs communs, possédaient sur les bords de l'*Axona* (Aisne) de vastes et fertiles campagnes et douze villes dont *Noviodunum* était la métropole. Quelques années avant l'invasion romaine, ils dominaient dans la Gaule du Nord, et avaient même, sous le commandement de leur roi, *Divitiac*, passé en conquérants dans l'île de Bretagne. Les *Bellovaques* étaient puissants entre tous les Belges par la bravoure, l'autorité et le nombre de leurs guerriers; leurs terres formaient avec celles des *Véromandes*, des *Ambiens* et des *Atrébates*, le *Belgium*

de César. Les *Morins* et les *Ménapes* avaient des flotilles, quelques champs cultivés, des forteresses et de grandes maisons. Les *Trévires* possédaient la meilleure cavalerie des Gaules. Quant aux *Nerves*, ils formaient la plus farouche et la plus redoutée des nations belges. Ils interdisaient aux marchands l'accès de leurs bourgades, ils rejetaient le vin croyant que cette liqueur énervait le tempérament et toutes les délicatesses de la vie qui tendent à amollir les cœurs, à adoucir les caractères. L'abbé Cartier, dans son *Histoire de Calais*, appelle les *Nerviens* : « Peuples du Hainaut. Les *Lacédémoniens* de la *Gaule*. » Guerriers indomptables à pieds, ils n'avaient point de cavalerie, et celle des ennemis les inquiétaient peu ; ils savaient rendre leurs forêts imprenables en ployant et en entrelaçant les jeunes arbres et les buissons et de manière à former des remparts naturels plus solides que les épaisses murailles.

Tribus Belges de la Gaule Septentrionale. — Description de cette contrée et de ses habitants.

Quoi qu'il en soit de ces aptitudes diverses, il ressort clairement de ce qui précède, que le royaume de Belgique actuel ne comprend pas même le tiers des domaines des *Gaulois Belges anciens*. La portion la plus considérable de ces domaines fait partie intégrante du territoire de la France ; le reste dépend de l'Allemagne et de la Hollande. Il ne faut pas perdre de vue non plus que les populations les plus civilisées ou les moins barbares étaient celles qui vivaient en contact avec la Gaule Celtique. Elles formaient comme la nuance entre les Gaulois du centre et les Belges septentrionaux. On ne trouvait dans la circonscription de la Belgique actuelle que cinq des principales tribus dont je viens de dérouler la liste : les *Trévires*, les *Eburons*, les *Nerviens*, les *Morins*, et les *Ménapiens* ; et ces tribus s'étendaient surtout à l'est et au nord, bien au-delà de ses limites. Pour ce qui est de la contrée au pouvoir de ces Gaulois Belges, elle offrait encore de différents côtés, au temps de César, l'aspect sauvage et dé-

sordonné de la nature primitive. C'étaient de vastes plaines marécageuses enveloppées d'un ciel brumeux et froid, où d'immenses forêts vierges remplies d'animaux féroces à travers lesquelles il était presque impossible de se frayer un passage. Au centre, sur les deux rives de la Meuse, la forêt s'épaississait et les Gaulois la nommaient dans leur langue *Ar-denn* ou *Ar-duin*, la profonde. On rencontrait cependant de loin en loin, quelques villages, espèces de camps retranchés, fermés par des troncs d'arbres ou entourés de flaques d'eau, mais on n'y cherchait guère un abri qu'en temps de guerre, lorsqu'un danger menaçait la population. La plupart des Belges avaient le séjour des villes en horreur ; ils les regardaient comme des pièges tendus à la liberté de l'homme, et ils ne pouvaient même souffrir un alignement quelconque d'édifices. Leurs demeures, huttes de forme circulaire, aux parois d'argile, ou faites de branches d'arbres entremêlées d'osier, étaient éparses çà et là sur la lisière d'un bois ou le versant d'une colline, le plus communément dans les environs d'une source. Les familles couchaient pêle-mêle au milieu de leurs animaux domestiques, n'ayant d'autre lit que le sol et se garantissant du froid à l'aide de fourrures. Dans de gras pâturages voguaient un nombreux bétail et une excellente race de chevaux dont l'éducation était la principale affaire des habitants. Ceux-ci, pasteurs et chasseurs avant tout, préférant la chair et le lait au pain et aux végétaux, ne se livraient que rarement et par exception aux travaux agricoles. Leur cavalerie était la meilleure des Gaules, chevaux et cavaliers. Toujours armés, toujours guerroyant, soit entre eux, soit entre les Germains, ou les hôtes des forêts ; endurcis par conséquent aux fatigues et accoutumés à braver la mort ; vivant enfin dans une sauvage indépendance loin des pays civilisés et privés de ce luxe, de ce bien-être qui énervent les courages les plus robustes, ils déployaient en toute occasion une énergie et une bravoure à la hauteur de leurs mœurs farouches.

D'après le portrait qu'en trace César, les Belges étaient des hommes d'une stature colossale et d'une force de corps prodi

gieuse. Leur vêtement consistait en une saie attachée à l'épaule avec une agrafe ou simplement avec une épine, et faite avec la dépouille des taureaux, des ours, des loups et des rennes, cet animal étant alors très commun dans l'Ar-denn. L'habillement des femmes différait peu de celui des hommes, excepté chez les compagnes des chefs : celles-ci étaient couvertes d'une robe de lin bordée de pourpre, sans manches et laissant le haut de la gorge et les bras à découvert. Comme chez les autres Gaulois, les hommes libres avaient seuls le droit de porter une longue chevelure. Leurs croyances, leurs superstitions, leurs idées religieuses, leur étaient également communes avec le reste de la Gaule. Ils immolaient à leurs dieux des victimes humaines; leurs temples étaient les forêts, et leur culte admettait des prêtresses ou pythonisses aux prédictions desquelles ils ajoutaient une foi aveugle. Nos lumières à l'égard de leur état social, se réduisent encore aux notions générales que nous possédons sur les Gaulois. Ils avaient des *chefs électifs* et des *assemblées générales annuelles,* où assistaient tous les hommes libres, sans distinction de rang. Leur industrie se bornait à obtenir du sel de l'eau de la mer par l'évaporation, à apprêter avec le sel la chair des bœufs et des porcs, à fabriquer des armes, outils et ustensiles, et à tisser des étoffes de laine épaisses et chaudes. Les *Atrébates* entre autres, excellaient dans cet art; mais c'est dans la navigation que les Belges avaient fait le plus de progrès. Il entrait dans la construction des navires des *Ménapes* et des *Morins* des poutres de chêne d'un pied d'équarrissage, fixées de clous de l'épaisseur d'un pouce; des chaînes en fer retenaient leurs ancres, et leurs toiles étaient faites de peaux préparées et cousues ensemble.

Tels étaient, au moment de l'invasion romaine, la Gaule septentrionale et ses habitants, les Belges.

CHAPITRE IX

MŒURS, RELIGION ET POLITIQUE DES NATIONS GAULOISES. — ORDRE ÉLECTIF DES PRÊTRES

Deux ordres privilégiés dominaient en Gaule le reste de la population l'ordre électif des prêtres qui se recrutaient indistinctement dans tous les rangs, et l'ordre héréditaire des nobles ou chevaliers ; celui-ci se composait des anciennes familles souveraines des tribus et des notabilités récentes créées, soit par la guerre, soit par l'influence de la richesse. La multitude se partageait en deux classes : le peuple des campagnes et le peuple des villes. Le premier formait les tribus ou la clientèle des nobles familles. Le client appartenait au patron dont il cultivait les domaines, dont il suivait l'étendard à la guerre, sous lequel il était membre d'une petite autocratie patriarcale ; son devoir était de le défendre jusqu'à la mort envers et contre tous ; abandonner son patron dans une circonstance périlleuse passait pour le comble de la honte et pour un crime. Le peuple des villes, par sa situation en dehors de la hiérarchie des tribus, jouissait d'une plus grande liberté et se trouvait heureusement placé pour la soutenir et l'étendre. Au-dessous de la masse du peuple venaient les esclaves. Les deux ordres privilégiés firent peser

tour à tour sur la Gaule le joug de leur despotisme ; tour à tour ils exercèrent l'autorité absolue et la perdirent par suite de révolutions politiques.

L'histoire du gouvernement gaulois offre donc trois périodes bien distinctes : celle du règne des Prêtres (Druides) ou de la Théocratie ; celle du règne des chefs de tribus ou de l'Aristocratie militaire ; enfin celle des constitutions populaires fondées sur le principe de l'élection et de la volonté du plus grand nombre. Les constitutions populaires quoique encore mal affermies, régissaient enfin toute la Gaule au milieu du premier siècle.

Le Druidisme, importé dans la Gaule par la conquête s'organisa dans les domaines des Galls plus fortement que partout ailleurs et après qu'il eût converti à sa croyance toute la population, il continua d'avoir dans l'Armorique et l'Ile de Bretagne; ses collèges de prêtres les plus puissants et ses mystères les plus secrets.

Les Druides croyaient à la transmigration des âmes, cette croyance est d'origine aryenne. De cette croyance aryenne sont sortis le Bouddhisme et le Druidisme qui remontent à la plus haute antiquité. D'après le Bouddhisme par de Lafont, nous savons aujourd'hui qu'il a fallu à la terre des millions d'années pour se former, et les géologues donnent à l'homme une antiquité de 100.000 ans. L'Égypte était civilisée 5.000 ans avant notre ère. L'inscription de Sargon l'ancien porte la date de 3.500 ans avant Jésus-Christ. L'origine des Chinois se perd dans la nuit des âges. On a traduit les principaux manuscrits de l'Inde et de la Perse et l'on a découvert qu'au moment de l'Exode de Moïse ces peuples étaient en possession d'une civilisation admirable. Toutes les idées philosophiques et religieuses avaient été remuées bien avant la Bible et bien avant Pythagore.

L'Ancien Testament, avec ses pauvre petits quinze siècles, occupe dans le monde une place aussi étroite que le peuple hébreu lui-même. La prétention de ce peuple d'avoir été le seul monothéiste, n'est plus admissible, alors qu'il est démontré que les *Prêtres* de l'Égypte, de la *Chaldée*, de la *Babylonie* ensei-

gnaient l'unité de Dieu. Aristote d'ailleurs n'avait-il pas dit dans sa métaphysique : « Une tradition qui nous vient de la plus haute antiquité et transmise sous la forme de mythe à la postérité nous apprend que Dieu est le premier principe du monde et que le pouvoir divin embrasse la nature tout entière. » La conception des Aryas est infiniment supérieure à la conception anthropomorphe du Dieu d'Israël. La théorie du Verbe dont Jésus fut le vulgarisateur et le martyr, était professée longtemps avant lui par les Alexandrins. La théorie de l'Incarnation est une théorie aryenne venue de l'Inde. Toute la doctrine métaphysique des Chrétiens est renfermée dans le *Zend-Avesta*.

Les préceptes de morale les plus élevés ont été formulés par l'Inde et par la Chine.

L'ouvrage de M. Lafont est à lire, dit un critique ; on sort de cette lecture sinon avec l'idée de devenir bouddhiste, au moins avec la conviction de notre outrecuidance, et la certitude que toutes nos écoles philosophiques ne sont que des reflets amoindris des grandes écoles asiatiques qui, après avoir épuisé tous les systèmes ont abouti à ce néant où nous aboutirons demain.

On conçoit que la religion basée sur le sacrifice volontaire de Jésus ait trouvé faveur près des Druides qui, eux aussi, considéraient comme fondamental le sacrifice volontaire. En effet les victimes de bonne volonté s'offrant pour le salut commun n'ont jamais manqué à leurs sanglants autels. Il ne faut cependant pas que les sacrifices humains dont nos ancêtres souillaient leurs autels fassent croire qu'ils étaient étrangers à la civilisation et à tout principe d'humanité. Presque tous les peuples de l'antiquité dont nous admirons la gloire et le génie, pensèrent comme les Gaulois, que l'homme honorait les dieux en leur offrant ce qu'il avait de plus cher ; rien ne lui étant plus cher que la vie, il devait en faire un holocauste à ceux dont il l'avait reçue.

Ces sacrifices odieux, loin de leur être inspirés par leur cruauté, le furent par une croyance religieuse, professée aussi par les Hébreux, les *Grecs*, les *Perses*, les *Indiens*, les *Scythes*, les *Carthaginois*, les *Romains*, etc.

Cette réflexion explique pourquoi les historiens qui racontent avec horreur les sacrifices humains des Gaulois, louent ensuite la douceur et la générosité de ces peuples.

Les Druides. — Les Druidesses. — Le Culte des Morts. — La Baie des Trépassés. — Les descendants contemporains des Bardes de l'Armorique. — Parkie et le mystère de Saint-Gwénolé.

Strabon dit qu'on avait la plus haute opinion de la justice des Druides. Diogène Laerce d'accord avec Pomponius Méla, nous apprend que leur doctrine était fondée sur ces trois maximes : *adorer Dieu*, *ne point faire le mal*, *être brave en toute rencontre*. Ils n'aiguisaient jamais le couteau des sacrifices parce que, disaient-ils, la religion ne devrait pas apprendre à frapper du glaive avec facilité.

Druide vient des mots gaulois : *derw* (*chêne*), *Vyd* (*gui*), *Dyn* (*homme*) c'est-à-dire : *homme du guide chêne* : *derw-vyd-dyn* et par corruption Druide. Le chêne était pour les Druides l'arbre symbolique de la divinité; ils n'avaient pas d'autres temples que les forêts de chênes séculaires où ils invoquaient et glorifiaient *Hésus*, le dieu suprême. Le gui, plante d'une autre nature que le chêne et vivant de sa substance, était pour eux l'image de l'homme vivant de Dieu et par Dieu, quoique d'une autre nature que lui.

Les Gaulois avaient le culte des Morts. Ce culte si développé chez nous est une tradition de nos aïeux et un sentiment invétéré qui tient aux fibres les plus intimes du Pays et de la Nation.

Il y avait déjà, en effet, chez nos ancêtres, au temps des druides, une fête des Morts que l'on célébrait dans la nuit du 1er au 2 novembre. Les Gaulois avaient concentré dans les rites un peu étranges de cette nuit tout ce qui avait rapport aux croyances de la mort et de la renaissance périodique du monde, « nuit pleine de mystères que le druidisme, écrit Henri Martin dans sa grande *Histoire de France*, a légué au christianisme et

que le glas des morts annonce encore aujourd'hui à tous les peuples catholiques, oublieux des origines de cette antique commémoration ». Là, comme en beaucoup d'autres choses, les Gaulois ont encore été des précurseurs.

Les vieilles coutumes de nos pères ont vraiment un caractère d'originalité trop marqué pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant. Chacune des grandes régions du monde gallo-kymrique avait un centre, auquel ressortissaient toutes les parties du territoire confédéré et dans lequel on a cru reconnaître le symbole du soleil au centre du système planétaire. Dans ce centre brûlait un feu perpétuel qu'on appelait le père-feu. La nuit du 1er novembre, les druides se rassemblaient autour du père-feu, gardé par un pontife forgeron, et l'éteignaient : à ce signal, de porche en porche s'éteignaient tous les feux de l'île; partout régnait un silence de mort; la nature entière semblait replongée dans une nuit primitive. Tout à coup le feu jaillissait de nouveau sur la montagne, et des cris d'allégresse éclataient de toutes parts; la flamme empruntée au père-feu courait de foyer en foyer, d'un bout à l'autre de l'île, et ranimait partout la vie.

A la même doctrine se rapporte un rôle terrible, particulier aux druidesses de la Loire. Les druidesses (nantaises) devaient chaque année dans l'intervalle d'une nuit à l'autre, abattre et reconstruire le toit de leur temple rustique, emblème en action de la destruction et du renouvellement du monde. Après avoir abattu la charpente et dispersé le chaume de l'ancien toit, elles se hâtent d'apporter les matières du nouveau. Si l'une d'elles laisse tomber le fardeau sacré elle est perdue : les dieux la demandent pour victime expiatoire. Ses compagnes, saisies d'un transport frénétique, se précipitent sur elle et la mettent en pièces. Au dire des histoires de l'antiquité, jamais une année ne se passait sans victime.

C'est par de tels symboles, les uns si poétiques et si purs, les autres si affreux, que nos pères célébraient le renouvellement universel.

Ils avaient aussi, toujours à propos des morts, une croyance bien curieuse. La voici : cette même nuit du 1er novembre, ils croyaient que le juge des morts ; Samhan, venait s'asseoir sur son tribunal pour juger les âmes des trépassés dans l'année. Les âmes doivent aller le trouver au fond de l'occident. Alourdies, apparemment par quelques restes de leur enveloppe terrestre, elles ne peuvent franchir les mers sans secours. A l'extrémité du continent, au pied du gigantesque promontoire de Plogoff, s'étend une baie semée d'écueils où la mer se brise avec une plainte éternelle (cette baie s'appelle encore aujourd'hui la baie des Trépassés). C'est là que nos aïeux croyaient que venaient affluer les âmes qui devaient quitter la grande Gaule. « Le peuple de ces côtes, dit un poète latin de l'époque, entend les gémissements des ombres volant avec un léger bruit. Il voit passer les pâles fantômes des morts ». A minuit, les pêcheurs, les nautonniers de ces rivages entendent heurter à leur porte ; ils se lèvent, ils trouvent sur la plage des barques inconnues qu'ils sentent s'appesantir sous la charge d'hôtes invisibles. Ils font voile avec une rapidité étourdissante. Lorsqu'ils touchent à la côte de la grande île de Bretagne (l'Angleterre aujourd'hui), les barques s'allègent : les âmes sont parties.

Croyances naïves et superstitieuses, sans doute, que ces légendes ! La raison et la philosophie en ont démontré, même aux âmes les plus crédules, l'inanité. Mais elles sont bonnes à noter et intéressantes à reproduire, parce que on y retrouve les origines de ce culte si touchant et si pur que nous tous, enfants de la vieille France, nous rendons à nos chers morts.

En principe, rien ne séparait le corps druidique du reste de la nation ; ce n'était point une caste et un corps sacerdotal ; les intérêts des Druides se confondaient avec ceux de la société civile ; c'étaient pour ainsi dire ; des gradués savants et littéraires, laissant à celui qui était ainsi gradué toute liberté pour le mariage et les affaires privées et publiques. L'instruction publique, la surveillance des mœurs, la justice civile et criminelle, les affaires diplomatiques, étaient leur partage. Le corps druidique se sub-

divisait en *Druides* proprement dits, chargés de la direction supérieure des affaires publiques; en *Ewagss,* chargés du service du culte et qui aussi pratiquaient la médecine, et enfin en *Bardes*, qui chantaient la gloire des héros de la Gaule, la louange des dieux, et flétrissaient les mauvaises actions par leurs satires. Ils étaient les dépositaires du passé et les vivantes annales de la Gaule, car leurs dogmes religieux défendaient l'écriture, et les Druides de même que *Lycurgue et Socrate*, ne *transmettaient* que *verbalement* les lois et les secrets de la science. Les *Bardits,* chanteurs ambulants dont il reste encore quelques échantillons en *Bretagne,* sont les descendants de ces *anciens Bardes*. Et s'il s'est conservé quelque part des *Bardes* (chanteurs populaires) et des *Bardes* en possession de traditions *druidiques*, cela n'a pu être que dans l'Armorique (Bretagne), dans cette province qui a formé pendant plusieurs siècles un état indépendant et qui est restée *gauloise* de *physionomie*, de *coutume* et de *langage* jusqu'à nos jours.

Les Bardes faisaient partie de la corporation des Druides. L'art n'était représenté chez les Gaulois que par les *Bardes*; ils avaient pour ceux-ci un attachement sans bornes; ils ne les séparaient pas des autres ministres de la religion druidique : le don céleste de l'inspiration leur paraissait une investiture suffisante. Ils comprenaient que l'art n'est digne de celui qui en fait briller les rayons qu'à la condition d'encourager les hommes dans les efforts qui font la noblesse et la sainteté de la vie. Les *Bardes* se plaisaient à célébrer la gloire des fortes armes, et en illustrant ainsi les héros, ils allumaient dans les cœurs le désir d'imiter ces modèles dans l'espoir d'être un jour chantés comme eux. On a comparé les *Bardes à Tyrtée* qui, par l'autorité de ses accents, disposait comme un dieu de la victoire. Parkic, qui grâce à l'initiative des poètes Le Braz et Le Goffic a joué en août 1898, le *Mystère de Saint-Gwénolé*, est un descendant de ces Bardes inspirés.

Hésus comme le Jéhova des Hébreux et le Jupiter des Païens, était le dieu suprême de la religion des Gaulois. Le nom de Hésus signifiait : « Je suis celui qui suis. » Teutatès était le

demi-dieu qui, aux yeux de nos pères, tenait dans ses mains les destinées particulières de toutes les âmes.

Les Gaulois étaient fidèles au dogme de l'éternité physique si admirablement formulé par les Druides. Le dogme de l'immortalité formait le point capital de leur religion ; il en était le plus achevé et par conséquent le plus fructueux. Aussi les historiens sont-ils d'accord pour constater la prédilection des Druides en faveur de cette croyance qui est en effet la plus caractéristique du génie de la Gaule. C'était le seul dogme qui fût populaire. César qui le considère, au point de vue du soldat, c'est-à-dire dans ses effets sur la guerre, assure de même qu'il n'y avait rien à quoi les Druides tinssent davantage. En premier lieu, dit César, les Druides veulent persuader que les âmes ne périssent pas et qu'après elles passent de l'un à l'autre ; et ils pensent que cela excite puissamment les hommes au courage en leur faisant négliger la crainte de la mort.

Aristote, suivant Diogène Laerte, enseignait dans le *Magique* que : « grâce aux *Druides*, la *Gaule* avait été *l'institutrice de la Grèce* ».

Polyhistor, une des plus grandes autorités des anciens pour la connaissance des temps passés, enseignait que « Pythagore avait *voyagé chez les Druides*, et qu'il leur avait emprunté les principes de la *philosophie.* »

Suivant Ammien Marcellin, qui les appelle de *profonds génies*, Pythagore proclame les *Druides les plus élevés des hommes par l'esprit. Saint Cyrille d'Alexandrie*, dans sa thèse contre l'empereur Julien, soutenant que la croyance à l'unité de Dieu avait existé chez les *nations étrangères* avant de se répandre *chez les Grecs*, allègue l'exemple des *Druides* qu'il met au niveau des disciples de *Zoroastre* et de *Braham. Celse*, dit *Origène*, appelle nations *primordiales* et les *plus sages*, les *Galactophages* d'Homère et les *Druides* de la *Gaule.*

« Ces témoignages prouvent surabondamment la grandeur et la dignité de la religion de nos pères. »

Ordre héréditaire des nobles
Histoire des trois périodes : Théocratie. — Aristocratie militaire.— Constitutions populaires.

« Qu'on s'imagine maintenant, dit Amédée Thierry, quel despotisme pouvait exercer sur une nation superstitieuse, cette caste d'hommes dépositaires de tout savoir, auteurs et interprétateurs de toute loi divine et humaine, en partie cachés dans de sombres retraites, d'où partaient leurs arrêts sans appel. Malheur à qui méconnaissait ces arrêts redoutables ! Son exclusion des choses saintes était prononcée il était signalé à l'horreur publique, ses proches l'abandonnaient, on pouvait impunément le frapper, le tuer, car il n'existait plus pour lui ni pitié, ni justice. Aucune considération ne le garantissait contre des atteintes de l'excommunication. Tant que cette arme subsista toute puissante, dans la main des Druides, leur empire n'eut pas de bornes et les écrivains purent dire : « Que les rois de la Gaule, sur leurs sièges dorés au milieu de toutes les pompes de leur magnificence n'étaient que les ministres et les serviteurs de leurs prêtres. » Ils ne se résignèrent pas éternellement à l'être. Les familles souveraines des tribus s'insurgèrent, et après avoir brisé une partie de l'ancien joug, établirent une *aristocratie militaire indépendante*. La Gaule présenta alors un spectacle pareil à celui de l'Europe moderne durant la féodalité : ce fut le règne illimité mais passager de la violence et de l'anarchie. Cette anarchie était dans toute sa force pendant la première moitié du IIIe siècle avant J.-C. et dans la dernière moitié du IIe. Il ne se faisait plus d'expéditions à l'extérieur ; l'intérieur était déchiré par des guerres sans nombre et sans terme. Chaque petit chef, despote absolu chez lui, ne voulait reconnaître au dehors de règle de subordination qne la force numérique des tribus ; des coalitions se formaient pour conquérir et piller : des monarchies éphémères construites par le sabre en peu d'années, en moins de temps encore étaient renversées par le sabre. C'est ainsi que les rois Arvernes opprimèrent un moment tout le Midi jusqu'à l'Océan ; c'est ainsi que

les rois *Bellovakes* et *Attrébates* bouleversèrent tour à tour la Belgique et que le roi *Suession Divitiac* non seulement mit la Belgique sous le joug mais encore l'Ile de *Bretagne* (*Albion*) dont il soumit et envahit la côte orientale.

Pourtant cette révolution n'anéantit pas complètement le sacerdoce : son influence comme ordre religieux et savant resta intacte et avec elle une portion de ses prérogatives civiles. Ces privilèges sauvés du naufrage, regardaient presque uniquement il est vrai le degré supérieur de l'ordre, cette classe de Druides qui vivaient solitaires, hors du mouvement de la *Société*.

Malgré les prérogatives restées aux *Druides* proprement dits, l'avilissement des deux classes inférieures en désorganisant le corps sacerdotal enlevait à la *Théocratie* tout espoir de se relever. Le sacerdoce gaulois se vit enlever pièce à pièce quelques-uns de ses privilèges, l'autorité politique resserra chaque jour davantage la suprématie civile des prêtres.

Si la révolution aristocratique apporta quelque avantage dans la Gaule, c'est qu'elle y développa le germe d'une autre révolution plus salutaire. Les villes, en s'étendant et se multipliant, avaient créé un peuple à part, heureusement placé pour comprendre et pour vouloir l'indépendance. Il la voulut, et favorisé par les dissensions des chefs de l'aristocratie, il parvint peu à peu à la conquérir. Un principe nouveau et des formes nouvelles de gouvernement prirent naissance dans l'enceinte des villes : *l'élection populaire* remplaça l'antique privilège de l'hérédité, les rois et les chefs absolus furent expulsés et le pouvoir remis aux mains de magistratures librement consenties.

Mais l'aristocratie héréditaire ne se laissa pas déposséder sans combat, appuyée sur le peuple des campagnes, elle engagea contre les villes une longue guerre et mêlée de chances diverses. Les villes soutinrent cette lutte sanglante avec non moins de constance que d'enthousiasme et finirent par triompher.

Le sacerdoce ne resta pas neutre et inactif en face de cette révolution. Dans plusieurs cités, il favorisa efficacement la cause du peuple et s'en trouva bien; quelques constitutions admirent

les prêtres parmi les pouvoirs de la Cité, avec des prérogatives plus ou moins grandes. Les constitutions sorties de la révolution populaire ne portèrent point un caractère uniforme; variées presque à l'infini d'une cité à l'autre par des circonstances particulières locales, elles ne se ressemblèrent que par le principe; toutes invariablement reposèrent sur le droit de libre élection. Malgré cette multiplicité de formes, on peut les réunir sous trois classes générales :

1° Gouvernement des *Notables* et des *Prêtres* formés en *Sénat*, nommant un *Juge* ou *Vergobret* investi du droit de vie et de mort sur tous les citoyens. Ce qui contrebalançait cette dictature redoutable, c'est que le *Vergobret* était annuel, qu'il ne pouvait sortir des limites de la cité et qu'il ne devait avoir eu dans sa famille aucun *Vergobret* encore vivant; qu'aucun de ses proches ne devait siéger dans le Sénat pendant la durée de sa charge; enfin qu'il y avait dans les circonstances importantes, un chef de guerre non moins puissant que lui et nommé par la multitude. Les *Edues* avaient adopté cette constitution;

2° Gouvernement des Notables, formés en *Sénat souverain,* ou élisant des chefs civils ou militaires, temporaires ou à vie:

3° *Démocratie pure* où le peuple en corps nommait soit des *Sénats souverains*, soit des *Magistrats et des Rois* et où, suivant l'expression d'un de ces petits rois populaires, la multitude conservait tout autant de droits *sur le chef*, que le *chef* sur la *multitude.*

Il est impossible de fixer avec exactitude l'époque où ce grand mouvement se fit sentir dans chacune des cités de la Gaule. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il commença par les nations de l'est et du midi, et qu'au milieu du 1er siècle, il avait déjà parcouru la Gaule entière. La nation des *Arvernes* est la seule sur laquelle on puisse indiquer deux dates un peu précises. L'an 121, avant notre ère, elle était gouvernée par un roi, fils de roi; vers l'an 60, les magistrats et le peuple arverne condamnaient au supplice du feu un noble Arverne coupable d'avoir attenté à la liberté publique, et voulu rétablir le régime proscrit et abhoré des rois.

Tout le système politique de la Gaule reposait sur l'esprit d'*association*. De même que des individus clients se groupaient autour d'un patron, de petits États se déclaraient clients d'un État plus puissant et s'engageaient sous son patronage.

Deux peuples également puissants, et placés au même rang de la hiérarchie féodale, mettaient quelquefois en commun leurs intérêts, leurs lois, leur gouvernement; ils devenaient frères suivant l'expression consacrée; c'était l'alliance la plus intime et la plus sainte.

Les petites confédérations se liaient entre elles, le plus ordinairement par de simples traités offensifs et défensifs.

A des intervalles réglés, les cités de chaque confédération envoyaient des députés à une *Assemblée particulière* qui s'occupait des affaires de la confédération. Des *Assemblées générales* de *toute la Gaule* avaient lieu aussi en certaines circonstances et toutes *les cités* sans exception devaient *s'y faire représenter*.

Chaque membre admis dans ces assemblées, s'obligeait par serment à garder le plus profond silence sur les matières mises en délibération. L'indiscret et le traître eussent encouru un châtiment rigoureux. Dans quelques cités les magistrats étouffaient par des précautions sévères les rumeurs fausses ou imprudentes qui auraient pu agiter la multitude. Tout voyageur ou étranger apportant d'un autre lieu des nouvelles qui intéressaient la cité, devait les déclarer d'abord aux magistrats, et si le secret paraissait nécessaire, il lui était enjoint de le garder sous des peines graves.

Au milieu de cette société troublée par tant d'intérêts et de passions, où les moindres incidents avaient quelquefois une grande importance, on avait imaginé un moyen de correspondre aussi ingénieux que rapide : les paysans occupés aux travaux de la campagne se communiquaient la nouvelle en la criant de l'un à l'autre, et elle volait ainsi de bourg en bourg, de cité en cité, avec la rapidité du son. Un événement passé à *Genabum* des *Carnutes* au lever du soleil, dans le mois le plus court de l'année, pouvait être connu à cent soixante milles de là chez les *Arvernes*, avant la fin de la première veille de nuit.

Retour à la tradition. — Une manifestation druidique au pays de Galles en 1899. — Les fêtes de Cardiff. — La Bannière du Gorsedd. — L'archidruide Hwfa-Mon. — La cérémonie du Glaive organisée par Jean Le Fustec. — Bardes et Ovates. — Les lauriers. — Les poètes et députés armoricains. — Le Goffic. Le Braz. Le Gonidec de Tressan. De l'Estourbeillon. De Rion. Bourgault-Ducoudray. Jaffrennou. Léon Durocher. — Les Irlandais. Lord Castletown et Fournier d'Albe. — Les Députations de l'Ile de Man et d'Écosse.

Pour la première fois depuis bien longtemps une fraction notable de Français et d'autres délégations du monde celtique, avait été conviée en juillet 1899 à Cardiff aux fêtes du Pays de Galles désignées sous le nom d' « Eisteddfod ». Ces fêtes ont été excellentes; elles ont eu non seulement un caractère extrêmement pittoresque mais encore une grande importance du fait de la présence de délégations venus de toutes les parties du monde Celtique, Écosse, Irlande, Cornwal, Ile de Man, Bretagne armoricaine, États-Unis, Australie, Inde. Pour recevoir la délégation français, MM. Le Fustec et Barbier, un Français professeur à l'Université, accompagnés des membres du comité de réception gallois se trouvaient, à la gare de Cardiff, sur le quai d'arrivée. La bannière de Bretagne, toute blanche avec des fleurs noires, frappée d'hermine, était tenue par Mlle Barbier. Après les compliments d'usage, le sonneur Lefeuvre a pris son biniou et les délégués, dont quelques-uns avaient déjà revêtu le costume breton, se sont rendus à l'hôtel où la municipalité avait fait préparer un déjeuner.

Dans Cardiff, de grandes affiches annonçaient pour le lendemain l'ouverture des Eisteddfods nationales (assemblées). De larges bandes de toile, en travers des rues, indiquaient les endroits où devaient avoir lieu des concerts ou des réunions. La population était calme à son habitude.

L'Association qui dirige les Eisteddfods s'appelle le Gorsedd, ou Trône des bardes insulaires, et a une origine fort ancienne. C'était la voix du Gorsedd, qui dans les temps primitifs, avant la

conquête romaine, transmettait la doctrine bardique de génération en génération. Tant que les Romains demeurèrent en Grande-Bretagne, il fut interdit au Gorsedd de se réunir. La doctrine risquait ainsi de se perdre, si l'on n'eût suppléé au Gorsedd par le Cyvail, groupe inoffensif de trois personnes qui se rencontraient où et quand elles le pouvaient, et dont chacune ensuite se mettait en quête de deux autres personnes qui formaient elles-mêmes trois autres groupes, tant et tant que toute la confrérie finissait par être tenue au courant des décisions adoptées par le Conseil suprême de l'ordre.

Le bardisme se serait conservé ainsi, d'une façon occulte, jusqu'au règne de Lucius (173-189) où il aurait été restauré officiellement. Mais cette restauration fut de nouveau menacée en 1282, à la mort de Llywelyn, fils de Gruffydd, tué dans une bataille contre les Anglais. Avec lui disparut l'antique indépendance de Cymrn (Galles) qui fut depuis ce temps nominalement assujetti aux rois d'Angleterre.

Rigoureusement persécutés par Édouard à cause de l'opposition qu'ils lui avaient faite lors de son avènement au trône, les bardes eurent grand peine à maintenir dans l'ombre leur vieille organisation. Des temps meilleurs vinrent enfin pour eux : les Eisteddfods furent autorisés par le gouvernement et à partir de 1819 ils ne cessèrent plus de se tenir une fois par an sur un point quelconque de la principauté. En 1899, l'Eisteddfod se tenait à Cardiff. Le choix de la ville n'était peut-être pas très heureux. Cardiff, qui est le troisième port de l'Angleterre et qui compte une population de 160.000 habitants, fait bien partie géographiquement de la région galloise. En réalité, comme langue et comme mœurs, cette région ne descend pas plus bas que la Teife. Le pays qui s'étend au delà n'est gallois que de nom; c'est un pays disputé et flottant, un Border, comme les Lawlands écossaises et qui a échappé de bonne heure à l'influence celtique.

Les fêtes s'en sont un peu ressenties. Nos Bretons de France qui y assistaient au nombre de vingt et un se sentaient beaucoup

plus en pays anglais qu'en pays welsch. Tout autre eût été l'impression si l'Eisteddfod se fût tenue dans les Galles du Nord, à Carnavon ou à Llanduno ; qui ont gardé leur forte empreinte originelle.

Le lord anglais Windsor, président de l'Eisteddfod, Gallois de naissance et de cœur, bien qu'unioniste et tory, a souhaité la bienvenue à toutes les délégations : « Notre pensée, a-t-il dit, va plus loin et hors les limites de notre pays de Galles. C'est pour cette raison qu'il nous est donné de souhaiter la bienvenue à des représentants de l'Écosse, de l'Irlande et de la France. Ce dernier pays, il nous le faut reconnaître a, dans une forme légendaire, fait subsister les grandes traditions de la langue celtique, ce qui a permis à nos fêtes galloises de revêtir un plus grand caractère. Dans n'importe quelle partie du monde, les Celtes sont frères. Et donc, il faut que, malgré les différences politiques, malgré les nationalités différentes, la paix existe entre eux, sous les plis du drapeau du Gorsedd. Si le monde s'en rapporte aux peuples celtes, la paix du monde ne sera jamais troublée. »

FÊTE SYMBOLIQUE

La cérémonie eut lieu devant un concours immense de peuple. Au centre d'une prairie on avait disposé 11 pierres en rond qui entouraient une pierre plus haute, large et plate. Elle était l'autel sur lequel montait l'archidruide, tout de blanc vêtu, le front couronné de chêne et qui avait pour officiants d'autres Druides et des ovates, qui sont les lévites de ce culte.

Autour quelques attributs : le dragon symbolique du pays de Galles, la harpe des anciens bardes, la bannière du Gorsedd, de velours bleu frappé d'un soleil blanc à trois rayons et surmonté d'un dragon d'or. Et sur la pierre même, tenue dans son fourreau par un barde, l'immense épée à la garde de fer, dont la poignée est une boule de cristal, symbole de la pureté.

La cérémonie.

Voici que dans l'enceinte sacrée s'avancent les délégations. L'archidruide, qui a fort grand air, s'appelle Hwfa-Môn. Il a une voix formidable. Son prestige est inouï. Il électrise ce peuple en lui rappelant les cérémonies antiques à l'ombre du gui sacré; soit qu'il rugisse et le terrifie, soit qu'il le fasse rire par ses saillies. Elle est belle la prière dite en gallois :

« Oh Dieu! donnez-nous la force, et dans cette force la raison; dans la raison, la connaissance; dans la connaissance, la justice; dans la justice, ton culte; et dans ce culte, l'amour de toute chose pure; et dans l'amour de toute chose pure, l'amour de toi même, ô Dieu!... »

Il scande ces phrases, que les acclamations délirantes des assistants ponctuent.

Avant d'ouvrir les assises du bardisme, l'archidruide ayant prié, saisit l'épée : « Est-ce la paix »? crie-t-il, lorsque la lame est à moitié du fourreau. L'assistance répond : « Oui! »

« Venez à nous, dit-il alors, vous qui voulez vous nourrir des bienfaits de la paix. »

La cérémonie du Glaive, qui avait été admirablement organisée par M. Jean Le Fustec, a produit le plus grand effet sur les 20.000 Gallois tassés dans l'imposant vaisseau de l'Eisteddfod.

Quand la députation franco-bretonne est entrée, binious en tête, toute la salle s'est levée en poussant un immense vivat. Un délégué du Gorsedd s'est avancé et, de même qu'à l'arrivée le premier adjoint avait porté la santé du Président de la République, il a dit aux Bretons que l'hommage du Gorsedd allait par-dessus eux à la France tout entière.

Les bardes modulent leurs chants. C'est un tournoi poétique, et qui veut être digne du titre envié, le doit mériter par son talent pur et tout imprégné ds l'esprit celtique.

La populace écoute..... Cette masse d'êtres humains tend l'oreille aux murmures des lèvres, les recueille et paraît comprendre, quoique au loin, sans doute, bien des accents soient

perdus. Alors son attention s'assouplit. L'archidruide — qui est aussi pasteur protestant — la réveille à propos par des lazzis. L'ironie est alors dans ses yeux. C'est l'augure, sans doute, qui s'adresse à l'autre augure, celui d'un culte plus moderne.

Cette cérémonie dure cinq heures par jour, dans la prairie ou au pavillon. Elle est d'une monotonie extrême. Mais la fatigue ne se lit point dans les yeux tendus vers les chantres aux rimes inspirées.

Les lauriers.

L'une des cérémonies les plus curieuses de l'Eisteddfod de Cardiff fut celle de l'intronisation des bardes.

Le Gorsedd comprend trois ordres de sociétaires : les bardes, les ovates et les druides. Les bardes ont une robe verte, les ovates une robe bleue, les druides une robe blanche.

Le Gorsedd avait choisi dans la délégation des quatre pays celtiques représentés à l'Eisteddfod un certain nombre de membres qui devaient être fait bardes ou ovates. Ils ont reçu la récompence de leur zèle et de leur génie.

L'investiture bardique emporte tout en cérémonial. Le héraut du Gorsedd appelle les néophytes, l'un après l'autre, dans le cercle enchanté. Il leur remet ensuite une carte sur laquelle se trouvent écrits leurs noms et leurs qualités et qu'ils doivent compléter par l'inscription d'un autre nom, qui deviendra leur nom bardique. Ils montent ensuite sur la pierre du Destin, où l'archidruide proclame ce nouveau nom aux quatre aires du vent : après quoi, il entoure le bras droit du néophyte d'un ruban de soie bleue. Les harpes sonnent aussitôt en son honneur. Deux jours après enfin a lieu la cérémonie du baptême: les nouveaux bardes reçoivent la robe et prononcent une allocution ou une poésie en langue celtique. L'archidruide passe au bras des lauréats le ruban vert ou bleu; c'est en même temps un baptême. Ils prendront un nom dans la grande famille celtique. M. Le Goffic, qui est un admirable poète et un cœur de toute beauté, sera dit

« Eastik-at-garanté », ce qui veut dire : « Rossignol de l'amour ». L'érudit poète qu'est Noël Le Braz sera « Shew-au-mer » ou « Oiseau de mer ». Il y a là deux députés bretons, M. Le Gonidec de Tressan, M. de l'Estourbeillon. Ils seront Mercadec de Gailla et Sploel de Broerech.

MM. de Rion, député, Bourgault-Ducoudray, professeur au Conservatoire, les poètes Le Fustec et Jaffrennou, le chansonnier Léon Durocher, Breton de Montmartre, seront aussi bardes ou ovates.

Dans la délégation d'Irlande, c'est Lord Castletown, prince d'Ossory, et M. Fournier d'Albe, l'éminent secrétaire de la Ligue panceltique, qui ont été créés bardes. Dans la députation de Man, le choix s'est porté sur le leader de la *Court of Tyndall*; dans la députation écossaise, sur les membres du Comité de la Ligue gaëlique d'Inverness.

CHAPITRE X

RÉPUBLIQUES, FÉDÉRATIONS GAULOISES

ROME ET LA GAULE. — EXPÉDITIONS DE CÉSAR. RÉSISTANCE DES NERVIENS.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, plusieurs années avant l'ère chrétienne la race gauloise par ses conquêtes, occupait en outre de la *Gaule*, l'*Angleterre*, l'*Irlande*, la *Haute-Italie* (*Gaule Cisalpine*), la *rive droite du Danube*, le *pays d'outre-mer jusqu'au Danemark*, et ce n'était pas assez. Les Gaulois du Danube s'en allaient en Macédoine, en Thrace, en Thessalie; d'autres, traversant le Bosphore et l'Hellespont, atteignaient l'Asie-Mineure, fondaient la *nouvelle Gaule* ou *Galathie* et devenaient ainsi arbitres de tous les rois d'Orient. Et qu'est-il donc resté de ces folles batailles entreprises par l'orgueil des rois qui alors régnaient sur les Gaules? Ces conquêtes lointaines leur échappèrent. Les Romains, leurs ennemis toujours grandissants, soulevèrent tous les peuples contre eux; ils furent obligés d'abandonner les possessions inutiles, l'Asie, la Grèce, l'Allemagne, l'Italie. Tel fut le fruit de tant d'héroïsme, de tant de sang versé, pendant la période de cette glorieuse épopée gau-

loise. Voilà où avait conduit les Gaulois l'ambition des rois usurpateurs du pouvoir des Druides.

Une époque de vraie grandeur, de paix, de prospérité, succéda aux conquêtes stériles et sanglantes des royautés, dit un historien. Débarrassée de ses inutiles possessions réduites à de sages limites, ses frontières naturelles le Rhin, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, l'Océan, la République des Gaules a été la reine et l'envie du monde.

Son sol fertile produisait tout avec abondance, les rivières étaient couvertes de bateaux marchands. Les Druides, répandant partout les lumières, prêchaient l'union aux provinces, et en donnaient l'exemple en convoquant une fois par an, dans le *pays chartrain*, centre des Gaules, une assemblée solennelle où se traitaient les intérêts généraux du pays. Chaque tribu, chaque canton, chaque cité, nommait ses magistrats; chaque province était une République qui selon la pensée des Druides, venait se fondre dans la grande *République fédérative des Gaules* et ne faire ainsi qu'un seul corps tout puissant par son union.

Le principe républicain était si fortement implanté dans le génie de la Gaule, que celui de la royauté ne put jamais en triompher et ne prit place, dans la nation, que par la conquête. Cependant les rois détrônés et les anciens privilégiés, tous irrités d'être dépossédés de leur autorité espèrent la ressaisir et exploitent avec une perfidie infâme, l'*inconstance*, l'*orgueil*, l'*indiscipline* du *caractère gaulois*. Les rivalités de province à province, depuis longtemps assoupies, se réveillent; les jalousies, les haines, renaissent dans la République, l'œuvre d'union se démembre de toutes parts. Les rois ne remontent pas pour cela sur le trône; plusieurs de leurs descendants sont juridiquement exécutés; mais ils ont déchaîné les partis. La guerre civile s'allume, les provinces puissantes veulent asservir les plus faibles. Ainsi, les Marseillais descendants en partie de ces Grecs exilés à qui la Gaule avait généreusement cédé le territoire où ils bâtirent leur ville, veulent s'ériger en souverains de la Provence. Elle se soulève, Marseille menacée appelle les Romains à son secours.

Ils viennent, non pour soutenir Marseille, mais pour s'emparer eux-mêmes de la contrée malgré les prodiges de valeur de ses habitants gaulois.

Voilà donc les Romains établis en Provence; ils y bâtissent la ville d'Aix, et fondent ainsi leur première colonie dans notre pays.

Les Romains, encouragés par l'insouciance de la Gaule s'emparent de l'Auvergne, puis du Dauphiné, plus tard du Languedoc et du Vivarais malgré la défense héroïque de ces populations divisées entre elles et abandonnées à leurs seules forces.

Les *Séquanes*, attaqués par les *Mandubres* et les *Edues*, obéissent à l'excitation des descendants des anciens rois, demandent des renforts aux Germains de l'autre côté du Rhin; ces Barbares du Nord, apprirent ainsi le chemin de la Gaule et aidèrent en maintes occasions César dans sa conquête. Tristes effets de *guerres fratricides entre les peuples Gaulois.*

Cependant les provinces soumises aux Romains éclatent en rébellions terribles; elles sont comprimées dans le sang. Les désastres se précipitent. Enfin une partie de la Gaule jette le cri d'alarme et sort de son assoupissement. La Gaule Septentrionale sent le danger qui menace les provinces encore indépendantes. De courageux patriotes, le *Suessione Galba,* et le *Nervien Bodugnat,* ou *Boduognat,* soulèvent en masse les populations contre César.

Depuis longtemps l'ambitieuse Rome tour à tour alliée et ennemie de Massalie (Marseille), saisissait avec empressement toutes les occasions de s'immiscer dans les affaires de la Gaule. Plus d'une fois ses aigles avaient franchi les monts, et s'étaient abattus sous différents prétextes sur la patrie de nos aïeux. Directement ou indirectement, tout le midi de ce vaste territoire reconnaissait déjà son autorité et son alliance avec les *Edues*, la querelle de ces derniers avec les *Arvernes*, ainsi que son triomphe sur les *Helvétiens* et les barbares d'*Arioviste* venaient de le faire pénétrer au cœur même de la Gaule dont la conquête définitive semblait devoir réaliser son rêve de *domination uni-*

verselle et effacer en même temps le stigmate flétrissant imprimé à son front altier par l'*épée de Brennus*. Rome remplissait enfin dans ce pays un triple rôle de dominatrice, de médiatrice et de protectrice, lorsque l'heureux rival de Pompée le soumit complètement à ses armes.

Voici à quelle occasion eut lieu cet événement qui, tôt ou tard, ne pouvait manquer d'arriver. Les Belges, alarmés des succès des Romains résolurent dans une assemblée tenue à cet effet de se liguer pour la défense de leur liberté et formèrent aussitôt une coalition formidable qui devait mettre sur pied près de 300.000 guerriers dont plus de la moitié étaient fournis par les *Bellovakes*, les *Suessiones* et les *Nervine* seulement. Si l'auteur des *Commentaires* n'a pas enflé ces chiffres pour grandir son mérite dans les mêmes proportions, le *nord de la Gaule était assurément fort peuplé de son temps*. Il ne faut pas perdre de vue cependant que chez les Barbares, le nombre des hommes en état de porter les armes, est beaucoup plus considérable que chez les peuples civilisés. Le commandement suprême des forces de la ligue fut confié à *Galba*, chef des *Suessiones*, renommé pour sa sagesse et pour sa bravoure. Mais les craintes des Belges étaient-elles chimériques ou fondées ? Ou plutôt, le danger que courait leur indépendance était-il imminent et ces peuples en se levant sous le coup d'une menace réelle ou supposée nourrissaient-ils des projets d'agression ou ne voulaient-ils que se tenir prêts à repousser l'étranger? Voilà ce qu'il n'est pas possible de dire. Peut-être les Gaulois Belges, par leur levée de boucliers, ne firent-ils que hâter le moment fatal qu'ils voulaient éloigner.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Romains furent les agresseurs. César avide d'ajouter à son renom de grand capitaine à la nouvelle des mouvements des Belges, afin de briser sans retard leur coalition naissante, conduisit vers le Nord ses légions victorieuses avec sa rapidité accoutumée, et tout d'abord il trouva un puissant secours parmi ceux-là mêmes qu'il pensait avoir à combattre. Les Rèmes séduits par l'exemple des *Edues*, à qui l'alliance de Rome n'avait été que profitable, abandon-

nèrent la cause commune ; dans l'espoir d'établir leur prépondérance, ils s'attachèrent aux Romains, et combattirent à leurs côtés avec une fidélité qui ne se démentit point. Les confédérés, battus sur les bords de l'Aisne, après avoir essuyé des pertes considérables, et pressés d'ailleurs d'aller défendre leurs foyers, se dispersèrent. Le territoire des Suessiones sur lequel l'ennemi était déjà fut dévasté, et leur capitale *Noviodunum* forcée de se rendre ; mais à la *considération des Rèmes* qui intercédèrent pour leurs frères, le vainqueur n'abusa pas de la victoire. Ce fut ensuite le tour des *Bellovaques* ; leur chef ne tarda pas à demander grâce et l'obtint à la prière des Edues. Les Ambiens se soumirent de même.

Tous ces peuples moins barbares que les autres Belges, habitant un pays plus ouvert, adonnés à la culture, possédant des cités ou bourgades, étaient aussi plus vulnérables, plus faciles à subjuguer. Les Nerviens placés dans des conditions tout autres devaient arrêter plus longtemps les envahisseurs. Amoureux de l'indépendance, ils regardaient avec mépris les autres tribus gauloises adoucies par le commerce et les arts.

La soumission des *Suessiones*, des *Bellovaques*, des *Ambiens*, les avaient remplis de colère ; ils leur reprochaient d'avoir trahi lâchement la vertu de leurs ancêtres et la liberté de la Gaule ; ils protestaient que, quant à eux, ils n'écouteraient jamais une proposition de paix et que jamais César ne verrait le visage d'un *député Nervien*. La nature de leur pays était d'ailleurs très favorable à une guerre défensive. Ils s'étaient fait une défense de leurs bois. Ils n'avaient point de cavalerie, et pour empêcher leurs ennemis de faire usage de la leur ils avaient marcoté de jeunes arbres dont les pousses nombreuses devenues grandes, entrelacées avec les buissons et les ronces, avaient formé des haies à travers lesquelles il était impossible de pénétrer. César convient que ces bois retardèrent sa marche et donnèrent pendant *quelque temps aux Nerviens* une supériorité marquée sur ses troupes avant la grande bataille de la Sambre.

La vallée de la Sambre à l'époque gauloise.

Le baron de Riffenberg, dans son *Histoire du comté de Hainaut*, fait procéder le mot *Sambre* des deux racines *celtiques* « *Samhac* », *tranquille*, et « *bera* », couler, dénomination, dit Jennepin dans son *Histoire de Maubeuge*, qui s'applique parfaitement à son cours lent et insensible. Mais il ne faudrait pas se figurer la Sambre d'alors d'après ce qu'elle est maintenant. A l'époque des conquêtes de César, dit Schayes, les eaux beaucoup plus abondantes qu'aujourd'hui, à cause de la quantité de pluie et de neige qui tombait dans un pays aussi couvert de forêts que la Gaule Belgique, n'étaient point contenues dans le lit des rivières qui couvraient toutes les plaines voisines. Outre la grande Helpe et la petite Helpe, qu'elle reçoit près de Landrecies, vingt et un ruisseaux lui apportent leurs eaux dans son parcours en France. Si, aux circonstances qui précèdent on ajoute son cours sinueux et son lit peu creusé, on comprendra que la Sambre, pendant l'hiver, à la fonte des neiges et après de grandes pluies submergeât parfois sur une largeur de 500 mètres, la vallée qu'elle arrose. C'est ce qui peut justifier la qualification de *latissimum flumen* de César qui a pu la voir ainsi débordée à la suite d'orages communs à cette époque de l'année comme cela arrive encore souvent aujourd'hui. Je suis d'accord sur tous ces points avec Jennepin que j'ai cité presque textuellement ci-dessus. Les historiens et les stratégistes ont beaucoup discuté sur l'emplacement exact de cette bataille, ajoute Jennepin. On a successivement indiqué : les environs d'*Hautmont*, de *Berlaimont*, de *Saint-Rémy-Mal-Bâti*, de *Thuin*, de *Presles*, de *Câtillon*, de *Preux-au-Bois*, etc.

Je viens à mon tour donner mon hypothèse appuyée sur une longue et patiente étude du pays et sur un plan de la forêt de Mormal établi en 1856 par M. Harbonnier, instituteur à Preux-au-Bois, d'après d'*anciennes cartes provenant de l'abbaye de Maroilles*. Ce plan fait à la main et signé, que j'ai la bonne fortune de posséder, indique la *bataille de la Sambre à Landrecies*

an 57 avant J.-C. et la bataille entre Constantin et les Barbares, après le *sac de Bavai*, an 406, *à Saint-Rémy-Mal-Bâti*.

Avant d'aller plus loin, voyons tout d'abord le pays tel qu'il était à cette époque et examinons les *seules routes gauloises* qui par *Catillon, tête de ligne*, convergeaient sur *Landrecies, point stratégique important* sur la Sambre et de là *sur Bavai, forteresse des Nerviens*. On sait que ces routes étaient à dessein étroites, tortueuses, d'un accès difficile pour l'ennemi.

Une voie partant d'Arras (Atrébates) passait à Cambrai et venait se *terminer à Catillon au chemin de Landrecies-Malmaison*. Une voie partant de Saint-Quentin (Véromandues) *allait à Bavai* (Nervie) *par Bohain, par Catillon*, tête de ligne, bifurcation des routes d'Arras, Cambrai, et Saint-Quentin, par *Landrecies*, la *forêt de Mormal, Berlaimont, Pont, Boussières, Hargnies*. Ceci établi, je ne m'occuperai spécialement que de la voie Catillon, la seule à cette époque aboutissant à Bavai. Voici pourquoi : les uns prétendent que César a passé par Saint-Quentin, les autres prétendent qu'il a passé à Cambrai, que César ait passé à Saint-Quentin ou à Cambrai, il n'a *pu aboutir qu'à Catillon*, cette seule route nous intéresse donc. Je me bornerai à dire que l'*ancienne voie gauloise* de Saint-Quentin par Bohain à Catillon existe encore tout entière. Quoique coupée de différents côtés elle existe encore presque entièrement de Catillon à Bavai. Coupée à Catillon par l'établissement de la ville moderne, nous la *retrouvons* de l'autre côté, c'est le chemin allant à Landrecies par la Malmaison. Ors, la Folie; encore coupée par les fortifications de Landrecies, *elle reparaît* un kilomètre plus loin, c'est le chemin de la Joncquière allant au Pontonnier *où il traversait la Sabis* pour *rejoindre* dans la forêt de Mormal, la *chaussée gauloise* allant du flanc de la *Plumette* (*Landrecies*, faubourg du Quesnoy) *à Bavai*. Du Pontonnier, un tronçon suivait, et se prolongeant, traversait l'Helpe à l'endroit où se trouve le moulin de la prairie (Maroilles) et se dirigeait sur le *Pont d'Haisensias* (Hachette). Ce chemin a conservé les noms de *chemin de Catillon* et de *Chemin* ou *Chaussée Brunehaut*.

De la Folie, pour mieux tromper l'ennemi en face de la Sambre et de la forêt de Mormal, la route présentait à dessein deux embranchements se dirigeant sur la forêt de Mormal, l'un partant de la limite actuelle entre Ors et la Folie, passait à travers les marais, près de la Cure, allait traverser la Sambre au *Pont Rouge*. Le pont jeté aujourd'hui sur la vieille Sambre, un peu plus loin, s'appelle maintenant le Pont Lequeux (nom d'un propriétaire qui possédait un jardin à côté près de la ligne du chemin de fer et de ce pont).

Je dis la *vieille Sambre* ou plutôt la *véritable Sambre* pour la distinguer du canal qui à cet endroit n'est pas la Sambre. C'est qu'en effet entre Ors et Landrecies, ville basse, la Sambre partant du pont tournant actuel, où elle fait un coude très accentué n'a pas pu prêter son lit à la canalisation, ceci sur un espace de 2 kilomètres environ.

Cet embranchement coupé par différents propriétaires riverains, par les fortifications de Landrecies, par le canal de la Sambre, par la ligne du chemin de fer, se retrouve ensuite; c'est le chemin du faubourg Soyères ou faubourg du Quesnoy, montant dans la direction de Preux, jusqu'à la colline de la Plumette qu'il contourne pour arriver sous bois à la route de Landrecies à Bavai.

L'autre embranchement prenant plus loin au-dessus du pont à Baumé sur la Riviérette ou Sambrette traversait le Landrecies actuel, pour aller traverser la Sambre à l'endroit à peu près où se trouve le pont reliant la ville haute et la ville basse. Cette route a été coupée par les fortifications de Landrecies mais on la retrouve derrière la caserne, depuis les anciens glacis jusqu'à la *Rouge-Mer* et la forêt de Mormal. C'est le chemin *Dame Marguerite*.

Un tronçon de la voie Catillon-Landrecies se dirigeait sur la Thiérache et le pays d'Ardenne par Ors à la Motte, le Favril, Prisches, le Nouvion. C'est le chemin appelé à Landrecies la *Gadelière* et *Razes* (hameaux). Une route venant de Guise (Thiérache) coupait ce chemin au Sambreton, traversait la Ri-

viérette sur un pont, qui fut remplacé par un pont en pierres et briques, dont on pourrait encore retrouver les traces, que j'ai constatées moi-même dans une prairie à 10 ou 15 mètres environ sur la droite, en venant de Guise, du pont actuel. Cette route allait sortir près de l'auberge de la Croix-Blanche, faubourg de France, route d'Avesnes, traversait en ligne droite le *Grand Parc*, et allait rejoindre à la Joncquière la voie de Landrecies à Bavai par le Pontonnier. Une autre voie, partant du Pontonnier et qui s'appelle à Landrecies, la Boufflette allait sur les Fayts, Cartignies, Etroeungt, Avesnes, Avesnelles, etc. Ce chemin rejoignait la voie allant au pont d'Haisensias (Hachette); passant à la Basse-Maroilles actuelle, pour rejoindre au Favril la route se dirigeant sur la Thiérache et le pays d'Ardenne. Toutes ces voies gauloises formaient à cet endroit de l'ancienne Nervie devenue le Hainaut, une croix particulière qui a conservé de nos jours le nom de *Croix Haynaut*.

Si j'entre dans tous ces détails c'est parce que plusieurs historiens, après avoir constaté que les Romains avaient passé à Catillon perdent leurs traces et leur font livrer la bataille de la Sambre dans différents lieux inadmissibles. Certains ont même placé cette grande bataille à Presles (Belgique).

Les Gaulois avaient garni cette chaussée Catillon-Landrecies, Bavai, de petites forteresses ou postes avancés dont les *emplacements* servirent ensuite aux *Romains*, et sur certains desquels on érigea au moyen âge des châteaux-forts ou des forteresses. Cette ligne de défense comprenait : la *Malmaison*, forteresse entre Catillon et Ors, la *Folie* entre Landrecies et Ors, où fut plus tard construit un fort détruit par François Ier, croit-on. Landrecies, ville à l'endroit où fut plus tard construit un *château-fort* (berceau de la ville) dont les ruines ont été retrouvées lors du démantèlement de la place; *Landrecies-la-Plumette*, entrée de la route de Bavai, où Nicolas Plukett fit construire un château-fort à l'entrée de la forêt de Mormal; *Landrecies Pontonnier* non loin des prés Sous-la-Tour où il y eut plus tard un fort encore indiqué sur les vieux plans de Landrecies; *Berlai-*

mont, *Sarbara*, *Aymery*, *Pont-sur-Sambre*, *Quartes*, *Boussières*, *Hargnies*, où l'on a retrouvé des traces de *forteresses gauloises* et gallo-romaines. En ce qui concerne la route ci-dessus, je crois devoir affirmer qu'il n'y en avait pas d'*autre* à l'époque *gauloise* pour pénétrer au cœur de la Nervie par Saint-Quentin, Amiens, Arras ou Cambrai. Je crois devoir aussi faire remarquer que c'est la même route que suivirent tous les envahisseurs de la Nervie (appelée ensuite le Hainaut) arrivant par le sud. Pour ne parler que des plus récents, François Ier, lorsqu'il vint faire le siège de Landrecies en 1543, séjourna à la Folie dont il détruisit le fort. Louis XIV en 1655 se rendant à l'armée des Pays-Bas, fit halte à Saint-Quentin et se dirigea par cette même route *Bohain-Catillon* sur *Landrecies*, mais arrivé à la *Folie-Landrecies*, il fut arrêté par une crue d'eau extraordinaire et dut séjourner quatre jours dans une ferme appelée depuis le *Louvre*. C'est une crue de ce genre qui frappa sans doute Jules César et lui fit donner à la Sambre le nom de *Large Fleuve*.

Bref, pour me résumer, la bataille de la Sambre n'a pas pu avoir lieu à Catillon. Les Romains n'ont même pas eu à traverser la Sambre à Catillon, la route qu'ils ont suivie passant à deux kilomètres plus haut que le cours de la rivière. La bataille n'a pas pu avoir lieu à Berlaimont, à Hautmont, ou autres pays désignés, parce qu'il fallait alors, pour atteindre ces pays, traverser la Sambre à Landrecies et traverser la forêt de Mormal. Il n'y avait pas, je le répète, d'autre route pour arriver à Bavai que la voie *Catillon-Landrecies*, qui est indiquée de Landrecies-Étoquits, à Bavai, sur la carte archéologique de la Forêt de Mormal ci-jointe, c'est-à-dire la route de Landrecies par Berlaimont à Pont-sur-Sambre qui se continue par la *Voie romaine* de *Reimes* à *Bavai*, passant à Aulnoye-lez-Berlaimont et Pont-sur-Sambre, laquelle n'est d'ailleurs en partie que l'ancienne *Voie gauloise*, *Catillon-Landrecies-Bavai*, modifiée, redressée, élargie et utilisée par les Romains.

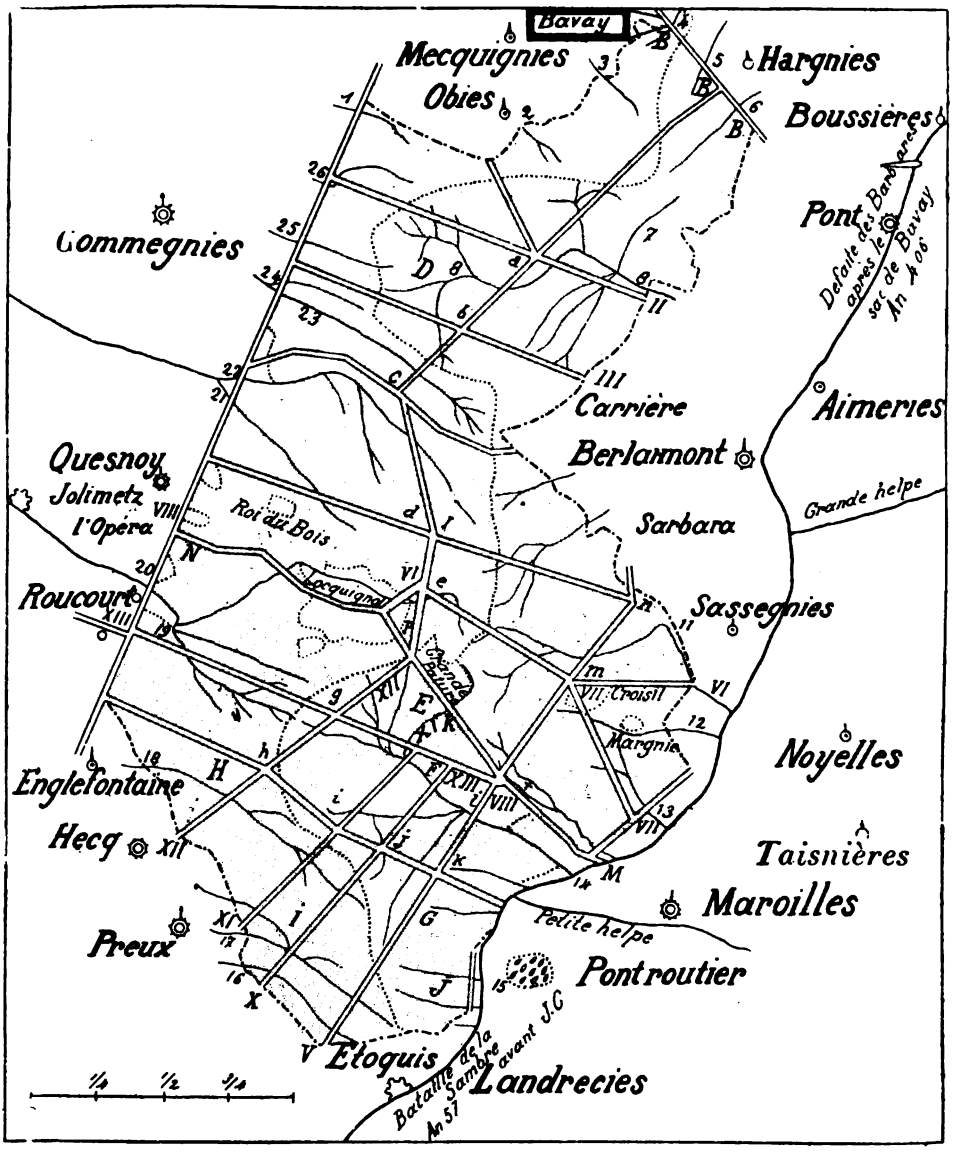
C'est donc à *Landrecies* qu'a eu lieu la bataille de la Sambre, la distance parcourue par César trois jours venant d'Amiens, les

PLAN DE LA FORÊT DE MORMAL

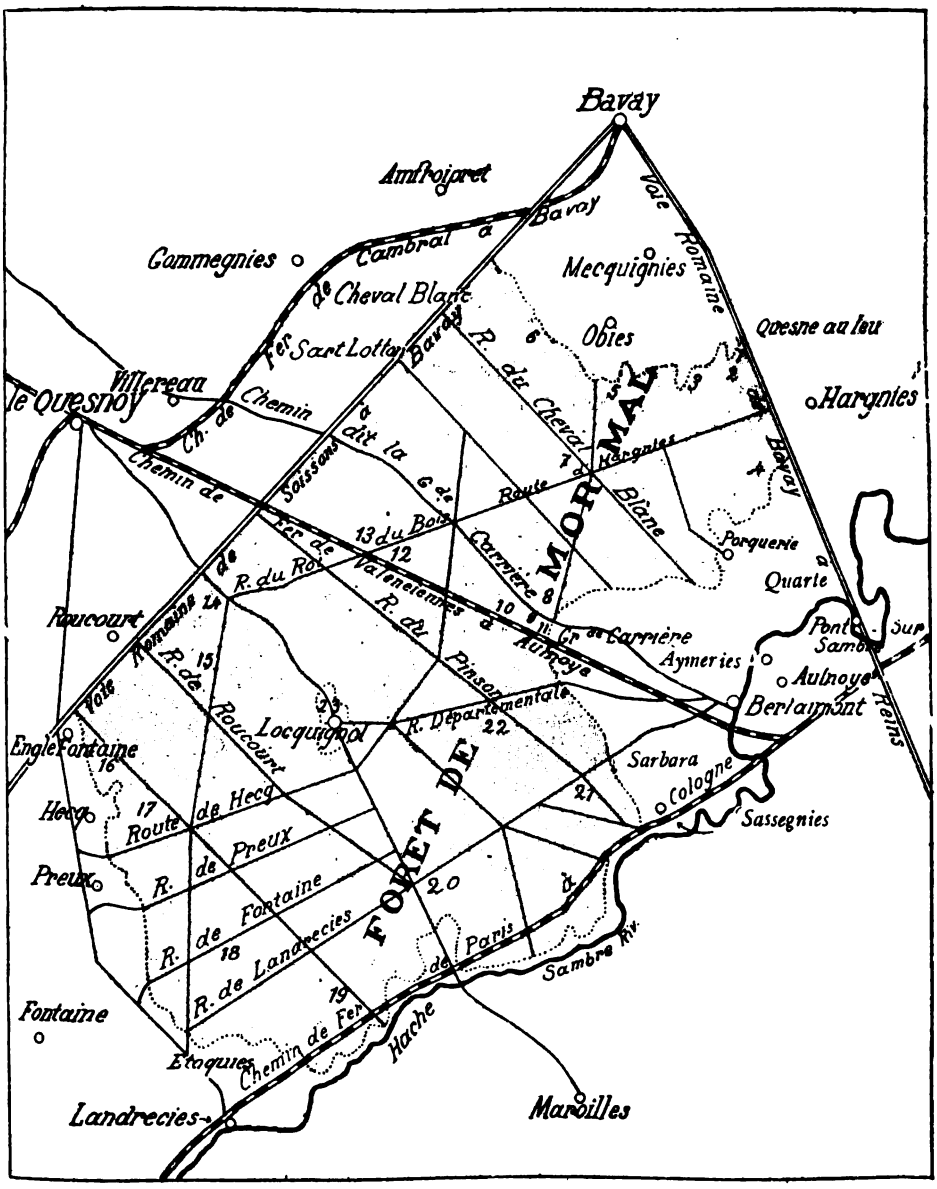
Pays environnants et lieux historiques

d'après d'anciennes cartes provenant de l'Abbaye de Maroilles.

ÉTABLI PAR T. HARBONNIER, INSTITUTEUR A PREUX-AU-BOIS, LE 25 MARS 1856.



CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA FORÊT DE MORMAL



LÉGENDE

1. Quesne-au-leu : Tombes, squelettes.
2. Id. Médailles.
3. Id. Médailles.
4. Vivier Muthiau : Villa.
5. Bailles d'Obies : Médailles.
6. Brai Robot : Villa.
7. Sambrette : Villa.
8. Carrière : Villa.
9. Id. Médailles, bijoux.
10. Défriché : Médailles.
11. Route Malgueule : Villa.
12. Warfusée : Villa, médailles, plats.
13. Font. Cendrier : Villa.
14. Flaque à grues : Médailles.
15. Font. Madame : Villa.
16. Chêne Cuplet : Tombe franque.
17. Pont à pourceaux : Urne.
18. Route de Fontaine : Villa.
19. Rouge Mer : Urnes, méd.
20. Ermitage : Ermit. de Récollets.
21. Laie Richilde : Villa, tuiles, poteries, squelettes.
22. Morgnies : Tombe de Gargantua.
23. Locquignol : Ceau de la Motte.

EXPLICATIONS DES LETTRES ET DES CHIFFRES

Soixante fontaines donnent naissance aux ruisseaux de la forêt; la partie exprimée par une teinte plus foncée donne ses eaux à la Sambre et l'autre à l'Escaut.

ROUTES

I. D'Hargnies. — II. Du cheval blanc. — III. Du Sarloton. — IV. De la Grande-Carrière. — V. De Landrecies. — VI. De Sassegnies. - VII. De Tortchaies. — VIII. De l'Opéra. — IX. Du Chêne Cuplet et du Pont Routier. — X. De Fontaine. — XI. De Preux. — XII. D'Hecq. — XIII. De Roucourt.

CARREFOUR

a Cheval blanc. — *b* Sarloton. — *c* Grande-Carrière. — *d* Rouillie aux Équettes. — *e* De la Taperie. — *f* Du Calvaire. — *g* De Roucourt. — *h* Du Chêne Cuplet. — *i* Du Chêne à Maronne. — *j* David. — *k* De Preux. — *l* De l'Hermitage. — *M* Du Croisil. — *n* Du Sarbara.

RUISSEAUX

1. Brai Petit-Jean. — 2. Les bons verres alimentent l'Honniau. — 3. La Buste du Vivier, *id.* — 4. La Raineuse. — 5. Brai du Chêne à Pattes. — 6. Vivier Mutiau. — 7. Ruisseau des Oiselets. — 8. La Sambrette. — 9. Ruisseau de la Fontaine Malgueule. — 10. Brai Dieu. — 11. Le Grand Rieux. — 12. Le Ruisseau du Magonio. — 13. Du Lourd Chêne. — 14. Le Neuf Vivier. — 15. Ruisseau de la Fontaine aux Marbres. — 16. Noue à part (L'Escaillon). — 17. Ruisseau Le Comte, *id.* — 18. Ruisseau du Vivier des Vaches, *id.* — 19. L'Escaillon. — 20. Partie de l'Escaillon détournée par le Quesnoy. — 21. Ruisseau au Lait Beurré. — 22. Rieux d'Atiau ou la Rhonelle. — 23. Rieux de Carnoy qui va à l'Aunée à Condé. — 24. Brai Moulon (où les femmes belges ont péri). — 25. Brai Cochin. — 26. Brai Pierrette.

INDICATIONS.

A. Tombes de Gargantua. — B. Puits du Canal Souterrain. — C. Ruines sous le sol. — D. Ruines souterraines. — E, F. *Id.* Ces places étaient pavées d'énormes carreaux rouges trouvés en 1828 et 1829. — G. On y a trouvé des urnes en 1829. — H. Où on a déterré une urne en 1817. — I. La fontaine Lecomte. — J. La vallée Dégabille. — K. Où l'on a déterré un tuyau de plomb en 1827. — L. Où l'on a trouvé des médailles en 1790. — M. Pont d'Hachette qui s'appelait en 900 Haïssensias. — N. Où un ouvrier trouva des médailles en 1826 en défaisant une butte. — ++ Lieu où l'on trouva en 1826 deux insignes en cuivre de Thomas Savoie. — ∴ Ancien Maroilles.

Carte et légende certifiées conformes à l'original.

accidents topographiques décrits par le général romain, la largeur et la profondeur de la Sambre, les deux collines opposées, la forêt de Mormal où se dérobaient une partie des Nerviens se rapportent bien à Landrecies. Qu'on se figure la Sambre sortie de son lit, comme la vit Louis XIV, couvrant la Folie, la Joncquière, le Pontonnier et l'on verra les collines *Sambreton*, *Favril*, *Charmont*, en face des collines d'*Happegardes*, *Plumette*, *Etoquits*, répondant exactement à la description des *Commentaires*.

LA NERVIE ET SES GRANDS BOIS

L'ancienne Forêt Charbonnière. — La forêt de Mormal.
Ses villes et ses habitants à l'Époque gauloise.
Voie Catillon-Landrecies. — Bavai et ses environs.

D'après les auteurs les plus anciens et les plus autorisés, la forêt de Mormal est un démembrement de l'ancienne Forêt Charbonnière. Belleforest, dans la *Cosmographie universelle*, prétend que Charbonnière est une altération de Cambronière, mot dérivé de Cambron, chef des Cimbres et peut-être des Cimbres eux-mêmes. Selon Ducange, Boucher, Wendelin-Wentelain, Gislebert, etc., ce nom lui viendrait de la fabrication du charbon de bois, à laquelle s'adonnaient ses habitants avant, pendant et après l'occupation romaine.

Ses limites sont difficiles à préciser : à l'Occident elle s'arrêtait, croit-on, à la vallée de l'Escaut qui séparait la Neustrie de l'Austrasie ; à l'Orient elle bordait le pays de Namur, lequel faisait partie de l'Ardenne. Au Nord elle était bornée par le Rupel et la Dyle ; au Sud, la Seille, affluent de l'Escaut et l'Helpe mineure, affluent de la Sambre, marquaient son extrême limite, disent tous les vieux chroniqueurs. Elle s'étendait, par conséquent, sur la plus grande partie de l'ancien pagus Nerviorum ou Civitas Cameracenis à laquelle correspondaient le Hainaut, le Cambrésis, le Brabant et la Flandre en deçà de l'Escaut.

La Forêt Charbonnière se rattachait par tous ses côtés à d'autres forêts : au Nord elle était proche voisine de la forêt de l'Escaut ; à l'Ouest elle joignait la forêt de la Lys et la forêt de Waes, pays qui fit partie plus tard du Comté de Gand ; à l'Est, elle était limitrophe de la forêt des Ardennes, la plus étendue de la Gaule Belgique, dit César et au Sud à la forêt d'Arouaise, qui s'étendait jusqu'aux pays où sont construits aujourd'hui Albert et Bapaume, et enfin à la forêt de Thiérache dont le bois de Saint-Michel et du Nouvion sont les restes, affirme l'Hermite dans la *France littéraire*. Excursions dans l'Aisne.

Jacques de Guise, dans ses *Chroniques du Hainaut* donne de Mormal l'étymologie suivante : il prétend que ce nom a été attribué à la Forêt à la suite d'une victoire sanglante remportée sur les Tréviriens, les Mosellans et les Albans par Orse, reine de la Cité des Belges, à la tête d'une armée composée d'hommes et de femmes ; l'endroit où eut lieu la déconfiture des étrangers, dit-il, est appelé par les habitants du pays, Mors Malorum et il ajoute que pour perpétuer le souvenir de cette affaire, qu'il fait remonter au temps d'Ezéchias, roi de Juda, on y planta des chênes en mémoire des hommes et des hêtres en mémoire des femmes qui périrent dans l'action. Le P. Lambiez, *Histoire monumentaire des Gaules*, p. 291 et Mme Clément Hémery précisent le lieu du Combat ; d'après eux, il aurait été livré au Brai-Moulon.

D'autres auteurs donnent de Mormal une étymologie différente ; ils affirment que le nom est d'origine celtique ; Mor, d'après eux, signifie haut, élevé, et Mal, mont, colline.

La forêt de Mormal n'était pas continue à l'époque gauloise car elle renfermait sur la voie stratégique *Catillon*, *Landrecies*, *Bavai* et aux environs des localités assez importantes dans lesquelles on a trouvé de nombreuses antiquités se rapportant à cette période.

De même que plus tard à l'époque gallo-romaine il y avait dans l'enceinte actuelle de la forêt des clairières assez vastes qui étaient livrées à l'agriculture ; on en a la preuve par les vestiges des *villae* qui y étaient construites. Ces habitations, qui avaient

remplacé les cabanes d'argile des Gaulois Nerviens, étaient formées de boue et de terre mêlée avec de la paille, reposaient sur des fondations où entraient le silex, que l'on trouve abondamment dans le lit d'un grand nombre de ruisseaux, et parfois le grès et le calcaire carbonifère ; elles étaient couvertes en tuile. C'étaient généralement de simples huttes, dans lesquelles se logeaient avec leurs bestiaux les esclaves et le maître qui les dirigeait, disent A. Terminck, *Étude sur l'Atrébatie dans la Picardie, Revue historique et littéraire*, n° 10, oct. 1867 ; Tailart, *Histoire des Institutions dans le Nord de la France*, p. 78, et au lieu de se trouver groupées comme dans nos villages modernes, elles étaient disséminées çà et là mais presque toujours à côté d'un cours d'eau. — M. Becourt, *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, oct 1866, n° 10, affirme qu'on peut encore voir aujourd'hui des traces de ces *villae* aux cantons de Brai-Robot, du Vivier-Muthiau, de la Sambrette et de la Fontaine Malgueule, ainsi que sur les bords des routes Duhamel, du Roi-du-Bois, de Fontaine et de Richilde. Une des plus vastes paraît être celle que l'on a découverte en 1884 en ouvrant cette dernière route. Voir les plans de la forêt de Mormal, ci-joints.

On a d'ailleurs rencontré sur l'emplacement à peu de distance de ces *villae* et même dans des lieux où l'on n'en a pas découvert de débris, des objets de diverses natures se rapportant à la même époque.

Les circonstances qui amenèrent la disparition des *villae* sont faciles à déterminer, il faut la rapporter à l'invasion des Vandales, des Alains et des autres peuples barbares qui s'abattirent sur la contrée en 407 et pendant les années suivantes, et qui après avoir égorgé ou dispersé les habitants, brûlèrent ou saccagèrent tout ce qui se trouvait sur leur passage. Ces *villae* ne furent pas relevées dans l'étendue qu'occupe aujourd'hui la forêt de Mormal et celle-ci se referma, par suite, pour plusieurs siècles.

La végétation forestière regagna une partie du sol qu'elle avait perdu. D'après Goleslot, Province de Brabant, et Bécourt indépendamment des *villae*, on rattache encore à la période gallo-

romaine, la construction de puits souterrains que l'on nomme dans le pays : Puits des Romains ou des Sarrazins et qui sont si nombreux sur les territoires de Hon-hergies, de Bellegnies, de Houdain.

Lors des fouilles exécutées à la Villa Richilde on a trouvé deux squelettes dans des débris de tuiles et de vases, sur un fragment de meule en granit de grande dimension, d'une *mola asinaria*, sans doute.

Dom Bernard de Montfaucon nous apprend qu'avant qu'on eût trouvé l'usage des meules, les boulangers pilaient le froment dans des mortiers. Depuis que l'usage des meules fut trouvé, on les faisait tourner par des ânes auxquels on bandait les yeux, de là est venu le nom de *mola asinaria*.

En 1879 des terrassiers, en construisant la route du Roi du-Bois, recueillirent dans l'intérieur d'une villa dont ils venaient de mettre à jour les fondations, deux plats en terre parfaitement conservés, ainsi qu'une monnaie en électrum dont l'effigie était presque effacée. Cette monnaie paraissait frappée sur le modèle des Philippe de Macédoine, dont l'usage était répandu dans l'antiquité. Cette digression m'a un peu éloigné de mon sujet, mais je tenais à bien établir que tous les hameaux, villages et villes, établis sur les bords de la Sambre et dans la forêt de Mormal, sur la voie stratégique nervienne de Catillon-Landrecies-Bavai existaient à l'époque gauloise.

BATAILLE DE LA SAMBRE

Emplacement exact de cette bataille.

Les historiens, embarrassés pour trouver l'endroit exact de la bataille, ne songent pas que depuis près de 2 mille ans les rives de la Sambre ont pu se modifier, comme le dit R. Minon (*Histoire de l'abbaye d'Hautmont*) « depuis les Romains la mise en défense de Landrecies a quelque peu changé la configuration du terrain ». Cela est vrai surtout pour la rive droite. J'ajouterai

que la canalisation de la Sambre a quelque peu changé son cours. Quoique la Sambre canalisée ne soit pas bien éloignée des collines d'Happegarbes, du Grimpet, du Faubourg du Quesnoy et des Etoquits ; l'ancienne Sambre, il est facile de s'en assurer, était encore plus proche.

Les Atrébates qui étaient à l'aile droite nervienne avaient engagé l'action et furent culbutés de l'autre côté de la Sambre qui a conservé à cet endroit le nom de *Pont Rouge* (*Pont sanglant*). Les Romains ayant franchi le fleuve, les Atrébates firent volte face et le combat se continua dans la *direction de Preux*, c'est ce qui a pu faire dire à un historien que la bataille eut lieu à *Preux-au-Bois*.

Les Veromandues étaient au centre et les Nerviens à l'aile gauche ; c'est là qu'eut lieu la grande bataille entre Etoquits et Hachette. La Sambre a conservé à cet endroit le nom de *Rouge Mer* à cause des combattants qui y périrent et dont le *sang avait rougi le fleuve* ; le *Commandant Droisy*, de *Landrecies*, qui a beaucoup étudié cette question me disait un jour que, d'après une *tradition* qu'il avait recueillie *de son père*, cette dénomination de *Rouge Mer* venait de la grande bataille *des Nerviens contre les Romains*.

Si j'avais pu conserver quelques doutes sur l'emplacement exact du combat, le plan que je possède les aurait dissipés. Ce que j'ai présenté comme une hypothèse est donc pour moi une certitude : *la bataille de la Sambre a bien eu lieu à Landrecies*. Après la bataille de la Sambre, la route de Bavai était libre ; quelques petits combats eurent peut-être lieu aux fortins désignés plus haut : *Berlaimont*, *Aymery*, *Pont-sur-Sambre*, etc., le long de la voie traversant la forêt, mais César entra facilement dans la grande forteresse Nervienne son objectif.

Jacques de Guise qui a avancé que César avait campé entre Berlaimont et Maubeuge, après s'être emparé de Berlaimont, dans un lieu que ses généraux nommèrent *Amabilis* (aujourd'hui *Aymeries*) était donc dans la vérité quoi qu'en aient dit les critiques. Il devait d'ailleurs s'appuyer sur des recherches, sur des traditions écrites ou orales. Il n'était pas seul de son avis

puisque *Bénézech* dans ses Études sur l'*Histoire du Hainaut*, considère ce fait comme probable.

Après avoir caché les femmes, les vieillards et les enfants, dans les retraites impénétrables de l'immense forêt qui couvrait presque tout le territoire de *Landriciae* ou *Landericiacum* (Landrecies) à *Valentianae* (Valenciennes), Bagacum (Bavai), et au-delà. Les Nerviens s'étaient, sous la conduite d'un chef nommé Boduognat, retranchés sur une colline au bord de la Sambre, à Landrecies qui n'était alors qu'un amas de huttes, une bourgade, mais un point *stratégique important*, un poste avancé des Nerviens. Cette bourgade était située où se trouvent actuellement le Fauboug du Quesnoy et le hameau des Etoquits, sur la lisière de la forêt, à proximité des routes qui, à travers bois, et le long de la Sabis (Sambre) conduisaient à Bavai, forteresse des Nerviens. Les Véromandues et les Atrébates, s'étaient réunis aux Nerviens qui avaient établi leurs retranchements sur la rive gauche de la Sambre, depuis les hauteurs d'*Happegarbes* (hameau de Landrecies) jusqu'au *Grimpet* et sur les hauteurs du faubourg du Quesnoy dans la direction de *Preux-au-Bois*, *Plumette*. Une autre partie de l'armée s'étendait sur la lisière du bois, le long du fleuve jusqu'au pont d'*Haisensias* (Hachette), pont sur la Sambre qui mettait les Nerviens de la rive gauche en communication avec les tribus du Nord de la Thiérache et du pays d'Ardenne. Un autre pont existait entre les Etoquits et *Maricliae* ou *Maricoloe* (Maroilles), situé alors où se trouve maintenant le haut du Préseau, hameau de Landrecies, près du chemin de *Cerf-Mont* ou *Char-Mont* et de la route d'Avesnes. Ce pont qui n'existe plus de nos jours a laissé à une partie du Préseau le nom de *Pontonnier*.

A l'approche des Romains, les habitants de Maroilles et les autres Nerviens établis sur la rive droite avaient repassé la Sambre pour se joindre à l'armée de Landrecies et démoli les ponts.

Il y avait déjà trois jours que César, venant du territoire des Ambiens (Amiens) par Saint-Quentin ou Cambrai, faisait route à

travers les embarras du pays, s'avançant sur la *rive droite*, lorsqu'il apprit que l'armée Nervienne campée sur la rive gauche de la Sambre, n'était plus qu'à dix mille de lui. D'après ce rapport, il fit partir en avant des éclaireurs avec quelques centurions chargés de choisir et de marquer un camp. Ceux-ci en arrivant par la route de Catillon, désignèrent une colline voisine de la Sambre sur la rive droite, allant des hauteurs de la route de Guise (Sambreton) par les côtes du *Piquet-Favril jusqu'à Landrecies Char-Mont* et au delà. L'avant-garde romaine ne tarda pas à paraître ; vu la proximité de l'ennemi, César avait réuni six légions sans équipages ; venaient ensuite les bagages de toute l'armée escortés par deux légions qui formaient l'arrière-garde. La cavalerie légère, soutenue par des frondeurs et des archers, précédait les légions et battait le pays. Cette avant-garde ayant aperçu les postes de cavalerie, passa la rivière et engagea le combat avec les cavaliers Atrébates, Véromandues qui tour à tour se repliaient dans le bois et revenaient à la charge sans que les Romains osassent les poursuivre au delà de l'espace découvert. Pendant ce temps, six légions arrivèrent sur la colline et s'étant partagé le travail commencèrent à retrancher le camp. Sur le point vulnérable, le plus voisin du fleuve, près du pont de Landrecies, entre Étoquits et Char-Mont, ils construisirent avec des terres et des branchages un immense travail pour se garantir. En quelques heures un rempart fut élevé pour protéger leurs retranchements ; les prairies voisines de cette partie des bords de la Sambre ont conservé le nom de *Prés-sous-la-Tour*.

La position de l'armée nervienne était de beaucoup supérieure, mais les plus fougueux de leurs guerriers n'eurent pas la patience d'attendre l'arrivée des Aduatiques, leurs voisins éloignés de Namur à l'extrême limite de la Nervie en route pour se joindre à eux. Amédée Thierry, dans son *Histoire des Gaulois* a donné une des meilleures traductions des commentaires racontant cette bataille ; je la cite ci-après.

Dès que les Nerviens aperçurent la tête des équipages (c'était le signal dont ils étaient convenus pour attaquer) ils sortirent

brusquement du bois et dans le même ordre de bataille qu'ils y avaient formé les Atrébates à la droite, les Véromandues au centre et les Nerviens à la gauche, ils se précipitèrent avec une incroyable rapidité vers la Sambre. La cavalerie romaine se trouvait sur leur passage, elle fut culbutée et repoussée de côté. En un moment, on les vit sortir du bois, traverser l'eau en combattant, gravir la montagne et assaillir les travailleurs; en un moment, la mêlée fut générale. Dans cette attaque inopinée et si chaude, les Romains n'eurent le temps ni de déployer les étendards, ni de prendre leurs casques, ni d'ôter l'enveloppe de leurs boucliers. Les légions, séparées par ces haies épaisses qui coupaient le terrain, ne se voyaient pas l'une l'autre; elles ne pouvaient observer ni règles de tactique, ni unité dans leurs manœuvres.

Les Atrébates, qui formaient l'aile droite des Gaulois Belges, attaquèrent la neuvième et la dixième légion. Quoique tout haletants de leur course, ils s'avancèrent avec vigueur et en se battant jusqu'à la crête du coteau. Arrêtés enfin et repoussés à coups de javelots, criblés de blessures, ils furent culbutés de l'autre côté de la Sambre et beaucoup périrent en s'efforçant de traverser le fleuve. Les Romains, l'ayant eux-mêmes franchi, les Atrébates firent volte-face et rétablirent le combat. Au centre, la onzième et la huitième légion, favorisées également par la pente du coteau, firent reculer les Véromandues; mais ceux-ci adossés à la rivière, disputèrent le terrain avec opiniâtreté. Les Nerviens, qui tenaient l'aile gauche, se dirigèrent en phalange serrée sur l'aile droite romaine, composée de la douzième et de la septième légion; puis, par une évolution subite, ils tournèrent le flanc de l'ennemi et les uns l'attaquèrent à revers tandis que les autres gravissaient la cime du coteau pour s'emparer du camp.

En ce moment, la cavalerie romaine et l'infanterie légère, qui avaient été rompues au premier choc des Gaulois Belges et qui revenaient au camp par un long détour, rencontrèrent face à face la division nervienne sur le sommet de la colline, et

s'enfuirent de rechef dans une autre direction. Il en fut de même des valets de l'armée, qui ayant vu la retraite des Atrébates et les deux légions passer la Sambre, commençaient à descendre pour piller. Lorsqu'en tournant la tête ils aperçurent l'ennemi au-dessus d'eux, ils se sauvèrent précipitamment, criant que le camp était pris. On entendait en même temps les voix des conducteurs de bagages que la frayeur entraînait de côté et d'autre. Des cavaliers que la cité trévire, par peur, avait envoyés à César comme auxiliaires, voyant le camp rempli de troupes nerviennes, les légions pressées et presque enveloppées, les valets, la cavalerie, les frondeurs, les Numides dispersés et fuyant de toutes parts, crurent la bataille désespérée et reprirent aussitôt la route de leur pays, publiant avec joie que les Romains étaient défaits, et leur camp, tout leur bagage, au pouvoir des Gaulois Belges.

Peu s'en fallut que la nouvelle ne fût vraie. Lorsque César passa de son aile gauche à sa droite, il la trouva dans le plus grand danger.

Les enseignes de la douzième légion avaient été réunies dans un même endroit, et les soldats entassés alentour se gênaient l'un l'autre pour combattre. Tous les centurions de la quatrième cohorte étaient tués, le porte-enseigne mort, l'enseigne prise; presque tous les centurions des autres cohortes tués ou grièvement blessés. Le découragement et le désespoir régnaient parmi les soldats. Un grand nombre, dans les derniers rangs, désertaient leur poste pour se mettre à l'abri des traits. Cependant les troupes nerviennes continuaient d'arriver du bas de la montagne et de presser le centre, en même temps qu'elles tournaient les flancs. Partout les Romains trouvaient l'ennemi en face, des secours, nulle part. César sentit que tout était perdu sans un effort de courage extraordinaire. Comme il n'avait pas de bouclier, il arrache le sien à un soldat du dernier rang, se fait jour au front de la bataille, appelle les centurions par leur nom, encourage les légionnaires, fait porter les enseignes en avant, ordonne d'ouvrir les files afin qu'on puisse se servir de l'épée,

commande l'attaque et donne lui-même l'exemple. Sa présence rendit l'espoir au soldat. Chacun cherchait à faire quelque grand effort sous les yeux du général, et l'impétuosité des Nerviens un peu ralentie César, voyant que la septième légion, placée à côté de la douzième était pressée non moins vivement qu'elle, fit passer aux centurions l'ordre de les rapprocher peu à peu, en les adossant l'une à l'autre. Cette manœuvre, au moyen de laquelle elles se couvraient réciproquement, les délivra de l'inquiétude d'être cernées et prises à dos. La confiance revint et le combat se rétablit.

L'infériorité était grande encore du côté des Romains; mais ils avaient gagné du temps et pour eux c'était tout. Déjà du haut de la colline ils apercevaient les deux légions d'arrière-garde qui servaient d'escorte aux équipages, accourir au pas de course, attirées par le cri des combattants. Bien plus, le lieutenant T. Labiénus, qui à la tête de l'aile gauche romaine, avait repoussé les Atrébates au delà de la Sambre, qui les avait battus une seconde fois et s'était emparé du camp des Gaulois Belges, voyant du haut de la colline opposée, ce qui se passait au camp romain, détacha la dixième légion pour aller au secours de César. Cette légion, ayant appris des valets et des cavaliers fugitifs dans quel péril se trouvaient l'aile droite et le proconsul, accourut en toute diligence.

L'arrivée de ces troupes fraîches changea complètement la situation des choses : les vaincus prirent l'offensive et ce fut aux vainqueurs à se défendre. La force revint aux Romains avec le courage; on vit dans leurs rangs les blessés, les moribonds même se soulever de terre, appuyés sur leurs boucliers, et combattre. De tous côtés à la fois, les troupes nerviennes furent assaillies. Les cavaliers romains, pour effacer la honte de leur fuite, se portaient avec fureur partout où ils pouvaient devancer les légions; il n'étaient pas jusqu'aux valets de troupe qui ramassaient des armes ou se jetaient désarmés sur les points où ils remarquaient du désordre.

Mais les Nerviens ne reculèrent point, ils ne mirent point bas

les armes. Lorsqu'un soldat de leurs premiers rangs tombait, un autre prenait sa place et combattait sur son corps; les derniers qui restèrent debout lançaient encore leurs traits et renvoyaient aux Romains leurs propres javelots, du haut d'un monceau de cadavres. « De tels hommes, écrivait César en traçant le tableau de cette journée, l'une des plus périlleuses de sa vie, de tels hommes avaient pu entreprendre sans témérité de franchir un large fleuve, de gravir des bords escarpés, d'attaquer dans un lieu défavorable; la grandeur de leur courage égalait la difficulté de l'entreprise. »

La nation Nervienne n'était pas vaincue, elle était presque anéantie. Les vieillards et les femmes qui avaient été déposés dans une retraite fortifiée, au milieu de la forêt de Mormal, envoyèrent des députés vers César, déclarant qu'ils faisaient leur soumission. Pour émouvoir sa pitié, ils récapitulaient les pertes douloureuses dont sa victoire les avait frappés. De 600 sénateurs, disaient-ils, 3 seulement nous restent et de 60.000 combattants à peine en est-il échappé 500 en état de porter les armes. César voulant montrer sa douceur envers d'illustres vaincus, pourvut à la conservation de ces faibles débris d'un grand peuple, leur rendit leurs champs et leurs villes, et défendit à leurs voisins de les inquiéter en quoi que ce fût. Ils succombaient avec tant de gloire que César lui-même s'en montra jaloux.

« La nouvelle de sa victoire, portée à Rome, fut reçue avec une joie et un enthousiasme inexprimable. Le Sénat ordonna, pour la première fois, quinze jours de prières publiques, en actions de grâces, tant était grande la terreur que le *nom Nervien* avait inspirée. « En effet, disent Tite-Live et Plutarque, le dan-« ger avait été imminent. »

« Plusieurs fois les Nerviens décimés cherchèrent à secouer le joug de la puissance romaine; mais, trop affaiblis, ils ne purent y parvenir. Rome conçut pour eux une telle estime, qu'elle leur conserva toutes leurs libertés. Pline les appelle les *Nerviens libres;* ils l'étaient en effet, puisqu'ils usaient de leurs

lois, de leurs coutumes et qu'ils étaient exempts de tributs. César parle partout des Nerviens avec éloge; Strabon et Plutarque les proclament avec les Belges les plus *valeureux des Gaulois*. Salluste ne craint même pas de dire qu'ils étaient plus belliqueux que les Romains; enfin Lucain, persuadé que les Nerviens seuls étaient capables de grands exploits, leur attribue la défaite et la mort de Cotta auxquels ils ne prirent aucune part. »

REDUCTION DES ADUATIQUES

Poursuivant sa route victorieuse, César traversant la forêt de Mormal s'empara en passant de Bavai, cité principale des Nerviens et envahit le pays des Aduatiques.

En apprenant la sanglante défaite de leurs alliés, les Aduatiques qui marchaient au secours des Nerviens, avaient rebroussé chemin et étaient allés se réfugier avec leurs familles et leurs trésors dans la forteresse d'*Aduat* (Tongres) bâtie sur un roc élevé et regardée des Gaulois comme imprenable, mais qui ne put résister à la tactique romaine. A la vue des tours qui s'approchaient de leurs murailles, des béliers qui commençaient à les battre, les assiégés surpris et effrayés feignirent de se rendre. César exigea qu'ils livrassent leurs armes, et ils donnèrent en effet toutes celles dont ils étaient porteurs; mais ils en avaient caché une partie et s'armant de nouveau vers le milieu de la nuit, profitant de la sécurité des Romains, ils se ruèrent sur eux avec impétuosité et en désespérés. Les Romains, promptement sur pied grâce à la prudence, à l'activité et au sang-froid de leur chef, soutinrent avec vigueur ce furieux assaut et obligèrent les Belges à battre en retraite après leur avoir tué plus de 4.000 hommes. Le lendemain, César fit enfoncer les portes de la forteresse et, pour punir les Aduatiques de leur perfidie, ils les réduisit en esclavage; 53.000 prisonniers, de tout âge, de tout sexe furent vendus à l'encan.

Ainsi se termina la première expédition des Romains contre les Gaulois Belges, l'an 57 avant J.-C.

La Gaule entière était dans la consternation. De toutes parts, on envoyait des députés à César pour lui demander la paix, et cependant les *Morins* et les *Ménapes*, refusaient de se soumettre. Retirés dans des lieux d'un accès difficile, dans des îles basses, des marécages, des forêts épaisses dont ils avaient entrelacé les arbres, ils semblaient défier l'invasion et, en effet les efforts du conquérant, pour les atteindre furent d'abord inutiles. Les légionnaires, après avoir cherché à se frayer un passage la hache à la main, à travers le bois, où des flèches les atteignaient sans qu'ils vissent ceux qui les leur décochaient, où des attaques inopinées interrompaient à chaque instant leur pénible travail, les légionnaires dis-je, renoncèrent une première fois à cette entreprise se contentant d'incendier quelques pauvres bourgades. Mais les Barbares se flattaient en vain d'échapper au joug et ils furent bientôt désabusés. L'année suivante, César ayant exterminé des hordes qui avaient passé le Rhin, et voulant lui-même envahir la Bretagne, s'empara pour faciliter sa descente dans cette île, de la partie du pays des Morins qui bordait le détroit du Pas-de-Calais et chargea ses lieutenants Sabinus et Cotta de réduire le reste. Les Morins, déjà entamés et démoralisés, furent promptement subjugués et si les Ménapes résistèrent quelque temps encore, ils ne le durent qu'à leur éloignement et à la nature tout exceptionnelle de leur territoire.

Cependant tous les Belges n'avaient pas encore été débordés par l'invasion romaine ; d'autres n'étaient soumis qu'en apparence et ceux que le choc des terribles légions avaient terrassés étaient loin de se résigner à leur sort. Ces derniers d'abord, étourdis par leurs rapides désastres, songèrent à reprendre les armes dès que César leur eut laissé le loisir de respirer. Tous, enfin, profitant de l'absence du vigilant proconsul, s'organisaient sourdement pour de nouveaux combats, après s'être concertés avec les *Kimris* et les *Galls Méridionaux*. Les *Carnutes* à qui César avait, par mépris de leur constitution démocratique, imposé un roi Tasget, descendant d'une ancienne famille souveraine du pays, s'étaient révoltés contre la domination odieuse de ce traître

qui avait mérité la confiance du conquérant, à force de bassesses et de trahisons et l'avaient massacré.

Le patriote *Acco* avait soulevé les *Senons*.

Le plan des Gaulois était de laisser les légions se disperser et s'établir dans leurs quartiers d'hiver, puis d'assaillir à la fois tous ces cantonnements, en sorte qu'ils fussent dans l'impossibilité de se secourir les uns les autres. A la tête de cette ligue nouvelle se trouvaient les populations comprises entre l'Escaut, la Sambre et le Rhin ; leurs deux principaux chefs furent le Trévire *Induciomar* et l'Eburon *Ambiorix*, homme prodigieusement actif, rusé, audacieux, indomptable, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

On devait attendre que César fût de retour en Italie, mais l'insurrection éclata prématurément. Elle débuta néanmoins par un succès important. Une légion et cinq cohortes, commandées par les mêmes *Sabinus* et *Cotta*, qui avaient dompté les Morins et les Ménapes, étaient venus camper chez les *Eburons*. Ambiorix réussit à les attirer dans une embuscade et en fit un horrible massacre ; les deux généraux trouvèrent la mort dans cette boucherie. Enflammé par cette victoire, le fougueux chef des Eburons soulève les *Aduatiques* et les *Nerviens*, tristes débris échappés au fer des Romains, appelle à son aide les populations environnantes et, ayant grossi son armée des renforts qui lui arrivent de toutes parts, vient attaquer le camp de Quintus-Cicéron (*Castri locus Mons*), avant que l'on y eût connaissance de la défaite essuyée par les Romains. Un premier assaut n'eut pas de succès, une seconde attaque allait être tentée, lorsque César, instruit du danger qui menace un de ses lieutenants passe avec 8.000 hommes à travers 60.000 ennemis et parvient à dégager Cicéron après avoir fait un épouvantable carnage des Belges qui avaient levé le siège du camp pour marcher à sa rencontre. Apprenant alors le précédent exploit d'Ambiorix, il jure de laisser croître sa barbe et ses cheveux jusqu'à ce que Rome soit vengée. Pendant ce temps, les *Trévires*, sous les ordres d'*Induciomar*, ayant tenté l'attaque du camp de Labiénus avaient été taillés en

pièces, par la cavalerie romaine investie et celle-ci s'acharnait à la poursuite d'*Induciomar* dont la tête avait été mise à prix par Labiénus. Le chef des Trévires atteint au passage de la Meuse, fut massacré.

Cette catastrophe glaça d'épouvante les insurgés. Les Eburons qui avaient de nouveau réuni leurs forces pour seconder les opérations d'Induciomar se retirèrent sur leur territoire mais César ne tarda pas à venir les attaquer lui-même, tandis que Tribonius, un autre de ses lieutenants, portait chez les Aduatiques la dévastation et le carnage. Trois divisions de l'armée romaine envahirent à la fois le territoire des Eburons sur trois points différents, signalant leur marche par l'incendie. C'était en l'an 53 avant J.-C. Les Eburons n'avaient d'autres refuges que leurs forêts et leurs marécages ; on les y relança malgré les dangers et les difficultés d'une pareille chasse ; mais l'armée périssait en détail et sans gloire dans ce pays sauvage et inconnu. Chaque jour des détachements entiers étaient massacrés et la besogne n'avançait pas. Voyant cela, César, pour épargner le sang précieux de ses soldats, invite au partage du massacre et du butin quiconque en voudrait, même les *hordes germaniques*, et aussitôt des bandes de Barbares accourent de tous les côtés avec une joie féroce pour prendre leur part de cette curée. Les *Eburons* furent exterminés. Toutefois, Ambiorix, à qui César en voulait plus particulièrement, traqué comme une bête fauve, dans la forêt d'Ardenne, échappa à toutes les recherches et parvint à se réfugier en Germanie. De là, chaque fois que la guerre se rallumait dans la Gaule, il revenait combattre les Romains.

Acco, qui avait été l'âme de tous les mouvements populaires chez les *Senons*, et que César s'était fait livrer le printemps précédent, fut condamné à la peine capitale et exécuté.

Patriotisme gaulois. — Vercingétorix. — La Gaule en masse est appelée aux armes. — Vercingétorix vaincu se livre à César. — Nouvelle ligue gauloise, ses chefs. — Résistance des Gaulois Vénètes, en Armorique et des Gaulois Espagnols venus au secours de l'Aquitaine. — Les Gaulois vaincus déposent les armes. — Triste situation du pays.

L'année suivante (an 52 avant J.-C.), les habitants de Genabum (Orléans) massacrèrent les Romains qui se trouvaient dans leur ville et donnèrent le signal de la révolte à toute la Gaule Lyonnaise. La nouvelle arriva vite par des cris répétés dans les campagnes, en Aquitaine jusqu'aux montagnes des *Arvernes*. Là vivait à Gergovie, un jeune homme d'une noble famille gauloise : *Vercingétorix*. Il jugea le moment venu de secouer le joug des Romains, réunit ses amis, les enflamma de son amour de la patrie et, avec leur aide, se rendit maître de la cité de Gergovie.

A son appel, les autres peuples de la Gaule se soulevèrent et on les vit accourir répétant ces fières paroles : « *Mieux vaut mourir* que de *perdre notre vieille gloire et la liberté, héritage de nos pères.* » César, dans ses *Commentaires*, et plus tard tous les historiens, ont pris le titre de commandement exercé par ce héros de la Gaule, pour son nom propre et, par corruption, ils l'ont écrit : *Vercingétorix* au lieu de *Ver-cinn-cedo-righ*, *chef-des-cent-vallées*. Vercingétorix, natif d'Auvergne, était fils de Celtil qui, coupable de conspiration contre la liberté de sa cité, avait expié sur le bûcher son ambition et son crime. Héritier des biens de son père, dont il rougissait de porter le nom, puisqu'on ne le trouve jamais désigné autrement dans l'histoire que par son surnom de guerre, le jeune Gaulois sut de bonne heure effacer par des vertus et des qualités brillantes, la défiance et la défaveur imprimées sur sa famille. Sa grâce, son énergie, son patriotisme, le rendirent l'idole du peuple. Il voyagea beaucoup, alla à Rome et vit César qui tâcha de se l'attacher, mais le Gaulois refusa l'amitié de l'ennemi de sa patrie. Revenu dans son pays, il travailla secrètement à réveiller parmi les siens le

sentiment de l'indépendance et à susciter des ennemis aux Romains.

Quand l'heure d'appeler le peuple aux armes fut venue, il se montra au grand jour, dans les cérémonies druidiques, dans les réunions politiques, partout enfin on le voyait employant son éloquence, sa fortune, son crédit, en un mot tous ses moyens d'action sur les chefs et sur la multitude pour les amener à revendiquer le droit de la vieille Gaule. Il y parvint et réussit à former *pour la première fois l'Unité Gauloise contre l'invasion romaine.*

Le chef des Cent Vallées convoqua les chefs des armées gauloises coalisées, et leur déclara qu'il était urgent de changer le système de guerre, et d'en adopter un autre plus approprié au caractère d'une lutte nationale; qu'il fallait affamer l'ennemi, intercepter les vivres aux hommes, le fourrage aux chevaux : travail d'autant plus aisé que les Gaulois étaient forts en cavalerie et que la saison les favorisait; les Romains ne pouvaient encore fourrager au vert, il serait facile de les surprendre dans les habitations éloignées où le besoin les conduirait, et de les détruire ainsi en détail; « mais le salut commun, ajouta le chef des Cent Vallées, exige des sacrifices particuliers : *Nous devons nous résoudre à brûler toutes nos habitations, tous nos villages et celles de nos villes qui ne sauraient se défendre*, de peur qu'elles ne deviennent un refuge pour les lâches qui déserteraient notre cause, ou qu'elles ne servent à attirer l'ennemi par l'espoir du butin; la population trouvera un refuge dans les cités éloignées du théâtre de la guerre. Ces mesures vous paraissent violentes et dures? Mais vous serait-il plus doux de voir vos femmes outragées et captives? Vos enfants chargés de chaînes? Vos parents, vos amis, égorgés? Vous-mêmes réservés à une mort honteuse? Car voilà le sort qui vous attend si vous êtes vaincus ».

Le chef des Cent Vallées fut écouté avec calme et résignation; aucun murmure ne l'interrompit, aucune objection ne s'éleva contre le douloureux sacrifice qu'il demandait; ce fut à l'unanimité que les *chefs de tribus votèrent* la ruine de leur fortune et la dis-

persion de leurs familles. On appliqua sans délai ce remède terrible aux pays qu'on craignait de voir occupés par l'ennemi. De toutes parts on n'apercevait que la fumée et le feu des incendies; à la lueur de ces flammes, à travers ces décombres et ces cendres, l'on voyait une population innombrable se diriger vers la frontière où l'attendaient un abri et du pain, souffrante et morne, mais non pourtant sans consolation puisque ces *souffrances devaient amener le salut de la Patrie. L'héroïque patriotisme de nos pères fut admirable* car, à cette époque, un tiers de la Gaule fut livré à l'incendie par ses habitants.

Les paroles de Vercingétorix avaient retenti comme le cri de détresse de la Patrie elle-même. Nommé seul chef par les Gaulois, Vercingétorix tint tête une année entière aux armées romaines.

A la guerre, le *chef des Cent Valiées* montait un superbe cheval noir recouvert d'une housse écarlate; son armure était d'acier; son casque de cuivre étamé, brillant comme de l'argent, était surmonté de l'emblème de la Gaule : *un coq doré aux ailes à demi-ouvertes;* à côté du chef chevauchaient *un barde et un druide* vêtus de longues robes blanches rayées de pourpre; ils ne portaient pas d'armes, mais la bâtaille engagée, dédaigneux du péril au premier rang des combattants, ils les encourageaient par leurs paroles et par leurs chants de guerre.

Après des alternatives de succès et de revers, *Vercingétorix avait rallié dans une seule volonté*, par *un seul effort, depuis les Pyrénées jusqu'au Rhin*, depuis *les Alpes jusqu'à l'Océan, ces nations gauloises naguère si divisées.* Chaque nation avait fourni son contingent. Un seul peuple, le peuple Rémois, au milieu du mouvement général d'enthousiasme et de dévouement, eut l'odieuse constance d'y résister. Hâtons-nous d'ajouter que leurs descendants donnèrent depuis des preuves d'attachement à la Mère Patrie.

Quand le gigantesque effort de la Gaule confédérée *eut expiré sous les murs d'Alise* (an 50 avant J.-C.), *l'immortel patriote gaulois était vaincu* et prisonnier, mais la *Gaule non soumise encore.*

Luctère, l'ami et le compagnon de Vercingétorix, l'*Aulerke Ca-*

mulogène chef des *Parises*, l'*Eburon Ambiorix*, l'*Arverne Vergasillaun*, le *Lémovike Sédule*, les *Éduens Convoctolitans*, *Cotus*, *Litavic*, *Cavarill*, *Virdurmar*, *Esporedorix* se distinguèrent spécialement dans cette campagne patriotique et sublime de résistance nationale au farouche envahisseur du sol sacré.

L'année suivante, les cités armoricaines refusèrent d'obéir aux injonctions des commissaires romains et bientôt une ligue commune pour la délivrance du territoire embrassa toutes les nations maritimes ou voisines de la côte, depuis la Seine jusqu'à la Loire. Les confédérés envoyèrent des ambassadeurs dans les Iles Britanniques pour demander du secours. Leurs frères *Gaëls* répondirent à cet appel et envoyèrent quelques troupes auxiliaires. Le peuple *Vénète* opposa une vive résistance. César découragé se résigna enfin à suspendre les hostilités jusqu'à l'arrivée de sa flotte. Une terrible bataille eut lieu sur la mer, et malgré leur bravoure, les Gaulois furent vaincus. Il y eut peu de prisonniers, une partie des équipages se jeta dans la mer pour échapper à la servitude ou à l'épée de l'ennemi. Cette bataille termina la guerre des *Vénètes*, car toute l'élite des nations armoricaines avait péri dans les flots.

A l'instant même où le bruit de la défaite navale du peuple Vénète se répandait dans les cités armoricaines, celui d'une seconde défaite, non moins désastreuse, porta au comble la douleur des Gaulois.

On apprit que l'armée commandée par le chef des *Gaulois Unelles*, auquel s'étaient joints les *Eburovikes*, les *Aulerkes* et les *Lexoves* pour lutter contre Triturius Sabinus dans le nord de l'Armorique, venait d'être complètement détruite, et ce coup était d'autant plus accablant que la situation des choses avait fait concevoir jusque là de grandes espérances. La confédération armoricaine battue sur mer, battue sur terre, courba la tête sous le joug et fit sa soumission à César. Tranquille de ce côté, César dépêcha Crassus à la conquête de l'Aquitaine, ce général entra sur les terres des *Sotiates*, les défit dans une première bataille et mit le siège devant leur ville. Le roi des *Sotiates Adeantuan*, par

un acte de courage désespéré, sortit de la ville avec six cents de ces hommes dévoués que les Gaulois Aquitains appelaient *Saldunes*, et se jeta sur les avant-postes romains. Le combat fut rude et *Adeantuan* repoussé dans la ville. Crassus, pourtant en considération de sa bravoure, consentit à le comprendre ensuite dans la capitulation générale. La soumission des Sotiates, regardés comme la plus redoutable des nations aquitaniques alarma grandement les autres. Leurs voisins, les *Vocates* et les *Tarusates*, rassemblèrent des forces imposantes, s'étant également adressés à leurs frères d'*Espagne*, ils reçurent des *Gaulois Cantabres* (Biscayens) une armée auxiliaire assez considérable et quelques-uns de ces chefs espagnols qui, longtemps compagnons de Sertorius, passaient pour des généraux consommés. Par l'adjonction des auxiliaires, les troupes unies de l'Aquitaine s'élevèrent à 50.000 hommes. Dirigées *par les chefs espagnols*, elles se mirent à prendre des positions, à fortifier des camps, mais Crassus pressé d'en finir à tout prix, donna le signal de l'attaque et les battit complètement malgré leur défense opiniâtre. Au bruit de cette victoire l'Aquitaine se rendit à Crassus.

La plupart des compagnons de Vercingétorix étaient prisonniers ou morts, mais la Ganle ne perdait point courage. *Sure*, un généreux patriote Eduen, retiré chez les *Trévires*, les personnages marquants de la dernière guerre qui vivaient encore *Comm*, *Ambiorix*, *Luctère*, secondés par *Gutruat* chez les *Carnutes*, *Dumnac*, chez les *Andes*, *Corrée* chez les *Bellovakes* et le *Senonais Drappés*, s'agitèrent pour combiner un nouvel effort, qui gagna toute la *Gaule Septentrionale*, car les Belges qui ne s'étaient point laissés abattre par leurs terribles revers, avaient encore répondu à l'appel. César prévenu ravagea le pays des *Bituriges* et des *Carnutes*, fit prisonnier Gutruat et Drappés, s'empara par trahison de Luctère, défit les Bellovakes dont le chef Corrée fut tué en combattant. Tandis que ces choses se passaient, Labiénus (général romain) dans le nord avait battu les Trévires et s'était rendu maître de leurs principaux chefs, au nombre desquels se trouvait l'*Eduen Sure*.

Çà et là de vaillants et infatigables défenseurs de la cause nationale, continuaient une guerre de partisans, une lutte inégale et sans espoir, où ils n'étaient soutenus que par la haine de l'étranger. L'*Atrébate Comm,* entre autres, à la tête de quelques bandes harcela longtemps les légions romaines. Lorsque enfin (an 50 avant J.-C.) le découragement ou plutôt l'épuisement eût fait partout déposer les armes, lorsque c'en fut fait de l'indépendance gauloise, *Comm* et tous ceux qui ne pouvaient se courber sous le joug, allèrent vivre ainsi qu'*Ambiorix* dans la Germanie et alors le silence des tombeaux succéda au tumulte des armes. Citons sur l'épuisement de la Gaule la belle traduction de A. Thierry : « Qu'on se représente, dit un historien ancien, un malade pâle, décharné, défiguré par une longue fièvre brûlante qui a tari son sang et abattu ses forces, pour ne lui laisser qu'une soif importune, sans le pouvoir de la satisfaire : voilà l'image de la Gaule épuisée et domptée par César, d'autant plus altérée de la soif ardente de sa liberté perdue, que ce bien précieux semble lui échapper pour jamais. De là ses tentatives aussi fréquentes qu'inutiles et hasardées, pour sortir de la servitude et de là de plus grands efforts de la part du vainqueur irrité, pour lui appesantir le joug : de là, l'accroissement du mal, la diminution et la perte enfin de l'espérance même.

« Ainsi, préférant son malheureux sort au danger des remèdes incertains, et n'osant plus entreprendre de se relever de peur de tomber dans des calamités plus profondes, elle demeurait sans chaleur, sans mouvement, accablée, non tranquille. »

CHAPITRE XI

ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

César travaille à s'attacher les Gaulois vaincus. — Légion de l'Alouette. — La littérature, l'instruction publique et les arts gaulois. — Les historiens, poètes, orateurs et artistes gaulois : Trogue Pompée, Pétronius Arbiter; Valérius Asiaticus, Domitius Afer et Zénodore. — Industrie, commerce et agriculture de la Gaule. — Ornementation des palais gaulois ; construction des amphithéâtres et des temples par les artistes grecs. — Pacification de la Gaule. — Destruction de l'ordre politique gaulois.

La domination étrangère était consolidée et régularisée. Mais César avait appris à connaître les Gaulois, il voulut faire servir leur courage à la réussite de ses projets ambitieux. Il forma avec leurs meilleurs guerriers, qu'il eut le secret de s'attacher, soit par ses procédés, soit par son or, ces redoutables cohortes qui, pendant si longtemps, ont protégé les flancs des légions. Les Aquitains, les Belges, les Séquanais suivirent leurs vainqueurs sur la place d'Égypte, s'associèrent aux triomphes de la guerre

civile, et prirent part à la sanglante bataille de Pharsale où Pompée fut battu.

Les hommes de la légion de l'*Alouette*, épouvantaient surtout les Romains. « Dix ans de séjour parmi des peuples féroces, disaient-ils, ont rendu César aussi féroce qu'eux. Il a déchaîné du haut des Alpes, la furie gauloise; il a soulevé cette race tout entière; des bords de l'Océan et du Rhin, elle accourt sur ses pas, car il lui a promis le pillage de Rome. »

La guerre gauloise terminée, Rome avait commencé son œuvre de civilisation. Les forêts furent défrichées; les routes gauloises, élargies et bien entretenues, partant de Lyon, métropole des *Gaules*, allèrent aboutir au *Rhin*, à la *Manche*, à l'*Océan*, aux *Pyrénées*.

L'industrie et le commerce se développèrent, des temples, des arcs de triomphe, s'élevèrent au sein des villes nouvelles. Des écoles s'ouvrirent et les *Gaulois* se montrèrent, avec la souplesse de leur génie, les disciples les plus habiles à imiter leurs conquérants.

L'époque où le droit de cité est étendu à toutes les nations comprises dans l'empire marque le point d'arrêt d'une première période de l'histoire de la domination romaine en Gaule.

En moins d'un siècle, des écoles avaient été fondées à Marseille, Autun, Toulouse, Lyon, Bordeaux, etc.; et il en était sorti des écrivains gaulois dont s'honorait la littérature latine. Le Gaulois, *Trogue Pompée*, avait écrit la première histoire universelle, et un autre Gaulois, *Pétronius Arbiter* avait été renommé entre tous les écrivains de son temps pour l'élégance de son style. *Cornélius Gallus* avait mérité d'être compté parmi les poètes latins, à l'époque de Virgile et d'Horace. Plusieurs Gaulois, entre autres, *Valérius Asiaticus*, de Vienne, et *Domitius Afer*, de Nîmes, tenaient à Rome le premier rang entre les orateurs, sous les règnes de *Caligula* et de *Claude*.

A la même époque, les arts étaient cultivés dans la Gaule. Le gaulois *Zénodore* était célèbre pour la délicatesse avec laquelle il sculptait de petites figures et ornait les vases. La ville des Ar-

vernes lui dut une statue colossale du Mercure Gaulois, qui lui coûta dix ans de travail. Zénodore fut ensuite mandé à Rome par Néron, et fit en l'honneur de ce prince un colosse de cent-dix pieds. On voit encore à Rome près du Colisée, les traces du soubassement sur lequel était élevé ce colosse. Pline l'Ancien, compare Zénodore dont il loue le talent, aux plus grands artistes de l'antiquité. Dans la suite, la Gaule appela souvent des artistes grecs pour orner ses palais et bâtir des amphithéâtres et des temples qu'on attribue entièrement à tort aux Romains quand l'honneur en revient souvent aux Gaulois et aux Grecs.

L'industrie et le commerce gaulois s'étaient développés. Les draps d'Arras étaient célèbres.

On fabriquait des armes à Trèves, à Autun, à Soissons, à Reims, à Amiens. On tissait la toile à Vienne. L'olivier fut naturalisé en Gaule et l'huile de Provence était fort estimée. Les vignobles de la Bourgogne et de la Champagne étaient renommés. Une corporation des *Nautes Parisiens*, était organisée pour le transport des marchandises par la Seine, et obtint des privilèges qui prouvent que, dès cette époque, il se faisait un commerce important dans le Nord de la Gaule. Mais c'était surtout dans le Sud, près des côtes de la Méditerranée, qu'étaient les principales villes de commerce. Les plus importantes, après Marseille, étaient Narbonne et Arles.

Le nord de la *Gaule* fut une des contrées pour lesquelles Auguste montra le plus de sollicitude. Afin de protéger ce boulevard de l'Empire contre l'invasion des *Barbares*, *Drusus*, par son ordre, éleva un grand nombre de forts le long de la *Meuse* et du *Rhin*, et même de l'*Elbe* et du *Weser*.

Agrippa nommé proconsul de la Belgique, la silonna de voies militaires qui rayonnaient autour de *Bagacum* (Bavai) forteresse du Pays des *Nerves*. Mais la *Belgique*, ravagée à plusieurs reprises par les légions de César, offrait un aspect des plus tristes. La plupart de ses anciens habitants étaient ou dispersés ou anéantis ; on ne voyait guère qu'une succession de solitudes jonchées de débris, *César*, n'avait jamais permis que des popu-

lations Ultra-Rhénanes vinssent s'établir dans le pays conquis; il pressentait sans doute les conséquences funestes qui pourraient en résulter pour *Rome*, que ce serait faire à l'Empire une brèche par laquelle un torrent irrésistible se précipiterait tôt ou tard. *Auguste*, désireux d'effacer les traces sinistres de la conquête et rêvant, à la suite de *Virgile*, une ère toute bucolique, s'écarta entièrement de cette politique et n'eut rien de plus pressé que d'introduire des loups dans sa bergerie. Il commença par transférer dans le voisinage des *Nerves*, un grand nombre de prisonniers de guerre que *Drusus* et *Tibère* avaient faits en *Germanie* et ordonna à ses lieutenants de ne pas inquiéter les tribus indépendantes qui voudraient repeupler le territoire dévasté. Les *Ubiens* se présentèrent les premiers; ayant été débordés par les *Suèves*, qui depuis un demi-siècle tournaient vainement autour de la *Gaule* comme autour d'une proie, ils vinrent supplier *Agrippa* de leur accorder une place sous l'aile tutélaire des aigles romaines. Installés entre le *Rhin* et la *Meuse*, sur une partie des terres des *Eburons*, ils y vécurent, non en qualité de sujets, mais comme peuple libre, comme alliés de *Rome*. Une concession semblable fut faite aux *Suniques*, aux *Béthasiens* et aux *Toxandres*, qui s'établirent sur la rive gauche de la *Meuse*. Tout porte à croire que ces peuples étaient des rameaux de la famille scythique, mais qu'ils avaient été diversement altérés par les croisements dont le sens et le caractère nous échappent. Plus tard *Agrippa* forma une nouvelle nation avec les débris des *Eburons* et des *Aduatiques* auxquels il joignit les tribus des *Ardennes* jusque-là vassales des *Trévires*. Ces populations, ainsi réunies, prirent le nom générique de *Tongres*.

Deux cités gallo-romaines s'élevaient en même temps sur le sol de la *Belgique*, *Tongres* et *Tournay*, anciennes cités gauloises, toutes deux bâties sur une grande voie militaire; et les mœurs, les coutumes, la langue, la religion des vainqueurs faisaient de rapides progrès dans la *Gaule Septentrionale*. C'était à quoi s'attachait principalement *Auguste*; — *Germanicus*, *Caligula*, qui commandèrent en *Belgique* et *Dioclétien* continuèrent plus

particulièrement ses traditions. Les *Belges* désormais confondus dans la masse des peuples attachés à la domination romaine, en partagèrent le sort, et devinrent plus ou moins Romains. Introduits dans ces armées qui faisaient et défaisaient les empereurs, ils rapportaient dans leur pays des germes féconds de civilisation; ils pouvaient du reste aspirer eux-mêmes à tous les emplois, à toutes les dignités du grand empire. *Rome* compta des Belges parmi ses sénateurs, ses proconsuls, ses préteurs, ses généraux.

Dès les premiers siècles de l'empire, l'industrie et le commerce des *Gaules*, acquirent une certaine importance. L'agriculture fit surtout de grands progrès et s'enrichit de la vigne.

Les étoffes que fabriquaient les *Atrébates* étaient fort estimées à Rome. *Tournay* possédait une manufacture d'équipements militaires. Les *Ménapes* faisaient un grand commerce de viande salée et les *Morins* approvisionnaient la capitale du monde de ses oies tant recherchées par les disciples de *Lucullus*. Mais, si les *Belges* devaient à leurs vainqueurs d'avoir été tirés des langes de la barbarie, ils payaient bien cher cet avantage et certes la domination qui pesait sur eux comme sur tous les autres vaincus, était plus lourde que bienfaisante. Ce fut alors qu'en même temps que se développait la législation civile, s'établit ce vaste système de despotisme administratif qui étendit sur le monde romain, un réseau de fonctionnaires hiérarchiquement distribués, bien liés soit entre eux, soit à la cour impériale, soit uniquement appliqués à faire passer dans la société la volonté du pouvoir, dans le pouvoir, les tributs et les forces de la société.

Les *Romains* fondirent en une seule nation toutes les tribus des *Gaules*, lui imposèrent leurs mœurs, leur langue, leurs institutions.

Le premier soin du législateur fut d'imprimer aux petits États, aux confédérations, une forte unité politique qui rompit les habitudes et l'esprit de l'ancien ordre social. Restait à déraciner ces idées invétérées de prééminence que l'ordre politique gaulois

attachait à certains peuples, à certaines villes; restait surtout à effacer les souvenirs glorieux empreints à quelques localités et à quelques noms par la guerre de l'Indépendance : en un mot, restait l'œuvre importante de *dépayser*, pour ainsi dire, *toutes les traditions*. *Auguste* y travailla non sans succès.

L'antique société gauloise fut bouleversée dans ses fondements; les centres d'autorités et d'influence furent changés ou rattachés à des idées d'un autre ordre; l'institution de la clientèle, source de la puissance des grandes cités, n'exista plus; le territoire même de ces cités fut souvent morcelé, leurs tribus éparpillées; plus de barrières entre les confédérations politiques : tout gît confondu pêle-mêle sous le niveau de l'administration romaine. Cependant la vieille race gauloise, affaiblie, mutilée, énervée ou corrompue par la conquête mais non soumise, ne laissait passer que peu d'années sans essayer de briser son joug; les secrètes associations des *Enfants du Gui*, dirigées par le Druidisme, dernier rempart de la patrie gauloise, couvraient le pays et donnaient d'intrépides soldats à chacune des révoltes contre *Rome*.

Révolte du Trévire Julius Farus et de l'Eduen Sacrovir. — De l'Aquitain Vindex. — Insurrection du héros populaire le Boïen Maric. — Les Enfants du Gui. — Soulèvement des Bataves, des Cauinéfates, des Lingons et des Trévires. — Tentative d'empire gaulois. — Civilis et Velléda. — Soumission des Bataves et des autres Gaulois Belges. — Sabinus et Éponine.

Un des principaux soulèvements eut à sa tête le Trévire *Julius Forus* et l'Eduen *Julius Sacrovir*. Julius *Forus*, battu dans le *Nord*, se réfugia dans le fond de la forêt des *Ardennes* où, désespéré de sa défaite, il se tua. Julius *Sacrovir*, à la tête d'une armée plus importante et mieux disciplinée, ne fut pas plus heureux. Battu aux environs d'*Augustodunum* (*Autun*, l'ancienne *Bibracte*), il se réfugia dans cette ville où il espérait encore se défendre : mais trouvant le peuple et les magistrats

découragés, craignant même qu'ils ne le livrassent au vainqueur, il se réfugia avec ses plus chers amis, dans sa maison de campagne, voisine de la ville. Ils y mirent le feu; quand la flamme commença à les gagner, *Sacrovir* se poignarda et ses compagnons s'entretuèrent. Tel fut le bûcher qui consuma ces nobles et malheureux défenseurs de la liberté gauloise. An 21 après J.-C. Après les tentatives héroïques de *Forus* et de *Sacrovir*, d'autres insurrections éclatèrent sous les empereurs *Tibère* et *Claude*; elles redoublèrent d'énergie pendant les guerres civiles qui, sous le règne de *Néron*, divisèrent l'*Italie*. Vers cette époque (an 68) le héros gaulois Aquitain *Vindex*, aussi intrépide que *Vercingétorix* ou que *Sacrovir*, tint longtemps en échec les armées romaines. Vaincu au siège de *Vesontio* (*Besançon*), *Vindex* au désespoir, se perça de son épée.

L'année suivante, sous le règne de l'empereur *Vitellius* (an 69) un Gaulois, *Boïen*, pauvre esclave de labour nommé Maric, se donnant comme Messie et libérateur de la *Gaule*, poursuivit avec une patriotique ardeur l'œuvre d'affranchissement de la Patrie, en parcourant les campagnes de la Loire et de l'Allier. Ce héros populaire, âgé de 25 ans à peine, robuste, intelligent, d'une héroïque bravoure, était affilié aux *Enfants du Gui*; les *Druides* toujours persécutés, avaient parcouru la *Gaule* pour prévenir chacun du terme fixé pour le soulèvement. Il éclate; Maric, à la tête de 10.000 paysans comme lui, armés de fourches et de faux, attaque sous les murs de *Lyon* les troupes romaines de *Vitellius*. Cette première tentative avorte; les insurgés sont presque entièrement détruits par l'armée romaine trois fois supérieure en nombre. Loin d'accabler les insurgés gaulois, cette défaite les exhalte; des populations entières se soulèvent, à la voix des Druides, prêchant la guerre sainte : les combattants semblent sortir des entrailles de la terre. Sans discipline et presque sans armes les braves compagnons de Maric furent aisément battus et dispersés.

Maric, pris vivant et livré à *Vitellius*, fut exposé aux animaux du cirque. Les bêtes refusèrent de dévorer ce héros de la *Gaule*

et déjà la multitude s'écriait qu'il était invulnérable, quand *Vitellius* le fit massacrer par ses soldats.

Civilis, autre patriote Gaulois-Batave, s'appuyant sur les prophéties de *Velléda*, une druidesse, femme virile et de haut conseil, souleva presque toute la *Gaule* (an 69-70) avec le Caninéfate *Brinio*, le Lingon *Julius Sabinus*, les Trévires *Julien*, *Tutor* et *Classicus*.

On vit à nouveau les Druides sortir de leurs retraites, où la persécution les avait relégués, et reparaître en triomphe dans les villes, avec les Bardes et les chants prophétiques. Ils annoncèrent au nom du ciel que l'Empire romain était fini; que l'Empire gaulois commençait, et que l'heure était venue où la possession des choses humaines devait passer aux nations transalpines. Les *Séquanes* refusèrent d'entrer dans aucune ligue contre *Rome*. En revanche, les peuples du *Nord* et de l'*Ouest*, se précipitèrent aveuglément dans le projet d'un affranchissement politique et religieux, d'un retour complet à l'ancienne civilisation nationale; ils rêvèrent même cet empire universel, dont les prêtres berçaient leur vanité; aussi ce fut dans la *Belgique* que la cause de l'empire *Gaulois* trouva le plus d'activité, de dévouement et de constance.

Les *Romains* effrayés négocièrent secrètement et mirent la discorde dans l'armée. Leur général *Cerialis* fit offrir la paix aux *Bataves*, à *Civilis* sa grâce et exhorta *Velléda* et ses prêtres à saisir l'occasion de gagner l'amitié de Rome, au lieu de s'obstiner dans une guerre où ils n'éprouveraient que des désastres. Ces intrigues réussirent. *Civilis* reçu en grâce, obtint la permission de vivre tranquille dans sa patrie. « Il n'en fut pas de même, dit A. Thiéry, des autres chefs gaulois, de Classicus, de Tutor, des deux Alpinus, de cette foule de Trévires et Lingons qui, inébranlables à toutes les séductions et à toutes les menaces, suivirent le drapeau de l'indépendance quand il resta debout : il n'y eut pour eux ni justification, ni merci. Plusieurs de ces infortunés se réfugièrent chez les plus lointaines tribus germaniques; la plupart se tuèrent, quelques-uns furent pris et

livrés aux Romains. Une recherche ordonnée par Vespasien, dans chacune des Cités de la *Gaule*, contre ceux qui avaient joué un rôle marquant durant l'insurrection, fit disparaître tout ce que les hauts rangs de la société gauloise contenaient encore d'ennemis du joug romain, d'amis de la liberté, de la gloire, de l'ordre social de la vieille *Gaule*. Quant au chef Lingon, *Sabinus*, ayant été vaincu au début de la campagne, il se retira dans sa maison, l'incendia et répandit au dehors le bruit de sa mort. Retiré au fond d'un souterrain il fit savoir à sa femme Éponine, le secret de son existence. Cette épouse héroïque alla s'enfermer avec lui dans ce tombeau où pendant neuf années, elle sut, par sa tendresse et ses soins, l'indemniser de la perte du jour et de la privation de la liberté. Trahi enfin, *Sabinus* fut livré à Vespasien, qui l'envoya au supplice malgré les larmes et le sublime dévouement d'*Éponine*. Cette Gauloise, martyre de l'amour conjugal ne voulut pas survivre à l'époux qu'elle n'avait pu sauver et sollicita de mourir avec lui (an 78).

« Ce sang fut le dernier versé pour la cause de la vieille Gaule. Épouvantés par ces continuelles révoltes, les Romains avaient peu à peu adouci les rigueurs de leur domination, rendu au pays quelques libertés, et une partie de son indépendance, compatibles avec les institutions de l'Empire. »

Les Antonins.

La Gaule resta tranquille et heureuse sous les Antonins. De 96 à l'an 180 après J.-C. On trouve peu de renseignements sur ses destinées pendant cette période.

Le premier des Antonins : *Nerva*, apprit dans la Séquanaise la nouvelle de son élévation au trône (an 96 après J.-C.). Trajan commandait à Mayence l'armée de Germanie, lorsque Nerva le désigna comme son successeur. Adrien commença par la Gaule sa longue promenade à travers le monde. Entouré de littérateurs, de peintres et d'architectes, il laissa sur son passage des fondations utiles et de grandioses monuments. Il bâtit les arènes

de Nîmes, le pont du Gard, la basilique de Plotine; aidé par les Assemblées provinciales qu'il se plaisait à consulter, il soulagea les villes obérées, secourut les pauvres, adoucit la condition des esclaves; il reçut de la reconnaissance du pays le titre de *Restaurateur des Gaules*. Ses successeurs, *Antonin-le-Pieux* et *Marc-Aurèle*, firent reconstruire Narbonne incendiée et décorèrent de beaux monuments la *Narbonnaise* et l'*Aquitaine*.

LA GAULE DANS LES DEUX DERNIERS SIÈCLES

De l'Empire romain — Victoria la Grande, la Mère des Camps. — Postumus. — Lollianus. — Victorin. — Marion. — Tétric. — Mort de Victoria. — Son apothéose.

La Gaule s'était peu à peu détachée de l'Empire romain, dont elle avait atteint le degré de civilisation. A l'époque des trente tyrans, elle s'en sépara momentanément. *Victoria la Grande* devint impératrice des Gaules.

Victoria, fille d'un Gaulois, chef de légion, dès ses premières années était sérieuse et douce, quoiqu'elle aimât le bruit des clairons et la vue des armes. Elle devait être un jour belle, de cette auguste beauté, mélange de calme, de grâce et de force, particulière à certaines femmes de la Gaule. Dans les médailles frappées en son honneur lors de sa première jeunesse, elle est représentée en Diane chasseresse. Sur d'autres, Victoria est figurée avec Victorien son fils sous les traits de *Minerve*, accompagnée de *Mars*. A l'âge de dix ans, elle fut envoyée par son père dans un collège de *druidesses*. Celles-ci, délivrées de la persécution romaine par la renaissance de la liberté des Gaules, élevaient des enfants comme par le passé.

Victoria resta chez ces femmes vénérées jusqu'à l'âge de 15 ans; elle puisa dans leurs patriotiques et sévères enseignements un ardent amour de la patrie et des connaissances sur toutes choses; elle sortit de ce collège instruite des secrets du temps

d'autrefois, et possédant, dit-on, comme d'autres druidesses célèbres la prévision de l'avenir. A cette époque, la fière et virile beauté de Victoria était incomparable.

Au retour de Victoria si belle de sa beauté de 15 ans, elle donna sa main à un jeune chef militaire. Elle devint mère... et quoique mère elle accompagnait à la guerre son mari qu'elle adorait.

Victoria avait 18 ans à peine, lorsque dans une grande bataille, contre les Germains, elle perdit le même jour son père et son mari qui étaient avec elle sur les bords du Rhin, dans le camp fortifié de Mayence.

Restée seule avec son enfant pour qui elle prévoyait de glorieuses destinées, Victoria ne quitta pas le camp. Les soldats, habitués à la voir au milieu d'eux, son fils dans ses bras, entre son père et son mari, savaient que plus d'une fois ses avis d'une sagesse profonde, avaient comme ceux de nos mères gauloises, prévalu dans les conseils des chefs ; ils regardaient enfin comme d'un bon augure pour les armes gauloises la présence de cette jeune femme, élevée dans la science mystérieuse des druidesses : ils la supplièrent après la mort de son père et de son mari, de ne pas abandonner l'armée, lui déclarant dans leur naïve affection, que son fils Victorin serait désormais *le fils des Camps* ; et elle, *la Mère des Camps.* Victoria, touchée de tant d'attachement, resta au milieu des troupes conservant sur les chefs son influence, les dirigeant dans le gouvernement de la Gaule, s'occupant d'élever virilement son fils, et vivant aussi simplement que la femme d'un officier.

Victoria joignait à l'autorité d'une âme ferme et virile un esprit étendu capable de résolutions les plus élevées et dont les inspirations furent bientôt écoutées comme des oracles. Son ascendant sur l'armée se montra parfois si grand, si absolu, qu'on ne saurait s'en rendre compte sans la supposition de quelque chose d'extraordinaire, de merveilleux... peut-être les nations gauloises pensèrent-elles avoir retrouvé une de ces femmes divines auxquelles leurs pères avaient obéi jadis, qui

lisaient dans l'avenir... Les soldats avaient proclamé solennellement *Victoria la Mère des Camps* (d'après Trébellius Pollion, A. Thiéry, etc.)

Vint enfin le jour où la Gaule déjà presque indépendante voulut partager avec Rome le commandement du pays. Postumus (ou Posthumus) fut chef pendant sept ans (an 258 à an 265 après J.-C.). Il affranchit la Gaule de tous les Barbares qui se pressaient en flots autour d'elle ; il battit les Germains qu'il refoula au-delà du Rhin, et joignit à ses provinces une partie de l'Espagne. Il périt dans une sédition.

L'empereur Valérien rend un juste hommage à son mérite, dans une lettre aux Gaulois où il dit : « Nous reconnaissons comme chef de la frontière trans-rhénane et nous nommons président des Gaules, Postumus (Posthume) le plus digne des Gaulois, par son austérité. »

Lollianus, après lui remit dans leur état la plupart des cités gauloises, et plusieurs camps que pendant sept années Postumus avait élevés sur le sol des Barbares et qui, après la mort de ce dernier avaient été brûlés et détruits par une invasion subite des Germains. Il fut ensuite tué par ses soldats parce qu'il leur imposait trop de fatigues (an 267).

Victorin, un des principaux chefs gaulois, célèbre par sa bravoure et sa valeur, qui partageait déjà son autorité depuis plusieurs années lui succéda seul avec l'appui de sa mère.

« Victorin, l'enfant adoptif des camps avait grandi au milieu des armes sous les yeux de sa mère Victoria, qui ne l'avait point quitté, et qui n'avait dès lors pour résidence, que les garnisons où vivait son fils ; on ne peut expliquer autrement les longues relations de cette femme avec les armées, sa présence continuelle dans les camps ; le respect inspiré par son dévouement maternel avait établi entre elle et le soldat une de ces sympathies, un de ces liens durables si forts dans les annales militaires et dont tous les peuples fournissent d'étonnants exemples. »

Il semblerait que Victorin dut à cette éducation particulière un développement qui ne le fut pas moins. Les éloges que lui

donne un historien contemporain (Trébellius Pollion) sont tellement magnifiques, qu'en faisant à l'exagération une large part, Victorin resterait encore un homme très éminent . Mais au dire de ce même historien, qui le juge avec tant de faveur, un grand vice balance dans Victorin ces rares qualités : il avait puisé dans la licence de la vie militaire des habitudes de débauche et de grossière galanterie qu'il ne savait pas maîtriser, qui soulevèrent enfin contre lui la haine de l'armée et le conduisirent à sa perte.

La dernière partie du règne de Victorin présente les traces de plus en plus marquées de l'influence politique de sa mère.

Peu de temps après son élévation au pouvoir, Victorin avait épousé une jeune fille dont il était aimé... Malheureusement elle mourut après une année de mariage lui laissant un fils. Victoria la Grande, devenue aïeule, se voua à l'enfant de son fils, comme elle s'était vouée à celui-ci.

Quelques années après l'épouse d'un soldat de l'armée ayant attiré Victorin par sa beauté, il tenta de la séduire et sur son refus lui fit violence. Le mari lui-même suivant quelques-uns, perça le coupable de son épée; les soldats se soulevèrent; Victoria présenta le fils de Victorin à la multitude furieuse en implorant pour lui la pitié. Mais tout fut inutile : le fils fut tué comme le père (an 268). Plus tard un tombeau fut élevé à Cologne avec une humble pierre où l'on inscrivit ces mots : « Ici reposent les deux Victorin » (d'après Trébellius Pollion).

Après la mort de son fils et de son petit-fils, Victoria, dont les larmes n'avaient pu empêcher la mort de son petit-fils, retrouva son autorité. Les soldats revinrent à elle. Ils la supplient, ils veulent qu'elle les gouverne; elle refuse. Mais touchée du repentir des soldats et attachée de cœur à ces camps, elle y resta avec le titre de mère, souveraine de fait. Son plan une fois arrêté, elle présenta à l'armée *Marion* (ou *Marius*) officier parvenu, plein de bravoure et de fermeté; l'armée sans hésiter l'acclama comme chef. *Marion* (ou *Marius*) avait commencé par être armurier; la faveur dont il jouissait était extrême, et s'il la méritait légitime-

ment par des qualités morales, sa franchise, sa droiture de cœur, il la devait aussi un peu à des avantages extérieurs, à sa dextérité, à tous les exercices, à sa force peu commune; cette vigueur extraordinaire était telle, dit Trébellius Pollion, que « Marion pouvait arrêter de sa main un chariot lancé, et qu'il pulvérisait dans sa main les corps les plus durs ». On trouvait du reste chez lui une nature simple et honnête que la fumée des grandeurs n'enivra pas; il avait pour ami un soldat des légions gauloises qui avait autrefois travaillé avec lui comme ouvrier.

Marion, pendant son règne de quelques mois, eut l'occasion de se mesurer sur le Rhin contre les Germains, et le fit avec bonheur, mais un crime l'arrêta au premier pas d'une carrière si honorablement commencée; le soldat des légions gauloises qui avait autrefois travaillé avec lui comme armurier, se crut négligé ou offensé, l'attira un jour à l'écart et lui plongea son épée dans le sein en lui disant : « La reconnais-tu, toi qui l'a forgée? » (*Hic est gladius quem ipse fecisti.*) D'après Trébellius Pollion et A. Thiéry, les restes de Marion, pleuré par l'armée entière, reçurent les honneurs militaires dus au général et au chef de la Gaule.

Après la mort de Marion (an 268) Victoria jeta les yeux sur son parent *Tétric*, gouverneur civil d'Aquitaine, qui n'avait jamais touché une épée; il fut acclamé chef unique de la Gaule et de ce jour Victoria la Grande déclara fièrement à l'empereur romain que la Gaule désormais indépendante n'obéirait qu'à un seul chef gaulois, librement élu.

L'empereur engagé dans sa désastreuse guerre d'Orient contre l'héroïque reine Zénobie, céda. Ruper, vieux général gaulois, éprouvé dans les guerres du Rhin, fut chargé du commandement des troupes; l'armée dans sa constante idolâtrie pour Victoria voulut la conserver au milieu d'elle. La Mère des Camps s'était malheureusement trompée dans son choix; ce Tétric était un fourbe et un scélérat sans scrupules, sous des dehors pleins de douceur et d'onction. L'armée, la Gaule ne l'avaient d'ailleurs accepté pour leur chef que présenté par Victoria, elles ne

l'avaient *pas choisi*. Il avait établi le siège de son gouvernement et du Sénat à Bordeaux.

Victoria resta à Trèves au milieu de l'armée qui couvrait la frontière, prête à repousser de nouvelles invasions, soit des Germains, soit des Romains, s'ils avaient voulu attenter à la complète indépendance gauloise si chèrement conquise.

Dévoré d'ambition, Tétric avait, quelques années après son élévation, formé le projet de vouloir changer l'influence de Victoria sur l'armée, contre la couronne d'impératrice. Vieillard impuissant, il lui proposa d'adopter son fils à lui, Tétric, et de fonder par ce mariage et cette adoption une monarchie héréditaire pour sa race. Victoria repoussa ses propositions avec indignation et le menaça de l'accuser devant le peuple et l'armée de vouloir asservir la Gaule, d'usurper la couronne impériale pour lui et sa race, en le déclarant traître, renégat, usurpateur ! Voyant ses projets de mariage repoussés par la Mère des Camps et, *impatient de régner sans tutelle* (dit Tr. Pollion) ce monstre la fit empoisonner, croit-on.

La mort de Victoria la Grande jeta la consternation dans la ville de Trèves, dans l'armée, plus tard dans toute la nation. Les funérailles de l'auguste Mère des Camps semblaient être les funérailles de la Gaule ; on y voyait le présage de nouveaux malheurs pour le pays. Le Sénat gaulois décréta l'apothéose de Victoria, qui eut lieu à Trèves, au milieu du deuil et des larmes de tous. La pompeuse solennité du culte druidique, le chant des bardes, donnèrent un important éclat à cette cérémonie funèbre... Pendant huit jours, Victoria embaumée et couchée sur un lit d'ivoire, couverte d'un tapis de drap d'or, fut exposée à la vénération de tous les citoyens qui se pressaient en foule dans la maison mortuaire, sans cesse envahie par cette armée du Rhin, dont Victoria était véritablement la mère. Enfin, elle fut portée sur un bûcher, selon l'antique usage gaulois : les parfums fumèrent dans les rues de Trèves, sur le passage du cortège, suivi de toute l'armée précédée des bardes chantant sur leurs harpes d'or les louanges de cette femme illustre ; puis le bûcher

mis en feu, elle disparut au milieu des flammes étincelantes. Une médaille frappée le jour même de la cérémonie funèbre, représente d'un côté la tête de l'héroïne gauloise, casquée comme Minerve, et de l'autre un aigle aux ailes déployées s'élançant dans l'espace, l'œil fixé sur le soleil, symbole de la foi druidique... L'âme abandonnant ce monde-ci, ne va-t-elle pas revêtir un corps nouveau dans les mondes inconnus... ? Au revers de cette médaille fut gravée la formule ordinaire : *consécration*, accompagnée de ces mots : *Victoria*, *empereur*. La Gaule, par cette appellation virile, immortalisait ainsi, dans son enthousiasme la *glorieuse Mère des Camps*, en lui décernant un titre qu'elle avait toujours refusé pendant sa vie, vie aussi modeste que sublime, consacrée tout entière à son père, à son époux, à son fils, à la gloire et au salut de la patrie (d'après Hérodien, Eckhel, Mionnet, A. Thiéry).

Trahison de Tétric. — La Gaule redevient province romaine. — Invasion des Alamans. — Probus chasse les Barbares. — Ses Successeurs.

La vieille Gaule, redevenue libre après trois siècles de luttes, redevenue grande et puissante sous l'influence de Victoria, devait être de nouveau, non plus soumise, mais du moins inféodée aux empereurs romains par l'infâme trahison de Tétric. La Mère des Camps aurait pu par son union avec lui frayer à son ambition le chemin de l'empire héréditaire des Gaules ; Victoria morte, il reconnut l'impuissance de ses projets ; bientôt même il sentit que, n'étant plus soutenu par la sagesse et la souveraine influence de cette femme auguste, il s'amoindrissait dans l'affection du peuple et de l'armée. Perdant chaque jour son ancien prestige, prévoyant sa prochaine déchéance, il songea dès lors à accomplir sa trahison. Il travailla dans l'ombre, à remplacer la Gaule alors complètement indépendante sous le pouvoir des empereurs de Rome. Longtemps à l'avance, et par moyens ténébreux, il sema des germes de discordes civiles dans le pays ; en

le divisant il l'affaiblit ; il sut réveiller les anciennes jalousies de province à province, depuis longtemps apaisées ; il suscita, par des préférences et des injustices calculées d'ardentes rivalités entre les généraux et les différents corps de l'armée ; puis l'heure de la trahison sonnée il écrivit secrètement à Aurélien, empereur romain, une lettre dans laquelle il lui disait : « Le moment d'attaquer la Gaule est arrivé ; vous aurez facilement raison d'un peuple affaibli par les divisions et d'une armée dont les différents corps se jalousent. » Puis il indiquait d'avance la disposition des troupes gauloises, les mouvements qu'elles devaient faire, et le mouvement qu'il ferait lui-même avec son fils et ses amis pour se réfugier dans le camp romain.

Les deux armées se rencontrèrent sur les bords de la Marne, dans la vaste plaine de Châlons. Au plus fort de l'action, Tétric, selon sa promesse, se portant en avant avec le principal corps d'armée se fit couper et envelopper par les Romains, tandis que les légions du Rhin combattaient avec leur valeur accoutumée ; mais prévenues dans leurs manœuvres, écrasées par le nombre, elles furent anéanties. Tétric et son fils se refugièrent dans le camp ennemi. L'armée détruite, le pays divisé ainsi qu'aux plus tristes jours de notre histoire rendirent aux Romains la victoire facile. La Gaule, complètement libre, redevint une province romaine. L'empereur Aurélien, comme autrefois César, pour glorifier ce grand événement, fit une entrée triomphale au Capitole. Tous les captifs ramenés par cet empereur de ses longues guerres d'Asie, défilèrent devant son char. Parmi eux on vit la reine d'Orient, l'héroïque émule de *Victoria* : *Zénobie*, chargée de chaînes d'or, rivées au carcan d'or qu'elle portait au cou. Après Zénobie venait Tétric, le dernier chef de la Gaule avant qu'elle fut redevenue province romaine ; lui et son fils *marchaient libres*, le front haut, malgré leur trahison infâme ; ils portaient de longs manteaux de pourpre, une tunique et des braies de soie. Ils représentaient dans ce cortège, la récente soumission des Gaulois à Aurélien empereur (an 273).

Aurélien fit entrer Tétric dans le Sénat, y marqua la place de

son fils, et lui fit bâtir un palais sur le mont Coelius, lui disant en riant qu'il était plus honorable de commander un canton de l'Italie, que de régner par-delà les Alpes. Honte à jamais à ces traîtres indignes du nom de Gaulois (d'après Eutrope, Aurélius Victor, A. Thiéry).

Après Aurélien assassiné en 275, l'empereur Probus se rendit avec de grandes forces dans les Gaules, agitées par des troubles civils (la Bagaudie dont nous parlerons plus bas) et occupés par les Alamans et autres Barbares, depuis la mort d'Aurélien (an 277). Il y remporta des avantages considérables, reprit aux Barbares soixante villes des plus renommées, avec tout le butin qu'ils y avaient entassé, et dont la possession ajoutée à leur richesse, les enorgueillissait beaucoup. Il leur tua 400.000 hommes, qui occupaient le territoire gaulois, chassa le reste au-delà du Neckar et de l'Elbe, et recouvra tout le butin qu'ils avaient fait. Il bâtit ensuite des villes et *des forts sur le territoire des Barbares* et *il y mit des garnisons*, pour se garantir contre un retour offensif. Il assigna des champs, des greniers, des maisons et des vivres à tous ceux qu'il établit *au-delà du Rhin*, pour veiller sur le pays. Probus employa ensuite ses soldats à replanter avec les Gaulois, des vignes sur les coteaux du Lyonnais et de la Bourgogne (d'après Flavius Vopiscus). Trois Gaulois : Carus, Caridus et Numérien lui succédèrent (an 282) sans pouvoir ni repousser les Barbares, ni contenir la discipline des armées. Constance Chlore, empereur romain (an 305), ne fut pas plus heureux. Il ne put empêcher les Alamans de franchir de nouveau le Rhin et de détruire un grand nombre de villes de la Gaule Septentrionale. Constantin (empereur an 306) arrêta les ravages des Barbares et les vainquit dans plusieurs rencontres, mais tous ces faits *appartiennent à l'histoire romaine et ne sauraient en être séparés*. Il ne nous reste plus qu'à parler succinctement des Bagaudes.

Les Bagaudes.

La misère des populations gauloises était affreuse. La rapacité du fisc et la tyrannie des grands propriétaires se réunissaient pour réduire au désespoir l'homme libre, le colon et l'esclave.

Les paysans irrités de voir de nouveau la Gaule province romaine après la trahison de Tétric, finirent par se révolter contre un gouvernement rude aux sujets, impuissant souvent devant l'ennemi et contre des propriétaires qui exigeaient des redevances avec d'autant plus de dureté qu'ils étaient eux-mêmes pressuré par les agents du fisc. Ils avaient quitté leurs chaumières par troupes, dit Amédée Thiéry, pour mendier un pain qu'on ne pouvait pas leur donner. Rebutés partout et chassés par les milices des villes, ils se faisaient bandits ou Bagaudes, mot gaulois équivalent au premier; ils allaient en Bagaudie, suivant l'expression consacrée. La rage au cœur, ils se jetèrent dans les bois et les landes, et tinrent tête aux détachements envoyés contre eux. Les premiers succès des paysans attirèrent à eux tous ceux qui n'avaient plus rien à perdre; en peu de mois les Bagaudes formèrent une armée qui organisa et conféra à ses deux principaux chefs les titres de César et d'Auguste. Ces deux Césars s'appelaient *Alian* et *Amand*. Ils se conduisirent comme des princes indépendants, battirent monnaie. Quelques-unes de leurs médailles nous sont restées. L'une d'elles présente la tête radiée d'Amandus empereur, César Auguste, pieux et heureux, avec ce mot au revers : Espérance.

Aelius et Amandus (Aelian et Amand) concentrèrent leurs forces aux environs de Paris un peu au-dessus du confluent de la Seine et de la Marne. Ils avaient là pour place d'armes, un château d'un abord presque inaccessible et qui, suivant les traditions, avait été bâti et fortifié par Jules César, De ce point, ils lançaient leurs bandes, non seulement sur les campagnes, mais encore sur les villes les plus populeuses; c'est ainsi qu'ils se jetèrent sur Autun (an 269). Après leur apparition, il ne

resta plus de cette belle cité, qu'un monceau de ruines. L'insurrection gauloise, devint si grave que le nouveau chef de l'empire crut nécessaire d'envoyer dans la Gaule son collègue Maximien. Il arriva facilement à bout de cette multitude indisciplinée. Il les força enfin dans leur château qu'il détruisit. Aelian et Amand périrent en combattant. C'est sur l'emplacement de ce château que s'éleva plus tard l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés. Ainsi fut réprimée et vaincue la première Bagaudie. De la seconde Bagaudie, date l'affranchissement de la Gaule Armoricaine du joug romain.

On voit reparaître les Bagaudes à la fin de Valentinien Ier. Cette fois, ils n'essayent point de se réunir en une grande armée, ils se cachent dans les bois, par petites troupes; c'est de là qu'ils s'élancent pour chercher le pain qui leur manque, ou pour se venger des magistrats romains, leurs oppresseurs. Valentinien ordonna contre eux d'actives poursuites; on parvint à les faire disparaître. Tous ceux qui tombèrent aux mains des soldats impériaux, périrent dans les plus affreux supplices. Le peuple devait les honorer plus tard comme des saints et des martyrs. Enfin, il y eut encore une insurrection des Bagaudes au commencement du ve siècle. Ce fut au moment de la grande invasion, quand les Alains, les Suèves, les Vandales et autres Barbares, après avoir forcé la barrière du Rhin, se jetèrent sur la Gaule et portèrent la dévastation dans ses plus belles provinces. Cette insurrection des Bagaudes sur laquelle nous n'avons point de détails, est la dernière dont les documents anciens fassent mention. Il n'y eut plus tard dans les campagnes, que des soulèvements partiels qui ne rappellent en rien l'ancienne Bagaudie. Le nom même de Bagaudie disparut peu à peu à la fin du ve siècle, on se servait déjà des mots germaniques pour désigner non point seulement les Barbares mais encore les Gallo-Romains qui, réunis par troupes, pillaient et ravageaient les terres qui avaient appartenu autrefois à l'empire romain.

Revenons maintenant en arrière.

DIVISIONS TERRITORIALES DE LA GAULE SOUS AUGUSTE

Les principales divisions de la Gaule sous Auguste, 28 ans avant notre ère, étaient: la Gaule Belgique, la Gaule Lyonnaise ou Celtique, comprenant: l'Helvétie, l'Aquitaine, comprenant la Novempopulanie et la Narbonnaise.

Les six villes célèbres de la Narbonnaise étaient Tolosa (Toulouse), Narbo-Martius (Narbonne), Nemausus (Nîmes), Aquae-Sextiae (Aix), Massillia (Marseille), Geneva (Genève).

Les dix villes célèbres de la Gaule Lyonnaise ou Celtique étaient: Rotogamus (Rouen), Lutèce (Paris), Eburovices (Evreux), Condate (Rennes), Genabum (Orléans), Dibio (Dijon), Condivicnum (Nantes), Caesarodunum (Tours), Nivernum (Nevers), Lugdunum (Lyon).

Les quatre villes célèbres de l'Aquitaine étaient: Limonum (Poitiers), Avaricum (Bourges), Augustonemetum (Clermont-Ferrand), Burdigala (Bordeaux).

Les neuf villes célèbres de la Gaulé-Belgique étaient: Lugdunum Batavorum (Leyde), Colonia-Agrippina (Cologne), Moguntiacum (Mayence), Augusta Trevirorum (Trèves), Argentoratum (Strasbourg), Nemetacum (Arras), Noviodunum (Soissons), Durocortorum (Reims), Bagacum-Nerviorum (Bavai).

Pour la commodité de l'administration, on forma plus tard avec les terres des Belges deux provinces de l'Empire, la première et la seconde Belgique. Le chef-lieu de la première était Trèves; villes principales: Leyde, Cologne, Mayence, Strasbourg.

Celui de la seconde était Reims; villes principales: Bavai, Arras, Soissons. Elles ressortaient du préfet des Gaules. Dans la suite les cantons septentrionaux et orientaux de la Belgique, en furent séparés, et joints à quelques *terres gauloises reconquises sur les Germains*, formèrent deux nouvelles provinces: *les Germanies*. Ce fut une satisfaction que la vanité romaine se

donna car ces *provinces que les Romains appelaient à tort* Germanies *étaient foncièrement gauloises.*

Ainsi échancrées au nord, peu s'en faut que les Belgiques des Romains ne soient contenues dans les limites actuelles de la France. Du reste, on ne peut guère dire jusqu'où ces provinces s'étendaient au sud. César compte la Séquanie dans la Celtique et plus tard cependant, la Séquanie et l'Helvétie sont comprises dans la Belgique, témoins : Strabon, Pline et Ptolémée.

VILLES CÉLÈBRES DES GAULES

TOULOUSE (*Tolosa*)

Il est peu de villes en *France* dont l'origine soit aussi ancienne que celle de *Toulouse* ; quelques auteurs prétendent même que sa fondation est plus ancienne que celle de *Rome.* Ce qui paraît constant, c'est que cette ville a effectivement été une des plus grandes, des plus populeuses et des plus florissantes cités des *Gaules,* chef-lieu du pays habité par le *Volces Tectosages.* L'abbé *Audibert,* qui a fait sur ce sujet une savante dissertation, conjecture, d'après plusieurs monuments découverts dans le lieu appelé *Vieille-Toulouse,* contre le sentiment du plus grand nombre des historiens, que cette ville a commencé d'exister dans l'endroit qui porte ce nom, et qui est éloigné d'une forte lieue de la ville actuelle ; il prouve ensuite que *Toulouse* était une ancienne colonie fondée par les *Grecs* de *Marseille.* Les *Romains* après avoir conquis le pays des *Gaulois-Volces,* mirent *Toulouse* au nombre des villes alliées de leur république. Plus tard, ils y établirent une colonie qui devint riche et puissante : l'ouvrage de *Ptolémée* et des médailles de ce temps confirment cette dénomination, dont toutefois il est difficile de fixer l'époque exacte. Les *Gallo-Romains* embellirent cette ville d'un capitole, d'un palais, d'un amphithéâtre et de plusieurs autres édifices publics dont on voit encore quelques vestiges.

Lors de l'irruption des *Cimbres*, les habitants de Toulouse, séduits ou épouvantés par ces Barbares, embrassèrent leur parti, et firent prisonniers les soldats romains qui étaient dans leur ville. Le consul *O. Servilius Cepion*, que la république romaine avait envoyé pour gouverner la province, s'étant ménagé dans *Toulouse* des intelligences entra pendant la nuit dans cette ville, s'en rendit maître, et, sous prétexte de punir la trahison des Toulousains, abandonna leur ville au pillage. On croit que ce fut après ce désastre que les habitants abandonnèrent insensiblement leur ancienne ville et jetèrent les fondements de la nouvelle. Bientôt, son commerce, ses écoles la rendirent célèbre. Au commencement du ve siècle, les *Vandales* désolèrent tout le pays, mais *Toulouse* fut, dit-on, préservée de ce fléau par les prières et les vertus de *saint Exupère*, qui en était évêque. Les *Wisigoths* l'assiégèrent, s'en rendirent maîtres, et l'abandonnèrent pour passer en *Espagne*. En 419, les *Wisigoths* rentrèrent à Toulouse, qui leur fut cédée par l'empereur *Honorius*; ils y établirent le siège de leur empire, et cette ville devint la capitale de leur royaume; prérogative dont elle jouit sans interruption pendant quatre-vingt huit ans.

En 508, Clovis, après avoir soumis une grande partie de l'Aquitaine, entra sans aucune résistance dans cette ville. Le royaume de *Toulouse* cessa d'exister depuis cette conquête, et *Narbonne* fut alors le chef-lieu du pays qui restait aux *Wisigoths*. *Charlemagne*, après avoir délivré, l'*Espagne* des *Sarrazins*, forma le royaume d'*Aquitaine*, dont *Toulouse* devint la capitale. Cette ville passa ensuite sous la domination des comtes, qui ne purent la défendre contre l'invasion des *Normands*. *Toulouse* fut le théâtre où divers conciles furent tenus et où ces assemblées générales de la chrétienté signalèrent par des actes éclatants leur souveraine puissance.

NARBONNE (*Narbo-Martius*)

Narbonne est la première colonie que les *Romains* fondèrent au-delà des *Alpes*, l'an de *Rome* 636, sous le consulat de *Porcius*

et de Q. *Marcius Rex*, trois ans après la colonie de *Carthage*, et environ 220 avant *Jésus-Christ*. La proposition d'envoyer une colonie à *Narbonne*, comme la ville la plus considérable de toute la Gaule et la plus avantageuse par sa position, fut faite au Sénat par le jeune *Lucius Crassus* qui, au rapport de *Cicéron*, développa ce projet avec un rare talent et avec l'expérience d'un vieillard consommé dans la politique. Le Sénat, convaincu par les raisons, le mérite et la distinction de l'orateur, résolut non-seulement d'envoyer la colonie, mais de lui en confier la conduite.

Dès son origine, *Narbonne* était non-seulement une ville considérable, mais un boulevard de l'Empire romain contre les nations voisines qui n'étaient pas encore soumises. L'an 707 de Rome, la colonie de Narbonne ajouta à son ancien nom de *Narbo-Martius*, celui de *Julia Paterna*, parce qu'elle fut renouvelée par Jules César, père adoptif d'Auguste, et celui de *Decu Manorum Colonia*, parce que ceux qui la repeuplèrent furent les vétérans de la Xe légion. L'an 727 de Rome, *César Octave*, après avoir fait le partage des provinces de l'empire avec le peuple romain, et après avoir reçu le titre d'*Auguste*, que le peuple lui déféra de concert avec le Sénat, convoqua à *Narbonne* une diète de députés de toutes les cités, et y fit le dénombrement des Gaules. Dans cette assemblée, il régla le montant des impôts et établit l'ordre de la police, ce qu'il avait été impossible de faire jusqu'alors, à cause des guerres qui avaient suivi les conquêtes de *Jules César*.

Après avoir joui, pendant longtemps, sous les premiers *Césars*, de la primatie des Gaules, *Narbonne* se vit enlever ce titre par *Vienne*, sur le Rhône, que les Gallo-Romains se plurent à embellir et à combler de privilèges et de prérogatives. Cet état de choses dura jusqu'après la mort de *Constantin*, époque à laquelle on rendit à *Narbonne* le titre de capitale ou de métropole de toute la Gaule narbonnaise c'est-à-dire du vaste pays que limitent le Rhône et la Garonne.

Sous le règne d'*Antonin-le-Pieux*, *Narbonne*, fut entièrement consumée par les flammes ; mais ce prince la fit rebâtir l'an 145

de Jésus-Christ, et y rétablit à ses dépens plusieurs édifices.

En 414, la princesse *Placidie*, sœur de l'empereur *Honorius* et fille du grand *Théodose*, épousa dans cette ville *Ataulphe*, beau-frère d'*Alaric*.

NÎMES

Nîmes est une des plus anciennes villes des *Gaules* ; on attribue la fondation aux *Ibériens* ou à une colonie de *Phocéens* détachée de celle de *Marseille*. Avant l'invasion des *Romains*, elle était la capitale de la petite république des Gaulois Volces Arécomiques, et avait sous sa dépendance vingt-quatre bourgs ou villages bien peuplés. L'an 633 de Rome, elle passa volontairement sous la domination des Romains comme ville alliée et conserva le privilège de se gouverner par ses propres lois. Son attachement à *César* fixa l'attention de son successeur qui, étant en marche pour aller soumettre les *Cantabres*, établit à *Nîmes* une colonie des vétérans de l'armée d'Égypte, vers l'an 727, sous le titre de *Colonia Nemausensis Augusta*, et envoya M. *V. Agrippa* pour l'organiser. Depuis lors, *Nîmes* acquit d'immenses développements, s'embellit d'un grand nombre de monuments, imités de ceux de Rome ; elle eut des temples, des bains, des xystes, des sphéristères, des basiliques, un amphithéâtre. A peine quarante ans s'étaient écoulés depuis son alliance avec les *Romains*, et déjà *Strabon*, qui écrivait vers l'an 14 de notre ère, la citait comme une ville puissante. Ce fut à *Agrippa* qu'elle dut ses murs, l'aqueduc du Gard, ses bains, etc. Sa reconnaissance pour *Auguste* se manifesta par une foule de dédicace, de temples et d'autels ; on frappa des médailles en son honneur, où il était représenté avec la couronne radiale et le titre de *Divus*. *Caius* et *Lucius César*, fils d'*Agrippa*, partagèrent les sentiments de leur père en faveur de la colonie, qui, en reconnaissance, leur consacra le temple connu sous le nom de *Maison-Carrée*. *Tibère*, *Trajan*, *Adrien*, *Antonin* et *Dioclétien* se plurent aussi à embellir *Nîmes* qui jouit, sous la protection des *Romains*, d'une tranquillité non interrompue pendant plus de

quatre siècles, depuis sa fondation comme colonie jusqu'à la fatale époque de 406 ; elle était alors à son plus haut degré de splendeur et portait le surnom de seconde *Rome*.

La ville de *Nîmes* et le territoire qui l'entoure offrent un des points de l'univers où les débris de la grandeur gallo-romaine parlent avec le plus d'éloquence au souvenir de l'homme. Si, sous le rapport des monuments antiques, le midi de la *France* a été justement appelé l'*Italie* des *Gaules, Nîmes* peut en être considérée comme la capitale: bâtie sur sept collines, cette ville, véritablement classique, renferme aujourd'hui plus de monuments entiers qu'aucune ville de l'Italie, sans en excepter *Rome*. Outre les édifices détruits par les *Vandales,* dont l'existence n'est connue que par des inscriptions, et parmi lesquels il faut compter la basilique de *Plotine*, les temples d'*Auguste*, d'*Apollon*, de *Cérès*, les bains et une quantité d'autres, on y remarque la tour *Magne*, l'amphithéâtre, la *Maison-Carrée*, le temple de *Diane*, les portes d'*Auguste* et de *France*, etc.

MARSEILLE (*Massalie* ou *Massalia*)

On attribue son origine à une colonie de *Phocéens*, qui en jetèrent les fondements 599 ans avant notre ère. Si l'on en croit *Justin*, les *Phocéens*, conduits par *Protès*, étant arrivés à l'endroit où est *Marseille* envoyèrent une députation au roi Gaulois de la contrée pour lui demander la permission de s'y établir et pour faire alliance avec lui. Le hasard voulut que la députation arrivât précisément le jour où, suivant la coutume de ce peuple, la fille du roi devait choisir un époux, en présentant à l'un des seigneurs assemblés une coupe d'eau. La princesse, ayant jeté les yeux sur *Protès*, lui présenta la coupe, au grand étonnement de son père, qui cependant ratifia son choix et céda aux *Phocéens* le terrain où ils bâtirent *Marseille*, la première année de la quarante-cinquième olympiade. A peine formée, la nouvelle colonie prospéra, et bientôt forma sur cette côte une nouvelle *Thessalie*, avec ses temples, son culte, ses bois sacrés, sa langue harmonieuse. Peu à peu la ville s'em-

bellit et se fortifia. Cinquante-sept ans après sa formation, la ville de *Phocée* étant tombée au pouvoir des *Perses*, la plupart des habitants de cette cité s'embarquèrent avec leurs femmes et leurs enfants, abordèrent à *Marseille* où ils furent accueillis par leurs anciens compatriotes. Ces deux peuplades confondues avec l'élément gaulois mêlèrent leurs connaissances et commencèrent à acquérir de la célébrité. En peu de temps la république de *Marseille* devint puissante, vainquit les peuples voisins qui étaient jaloux de sa prospérité, opposa ses flottes à celles de *Carthage*, lia ses destinées à celles de *Rome*, étendit son commerce au-delà des colonnes d'Hercule, ces deux montagnes du détroit de Gibraltar, fonda des colonies dans tout le contour de la *Méditerranée*, et répandit les bienfaits de la civilisation dans toutes les Gaules. L'agriculture y fut en honneur, ses lois furent vantées des anciens, son Sénat devint surtout fameux par les vertus et la probité des sénateurs; enfin *Aristote* composa un ouvrage particulier sur la république de *Marseille*, dont malheureusement il n'est resté que le titre. Les sciences et les beaux arts, qui y étaient cultivés avec succès, augmentèrent encore sa renommée. Sa situation, son port superbe, le génie de ses habitants, en firent nécessairement une ville maritime. La navigation fut heureusement secondée par deux savants astronomes et géographes : l'un d'eux, *Pythéas*, partit de *Marseille* 320 ans avant J.-C., passa le détroit de *Gibraltar*, côtoya les côtes du *Portugal* et de la *France*, et remonta au nord jusqu'à l'*Islande*; l'autre, *Euthymènes*, voguant vers le sud, parcourut les côtes de l'*Afrique* jusqu'au *Sénégal*. Tant que le gouvernement de la ville de *Marseille* fut républicain, les sciences et les beaux arts y fleurirent : *Cicéron* appelle cette ville « l'Athénée des Gaules », et Pline la « Maîtresse des Études ». Les médailles qui nous restent de cette époque, le disputent à tout ce que la *Grèce* à de plus précieux en ce genre, et prouvent avec quel succès on y cultivait les arts.

AIX (*Aquae-Sextiae*)

La fondation d'*Aix*, vieille cité lacustre celtique, est due au consul *Caius Sextius Calvinus*, proconsul romain, qui y ayant découvert des sources d'eaux thermales, s'y établit 124 ans avant J.-C. après la victoire qu'il remporta sur *Tentomal*, roi des *Saliens*. Le consul C. *Marius* l'embellit de monuments, fit dessécher les marais qui l'environnaient, et y fit construire de beaux aqueducs. Environ 40 avant J.-C., *Jules César* y établit une colonie qu'il avait tirée de la vingt-cinquième légion. Devenue métropole de la seconde *Narbonnaise*, *Aix* fut le siège du prêteur ou comte romain qui gouvernait la province, et que les légendes appellent *Rex acquensis*. Vers l'anné 430, les *Wisigoths* et les *Bourguignons* dévastèrent les environs mais grâce à l'intervention de l'archevêque Bazile, ils respectèrent la cité d'*Aix*.

Après la bataille de *Poitiers*, *Gondebaud*, roi des *Bourguignons*, vint mettre le siège devant *Aix*, qu'il abandonna pour aller assiéger *Marseille*. Les *Sarrazins* la saccagèrent, massacrèrent les habitants, détruisirent les monuments et renversèrent les murailles, qu'on ne commença à relever qu'en 796, sous le règne de *Lothaire*. Cette cité ne commença à acquérir une grande importance que sous le règne d'*Alphonse II*, roi d'*Aragon*, prince protecteur de la poésie et poète lui-même qui, sur la fin du XIIe siècle, y attira ces aimables conteurs connus sous le nom de troubadours. A cette époque, la cour des comtes de *Provence* devint le séjour de la galanterie, de l'esprit et de la politesse. *Raymond Béranger IV* et *Béatrix* son épouse portèrent encore plus loin cette galanterie délicate ; les questions galantes, les cours d'amour, les différents tournois, les spectacles où la folie et la piété étaient confondues, furent journellement célébrés dans la ville d'*Aix* sous leur règne, et surtout sous celui du bon roi René, dont le souvenir est encore cher aux habitants de la Provence.

GENÈVE (*Geneva*)

Avant la conquête romaine, *Genève* (*gen*, sortie ; *av*, rivière,

mots celtiques), était déjà l'une des principales villes des *Gaulois Allobroges*. *César* y séjourna.

Genève demeura soumise aux *Romains* pendant l'espace de cinq siècles. En 426, les *Barbares* l'envahirent; elle fut alors détruite deux fois. Les *Bourguignons* en firent l'une des capitales les plus importantes de leur empire éphémère.

Dès le IVe ou le Ve siècle, *Genève* avait embrassé le christianisme. Pendant longtemps, ses évêques choisis tantôt par les évêques de Vienne, tantôt par le pape, ne possédèrent aucun pouvoir temporel; mais au VIIIe siècle ils étaient devenus de fait les souverains du pays.

Les évêques, à titre de droit divin, les comtes du *Genevois*, en qualité d'officier de l'empereur, les comtes ou ducs de *Savoie*, comme les plus forts, prétendirent successivement à la souveraineté de *Genève*, et leurs querelles remplissent son histoire jusqu'à la réformation.

La réforme prêchée par *Calvin* affranchit définitivement *Genève* du joug des comtes et des ducs de *Savoie*. A partir de cette époque, une république s'organisa, mais le développement du commerce et de l'industrie ayant enrichi un certain nombre de familles, celles-ci s'emparèrent du pouvoir et la république devint aristocratique. En 1707, 1738, 1762 et 1782 le peuple s'insurgea, mais il retomba sous le joug. Ce ne fut qu'en 1792 qu'il triompha définitivement de l'aristocratie. De 1798 aux derniers jours de 1813 la ville fut réunie à la France et son territoire forma le département du lac *Léman*. En 1814, *Genève* fut annexée à la *Suisse*, comme 22e canton; elle reçut une constitution démocratique définitive le 27 mai 1847. Le pouvoir législatif est exercé par un grand conseil; le pouvoir exécutif et administratif par un conseil d'État de sept membres élus pour deux ans. La liberté de la presse, de l'industrie, des cultes, le droit de pétition, l'inviolabilité du domicile, sont garantis. Tous les citoyens âgés de vingt-et-un ans accomplis ont l'exercice des droits politiques.

ROUEN (*Rotomagus*)

La ville de *Rouen*, métropole des *Gaulois Véliocasses* était déjà considérable avant la conquête des Gaules. Elle était connue des *Romains* sous le nom de *Rotomagus*, nom qu'elle portait encore au xe siècle, lors de la conquête des *Normands* qui le changèrent en celui de *Rouen*. Sous les empereurs romains, cette ville devint la métropole de la seconde Lyonnaise. En 841 ou 842, les *Normands* entrèrent par l'embouchure de la Seine et s'avancèrent jusqu'à *Rouen*, qu'ils saccagèrent après l'avoir pillée.

Vers la fin du IXe siècle, *Rollin*, ce fameux chef des *Normands*, s'empara de *Rouen* qu'il fortifia et dont il fit sa place d'armes : de là il se répandit dans le pays, et y sema tellement la terreur que *Charles III* se vit forcé de conclure avec lui un traité en vertu duquel la *Normandie* forma un duché qui fut concédé à *Rollon*, et dont *Rouen* devint la capitale.

Rouen fut le séjour des ducs normands, qui y firent leur résidence jusqu'au moment où *Guillaume le Conquérant* s'empara du trône d'Angleterre. En 1126, cette ville fut presque entièrement détruite par un incendie. Après l'assassinat du jeune *Arthur*, duc de *Bretagne* par *Jean Sans-Terre*, *Philippe Auguste* assiégea et prit *Rouen* (en 1204), qu'il réunit à la couronne ainsi que toute la province de *Normandie*. Lors de la démence de *Charles VI*, *Henri V*, roi *d'Angleterre*, mit le siège devant *Rouen*, et ne parvint à s'en emparer qu'après six mois de la plus vigoureuse défense où la famine fit périr plus de 30.000 habitants. Les *Anglais* conservèrent cette ville pendant trente années et y commirent le 20 mai 1431 un exécrable assassinat juridique sur la personne de *Jeanne d'Arc*. En 1440, la mémoire de *Jeanne d'Arc* fut réhabilitée et l'instruction fit connaître les cruels excès auxquels se portèrent ses abominables assassins.

PARIS (*Lutèce*)

De toutes les villes des Gaules, *Paris* est une des plus an-

ciennes ; — elle a, dit-on, fourni des colonies à l'Italie ; — D'Arbois de Jubainville a même avancé « que les *Sicanes*, rameau des « *Gaulois-Ibériens* qui, après avoir traversé l'Italie, peupla la « Sicile, étaient probablement d'antiques habitants des bords de « la Seine : (*Sequano* = *Sicano*.) » Les historiens s'accordent peu sur son origine ; celle qui paraît la plus vraisemblable est l'émigration de quelques tribus gauloises belges, les *Parisii* qui s'établirent sur les bords de la Seine, et occupèrent la plus grande des cinq îles que formait alors le fleuve, à l'endroit où est aujourd'hui la *Cité*. Cette île reçut le nom de *Lutèce* ou de *Lucotèce* et n'avait pour défense que le cours de la Seine. Le gouvernement des habitants, comme ceux de tous les Gaulois de cette époque était républicain et il y a tout lieu de penser qu'ils formaient un peuple nombreux adonné à la pêche et à la navigation, brave et jaloux de son indépendance. L'an 700 de la fondation de Rome (54 ans avant notre ère), la nation des *Parisii* figure pour la première fois sur la scène historique. *Jules César*, pressé par le besoin de continuer ses conquêtes, de renforcer sa cavalerie, convoqua dans un lieu qu'il ne nomme pas une assemblée générale des nations gauloises : celles des *Treviri*, des *Carnutes*, des *Senones*, n'y députèrent point ce qui ayant mis obstacle aux projets du conquérant, il convoqua une nouvelle assemblée à *Lutèce* où se réunirent les principaux chefs des Gaulois.

L'année suivante presque toutes les nations gauloises se soulevèrent contre la tyrannie du conquérant romain ; les *Parisiens* entrèrent dans cette ligue et repoussèrent avec perte *Labiénus* qui s'était présenté devant leur cité. Cet avantage ne fut pas de longue durée : *Labiénus*, maître des rives de la Seine, s'apprêtait à faire une descente dans l'île de la *cité* lorsque les *Parisiens*, voyant l'impossibilité de défendre leur position, mettent le feu à leurs habitations et se retirent sur les hauteurs voisines où bientôt s'engage un combat terrible. Les *Parisiens* portent la mort dans les rangs des légions et combattent avec le courage que donne le désespoir, mais ils sont forcés de succomber devant la tactique et le courage des *Romains* ; leur vieux général

Camulogène est tué dans le combat et n'a pas la douleur de voir ses compatriotes subir la loi du vainqueur.

César, devenu maître de *Lutèce*, fit rebâtir la ville, la fortifia de murailles, l'embellit de nombreux édifices, la ferma dit-on par deux tours ou châteaux-forts, placés à la tête de deux ponts de bois, jetés sur la Seine à l'endroit où l'on voit aujourd'hui le *Pont au Change* et le *Petit Pont*. Pendant les 530 années que les *Romains* possédèrent cette ville, ils l'agrandirent au nord et en dehors de l'île ce qui fit donner le nom de *Cité* à l'ancienne ville ; ils en firent la capitale des *Gaules*, où résidaient les gouverneurs et y transportèrent la diète générale de cette province. Quelques empereurs même y établirent leur séjour ; *Constantin* et *Constance* la visitèrent. *Julien* y passa deux ou trois hivers, embellit ou même rebâtit le palais des *Thermes* où il fut proclamé *Auguste* en 360 ; il l'appelle sa chère *Lutèce*, décrit sa situation avec complaisance, vante la gravité de ses habitants qui déjà faisaient mûrir sur les coteaux environnants les fruits de la vigne et du figuier. *Paris* avait à la même époque des *Arènes* qu'on peut voir encore aujourd'hui près de la rue Monge ; il paraît que ce fut vers ce temps que *Lutèce* reçut le titre de cité et le nom de *Parisii*. *Valentinien* y composa plusieurs des lois contenues dans son code ; *Gratien*, son fils, y fit quelque séjour et perdit près de ses murs, en 382, contre le tyran *Maxime*, une bataille qui lui coûta l'empire et la vie. A cette époque, *Jupiter* était honoré à Paris, à la pointe orientale de la Cité ; *Mars*, à *Montmartre* ; *Isis* à *Issy* ; et *Mercure*, sur la montagne *Sainte-Geneviève*. On présume que vers l'an 245, *saint Denis* vint prêcher la foi chrétienne à *Lutèce*, et qu'il fut martyrisé avec ses compagnons sur la colline de *Montmartre* ; une suite d'évêques, parmi lesquels on compte *saint Marcel* et *saint Landry*, lui succédèrent et tout porte à croire que dès le règne de *Valentinien* on avait élevé sur une partie du terrain occupé aujourd'hui par Notre-Dame, une petite basilique dédiée à *saint Étienne*.

ÉVREUX (*Eburovices*)

Évreux doit son origine aux *Gaulois Aulerques Eburoviques* qui, sous le règne d'*Auguste*, fondèrent l'ancienne ville de *Mediolanum Aulercorum* sur l'emplacement de la commune actuelle du *Vieil-Évreux*. Les *Romains* avaient paré cette ville de leurs monuments et des produits de leurs arts. Un aqueduc de quatre lieues de longueur, des bains, un vaste théâtre, des mosaïques, de nombreuses constructions, une grande quantité de médailles, etc., sont les principaux débris qui aient subsisté jusqu'à nos jours, et qui ne laissent aucun doute sur son emplacement. Plus heureux que la plupart des villes de la seconde Lyonnaise *Mediolanum* subsista jusqu'à la fin du IVe siècle. *Ammien Marcellin* qui écrivait vers 390 le cite immédiatement après *Rouen* et *Tours*, au nombre des quatres villes les plus remarquables de cette province. Les médailles les moins anciennes qu'on ait trouvées dans les fouilles sont de *Gratien* mort à Lyon le 25 août 383. Enfin on le voit cité et figuré à la manière des chefs-lieux dans la carte de *Peutinger*, exécutée à la fin du IVe ou du commencement du Ve siècle, ce qui fait supposer qu'à la destruction de *Mediolanum*, ce qui resta des habitants dans le pays, désespérant d'en relever les ruines, et probablement privés d'eau par le mauvais état de leur aqueduc, vinrent à l'exemple de la plupart des populations contemporaines se réfugier dans un vallon voisin de leur ancienne demeure, et fonder sur les bords de l'*Iton* la ville actuelle d'*Évreux*.

RENNES (*Condate*)

C'était autrefois la capitale des Gaulois Redones, peuple de l'Armorique. Sous les Romains elle faisait partie de la troisième Lyonnaise, dont Tours était la capitale. Après la chute de l'empire romain, les Gaulois Bretons s'en emparèrent et formèrent, par la suite, un état indépendant sous le régime des ducs de Bretagne. Plus tard, les longues discussions des évêques, les prétentions ridicules des rois français de la seconde race sur ce

pays, et les droits de souveraineté que les ducs de Normandie voulurent s'arroger longtemps sur les ducs de Bretagne, occupent l'histoire pendant plusieurs siècles. D'erreurs en erreurs, et souvent de crimes en crimes, ces ducs gouvernèrent depuis 458 à peu près jusqu'en 1491 où Anne de Bretagne épousa Charles VIII, roi de France, qui réunit cette province à la couronne.

ORLÉANS (*Genabum*)

L'origine d'Orléans remonte à une époque très reculée. On prétend qu'elle a été bâtie sur les ruines de l'ancienne *Genabum*, qui fut prise et brûlée par César. C'était l'une des premières cités de la Gaule sous la domination romaine. En 450, elle soutint un siège mémorable contre Attila et ne dut son salut qu'au courage de ses habitants et à la valeur d'Aetius qui forcèrent ces Barbares à la retraite. Après la chute de l'empire romain elle tomba au pouvoir des Francs, et devint sous les successeurs de Clovis la capitale d'un royaume formé pour composer l'héritage d'un de ses fils; à la mort de Thierry, elle fut réunie à la couronne et gouvernée ensuite par des comtes ou seigneurs suzerains qui la possédèrent jusqu'à ce que Hugues Capet la réunit de nouveau à la couronne. En 1429, sous le règne de Charles VII les Anglais, déjà maîtres de toute la France au nord de la Loire, l'assiégèrent et étaient sur le point de s'en rendre maîtres, lorsqu'ils furent contraints par l'héroïsme de Jeanne d'Arc et de Dunois de renoncer à leur entreprise, après sept mois d'efforts inutiles.

DIJON (*Dibio*)

L'origine de Dijon remonte aux temps qui ont précédé la domination romaine; c'était la métropole des Gaulois Mandubres, mais cette ville était alors peu considérable. Sous Marc Aurèle, elle fut entourée de murailles et de trente-trois tours. qui lui donnèrent l'apparence d'une petite ville. Aurélien l'embellit et en augmenta l'étendue, vers l'an 274, et y éleva un temple aux divinités païennes, d'où l'on prétend que cette ville prit le nom

de *Dibio*. Les Sarrazins s'en emparèrent et la livrèrent aux flammes en 731; les Normands la saccagèrent en 888.

NANTES (*Condivicnum*)

Avant la conquête des Gaules par les Romains, cette ville était la capitale des Namnètes, et elle formait déjà une cité assez puissante pour secourir les peuples qui essayaient de résister à ces conquérants. En 445, elle soutint avec courage pendant soixante jours un siège terrible contre les Huns. Le 24 juin 843, elle fut prise d'assaut par les Normands; l'évêque, tout le clergé et une grande partie des citoyens furent passés au fil de l'épée; la cathédrale fut pillée et presque entièrement détruite. Les Normands s'en emparèrent une seconde fois en 853. Quarante-quatre ans après, ces mêmes Normands la prirent de nouveau et la ruinèrent de fond en comble; mais ayant été vaincus par Alain Barbe-Torte, ils furent enfin forcés de l'abandonner; Alain fit rebâtir la ville, qui dut à son heureuse situation de se repeupler bientôt.

TOURS (*Caesarodunum*)

On peut faire remonter la fondation de Tours au temps où les Gaulois, excités par l'exemple de Marseille, fondèrent divers établissements de commerce et de navigation sur les rives de la Garonne, de la Loire, de la Seine, etc.; et comme les Turones formaient déjà un peuple assez considérable, lors de la venue de César dans les Gaules, la fondation de leur ville capitale a dû précéder cette époque de plus d'un siècle. Après la conquête des Gaules, cette ville devint la capitale de la troisième Lyonnaise. Occupée ensuite par les Wisigoths et par les Francs, elle fut réunie à la couronne en 1202 ainsi que la Touraine, dont elle était la capitale. Les États Généraux y furent assemblés en 1470, 1484 et 1607. Henri III y transféra le parlement de Paris ainsi que les autres cours supérieures en 1589.

NEVERS (*Nivernum*)

Nevers est une ancienne cité des Gaules, dont il est fait mention dans le VII• livre des *Commentaires* de César. C'était dès lors une ville fortifiée, puisque ce général, partant pour une expédition, y laissa comme dans un lieu de sûreté, les otages des Gaulois, ses provisions de vivres, ses bagages et sa caisse militaire.

Les murailles de cette ancienne ville subsistaient encore il y a environ deux cents ans, et alors l'espace qu'elles renfermaient s'appelait la Cité.

LYON (*Lugdunum*)

Il paraît presque impossible de déterminer l'époque précise de sa fondation. Lors de la conquête des Gaules par César, c'était déjà une place de quelque importance et le principal marché des Ségusiens, bâtie un peu au-dessus du confluent de la Saône et du Rhône. Tout porte à croire que cette ville a été bâtie dans la situation où elle existe aujourd'hui, par le consul Lucius Munatius Plancus, qui y envoya une colonie de citoyens romains que les Allobroges avaient chassés de Vienne.

Admirablement placé pour la navigation, *Lugdunum* s'enrichit et acquit en peu de temps une assez grande importance commerciale. Auguste en fit la métrople de la Gaule celtique qui dès lors changea de nom et prit celui de Gaule Lyonnaise. Il vint lui-même dans cette ville, accompagné de Tibère, d'une garde nombreuse et d'une cour brillante (l'an 738 de Rome), et fut reçu dans un palais construit sur le penchant de la colline de Fourvières, qui prit le nom de palais impérial. L'empereur séjourna trois ans dans cette ville, où il organisa une cour et une espèce de Sénat semblable à celui de Rome. Il y établit un collège des soixante, qui rendait la justice avec dépendance immédiate du Sénat romain, un athénée où des orateurs s'exerçaient à des disputes éloquentes, un collège particulier pour les citoyens romains, un surveillant des collèges d'artisans, un maître de navigation et des ports, etc., etc. Enfin, il embellit cette cité de

tant de monuments, il y répandit tant de bienfaits, que soixante nations gauloises pour témoigner leur reconnaissance, firent construire en son honneur au confluent du Rhône et de la Saône, un temple qui était un des monuments les plus célèbres de l'antiquité. Agrippa, gendre d'Auguste, contribua aussi beaucoup à la prospérité de *Lugdunum*; il en fit le point de départ des quatre grandes voies militaires qui traversaient les Gaules, dont l'une allait aux Pyrénées, par les Cévennes, l'Auvergne et l'Aquitaine; la seconde vers le confluent du Rhin et de la Meuse; la troisième à l'Océan par la Bourgogne; et la quatrième à la Méditerranée par Marseille et Narbonne. On voit encore des restes considérables de ces voies gallo-romaines aux environs de Lyon.

Tibère, pour éterniser la mémoire d'Auguste qui l'avait choisi pour héritier, institua les Augustaux (prêtres du culte d'Auguste), et fut honoré lui-même d'une statue équestre par les trois provinces de la Gaule Lugdunaise. Caligula habita le palais impérial de Lyon.

L'empereur Claude orna la ville de Lyon de magnifiques aqueducs et d'autres monuments. Il obtint du Sénat (l'an 48 de l'ère chrétienne) qu'elle serait mise au rang de cité romaine et prononça à ce sujet un discours qui s'est conservé sur deux tables de bronze, où les Lyonnais le firent graver pour perpétuer leur reconnaissance. L'état florissant de cette cité ne fut pas de longue durée; le plus terrible incendie dont la mémoire des hommes ait conservé le souvenir, et dont Sénèque a peint vivement les affreux effets, anéantit dans une seule nuit cette magnifique cité. Néron la fit bientôt renaître de ses cendres. Trajan, Adrien et Antonin concoururent aussi au rétablissement de sa prospérité, en y faisant construire de somptueux édifices et en lui accordant plusieurs privilèges; mais ce qui contribua le plus à lui donner de l'éclat ce fut l'établissement des foires qui se tinrent chaque année dans son enceinte, et qui y attirèrent des diverses contrées de l'Europe et de l'Asie une affluence prodigieuse d'étrangers. Le commerce ne pouvait se fixer sur un sol plus prospère; aussi il s'y développa avec une rapidité étonnante, et y jeta de si pro-

fondes racines que les siècles et les révolutions n'ont pu l'anéantir. Lorsqu'après la mort de Pertinax, Albin et Septime Sévère se disputèrent l'empire, la fortune ayant secondé le premier dans les Gaules, Lyon se déclara en faveur, et après sa défaite aux plaines de Trévoux, eut le courage de lui ouvrir ses portes. Sévère entra dans cette ville en vainqueur irrité et la livra à la fureur de ses soldats qui n'en firent qu'un monceau de cendres et de ruines, et passèrent les habitants au fil de l'épée : 19.000 hommes, sans compter les femmes et les enfants, périrent dans cet horrible massacre (l'an 197). A peu près vers cette époque, saint Pothin y propagea le christianisme et y périt avec 58 de ses disciples. Saint Irénée, qui lui succéda succomba avec 19.000 chrétiens dans une seconde persécution qui eut lieu en 202. Sous les empereurs, Lyon fut encore prise d'assaut et pillée par les peuples du Nord; qui se disposaient à y mettre le feu, lorsqu'ils furent surpris et exterminés par Julien. Vers le milieu du ve siècle, Attila saccagea cette ville et fit disparaître tout ce qui restait de monuments romains. En 458, Sidonius Apollinaire, livra Lyon à Théodoric, roi des Wisigoths. En 476, Gunderic s'en empara et en fit la capitale du royaume de Bourgogne, qui subsista près d'un siècle. Vers la fin du vi^e siècle, Lyon passa sous la domination des rois de France.

POITIERS (*Limonum*)

Elle existait avant la conquête que les Romains firent du pays. L'abbé Belley a prouvé, dans une dissertation insérée aux *Mémoires des inscriptions et belles-lettres*, que c'était la même ville que l'ancienne *Limonum*, place forte et célèbre du temps de la conquête des Gaules par César. Des restes des monuments bâtis par les Gallo-Romains attestent son importance dans les siècles éloignés. Ammien Marcellin dit que les Pictones furent d'abord soumis par Crassus, qui, les ayant traités avec humanité, les rendit reconnaissants envers leurs vainqueurs; reconnaissance qui ne tarda pas à se manifester et fut même poussée au delà de ses bornes naturelles, tant les Gaulois furent de tout

temps sensibles, et naturellement portés aux extrêmes. Les Pictones embrassèrent la querelle des Romains contre leurs propres compatriotes les Gaulois ; ils s'armèrent contre les Andecavi, et soutinrent un siège rigoureux dans leur capitale, siège entrepris par Dumnacus, chef ou roi de ces Andecavi. Toujours fidèle aux Romains, la ville de Poitiers fut depuis comprise, avec son territoire, dans la seconde Aquitaine, par le faible Honorius. Elle ne tarda pas à devenir avec les Gaules entières, la proie des Barbares qui l'envahirent tour à tour et surtout les Wisigoths, dont elle devint la conquête à leur passage dans les Espagnes. Clovis s'en rendit maître après la fameuse victoire qu'il remporta sur le roi Alaric.

BOURGES (*Avaricum*)

Cent trente-neuf ans après la fondation de Rome, et 615 ans avant l'ère chrétienne, elle était la capitale de la Gaule celtique, et jouissait du privilège de lui fournir des souverains. A cette époque régnait Ambigat, qui fut contemporain de Tarquin l'Ancien, cinquième roi de Rome; on sait que les neveux d'Ambigat, Sigovèse et Bellovèse, envahirent à la tête d'une foule innombrable de Celtes, la Germanie et l'Italie. Depuis ce souverain jusqu'à l'invasion des Gaules par les Romains, les plus épaisses ténèbres enveloppent l'histoire de cette ville.

Bourges est l'ancien Avaricum, si célèbre dans l'histoire par le siège qu'elle soutint contre César. Ce conquérant nous apprend que Vercingétorix, après avoir essuyé de grands revers à Vellodunum, à Genabum et à Noviodunum, prit le parti de brûler toutes les places que leur position ou la faiblesse des fortifications ne pouvaient préserver de tout péril, de peur qu'elles ne servissent de refuge aux traîtres, ou que les Romains n'en tirassent des vivres; plus de 20 villes des Bituriges furent livrées le même jour aux flammes. Après avoir mis à exécution cette résolution désespérée, on délibérait s'il convenait de brûler Avaricum ou de la défendre, lorsque les Bituriges demandèrent avec instance qu'on ne les forçât pas à brûler de leurs mains une des

plus belles villes de la Gaule, l'ornement et le soutien de tout le pays, qui par sa position, au milieu des marais et entourée presque de toutes parts par une rivière, était facile à défendre. Vercingétorix, cédant aux prières des habitants, épargna cette ville et en confia la défense à des hommes d'élite. La place fut envahie par César, qui plaça son camp vers cette partie de la ville où la rivière et les marais laissaient une étroite avenue, fit élever une terrasse, dresser des mantelets, et élever deux tours. Les Gaulois opposèrent la plus vive résistance; ils ruinèrent les terrasses par des mines souterraines; nuit et jour, ils faisaient des sorties qui fatiguaient les Romains. Le siège, retardé par ces obstacles, l'était encore par le froid et par les pluies continuelles dont les soldats avaient à souffrir; cependant les Romains surmontèrent toutes ces difficultés par un travail opiniâtre et élevèrent en 25 jours une terrasse de 330 pieds de large sur 80 de haut, à laquelle les assiégés mirent le feu par une mine. Le lendemain, comme César faisait avancer une tour et réparer les travaux il survint une pluie abondante : cette circonstance lui parut favorable. S'étant aperçu que le rempart était gardé avec négligence, il ordonne aux siens de se ralentir et leur fait connaître ses intentions. Il exhorte ses légions, à couvert derrière la tranchée, à recueillir enfin le fruit de tant de fatigues; il promet des prix à ceux qui, les premiers, escaladeraient la muraille, et donne le signal : les Romains s'élancent aussitôt de tous les points et remplissent bientôt le rempart. Les assiégés, étonnés de cette attaque, chassés de leurs remparts et de leurs tours, se rangèrent en bataillons carrés sur la place publique et dans les lieux les plus ouverts, afin de faire face, de quelque côté que vînt l'attaque. Quand ils virent que les Romains, au lieu de descendre dans la place, se répandaient de tous côtés le long des murs, la crainte de se voir fermer toute retraite leur fit jeter leurs armes; ils fuient et se précipitent vers l'autre extrémité de la ville : là, les portes étant trop étroites, les uns furent massacrés par les soldats, les autres déjà en dehors tombèrent sous les coups de la cavalerie. Irrités par les fatigues du siège et par

le souvenir des leurs qui avaient été égorgés à Genabum, les Romains n'épargnèrent ni la vieillesse, ni le sexe, ni l'enfance. D'environ 40.000, à peine 800 combattants purent-ils s'échapper.

CLERMONT-FERRAND (*Augustonemetum*)

On a beaucoup écrit sur l'origine de Clermont. Les uns ont prétendu que cette ville était l'ancien Gergovia assiégé par Jules César, et qui était regardé comme une des plus fortes places des Gaules. D'autres, avec plus de raison, croient que Gergovia existait du temps des Gaulois sur la montagne appelée encore aujourd'hui Gergovia, située à deux lieues de Clermont. On ne sait à quelle époque cette forteresse fut détruite. Sidoine Apollinaire, qui habitait l'Auvergne et qui écrivait au ve siècle, n'en parle point, et l'on peut conjecturer que les Romains, enfin maîtres des Gaules, firent ruiner une ville où leur courage avait échoué, et qui devenait un monument de honte pour eux et de gloire pour les Arvernes. Sous la domination d'Auguste, les habitants de Gergovia abandonnèrent ce lieu escarpé, peu propre aux nécessités de la vie, et se transportèrent à Nemetum ou Nemosus, lieu plus commode, qui fut embelli par les bienfaits de cet empereur. Pour en conserver le souvenir, on joignit à son nom celui d'Auguste; la ville fut appelée Augusto-Nemetum, devint la capitale des Arvernes et reçut dans la suite le nom du château qui la dominait. Sous l'empire romain, cette cité devint célèbre, et eut un Sénat qui subsistait encore au VIIe siècle; elle fut du nombre de celles qui jouirent du droit latin, droit qui lui donnait l'avantage de se gouverner par ses propres magistrats, et en vertu duquel les habitants pouvaient prétendre au titre de citoyens romains, ainsi qu'aux premières charges de l'empire. Les Arvernes jouirent de tous les avantages que leur offrait la domination romaine; ils cultivèrent les beaux-arts, établirent des écoles publiques dont celles de Clermont et d'Issoire étaient les plus fameuses et embellirent leur ville capitale de plusieurs monuments magnifiques; l'un des plus remarquables était le temple dédié à Mercure sous le nom

de Vasso-Galate. Cette antique merveille, comme s'exprime Grégoire de Tours, qui n'en parle que d'après ses ruines, était aussi solide que magnifique ; le mur qui la formait était double, et celui qui paraissait en dehors offrait de grosses pierres de taille carrées et sculptées. Pline parle d'une statue colossale de Mercure due au Gaulois Zénodore, regardée de son temps comme une des merveilles du monde, qui était sans doute placée dans ce magnifique temple; elle était en bronze, avait de hauteur 366 pieds, et coûta 400.000 sesterces, ce qui peut être évalué à cinq millions de notre monnaie.

Clermont, célèbre par ses prérogatives, par son Sénat, par ses édifices magnifiques, perdit dans peu de temps une partie de son bien-être ; les fréquentes incursions des Barbares du Nord, qui dévastèrent et se partagèrent l'Empire romain, causèrent cette fatale révolution. Crocus, à la tête d'une troupe de Vandales, entra en Auvergne en 408, assiégea et prit Clermont, renversa de fond en comble tous les édifices antiques qui décoraient cette ville, notamment le temple de Mercure.

BORDEAUX (*Burdigala*)

On ignore comment cette ville tomba au pouvoir des Romains; on sait seulement que c'était dès lors une cité importante, chef-lieu des Gaulois Bituriges Vibisci, sous le nom de Burdigala. Strabon est le premier qui en fasse mention sous ce nom, que lui donne aussi Ptolémée. Elle fut d'abord, comme toutes les villes, un village, un bourg dont les maisons étaient de bois et de terre : c'est l'idée qu'en donne César; mais, agrandie par la succession des temps, et surtout grâce à son heureuse situation, elle devint, sous les Gallo-Romains, la capitale de la seconde Aquitaine ; ils la firent entièrement démolir pour la reconstruire (an 260 de notre ère) d'après les dessins et l'architecture des cités d'Italie, et l'embellirent de plusieurs beaux édifices. C'est dans cet état qu'Ausone en a laissé une description dont on reconnaît encore de nos jours l'exactitude. La splendeur antique de Bordeaux disparut avec la présence et par l'invasion des Barbares.

LEYDE (*Lugdunum-Batavorum*)

Métropole des Gaulois-Bataves et ensuite cité gallo-romaine, Leyde est la plus ancienne ville de la Hollande. Elle possède 44.650 habitants mais pourrait en contenir 90 à 100.000 comme elles les avait autrefois, du temps de sa prospérité industrielle.

L'aspect de la ville est original, les flèches, les croix, les coqs et les girouettes des clochers et des monuments de Leyde, apparaissent brillants sous les feux du soleil couchant, comme des étoiles d'or sur le feu du ciel. L'ensemble du pays, par un beau soir d'été, est magique; de Haarlem à Leyde, ce ne sont que prairies, bois, horizons vaporeux, villages verdoyants.

Leyde est sur le Rhin, entrecoupée d'un nombre assez grand de canaux sur lesquels on a jeté 150 ponts en pierre. C'est une grande et belle ville. Le pays qui l'entoure appelé Rhinlande, est d'une telle fertilité qu'on le considère comme le jardin de la Hollande. Elle possède un ancien château-fort, un hôtel de ville gothique, orné d'un vaste perron. Au-dessus de la porte du nord, on lit une inscription hollandaise, en vers :

Naes Warteh Vngernoot
Chebracht hadde te doot
blnaest zes d'Vlsent Menschen
als't god den heer Verdroot
Gaf, hl Vns Weder broot,
Zo Veel WI Cvnsten Wenschen.

(Après que notre famine eut mis à mort près de 6.000 personnes, Dieu le Seigneur s'en étant lassé, il nous donna de nouveau du pain autant que nous pouvions désirer.)

Ce chronogramme renferme le millésime du fameux siège de 1574 (le W vaut deux V); les 131 lettres et signes typographiques dont il se compose répondent aux 131 jours que dura le siège.

C'est dans cette ville que l'on inventa la bouteille de Leyde. Cet événement est dû au hasard et aux physiciens Cunéus et Muschenbroeck, qui donnèrent ainsi, en 1746, un nouvel éclat à

l'électricité. Chacun voulut éprouver la commotion d'une bouteille de Leyde chargée d'électricité. Ce fut surtout parmi les Français toujours avides de nouvelles découvertes, que cette expérience excita une vive sensation. L'abbé Nollet donna, en présence de Louis XV, une commotion au régiment tout entier des Gardes-Françaises, etc.

Leyde possède une université fameuse, à juste titre. Elle fut fondée en 1575. Hugo Grotius, Cartésius, que nous connaissons sous le nom de Descartes, Scaliger, Boerhaave, les sectaires Arminius et Gomar furent professeurs à Leyde.

Leyde est célèbre par le siège qu'elle soutint :

Dans la fameuse guerre de l'Indépendance, pendant 5 mois, du 26 mai au 3 octobre 1574, Leyde se défendit avec une persistance héroïque contre les Espagnols commandés par Valdez. L'histoire de ce siège est une des belles pages de l'histoire de la Hollande.

Sommé par Valdez de se rendre, le gouverneur Jan-Van-der-Does lui fit savoir que si les vivres venaient à manquer à ses concitoyens, ils mangeraient leur main gauche, et sauveraient la droite pour la défense de leur liberté. En effet, pendant sept semaines, la ville privée de viande et ayant épuisé toutes ses provisions, se vit réduite à abattre les chevaux, les chiens, les chats, les mulots et les loirs. On dévora les racines et les mauvaises herbes; on ramassa les os jetés. A la famine vint se joindre la peste, qui fit périr 6.000 personnes. Les survivants n'avaient plus assez de force pour enterrer les morts.

Néanmoins le jour de la délivrance approchait.

Voici venir deux pigeons messagers, ils apportent la nouvelle que le Taciturne, Guillaume d'Orange, a résolu de rompre les digues? On n'ignorait pas que ce sacrifice coûterait au pays un dommage de 7 tonnes d'or; mais la devise des Hollandais :

« Mieux vaut pays gâté que pays perdu »

devait être une vérité. Aussi rompit-on les digues. La rupture n'eut pas l'effet désiré. L'inondation envahit bien les champs de

Delfland et de Schieland, mais le pays le plus élevé du Rhin ne fut pas atteint. Le vent nord-est repoussa la marée. Des murs de la ville on voyait une petite flottille cherchant en vain à s'approcher. Déjà un nouveau danger menaçait Leyde, et celui-ci venait de l'intérieur. Une bande d'affamés vint trouver le bourgmestre Puter-Van-der-Weff, celui dont le tombeau est dans l'église de Saint-Pancrace, et lui demanda du pain ou la reddition de la ville. Celui-ci offrit son corps, mais refusa de rendre Leyde. Les émeutiers se retirèrent tout honteux.

Enfin les éléments vinrent en aide à la ville si rudement éprouvée. Un violent orage élargit les brèches des digues, et le vent, ayant tourné au sud-ouest, l'eau se répandit avec violence sur tout le pays. En quelques instants, non seulement les murs de Leyde furent atteints, mais aussi les retranchements des Espagnols furent inondés. Plus de 1.000 des leurs périrent dans les vagues. La même marée porta alors Guillaume d'Orange, le Taciturne, avec ses bateaux d'approvisionnements sous les murs de la ville. Les Espagnols furent forcés d'opérer leur retraite. C'était le 3 octobre 1574. Ce jour mémorable est encore à présent l'occasion d'une grande fête pour la ville de Leyde.

Patrie de Gérard Dow, Rembrandt, Jean de Leyde (fameux tailleur et chef d'anabaptistes) et de Heinsius, Dozy, etc.

COLOGNE (*Colonia-Agrippina*).

Cologne, ancienne cité gauloise et tout le pays environnant étaient habités par des tribus gauloises, clientes et tributaires des Trévires. Le pays ayant été ruiné et très dépeuplé par les guerres de l'indépendance gauloise, Marcus Agrippa transporta sous Tibère, de la rive droite du Rhin sur la rive gauche une colonne d'Ubiens qui se mêlèrent aux Gaulois, et qu'il fortifia dans un camp retranché pour défendre la ville contre les Suèves : Agrippine, la fille de Germanicus la femme de Claude, la mère de Néron, naquit dans ce camp, qui ayant reçu une colonie de vétérans romains prit le nom de Colonia-Agrippina dont on fit plus tard Cologne. A peine fondée, cette colonie prit une grande

importance. Vitellius y fut proclamé empereur; Trajan y commandait lorsque Nerva l'appela au partage du trône impérial. Sylvain y fut assassiné quelques jours après sa proclamation. Constantin le Grand y fit construire un pont détruit par les Normands, et dont on voit encore les piles quand les eaux sont basses. Les limites de la ville gallo-romaine sont encore reconnaissables aujourd'hui. Du reste, les habitants de Cologne eux-mêmes n'ont jamais oublié leur origine; jusqu'à l'époque de la Révolution française, les nobles se sont qualifiés de patriciens, les deux bourgmestres ont porté la toge consulaire et se sont fait accompagner par des licteurs.

Ancienne ville libre, sous Napoléon Ier, chef-lieu d'un des arrondissements du département de la Roër dont Aix-la-Chapelle était le chef-lieu.

Cologne est située sur la rive gauche du Rhin, en face de Deutz, son faubourg; elle a la forme d'un arc tendu dont le Rhin fait la corde. C'est une ville forte défendue par des forts et des enceintes, le chef-lieu de la province du Rhin, le siège d'un archevêché, le quartier général d'une division militaire.

MAYENCE (*Moguntiacum*)

Vieille cité gauloise des Caracates, clients des Trévires. Comme Cologne, l'origine de Mayence est très ancienne.

Elle est située sur la rive gauche du Rhin, presque en face de l'embouchure du Mein. Un pont la réunit à la ville de Castel, située sur la rive droite.

Trente-huit ans avant la naissance du Christ, Martius Agrippa un des généraux d'Auguste, construisit dans la cité des Caracates une forteresse ou plutôt un camp retranché. La forteresse appelée plus tard *Moguntiacum*, ne fut bâtie dix ans avant Jésus-Christ, que par le successeur d'Agrippa, Drusus Germanicus, qui éleva aussi sur la rive droite un castellum (d'où le nom de Castel), réuni au castrum de la rive gauche par un pont de pierre dont on voit encore des vestiges. L'an 70, la 22e légion qui avait conquis la Judée et détruit Jérusalem, sous les ordres de Titus,

était en garnison à *Moguntiacum* et, selon la tradition, saint Crescentius, qui prêcha un des premiers le christianisme sur les bords du Rhin, en faisait partie comme centurion. En 103, sous le règne de Trajan, ce centurion souffrit le martyre, aussi l'a-t-on considéré depuis comme le premier évêque de Mayence. Au IIe siècle, Alexandre Sévère, y fut massacré par ses troupes révoltées (233). D'après une légende populaire, que certains historiens ont accréditée, Constantin y vit luire dans le ciel cette croix lumineuse qui le convertit, car elle était entourée de ces mots : « Tu vaincras par ce signe. » Tels sont, pendant la domination romaine, les principaux événements de son histoire. Quand le monde romain qui l'avait fondée, agrandie, peuplée, s'écroula, elle fut entraînée avec lui dans sa chute. Détruite tour à tour par les Alemani, les Vandales et les Huns, elle n'était plus qu'un monceau de ruines lorsque Sidonius, son évêque, aidé dans sa tentative par le roi des Francs, Dagobert II, essaya de la rebâtir, en la plaçant cette fois sur les bords du fleuve. Elle fut sous Napoléon Ier le chef-lieu du département de Mont-Tonnerre.

TRÈVES (*Augusta Trevivorum*)

Trèves, métropole des Gaulois Trévires, est située dans une large et fertile vallée dont les vins sont estimés, sur la rive droite de la Moselle.

Trèves se vante d'être une des plus anciennes villes de l'Europe. On lit en effet l'inscription suivante sur le mur de l'ancien hôtel de ville : *Ante Roman Treviris stetit annis mille trecentis.* D'après la tradition, elle aurait été fondée par Trébeta, fils de Ninus et de Sémiramis. Son origine est inconnue, mais elle doit évidemment remonter à une haute antiquité, comme le prouvent les deux vers latins écrits sur la tour de l'horloge à Soleure :

In celtis nihil est Soloduro antiquius, unis Exceptis Treveris, quorum ego dicta soror.

L'histoire authentique de Trèves ne commence qu'à Jules César. A l'époque où les soldats romains y arrivèrent pour la pre-

mière fois, l'an 58 avant Jésus-Christ, sous le commandement de l'auteur des *Commentaires*, elle était la capitale de la puissante nation gauloise : les Trévires. Auguste y fonda une colonie appelée *Augusta Trevirorum*. Résidence d'un *praefectus*, elle devint le chef-lieu de la *Belgica prima*; habitée successivement par Maximilien, Constantin, Chlore, Constantin Ier, Constantin II, Valentinien Ier, Valens, Gratien, Valentinien II, Maxime et Théodose, elle s'éleva par la suite à un tel degré de prospérité et de splendeur, que le poète Ausone qui y vécut, l'appelait la seconde métropole de l'empire. Mais la Trèves gallo-romaine mourut avec le vieux monde romain; elle fut détruite tour à tour par les Alemani, les Francs, les Vandales et les Huns. Elle fit ensuite partie de l'empire des Francs, et Charlemagne en enleva les plus beaux débris pour en orner son palais d'Aix-la-Chapelle.

Aucune ville de l'Europe septentrionale n'a conservé un plus grand nombre de ruines gallo-romaines dont la plus remarquable est la porte *gallo-romaine*, appelée aussi porte de Siméon, *porta Martis porta Nigra*. Cette porte, dont la construction a été attribuée aux Étrusques et aux Belges, paraît avoir été bâtie par les Gallo-Romains sous le règne de Constantin le Grand, de 314 à 322. Cependant, dans l'opinion de Kugler, elle ne daterait que de la domination des Francs.

IGEL

Et sa colonne Gallo-Romaine.

Aux environs de Trèves, à la frontière du grand duché de Luxembourg se trouve Igel. Ville de 400 habitants, située presque en face du confluent de la Saar et de la Moselle et rendu célèbre par le monument qui porte son nom. Ce monument appelé Igel-saeule, ou la colonne d'Igel, est un obélisque à quatre pans, de grès rouge, haut de 26 mètres, large de 5 mètres et de 4 mètres et ornée de bas-reliefs qui sont tellement effacés ou mutilés que jusqu'à présent on n'a pu découvrir ni à quelle époque, ni pour quel usage il avait été élevé. C'est, à ce qu'il

paraît, un monument gallo-romain sur la route qui conduisait d'*Augusta Trevivorum* (Trèves) à *Durocortorum Remorum* (Reims).

D'après l'explication la plus généralement admise, deux frères de la riche et puissante famille des Secundini l'auraient érigé, soit pour célébrer le mariage de l'une de leurs sœurs, soit en mémoire de quelques-uns de leurs parents décédés en ce lieu. Le 13 juillet 1384, la foudre en a endommagé la partie supérieure. Mais il a résisté depuis bien des siècles aux dévastations des Franks, des Vandales, des Huns, des Saxons, des Normands, des Français, des Anglais et aux études plus ou moins intéressées des antiquaires et des archéologues.

STRASBOURG (*Argentoratum*)

Argentoratum était avant la conquête romaine la métropole des tribus gauloises Tribocs, ou Triboques, tributaires ou clients des Trévires, et comprenant, croit-on, les Poemanes ou Pamènes, les Condruses, les Sègnes, les Coerises, etc.

La première origine de la ville gallo-romaine est incertaine. Il est probable qu'elle fut bâtie sur l'emplacement d'un des 50 forts construits sur le Rhin, quelques années avant la naissance de J.-C. par Drusus, beau-fils d'Auguste. Le premier auteur qui en fasse mention est Ptolémée, qui a vécu au IIe siècle de notre ère. Après avoir obtenu le droit de cité romaine, accordé à tous les sujets de l'empire romain par l'empereur Antonin Caracalla, Strasbourg jouit du droit de municipe romain, et la 8e légion y tenait garnison. Ce fut près de cette ville que l'empereur Julien remporta, en 367, une grande victoire sur 7 petits rois des Allemands.

Strasbourg est une ville fort agréablement située, dans une contrée extrêmement fertile, sur les rivières d'Ill et de la Bruche, qui s'embouchent dans le Rhin aux portes de la ville.

Strasbourg a soutenu un siège et un bombardement épouvantables du 3 août au 27 septembre 1870. Arrachée à la France par l'Allemagne, Strasbourg, comme Metz et toute l'Alsace-Lorraine,

ont toujours conservé, malgré l'oppression prussienne, l'amour de la grande patrie française à laquelle elles reviendront un jour.

Dans les premières années du ve siècle, Strasbourg fut dévasté par les Vandales, les Alains, les Suèves et les Bourguignons; en 451, par Attila, roi des Huns; vers l'an 455 par les Allemands. La ville resta ensuite en ruines pendant de longues années.

ARRAS (*Nemetacum*, plus tard *Atrebatum*)

Métropole du peuple Atrébates; Ptolémée la désigne sous le nom d'*Origiacum* et César, qui en fit la conquête environ 50 ans av. J.-C., en fait mention dans ses *Commentaires* sous celui de *Nemetocenna* ou *Nemetacum*. Pline parle des Atrébates sans nommer leur ville principale; mais saint Jérôme, dans l'Épître à Agérucie, marque Atrébates entre les principales villes des Gaules qui furent, de son temps, ruinées ou saccagées par les Barbares; dans son second livre contre Jovinien, cet auteur fait mention des manufactures d'étoffes qui existaient dès lors à Arras, et étaient fort estimées. Sous Clodion, les Francs occupèrent le pays des Atrébates, ils y furent surpris et battus par les Romains, ainsi que le raconte avec détail Sidoine Apollinaire. Les Vandales dévastèrent cette ville en 407, et les Normands en 880. Elle fut livrée à l'empereur d'Allemagne en 1494, et fut occupée longtemps par les Espagnols. En 1640, Louis XIII la soumit avec tout le pays voisin; mais elle ne revint définitivement à la France que par le traité des Pyrénées, de 1659.

« L'antique métropole, toujours jeune et verdoyante du riche et bon pays d'Artois, la vieille ville aux 100 clochers, la noble cité des tournois héroïques, des joutes courtoises, des splendides passes d'armes, était aussi (dit E. Blémont), le centre des plaisirs pacifiques, le siège consacré des cours plénières de littérature et d'art, des Puys d'amour et de gai savoir. »

Cette ville est située au milieu d'une plaine fertile, sur la Scarpe qui y reçoit le Crinchon.

Au IVe siècle, les étoffes et les tapisseries d'Arras étaient déjà

célèbres, ainsi que le témoigne un passage de saint Jérôme : « La république est-elle en danger de périr si la laine des Atrébates vient à lui manquer? s'écriait l'empereur Galien, à la nouvelle d'une insurrection des Gaules. » L'éclat et la supériorité des couleurs de ces étoffes et de ces tapisseries étaient attribués à l'usage de la garance qui croissait en abondance sur le territoire d'Arras et à l'emploi des eaux du Crinchon. Plusieurs des tapisseries d'Arras se voient encore dans la cathédrale de Beauvais et à la Chaise Dieu en Auvergne; il en existe un grand nombre en Angleterre, dans les châteaux princiers des principaux lords, et l'une de ces œuvres magnifiques, les Batailles d'Alexandre, donnée par le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon au sultan Bajazet, fait l'ornement du sérail de Constantinople.

SOISSONS (*Noviodunum*)

Soissons est la métropole des Gaulois Suessiones qui en avaient fait une forteresse. Pendant la domination romaine, César en fit un oppidum désigné sous le nom de *Noviodunum* ; elle tenait un rang distingué parmi les premières villes de la Gaule Belgique.

Cet oppidum était la première ou la principale des douze villes possédées par les Suessiones, peuple qui occupait un territoire vaste et fertile. Le roi des Suessiones, Divitiac, l'un des chefs les plus puissants de la Gaule, avait étendu sa puissance sur les tribus voisines et même, dit-on, au-delà de la mer, jusque sur les Bretons. En l'an 58 avant J.-C., le roi Galba, dont César vante la sagesse détacha les Suessiones de la confédération des Belges et fit sa soumission aux Romains. Au commencement de l'empire, *Noviodunum* reçut le nom d'*Augusta Suessionum* ; remplacé au IVe siècle par celui de Suessiona, et devint la capitale de la Gaule Belgique, dont Reims fut la métropole. Une enceinte régulière, dont les archéologues ont retrouvé la direction et une partie des murailles, entoura bientôt la ville, défendue vers le sud-est par une petite citadelle élevée près de la Crise. Plusieurs grandes voies militaires, relièrent Soissons aux

villes voisines : Reims, Château-Thierry, Meaux, Paris, Amiens et Saint-Quentin.

Le christianisme fut apporté à Soissons, disent les chroniques, par saint Crépin et saint Crépinien. « Pour pouvoir prêcher sans être à charge aux fidèles, ils travaillaient la nuit, ne rougissant pas, dit le Bréviaire Romain, bien qu'ils fussent de noble naissance, d'appliquer leurs honorables mains au métier de cordonnier. » Ces deux apôtres furent martyrisés en 297, par ordre d'un collègue de Dioclétien, César Maximien Hercule, qui se trouvait alors à Soissons, les livra au préfet Rictius Barus ou Rictiovare. Leur œuvre fut continuée par saint Sinice, qui passe pour avoir été le premier évêque de Soissons.

Lorsque les Barbares eurent occupé les bords du Rhin et de la Meuse, Soissons fut considérée pendant quelque temps comme la métropole des possessions romaines dans le nord de la Gaule. Egidius y commandait vers le milieu du ve siècle. Après la défaite de son fils Siagrius, par Clovis, ce fut à Soissons que les Francs partagèrent leur butin, ainsi que le rappelle l'histoire de ce vase sacré, que saint Rémi vint y réclamer, et qu'il ne put obtenir grâce à l'opposition brutale d'un soldat dont Clovis tira plus tard une cruelle vengeance.

REIMS (*Durocortorum*)

Reims existait longtemps avant l'invasion romaine; c'était la ville principale de la Gaule Belgique et le chef-lieu d'une république que les Romains jugèrent digne d'une haute considération et de leur alliance. Cette ville se nommait alors *Durocortorum* ; plus tard elle prit le nom de *Rémi* ou *Remigi*. Sous les successeurs d'Auguste et jusqu'au règne de Vespasien, Reims conserva son importance et sa prépondérance. Son territoire s'étendait sur tout le pays entre la Seine, la Meuse et la Marne. Les Romains l'avaient ornée de beaux édifices. Reims embrassa le christianisme en 360; six ans après Jovin ou Jovinus, son consul, se fit chrétien. Vers l'an 400, la cathédrale fut fondée par l'évêque saint Nicaise, massacré en 406, par les Vandales

qui s'étaient emparés de la ville. Un de ses successeurs, saint Rémi, convertit au christianisme et baptisa en 496, après la bataille de Tolbiac, Clovis et presque tous les chefs francs. Philippe-Auguste se fit sacrer à Reims, en 1179, et depuis ses successeurs jusqu'à Louis XVI (Henri IV excepté) y ont été sacrés. Charles X y a renouvelé cette cérémonie. L'église épiscopale de Reims devint archiépiscopale en 777. Dès le VIe siècle et pendant longtemps les prélats ont eu la domination temporelle et la seigneurie de la ville.

La cathédrale de Reims est l'un des plus beaux édifices gothiques.

On voit à Reims le tombeau de Jovin Rémois, général de cavalerie et d'infanterie romaine. Ce coffre ou sépulcre est une des plus belles pièces de sculpture antique qu'il y ait en France. Il porte cette inscription :

CÉNOTAPHE
ÉRIGÉ DANS LE IVe SIÈCLE
A FLAVIUS JOVIN RÉMOIS,
PRÉFET DES GAULES, CHEF DES ARMÉES, CONSUL ROMAIN
TRANSFÉRÉ DE L'ÉGLISE SAINT-NICAISE
A LA FIN DU XIIIe SIÈCLE,
AN VIII (1800) DE LA RÉPUBLIQUE.

La porte de Mars est un arc de triomphe qu'élevèrent les Rémois en l'honneur de César et d'Auguste, lorsque Agrippa, gouverneur des Gaules, fit faire de grands chemins militaires, qui passaient par cette ville. Cet arc triomphal servit de porte de ville jusqu'en 1544; à cette époque on ouvrit une nouvelle porte près de l'ancienne, l'arc antique fut enfoui dans les remparts; plusieurs fois il disparut entièrement sous les décombres; il a été déblayé de nouveau en 1812 et depuis dégagé par la disparition du mur d'enceinte. La grande façade offre deux arcades d'égale grandeur flanquant une arcade plus grande et centrale;

huit colonnes corinthiennes la décorent; tous les détails de sculptures sont très dégradés. La première arcade à gauche en entrant dans la ville, appelée l'arcade de Rémus, représente à la voûte Rémus et Romulus sous une louve. A gauche et à droite sont Faustulus et Acca Laurientia debout; le cadre est environné de rosaces, qui elles-mêmes sont entourées de trophées d'armes. L'arcade du milieu représente les douze mois de l'année; il ne reste que sept cadres des douze qui existaient; les cinq autres ont été détruits. Sur la troisième arcade on voit à la voûte Léda couchée, ayant un cygne sur elle; au-dessus est l'Amour descendant du ciel.

BAVAI (*Bagacum-Nerviorum* ou *Bavacum*)

Petite ville très ancienne, située dans une contrée fertile sur une hauteur au nord de la petite rivière l'Hogneau. Ancienne métropole des Gaulois Nerviens qui en avaient fait une forteresse, entourée de fossés, de palissades et d'un mur en terre. César s'en empara après la bataille de la Sambre. Auguste en fit une place importante et la capitale du pays des Nerviens.

Tibère y fit une entrée solennelle quand il commandait dans les Gaules.

Elle fut ruinée au ve siècle.

L'histoire en fait de nouveau mention au IXe siècle. Au XIVe siècle son commerce était florissant; au XVe siècle après que les Français l'eurent ravagée, Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne et comte de Hainaut, augmenta ses franchises et ses privilèges commerciaux. Elle fut pillée par Louis XI en 1477, incendiée en 1554, par ordre d'Henri II; puis en 1572 par une troupe de protestants français que les habitants avaient assaillis; et enfin démantelée en 1654 par Turenne.

En 1655, l'armée française ayant occupé Landrecies, détacha 500 cavaliers pour aller brûler Bavai. En 1678 lorsque cette place fut cédée à la France par le traité de Nimègue, ce n'était plus qu'une ruine. Au commencement du XVIIIe siècle on y comptait à peine 15 ou 20 maisons habitées.

Cette ville renferme des traces visibles du long séjour de ses fondateurs ; on y voit les ruines d'un magnifique aqueduc qui y amenait les eaux de la fontaine de Floursies, éloignée de 25 kilomètres au sud-est.

Un cirque était aussi sur l'emplacement occupé plus tard par un château, maintenant détruit sauf quelques restes de tours.

Les débris d'un temple se voient encore dans un champ au sud de la ville actuelle ; c'est là qu'ont été mises à découvert, en 1792 trois niches décorées de peintures à fresque, représentant Mercure, la Fortune et l'Oiseau de Minerve.

Huit routes gallo-romaines aboutissaient à Bavai en un point central où s'élevait encore au XVIIe siècle, une pierre milliaire indiquant sur chacune de ses faces la direction d'une des voies.

Ce point est occupé aujourd'hui par une petite pyramide ayant la même destination, mais septangulaire et non octogonale ; une des routes, celle de Trèves, ayant été interceptée. Ces huit routes menaient : 1° à Thérouanne, avec bifurcation de là sur Boulogne et sur Mardyck, près de Dunkerque ; 2° à Tongres, avec embranchement sur Maestricht et sur l'île des Bataves ; 3° à Reims ; 4° à Trèves ; 5° à *Augusta Veromanduorum* (Saint-Quentin) ; 6° à Amiens, par Cambrai, avec communication sur Arras ; 7° vers les rives de l'Escaut ; 8° sur Utrecht, par Mons, etc.

La capitale officielle de la seconde Belgique après la conquête était *Durocortum* (Reims) ; *Bagacum* (Bavai) en était le chef-lieu militaire et administratif. Bavai, plus anciennement Bajac, et après la conquête *Bagacum Nerviorum*, ancienne forteresse des Nerviens et ensuite point stratégique des Romains, disparut, dit Hippolyte Verly, dans une effroyable tragédie qui anéantit cette ville populeuse, riche et vaste et effaça son nom des cartes et itinéraires romains.

Après la désastreuse bataille de la Sambre (an 57 avant J.-C.), on avait trouvé là une agglomération de huttes, entourant un mail, où les Nerviens avaient coutume de tenir leurs assemblées de justice et de guerre. C'est seulement sous le règne d'Auguste

que l'on pensa à y bâtir une vraie ville, autant pour contenir ces populations belliqueuses que pour en faire le nœud des communications entre les diverses provinces du Nord. On traita avec les princes indigènes et des architectes romains vinrent tracer le plan et commencer la construction de ce qui fut *Bagacum Nerviorum.*

Bavai est actuellement une toute petite ville du département du Nord, somnolente et silencieuse, et ses 1.800 habitants à demi-ruraux, ne rappellent en rien les grands fonctionnaires romains et la noblesse nervienne qui, aux premiers temps de notre ère, formaient l'aristocratie de ses 60.000 âmes et faisaient fête à Tibère. C'est dans son sol, sous le pavé de ses rues mornes, dans les caves de ses maisonnettes, sous les blés de ses champs, sous l'herbe de ses prairies que gisent en substructions mutilées, en entassements de monnaies, de bijoux, de statues, d'ustensiles, de chapiteaux, de mosaïques, de débris de toutes sortes, les témoignages de son antique splendeur et les documents de son histoire. C'est que le conquérant romain avait choisi ce point du pays des Nerviens pour en faire l'un de ses centres stratégiques dans la Gaule septentrionale et bâti de toutes pièces la ville de Bagacum.

Le milieu de la Cité était marqué par le Forum-Augusti, place dallée de forme octogonale, entourée de portiques qui offraient aux habitants une promenade à couvert, très précieuse dans ce climat pluvieux. Au centre, s'élevait la statue d'Auguste, sur un piédestal à huit pans, dont chacun portait une inscription. Celui du midi, vers lequel était orientée la statue, rappelait le nom et les titres du glorieux empereur. Les sept autres indiquaient le but des chaussées qui s'ouvraient devant chacun d'eux et se dirigeaient vers les provinces voisines, les pays lointains et les deux mers ; l'*Oceanus Germanicus* (mer du Nord), et l'*Oceanus Britannicus* (mer de la Manche).

Le Prétoire (palais où siégeaient le municipe et le tribunal) alignait la colonnade qui ornait sa façade à l'extrémité d'une de ces rues, au sud du Forum.

La principale gloire de Bagacum était son cirque qui, pour ne point égaler celui de Caracalla, n'était pas moins un monument colossal et grandiose. Il dressait son frontispice enrichi de bas-reliefs et de pilastres de marbre, à l'entrée de la voie maritime de Bononia (Boulogne). Il était long de 800 pieds, large de 250, et formait à l'extérieur deux étages de portiques, supportant une attique ornée de statues. Devant un pareil édifice on aurait pu se croire plus près du Tibre que de la Sabis (Sambre).

ETROEUNGT (*Duronum*)

Duronum (*Etroeungt*), résidence d'été de la noblesse nervienne et du proconsul romain, était un domaine dépendant de l'héritage des anciens princes nerviens; c'était un séjour charmant, une ville enchanteresse, où l'on pouvait savourer en paix le charme de la campagne, rêver dans les bois, errer dans les prés verts, s'endormir dans les herbes au murmure des ruisseaux. Ce fut ensuite presque une citadelle, un castellum. En ce temps où la barbarie sembla ressusciter pour ronger la civilisation, les habitations devaient aussi se garantir contre les brigandages de bandes d'esclaves marrons et de vagabonds cosmopolites qui infestaient les forêts. C'est pourquoi l'on n'apercevait plus que par dessus un rempart de maçonnerie, dentelé de créneaux, les champs dont naguère les regards embrassaient sans obstable le vaste horizon, des portiques même de la villa; voilà pourquoi on n'abordait plus cette belle demeure, autrefois libéralement ouverte à tout venant, que par une porte fortifiée, auprès de laquelle habitait une troupe d'anciens légionnaires devenus colons. A cette époque il était de règle que les nobles gaulois allassent chercher à Rome le goût, le ton, la mode, toutes leurs inspirations; aussi la villa Duronum, n'était-elle autre chose qu'un palais romain qu'on aurait pu croire transporté, tout d'un bloc, du ciel ardent de l'Italie sous le ciel pâle de la Gaule du Nord. Portiques de marbres polychrômes, ter-

rasses aux balustrades peuplées de statues, atriums ornés de bassins à jets d'eau, péristyles à colonnades entourant des parterres de fleurs, coupoles transparentes en verre coloré, enfilades de salles décorées de sculptures et de fresques, appartements tendus de tapisseries précieuses, hospices confortables assez grands pour loger cent hôtes, collections d'art et bibliothèques fournies de manière à captiver un érudit.

L'aqueduc qui amenait à Bagacum l'eau des sources de Floursies (près Etroeungt) dont on a reconnu des traces sur les territoires des communes actuelles de Dourlers, Écuélin, Limont-Fontaine, arrivait sur la plaine de Saint-Rémy-Mal-Bâti pour s'élargir en forme de bassin, s'enfoncer ensuite sous le lit de la Sambre et rejaillir au-delà.

On a retrouvé autrefois à Floursies de nombreux vestiges de constructions romaines entre autres, ceux d'un temple dédié à Flore.

La source de Floursies, appelée aujourd'hui fontaine Saint-Éloi, est très abondante et renfermée dans un bassin circulaire.

Au commencement du ve siècle la première grande invasion barbare, Vandales et Alains, mêlés d'Hérules, de Huns et de Saxons, passa comme une inondation dévastatrice, et l'opulent Bagacum disparut d'un seul coup dans cette tempête humaine, ainsi que sous les flots de l'Océan la légendaire cité du roi d'Ys.

Le temps a passé à son tour et aujourd'hui il ne reste plus d'autres indices visibles de cette prospérité défunte, que les murs ruinés d'un vaste cirque et les fragments d'un aqueduc disséminés dans la campagne.

Avant d'arriver au récit du Sac de Bagacum, faisons une petite digression historique utile.

LES MORINS. — BOULOGNE. — LE PORT ITIUS

A l'époque celtique le département du Pas-de-Calais était occupé par les tribus Gauloises belges des Morins et des Atrébates. Les Morins couvraient les hautes collines du Boulonnais,

avaient des établissements maritimes à l'embouchure de la Liane, près de laquelle était Gesoriacum (nom gaulois de Boulogne), et ont laissé leurs noms aux marais (moers) de la vallée de l'Aa, qui formait un vaste golfe jusqu'à Sithui (Saint-Omer). Ils s'étendaient même au-delà et se confondaient dans les Flandres, avec les Ménapiens. Les Atrébates habitaient les vallées de la Scarpe et des autres affluents de l'Escaut. Les uns comme les autres luttèrent d'ailleurs avec énergie contre les Romains. Ils entrèrent avec ardeur dans les ligues formées par les peuples belges pour arrêter le conquérant Jules César (57 avant J.-C.). Les Morins qui pouvaient armer 25.000 hommes, luttèrent à la fois sur terre et sur mer. Ils joignirent leurs vaisseaux à ceux des populations de la presqu'île de Cotentin et de la presqu'île de Bretagne (56 avant J.-C.). Mais les lourds vaisseaux gaulois furent dispersés par les galères rapides des Romains. Jules César, qui avait apprécié la situation avantageuse de la Morinie, utilisa les ports de ce pays et y rassembla la flotte avec laquelle il se disposait à franchir la Manche pour descendre dans la Grande-Bretagne (Angleterre).

Il s'embarqua à Gésoriacum; le port naturel de cette ville se prolongeait alors par la Liane, jusqu'au Pont-de-Briques, en amont de Boulogne; ce fleuve avait une largeur et une profondeur triples de celles qu'il présente aujourd'hui, ce qui permettait aux navires de remonter sans difficultés jusqu'à Isques, c'est-à-dire à 7 kilomètres de son embouchure actuelle. La contrée avait encore un port à Queutavicus (aujourd'hui Étaples).

La civilisation romaine séduisit bientôt les Morins et les Atrébates qui rivalisèrent avec les autres peuples de la Gaule, dans l'industrie et les arts. Les ports de Morins devinrent rapidement florissants, par suite du commerce qui s'établit entre la Bretagne et la Gaule.

Gésoriacum changea, après la conquête romaine, son nom contre celui de Bononia.

Le fond de la baie de Bononia était formé par l'Itie (la Liane), rivière large et rapide qui constituait ce que les Romains appe-

laient du temps de Julius César, et de l'empereur Auguste : le port Itius. C'était une position extrêmement favorable pour la marine. En face, sur la côte britannique se trouvaient les ports de Ritupium (aujourd'hui la ville de Richborough), Lemanae (Lymne) et Dubrae (Douvres).

Sur la pointe du Nord, au sommet de la falaise, à droite du port s'élevait, isolée, la Tour d'Ordre bâtie en l'an 40 de l'ère chrétienne, par l'empereur Caius-Caligula.

C'était un phare, construit en briques de couleur, de forme octogonale.

Revenons maintenant à notre sujet :

LA GAULE ET LA SECONDE BELGIQUE AU COMMENCEMENT DU Ve SIÈCLE

L'usurpateur Constantin et le camp de Bononia. — Invasion des Barbares. — Destruction de Bavai. — Arrivée de Constantin, défaite des Barbares.

Honorius régnait ; Arcadius-Augustus et Anicisius Probus étaient consuls. On était en l'an du Christ 406 et en l'an de Rome 1159. Mais le monde romain avait bien changé depuis les temps glorieux d'Auguste et de Trajan. Comme le lion devenu vieux, du fabuliste, la vieille reine de l'Univers était outragée par ceux qu'elle tenait autrefois sous sa toute-puissance. Constantinople lui avait ravi la moitié de la souveraineté et le roi Alaric, promenant ses hordes Wisigoths à travers l'Italie, osait menacer de front la cité sacrée, berceau des Césars, dit H. Verly, dans la partie historique de son livre : *Le Sac de Bavai.*

Presque seule, la Gaule était restée intacte; presque seuls les Gaulois étaient demeurés fidèles aux traditions quatre fois séculaires qui les attachaient à l'Empire. Dans toutes les provinces, le pays était riche, populeux et prospère; l'administration y fonctionnait avec régularité, l'agriculture et le commerce y étaient florissants. Et de ces provinces, l'une des plus opulentes était la Seconde Belgique qui s'étendait de la Matrona (la Meuse) à la mer du Nord, qui comptait douze grandes Civitates dont les

principales étaient Durocortum-Remorum (Reims), et Bagacum-Nesviorum (Bavai), où vont se dérouler les événements de ce récit.

La Bretagne (Angleterre) était une province romaine commandée à la même époque, par le Comte et Légat (général en chef) Tibérius-Gallus un mauvais capitaine, officier inepte, brutal et incapable dont l'armée se souleva et acclama César, un nommé Constantin, simple légionnaire.

L'usurpateur Constantin, acclamé César, à l'armée de Bretagne, avait huit jours avant les calendes de janvier, débarqué sur la côte de Morinie, s'était emparé de Bononia où il avait installé ses troupes et se préparait à faire la conquête de la Seconde Belgique.

D'un autre côté, d'après divers indices significatifs, on savait que de grands mouvements d'hommes s'était effectués au-delà du Rhenus (Rhin).

En présence de ces événements imprévus, Séverinus, gouverneur de la Seconde Belgique, marié à la descendante des anciens rois nerviens, résidant à Bagacum, se trouvait donc à la veille d'être pris entre l'armée de Constantin arrivant de l'Ouest et des hordes barbares débouchant de l'Est.

Il convoqua immédiatement le Sénat de Bagacum, qui n'était composé, bien entendu que de simples sénateurs provinciaux, autrement dit des magistrats et des notables. Il leur apprit ce qui se passait. D'un côté, les Barbares ; de l'autre, l'armée de Bretagne. Dans cette situation désespérée, il n'existait qu'un seul moyen d'échapper à l'écrasement fatal, c'était de combattre ces dangers l'un par l'autre. Pour se sauver des Barbares, il fallait se donner à Constantin, l'appeler avec son armée ; c'était la seule digue à opposer aux flots dévastateurs des Barbares. Séverinus n'hésita pas à proposer cette mesure extrême, la résolution fut arrêtée et deux ambassadeurs, Morginus et Proculus, furent désignés pour porter ces propositions à l'usurpateur Constantin, au camp de Bononia. Ils partirent aussitôt.

Aux calendes de janvier, un courrier arrivé de Bononia, à

franc étrier, apporta à Séverinus, une lettre de Morganus, annonçant le succès de la mission dont Proculus et lui avaient été investis.

« Constantin, lui écrivait l'ambassadeur, a assis son camp sur les falaises qui bordent la côte, au nord de Bononia dont les portes lui ont été ouvertes sans lutte. Nous avons été accueillis, Proculus et moi, avec tous les égards que nous pouvions désirer, et notre entrevue avec le César a suivi de près notre demande d'audience. Constantin nous a reçus dans sa tente, entouré de ses principaux officiers. Je lui ai expliqué la gravité de la situation et je lui ai déclaré en ton nom, et au nom de l'Assemblée des Dignitaires, que la Province se donnerait à lui à la seule condition qu'il jurât de la protéger contre les Barbares, comme il sied à un souverain de défendre ses États. Constantin a répondu sur le champ qu'il acceptait l'hommage des hommes de la Gaule; après quoi il nous a fait baiser, en signe de vasselage, la lame de son glaive, et a proclamé à haute voix que par cet acte il prenait possession du pays et le plaçait sous la protection de son armée. Sous peu de jours, le camp sera levé et l'on se mettra en marche vers l'Est. Sur l'invitation de Constantin, nous avons décidé de demeurer auprès de lui et d'effectuer à ses côtés notre retour à Bagacum. Dans l'intérêt de notre cause, nous avons jugé nécessaire de nous conformer à ce désir. Nous sommes donc tout à la fois, des otages pour lui et des protecteurs officiels pour nos compatriotes. »

Après la réception de cette bonne nouvelle, quelques jours se passèrent en préparatifs de toutes sortes pour recevoir celui dont on attendait le salut. Une activité depuis longtemps oubliée régnait dans Bagacum; on disposait un palais pour le nouveau César, on nettoyait les casernes, on accumulait des approvisionnements dans les magasins. Un souffle de joie semblait avoir passé sur la cité, maintenant pleine de bruit et d'entrain.

Quant à l'éventualité d'une invasion de Barbares, personne n'y songeait, rien n'ayant éveillé à cet égard les soupçons de la population. Le huitième jour après les calendes, les habitants

de Bagacum, furent tirés de cette ignorance par un spectacle lamentable. Des bandes de misérables en haillons, couverts de boue, hâves, abrutis par la fatigue et la faim, apparurent tout à coup dans les faubourgs. Elles arrivaient par des voies menant en Germanie, celle qui joignait la chaussée de Durocortum à la sortie de Treveri et de Colonia. Des gens exténués qui les composaient, quelques-uns étaient à mulet ou à âne; d'autres conduisaient des chariots attelés à des bœufs maigres, sur lesquels étaient entassés, parmi des meubles, des ustensiles, des sacs, des enfants geignants et des femmes échevelées; le plus grand nombre se traînait à pied.

Et pendant toute la journée, et même après la tombée de la nuit, l'afflux continua, irrégulier, intermittent, toujours misérable. Ces pauvres diables fuyaient devant les hordes barbares, heureux dans leur misère d'avoir pu sauver leur vie, alors que tant d'autres étaient restés là-bas étendus sanglants, dans leurs demeures dévastées. Ils arrivaient de loin, des alentours même du Rhenus, et par eux l'on apprit que des multitudes innombrables de Vandales, d'Alains et d'Hérules avaient profité de ce que le fleuve était gelé pour le traverser sur la glace, et s'étaient jetées sur les opulentes villes des deux Germanies, les avaient mises à feu et à sang, ainsi que les vics, colonies et villas de ces pays infortunés. L'alarme s'étant promptement répandue dans la ville, en un instant l'épouvante avait succédé à l'allégresse. Séverinus qui fut des premiers instruit de la nouvelle expédia de suite des estafettes à Constantin pour l'adjurer de presser la marche des troupes malheureusement retardée par l'état des campagnes.

A l'exception des hommes laissés à la garde des feux, la ville entière se reposait de ses alarmes de la veille, et dormait d'un tranquille sommeil lorsque éclatèrent tout à coup des hurlements féroces bientôt accompagnés de clameurs aiguës.

Les premiers réveillés d'entre les habitants, purent voir, à la lueur des feux, des nuées de démons se ruer sur les malheureux exténués qui couvraient le sol comme un tapis humain, les assommer à coups de massue, les décapiter à coups de glaive, les

abattre à coups de lances et de flèches, puis passer outre dans une infernale poussée, enfoncer les portes, s'engouffrer dans les maisons, qui aussitôt devenaient gémissantes et hurlantes comme si elles eussent eu cent bouches, reparaître aux fenêtres brusquement brisées, envahir les terrasses et les toitures, gagner de proche en proche, rouler par les rues sans relâche, un flot incessamment remplacé par un autre, comme une marée de tempête. Bientôt ce fut dans toute l'étendue de la ville, une seule et immense clameur, faite de celles qui s'échappaient de chaque rue, de chaque maison, tout à la fois rugissement de fauves tenant leur proie, et cri de détresse des victimes affolées déchirées sans pitié. Les Barbares avaient devancé Constantin, et le dernier jour de Bagacum était arrivé.

Jusqu'à l'aube, sur tous les points de cette grande cité livrée sans défense aux appétits féroces d'innombrables sauvages, ce fut une mêlée tumultueuse sans nom et sans trève, un retentissement confus de cris ardents et de plaintes aiguës ou lugubres, que dominaient par moment des crépitements d'incendie et des fracas d'écroulement. De tous côtés, des tourbillons de flammes jaillissaient dans la nuit noire, dévorant ici des flots de maisons, là des magasins, plus loin des palais publics ou privés.

La basilique et son quartier furent des premiers anéantis parce qu'ils étaient sur le trajet d'un des principaux courants de l'inondation humaine. Surpris dans leur premier sommeil, l'évêque et le nombreux personnel ecclésiastique qui peuplait cette petite cité particulière accolée comme une verrue à la grande, prêtres, diacres, diaconesses, clercs de tout rang, des deux sexes, furent massacrés pour la plupart, avant d'avoir pu articuler la moindre prière de contrition, et le reste plus malheureux encore, ne survécut momentanément que pour recevoir une mort cruelle après avoir servi de jouet à la brutalité des Barbares. L'Église dépouillée de ses trésors, fut livrée aux flammes et couvrit de ses décombres, le palais épiscopal et les logis qui l'avoisinaient, incendiés aussi.

Les autres monuments publics, qui se distinguaient des habi-

tations privées par leurs proportions ou leur architecture, disparurent tour à tour dans des torrents de flammes, hormis les Thermes du forum d'Auguste que la nature de leur construction préserva de l'incendie mais non des mutilations. Au Prétoire, la destruction fut complète; les appartements du Curateur, du Scrinaire, des Scribes, envahis et mis à sac, vomirent bientôt par toutes leurs ouvertures des flammes qui gagnèrent le palais et au milieu desquelles l'édifice s'abîma tout entier.

Dans cette nuit égalitaire, le destin des palais fut celui des chaumières et celui des puissants fut celui des petits. Cependant l'étendue et la complication de certaines demeures patriciennes sauvèrent quelques-uns de leurs hôtes qui parvinrent à se dérober aux Barbares, en s'échappant, soit par des souterrains, soit à travers les jardins. De ceux-là, une partie n'avait fait que changer de bourreaux; au lieu d'être massacrés chez eux, ils l'avaient été par les bandes qui parcouraient les rues. Les mieux inspirés ou peut-être les mieux servis par le hasard, s'échappèrent dans la campagne et se cachèrent dans les bois de Mormal.

Sur le forum, dans les rues, aux portes et aux fenêtres des maisons restées debout, de tous côtés, se pressaient innombrables et avides à la curée, des hommes au visage farouche, aux cheveux tressés, aux casaques de peau de bœuf ou de cheval éclaboussées de sang. C'étaient les Vandales de Gundéric. Mêlés à ceux-là, se voyaient de nombreux guerriers portant la chevelure relevée en touffe, qui étaient les Allains de Respandial; d'autres encore plus sauvages, colossaux armés de massues, qui étaient les Hérules de Baldoer et aussi, disséminées comme des épaves roulées par le flot de l'invasion, de petites troupes de Saxons, de Goths et même de Sarmates reconnaissables à la diversité de leurs types et à la différence de leurs armes.

Le cirque venait d'être forcé et Godégisile, fils de Gundéric, encore vêtu de ses armes, sa cuirasse de bronze à dessins de clous luisant sous son manteau, ses épaisses tresses de cheveux roux faisant comme une crinière à son casque pointu et crêté

qui était aussi de bronze, rapportait les péripéties de l'attaque à son père, quand un homme vint annoncer à Gundéric qu'une puissante armée romaine commandée par Constantin, arrivait en ce moment de l'Ouest, et n'était plus qu'à une journée de marche. Les deux princes échangèrent quelques mots et envoyèrent aussitôt des cavaliers en reconnaissance. Dans la nuit, les éclaireurs rentrèrent par groupes inégaux. Leurs rapports confirmaient la nouvelle. Ce retour devint aussitôt le signal d'une agitation extrême, qui du palais gagna toute la ville. Respandial, le gigantesque roi des Allains, Baldoer, le roi des Hérules, des chefs saxons aux longs cheveux blonds, débordant le casque, des Huns au teint bistré et aux yeux bridés, des Sarmates à la figure maigre et à la barbe rare; arrivèrent coup sur coup, tinrent conseil avec les princes Vandales, expédièrent ordre sur ordre, repartirent, revinrent, repartirent encore; puis ce fut une confusion de chars à tente de cuir abritant des femmes et des enfants, des chariots encombrés de butin, attelés à la hâte et emmenés au milieu d'une tempête de cris et de jurons; puis, de toutes parts, près et loin, des trompes se mirent à sonner sans relâche, pour annoncer la marche en avant.

C'est qu'en effet, Constantin arrivait, trop tard hélas pour l'infortunée Bagacum. Son armée s'avançait de toutes parts. Les trois chaussées qui d'Atrebatum (Arras), de Valentianae (Valenciennes) et de Cameracum (Cambrai), convergeaient sur la grande cité Nervienne, étaient couvertes, jusque bien au-delà de l'horizon, de turmes de cavaliers dont les cuirasses, les casques et les lances, sous les pâles rayons du soleil de janvier, jetaient un poudroiement métallique dans les plaines immenses. Et les champs semblaient être sortis de leur torpeur hivernale pour produire une prodigieuse moisson de fantassins de toutes sortes; légionnaires en lorica de fer avec le grand scutum rouge en demi-cylindre, vélites agiles, les javelines à l'épaule, triaires au casque et au pectoral de bronze, auxiliaires saxons armés de l'angon, Bretons presque nus maniant la massue quadrangulaire.

Des aigles d'or, des enseignes en forme d'animaux ou figurant

des statuettes, des bustes, des têtes ou des mains, des vexilla de soie drapés sur des hampes bifurquées, des guidons de toutes couleurs enfilés sur des piques, pointaient ou flottaient en nombre infini, au-dessus de ces multitudes. Et ces masses mouvantes grossissaient sans cesse, comme une marée montante et recouvraient la campagne qui disparaissait peu à peu sous leurs flots pressés. Quelques jours après le sac de Bagacum, le choc principal des deux armées eut lieu, croit-on, entre *Bagacum* et *Landericiacum* (Landrecies), près de la forêt de Mormal, sur le territoire faisant actuellement partie de *Berlaimont*, *Pont-sur-Sambre*, *Saint-Rémi-Mal-Bâti et tous les environs*. Un choc presque aussi terrible eut lieu près d'*Hermoniacum* (importante station gallo-romaine entre *Cambrai* et *Bavai*), dans la plaine qu'arrose la rivière la Seille, près de la chaussée gallo-romaine qui conduit de *Vermand* à *Bavai*, à *Reumont*, *Vendegies-sur-Escaillon et les environs*. *Hermoniacum* était situé à la *Planche-à-Pierre*, entre la rivière de l'Escaillon et le ruisseau d'Erpy, territoire de *Vendegies-sur-Escaillon*. Chocs énergiques de deux masses d'hommes inégales en nombre, mais inégales aussi en discipline et en science tactique. Constantin fut vainqueur; il écrasa l'une des ailes des Barbares, celle où combattaient les Hérules, dont le roi fut tué; mit en déroute les Alains de Respandial, et refoula les hordes Vandales vers le Sud, sans parvenir néanmoins à les disperser. On sait que Gundéric poursuivit à cette époque sa marche de fléau à travers la Gaule, passa les Pyrénées et s'établit en Ibérie. Il installa sa cour dans le sud de la Péninsule que l'on appela depuis Vandalusia, du nom de ses conquérants, dénomination qui par la suite s'est transformée en celle d'*Andalousie*.

Constantin continua de son côté sa campagne de conquête, fit d'Arelas (Arles) sa capitale et s'imposa officiellement comme empereur des Gaules, à Honorius incapable de l'expulser et ajournant sa vengeance. Quatre ans plus tard, en 411, Honorius le fit assiéger dans Arles, capturer et décapiter.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Pages.

Panceltisme. — Panslavisme. — Pangermanisme. 1

Renaissance d'idées celtiques, 2. — L'union des Celtes. Lamartine et Henri Martin. Le mouvement celtique contre l'Angleterre, 5. — La France et l'Irlande. L'Union de l'Irlande à la France, 8. — Miss Maud Gonne, la patriote irlandaise. Le Comité de la presse parisienne sous la présidence de M. Archdeacon. L'Association franco-irlandaise, 10. — Un grand projet de groupement des races, 11. — Les fêtes de Toulon. France. Italie. Russie. Espagne, 13. — L'Espagne française, 14. — L'Alliance franco-espagnole et les publicistes franco-espagnols. Ernesto Garcia Ladevese. L. Millevoye. E. Judet. A. Humbert, 18. — Les Catalans. Un vieux levain régionaliste. Le parti de la France. La Catalogne indépendante, 19. — Les tendances séparatistes, 20. — En Italie. Aux Fêtes garibaldiennes en juin 1902. La réserve du gouvernement. L'irrédentisme florissant. Vive la France! La Couronne de Trieste. La popularité de M. Lockroy. Garibaldiens italiens et français. Discours du maire de Nice et de M. Béraud sénateur, 21. — L'irrédentisme, 22. — Trieste et Nice, 23. — Société celto-latine de l'Allouette. Discours du général Turr. La Ligue franco-italienne, 24.

CHAPITRE II

Groupement des peuples suivant leurs intérêts 27

Groupement des peuples suivant leurs affinités, 30. — La famille celtique et sa première tentative d'unification connue, 34. — Le patriotisme. Opinions des patriotes E. Judet, H. Maret, A. Bérard, De Mahy, Chamberlain, Jules Lemaître, 34. — Un discours de Chamberlain. Son éloge du patriotisme en France. Son appel au patriotisme anglais, 37. — Les fils de la défaite. Discours aux jeunes gens par Jules Lemaître. Notre état d'âme. Le patriotisme chez les Allemands et les Anglais, 38. — Vercingétorix et la patrie gauloise, 41. — Reconstitution de l'unité gauloise, 42. — Appel aux patriotes sages et éclairés des Gaules, 45. — Comparaison entre l'unité allemande et l'unité celtique, 48. — Forces de l'unité allemande actuelle comparées à l'unité gauloise si elle se réalisait actuellement, 49. — La Société patriotique allemande. La Société patriotique russo-slave. Formation de la Société panceltique. Discours de M. Cereg Spiridovic, président de la Société mutuelle slave à Moscou, préconisant la fondation d'une Alliance celto-slave, 50. — La Société slave, 51. — Alliance celto-slave, 51. — Formation de l'alliance centrale panceltique, 52.

Pages.

CHAPITRE III

Les ennemis de la France et de l'alliance franco-russe 53

L'Allemagne et la Triple Alliance : Allemano-Austro-Italienne. — Le Pangermanisme, sa propagande, ses rêves d'envahissement. — L'Autriche-Hongrie. — L'Italie. — L'Angleterre, sa haine contre la France et la Russie, son alliance avec le Japon.

Le renouvellement de la Triplice en mai-juin 1902, 53. — La Triple-Alliance à la Chambre, 54. — La Triplice et l'Angleterre, 55. — La Triple-Alliance et la presse, 58. — Succès de l'Allemagne, 60. — L'Empire d'Allemagne. Population 51.000.000 d'habitants, 62. Zollverein, 62. Colonies, 63. L'Empire d'Occident. La Germanie. Le Saint-Empire romain germanique. La confédération du Rhin. La confédération germanique. L'Empire d'Allemagne réalisé au profit de la Prusse, 63. Progrès de l'agriculture allemande, 64. Progrès de l'industrie allemande, 65. Activité commerciale servie par l'accroissement de la population, 65. Ligue officielle de patriotes allemands. La Kriegsvereine. Les chauvins allemands. De 1871 à 1902, 67. — Etudiants allemands, 68. — Une prophétie de Victor Hugo, 68. Une brochure allemande, 69. — Le soldat allemand, 70. Livres des familles allemandes, 74. Livres scolaires allemands, 75. Pèlerinage scolaire allemand, 79. Le Sedantag et les fêtes commémoratives de la Fondation de l'empire allemand, 80. Les Bluets, 84. Le Rhin germanisé. L'unité allemande, ses traditions. Ses projets de conquête, 89.

L'empire allemand 94

La nécessité pour l'Allemagne d'acquérir des débouchés. Après l'exposition. Un trompe-l'œil. La véritable situation du commerce allemand. L'ère des difficultés. Le remède fourni par les pangermanistes. L'idée d'un Zollverein. Opération colossale, 94. La tache d'huile allemande, 98. Les Allemands à Anvers, 103. — Le pangermanisme en 1902. Ambitions allemandes. A la conquête de l'Europe centrale, 108. L'Œuvre des Comités, 109. Pangermanisme européen et colonial, 110. — La grande pangermanie. Une brochure allemande. Sur la pangermanie et la Triple Alliance. Projet d'écrasement de la France 111.

Les alliés de l'Allemagne : L'Autriche-Hongrie 114

Diversités des nationalités de l'Autriche-Hongrie, 114. — La crise autrichienne, 116. — La Hongrie et la France, 120. — La Bohême et la France. Tchèques et Français à la salle Japy, le 28 septembre 1902. Hommage à la Bohême. Discours de MM. Galli et Sansbœuf, contre le pangermanisme, 125. — L'Europe et la question tchèque. Une barrière au pangermanisme. Un article de la *National Review* (septembre-octobre 1902). Utilité d'une Autriche forte. Les Tchèques contre les Allemands, 127. — La déclaration de guerre de Guillaume II aux Polonais. Les parias allemands. C'est le tour des Polonais. Le discours de Marienbourg. Manifestation maladroite. Indignation des Polonais autrichiens. Au club polonais de Vienne. La Triple Alliance, 128. Le rôle historique du Danube, 129.

Les alliés de l'Allemagne : L'Italie. 132

La plaine et la montagne. Le Pô, 133. L'Apennin. La Calabre et l'Apu-

Pages.

lie, 134. Le morcellement italien. — Voyage du roi d'Italie en Russie. Commentaires de la presse russe. Politique de paix. Rapprochement entre la France et l'Italie. Appréciations sur le renouvellement de la Triplice en 1902, 135. — Coup d'œil en arrière. Guerre d'Italie. Ingratitude des Italiens, 138. — Le maître d'école italien, 143. — L'unité de l'Italie, 148. Faiblesse de l'Italie, 149. — Duplicité de l'Italie. Sa politique tortueuse de 1870 à 1902, 150. — Situation actuelle de l'Italie. La Triple Alliance en 1903, 156.

Les alliés de l'Allemagne : L'Angleterre ou Iles Britanniques . 160

Iles Britanniques, 160. Situation des Iles Britanniques, 161. Caractère agricole. La houille, 162. L'outillage national. Londres, 163. Caractère politique des Anglais. Intensité du libéralisme social en Angleterre, 164. Energie du patriotisme anglais. Inconvénients de l'étendue de l'empire anglais. Le danger irlandais, 165. Caractère universel de l'empire anglais. Diversité d'origine de ses colonies, 166. Diversité du caractère de ses colonies, 167. Diversité de leur situation politique et sociale. Colonies d'Amérique : Le Dominion, 168. Colonies d'Afrique : Le Cap, 169. Colonies d'Asie : L'Inde, 170. Colonies d'Océanie : L'Australie. Conclusion. Politique coloniale de l'Angleterre, 171. Politique suivie de l'Angleterre. La question d'Égypte. L'escadre volante de la Manche, 172. — L'entente anglo-allemande de 1900. Le but manifeste de la politique de l'Allemagne et de l'Angleterre. Les illusions au sujet de l'empereur d'Allemagne. Pourquoi Guillaume II n'a pas reçu le Président Krüger. Les mobiles réels. Un grand drame économique. La concurrence commerciale. La conciliation sur le dos de la France. Le démembrement de l'Autriche. Notre territoire colonial menacé, 175. — L'alliance anglo-japonaise et l'Allemagne en 1902, 182. Un accord public. Les clauses du traité. Une alliance défensive, 184. — Fachoda. L'ennemi héréditaire, 186. — La vérité sur Fachoda. Le rapport de M. François Deloncle sur l'Éthiopie, 187. — L'Angleterre contre la France. Sa carte de la France en 1910, 194. La leçon de la guerre anglo-transvaalienne, 197. — L'Angleterre envahie. Les anxiétés de l'Angleterre, 199. — Échec à l'Europe. L'Angleterre se prépare à la lutte. L'ouvrage du général Maurice. Comment l'empire britannique est vulnérable. Pour prendre l'offensive, 203. Les travaux du port de Douvres, 206. Création du Gibraltar de la Manche par les Anglais. Son danger pour la France, 207. — Les guerres futures et les Anglais, 212. — La porte de l'Inde, 216. — La puissance de l'Angleterre, 219.

CHAPITRE IV

La France 225

Constitution. Administration, 225. — Possessions françaises. Colonies d'Afrique, 226 Le percement du détroit de Gibraltar et les chemins de fer africains 227. Colonies d'Asie. Colonies d'Océanie. Colonies d'Amérique, 232. — Défense terrestre, 232. Trouées, 233. Le camp retranché de Paris. Front de l'est ou Suisse, 234. Front du sud-est ou Italien. Chasseurs alpins, 235. Front du sud ou Espagnol, 240. —

Pages.

Défense maritime, 240 La Méditerranée, 243. Grands ports de guerre, 245. L'Alsace-Lorraine. La nouvelle frontière, 246. — Situation continentale et maritime de la France, 251. — Richesse de la France. — Commerce intérieur de la France, 251 — Commerce extérieur de la France. Ses capitaux, 253. — Marine marchande. — La concurrence étrangère, 254. — Conclusion. — L'armée française, 255. Le soldat français, d'après le général Dragomiroff, 259. — Force morale, 261. — Chronique de l'école. Pour qu'ils s'en souviennent, 264. — Les fêtes régimentaires. 266. Cérémonies patriotiques, 268. Un pèlerinage à la frontière, 269. Le livre de la guerre, 271. — Les Sociétés régimentaires, 276. — Fédération des Sociétés régimentaires. Fête d'inauguration au Trocadéro le 28 septembre 1902, 281. — Le désarmement et la paix universelle, 283. — La France dans ses limites naturelles. De Danton à Paul Deschanel, 287. — Les rêves de paix et la défense nationale, 289. — Etat d'esprit de la France, 290.

CHAPITRE V

L'alliance Franco-Russe 293

La France et les fonds russes, 297. Les haines allemandes et l'alliancefranco-russe, 299. — Politique franco-russe. 304. Forces que la France unie à la Russie pourrait, le cas échéant, opposer à l'Allemagne, à l'Autriche et à l'Italie coalisées. Les flottes de guerre en 1906, 306. — Le colonel Marchand en Russie. La réception par le Tsar en avril 1902, 308. — Le Président Loubet en Russie, en 1902. La revue de Krasnoïé-Sélo. Le déjeuner. Les toasts. Le retour au Palais Impérial, 310. Le départ de Tsarskoïé-Sélo, 311. Les toasts, 313. — La dernière journée. De Tsarskoïé à Cronstadt. Le déjeuner du *Montcalm*. Les toasts. Le départ, 314. Les toasts, 316. Réception de M. Loubet à Dunkerque à son retour de la Russie le 27 mai 1902. Allocution du maire de Dunkerque, 317. La réponse de M. Loubet, A la Chambre de commerce, 318. — Les Français de Belgique, 319. Le banquet, 320. Discours de M. H. Sculfort, président du conseil général du Nord. Réponse de M. Loubet, Président de la République, 321. — Camarades, 323. — Russes et Français. L'opinion de Mme Juliette Adam, 327. Conséquences politiques de l'unité gauloise alliée à la Russie. Nécessité d'une fédération européenne pour amoindrir l'Allemagne, briser l'obstacle irréductible : l'Angleterre et conjurer le péril oriental, 328. — La prochaine guerre, 331. — L'empire de Russie, 335. Étendue de la Russie, 336. Son importance politique et ses richesses intérieures, 337. Manque d'équilibre entre ses régions, 338. — L'Espagne. Principales villes. Colonies, 339. Caractère africain de l'Espagne, 340. Division et unité de l'Espagne, 342. Les richesses minérales de l'Espagne. État misérable du commerce, de l'industrie et de l'agriculture en Espagne, 343. L'avenir de l'Espagne, 344. — La France et l'Espagne, 345. — L'Espagne et l'alliance franco-russe, 347. — Portugal. Principales villes. Colonies, 348. — Pays scandinaves, 349. Aperçu historique. — Danemark, 351. Principales villes, 353. — M. Loubet à Copenhague à son retour de Russie en 1902. De Cronstadt à Copenhague. Entrevue cordiale avec le roi

Pages.

Christian. Au palais d'Amalienborg de Copenhague le 15 mai 1902. Sur le quai Tolboden, 353. — Le roi Christian à bord du *Cassini*. — Le Président acclamé, 354. Le déjeuner de gala, 355. Bruits de neutralisation du Danemark. Rapprochement du Danemark et de l'Allemagne. Réception du prince héritier de Danemark à Berlin en octobre 1902. Campagne anti-patriotique de renoncement. Campagne française dans un but analogue, 356. — Suède et Norvège — Suède. Divisions administratives. Principales villes. 359. — Norvège. Principales villes. — Conclusion. — Forces de l'unité gallo-celtique et de l'alliance franco-russe augmentées des pays scandinaves, 360.

Celtes d'Amérique et d'Europe 362

Politique à suivre parallèlement hors d'Europe. Les Celtes d'Amérique, les Irlandais et les Canadiens. L'agitation irlandaise. Discours du leader John Redmond, 362. — La question irlandaise. Les Irlandais d'Amérique. Réunion de la convention nationale à Boston, le 21 octobre 1902. — Le Président Roosevelt favorable à la Ligue irlandaise, 363. Meeting organisé à Philadelphie le 29 octobre 1902 pour l'affranchissement de l'Irlande, sous la présidence de M. Stone, gouverneur de Pennsylvanie, 364.

La France d'Amérique 366

Inauguration de la statue de Champlain à Québec. Les Français du Canada, 366.

La France Canadienne 371

Le parler français au Canada, 375. — L'alliance franco-russe américaine, 377.

Les États-Unis et la France 381

La question du Vénézuéla en 1903. Échec de la « Politique Mondiale » de Guillaume II traînant à sa remorque l'Angleterre et l'Italie. Succès des Américains qui veulent devenir « Puissance Mondiale ». Nécessité d'une alliance des États-Unis avec la France pour sauvegarder l'avenir, 386. — Théodore Roosevelt, président des Etats-Unis d'Amérique, 392. — Etat d'âme des Etats-Unis et de l'Allemagne après l'aventure vénézuélienne, 395. Contre l'Allemagne, 396. Colères allemandes, 397.

L'Amérique méridionale et l'Amérique centrale ou l'Amérique celto-latine 399

Le Vénézuéla. Les divers éléments de la population vénézuélienne, 400. — Le libérateur Simon Bolivar. Les républiques actuelles, leur avenir, 403.

CHAPITRE VI

Le Rhin est un fleuve gaulois, sa source et son cours dans le pays des Gaulois. 407

Le Chant du Rhin. Mélopées historiques, 411. — Edgar Quinet et les deux rives du Rhin, 419.

Pages.

CHAPITRE VII

Époque gauloise 421

Résumé général et chronologique des rois ou chefs de tribus dont l'autorité fut reconnue dans les Gaules, avec notices historiques sur les plus célèbres d'entre eux, depuis l'an 2068 avant J.-C. jusqu'à Vercingétorix, an 50 avant J.-C., 421. Relations sur l'époque gauloise. Établissement des Galls. Leur origine, 430. Leur physionomie. Gaulois blonds et Gaulois bruns, 434. Leurs expéditions et leurs conquêtes. Beauté des femmes gauloises. Leur héroïsme, 435. Causes de la diversité des peuples de la famille celtique. Ibériens et Ligures. Sociétés politiques et tribus, 436. Réunion des Celtes-Kimris aux Galls. Arrivée des Gaulois Belges. Leur établissement dans la Gaule septentrionale, 444.

CHAPITRE VIII

Ce que l'on doit entendre par Germains et par Germanie. . . . 449

Les Belges sont frères des Galls et des Kimris. Formation de Colonies belges. Prédominance des Gaulois, 450. Tribus belges de la Gaule septentrionale. Description de cette contrée et de ses habitants, 455.

CHAPITRE IX

Mœurs, religion et politique des nations gauloises. Ordre électif des prêtres. 459

Les Druides. Les Druidesses. Le culte des Morts. La baie des Trépassés. Les descendants contemporains des Bardes de l'Armorique. Parkic et le mystère de Saint-Gwénolé, 462. Ordre héréditaire des nobles. Histoire des trois périodes : Théocratie ; Aristocratie militaire ; Constitutions populaires, 467. Retour à la tradition. Une manifestation druidique au pays de Galles en 1899. Les fêtes de Cardiff. La bannière du Gorsedd. L'archidruide Hwfa-Mon. La cérémonie du Glaive organisée par Jean Le Fustec. Bardes et Ovates. Les lauriers. Les poètes et députés armoricains. Le Goffic. Le Braz. Le Gonidec de Tressan. De l'Estourbeillon. De Rion. Bourgault-Ducoudray. Jaffrennou. Léon Durocher. Les Irlandais. Lord Castletown et Fournier d'Albe. Les députations de l'île du Man et d'Écosse, 471. — Fête symbolique, 473. La cérémonie, 474. Les lauriers, 475.

CHAPITRE X

Républiques, fédérations gauloises 477

Rome et la Gaule. Expéditions de César. Résistance des Nerviens, 477. La vallée de la Sambre à l'époque gauloise, 482. — La Nervie et ses grands bois. L'ancienne forêt charbonnière. La forêt de Mormal. Ses villes et ses habitants à l'époque gauloise. Voie Catillon-Landrecies. Bavai et ses environs, 487. — Bataille de la Sambre. Emplacement exact de cette bataille, 490. — Réduction des Aduatiques, 498. Patriotisme

Pages.

gaulois. Vercingétorix. La Gaule en masse est appelée aux armes. Vercingétorix vaincu se livre à César. Nouvelle ligue gauloise, ses chefs. Résistance des Gaulois Vénètes, en Armorique et des Gaulois espagnols venus au secours de l'Aquitaine. Les Gaulois vaincus déposent les armes. Triste situation du pays, 502.

CHAPITRE XI

Époque gallo-romaine 509

César travaille à s'attacher les Gaulois vaincus. Légion de l'Alouette. La littérature, l'instruction publique et les arts gaulois. Les historiens, poètes, orateurs et artistes gaulois : Trogue Pompée, Pétronius Arbiter, Valéricus Asiaticus, Domitius Afer et Zénodore. Industrie, commerce et agriculture de la Gaule. Ornementation des palais gaulois ; construction des amphithéâtres et des temples par les artistes grecs. — Pacification de la Gaule. Destruction de l'ordre politique gaulois, 509. Révolte du Trévire Julius Farus et de l'Eduen Sacrovir. De l'Aquitain Vindex. Insurrection du héros populaire le Boïen Maric. Les Enfants du Gui. Soulèvement des Bataves, des Caninéfates, des Lingons et des Trévires. Tentative d'empire gaulois. Civilis et Velléda. Soumission des Bataves et des autres Gaulois Belges. Sabinus et Eponine, 514.. Les Antonins, 517. — La Gaule dans les deux derniers siècles. De l'Empire romain. Victoria la Grande, la Mère des Camps. Postumus. Lollianus. Victorin. Marion. Tétric. Mort de Victoria. Son apothéose, 518. Trahison de Tétric. La Gaule redevient province romaine. Invasion des Alamans. Probus chasse les Barbares. Ses successeurs, 524. Les Bagaudes, 527. — Divisions territoriales de la Gaule sous Auguste. — Villes célèbres des Gaules : Toulouse, 530 ; Narbonne, 531 ; Nîmes, 533 ; Marseille, 534 ; Aix, Genève, 536 ; Rouen, Paris, 538 ; Évreux, Rennes, 541 ; Orléans, Dijon, 542 ; Nantes, Tours, 543 ; Nevers, Lyon, 544 ; Poitiers, 546 ; Bourges, 547 ; Clermont-Ferrand, 549 ; Bordeaux, 550 ; Leyde, 551 ; Cologne, 553 ; Mayence, 554 ; Trèves, 555 ; Igel, 556 ; Strasbourg, 557 ; Arras, 558 ; Soissons, 559 ; Reims, 560 ; Bavai, 562 ; Etroeungt, 565 ; Les Morins, Boulogne, Le Port Itius, 566. — La Gaule et la seconde Belgique au commencement du ve siècle. L'usurpateur Constantin et le camp de Bononia. Invasion des Barbares. Destruction de Bavai. Arrivée de Constantin, défaite des Barbares, 568.

ANGERS. — IMP. ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Atlas Linguistique de la France, publié par GILLIERON, directeur adjoint à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes et EDMONT.

« .....Nous avons sous les yeux la première livraison de l'*Atlas linguistique de la France*, par MM. J. Gilliéron et E. Edmont, contenant les 50 premières cartes qui composent cet immense ouvrage. Elles justifient tout ce qu'on pouvait en attendre comme méthode et comme résultat, et font vivement souhaiter que cette magnifique entreprise marche avec la célérité que les auteurs sont tout à fait prêts à lui imprimer et qui dépend maintenant surtout des souscripteurs. Signalons, à des points de vue divers, l'intérêt des cartes consacrées aux mots *abeille*, *aiguille*, *ail*, *ajonc*, aux formes *achetés*, *vais*, *vas*, *allons*, *va*, aux locutions *à l'abri*, *quel âge*, *moi je ne les aide pas*, *toi tu iras*, etc. Une *notice servant à l'intelligence des cartes*, — donnée avec cette première livraison en attendant le texte qui accompagnera l'ouvrage, — permet à tout lecteur de s'y retrouver facilement et lui sert de guide dans un voyage plein de révélations et de surprises. — L'*Atlas*, rappelons-le, se composera de 1800 feuilles au moins, qui formeront donc environ 36 fascicules. L'état d'avancement du manuscrit est tel que, de la part des auteurs, il n'y a guère de retard à craindre : mais la mise en train d'une telle publication exige, on le conçoit, des avances de fonds considérables ; l'éditeur qui a eu le courage de l'entreprendre peut se trouver arrêté s'il ne reçoit pas en temps opportun les sommes nécessaires à alimenter le travail. Nous n'hésitons donc pas à sortir de la réserve où nous nous tenons habituellement en pareille matière, et à inviter les particuliers ou les établissements qui veulent souscrire à l'œuvre grandiose de MM. Gilliéron et Edmont à envoyer leur adhésion à la librairie H. Champion, 9, quai Voltaire. (*Extrait d'un article de M. GASTON PARIS, dans la* Romania ; *juin* 1902).

Il paraît chaque année 4 fascicules, se composant chacun de 50 cartes.
Les livraisons 1, 2, 3, 4, 5 et 6 sont en vente.
Le prix de chaque livraison est de 20 francs.
Il a été tiré 50 exemplaires sur papier simili-japon, au prix de 30 fr. la liv.
Les livraisons ne se vendent pas séparément.

LE BRAZ (Anatole). **La légende de la mort chez les Bretons Armoricains**, nouvelle édition avec des notes sur les croyances analogues chez les autres peuples celtiques, par Georges DOTTIN. *Paris*, 1903, 2 forts volumes in-12 . . . . . 10 fr. »

—— **Au Pays des Pardons**. *Rennes*, 1898, in-12 br., couv. ill. . 3 fr. 50

—— **Vieilles histoires du pays breton**. I. Vieilles histoires bretonnes. II. Aux veillées de Noël. III. Récits des passants. *Paris*, 1893, in-12 br. (Epuisé). Quelques exemplaires, papier vergé . . . . . 10 fr. »

LE GOFFIC (Charles). **La Bretagne et les pays celtiques. L'Ame bretonne**. 2e édition. *Paris*, 1903, in-12. . . . . 3 fr. 50

CHAMPION (Edouard). **Les Idées politiques et religieuses de Fustel de Coulanges**. *Paris*, 1903, in-8 br . . . . . 2 fr. »

MAURRAS (Charles). **Trois idées politiques**. Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve. *Paris*, 1897, in-8 . . . . . 2 fr. 50

LEVALLOIS (Jules). **Un précurseur. Sénancour**, d'après des documents inédits. *Paris*, 1897, in-8, portrait . . . . . 5 fr. »

RAILLARD (C.). **Pierre Leroux et ses œuvres**. L'homme, le philosophe, le socialiste. *Châteauroux*, 1899, in-8 br., portrait. . . . . 4 fr. »

MISTRAL. **Lou Trésor dou Félibrige**, dictionnaire provençal français embrassant les divers dialectes de la langue d'Oc. *Avignon et Paris*. 2 volumes in-4 br. . . . . 120 fr. »

LACOUR-GAYET. **La marine militaire française sous le règne de Louis XV**. *Paris*, 1902, fort volume in-8 br. . . . . 12 fr. »

CROUSLÉ. **Bossuet et le protestantisme**. *Paris*, 1901, in-8 br. . 6 fr. »

BARZAZ TALDIR AB HERNINN. **Les poèmes de Taldir**. 2e édit. augmentée. texte breton et traduction française ; préface d'Anatole LE BRAZ et Ch. Le GOFFIC. *Paris*, 1903, in 18 br . . . . . 3 fr. 50

KERVILER. **Armorique et Bretagne**. Recueil d'études. *Paris*, 1893, 3 vol., in-8 br. . . . . 15 fr. »

LA BORDERIE (De). **Correspondance historique des Bénédictins Bretons**... *Paris*, 1880, in-8 br. . . . . 10 fr. »

ANGERS. — IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, 1, RUE GARNIER.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 418